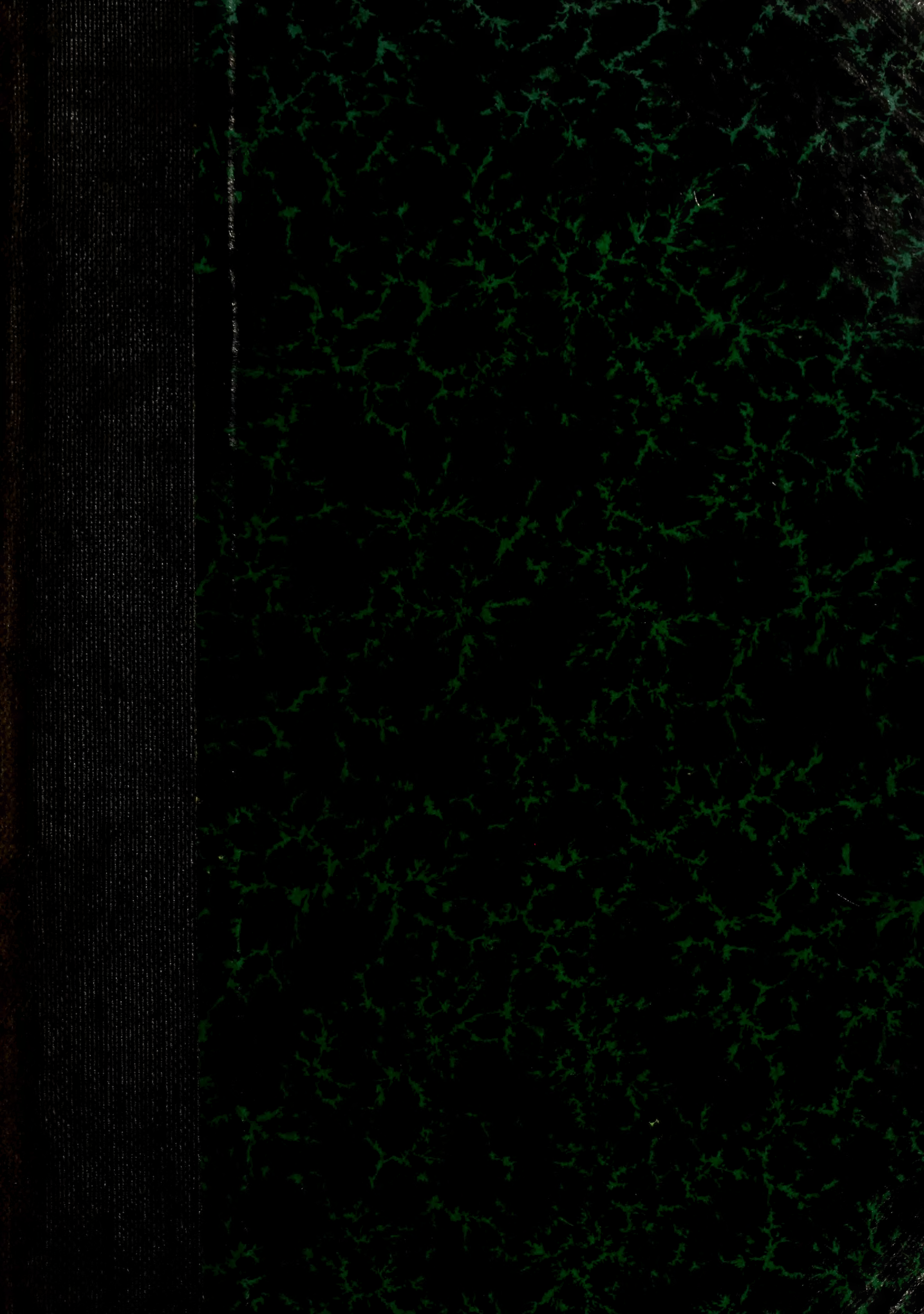
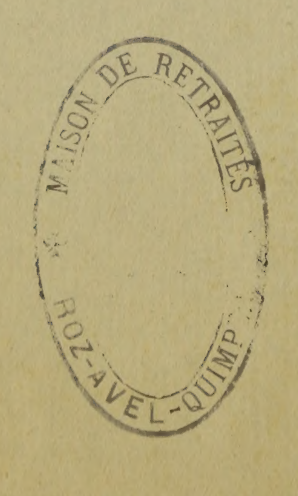



MAISON DE RETRAITES
ROZ-AVEL-QUIMP

LA VIE
DE
S. FRANÇOIS
DE BORGIA.

DEDIÉE AU ROY.

par le P. Verjus, S.J.



Edition originale

A PARIS.

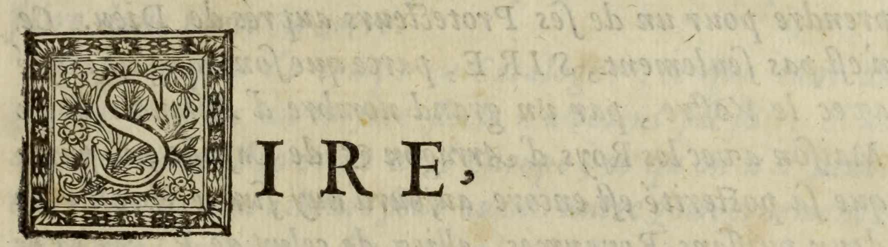
Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques, à l'Enſeigne de la Ville de Paris.

M. DC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.



AU ROY.



SIRE,

Le saint Homme, dont je presente la Vie à VOSTRE MAJESTÉ, *a esté cheri en son temps des Papes, des Empereurs, des Rois, & de la pluspart des autres Souverains de l'Europe. Mais il manquoit à sa gloire d'estre connu & aimé de V. M. Quelque grands qu'ayent*

esté Charles-Quint, & Philippe second son fils; j'ose bien dire qu'ils ne l'estoiét pas encore assez pour égaler, par leur estime, un merite aussi extraordinaire que le sien. Celle de V. M. y sera plus propre, & la gloire de Saint François de Borgia sera beaucoup plus grande sur la terre, d'avoir un Roy tel que Vous, au nombre de ceux qui honorent sa Memoire, que d'avoir eu de son vivant tant d'autres puissans Monarques pour ses admirateurs.

Outre les raisons ordinaires que vous avez, SIRE, de luy rendre ces honneurs, qu'on Vous voit rendre avec tant de pieté à tous les Saints dont la memoire est consacrée, V. M. en a de particulieres de le reverer & de le prendre pour un de ses Protecteurs auprés de Dieu. Ce n'est pas seulement, SIRE, parce que son Sang est meslé avec le Vostre, par un grand nombre d'Alliances de sa Maison avec les Roys d'Arragon & de Castille, ni parce que sa posterité est encore aujourd'huy sur le throsne de deux puissans Royaumes, alliez de celuy de V. M. Ces raisons de l'honorer conviennent encore à d'autres Souverains, & il n'y en a presque aucun dans l'Europe qui n'en ait de pareilles, de s'interesser à la gloire de Saint François de Borgia.

Mais il n'y en a aucun, SIRE, qui ait le mesme interest que V. M. à la publication de la Vie de ce grand Homme, ni qui doive prendre autant de plaisir à la voir; parce qu'il n'y en a aucun qui puisse y reconnoistre autant de maximes de sa propre conduite, pour le bon gouvernement des peuples. Vous y trouverez, SIRE, une partie de vos Ordonnances consacrées, par l'exemple d'un Vice-Roy, qui a fait voir admirablement, qu'on peut

estre tout-ensemble un grand Saint & un grand Politique, & que la sagesse de l'Evangile est toûjours la plus seure pour la bonne administration des Estats.

Je ne crains point, SIRE, de rien oster à Vostre Gloire, en disant que cet Homme admirable Vous a en quelque façon prevenu; qu'il a ébauché par avance les merveilles de vostre conduite; qu'on vit autrefois dans son Gouvernement, quelques traits de ce qu'on voit aujourd'huy sous l'heureux Regne de V. M. & qu'il fit, en petit, & dans une seule Province, si j'ose parler ainsi, quelque chose de semblable à ce que Vous faites dans toute l'estenduë de vos Etats, & à ce que vous estes capable de faire dans toute la terre.

Il fit en peu de temps en Catalogne, ce que tant de grands Princes du mesme siecle n'avoient pû faire dans aucune autre Province de l'Europe, ce qu'on n'a peut-estre jamais veu ailleurs sous aucun autre gouvernement; & ce que l'on admire d'autant plus en France, qu'on avoit toûjours crû nostre Nation plus incapable que toutes les autres de cet ordre & de ce reglement qu'on voit aujourd'huy parmi tous vos sujets. Il arresta, SIRE, les efforts des Infideles & des Heretiques, les impietez des blasphemateurs, les vols & les brigandages publics, les courses des Pirates, les insultes des Barbares, & tous les dangers dont les peuples de la Principauté où il cõmandoit eussent pû estre menacez. Il remedia aux desordres & aux violences des Grands, aux necessitez & à la misere des petits, à la dissipation des finances, aux abus du Palais, aux longueurs des procedures, aux injustices des Juges, aux déreglemens des gens de guerre, aux relâchemens des persõnes

consacrées à Dieu, à l'ignorance des peuples. Il fit fleurir les Lettres, la discipline militaire, l'ordre & la justice par tout. Il restablit de tous costez la bonne foy & la seureté publique. Il mit l'abondance, la paix, l'union parmi tous les ordres de l'Estat. Il fit voir, enfin, que la veritable vertu s'acquite de tous les devoirs, & remplit aussi-bien toutes les obligations d'un honneste-homme, que toutes celles d'un veritable Chrestien. Il fut toûjours le Pere des peuples, dont son Prince luy avoit confié la conduite; il avoit joint, comme autrefois saint Ambroise, une charité d'Evesque, avec une sagesse & une authorité de Vice-Roy: En un mot, SIRE, il fut un Gouverneur de Province tel que V. M. voudroit en donner à toutes celles de son Royaume.

Cet Homme choisi de Dieu pour estre l'Apôtre des plus belles Cours de l'Europe, devoit, SIRE, l'estre encore de la Vostre. Comme V. M. est le modéle des grands Rois, Vostre Cour regle aussi les coûtumes & les mœurs de toutes les autres Cours; & l'on peut dire que la Vie de Saint François de Borgia ne peut contribuër à la sanctifier, qu'elle ne serve en mesme-temps à establir l'esprit du Christianisme parmi toutes les autres Nations du Monde.

Je seray trop heureux, SIRE, que ce Saint vous rende ainsi, par mon moyen, les services importans qu'il rendit autrefois à plusieurs de vos Ancestres, & que preschant encore aujourd'huy, par les exemples de sa Vie, la Morale de l'Evangile à ceux qui ont l'honneur d'approcher de V. M. & d'estre employez à son service, il leur inspire cette pieté solide, qu'il inspira aux Seigneurs les plus accomplis de la Cour d'Espagne, & de la Cour

de Portugal, aussi-bien qu'à ceux de la Cour de Rome.

Tous les peuples, SIRE, qui ont le bonheur de vivre sous Vostre obeïssance, apprendront de luy, que les sujets les plus fidéles à Dieu, ne peuvent manquer d'estre les plus zélez pour le service de leur Roy; que les personnes qui ont le plus de veritable pieté sont aussi toûjours celles en qui les grands Princes peuvent mettre plus seurement leur confiance; & qu'un des devoirs les plus essenciels d'un bon Chrestien, est d'estre attaché inviolablement au service de son Souverain.

Ces maximes de saint François de Borgia, SIRE, feront d'autant plus d'impression sur les esprits de vos sujets, que Dieu a mis en vostre Personne sacrée plus de qualitez heroïques, qui Vous attirent la veneration des peuples, & l'admiration de toute la terre. Un homme de bien & un veritable Chrestien se faisant toujours un plaisir de son devoir, ne peut manquer de servir son Prince avec joye: Mais il faut pourtant avouër que les sujets s'acquitent de cette obligation avec beaucoup plus de plaisir, lors que Dieu leur a donné pour Roy le Prince du monde qui est le plus digne de l'estre, & qu'il les a fait naistre sujets de celuy, à qui tous les peuples de l'Univers feroient gloire d'obeïr; si la vertu & le merite estoit un droit pour les Couronnes, aussi-bien que la Naissance.

C'est l'heureux estat, SIRE, où nous nous trouvons aujourd'huy, & qui est envié de toutes les Nations. Je ne puis mieux faire connoistre, que j'ay ces sentimens profondement gravez dans le cœur, qu'en donnant dans la Vie de Saint François de Borgia l'exemple d'un sujet fidéle & zélé. Car si les Saints ont eu, par maxime de Vertu,

& de Christianisme, un attachement si fidéle & si constant pour tout ce qui regardoit la gloire & la service de leur Prince : quelle estendüe ne devons-nous point donner à nostre zéle ? puisqu'il s'agit d'obeïr au plus grand de tous les Rois, qui n'est pas seulement autant élevé au-dessus des autres Rois, qu'ils le sont au-dessus de leurs sujets, ainsi qu'un saint Pape l'a dit autrefois de tous les Roys de France, mais qui a encore uni dans sa Personne tout ce que ses glorieux Predecesseurs avoient de plus grand, de plus auguste, & de plus digne de la veneration des peuples. Je regle, SIRE, sur un sentiment si juste ceux que je me crois obligé d'avoir pour la sacrée Personne de V. M. parce que se mesurer de la sorte, c'est estre sans bornes & sans mesure, avec le devouëment le plus parfait, & la pasion la plus ardente & la plus respectueuse,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïssant & tres-fidéle sujet & serviteur.
V. J.

LA



LA VIE DE S. FRANÇOIS DE BORGIA GRAND D'ESPAGNE, DUC DE GANDIE, &c.

LIVRE PREMIER.

LA Sainteté eſt la premiere nobleſſe & la ſeule veritable grandeur, & ce ſeroit faire tort à la memoire des Saints de leur en chercher aucune autre. Ainſi, ſi nous ſuivons ici la coûtume des Hiſtoriens, qui parlent d'abord de la Genealogie de ceux dont ils veulent écrire la Vie & les actions; ce n'eſt pas tant pour augmenter la gloire de ſaint François de Borgia, dont nous entreprenons de donner l'Hiſtoire aux fidéles, que pour relever celle de la pluſpart des Souverains & des Princes de la Chreſtienté, qui doivent tenir pour un plus grand honneur, & pour un avantage plus ſolide d'avoir un Saint de leurs Parens,

I. Genealogie de S. François de Borgia.

pour Protecteur dans le Ciel, que d'estre alliez avec toutes les plus hautes Puissances de la terre, & d'estre élevez sur les premiers Throsnes du monde.

Calixte III. l'un des plus grands Papes qu'ait eu l'Eglise, estoit selon le sentiment le plus commun des Historiens, de l'illustre maison de Borgia, qui descendoit des anciens Rois d'Arragon, & qui avoit eu de legitimes pretentions sur cette Couronne & sur celle de Valence. Isabelle de Borgia sa sœur avoit épousé Dom Geoffroy de Borgia, qui estoit le Seigneur le plus considerable de cette mesme Maison; & D. Rodrigue de Borgia, qui nâquit de ce mariage, fut depuis fait Cardinal par son Oncle, & parvint enfin comme luy, à la dignité souveraine de l'Eglise. Mais il s'en faloit bien qu'il la meritast autant que luy: & quoy qu'il eust aussi de grandes qualitez, elles furent mêlées de beaucoup de foiblesses. Il avoit eu dans sa jeunesse de Julie Farneze, dite Vannocia, quatre fils & une fille, qui entrerent tous dans de grandes Alliances. L'aisné des fils & le cadet épouserent des filles d'Alphonse II. Roy de Naples; le troisiéme qui estoit ce Cesar Duc de Valentinois & de la Romagne, si fameux par ses crimes, épousa Charlote d'Albret, sœur de Jean d'Albret, Roy de Navarre, & en eut une fille, du mariage de laquelle, avec Philippe de Bourbon, Comte de Busset, descendent plusieurs Maisons illustres de diverses Provinces de ce Royaume. Lucrece de Borgia leur sœur fut mariée à Alphonse d'Este, Duc de Ferrare, & c'est de ce mariage & de celuy d'Hercules d'Este, leur fils aisné, avec Renée de France, fille du

Roy Louis XII. & d'Anne de Bretagne, que viennent non ſeulemẽt tous les Princes de la maiſon d'Eſte & de Modene, mais que deſcendent encore par les Femmes, les Princes de la maiſon de Guiſe, & les branches des maiſons ſouveraines de Savoye & de Mantouë qui ſe ſont établies en France dans le dernier ſiecle, & qui ont donné dans celui-cy au Duché de Mantouë, ſes Souverains, & des Reines & des Princeſſes au Portugal, à la Pologne, à la Savoye, à divers Eſtats conſiderables d'Allemagne; où elles ont porté la foy & la pieté de Saint François de Borgia leur parent.

Pour ce qui eſt de D. Jean de Borgia, qui eſtoit le ſecond fils d'Alexandre VI. il devint Duc de Gandie & de Seſſa, par la mort de ſon aiſné, & épouſa Doña Maria Henriquez, d'une des plus illuſtres maiſons d'Arragon, qui eſtoit fille de Dom Henri Henriquez, dont la ſœur eſtoit femme du Roy Jean II. & mere de Ferdinand.

Jean de Borgia troiſiéme Duc de Gandie, qui nâquit de ce mariage, eut pour femme Jeanne d'Arragon, fille d'Alphonſe, qui eſtoit fils du meſme Roy Ferdinand, de laquelle il eut pluſieurs enfans. L'aiſné de tous fut S. François de Borgia, qui avoit ainſi pour Ayeul maternel le Roy Catholique, dont il eſtoit encore couſin du coſté de ſon Pere. De maniere qu'eſtant de l'un & de l'autre coſté parent de l'Empereur Charles Quint & de l'Empereur Ferdinand ſon frere, il l'eſt enſuite des Empereurs & des Roys d'Eſpagne leurs deſcendans, auſſi-bien que de la pluſpart des autres Roys & des Souverains de l'Europe, qui comptent

parmi leurs Ayeuls, depuis le Roy Jean ſecond pere de Ferdinand le Catholique, des Princeſſes deſcenduës de la maiſon d'Arragon ou de la maiſon d'Autriche.

II. La ſainteté de ſon Ayeule maternelle, & de ſa tante.

Mais ce Saint homme s'éleva toute ſa Vie, par ſa vertu, au deſſus de ſa naiſſance; & bien loin de tirer de la gloire de ce faux éclat de ſes Anceſtres, dont quelques-uns avoient rendu, par leurs crimes, leur memoire odieuſe à la poſterité; il crut que cette grandeur dans laquelle il eſtoit né, luy eſtoit un ſujet de s'humilier devant Dieu, de ſe précautionner contre le faſte de ſa condition, & contre les exemples domeſtiques, & de s'attacher à imiter uniquement ceux de ſes Ayeuls & de ſes proches, qui avoient répandu, par leur ſainte vie, dans la maiſon de Borgia, une plus grande abondance de graces, qu'il n'y avoit eu de peché & de fragilité. *11. Rom. 1.*

Doña Maria Henriquez fut une de ces perſonnes vertueuſes, qui firent tant d'honneur à cette maiſon: Et le Saint conſidera toûjours comme une des plus grandes graces qu'il avoit receuës du ciel, celle que Dieu luy avoit faite, de la luy donner pour ayeule; parce qu'il croyoit devoir à la ſainteté de ſes exemples, auſſi bien qu'à la force de ſes prieres, toutes les autres faveurs qu'il luy fit depuis, & principalement celle de l'avoir appelé à la perfection Religieuſe dans la Compagnie de Jeſus. Elle ſe trouva à l'âge de dix-huit ans veuve de Dom Jean de Borgia ſecond Duc de Gandie, qu'un aſſaſſinat horrible luy oſta, bien-toſt aprés qu'elle en eut eu un fils & une fille. Cette femme forte conceut auſſi-toſt aprés la mort de ſon époux une

ſainte reſolution de n'en avoir plus d'autre que Jeſus-Chriſt, & de ſe conſacrer entierement à luy dans une maiſon Religieuſe. Mais l'extréme beſoin que ſa famille avoit de ſon aſſiſtance & de ſes conſeils, ne luy ayant pas permis de s'en ſeparer ſi-toſt, elle demeura dans le monde juſqu'à ce qu'elle euſt rendu à ſes enfans ce qu'elle leur devoit, & qu'elle euſt beaucoup plus travaillé à les mettre dans le chemin du ciel, qu'à leur procurer de nouveaux établiſſemens ſur la terre.

Sa fille fut promiſe dés l'âge de huit ans au Duc de Segorbe; mais Dieu luy fit connoiſtre depuis par un évident miracle qu'il vouloit eſtre ſon unique époux, & l'appela d'une façon tout-à-fait extraordinaire dans la Religion des filles de Sainte Claire de Gandie, où elle répondit toûjours avec tant de fidelité à ſa vocation, & aux faveurs particulieres qu'elle recevoit continuellement du Ciel, que ſa vie, qui a eſté écrite, peut ſervir de modele aux plus ſaintes Religieuſes. Le fils de la vertueuſe veuve eſtant ainſi demeuré l'unique heritier de ſa maiſon, elle luy fit épouſer Jeanne d'Arragon petite fille du Roy Ferdinand, ſuivant en cela le deſir de ce Prince, qui gouvernoit alors outre ſes propres Eſtats, ceux de la Reyne Jeanne de Caſtille ſa fille, & de Charles ſon petit fils. Dieu donna ſa benediction à ce mariage, & l'on en vit bien-toſt un heureux fruit par la naiſſance de ſaint François de Borgia.

Dona Iſabella de Borgia appellée la Mere Françoiſe de Jeſus.

III. Naiſſance du Saint.

La Ducheſſe ſa mere eſtoit dans la ville qui donne ſon nom au Duché de Gandie, & qui n'eſt éloignée de celle de Valence que de huit ou neuf lieuës, lors qu'elle commença de ſouffrir les douleurs de l'enfan-

tement qui furent tres-longues, & qui mirent sa vie en un extréme danger. Elle eut recours aux Messes & aux prieres des personnes de vertu, pour attirer sur elle & sur l'enfant qu'elle portoit, la misericorde de Dieu; & comme elle avoit une devotion trés-tendre pour Saint François d'Assise, & une trés-grande confiance en son intercession, elle fit vœu, si elle accouchoit heureusement d'un fils, de luy faire porter le nom de ce grand serviteur de Dieu. Ce qu'elle ne manqua pas d'accomplir fidélement aprés que cét enfant de benediction fut venu au monde.

IV. Son Ayeule paternelle se retire en religion, où elle mene une vie tres sainte.

Ainsi, Doña Maria Henriquez, aprés avoir offert sa fille à Dieu, & avoir vu naistre du mariage de son fils cét heureux enfant qu'elle avoit si souvent demandé au Ciel, ne trouva plus d'obstacle à sa retraite: mais ayant surmonté genereusement tous ceux que la delicatesse de sa complexion, & la resistance de ses parens luy avoient pû faire, elle embrassa la vie Religieuse dans la mesme maison où estoit sa fille, & où il sembloit qu'elle l'eust envoyée comme par avance, pour luy preparer les voyes les plus assurées du salut. Le Duc son fils ayant fait les derniers efforts pour la détourner de cette pensee, & luy ayant representé avec beaucoup de tendresse le triste estat où elle le reduisoit, puisque n'ayant qu'un enfant qui ne venoit que de naistre, & que les moindres accidens pouvoient emporter; il se voyoit à la veille de tout perdre avec elle, & de n'avoir plus aucun appuy ny aucune consolation dans le monde; elle luy fit réponse qu'il ne se mist point en peine de sa famille, & qu'elle

ſeroit plus nombreuſe qu'il ne ſe l'imaginoit ; mais que quand elle ſeroit reduite au ſeul petit François, Dieu luy avoit donné quelque choſe de ſi grand dans cét enfant, que toute ſa vie ne pourroit jamais ſuffire à l'en remercier, ni à luy rendre les témoignages de reconnoiſſance que meritoit un ſi riche preſent.

Cette prédiction ne fut pas la ſeule que cette ſainte veufve fit durant ſa vie. Il plut à Dieu de luy reveler pluſieurs autres choſes, & de la favoriſer de beaucoup de graces, qui firent aſſez connoître la grandeur de ſa foy & de ſa charité. Auſſi eut-elle le bon-heur, aprés avoir paſſé trente-trois ans dans le monde, d'en vivre preſque autant dans la Religion, où elle fut un exemple admirable de toute ſorte de vertus, & où l'on peut dire qu'elle ne nourriſſoit pas moins ſon petit fils du laict de ſa pieté, que ſi elle l'avoit eu auprés d'elle : tant elle s'appliquoit à luy procurer par ſes prieres & par ſes avis toutes les choſes qu'elle croyoit neceſſaires & utiles pour ſon ſalut.

V. Son éducation dans ſon enfance.

L'enfance de François ne manqua pas de répondre d'abord à l'heureux préſage de ſon Ayeule, & marqua encore mieux ce qu'on en devoit attendre dans un âge plus avancé. Comme le Duc ſon pere & la Ducheſſe ſa mere avoient beaucoup de religion & de pieté, ils firent leur poſſible pour luy en inſpirer de bonne heure les ſentimens ; & ils n'eurent pas plus de ſoin de luy choiſir de bonnes nourrices, que de mettre auprés de luy des perſonnes qui puſſent commencer à bien former ſon eſprit & ſon cœur, en y faiſant enter les premieres impreſſions de la vertu,

qui ſont ſi importantes pour le reſte de la vie.

Il n'apprit pas plûtoſt à former des paroles en bégayant, qu'il apprit à n'en prononcer que de ſaintes, & à ne parler que de Dieu : & ce ſoin qu'on eut de ne remplir ſa memoire dans un âge ſi tendre que de choſes utiles, eſtant ſecondé par la douceur de ſon naturel, & par la facilité qu'il avoit à retenir tout ce qu'on luy enſeignoit, il ſe trouva à quatre ou cinq ans mieux inſtruit de tout ce que doit ſçavoir un Chreſtien, que ne le ſont d'ordinaire à douze & à quinze les autres enfans de qualité, qu'on ſçait eſtre ſouvent les plus negligez dans les choſes qui regardent le ſalut.

VI. Les inclinations de ſon enfance.

Ces connoiſſances ne furent pas ſteriles dans le cœur du petit François. C'eſtoit une merveille de voir avec quelle ferveur il prioit Dieu, & il s'attachoit dés-lors à diverſes pratiques de devotion ſi ſolides, qu'il crut depuis en devoir retenir pluſieurs durant toute ſa vie. Il y en avoit entr'autres une dans la maiſon de Borgia qu'il établit dans la Compagnie de Jeſus, quand il en fut General, & qui s'eſtant enſuite communiquée preſque par tout, s'obſerve encore saintement dans la pluſpart des Communautez Religieuſes, & meſme dans pluſieurs familles particulieres. C'eſtoit que chacun tiroit au ſort le dernier jour de chaque mois le nom de quelqu'un des Saints, dont la feſte ſe devoit celebrer le mois ſuivant; & celuy à qui ce Saint eſtoit échu, non ſeulement l'honoroit & l'invoquoit particulierement durant tout le mois; mais il exerçoit avec plus de ſoin quelqu'une des vertus qui avoit le plus éclaté dans

ſa vie, & la veille & le jour de ſa feſte il donnoit à diſner à deux pauvres qu'il ſervoit teſte nuë, pour honorer en eux celuy dont les pauvres ſont les membres.

Tout le monde eſtoit ravi de voir avec quelle charité & avec quelle modeſtie Dom François s'acquittoit de ce devoir de pieté. Il faiſoit toutes les autres actions de vertu avec la meſme grace & la meſme application, & les jeux & les divertiſſemens de ſa plus tendre enfance eſtoient d'imiter les ceremonies de l'Egliſe, de repeter les diſcours des Predicateurs avec les meſmes mouvemens & la meſme action qu'il les leur avoit entendu prononcer, & d'enſeigner les meſmes choſes aux autres enfans de ſon âge. De ſorte que le Duc ſon pere, qui remarquoit dans ces inclinations un fond extraordinaire de Chriſtianiſme & de pieté, regardoit avec admiration ces commencemens d'une vertu ſi avancée; & il diſoit ſouvent qu'il ſembloit que ſon fils s'élevaſt plus pour l'Egliſe que pour le monde, & qu'il priſt moins le chemin de la Cour que celuy du ciel.

VII. On luy dône un Gouverneur & un Precepteur.

Il ne le vit pas plûtoſt à l'âge de ſept ans, qu'il mit auprés de luy un ſage Gouverneur, pour former de bonne heure ſes mœurs, & luy inſpirer cette conduite honneſte, & cet air de politeſſe qu'on eſtime ſi neceſſaire aux perſonnes de qualité. Il luy donna auſſi en meſme temps un Precepteur fort habile pour luy enſeigner les lettres humaines, & pour mettre dans ſon eſprit les premiers principes des ſciences les plus utiles & les plus ſolides. Il arriva par la ſa-

Le Docteur Ferran.

gesse du Duc, ou par une protection particuliere du Ciel, que ce choix fut heureux, & que ces deux hommes qui n'avoient pas moins de lumiere que de pieté, conspirant ensemble à la bonne education de Dom François, garderent toûjours entr'eux cette union qui est si rare parmy ceux qui ont des emplois presque semblables dans les maisons des Grands. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'acquiter du leur, ayant trouvé dans cet enfant un excellent naturel, & des dispositions tres-propres à former un Cavalier accompli aussi bien qu'un veritable Chrestien.

VIII. Il perd la Duchesse sa mere.

Mais sur tout ils estoient extremement surpris de voir cette pieté tendre que la raison semble souvent diminuer, croistre dans luy avec l'âge, & ils admiroient tous les jours de plus en plus les marques qu'il en donnoit. Ayant perdu à dix ans la Duchesse sa mere, l'affliction qu'il en eut, qui luy fit durant plusieurs jours verser beaucoup de larmes, n'en demeura pas à ces marques ordinaires de tendresse : on le vit non seulement faire de longues & ferventes prieres pour le salut de son ame ; mais on sceut même qu'il s'estoit retiré dans une chambre où il avoit pris rudement la discipline, sans qu'on pûst découvrir qui luy avoit déja inspiré cet esprit de mortification & d'austerité qu'il exerça depuis toute sa vie.

1520. IX. Gandie estât prise par les peuples revoltez, on le mene en differens lieux.

Ce fut en ce mesme temps que se forma en Espagne cette revolte si furieuse & si universelle contre les Ministres Estrangers, qui gouvernoient l'Estat en l'absence du Prince Dom Charles, lequel estoit allé en Allemagne recevoir la Couronne de l'Empire,

Les rebelles ensuite d'un combat où ils eurent l'avantage sur le Viceroy de Valence dans la plaine de Verniça, entre Palma & Gandie, s'estant rendus maistres de cette derniere ville, Dom François échapa avec peine de leur fureur, & se retira avec le Duc son pere, & avec toute sa famille à Denia, d'où il fut conduit par mer avec le Viceroy & les principaux de la Noblesse à Paniscola, & de là par terre à Sarragoce.

X.

Il est mis à Sarragoce auprés de l'Archevesque son oncle. C'est celuy qui avoit esté declaré par le testamēt de Ferdinand l'an 1515. son Executeur testamentaire, & Regent d'Arragon.

Ce feu de la rebellion ayant esté bien-tost éteint, chacun retourna chez soy; mais Dom Jean d'Arragon Archevesque de Sarragoce, qui estoit frere de la mere de Dom François, & petit fils du Roy Catholique, retint son neveu auprés de luy; & estant ravi de voir dans cet enfant un si heureux naturel, il luy donna des Maistres pour achever de l'instruire dans les lettres humaines durant qu'il l'auroit auprés de luy, & pour le former de plus en plus dans ses exercices qu'il avoit si bien commencez à Gandie.

XI.

Il avance dans la vertu sous la conduite d'un sage Confesseur.

Pendant qu'on prenoit de tous costez un si grand soin de l'education de Dom François, il travailloit luy-mesme avec ardeur à se perfectionner & à se fortifier de plus en plus dans les vertus chrestiennes, & dans la veritable pieté. Il plût à Dieu de seconder de si saintes intentions, en luy donnant un sage & vertueux Confesseur de l'Ordre de S. Hierosme, dont les instructions estoient si puissantes, qu'elles allumerent dans son ame une nouvelle ferveur, & luy firent sentir d'une maniere plus vive qu'il n'avoit encore fait les principales obligations du Christianisme.

Il fut ſur tout ſi touché de deux de ſes ſermons ſur le jugement univerſel, & ſur la paſſion du Sauveur, qu'eſtant tout penetré de la crainte de la juſtice de Dieu, & de l'amour de ſes bontez infinies, il penſa ſerieuſement dés-lors à une retraite où il pûſt aſſeurer ſon ſalut, & ſatisfaire au deſir qu'il avoit de ſe conſacrer entierement au ſervice d'un ſi bon Maiſtre. Mais comme il n'eſtoit pas dans un eſtat où il pûſt diſpoſer deluy-même, il tira du moins ce fruit des ſentimens que Dieu luy donnoit pour la vie religieuſe, qu'il voulut par avance y conformer en partie la ſienne, ſe rendant encore plus attentif ſur luy-meſme, & s'attachant davantage aux biens ſolides & eternels. Il garda toûjours ſi bien cette reſolution, comme nous le verrons, qu'encore que ſa ſoûmiſſion aux volontez de ſon pere, & l'inclination qu'il avoit luy-meſme pour la Cour, l'euſſent depuis jetté dans des engagemens bien éloignez d'une ſi ſainte profeſſion, il ne perdit neanmoins jamais cet eſprit de pieté qui en fait le veritable merite.

XII. Il eſt conduit au Royaume de Grenade auprés de ſa biſayeule paternelle.

Aprés qu'il eut paſſé quelque temps à Sarragoce, il fut conduit à Baeça au Royaume de Grenade, pour y voir Donna Maria de Luna ſa biſayeule, femme de Dom Henry Henriquez Grand Maiſtre de la Maiſon du Roy ſon neveu, & grand Commandeur de Leon. Il eut la joye d'y trouver ſon ayeule, deux de ſes tantes Religieuſes, & ſes ſœurs qui s'eſtoient refugiées du Monaſtere de Gandie, pour eviter la ſedition, auprés de cette vertueuſe Dame, qui eſtoit ravie d'avoir devant ſes yeux une famille ſi ſainte

& si nombreuse. Elle estoit principalement surprise des rares qualitez & du grand nombre de vertus qui paroissoient déja dans le petit Dom François, & ne pouvant se lasser de les admirer, elle faisoit ses plus cheres delices de le voir & de l'entretenir en particulier.

XIII. Il est long-temps & griévement malade.

Mais cette joye fut bien-tost troublée par une maladie tres-dangereuse de cet enfant, qui luy dura prés de six mois, & dont il n'estoit pas encore bien gueri lorsque de terribles & continuels tremblemens de terre luy firent courir de nouveaux dangers; de telle sorte que durant quarante jours n'y ayant aucune seureté dans les maisons, on le fit demeurer en plate campagne, & coucher toutes les nuits dans une litiere.

XIV. Il est fait Enfant d'honneur de l'Infante Catherine, depuis Reine de Portugal.

Ces dangers furent pourtant moindres que ceux où on l'exposa en l'envoyant à la Cour. Son pere voulant l'accoûtumer de bonne heure à cette sorte de vie à laquelle il le destinoit, le donna à l'Infante Catherine. Il alla de Baeça la trouver à Tordesillas, où elle estoit avec la Reyne Jeanne d'Espagne sa mere; & estant demeuré auprés d'elle jusqu'à ce qu'elle fust conduite à Lisbonne pour y épouser Jean troisiéme, Roy de Portugal; il commença dés-lors avec une sagesse qui devançoit de beaucoup son âge, à mettre en pratique toutes les leçons qu'on luy avoit données pour bien regler sa conduite dans le monde, & à faire voir qu'il n'est pas impossible d'accorder le devoir d'un bon Courtisan avec les obligations d'un veritable Chrestien.

1525.

XV. Il retourne auprés de l'Archevesque de Sarragoce, où il étudie en Philosophie,

Il avoit commencé de prendre goust à la vie de la Cour, qui charme d'ordinaire insensiblement ceux mesme qui y sont entrez avec le plus de repugnance; & il eust suivi volontiers en Portugal cette Princesse, dont il recevoit des marques d'une estime & d'une bonté particuliere. Mais le Duc son pere, qui luy destinoit de grands établissemens dans l'Arragon, & qui craignoit qu'on ne l'engageast ailleurs, l'empescha d'estre de ce voyage, & le remit à l'âge de quinze ans, aprés le départ de l'Infante, auprés de l'Archevesque de Sarragoce son oncle. Ce Prelat voyant encore plus clairement ce qu'on pouvoit se promettre de la bonté de son naturel, & de la solidité de son esprit, crut devoir luy donner de l'occupation, & l'appliquer à l'étude de la Philosophie dont il le jugeoit tres-capable. Il chargea de ce soin un homme fort habile dans cette science de l'école, qu'on enseigne en Espagne aussi bien qu'ailleurs d'une maniere extremement seche & barbare; ce qui fait qu'elle y est presque toûjours le partage des personnes les moins versées dans les belles lettres, & qu'elle se rencontre rarement dans un mesme esprit avec cette politesse que donne l'usage des affaires du monde, & le commerce de la vie civile.

Le Docteur Gaspard Lax.

XVI. Il profite de la capacité de son maître de philosophie sans rien contracter

Dom François sceut fort bien profiter de ce que son Docteur avoit de bon, sans en imiter les defauts; & ayant autant avancé durant deux ans qu'il fut son écolier, dans toutes les connoissances de la Philosophie, que s'il eust voulu prendre les degrez qui se

donnent dans les Universitez les plus fameuses; il ne perdit rien de cet air honneste & de cette conduite douce & obligeante qui luy gagnoit les cœurs de tout le monde. Mais il eut encore plus de soin de ne rien perdre de cette ferveur qui l'attachoit si fort à Dieu. Il crut mesme la devoir augmenter dans un âge où les tentations deviennent plus fortes & les occasions plus frequentes; & où il se voyoit exposé à de plus grands dangers par sa propre complexion, aussi bien que par le soin que trop de personnes prennent d'ordinaire de faire leur cour aux jeunes gens de qualité, en servant à leurs plaisirs & à leurs desordres dés qu'ils commencent à entrer dans le monde.

de ses defauts.

XVII. Il augmente sa devotion & ses exercices de pieté.

Ce fut donc alors que gravant la loy de Dieu plus avant dans son cœur, il prit pour luy ces paroles de David, qu'il avoit souvent à la bouche: *J'ay resolu, Seigneur, & j'ay juré de garder toûjours les jugemens de vostre justice;* & qu'il commença, suivant l'avis de son sage Confesseur, de se fortifier plus souvent qu'il n'avoit accoûtumé des Sacremens de la penitence & de l'Eucharistie, de lire des livres de pieté avec plus de soin & plus d'attention; & sur tout de joindre à une ferme confiance qu'il avoit en la bonté divine, cette humble défiance de soy-mesme, à laquelle Dieu accorde d'ordinaire les victoires de la chasteté. Par toutes ces précautions si necessaires à la jeunesse, il eut le bonheur de garder les promesses de son Baptesme, & l'avantage de meriter les mesmes loüanges que donna autrefois S. Hierosme à un Seigneur Romain, de s'être disposé au mariage par une parfaite continence, &

Psal. 118.

Ep. 9. *ad Salvin.*

d'avoir receu dans une ame tres-pure le Sacrement qui represente la chaste union de Jesus-Christ avec l'Eglise.

XVIII. Il va à la Cour de Charles-Quint.

Une vie si reglée fit craindre au Duc son pere, & à l'Archevesque son oncle qu'il ne se preparast par là à une entiere retraite; & ils crurent ne l'en pouvoir mieux détourner qu'en l'envoyant bien-tost à la Cour, où ils esperoient que son naturel facile & complaisant luy donneroit insensiblement d'autres inclinations, & luy feroit prendre dans le monde des engagemens tout-contraires à ceux ausquels il sembloit se destiner. La suite fera voir qu'ils ne se tromperent pas entierement, & que son cœur si sensible à la pieté n'estoit pas encore insensible à la gloire du monde & à la reputation. Aprés qu'il eut achevé ses estudes de Philosophie à Sarragoce, & qu'il eut passé peu de mois à Gandie auprés du Duc, il fut envoyé à la Cour de l'Empereur Charles-Quint, où l'on ne fit point de difficulté de l'abandonner dés l'âge de dix-sept ou dix-huit ans à sa propre conduite, à cause des preuves qu'on avoit de sa sagesse & de sa vertu.

XIX. Portrait de Dom François entrant à la Cour de Charles-Quint.

Ce jeune Seigneur entrant en cette Cour si superbe, & où il y avoit tant de personnes de grande qualité de toutes nations, attira d'abord sur luy les yeux de tout le monde, & se distingua bien-tost par son merite encore plus que par sa naissance, & que par la magnificence de son train. Comme la mine d'un homme de cet âge sert encore d'une grande recommandation auprés de la pluspart des personnes du monde, elle n'est pas inutile aussi pour connoistre les grands personnages aprés leur mort, & la curiosité des

des portraits n'eſt jamais plus raiſonnable que lors qu'ils ſervent à imprimer vivement dans nos eſprits l'idée d'un merite extraordinaire, & qu'ils font connoiſtre ſenſiblement les vertus d'une belle ame par les traits du viſage, & par la diſpoſition du corps.

Dom François ne manquoit pas, lors qu'il commença de paroiſtre dans le grand monde, de cet exterieur qu'on ne doit eſtimer qu'autant qu'il marque d'autres avantages plus ſolides. Il avoit, ſi l'on en croit ce qu'en ont écrit des perſonnes qui l'ont connu dans ce temps là, la taille haute, libre & aiſée, & le corps bien proportionné. Son viſage un peu plus long que large avoit une grace & un certain éclat qui plaiſoit & ſurprenoit agreablement d'abord. Mais on remarquoit auſſi-toſt que cet agrément venoit d'un air grand & noble qui ſembloit marquer ſa qualité, & d'un juſte aſſortiment de tout ce qui peut rendre un homme bien fait.

On voit par ſes portraits qui furent faits alors, & ſur l'un deſquels on a fait tirer une copie qui a eſté apportée en France, qu'il avoit le teint fort vif & fort fleuri, les jouës naturellement peintes de rouge & de blanc, la bouche petite, les levres vermeilles, les yeux grands & tirant ſur le bleu, le nez aquilin, & le front large & majeſtueux

Les qualitez de l'ame répondoient fort bien à une phyſionomie ſi avantageuſe, & comme il eſtoit extremement adroit dans tous les exercices du corps, il ne l'eſtoit pas moins dans ceux de l'eſprit. Il l'avoit tres-facile & tres-penetrant, & cette facilité eſtoit ac-

compagnée d'une maturité qui devançoit de beaucoup ſon âge, d'un gouſt exquis pour les ſciences, & d'une memoire fort heureuſe. Ses manieres eſtoient douces & engageantes, & ſon entretien qui n'eſtoit pas ſans enjouëment, & qui eut toûjours, meſme juſques dans ſa vieilleſſe, quelque choſe de tres-vif, n'en eſtoit pas moins ſolide ni moins éloigné de toute ſorte de legereté. Il parloit dés-lors aſſez peu; mais ce peu diſoit beaucoup, parceque toutes ſes paroles eſtoient déja pleines de bon ſens, & portoient toûjours les plus juſtes idées de ce qu'il vouloit faire entendre. L'heureuſe education qu'il avoit receuë dans ſon enfance, & ſa grande pieté avoient corrigé les defauts de ſa complexion ſanguine, & ſa gayeté naturelle eſtoit comme fixée par ce flegme qu'on juge ſi neceſſaire pour former le temperament de ceux qui ont de l'ambition, & pour leur donner ces inclinations ſages & moderées, ſans leſquelles ils ne pourroient jamais eſperer aucun ſuccés de leurs entrepriſes. De ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi D. François eut bien-toſt toutes ces veuës de fortune & d'agrandiſſement que prennent ordinairement les perſonnes de cet âge & de cette qualité, lors qu'elles ſe ſentent quelque merite, & qu'elles ſe voyent deſtinées à de grandes choſes.

Comme toutes ces ſortes d'avantages dont la vanité des hommes fait tant d'eſtat, ſont parmy les Grands les cauſes les plus ordinaires & les plus funeſtes de leur perte; parce qu'il y a d'autant plus d'occaſions pour eux de s'engager dans le deſordre, qu'ils

ont plus de reputatation dans le monde, & plus de diſpoſitions à y reüſſir; il ne ſe trouva d'abord que trop de gens qui crûrent que puiſque Dom François avoit pris la reſolution de vivre à la Cour, il l'avoit priſe auſſi de vivre à la maniere la plus ordinaire de la Cour.

Il n'entendoit donc parler de tous coſtez que de parties de jeu & de divertiſſement, que de galanteries & d'intrigues, que d'engagemens d'amour & d'intereſt, & que d'une infinité d'autres paſſions criminelles que l'aveuglement des Grands a preſque déguiſées en vertus; tant leurs maximes ſont corrompuës & oppoſées à l'eſprit de l'Evangile. Mais noſtre jeune Courtiſan ſceut bien démêler la pluſpart des vrays defauts d'avec ce faux merite dont les perſonnes de qualité ont couſtume de ſe parer; & ſon exemple fit bien-toſt connoiſtre le peu de raiſon qu'on a de décrier la vie de la Cour comme une profeſſion ouverte de tous les vices, puiſqu'ils ne ſont ſi ordinaires à ceux qui y demeurent, que parce qu'on n'y voit preſque jamais perſonne qui taſche de s'en garantir. Dieu luy donna aſſez de courage pour reſiſter à une corruption ſi generale: de ſorte qu'afin de ſe mieux munir contre ce torrent de mauvaiſes couſtumes, il les remarqua toutes ſoigneuſement, & ſe fit un plan de conduite toute differente de celle des autres jeunes gens de qualité.

XX. Il ſe munit contre les vices de la Cour.

La coûtume eſtoit à la Cour de Charles-Quint, comme à toutes les autres de l'Europe, que chacun paſſoit les journées entieres dans cette oiſiveté inquie-

XXI. Il évite le jeu.

te des jeux de hazard qui ruinent tant de fortunes, mettent le desordre dans tant de familles, & frustrent tant de pauvres domestiques des recompenses legitimes qu'ils avoient esperées de leurs services. Dom François s'imposa cette loy, qu'il voulut estre aussi gardée par tous ses gens, de ne jouër à aucun de ces jeux; & il ne faisoit pas de difficulté de dire à tous ceux qui témoignoient s'en étonner, que voyant tant de vaisseaux briser à cet écueil, ce luy seroit une folie d'autant plus grande qu'il avoit plus de quoy y perdre, & qu'il esperoit moins y gagner. Il disoit aussi tres-souvent que l'argent estoit la moindre de quatre choses precieuses qu'on y perd d'ordinaire, ou qu'on y hazarde trop legerement; que l'ame y souffre d'autres pertes beaucoup plus grandes & plus irreparables que ne peuvent estre celles de tous les avantages de la fortune; & qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse égaler ni le temps qu'on employe inutilement au jeu, ni l'esprit de pieté qui se dissipe entierement dans cette agitation vehemente des passions dont il est toûjours accompagné, ni enfin le repos de la conscience qui y est interessée en tant de manieres.

XXII. Il évite les entretiens trop libres avec les Dames.

Il évitoit avec encore plus de soin les occasions qui eussent pu luy faire perdre la liberté & la pureté du cœur par quelqu'un de ces funestes engagemens que tant de gens recherchent, & qui ne se presentent que trop à ceux mesme qui les fuyent, lorsque leur condition les oblige de voir les Dames. Non seulement il ne rendoit visite qu'aux principales de la Cour, quand des raisons pressantes ne luy permettoient pas absolument

de s'en dispenser; mais il s'y preparoit aussi avec crainte, & celuy de ses valets de chambre en qui il se fioit davantage le vit quelquefois, lors qu'il devoit aller en compagnie, se revestir d'un cilice, comme pour s'armer contre l'ennemy dans ces occasions si dangereuses. Il s'acquitoit ensuite de ces devoirs avec tant de retenuë, de modestie & d'honnesteté, que toutes les personnes qui l'ont vû dans ces entretiens necessaires, mesme depuis que son mariage luy eut donné plus de liberté d'entrer dans les appartemens des Dames du Palais, & des Filles d'honneur de l'Imperatrice, ont rendu témoignage que jamais elles ne l'avoient veu se laisser aller à la moindre legereté. XXIII.

Il évite les flateurs.

Il se preservoit aussi des autres vices des Courtisans par le soin qu'il avoit de ne souffrir aucun desordre dans sa maison, où jamais il ne donna d'entrée à une infinité de gens dont les Cours des Princes sont pleines, qui trafiquent du crime, & qui mettent toute leur application à reconnoistre & à flater les passions differentes des personnes de qualité, pour prendre chacun par son foible, & pour profiter de leurs defauts. XXIV.

Il regle sa Maison.

Bien loin d'avoir cette affectation ridicule de la plusspart des grands Seigneurs de ne mettre aucun ordre à leurs affaires, de negliger tous leurs devoirs, & de tenir toute sorte de soins domestiques au dessous d'eux; comme si ne sçavoir pas vivre estoit sçavoir vivre en personne de qualité; il avoit reglé toutes choses dans sa maison. Il y avoit des heures destinées à la priere, & chacun y avoit son occupation pour fuïr l'oisiveté. Pas un de ses gens ne manquoit d'en-

tendre la Messe tous les jours, & il observoit luymesme soigneusement s'ils frequentoient les Sacremens, & s'il y avoit quelque chose dans leurs mœurs éloigné de la pureté du Christianisme. Il n'avoit pas de peine de les reduire à ce qu'il desiroit d'eux; parceque l'exemple d'un si bon Maistre avoit un pouvoir admirable sur le cœur de ses domestiques, & que ne se contentant pas de leur payer exactement ce qu'il leur avoit promis, il prenoit plaisir à recompenser plus liberalement ceux qu'il voyoit plus attachez à leur devoir, croyant mesme outre la recompense de leurs services leur en devoir encore une autre de l'honneur qu'ils faisoient à sa conduite par la leur, & du bonheur que leur bonne vie attiroit sur sa famille.

XXV. Il s'applique à bien faire sa Cour, & à meriter les bonnes graces de l'Empereur.

Suivant un chemin si éloigné de l'ordinaire, il n'eust pas manqué de se faire des affaires, & de s'attirer le mépris des autres jeunes Seigneurs de la Cour, qui avoient beaucoup de peine à voir ainsi leur maniere de vivre condamnée par la sienne. Mais le soin qu'il avoit d'ailleurs de faire bien sa Cour, de gagner par sa complaisance & par ses assiduitez les bonnes graces de l'Empereur, & d'employer le credit qu'il s'estoit acquis auprés de luy, à rendre de bons offices à tout le monde, ne donna à tous ceux de son âge, & à tous les autres que du respect & de l'admiration pour luy.

XXVI. Sa douceur & son honnesteté sont accompagnées de beaucoup de grãdeur d'ame.

Sa douceur & son honnesteté n'avoient rien de rampant, ni de lâche, & la pieté dont il faisoit une profession si ouverte, ne l'empeschoit pas d'avoir autant de hauteur de courage & de fierté qu'il en faloit pour donner du lustre à ses autres qualitez. Il sembloit par

toutes ses actions declarer d'une noble maniere au reste du monde, qu'il n'y a rien de plus bas que de tirer vanité des plus veritables sujets de honte & d'infamie; & il s'estoit acquis par là un certain air d'authorité qui donne aux personnes vertueuses, sans qu'elles y tâchent, & sans qu'elles y pensent, du pouvoir sur celles mesme qui ont le moins de disposition à les imiter.

Il se distinguoit aussi du commun par toutes les manieres innocentes d'acquerir de la gloire. Comme il n'y avoit point de Seigneur à la Cour qui fust plus curieux que luy de beaux chevaux, personne aussi n'estoit mieux à cheval, personne ne paroissoit avec plus d'éclat dans les ceremonies publiques, ny ne signaloit davantage son adresse dans les festes & dans les combats de Taureaux: & il remportoit presque tous les prix des Carousels, où il avoit d'ordinaire l'honneur d'avoir son Prince pour concurrent. XXVII. Il est estimé un des Cavaliers les plus adroits de la Cour.

Tant de belles qualitez luy attirerent l'estime de tout le monde. Mais il reüssit sur tout de telle sorte à acquerir celle de l'Empereur & de l'Imperatrice, qu'ils voulurent prendre un soin particulier de sa fortune & de son établissement. XXVIII. Il acquiert l'estime de tout le monde.

L'Imperatrice Isabelle femme de Charles V. avoit amené avec elle de Portugal parmy ses Dames du Palais quatre filles de la premiere qualité, qui estoient toutes encore plus illustres par leur merite & par leur vertu que par leur naissance, dont la plus considerable s'appelloit Eleonor de Castro. Elle descendoit du costé de son pere Dom Alvare de l'ancienne maison de Castro, qu'on sçait estre une des premieres XXIX. L'Imperatrice a dessein de le marier avec Donna Eléonor de Castro Portugaise. Donna Beatrix de Silveira femme de Dom Jean de Syl-

ve Comte de Portalegre. D. Eleonor de Mascarennas Gouvernã du Roy Philippe II. D. Guiomar de Mello, premiere Dame d'honneur de l'Imperatrice.

de Portugal, & avoir donné à ce Royaume une infinité de grands hommes, parmy lesquels on en vit encore un l'année derniere Ambassadeur d'obedience, & ensuite Ambassadeur extraordinaire à Rome, soûtenir si noblement la splendeur de cette haute naissance & la dignité de ce grand employ. Donna Elizabeth de Menezes sa mere estoit aussi d'une tres-ancienne famille; & sans parler de ses illustres ancestres, on peut dire qu'il y auroit assez d'honneur & de gloire dans sa Maison, quand il n'en seroit sorti que le seul Dom François Baretto, qui estant General des armées de Portugal au Bresil, a delivré, de nos jours, avec tant de valeur & tant de conduite toute cette contrée de l'injuste domination des Hollandois.

Comme Eleonor avoit avec les graces du corps les plus rares qualitez de l'esprit, l'Imperatrice, auprés de qui elle avoit esté élevée dés son enfance, & qui l'avoit toûjours distinguée des autres Dames de sa Cour par des marques tres-particulieres de son estime & de son affection, voulut penser tout de bon à l'établir par un mariage avantageux. Elle ne fut pas long-temps à se déterminer sur le choix du parti qu'elle luy cherchoit, & voyant Dom François si accompli en toutes choses, elle crut qu'elle ne pourroit mieux faire pour Eleonor que de luy procurer un si digne époux, & que ce seroit la rendre heureuse que de l'unir avec une personne dont le merite & le credit avoit tant de rapport au sien.

XXX. L'Empereur & le

Elle en parla à l'Empereur, le priant de luy donner cette satisfaction avant le voyage qu'il estoit prest de

faire en Italie, pour y recevoir du Pape Clement VII. la Couronne de l'Empire. Quoy qu'il eust la mesme estime qu'elle pour Eleonor, il ne se rendit pas aisément à cette proposition, prévoyant assez la resistance qu'y feroit le Duc de Gandie, qui destinoit son fils à une alliance encore plus considerable. Mais cette Princesse le pressa de telle sorte sur cette affaire, qu'il en écrivit luy-mesme plusieurs fois au Duc, qui aprés diverses excuses, se vit enfin obligé de donner son consentement. L'Empereur & l'Imperatrice adoucirent la peine qu'il avoit à s'y resoudre par des promesses qu'ils luy firent de grands avantages pour son fils & pour toute sa maison, & choisirent un homme de qualité pour luy porter à Gandie les articles du contract de mariage, qu'ils avoient pris soin eux-mesmes de faire dresser d'une maniere dont il pûst estre satisfait. Le Duc les ayant signez, cette affaire fut bien-tost concluë: car Dom François la desiroit de sa part extrémement, non seulement par la complaisance qu'il avoit pour les volontez de l'Empereur & de l'Imperatrice, & à cause des nouvelles faveurs qu'ils luy faisoient esperer ensuite de ce mariage; mais beaucoup plus encore parce qu'il estoit touché du merite & de la vertu d'Eleonor, & qu'il croyoit pouvoir continuer plus facilement de se garantir par les exemples d'une personne si sage, & par la grace du Sacrement, des dangers dont il se voyoit continuellement menacé.

pere de Dom François cõsentent à son mariage.

Dom Pierre Gonçales de Mendoze premier Maistre d'Hostel de l'Imperatrice.

XXXII. Dom François est fait

Il ne se trompa point dans ses esperances: car il conserva par ce lien sacré la pureté du cœur où il s'é-

Marquis de Lombay, & Grand Escuyer de l'Imperatrice.

toit maintenu jusqu'alors ; & son Prince le considerant encore plus qu'auparavant, le fit d'abord Marquis de Lombay, & Grand Escuyer de l'Imperatrice.

XXXIII. Il employe sa faveur pour avancer les personnes de merite.

Son credit à la Cour, & celuy de D. Eleonor augmentant depuis de jour en jour, la vertu & le merite n'avoient pas de plus ordinaires protecteurs que ces deux personnes vertueuses. Ils en oublioient en toutes rencontres leur propre interest, & ils ne croyoient jamais faire un meilleur usage de leur faveur, que lors qu'ils s'en servoient pour tirer de l'obscurité ceux en qui ils avoient reconnu quelques qualitez fort recommandables, & qui n'eussent jamais esté considerez, faute de Patrons, si D. François & Eleonor n'eussent voulu le devenir eux-mesmes, & prendre soin de leur fortune. Dieu recompensa cette generosité, les comblant de toutes sortes de graces, & benissant leur mariage d'une heureuse fecondité, & d'une posterité si nombreuse & si illustre, que la pluspart des plus grands Seigneurs d'Espagne font aujourd'huy gloire d'en descendre, & tirent leur plus veritable noblesse de l'alliance de leur maison avec celle de S. François de Borgia.

XXXIV. Il regle sa maison, & donne le soin de ses affaires domestiques à sa femme.

Ce vertueux Courtisan mit encore plus d'ordre & plus de regle dans sa famille depuis son mariage, qu'il n'avoit fait auparavant. Il y estoit admirablement secondé par la prudence & par la vigilance de Donna Eleonor, à laquelle il crut pouvoir laisser tout le soin de ses revenus & de sa dépense, & celuy de ses autres affaires domestiques, pour ne vaquer qu'au soin des affaires publiques, & pour s'appliquer entierement à l'execution des ordres importans qu'il recevoit souvent de l'Empereur.

Comme il évitoit avec ſoin ces folles dépenſes que les grands font ordinairement, par un certain déreglement d'eſprit, & par leur peu d'application à leurs affaires, ſans en avoir aucun merite devant Dieu ni devant les hommes; il avoit toûjours de quoy faire avec magnificence les dépenſes neceſſaires, & de quoy ſatisfaire auſſi à de grandes liberalitez qu'il faiſoit aux pauvres. Ainſi ſa pieté & ſa moderation luy eſtoient, comme dit S. Paul, une grande richeſſe, auſſi-bien que ſa conſtance à ne rien riſquer au jeu.

XXXV. Il évite les folles dépenſes, & ſur tout celle du jeu.

1. *Timoth.* 6.

Il ſe ſervoit pour ſa ſanté, & pour éviter l'oiſiveté, d'autres divertiſſemens plus honneſtes, & qui exerçoient également & le corps & l'eſprit. Il prenoit un tres-grand plaiſir à la Muſique, & il s'y eſtoit rendu ſi habile, qu'il compoſoit auſſi-bien que les meilleurs Maiſtres. Comme il ne chantoit, ni ne pouvoit ſouffrir qu'on chantaſt devant luy aucun air trop libre ni trop profane, il en fit pluſieurs où ſa pieté trouvoit du gouſt en meſme temps qu'il relaſchoit ſon eſprit des plus grandes occupations: & l'on a chanté depuis dans la pluſpart des Egliſes d'Eſpagne pluſieurs beaux motets de ſa compoſition, qui ſont imprimez, & qu'on appelle encore aujourd'huy les œuvres du Duc de Gandie.

XXXVI. Son inclinatiō pour la Muſique.

La chaſſe, & ſur tout celle de l'oiſeau, eſtoit auſſi un de ſes divertiſſemens les plus ordinaires. Il ne s'y adonna au commencement, comme il le diſoit luy-meſme, que pour éviter d'autres plaiſirs moins innocens: mais il le fit depuis par le grand attrait qu'il trouvoit dans un exercice ſi agreable, & par la complaiſance qu'il eſtoit obligé d'avoir pour les inclinations de l'Empereur. Le

XXXVII. Il ſe plaiſt à la chaſſe.

Marquis s'y rendit si sçavant, qu'il n'y eut bien-tost personne qui entendît aussi bien que luy la Fauconnerie: desorte que l'Empereur ne faisoit jamais aucune partie de chasse, qu'il ne voulût l'avoir prés de sa personne.

XXXVIII. Son ame tire au profit de l'exercice du corps.

Cependant, comme il s'estoit accoûtumé à sanctifier les actions les plus indifferentes par des veuës toutes spirituëlles, il faisoit d'ordinaire, au milieu de cet exercice si violent, quantité de reflexions, qu'il a depuis avoüé avoir beaucoup contribué à sa conversion. Il s'excitoit de cette sorte, en considerant l'obeïssance & la fidelité de l'oiseau & du chien, à en rendre à Dieu une plus parfaite, & à luy témoigner sa reconnoissance de ce qu'il luy avoit ainsi soûmis ces animaux. Il la luy témoignoit mesme souvent sur le champ, mortifiant pour son amour sa curiosité, lorsqu'il la sentoit plus vive & plus ardente, & se privant d'un plaisir qu'il avoit recherché avec beaucoup de peine, lorsqu'il estoit sur le point d'en joüir, & que l'oyseau fondoit sur la proye. Tant il estoit dés-lors possedé de l'esprit du Christianisme, qui ne recommande rien tant aux fidéles, que de resister à leurs desirs les plus pressans, & de vaincre continuëllement leurs passions.

XXXIX. Il etudie les Mathematiques avec l'Empereur

Le divertissement de la chasse n'estoit pas le seul qui luy estoit commun avec l'Empereur, & qui luy servoit à faire mieux sa Cour à ce Prince, & à l'entretenir plus assidument. Il se mit aussi-bien que luy, à étudier avec beaucoup d'application les Mathematiques, & sur tout celles qui regardent les fortifications, & l'art de la guerre, & celuy de la marine. Il donnoit pour cela tous les jours quelques heures à

Sainte-Croix celebre Ingenieur de ce temps là : & l'Empereur qui se servoit aussi du mesme Maistre, & prenoit les mesmes leçons, avoit tant de plaisir à en entendre parler le Marquis, qui y devint en peu de temps tres-habile, qu'on peut dire qu'il en apprenoit plus de luy que de Sainte-Croix mesme.

Mais ce n'estoit pas seulement dans ces sortes de divertissemens & d'études que l'Empereur témoignoit se plaire à l'entretien de Dom François : il le trouvoit également solide en toutes choses, & il y remarquoit tant d'esprit & de bon sens, qu'il luy faisoit souvent la faveur de s'ouvrir à luy de ses grands desseins, & de luy communiquer les affaires les plus importantes de ses Estats. Il ne l'honoroit jamais de cette confiance qu'il ne l'en reconnust tres-digne, & il estoit surpris de le voir à son âge si éclairé sur ces matieres, & si capable des premiers emplois. XL.

Il va à la guerre d'Afrique contre Barberousse.

Les grands projets de guerre que ce Prince cachoit alors par tous ces exercices de paix, éclaterent aussi-tost qu'il se sentit assez de forces pour les faire éclore, & qu'il eut mis tous ses Royaumes d'Espagne en estat de se pouvoir passer durant quelque temps de sa presence sous la sage conduite d'un fidele Ministre. Il commença par cette fameuse entreprise d'Afrique de l'an 1535. où il fut assisté par l'Infant Dom Louïs frere de l'Imperatrice son épouse, & de Dom Jean III. Roy de Portugal, avec 25 navires de guerre. Dom Louïs estant venu à ce dessein passer quelques jours à Valladolid, l'Empereur ne jugea aucun autre Seigneur plus capable

Le Cardinal Dom Jean de Tavora.

que nostre Marquis de faire auprés de luy les honneurs de sa Cour, & d'avoir soin de la personne d'un Prince à qui il se sentoit si obligé, soit durant le temps qu'il seroit en Espagne avant le départ de l'armée, soit dans le voyage, & aprés leur arrivée en Afrique. Dom François y gagna l'amitié de l'Infant par cette honnesteté & cette magnificence qui luy estoient ordinaires, & acquit encore plus son estime par le courage avec lequel il seconda toûjours celuy de ce vaillant Prince durant une campagne si frequente en grands évenemens, où Charles-Quint prit en peu de mois la Goulette, Tunis, & Bonne; défit, comme parlent ses Historiens, les forces de l'Afrique & de l'Asie jointes ensemble, gagna des batailles rangées, rétablit malgré Barberousse Mulei Hazen dans ses Estats en la place de son frere Mulei Roze.

XLI. Sa patience & sa pieté dans une grande maladie.

Mais ni les sujets de joye que le Marquis trouvoit dans la faveur & la confiance de l'Empereur, & dans les emplois dont il l'honoroit, ni tous ces divertissemens qu'il prenoit pour la conservation de sa santé, n'empescherent pas qu'il ne tombast dans une grande maladie peu de temps aprés son retour de la guerre d'Afrique. Il la souffrit avec une patience tout-à-fait chrestienne, & en tira des fruits incroyables pour le salut & pour la perfection de son ame. Il pensoit si souvent, lors qu'il estoit dans les ardeurs de la fievre, à celles qu'endurent les ames des justes dans le Purgatoire, qu'il en devint dés-lors, comme on le luy a oüi dire souvent depuis, beauconp plus porté à les secourir; en sorte qu'il augmenta pour elles ses prie-

res & ses mortifications, aussi bien que le nombre des Messes qu'il avoit coustume de faire dire pour leur delivrance, selon l'ancienne pratique de l'Eglise.

Il tira encore cet avantage de cette mesme maladie, que lisant & se faisant lire des livres de pieté, il y prit tant de goust, qu'il commença dés-lors à n'en lire jamais d'autres; & au lieu qu'il se contentoit auparavant de s'abstenir des seuls livres défendus, & de ceux qui sont capables de soüiller la pureté du cœur, & d'y allumer des passions criminelles; il renonça à toutes ces lectures profanes & inutiles, dont plusieurs personnes du monde se servent pour éviter l'oisiveté par une autre sorte d'oisiveté aussi vaine, & quelquefois mesme plus dangerense.

XLII. Il s'affectionne à la lecture des livres de pieté.

Durant sa convalescence il s'attacha particulierement à la lecture du nouveau Testament, & des vies des Saints; & lors qu'il se promenoit, & qu'il prenoit l'air en litiere, les Epistres de S. Paul, qu'il avoit toûjours avec un Commentaire, faisoient tout son entretien & toutes ses delices. Il mesloit à ces lectures beaucoup de reflexions qu'il faisoit sur soy-mesme, & beaucoup de resolutions pour un entier reglement de sa vie suivant les conseils de l'Evangile. Cela luy réüssit de telle sorte, qu'il disoit depuis que Dieu l'avoit conduit par là à la contemplation, & au détachement de l'amour propre, & il ajoûtoit qu'il croyoit ces sortes de Predicateurs muets si éloquens, que c'estoit toûjours par eux que se faisoient les plus grandes conversions du monde.

XLIII. Il s'attache à la lecture du nouveau Testament

A peine sa santé fut-elle rétablie, que l'Empereur

XLIV. Il va à l'en-

treprise de Provence avec l'Empereur. 1535. fit une entreprise en Provence, & y mena cette puissante armée avec laquelle il croyoit pouvoir conquerir le premier Royaume de la Chrestienté, qui estoit le seul qui servoit d'obstacle à ses vastes desseins, & à son ambition démesurée. Toutes les histoires rapportent le succés de cette guerre où nostre Marquis fut obligé de suivre son Maistre. Il alla le joindre par mer dans le Milanez avec un équipage tres-magnifique, & luy mena à ses dépens une troupe de Volontaires fort choisis, parmy lesquels il y avoit entr'autres deux Seigneurs Portugais de grande qualité, & proches parens de sa femme. L'un estoit Dom George de Mello chef de cette illustre maison, & l'autre Dom Ruy Gomez de Sylve, qui fut depuis ce favori du Roy Philippe second si connu sous le nom de Prince d'Eboly, & de Duc de Pastrane, duquel descend de pere en fils, & par Baronie, comme parlent les Espagnols & les Portugais, le grand Maistre de la Maison de la Reyne Regente d'Espagne d'aujourd'huy, qu'on appelle le *Duc-Duc*, parceque les Duchez de Pastrane & de l'Infantado ont esté unis en sa personne.

XLV. Il est fort touché de la mort de Garcillasso de la Vega son intime ami, & il le dispose à bien mourir.

Dom François ne manqua pas de signaler sa valeur en cette guerre encore plus que sa magnificence. Mais autant que la gloire qu'il y acqueroit sembloit l'attacher au monde, autant la grace de Dieu l'en détachoit peu à peu par des accidens qui luy faisoient voir la vanité des choses humaines. Il en eut un exemple bien affligeant en la personne d'un de ses meilleurs amis. C'estoit Dom Garcillasso de la Vega, dont

les

les poëſies eſtoient déja ſi eſtimées, qu'on l'appelloit dés-lors le Prince des Poëtes Eſpagnols. Mais ſa facilité à faire de tres-beaux vers eſtoit la moindre de ſes qualitez; & il eſtoit par ſa vertu & par ſon courage, autant que par la beauté de ſon eſprit, & par ſa capacité dans les ſciences, le plus grand ornement de la Cour de Charles-Quint. Sa naiſſance le rendoit auſſi tres-conſiderable. Il eſtoit fils d'un Grand Commandeur de l'Ordre de S. Jacques au Royaume de Leon, qui avoit eſté en grande faveur auprés de Ferdinand & d'Iſabelle, & qui n'avoit pas peu contribué à la gloire de leur regne par ſes ſages conſeils, & par cette fameuſe Ambaſſade auprés d'Alexandre VI. où il les avoit ſi bien ſervis dans les temps les plus difficiles. Celuy-cy n'avoit pas moins de part aux bonnes graces de Charles-Quint, que ſon pere en avoit eu à celles de Ferdinand. Il s'eſtoit attaché à ſa perſonne dés ſon plus jeune âge, & avoit eſté de tous ſes divertiſſemens & de toutes ſes eſtudes. C'eſtoit luy qui luy avoit appris la langue Eſpagnole, & l'art de bien écrire; il l'avoit depuis ſuivi en Italie, & dans les guerres d'Allemagne & d'Afrique, & il en recevoit encore tous les jours des marques tres-particulieres d'eſtime & de confiance. Ayant paſſé par divers emplois, quoy qu'il n'euſt encore que trente ans, il commandoit alors une partie de l'Infanterie Eſpagnole, & tout le monde le regardoit comme le Cavalier le plus accompli de la Cour, & comme celuy à qui la faveur du Prince & ſon propre merite ſembloient promettre de plus grands avantages. Mais cherchant

les voyes les plus courtes pour y parvenir par quelqu'une de ces actions éclatantes & hardies que Charles V. avoit coûtume de recompenser si liberalement; il trouva dans une mort avancée plus de veritable bonheur & plus d'asseurance de son salut que ne luy en eussent apparemment pû produire une vie plus longue, & une plus haute fortune.

Une troupe choisie de François qui s'estoient renfermez dans une tour prés du bourg de Feux, à quelques lieuës de Nice, incommodoit extrémement, par des courses continuelles, l'armée de l'Empereur. Dom Garcillasse entreprit de s'en rendre maistre; il y planta l'échelle, & montant le premier à l'assaut, il estoit prest d'entrer dedans, lors qu'un grand pannier plein de pierres, jetté par les assiegez, le renversa sur Dom Antoine de Portocarrero fils du Comte de Palme, & sur un Capitaine d'Infanterie qui montoient aprés luy. Il fut blessé à la teste par cette chute, & quoy que la playe ne parust pas d'aord dangereuse, l'Empereur fit paroistre dans la maniere dont il se vengea de cet accident plus d'amour pour Garcillasse, que d'équité pour ceux qui s'estoient défendus avec tant de courage dans cette tour, & dont la vertu meritoit du moins un autre genre de mort que celuy qu'il leur fit souffrir. Mais on le vit incomparablement plus affligé lorsque le mal fut jugé mortel. Toute l'armée s'en affligea à son exemple, & il sembloit qu'on y pleurast la perte d'un General, ou de l'Empereur mesme; tant le merite de ce Gentil-homme luy avoit attiré l'estime & l'amitié de tout le monde. Mais comme Dom François de Bor-

gia ressentit plus que personne cet accident, il fut aussi le premier à le secourir en une occasion si importante. Il ne le fit pas comme ces amis de Cour, qui affectent le plus de le paroistre par un fort grand empressement à rendre les offices les moins utiles, & dont on ne doit attendre dans le besoin qu'autant de service & d'assiduité que cela leur peut faire honneur dans le monde, & les mettre en reputation d'hommes constans & fideles dans l'amitié. Dom François n'omit rien de tout ce qu'il jugea capable de soulager la douleur de son ami, & de luy conserver la vie : mais il eut encore plus de soin du salut de son ame que de la guerison de son corps. Personne n'osant luy dire le danger où il estoit, ce fut luy qui luy donna cette marque solide d'amitié, & qui luy apprit cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit nullement. Il le fit avec tant de prudence, & luy suggera en mesme temps si à propos tous les motifs les plus propres à luy faire gouster les avantages de l'autre vie, qu'il luy rendit la mort aussi douce & aussi aimable qu'elle luy auroit paru terrible sans une pensée si salutaire & si chrestienne. Cela fut pris pour une merveille par l'Empereur & par tous les Seigneurs de sa suite, qui ne pouvoient comprendre qu'un homme de cette reputation, qui avoit de si grandes pretentions dans le monde, eust pû se resoudre en si peu de jours à le quitter ainsi sans peine à la fleur de son âge. Ils reconnurent tous qu'il devoit aprés Dieu cette grace à Dom François, qui prit soin luy-mesme de le disposer aux derniers Sacremens, qu'il receut avec des sentimens

tout-à-fait extraordinaires de pieté & de confiance en la misericorde divine. Mais si le Marquis eut la force de luy rendre ces sortes d'offices malgré la douleur qu'il avoit de le voir en cet estat, il eut aussi la prudence de profiter de cet exemple. Il comprit dés-lors l'inutilité de la noblesse, de la valeur, de l'esprit & de la jeunesse contre la main de Dieu; & il a depuis souvent avoüé que la mort de ce Cavalier n'avoit pas peu contribué à le desabuser de toutes les erreurs du siecle, & à le penetrer de cette crainte salutaire dont le Prophete Royal souhaitoit si ardemment d'avoir le cœur transpercé.

XLVI. Il est envoyé de Provence vers l'Imperatrice.

Il s'entretint dans ces sentimens durant le reste de la campagne, cherchant plûtost à plaire à Dieu dans le service de son Prince, qu'à s'attirer les avantages d'interest & de fortune que la pluspart des autres y consideroient uniquement. Cependant comme personne n'voit eu plus de part que luy aux evenemens de cette guerre, & n'avoit moins manqué de se trouver à toutes les occasions où il y avoit eu de l'honneur à acquerir, personne aussi ne fut jugé plus capable d'en bien rendre compte à l'Imperatrice. Il fut donc envoyé à la fin de la campagne pour l'en informer, & pour l'entretenir des autres choses que l'Empereur vouloit luy faire sçavoir.

XLVII. Sa patience dans une maladie dangereuse.

Mais il se vit bien-tost encore en danger de mort au milieu de la paix par une de ces grandes maladies dont sa vie estoit de temps en temps menacée. La Cour ayant sejourné quelques mois à Segovie aprés cette campagne, il y fut attaqué d'une squinancie qui le re-

duisit en peu de temps à l'extremité. Il demeuroit en cet estat dans une resignation merveilleuse, & ayant perdu l'usage de la parole, il benissoit Dieu dans le secret de son cœur, & tenoit incessamment son esprit attaché à ce souverain Maistre de la vie & de la mort. Il le remercioit avec bien de la joye & de la reconnoissance de ce qu'il l'avoit en quelque maniere preparé à ce passage, par les graces qu'il luy avoit faites dans le frequent usage des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie, dont il s'approchoit depuis quelque temps tous les mois; ce qui estoit alors pratiqué de tres-peu de personnes.

XLVIII. Il est touché de la mort de son ayeule. 1537.

Cette maladie, dont il guerit contre l'esperance des Medecins, luy donna de nouveaux desirs de s'unir plus parfaitement à Dieu. Mais il y fut encore peu de temps aprés plus fortement excité par la sainte mort de la Mere Marie Gabrielle son ayeule, dont nous avons déja parlé. Quoy qu'il ressentist fort cette perte, il fut neantmoins extrémement consolé par plusieurs marques miraculeuses qu'il plut à Dieu de donner du bonheur de cette sainte ame, & par la confiance certaine qu'il ressentoit d'avoir en elle une puissante protectrice qui luy obtiendroit toutes sortes de faveurs & de benedictions du Ciel.

XLIX. Mort de l'Imperatrice. 1539.

Mais il arriva deux ans aprés une autre chose qui acheva de convertir Dom François, & de le détacher entierement du monde. L'Imperatrice mourut à Tolede dans le temps que l'Empereur y tenoit les Estats de Castille assemblez, & que toute la Cour y estoit dans

les festes & dans les réjoüissances publiques. Ce Prince receut cette affliction avec une extréme douleur ; tous les ordres de ses Royaumes d'Espagne pleurerent aussi la mort d'Isabelle, qui avoit toutes ces grandes qualitez qui sont ordinaires aux Princesses du sang de Portugal. Mais Dom François fut touché plus que personne de se voir privé d'une si bonne Maistresse, dont il recevoit tant de graces tous les jours.

L. Dom François est choisi pour conduire le corps de l'Imperatrice à Grenade.

Il fut choisi par l'Empereur avec la Marquise sa femme pour conduire le corps à Grenade, & le faire inhumer dans la Chapelle Royale que le Roy Dom Ferdinand, aprés avoir tiré cette ville de la domination des Mores, avoit destinée à la sepulture des Rois Catholiques. Si la tendresse extréme que l'Empereur avoit pour la memoire de l'Imperatrice, & l'amour de sa propre gloire, luy firent donner des ordres pour rendre cette pompe funebre magnifique, la reconnoissance de Dom François ne luy permit pas d'épargner dans l'execution aucun soin ni aucune dépense, & l'on n'avoit encore rien vû en Espagne de plus superbe dans ces sortes d'occasions.

LI. Estat épouvantable du corps de l'Imperatrice.

Lors qu'il falut délivrer le corps au Clergé de Grenade, & ouvrir le cercueil de plomb, suivant ce qui avoit accoûtumé de se pratiquer en ces ceremonies, afin que le Marquis jurast devant les témoins à la veuë du visage de cette auguste défunte, que c'estoit celuy de l'Imperatrice, & qu'il en prist acte devant les Notaires du lieu : Ce fut un spectacle effroyable à tous ceux qui estoient presens de n'y rien voir qui pûst faire reconnoistre cette Princesse, mais de n'y trouver

qu'un amas confus & hideux de pourriture & de corruption. Les perſonnes qui devoient ſervir de témoins d'une reſſemblance dont il ne reſtoit plus aucun veſtige, refuſerent de le faire, & ſe retirerent bien loin, pour s'épargner l'horreur que leur cauſoit la veuë & l'odeur du corps de cette Maiſtreſſe de tant de grands Eſtats, qui peu de jours auparavant paſſoit pour la plus belle auſſi bien que pour la plus puiſſante & la plus heureuſe Princeſſe du monde.

Il ne s'en trouva aucun qui oſaſt ſur les apparences LII.
de ces reſtes affreux, jurer que ce fuſt ce viſage ſi charmant qu'ils avoient tant de fois regardé avec admiration; & Dom François qui eut le courage d'en conſiderer mieux que tous les autres l'épouvantable difformité, & d'en reſſentir de plus prés & plus longtemps la puanteur & l'infection inſupportable, ne fut pas plus hardi qu'eux à rendre ce témoignage. Il jura ſeulement que le ſoin qu'il avoit pris de faire bien garder ce corps ne luy laiſſoit aucun lieu de douter que ce ne fuſt celuy de ſa Maiſtreſſe. Il ne pouvoit lever les yeux de deſſus ce triſte objet; mais il y avoit l'eſprit encore plus attaché; & Dieu faiſoit cependant en ſon ame un changement plus extraordinaire & plus merveilleux que celuy que la mort avoit fait au corps de l'Imperatrice.

D. François n'oſe jurer que ce ſoit le corps de l'Imperatrice.

Comparant l'eſtat où il voyoit cette Princeſſe à ce- LIII.
luy où il l'avoit veuë peu de temps auparavant, le ſoin qu'on prenoit de la fuir, aux aſſiduitez qu'on luy avoit renduës, & à l'empreſſement avec lequel chacun avoit tâché de l'approcher, & de luy faire ſa cour;

Il eſt touché de la veuë du corps de l'Imperatrice.

& enfin ces ordures qu'on n'osoit regarder ni approcher, avec la pompe & la magnificence dont elle avoit esté environnée : il se trouva en ce peu de temps penetré d'une lumiere divine, qui luy fit comprendre la vanité des grandeurs humaines, & des soins qu'on prend pour y parvenir, tout d'une autre maniere qu'il ne l'avoit encore comprise.

LIV. Il fait resolution de ne s'attacher plus à aucun maître qui soit mortel.

Il resolut dés-lors de n'estimer rien de perissable; de ne s'attacher à aucune personne, que la mort luy pûst oster, & de ne penser plus qu'à cette seule fortune haute, solide, & durable, qu'on fait infailliblement en servant le Roy des Rois. Cette resolution fut si ferme & si animée de l'Esprit divin, & les effets en furent si constans, qu'on peut asseurer que non seulement D. François depuis ce moment jusqu'à celuy de sa mort, qui ne fut que trente-trois ans aprés, ne relâcha jamais rien de cette ferveur qu'il conceut alors; mais que plûtost il l'augmenta tous les jours, & presque tous les momens de sa vie. Il sortit de la Chapelle Royale ayant l'esprit & le cœur tout pleins de ces saintes agitations qui produisent enfin la paix & le veritable bonheur de l'ame.

LV. Il fait plusieurs resolutions de changer de vie.

A peine fut-il retourné à son logis, que s'enfermant seul dans sa chambre, il se prosterna devant Dieu, pour luy renouveller avec plus de liberté, & avec une entiere effusion de cœur les promesses qu'il venoit de luy faire à l'Eglise. Ce ne furent que larmes, que sanglots, que regrets, & qu'un étonnement profond de l'inutilité de ses actions, de la vanité de ses entreprises, & de l'aveuglement de toutes ses

veuës

veuës & de tous ses desseins. Parmy tous ces mouvemens, & toutes les protestations qu'il faisoit à Dieu de changer entierement de vie, il prononçoit souvent ces paroles avec des élancemens admirables de cœur & de voix : *Iamais, Seigneur, jamais je ne servirai de Maistre que je puisse perdre par la mort.* Il passa toute la nuit de la sorte, & il estoit encore le lendemain entierement occupé de ces sentimens, lors qu'il fallut aller au service solemnel, qui se fit dans l'Eglise Cathedrale, pour le repos de l'ame de l'Imperatrice.

L'Oraison funebre y fut prononcée par le Pere Maistre Jean Avila, ce saint & sçavant homme dont les sermons firent de son temps des fruits si merveilleux en Espagne, & dont les ouvrages traduits en toutes langues, sont encore aujourd'huy si utiles à tous les fideles qui aspirent à la perfection de l'Evangile. Les loüanges d'Isabelle furent de telle sorte le sujet de son discours, qu'il s'étendit plus au long sur les enchantemens du siecle, sur l'inutilité des desseins des hommes, sur l'instabilité des grandes fortunes, sur les vains amusemens qui occupent les personnes de la Cour, sur l'égarement de ceux qui oublient en chemin le terme heureux ou malheureux où doit nous conduire le voyage important que nous faisons tous, sur la folie de ceux qui se bâtissent avec soin des châteaux de boüe, & qui negligent d'acquerir pour toûjours une demeure stable & une cité permanente; & enfin sur l'aveuglement prodigieux de l'ambition, qui se fonde sur un petit souffle de vie dont on jouït sur la terre, & qui ne songe pas à s'en asseurer une eternelle dans le Ciel.

LVI. Il est encore plus touché par l'oraison funebre de l'Imperatrice, prononcée par un saint Ecclesiastique.

LVII.
Il entretiét le P. Maiſtre Avila en particulier, & en eſt cô-firmé dans ſes bonnes reſolutiôs.

Tous les traits enflammez de cette éloquence apoſtolique que poſſedoit ſi avantageuſement le Predicateur, avoient tant de rapport aux diſpoſitions preſentes du Marquis de Lombay, qu'il n'euſt pû luy dire rien de plus à propos, s'il avoit lû dans ſon cœur, & s'il avoit eſté témoin de toutes les penſées qui avoient roulé dans ſon eſprit durant la nuit precedente. Rien n'eſtoit plus capable de confirmer D. François dans ſes bonnes reſolutions, & de mettre le ſeau à toutes les promeſſes qu'il venoit de faire à Dieu, que d'avoir ainſi de nouvelles marques de ſa volonté. Il voulut cependant, pour s'aſſeurer davantage dans le nouveau chemin où il entroit, avoir les avis de celuy meſme dont Dieu venoit de ſe ſervir pour le toucher encore ſi fortement. Ayant donc fait venir cet admirable Eccleſiaſtique, il luy découvrit avec une entiere confiance tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Ce grand Maiſtre de la vie ſpirituelle reconnut bien-toſt que Dieu avoit pris poſſeſſion de cette ame, & que ſa converſion eſtoit de celles qui durent toute la vie. Il le confirma dans le deſſein où il le vit de rompre tous ſes liens, & il l'exhorta, s'il eſtoit obligé de demeurer à la Cour, d'y éviter ſur tout l'amour dereglé du plaiſir, l'ambition & l'envie qui en ſont les vices les plus ordinaires, & dont on doit ſe défendre avec d'autant plus de ſoin que la corruption du grand monde s'en eſt fait des vertus, comme pour s'épargner la honte de ſes miſeres & de ſes foibleſſes.

LVI.
Il eſt enco-

D. François receut en ce meſme temps de Gandie une lettre qui ſervit encore beaucoup à achever l'ou-

vrage de sa conversion, & qui fut comme le dernier coup que Dieu donna à son cœur pour le faire mourir à luy-mesme, & ne le faire plus vivre que de son divin amour. Cette lettre estoit de la Mere Françoise de Jesus, sœur du Duc son pere, & Abbesse du Monastere des Filles de Sainte Claire de Gandie, qui luy mandoit qu'il avoit plû à Dieu de luy faire connoistre le changement que sa grace avoit fait en luy, dont elle luy marquoit toutes les circonstances, quoy qu'il fust impossible qu'elle en eust encore rien appris par aucune voye naturelle & humaine. Elle l'exhortoit en même temps à bien correspondre à des faveurs si extraornaires, & pour l'y exciter davantage, elle luy apprenoit encore que l'ame de l'Imperatrice, aprés avoir expié dans le Purgatoire le reste de ses pechez, estoit allée au sejour des Bien-heureux joüir de la recompense deuë à ses vertus, & que de saintes filles du même Monastere en avoient esté asseurées d'une façon miraculeuse.

re confirmé dans ses resolutions par une lettre de l'Abbesse de sainte Claire de Gandie.

LIX. Le Marquis avoit trop de solidité d'esprit pour écouter aisément toutes sortes de revelations; mais il avoit tant d'autres preuves de la sainteté de cette Abbesse, & des faveurs particulieres que Dieu luy faisoit souvent, aussi bien qu'à quelques autres Religieuses de sa Maison; & il avoit d'ailleurs reconnu toûjours tant de pieté, & tant de charité & de modestie chrestienne dans l'Imperatrice, qu'il crût pouvoir sans legereté ajoûter foy à ce qu'on luy en mandoit. Du moins se tint-il bien asseuré de ne se pas méprendre en se dégageant de plus en plus des faux biens du monde pour

Il fait vœu de se faire Religieux, s'il survit à sa femme.

s'attacher uniquement aux ſolides & aux eternels, & pour ſuivre les maximes les plus ſeveres de l'Evangile. Non ſeulement il reſolut de quitter auſſi-toſt qu'il le pourroit les embarras de la Cour, & de ſe retirer dans ſa maiſon, afin d'y ſervir Dieu avec plus de repos d'eſprit & plus de ſeureté; mais ſe reſſouvenant auſſi des ſaints deſirs qu'il avoit eus dés ſon enfance, il ne ſongea qu'à les accomplir de tout ſon pouvoir, & à embraſſer tout de bon la pauvreté & l'opprobre de la Croix du Sauveur. Il fit meſme vœu d'entrer dans quelque ſaint Ordre de Religieux, s'il arrivoit qu'il ſurvécuſt à ſa femme, & qu'il ſe trouvaſt encore dans un âge & dans une ſanté qui ne le rendiſſent pas inutile aux travaux & aux auſteritez de cette profeſſion; ce qu'il executa quelques années aprés de la maniere que nous le dirons dans la ſuite.

LX. Il retourne à la Cour.

Le Marquis eſtant retourné à la Cour, toutes choſes luy parurent changées, & differentes de ce qu'elles luy avoient paru auparavant, parce qu'il eſtoit luy-meſme entierement changé, & qu'il les conſideroit avec des yeux plus ſains & plus éclairez. L'accueil extraordinaire que luy fit l'Empereur à ſon retour, ne diminua rien du deſir qu'il avoit de ſe retirer à Gandie, & il en demanda avec inſtance la permiſſion dés la premiere audience particuliere qu'il eut de ce Prince.

LXI. Il eſt fait Vice-Roy de Catalogne.

Mais l'Empereur, bien loin de luy accorder ce congé, le nomma Vice-Roy & Capitaine General de Catalogne, avec des marques d'une eſtime & d'une diſtinction qu'il donnoit à peu de perſonnes. Quelque

ſoin que le Marquis priſt de s'excuſer ſur ſon jeune âge, qui n'eſtoit encore que de vingt-huit ou vingt-neuf ans, & ſur ſon peu d'experience, auſſi bien que ſur le beſoin que les affaires de ſa maiſon avoient de ſa preſence, à cauſe de la vieilleſſe & des infirmitez de ſon pere, il ne pût changer la reſolution de l'Empereur. Ce Prince refuſant d'écouter ſes excuſes, luy fit connoiſtre qu'il ne l'honoroit de cet employ que parce qu'il eſtoit toûjours difficile & important, & que ſur tout il demandoit en ce temps là un homme qui euſt beaucoup de conduite & de reſolution, à cauſe des grands deſordres qui eſtoient dans ce Royaume là, & du nombre incroyable de Bandits qui le ravageoient de tous coſtez avec des forces aſſez conſiderables pour tenir la campagne, & pour attendre des ſieges dans les places qu'ils avoient fortifiées. Il ſe reſolut donc d'obeïr, & reſpectant les ordres de Dieu dans ceux de l'Empereur qu'il regardoit comme ſon image, il s'y abandonna entierement, dans l'eſperance que le ſecours du ciel ſuppléroit à ſes defauts, & que celuy qui l'appelloit ſi viſiblement à cette charge ne luy refuſeroit pas les lumieres & les forces neceſſaires pour y reüſſir.

Ce Prince luy fit une nouvelle grace lors qu'il fut prendre congé de luy, ne voulant pas qu'il allaſt commander à cette belle Province ſans y avoir tous les avantages dont y joüiſſent les Chevaliers de Saint Jacques. Cette milice inſtituée anciennement pour la défenſe de la Religion contre les Maures, eſt, comme chacun ſçait, le premier & le plus conſidera- LXII. Il eſt fait Chevalier & Commãdeur de l'Ordre de S. Jacques de l'Epée.

ble des Ordres militaires d'Espagne. Le Pape Adrien VI. en avoit uni la grande Maistrise avec la dignité Royale en faveur de Charles V. aussi bien que celle des Ordres d'Alcantara & de Calatrava; & les Roys d'Espagne ses descendans ont conservé aprés luy le titre de Grand Maistre de Saint Jacques comme un des plus beaux droits de leur Couronne, à cause des riches revenus & du grand nombre de belles Commanderies dont il leur donne la disposition. Le nombre des Chevaliers estoit beaucoup moindre alors qu'il n'est à present, & il n'y en avoit que d'une noblesse tres-ancienne: Tous les Grands cependant souhaitent encore aujourd'huy d'y estre receus plûtost que dans l'Ordre de la Toison, parce qu'ils esperent parvenir par là aux Commanderies, & que cette dignité leur donne dans tous les Royaumes d'Espagne, mais particulierement en Catalogne, des privileges considerables. L'Empereur honorant le Marquis de Lombay de la croix de cet Ordre, joignit le profit à l'honneur, & l'ayant pourvû aussi-tost aprés d'une Commanderie, il le mit du Conseil, qui est composé des treize principaux Commandeurs.

LXIII. Il arrive à Barcelone.

Nostre nouveau Vice-Roy ayant toutes ces marques éclatantes de la faveur de son Prince, il n'y attacha pas son cœur: mais il ne pensa qu'à faire des actions qui pussent l'en rendre digne. Il ne fut pas plûtost arrivé à Barcelone que se representant le compte exact que Dieu luy demanderoit de sa conduite dans un si grand employ, & l'apprehendant beaucoup plus que celuy qu'il en devoit rendre à l'Empereur,

il s'informa ſoigneuſement de tout le bien qu'il y pourroit faire.

Comme l'Empereur luy avoit dit de bouche, & luy avoit auſſi marqué dans ſon Brevet qu'il avoit expreſſement fait choix de ſa perſonne pour cette Vice-Royauté, afin de remedier aux violences des Bandits, qui avoient entierement ruiné le commerce des villes, & rendu la campagne ſi deſerte par leurs courſes, qu'il n'y avoit perſonne qui puſt s'y croire en ſeureté; il crut que ſa premiere obligation eſtoit d'arreſter ces deſordres, & il n'omit rien pour s'en bien acquitter. Il y reüſſit en peu de temps avec tant de ſuccés, que l'Empereur luy écrivit de ſa propre main, pour luy témoigner le gré qu'il luy ſçavoit d'un ſervice ſi important, & le deſſein qu'il avoit de le reconnoiſtre par de nouvelles graces. En effet, le Vice-Roy ne ſe contentant pas de mettre de tous coſtez des troupes en campagne pour donner la chaſſe à ce grand nombre de ſcelerats, qui commettoient avec leurs brigandages toutes ſortes d'autres crimes énormes; il fut les chercher en perſonne aux lieux où ils eſtoient les plus forts, pour en défaire un plus grand nombre à la fois, & en délivrer plus promptement ſa Province. LXIV. Il donne la chaſſe aux Bandits de Catalogne.

Il commença par les plus redoutables, qui eſtoient ſecretement favoriſez par quelques Grands du pays. Les ayant reduits à s'enfermer dans un Chaſteau qui eſtoit la plus forte de leurs retraites, il les y aſſiegea, & y ayant fait conduire du canon, il les contraignit en peu de jours d'implorer ſa clemence, & de ſe rendre à diſcretion. LXV. Il aſſiege les Bandits dãs une place.

LXVI. Il fait punir les coupables.

Il leur fit aussi-tost faire leur procés, & les plus coupables, qui furent condamnez à la mort, ayant esté executez, les autres furent envoyez aux galeres. Cette juste severité, & toutes les pertes que firent ces malheureux par les differens partis que le Vice-Roy envoya contr'eux, en purgerent bien-tost tout le païs, & rendirent le repos & la seureté à tous ceux à qui il se croyoit obligé de les procurer. Son zele pour le bien des peuples luy fit prendre tant de plaisir à cette chasse, qu'il disoit n'en avoir jamais fait de si agreable, parce qu'il s'y consideroit comme le Ministre de la justice divine, qui retranchoit de cette façon les membres corrompus de l'Estat pour conserver le corps.

LXVII. Il fait prier pour l'ame de ceux qu'il fait condamner au supplice.

Cependant la joye qu'il avoit de rendre un service si important au public, ne l'empeschoit pas de sentir le malheur des particuliers. Il ne répandoit pas une goute de sang qui ne luy coûtast beaucoup de larmes, & se voyant obligé de faire perdre à ces miserables une vie mortelle qu'ils avoient si mal employée, il faisoit tout son possible pour leur en procurer une eternelle. Non seulement il les faisoit soigneusement assister dans la prison & à la mort par des Religieux pleins de zele; mais sa charité passant au delà mesme de la mort, il faisoit dire trente Messes, & prioit luy-même avec ferveur pour le repos de l'ame de chacun de ceux qu'il avoit ainsi fait condamner au dernier supplice.

LXVIII. Il abrege les formalitez

Il crut devoir ensuite remedier à une autre sorte de brigandage, qui est d'ordinaire d'autant plus préjudiciable

diciable au public, qu'on y commet par les formes mesmes de la justice toutes sortes d'injustices. Il tâcha sur tout de bannir du Palais ces lenteurs affectées des Juges, & ces longues formalitez que l'avarice des gens de robe a inventées, qui rendent à force de droit & de loix les procés immortels, & qui ruinent également celuy qui gagne & celuy qui perd sa cause.

de la justice.

LXIX. Il donne audience à tout le monde.

Pour leur en donner l'exemple, & pour estre mieux informé de leurs fautes, & les en punir quand il le faudroit, il estoit toûjours prest de donner audience à tous ceux qui la demandoient, & les plus pauvres y estoient receus aussi bien que les plus riches. Sa patience à les écouter, & à supporter tout ce qu'il y avoit de rude & de grossier dans leurs expressions, estoit aussi merveilleuse que la peine qu'il se donnoit pour accommoder tous leurs differens, & pour couper la racine à tous leurs procés.

LXX. Il oblige les Grands à payer leurs debtes.

Les plus petits trouvoient en luy un azyle asseuré contre l'oppression des Grands, & tres-souvent, lors qu'ils ne pouvoient se faire payer de ce qui leur estoit dû, il achetoit leurs debtes, & faisant aussi-tost sçavoir à ces personnes de qualité que c'estoit à luy qu'elles avoient affaire, il leur faisoit par là perdre l'envie de vivre d'emprunt, & d'entretenir leur luxe & leurs desordres par la misere de leurs creanciers.

Quant aux debtes des plus pauvres, il les acquittoit luy-mesme de son propre bien, & aprés en avoir ainsi sauvé plusieurs de la prison ou de la servitude, il leur donnoit en mesme temps liberalement dequoy rétablir leur petite fortune, & pourvoir à leur sub-

ſiſtance & à celle de leurs familles, dans la profeſſion dont ils eſtoient capables. Par ce moyen il ne devenoit pas ſeulement le liberateur de ces perſonnes qu'il ſecouroit ſi charitablement; mais il procuroit auſſi l'avantage du public, en mettant ce peuple en eſtat de luy eſtre auſſi utile par ſon travail, qu'il luy euſt eſté à charge par ſa faineantiſe.

LXXI. Il empêche les deſordres des gens de guerre.

Aprés avoir defendu de cette maniere la Juſtice contre la Juſtice meſme, & contre ſes Miniſtres, il défendit auſſi avec un pareil ſuccés la paix & le repos des peuples contre la violence de ceux meſme qui en devoient eſtre les défenſeurs. Toute la ſageſſe & l'authorité de Charles-Quint n'avoit pû mettre parmy les gens de guerre d'une nation, qu'on pretend pourtant eſtre beaucoup plus reglée que la noſtre, cet ordre & cette diſcipline que toute l'Europe admire aujourd'huy dans les troupes Françoiſes. Il n'y avoit point de ville en Catalogne dont la garniſon n'exerçaſt ſur les habitans preſque les meſmes inſolences & les meſmes actes d'hoſtilité que font d'ordinaire ceux qui prennent les places d'aſſaut, & qui y entrent par la breche. Mais les bourgs & les villages de la campagne eſtoient encore expoſez à de plus grandes miſeres par les paſſages continuels des ſoldats Eſpagnols qui alloient s'embarquer dans les ports de cette Province, pour eſtre de là tranſportez en Italie & en Flandre.

LXXII. Il punit les Officiers des deſordres de leurs ſoldats.

D. François vit le mal, & ce fut aſſez pour l'obliger d'y apliquer auſſi-toſt le reméde. Comme ces violences ſont d'ordinaire l'effet de la fauſſe douceur & de la connivence des chefs; il ne s'en prit pas ſeule-

ment aux ſoldats qui en eſtoient convaincus, mais jugeant que les Officiers en eſtoient les plus coupables; c'eſtoit eux particulierement qu'il faiſoit punir avec beaucoup de rigueur, lors qu'ils manquoient d'y mettre ordre. Il uſoit de la meſme ſeverité pour les obliger à tenir leurs compagnies completes, & pour empeſcher que fruſtrant leurs gens de leur paye, ils ne leur dōnaſſent occaſion de chercher d'autres voyes moins innocentes de ſubſiſter. Par une ſi ſage conduite nôtre Vice-Roy eut le bonheur de rendre les troupes beaucoup meilleures pour le ſervice, & de reprimer en peu de temps cette licence ſi ancienne & ſi inveterée, au grand étonnement de l'Empereur meſme & de toute ſa Cour, qui ne put ignorer ce ſuccez, ni le grand ſoulagement qu'en receurent les peuples de cette belle & grande Principauté.

Il pourveut encore à leur ſeureté en faiſant fortifier les places, & particulierement Barcelone, qui eſt en toutes manieres la plus conſiderable & la plus importante, mais qui manquoit entierement de murailles du coſté de la mer. Il y fit faire avec beaucoup de dépenſe celle qu'on y voit aujourd'huy avec ce beau & grand boulevard, qu'on appelle encore de ſon nom le baſtion de S. François. LXXIII. Il fait fortifier les places.

Mais ce ne furent pas les ſeuls avantages que la Catalogne receut de ſon Vice-Roy; il luy en procura de plus ſolides & de plus durables par le ſoin extraordinaire qu'il prit de la bonne education des enfans, qu'on peut dire eſtre la ſource la plus certaine de la grandeur des Eſtats, & de la felicité publique. Il fit viſiter LXXIV. Il met de bons Maîtres dans les écoles publiques, & pourvoit à leur ſubſiſtance.

par des perſonnes intelligentes & vertueuſes toutes les écoles publiques ; & non ſeulement il en oſta les Maîtres qui manquoient des qualitez qu'il faut avoir pour reüſſir dans cet employ ſi difficile, mais il en fonda meſme de nouvelles dans les lieux où elles eſtoient neceſſaires. Il fit auſſi augmenter de beaucoup en pluſieurs endroits les gages aſſignez par les anciennes fondations à l'entretien des Profeſſeurs, afin d'y attirer par là les plus habiles, qu'il faiſoit rechercher de tous coſtez.

LXXV. Il remedie à la cherté des vivres.

Quoyque ce ſoin du Marquis fuſt plus important que tout autre aux Catalans, ils en furent pourtant moins touchez que de celuy qu'il prit de pourvoir à un beſoin qu'ils croyoient beaucoup plus preſſant. Durant qu'ils l'eurent pour Vice-Roy, la cherté du bled fut extréme en Eſpagne, & elle l'eſtoit principalement de telle ſorte en Catalogne lors qu'il y arriva, que les pauvres peuples y mouroient de faim. Mais ils furent bien-toſt moins à plaindre que ceux de tous les autres Royaumes d'Eſpagne. D. François, par ſon application, leur fit apporter une ſi grande quantité de bled des pays eſtrangers, qu'ils ſe virent dans une auſſi grande abondance que leur miſere avoit eſté extréme, & qu'ils eurent meſme dequoy aſſiſter leurs voiſins, & faire part de ce qu'ils avoient de trop aux Royaumes d'Arragon & de Valence. On n'entendoit par tout que les loüanges de D. François, & que des actions de graces que les peuples rendoient à Dieu de leur avoir donné un pere dans la perſonne de leur Vice-Roy, & d'avoir par ſon moyen ſi admirable-

ment établi parmi eux un gouvernement de justice & de misericorde.

Tous ces soins que le Vice-Roy prenoit pour le public ne luy faisoient negliger aucune occasion d'aider & de secourir les particuliers; il faisoit de grandes aumosnes à toutes les personnes qui estoient dans la necessité, & sur tout à celles qui en ressentoient d'autant plus les incommoditez, qu'elles y estoient moins accoûtumées, y estant tombées depuis peu par la ruine de leur fortune. Il marioit quantité de pauvres filles, & faisoit apprendre aux orfelins abandonnez de tout secours, de bons mestiers capables de les tirer de la necessité.

LXXVI. Il assiste tous les pauvres, & sur tout des pauvres hôteux.

Sa charité s'étendoit encore plus particulierement sur ceux qui se sont faits pauvres volontairement pour l'amour de Jesus-Christ: & les Convents de Religieux & de Religieuses dont il estoit le recours ordinaire, trouverent toûjours en luy dans leurs plus pressans besoins une protection & une tendresse toute paternelle. Il s'attachoit de la mesme sorte à toutes les bonnes œuvres qui se presentoient, & il n'y en avoit aucunes qui ne se presentassent à luy, parce qu'on sçavoit avec quelle joye il les embrassoit. De sorte qu'il n'y avoit point en Catalogne de personne si malade ni si affligée, & si abandonnée du reste des hommes, qui se crust tout-à-fait miserable, tant que ce Royaume eut un Vice-Roy qui ressentoit les maux de tous ceux qui estoient sous sa charge comme les siens propres, ou plûtost qui oublioit les siens propres quand il s'agissoit de remedier à ceux des autres.

LXXVII. Il assiste les Maisons Religieuses.

Il regardoit avec ce ſentiment de compaſſion les maux qui perdent les ames encore plus que ceux qui affligent les corps, & qui ruinent les fortunes; & il eut plus de ferveur & d'application à déraciner du pays les pechez publics & ſcandaleux, qu'à en bannir la famine & la pauvreté.

LXXVIII. Il empêche les pechez ſcandaleux.

LXXIX. Il fait punir les blaſphemateurs.

Comme il ſe croyoit encore plus le Lieutenant de Dieu que celuy de ſon Prince, il ſe ſentoit auſſi plus obligé d'eſtabir ſon Royaume que l'authorité de l'Empereur. Le zele qu'il avoit pour la gloire de ſon ſaint nom luy fit faire des reglemens tres-ſeveres contre les blaſphemateurs, & perſonne n'eſtoit convaincu de ce crime qui ne fuſt du moins condamné à payer une groſſe amende aux hoſpitaux. Il n'apprenoit jamais qu'avec une extréme douleur tous les autres crimes qui ſe commettoient contre cette Majeſté infinie; & comme il craignoit toûjours d'en eſtre la cauſe par ſes infidelitez à ſa grace, & d'en demeurer redevable à ſa juſtice, ſon cœur eſtoit dans une inquietude & une affliction continuelle, juſqu'à ce qu'il euſt fait tout ſon poſſible pour y mettre ordre.

LXXX. Il mépriſe les jugemẽs du monde.

Pendant que le Vice-Roy prenoit pour les autres tant de ſoins ſi differens, il n'oublioit pas ceux qu'il ſe devoit à luy-meſme, & il les augmenta toûjours depuis qu'il fut reſſuſcité, pour me ſervir de ſes mêmes termes, par la mort de l'Imperatrice. Il reſolut ſur toutes choſes, pour mieux rompre avec le monde, de ſe mettre d'abord une bonne fois pour toutes au deſſus des jugemens & des diſcours des hommes, de ne point rougir devant eux de l'Evangile, & de fouler

aux pieds par ſa conduite cet idole du vain honneur, qui fait mépriſer aux ſages du ſiecle la veritable & ſolide gloire de l'humilité chreſtienne.

Plus il connoiſſoit la grandeur & l'importance de ſa charge, plus il ſe croyoit obligé, pour s'en bien acquiter, de prendre des forces de celuy qui peut ſeul les donner, & de s'unir plus intimement à luy par l'oraiſon, par la penitence, par la mortification, & par le frequent uſage des Sacremens. LXXXI. Il s'acquite des devoirs de ſa charge.

Joüiſſant des revenus d'une Commanderie de l'Ordre de S. Jacques, il voulut en pratiquer la regle; & comme elle recommande de reciter un Office particulier, non ſeulement il s'acquitoit fidelement de cette obligation, mais il accompagnoit la priere vocale de la mentale, & animoit l'une & l'autre des plus pures & des plus tendres affections du cœur. LXXXII. Il s'acquite de ſes devoirs de Commandeur de S. Jacques.

Il avoit partagé la paſſion du Sauveur en ſept ſujets de meditation, qui luy ſervoient d'entretien pour les ſept heures de l'Office. Il ne faut que lire ces meditations qui ſe voyent encore imprimées en toutes langues, pour juger avec quelle attention, avec quel gouſt, & avec quel fruit il les faiſoit. LXXXIII. Il accompagne ſes prieres vocales de l'Oraiſon mentale.

Il diſoit auſſi chaque jour le Roſaire de la Vierge, & meditoit en meſme temps avec la meſme application les myſteres que les Saints, qui ont eſté les premiers Auteurs de cette devotion, ont pretendu honorer par ce nombre reglé de prieres. Il avoit accoûtumé de faire trois choſes dans la conſideration de chacun de ces myſteres: la premiere eſtoit d'y reconnoiſtre le ſouverain don de la grace du Sauveur, LXXXIV. Sa maniere de dire chaque jour le Roſaire.

& de l'en remercier ; la seconde, de se confondre du peu de profit qu'il en avoit tiré ; & la derniere, de demander à Dieu quelque vertu qui avoit du rapport à ce mesme mystere.

LXXXI. Dieu l'éleve à un haut don de contemplation.

Aprés qu'il se fut exercé quelque temps dans cette sorte de meditation simple, humble & tendre : Il plut à Dieu de l'inviter à monter à une place plus considerable dans ce banquet delicieux, & de l'élever comme par degrez à la plus haute contemplation des perfections divines. Je ne diray point icy de quelle maniere il se perdoit dans cet ocean infini, ni toutes les lumieres & toutes les joyes admirables dont le S. Esprit remplissoit toutes les puissances de son ame : cela m'engageroit à un trop long discours, & seroit trop difficile à exprimer, puisque de grands serviteurs de Dieu, à qui ce saint homme avoit fait part de ces faveurs si extraordinaires qu'il en recevoit, ont avoüé qu'ils n'avoient jamais rien oüi de plus sublime ni de plus merveilleux.

LXXXVI. Il est plein de reconnoissance des bontés de Dieu pour luy.

Il estoit luy-mesme dans un profond étonnement de ce que Dieu, par sa misericorde & par sa puissance infinie, avoit changé, pour parler comme luy, son cœur de pierre en un cœur tendre, & avoit tiré du rocher le plus dur l'eau de la graçe & de la devotion. Il l'en remercioit avec une humble reconnoissance & avec une grande abondance de larmes de joye, & de soupirs d'amour. Ces sentimens & ces transports ne le quittoient pas mesme souvent hors de l'oraison ; & il luy arrivoit quelquefois d'en estre encore si occupé aux concerts de Musique, aux jeux publics, &

aux

aux ſpectacles où ſa Charge l'obligeoit d'aſſiſter, qu'il ſortoit de-là, ſans pouvoir rien dire de ce qui s'y eſtoit paſſé, tant ſon cœur attaché cependant à de plus grands objets, eſtoit éloigné de ceux qui faiſoient le plaiſir de tout le monde.

Il paſſoit tous les matins juſqu'à quatre ou cinq heures de ſuite à genoux dans cét exercice d'union intime avec Dieu, ſans que les affaires de ſa maiſon, ni les publiques en ſouffriſſent; parce qu'il recouvroit par ſa mortification le temps que l'oraiſon & la meditation luy avoient oſté. Il retrancha beaucoup de celuy de ſes repas, & s'impoſa la loy de ne ſouper jamais, autant par le ménagement du temps, que pour chaſtier & mater ſon corps, & pour faire penitence de la trop grande delicateſſe qu'il avoit auparavant recherchée dans les viandes. Mais la rigueur de ſon abſtinence n'en demeura pas là. Aprés qu'il eut paſſé deux Careſmes ſans prendre chaque jour, pour ſa nourriture, autre choſe qu'un plat d'herbes, ou de legumes, & un morceau de pain avec un verre d'eau; ne ſe trouvant pas fort incommodé de ce regime, il le continua enſuite exactement durant une année entiere. Cela n'empeſchoit pas qu'il ne tinſt table à l'ordinaire avec beaucoup de magnificence & de politeſſe pour les perſonnes de qualité, qui y venoient en grand nombre. Mais ne touchant à aucune des viandes qu'on y ſervoit, il ſe contentoit d'y manger lentement ſon petit plat de legumes, & s'entretenoit cependant fort gayement avec la compagnie. Il perdit par

LXXXIX. Il donne beaucoup de temps à l'Oraiſon, & peu au ſommeil & à ſes repas.

cette frugalité tout ſon embonpoint ; de ſorte que ſes auſteritez le rendirent preſque ſemblable à un fameux Capitaine de ſon temps, qui devint, à force de boire du vinaigre, ſi maigre, d'extrémement gras & replet qu'il avoit eſté auparavant, qu'il pouvoit s'entourer preſque tout le corps des peaux vuides de ſon ventre, & de ſa poitrine. Mais ce que celuy-là avoit fait pour en eſtre plus propre aux travaux militaires ; le ſaint Vice-Roy le fit pour en eſtre plus propre à la guerre ſpirituelle, & pour vaincre avec plus de facilité les ennemis inviſibles de noſtre ſalut, auſquels il eſt bien plus difficile de reſiſter, qu'à des armées entieres d'ennemis viſibles : puiſque ce meſme Capitaine, qui ſe rendit par un regime ſi extraordinaire plus capable de combattre contre les hommes, ne put comme le rapportent les Hiſtoriens de ce temps-là, en ſe défaiſant de quatre-vingt-ſept livres de graiſſe, ſe défaire en meſme temps de ſes vices, & de ſon intemperance. Dom François ajoûtoit à cette abſtinence ſi exacte les veilles, les diſciplines & les autres mortifications exterieures, & encore plus les interieures, dont celles-là tirent toute leur valeur : & faiſant ſans ceſſe la guerre à l'amour propre, il ne ſe laſſoit point de combattre ſes inclinations, & de vaincre en toutes choſes un ennemi qu'on ne peut jamais s'aſſeurer d'avoir entierement vaincu.

Chiapin Vitelli Marquis de Cetone.

XC. Quelque vives & preſſantes que fuſſent les inſpirations qui le portoient à toutes ces auſteritez ſi merveilleuſes dans un homme de cét âge, & de cette

Il ſuit dans ſes auſteritez le conſeil de deux

qualité, il n'en croyoit jamais entierement l'attrait interieur, ni le goust particulier de son propre esprit. Mais pour marcher plus seurement dans un chemin si peu battu, & pour joindre toûjours le merite de l'humilité à celuy de la penitence ; il consultoit soigneusement des personnes sçavantes & vertueuses. C'estoit en ce temps-là principalement par les sages conseils de deux hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique, en qui il avoit une entiere confiance, qu'il se regloit dans ces sortes de mortifications, & qu'il taschoit de se perfectionner de plus en plus dans l'amour & dans l'imitation de Jesus-Christ crucifié.

hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique.

Le B. Pere Jean Micon qui fut en reputation de sainteté au Royaume de Valence, & le P. Thomas de Gusman Provincial de son Ordre.

XCI. Il est aidé dans le chemin de la vertu par un S. Religieux de l'Ordre de S. François.

Il y estoit encore aidé d'une façon admirable par les avis de diverses personnes tres-vertueuses, à qui Dieu reveloit souvent la conduite qu'il devoit tenir non seulement dans ses exercices de pieté, & dans ses affaires particulieres, mais encore dans celles qui regardoient sa Charge, & l'interest public. Il sembloit que la bonté infinie prist plaisir à former des Saints par des voyes extraordinaires, & à les élever à une sublime contemplation exprés pour contribuer à la perfection de celui-cy, & pour achever en luy l'un des plus excellens ouvrages de sa grace. Le Pere Jean Texeda de l'Ordre de saint François, dont la vie toute pleine de merveilles a esté écrite par un hôme tres-sçavant & tres-vertueux, qui a vescu avec luy plusieurs années, fut l'un de ces Directeurs éclairez du Ciel, que Dieu avoit choisis à Dom François. Un premier miracle le porta à Barcelonne

Le P. Emanuel Sâ de la Compag. de Jesus.

dans le temps qu'il y eſtoit Vice-Roy, un ſecond miracle le luy fit connoiſtre, & luy fit predire à quoy Dieu le deſtinoit ; & par une ſuite continuelle de merveilles, ce Saint Religieux marqua à D. François pluſieurs autres choſes qui devoient luy arriver, & luy donna ſouvent dans ſes plus grands doutes des éclairciſſemens ſi admirables, qu'il eſtoit maniſeſte que le Saint Eſprit en eſtoit l'auteur, & luy communiquoit ces lumieres dans ſes oraiſons qui ne duroient jamais moins d'onze heures chaque jour. De ſorte que le Vice-Roy qui reconnut que Dieu vouloit luy donner ce ſaint homme pour ſon Ange viſible, & pour ſon oracle domeſtique, obtint de ſes Superieurs, & du Pape meſme, qu'il demeuraſt toûjours auprés de luy; où l'on peut dire qu'il ne ſe rendit pas moins utile à l'Egliſe, en s'appliquant uniquement à la perfection d'un homme, dont elle devoit recevoir de ſi grands ſervices, que s'il euſt paſſé toute ſa vie dans des courſes continuelles & dans les travaux de l'Apoſtolat.

XCII. Dieu revele aux filles de ſainte Claire de Gãdie pluſieurs choſes qui regardent ſa conduite patticuliere, & celle des affaires publiques.

Dieu ſe ſervoit encore, pour faire connoiſtre au Vice-Roy ſes volontez, & les deſſeins qu'il avoit ſur luy, de quelques ſaintes Religieuſes du Monaſtere de ſainte Claire de Gandie, qui vivoient dans une humilité & une auſterité extremes, & qui recevoient beaucoup de faveurs extraordinaires du Ciel. Auſſi eſtoit-ce une Communauté toute composée de filles de qualité, qui avoient renoncé courageuſement aux eſperances les plus engageantes du ſiecle, & qui ne s'eſtoient rien reſervé dans le cœur du ſacrifice qu'elles avoient fait à Dieu en ſe conſacrant à luy. Pluſieurs d'entre elles

avoient receu de luy un don admirable de Prophetie, & l'on en apprenoit tous les jours des effets, qui les rendirent, malgré elles, celebres dans toute l'Espagne, & qui les faisoient consulter de divers endroits pour sçavoir le parti qu'on devoit prendre dans des affaires douteuses. Une sœur de Saint François Xavier qui avoit esté fille d'honneur de la Reyne Isabelle, & qui avoit renoncé à la faveur des Rois de la Terre pour chercher uniquement celle du Roy du Ciel dans cette sainte famille, estoit une de celles à qui il fit le plus souvent de ces sortes de graces. Ce fut elle-mesme dont il se servit, comme le rapportent les Historiens de la vie de ce Saint, pour persuader à son pere, de luy faire continuer ses estudes à Paris dans le temps qu'il pensoit à l'en retirer, luy faisant connoistre les grands desseins que la sagesse divine avoit sur ce jeune escolier; & l'on peut dire que c'est aux lumieres que Dieu communiquoit à cette sainte fille, que l'Eglise doit les progrés de la vraye foy dans le nouveau monde, & le salut de tant de millions d'ames, dont a esté suivie cette prediction.

Il y avoit quelques autres de ces chastes epouses de 1541.
Jesus-Christ qui en recevoient de pareilles faveurs. L'Empereur Charles V. en ressentit souvent luy-mesme de salutaires effets pour le bien de ses peuples, & il y prit une extréme confiance. Ce qu'il ne commença pourtant de faire qu'aprés qu'il eut éprouvé par le mal-heureux succez de la guerre d'Alger, combien il estoit dangereux de mépriser leurs avis. Dans le temps qu'il faisoit partir de toutes les costes d'Espa-

gne, de Flandre, d'Italie & de Sicile ces grandes flotes qui devoient composer une des plus belles & des plus puissantes armées navales, qui se soient jamais veuës ; nostre saint Vice-Roy luy écrivit pour le détourner de cette entreprise, l'avertissant que Dieu avoit revelé à une de ces saintes filles que l'issuë en seroit tres-funeste. Mais ce Prince n'estant pas encore alors fort persuadé de la certitude de leurs prédictions, n'eut pas grand égard à celle-cy ; qui ne se trouva neantmoins dans la suite que trop veritable. Ces forces si formidables qui sembloient capables de resister à toute la terre furent, par des jugemens secrets de la justice de Dieu, le jouët des vents & des flots, & perirent presque toutes par la tempeste, avant que d'aborder en Afrique.

1542. L'Empereur fut plus heureux l'année suivante à défendre Perpignan, qu'il ne l'avoit esté celle-cy à attaquer Alger. Aussi parut-il y auoir plus de confiance en Dieu, & il ajoûta du moins plus de foy aux conseils de Dom François, & aux lumieres des saintes filles de Gandie. Le Roy François I. luy ayant declaré alors la guerre de tous costez, envoya une grande armée sous la conduite de son fils le Dauphin, pour assieger cette place si importante, qui n'estoit pas en ce temps là extrémement fortifiée, ni trop bien pourveuë d'hommes & de vivres mais qui se trouvoit assez forte, sous la protection du saint Vice-Roy, que sa charge obligeoit de la secourir. Il le fit de tout son pouvoir, y faisant entrer autant de troupes & autant de munitions de guerre & de bouche qu'il put : mais il

s'en faloit bien que ces ſecours fuſſent ſuffiſans pour la défendre, & l'on peut dire que la confiance que Dom François eut aux ſecours inviſibles du Ciel, fit la principale force de cette ville. Auſſi-toſt aprés la declaration de la guerre, il eut ſoin, par ordre de l'Empereur, d'en recommander le ſuccés aux Religieuſes de Gandie. Ces vertueuſes filles s'eſtant miſes en prieres, Dieu leur fit connoître que l'Empereur vouloit envoyer dans la place, avant que le ſiege fuſt entierement formé, un Terce d'Allemans qui eſtoient la pluſpart Lutheriens, & que ſi ce ſecours y entroit, il ſeroit infailliblement la cauſe de ſa priſe. La tante du ſaint Vice-Roy, qui eſtoit comme nous avons dés-ja dit, Abbeſſe du Monaſtere, luy en donna avis, & l'aſſeura que Dieu, qui ſe plaiſt à humilier les plus hautes Puiſſances, confondroit celle du Roy de France en cette occaſion, comme il avoit confondu l'année precedente celle de l'Empereur dans l'entrepriſe d'Alger, pourveu que les Eſtrangers n'entraſſent point dans Perpignan. Dom François rendit compte à Charles-Quint de ce que luy avoit mandé l'Abbeſſe, & le Terce d'Allemans fut auſſi-toſt contremãdé. Le ſuccés du ſiege fut enſuite tel que l'Abbeſſe l'avoit predit contre le ſentiment de tout le monde, & cette armée ſi floriſſante, conduite par de ſi grands Capitaines, & animée par la preſence de l'heritier de la Couronne, abandonna avec grande perte cette place, que chacun ſçait eſtre la clef du Rouſſillon, & de la Catalogne, & dont la priſe eût expoſé à toutes les miſeres de la guerre les peuples que le Vice-Roy avoit ſous ſa conduite.

L'Empereur continua depuis d'avoir ſouvent recours aux prieres des Religieuſes de ſainte Claire de Gandie, & de les conſulter dans ſes irreſolutions ſur les plus grandes affaires. Il s'adreſſoit toûjours pour cela au ſaint Vice-Roy, & il avoit coûtume de dire qu'il n'avoit jamais trouvé ailleurs de conſeils plus ſeurs, ni conſulté de memoires plus infaillibles, que leurs prédictions.

Mais Dom François qui prenoit ainſi leurs ſentimens ſur les affaires de ſon Maiſtre, ne le faiſoit pas moins ſur les ſiennes propres, & il ne manquoit preſque jamais de ſçavoir par leur moyen la volonté de Dieu, quand il eſtoit en peine de la découvrir, pour la ſuivre en ſuite fidélement. Souvent meſme elles prevenoient ſes demandes, & l'Abbeſſe luy mandoit ce que Dieu leur avoit fait connoiſtre ſur ſon ſujet. Elle le fit cette meſme année le jour de l'Invention de la ſainte Croix dans une occaſion bien memorable. Lors qu'elles eſtoient en prieres pour demander à Dieu, comme elles faiſoient ſouvent, qu'il donnaſt au Vice-Roy les graces neceſſaires pour ſe bien acquitter de ſa charge, elles connurent qu'il eſtoit dans ce meſme temps chargé d'une croix tres-peſante, & à laquelle il eſtoit tres-dangereux de ſuccomber. La ſainte Abbeſſe luy écrivit auſſi-toſt par un homme exprés pour l'en avertir, & pour l'exhorter de s'armer contre le danger, & de reſiſter juſqu'au bout à la tentation, s'il n'en eſtoit pas encore entierement quitte. Mais la Croix de Jeſus-Chriſt avoit déja triomphé en luy lorſqu'il receut la Lettre, qui ne laiſſa pas néanmoins de ſervir à confirmer la victoire qu'il venoit

de remporter, & à luy donner une reconnoiſſance encore plus tendre du ſecours extraordinaire qu'il avoit receu ſenſiblement du Ciel dans un combat ſi difficile. Voicy comme la choſe ſe paſſa.

La Feſte de l'Invention de la Sainte Croix, ſe celebrant d'ordinaire à Barcelonne avec une ſolennité particuliere, les perſonnes les plus conſiderables de l'un & de l'autre ſexe, avoient coûtume de ſe rendre ce jour-là au Palais du Vice-Roy, & d'y paſſer enſemble le temps dans les jeux & les réjoüiſſances. Mais pour cette fois, les Dames ayant prié D. François de trouver bon qu'elles puſſent eſtre ſeules en liberté avec la Vice-Reyne, & que les hommes n'y fuſſent point receus; non ſeulement il approuva le deſir qu'elles avoient de rendre par là leurs divertiſſemens plus purs & plus conformes à la ſainteté du jour; mais il voulut encore eſtre luy-meſme à la porte de l'appartement de ſa femme, afin d'arreſter ceux qui ſe preſenteroient pour y entrer. Cela n'empeſcha pas qu'un jeune Seigneur de la premiere qualité, qui eſtoit du nombre de ceux qui font conſiſter toute leur grandeur & tout leur merite dans la violence & dans l'emportemẽt, ne vinſt avec aſſez de hauteur demander l'entrée, que le Vice-Roy luy refuſa avec le plus d'honneſteté qu'il luy fut poſſible. Mais cõme les perſonnes de cette humeur croyent toutes ſortes de refus également offenſans, celuy-cy n'eut pas grand égard aux raiſons dont ſe ſervit Dom François pour luy faire digerer le ſien; mais ajoûtant la fureur à l'inſolence, il tira ſon poignard qu'il luy porta à la poitrine, le menaçant

XCI. Il pardonne une injure dans une occaſion difficile.

avec des paroles outrageuses de se faire une entrée funeste à la chambre où estoient les Dames. La surprise qu'eut le Vice-Roy d'une action si peu attenduë, son pouvoir & la facilité que sa charge luy donnoit d'en tirer raison sur le champ, ni la peine qu'on a toûjours à vaincre son ressentiment en ces occasions ne le déconcerterent nullement ; son visage n'en changea point de couleur, & il sceut si bien commander à son cœur, qu'il n'y sentit pas mesme démotion extraordinaire. Il aima mieux remporter sur luy cette victoire beaucoup plus difficile & plus glorieuse, que de se laisser surmonter à sa passion en se vengeant de cét homme. Il n'est, luy dit-il, en luy laissant l'entrée libre, ni de la gloire de Dieu, ni du service de l'Empereur, ni de vostre honneur ou de vostre avantage, ni du mien, que nous nous coupions icy la gorge, & il vaut mieux que ces Dames souffrent vostre visite. Ce Seigneur entra dans l'appartement de la Vice-Reyne, & fut obligé d'en sortir presque aussi-tost, autant par les inquietudes que luy donnoient l'action qu'il venoit de faire & le danger où elle le mettoit, que par la maniere dont il fut receu des Dames.

Cette patience heroïque de Dom François n'en demeura pas là ; mais pour achever de vaincre entierement l'esprit de vengeance, & les maximes cruelles & insensées du monde, qui eussent donné à des commencemens plus legers des suites tres funestes; il fut le premier à appaiser l'esprit de l'Empereur, qui vouloit punir cét attentat, & qui loüa extrémement sa moderation. Toute la Cour qui avoit connu, ayant

sa conversion, en d'autres rencõtres, sa fierté naturelle & sa delicatesse sur le point d'honneur, eut en celle-cy beaucoup plus d'admiration pour sa retenuë; & tout le monde en augmenta l'estime qu'on avoit pour luy. Desorte qu'on peut dire que par l'éclat d'une si grãde vertu le mépris du monde triomfa hautement cette fois, au jugement du monde mesme. Mais il triomfa bien plus avantageusement devant le Roy des Roys & le Maistre des Empereurs, qui remplit, ensuite de cette action, le cœur du Vice-Roy d'une abondance incroyable de la plus pure joye qu'il eust jamais ressentie. Ses amis luy ont oüi dire depuis, que quand il n'auroit jamais receu aucun autre fruit de la peine qu'il avoit tasché de prendre pour vaincre ses passions, il en auroit esté payé au centuple en ce jour de la Croix; & que Dieu luy avoit déja fait comprendre que ses récompenses sont infinies, par la bonté qu'il avoit eüe de luy en donner en cette occasion un avant-goust, qui surpassoit sensiblement tout le merite de la vie la plus mortifiée & la plus austere.

L'Empereur apprenant tous les jours quelque particularité de cette haute vertu du Vice-Roy, & de la vie exemplaire qu'il menoit, en augmenta encore de beaucoup l'estime qu'il avoit pour luy, & le desir de la luy faire connoître. Il luy en donna dans cette mesme année beaucoup de preuves aux Estats de Monçon. Cette ville n'est pas fort grande, mais elle est fort commode pour ces sortes d'assemblées qui s'y tenoient de temps en temps, parce qu'elle est située au milieu des Royaumes & des Provinces d'Es-

XCII. Il va aux Estats de Monçon & y reçoit beaucoup de faveurs de l'Empereur.

pagne qui dépendoient autrefois de la Couronne d'Aragon avant ſon union avec la Caſtille. On y déliberoit des affaires les plus importantes au bien de ces Eſtats & au ſervice du Prince, qui y aſſiſtoit preſque toûjours en perſonne. Les plus grands Seigneurs faiſoient gloire d'y eſtre Deputez de leurs Villes & de leurs Provinces, ou d'y eſtre mandez par le Roy; & ce qui y eſtoit reſolu avoit enſuite force de Loy.

L'Empereur y jugea la preſence de Dom François neceſſaire, & il ſouhaitoit une occaſion pareille de le voir & de l'entretenir. Le Saint Vice-Roy y fut donc par ſon ordre, & par une conduite particuliere de la Providence Divine, qui voulut que les exemples d'une vertu auſſi extraordinaire que la ſienne éclataſſent dans une aſſemblée ſi celebre & ſi illuſtre; & que tant de gens de qualité qui s'y trouverent euſſent en luy un modéle de la perfection à laquelle ils pouvoient tous aſpirer. L'admiration qu'on y avoit pour la Sainteté de ſes actions, croiſſoit encore par le témoignage des Deputez de Catalogne & de Rouſſillon qui en avoient reſſenty de plus prés tant d'effets avantageux depuis trois ans qu'ils l'avoient pour leur Vice-Roy; & cette eſtime generale luy acquerant la confiance de tout le monde, ſervit à faciliter beaucoup d'affaires importantes dont l'Empereur n'avoit pas eſperé une ſi prompte concluſion. Il ſuffiſoit que Dom François fiſt paroître de l'inclination pour une choſe, afin d'y porter tous les autres; ſoit que l'eſprit de Dieu qui regloit ſes intentions donnaſt auſſi de la force à ſes paroles; ſoit qu'on fuſt per-

ſuadé qu'un homme ſi vertueux ne pouvoit ouvrir d'avis qui ne fuſſent auſſi utiles au public qu'ils eſtoient exempts de paſſion & d'intereſt particulier.

L'Empereur regardoit tout cela avec une ſatisfaction nompareille ; & comme il n'eſtoit pas moins touché des entretiens particuliers du Marquis, que des ſervices qu'il en recevoit dans ces aſſemblées generales, il vouloit l'avoir preſque toûjours prés de ſa perſonne. Il ſembloit meſme qu'il euſt deſſein que tout le monde s'apperçeuſt de la conſideration qu'il avoit pour luy, & que ſuivant une politique aſſez ordinaire aux Princes, il tâchaſt de ſe faire honneur à luy-meſme en honorant ſa vertu, par les marques publiques d'eſtime qu'il luy donnoit, & par la difference qu'il mettoit entre luy & les autres Grands d'Eſpagne. Il alloit quelquefois le voir chez luy, ce qui eſtoit un honneur qu'il ne faiſoit jamais à aucun autre de ſes ſujets; il prenoit conſeil de luy & luy parloit familierement de toutes ſes affaires. Mais comme le Marquis penſoit beaucoup plus à l'affaire du ſalut qu'à toutes les autres, il ne perdoit point auſſi d'occaſion d'en ſuggerer la penſée à l'Empereur ; croyant luy rendre en cela un ſervice bien plus important que tous ceux qu'il luy avoit rendus juſqu'alors. Il le faiſoit d'une telle maniere, que ce Prince, bien loin de ne pas agréer la liberté qu'il prenoit, témoignoit y prendre plaiſir, & en eſtre touché. Il parut ſur tout l'eſtre effectivement un ſoir que le Saint Vice-Roy ſe promenoit ſeul avec luy dans une galerie de ſon Palais, & qu'il luy parloit avec une grande ouverture de cœur de

l'inutilité de la pluſpart des choſes du monde, & de l'excellence de celle qui merite ſeule toute noſtre eſtime & tous nos deſirs; pour laquelle il avoit reſolu de tout quitter s'il ſurvivoit à ſa femme. Ce Prince penetré de ſon exemple, & échauffé de l'ardeur de ſon diſcours, ſe découvrit auſſi à luy des deſirs que Dieu luy donnoit de le mieux ſervir. Il luy dit, qu'encore qu'il n'euſt pas d'auſſi grands ſentimens de pieté, ni la meſme aſſiduité dans la priere, il avoit le meſme dégouſt que luy des choſes du monde, de la vanité deſquelles il avoit fait une plus longue experience. Il luy ajoûta meſme que s'il ſe pouvoit délivrer du joug de l'Empire & de la Royauté, ſans que la Chreſtienté en receuſt aucun dommage, il eſperoit bien le ſuivre dans ſa retraite & imiter ſon parfait détachemẽt; & qu'enfin pour luy découvrir le fond de ſon ame, & pour luy confier un ſecret dont il n'avoit encore fait part à perſõne, ſa reſolution eſtoit de renoncer à tous ſes Eſtats, auſſitoſt qu'il verroit le Prince Dom Philippe en âge de les pouvoir gouverner; & qu'il n'auroit pas un moment de repos ni de veritable joye, juſqu'à ce qu'il ſe viſt dans quelque coin de la terre en eſtat de ne penſer qu'à ſon ſalut, & de regarder tout le reſte des choſes de cette vie avec le mépris qu'elles meritent. Il le penſoit peut-eſtre cõme il le diſoit; mais il fut depuis ou moins heureux ou moins courageux que le Marquis à executer un ſi genereux deſſein auſſi promptement qu'il diſoit l'avoir reſolu. Il laiſſa partir avec peine à la fin des Eſtats le Vice-Roy qu'il renvoya en Catalogne comblé d'honneurs, & de marques d'eſtime & d'amitié.

Mais Dom François n'estoit plus alors fort sensible à ces sortes de faveurs. Il avoit d'autres plus grands sujets de joye dans les graces qu'il recevoit de Dieu, & dans les longs & doux entretiens qu'il avoit avec luy, & dont il continua de joüir comme auparavant, aprés qu'il fut retourné à Barcelonne. Il goustoit sur tout cette vraye & solide joye de la sainteté, dans l'usage frequent de la Confession & de la Communion, & il puisoit dans ces deux sources Divines, cette grace & cette force qui s'étendoit ensuite dans tous ses autres exercices, & sur toute la conduite de sa vie. Il avoit commencé, depuis sa conversion, à s'approcher beaucoup plus souvent de ces deux Sacremens, & non seulement il les recevoit en public tous les jours de Feste solennelle pour donner aux peuples l'exemple de pieté qu'il leur devoit, mais il le faisoit encore en particulier tous les Dimanches de l'année. XCIII. Il se confesse & cõmunie tous les Dimanches.

Cela parut extraordinaire à plusieurs personnes, & fut l'occasion de ces fameuses contestations sur la frequente Communion, qui partagerent en ce temps-là toutes les Universitez d'Espagne, & qui furent d'autant plus ardentes & plus passionnées qu'elles estoient plus inutiles, par la difficulté qu'il y a de decider en general d'une chose que les dispositions particulieres de chaque personne doivent regler. Ces disputes furẽt plus longues & plus opiniastres principalement à Valence, & ne purent y estre arrestées que six ou sept ans aprés, par les soins & par l'autorité du saint Archevesque D. Thomas de Ville-neuve, qui ensuite d'une

celebre assemblée de Docteurs qu'il fit sur ce sujet l'an 1548. jugea ce procés en faveur de la frequente Communion qui se fait avec les preparations necessaires.

XCIV. Plusieurs personnes blasment le frequent usage des Sacremens.

Il se trouva donc alors plusieurs hommes tres-doctes & tres-vertueux, qui soûtenoient que c'estoit traiter de si augustes mysteres, avec trop peu de respect & trop peu de reverence, que de s'en approcher aussi souvent que le faisoit Dom François, & qu'il estoit impossible qu'un homme du monde engagé dans le mariage, qui estoit continuellement dans un si grand embarras de differentes affaires, & que sa charge exposoit tous les jours à tant d'occasions de vanité, & à tant d'autres imperfections de toutes sortes, fust dans des dispositions assez saintes, pour recevoir si souvent celuy qui est la sainteté mesme. Quelques-uns mesme porterent si loin cette respectueuse abstinence du pain de vie, qu'ils osoient bien asseurer qu'il faloit s'en tenir précisement au Precepte de communier une fois chaque année, & que c'estoit presque une aussi grande faute de le faire plus souvent que de ne le point faire du tout.

XCV. Plusieurs autres loüẽt jusqu'à l'excés le frequent usage des Sacremens.

Il y en avoit, au contraire, plusieurs autres qui disoient que Dom François pouvoit s'en fier à l'exemple des Chrestiens de la primitive Eglise, à l'autorité des saints Peres, au Conseil de ses Confesseurs, à sa propre experience & aux fruits sensibles qu'il recevoit de ce frequent usage des Sacremens. Et comme toutes les extremitez dans les opinions les plus opposées, trouvent toûjours des defenseurs, il y en eut dans Tolede qu'on accusa d'avoir enseigné qu'on pouvoit

pouvoit communier deux fois chaque jour. Du moins y avoit-il en toutes les Universitez d'Espagne, plusieurs Docteurs qui soûtenoient que des personnes beaucoup plus engagées dans les affections & les embarras du siecle que ne l'estoit le Vice-Roy, pouvoient communier tous les jours. Il se fit en ce temps-là & depuis encore des Livres pour établir cette opinion. On en vit un, entre les autres, dont le dernier Prelat qui a si dignement gouverné l'Eglise de Paris, avant celuy qu'elle a le bon-heur d'avoir maintenant pour son Pasteur, ne voulut pas permettre l'impression en nostre Langue il y a peu d'années : parce qu'il jugea que rien n'estoit plus capable de rendre cette Divine nourriture infructueuse, qu'un usage aussi frequent que le conseille l'Auteur de ce Livre avec le peu de preparation qu'il dit suffire, suivant le témoignage de quelques autres Docteurs de son païs, aussi peu croyables que luy.

Le titre de ce Livre est *El pan nuestro de cada Dia.*

XCVI. Dom François consulte Saint Ignace dans son doute sur le frequent usage des Sacremens.

Durant la peine d'esprit où cette diversité de sentimens mettoit le Vice-Roy, le Docteur Dom Antoine Araoz, grand Predicateur de la Compagnie de Jesus, & qui fut le premier Profez de cét Ordre aprés les dix qui en ont tous esté comme les Fondateurs, arriva de Rome à Barcelonne, où il fit, par une éloquence toute Apostolique, des fruits incroyables. Le Vice-Roy qui apportoit à ses sermons un cœur mieux preparé que le commun de ses auditeurs, en faisoit aussi un profit extraordinaire. Il voulut mesme gouster plus à son aise le Predicateur dans plusieurs entretiens particuliers ; & ce fut par ce moyen qu'il apprit avec

bien du plaisir les particularitez de ce nouvel institut, qui venoit d'estre confirmé par le Pape Paul III. dont Araoz avoit apporté les Bulles avec luy. Mais il s'enquit encore plus soigneusement de tout ce qui regardoit celuy qui estoit aprés Dieu l'auteur de cette Cópagnie, de la sainteté duquel on publioit déja par tout tant de merveilles. Araoz connoissoit plus intimement qu'aucun autre S. Ignace, non seulement parce qu'il estoit son proche parent, mais aussi parce que l'ayant étudié plus long temps & avec plus de soin avant que de s'abandonner à sa direction, il avoit éprouvé plus que personne combien l'esprit de Dieu agissoit visiblement dans le sien, & de quelle maniere il regloit tous ses desseins & toutes ses actions. Il en entretint de telle sorte le Vice-Roy, & luy parla si bien & avec tant d'admiration des lumieres merveilleuses que Dieu avoit communiquées à Saint Ignace, pour la conduite des ames, que ce sage Seigneur crût devoir luy-mesme aller à la source, & apprendre sur le sujet dont il estoit en peine la volonté de Dieu par le moyen d'un homme qui estoit si habile & si heureux à la reconnoistre. Il écrivit donc à S. Ignace le suppliant de le determiner sur une question qui partageoit en Espagne tous les esprits, & qui luy donnoit bien de l'inquietude, parce qu'il n'en sçavoit aucune où il fust plus important de ne se pas méprendre.

XCVII. Réponse de S. Ignace sur la frequente Communion.

Il n'estoit pas le premier Espagnol qui eust esté en cette sorte d'incertitude sur le sujet de la frequente Communion, ni qui eust recherché dans les païs éloignez la lumiere necessaire, pour s'éclaircir d'un doute

de cette consequence, en consultant un des plus sages & des plus saints personnages de son siecle. Il y eut en Andalousie, dés le temps de S. Hierôme, un homme de qualité qui écrivit jusqu'en Judée, pour sçavoir de ce Saint Docteur s'il jugeoit qu'il dûst recevoir l'Eucharistie tous les jours, comme on le pratiquoit alors en Espagne & à Rome; & l'on voit par la réponse du Saint, que s'il témoignoit d'une part approuver que ce Seigneur & les personnes qui vivoient saintement comme luy, usassent de cette coustume des Eglises de leur païs, il la trouvoit d'ailleurs tres-dangereuse pour les ames mal preparées, & qui ne sçavoient pas gouster, & estimer comme il faut l'excellence d'une si divine nourriture. Ce fut aussi comme en usa saint Ignace à l'égard du pieux Vice-Roy, luy répondant qu'il estoit difficile de donner des regles sur une chose qui dépendoit si fort des dispositions particulieres de chaque personne; Qu'on pouvoit dire « en general qu'un des plus admirables effets de la fre- « quente Communion estant de preserver des chutes, « & d'aider ceux qui tombent par foiblesse, à se relever; « il estoit beaucoup plus seur de s'approcher souvent « de ce Divin Sacrement, avec amour, avec respect, & « avec confiance, que de s'en retirer par un excés de « crainte & de pusillanimité; Que chacun devoit en ce- « la, suivant le Conseil de l'Apostre, se juger soy-mesme, « & se déterminer selon ce qu'il sentoit en son cœur de « pureté d'intention, de fervente devotion, & de hay- « ne du peché, & suivant le soin qu'il prenoit pour se « preparer à ce festin Royal, & le profit qu'il en ressen- «

Ep. 28. ad Lucinium.

» toit en luy-mesme, par la plus grande ou la moindre
» facilité qu'il avoit à vaincre ses passions; Que sur tout
» il faloit en croire quelque sçavant Directeur à qui l'on
» fist bien connoistre toute la disposition de son ame;
» Mais qu'enfin, pour ce qui le regardoit en particulier,
» sa maniere de vivre estant telle qu'on la luy avoit di-
» te, & que luy-mesme la luy faisoit connoistre par sa
» lettre, il osoit bien luy conseiller de continuër, avec
» confiance en la misericorde infinie de Dieu, à commu-
» nier tous les huit jours, & qu'il esperoit que non seu-
» lement son ame en tireroit un tres grand profit, mais
» que cét exemple seroit encore utile à plusieurs per-
» sonnes à qui Dieu feroit la grace de l'imiter.

XCVIII. Pratique de Dom François pour ses communions de chaque semaine.

Le Marquis fut merveilleusement consolé & forti-fié par une réponse si sage; & il demeura dés-lors dans la resolution d'avoir recours au mesme Saint homme dans tous ses doutes, & de favoriser en toutes choses ses desseins & l'établissement & l'avantage de son Ordre, pour lequel il témoigna effectivement toûjours depuis une estime & une tendresse toute particuliere. Il continua de communier tous les Dimanches suivant le Conseil de S. Ignace; & pour le faire plus saintement & éviter tous les malheurs que les ames foibles doivent craindre du frequent usage de cette viande des forts, il se preparoit chaque semaine à une action si importante à la vie de l'ame, durant les trois jours précedens, par differens actes d'amour, & par des desirs ardens de s'unir à Jesus-Christ; & il employoit les trois jours suivans en humbles actions de grace, qu'il rendoit à un si bon Maistre & à un si libe-

ral bien-faiteur. On voit encore cette pratique qu'il s'estoit ainsi prescrite pour ses communions, avant qu'il se fust engagé dans la profession Religieuse, imprimée avec ses autres petits ouvrages.

Le Saint Vice-Roy avoit passé prés de quatre ans de la maniere que nous venons de dire, s'occupāt incessamment pour le service du public & pour sa propre perfection, lorsque le Duc son Pere mourut. Ce fut une grande perte pour les pauvres non seulement du Duché de Gandie & des autres terres de la maison de Borgia, mais aussi pour tous ceux du Royaume de Valence dont ce bon Seigneur estoit le refuge le plus ordinaire. On perdit aussi en luy un exemple rare de foy & de pieté envers le corps adorable du Sauveur, qu'il ne rencontroit jamais par les ruës, ni à la campagne, qu'il ne le suivist à pied, quelque éloignée que fust l'Eglise & quelque pressé d'affaires qu'il fust d'ailleurs. XCIX. Dom François perd son Pere.

Dom François devenu Duc de Gandie par cette mort estoit trop éloigné de toute sorte d'ambition pour trouver dans ce rehaussement de son rang & de sa fortune ce sujet de consolation qui n'est que trop ordinaire aux enfans des Princes & des Grands. Mais l'esprit de Dieu le consola d'une maniere plus sainte, en luy faisant tirer de sa perte des avantages plus solides. Ce luy en fut un grand d'avoir cette occasion de se retirer chez luy, pour laquelle il soûpiroit depuis si lōgtemps. Cette grace luy fut d'autant plus aisée à obtenir, que l'Empereur se trouvant alors à Barcelonne pour passer en Italie, il eut la commodité de luy demander son congé & de luy representer de vive voix combien C. Il prend occasion de la mort de son Pere pour demāder congé à l'Empereur de se retirer chez soy.

sa presence estoit necessaire à Gandie, non seulement pour prendre connoissance des affaires de sa maison dont son assiduité à la Cour l'avoit toûjours éloigné, mais encore pour s'acquitter de ce qu'il devoit à ses vassaux & à ses domestiques, & pour executer le testament de son pere.

CI. Il est nômé Grand Maître de la maison de la Princ sse future des Espagnes.

L'Empereur ne pût refuser cette grace à ses instantes prieres, mais il ne la luy accorda qu'à condition, qu'il retourneroit bien-tost à la Cour; & pour l'y obliger davantage, il luy declara qu'il vouloit qu'il fust Grand Maistre de la maison de l'Infante Marie de Portugal, fille du Roy D. Juan troisiéme aussi-tost que son fils Dom Philippe, qu'il laissoit en partant Regent de tous ses Royaumes d'Espagne, l'auroit épousée.

CII. La Duchesse sa femme est nommée premiere Dame d'Honneur de la mesme Princesse & ses filles Dames du Palais.

Dans le mesme temps qu'il luy en fit expedier le brevet, il donna à la Duchesse de Gandie sa femme, celuy de premiere Dame d'honneur de cette mesme Princesse, & à deux de ses filles celuy de Dames du Palais. La mort de l'Infante qui arriva peu de temps aprés, empescha l'accomplissement de ce mariage, dont les articles avoient esté signez, & délivra le Duc de Gandie de la necessité ou il eust esté de se rengager dans une sorte de vie dont il avoit tant d'aversion.

CIII. Il se retire à Gandie.

A peine l'Empereur se fut-il embarqué pour l'Italie, qu'il partit de son costé pour Gandie, où sa venuë apporta autant de joye que son départ de Catalogne laissa d'affliction dans les esprits de tous les peuples de cette Principauté.

CIV. Il retient & recompen-

Il crût estant chez soy, devoir employer ses premiers soins pour sa maison, & à reconnoistre les ser-

vices des anciens domeſtiques de ſon Pere. Non ſeulement il leur donna d'honneſtes recompenſes, mais auſſi, quoy qu'il euſt plus de monde qu'il ne luy en faloit dans la vie particuliere qu'il vouloit mener, il ne laiſſa pas de les retenir tous à ſon ſervice, jugeant que s'il n'avoit pas beſoin d'eux, ils avoient beſoin de luy, & que cela ſuffiſoit pour l'obliger à les conſerver.

ſe tous les domeſtiques de ſon Pere,

CV. Il rétablit l'Hoſpital de Gandie.

Le Duc s'occupa enſuite entierement à procurer à ſes vaſſaux & à ſes ſujets tous les avantages qu'il luy eſtoit poſſible. Il remedia d'abord aux neceſſitez des plus pauvres, en faiſant rebaſtir une partie de l'Hoſpital de Gandie qui eſtoit ruinée, & faiſant faire à l'autre de grandes reparations. Il en augmenta en meſme temps les revenus & il le pourveut de licts & de tous les meubles neceſſaires pour bien recevoir les pauvres paſſans, & pour bien traiter les malades; qu'il viſitoit ſouvent luy-meſme afin d'eſtre mieux informé de leurs beſoins.

CVI. Il fortifie Gandie contre les inſultes des Maures.

Il appliqua en meſme temps toutes ſes penſées à pourvoir au repos & à la ſeureté des habitans de ſa Ville & des peuples de la campagne contre les deſcentes que les Corſaires d'Afrique faiſoient tres-ſouvent ſur cette coſte du Royaume de Valence. Comme cette place voiſine de la mer, manquoit de pluſieurs fortifications neceſſaires, elle eſtoit d'autant plus obligée de ſouffrir pour ſa défenſe une groſſe garniſon, & il arrivoit que les païſans des villages qui eſtoient ſouvent contraints de s'y refugier, portoient auſſi la meilleure partie de cette dépenſe & de cette incommodité. Le Duc faiſant donc faire endiligence de grands travaux

à cette ville, & garnissant à ses dépens les bastions d'un bon nombre de pieces d'artillerie de fonte qu'il fit fondre exprés, il la mit par là en estat de ne plus craindre aucune insulte des Barbares.

CVII. Il augmente le Château & les revenus de Gandie.

Sa propre maison fut la derniere chose à laquelle il fit travailler. Cependant, comme il n'oublioit aucun de ses devoirs, il ne manqua pas de s'acquiter de celuy-là envers ses enfans & ses successeurs, & il rendit le Chasteau de Gandie beaucoup plus logeable, qu'il n'estoit par un tres-bel appartement qu'il y fit bâtir. Il augmenta aussi les revenus & les droits de ce Duché, acquerant plusieurs Terres & plusieurs Justices considerables des environs; en quoy il n'obligea pas peu ses vassaux, à qui cette multitude de jurisdictions voisines causoit beaucoup de troubles & de procés.

CVIII. Il fonde un Convent de Domicains à Lombay.

Ceux de Lombay ne receurent pas des marques moins avantageuses de sa protection. Car outre qu'il y prit soin, aussi bien qu'à Gandie, de tirer tous les pauvres de la necessité, & sur tout d'assister plus liberalement les personnes qui avoient esté à leur aise, & celles dont l'honneur & la conscience estoiét exposés par la pauvreté à de plus grands dangers; il établit en ce mesme lieu pour le salut des ames, un Convent de Religieux de l'Ordre de S. Dominique, a qui il donna pour leur subsistance de bons revenus, aussi bien que de riches ornemens pour leur Eglise: afin que sans estre à chargeà personne, ils pussent secourir tout le monde avec plus de désinteressement & de liberté.

CIX. Il cõmence un établis-

Il eut aussi en ce temps la pensée de fonder sur ses Terres, une Mission stable de deux ou trois Peres de

la

la Compagnie de Jesus, pour travailler au salut des Morisques, c'est à dire des Maures, qui estoient demeurez en Espagne & qui avoient embrassé la vraye foy, ou avoient fait semblant de l'embrasser, lorsque le Roy Ferdinand en avoit chassé tous ces infideles. Il y en avoit un tres grand nombre sur les terres du Duché de Gandie, & c'estoit ce qui faisoit desirer au Duc cette Mission. Il en avoit fort entretenu le P. Araoz & il vouloit mesme en écrire au Pape : mais quelque temps aprés il changea ce dessein comme nous verrons en un autre beaucoup plus avantageux au pais ; & cependant il contribua efficacement par son credit & par son autorité à commencer l'établissement de ces Peres dans Valence.

sement de Jesuites à Gandie.

CX. Conformité de sentimens de la Duchesse sa femme avec les siens.

Le Duc estoit admirablement secondé dans toutes ces œuvres de charité par la Duchesse sa femme, qui avoit cóme luy le cœur plein des maximes de l'Evangile. Elle l'imitoit dans le soin qu'il prenoit pour la bonne éducation de leurs enfans, dans sa charité pour les pauvres, dans le frequent usage des Sacremens, dans sa penitence & dans ses exercices de pieté, aussi bien que dans son éloignement du faste & de la vanité ordinaire des personnes de sa condition. Lorsque d'autres Dames l'exhortoient à se traiter avec moins de rigueur, & à suivre du moins dans ses habits les modes que le luxe invente tous les jours en Espagne, aussi bien qu'ailleurs : elle répondoit, qu'elle ne pouvoit en user autrement qu'elle faisoit, pendant que celuy que Dieu luy avoit donné pour guide & pour modele de sa conduite, estoit revestu d'un cilice & pratiquoit

ſi admirablement le mépris du monde & l'humilité Chreſtienne.

CXI. La Ducheſſe de Gandie eſt malade à l'extremité.

Une ſi heureuſe union de ces deux perſonnes illuſtres fondée de part & d'autre, ſur tant de merite & de vertu, avoit duré prés de dix-huit années : & il y en avoit déja quelques-unes que ne vivant plus enſemble que comme un frere & une ſœur, leur amitié s'eſtoit encore d'autant plus augmentée, qu'elle eſtoit devenuë par là plus pure & plus ſainte; lorſque la Ducheſſe fuſt attaquée de ſa derniere maladie. Le Duc eut beſoin de toute ſa vertu pour ne ſe pas laiſſer trop aller à ſa tendreſſe, & pour ſe reſigner à la volonté de Dieu dans les extrêmes douleurs qu'il voyoit ſouffrir à celle qu'il ſe croyoit obligé d'aimer plus que ſoy-meſme & dans le danger où il eſtoit de la perdre bientoſt. Il eut recours au Ciel à ſon ordinaire; & pour le fléchir & en obtenir la gueriſon de la malade, il redoubla ſa ferveur & augmenta de beaucoup ſes prieres, ſes aumônes, & ſes mortifications accoûtumées. Il ſembloit que la main de Dieu arreſtée par les humbles gemiſſemens de ſon ſerviteur tinſt le cours de cette maladie en ſuſpens, & tous les Medecins eſtoient ſurpris de voir la Ducheſſe demeurer ſi long-temps dans le meſme eſtat de langueur, dont la mort ou une criſe devoit, ſelon toutes les regles de leur art, l'avoir délivrée depuis pluſieurs jours.

CXI, Réſignation de Dom François à la mort de la Ducheſſe ſa femme.

Mais enfin un jour que le Duc demandoit à Dieu cette gueriſon avec plus d'inſtance, il entendit comme au dedans de luy-meſme, ces paroles: *Si tu veux que je te laiſſe plus long-temps ta femme en cette vie,*

elle guerira : mais je t'avertis que ce ne sera ni ton avantage ni le sien. Cette admirable voix fut si claire, si distincte, & si articulée, qu'il ne douta jamais ni dans le temps mesme, ni depuis, qu'elle ne luy fust venuë de la part de Dieu ; comme on le luy entendit souvent dire lorsqu'il racontoit cette merveille avec cette humilité & cette confusion qui luy estoit ordinaire, quand il parloit des graces qu'il avoit reçeuës de la bonté divine. Cè choix de la vie ou de la mort de la Duchesse qui luy fut offert le jettant dans un profond anéantissement de luy-mesme, & dans des transports d'admiration & de reconnoissance d'une bonté si merveilleuse : *Qui estes-vous, ô mon Dieu*, disoit-il, en fondant en larmes, *& qui suis-je, afin que ma volonté se fasse plûtost que la vostre ? Qui sçait mieux que vous ce qu'il nous faut ? Et qu'avons-nous à desirer hors de vous ?* Il fit en mesme temps une offrande toute pure non seulement de la vie de la Duchesse, mais de la sienne, de celle de ses enfans, & de tout ce qu'il avoit au monde. A peine se fut-il resigné de la sorte, que la Duchesse sentant ses forces diminuër & son mal augmenter, reconnut que sa derniere heure estoit proche. Le Duc fortifié d'un nouveau secours de la grace eut le courage de l'assister luy-mesme en cette extremité, & de luy faire produire tous les actes les plus capables de l'y bien disposer. Cette Dame Le 27. May 1546.
luy donna en mourant tous les sujets de consolation que peut souhaiter un Chrestien qui perd ce qu'il a de plus cher au monde, & passa à l'autre vie pleine de confiance en la misericorde de Dieu, & avec toutes

les marques de bon-heur & de prédestination qui peuvent en former dans l'esprit des fideles quelque sorte d'asseurance.

CXIII. Dom François demeure veuf à l'âge de 36. ans avec 8. enfans.

Elle laissa le Duc veuf à l'âge de 36. ans, avec huit enfans qui estoient tous bien-faits, & dont les inclinations répondoient parfaitement aux exemples de leurs parens & aux soins qu'ils avoient pris de leur inspirer de bonne heure la vertu. Il y avoit cinq fils qui depuis épouserent tous de grands partis, & eurent dans leur temps les premieres charges & les plus beaux employs de la Cour & de l'Estat; & trois filles dont la derniere se consacra à Dieu dés son plus jeune âge, & vêcut saintement avec ses tantes & plusieurs de ses autres plus proches parentes dans le Convent de sainte Claire de Gandie : les deux autres épouserent deux Grands d'Espagne des plus considerables de la Cour. De sorte que par le grand nombre d'enfans qui sont venus de ces mariages, on peut dire qu'il n'y a presque point aujourd'huy de maison fort illustre en Espagne & en Portugal, qui n'ait quelque alliance avec la Maison de Borgia, dont le sang estoit déja d'ailleurs mêlé avec celuy de la pluspart des Roys & des autres Souverains de l'Europe.

CXIV. Sujets de cõsolation de Dom François à la mort de sa femme.

Le Duc ne put empêcher en perdant sa femme, que son cœur ne ressentist cette séparation avec la douleur à laquelle on doit toûjours s'attendre dans les amitiez parfaites. Mais il prit le meilleur moyen de s'en consoler, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Comme il estoit tres-persuadé que la Duchesse, aprés une vie si Chrestienne, y trouvoit son vray

& ſolide avantage, il ſe tint auſſi aſſeuré de trouver le ſien, dans cette ſoumiſſion qu'il avoit aux ordres de Dieu, ſuivant la promeſſe qui luy en avoit eſté faite. N'ayant donc plus le cœur partagé, comme ſaint Paul dit que l'ont les perſonnes qui ſont engagées dans le mariage, & ſes affections ſe trouvant par là toutes reünies & toutes conſacrées au ſeul objet qui eſt uniquement digne d'eſtre aimé; il renouvella avec une extrême ferveur le vœu qu'il avoit fait à Grenade aprés la mort de l'Imperatrice, & penſa ſerieuſement aux moyens de l'accomplir.

CXV. Deſſeins de Saint Ignace dans la fondation des Colleges de ſa Compagnie.

Dieu avoit, depuis quelque temps, fait connoiſtre à S. Ignace les fruits qu'apporteroit à la Chreſtienté une éducation vertueuſe de la jeuneſſe, & il luy avoit fortement inſpiré d'ajoûter ce moyen ſi puiſſant & ſi univerſel de ſauver les ames à tant d'autres ſervices que ſa Compagnie rendoit déja à l'Egliſe. Il n'avoit pas ſeulement pris ce ſentiment des plus ſages hommes de l'antiquité profane, qui ont tous conſideré l'inſtruction des enfans, comme la choſe la plus neceſſaire au bon-heur des Eſtats: il y eſtoit plus fortement excité par l'autorité des Conciles & des ſaints Peres de l'Egliſe, qui ont tant recommandé cette maniere excellente d'établir dans le monde les veritez & les maximes du Chriſtianiſme. Mais il s'y eſtoit ſur tout déterminé à la veuë des deſordres que produiſoit dans la foy & dans les mœurs des Chreſtiens une infinité de faux Docteurs, dont les heretiques de ce temps-lâ tâchoient de remplir les Chaires des principales Egliſes, & des meilleures Univerſitez de l'Europe. Cét

Platon de la rep. l. 21. & des loix l. 7. Ariſtote 2. l. des Morales. Plutarque de l'education des enfans. Concile de Latran ſous Alex. III. p. 1, c. 18. ſous Innoc. III c. 11. Concile de Valence au temps de Lotaire c. 18. Conc. de Paris l. 1. c 30. Et l. 3 c. 12. Conc. 3 de

Constantino-ple c. 5. Conc. de Trente sess. 23. c. 18. homme éclairé de Dieu, jugea qu'il faloit user de pareilles armes pour les combattre, & il le pouvoit alors plus aisément, à cause du grand nombre d'hommes sçavans qui venoient de tous costez se presenter à luy pour estre receus dans sa Compagnie, & pour apprendre de luy & de ses premiers compagnons, la sublime sagesse de la Croix du Sauveur & de l'humilité chrestienne. Il entreprit donc avec une entiere confiance en la grace de Dieu & avec ce grand courage auquel rien ne paroissoit difficile, d'établir par toute la Terre des Colleges & des Academies, où des Maistres également doctes & vertueux, pussent, en formant les esprits des enfans aux sciences, former aussi, comme parle l'Apostre, Jesus-Christ en eux, & graver sur ces cœurs encore tendres les premiers traits de la vertu, qui se reçoivent d'ordinaire en cét âge beaucoup plus aisément, & s'effacent dans la suite beaucoup plus difficilement. Il en esperoit un succés d'autant plus heureux & des fruits d'autant plus abondans, qu'il ne doutoit point que ces Maistres ne pouvant par leur profession se proposer aucun interest humain dans une occupation si penible & si desagreable en elle-mesme, n'en fussent plus disposez à faire connoistre & aimer celuy pour le seul amour duquel ils s'y seroient engagez.

CXVI. Le Duc a dessein de fonder un College de la Compagnie de Jesus.

Tous ces sentimens si pleins de zele & de prudence passerent aisément de l'esprit de S. Ignace à celuy de D. François, par le commerce de lettres & par l'amitié sincere & cordiale qui estoit entre eux : De sorte qu'il conceut bien-tost un desir ardent de fonder un Colle-

ge de Jesuites dans sa Ville, se persuadant que ce dessein seroit tout autrement avantageux, à la conversion sincere d'un grand nombre de Morisques qui estoient sur ses terres, & à l'instruction Chrestienne de ses autres sujets, que ne le pouvoit estre une simple residence de deux ou trois Missionnaires. Il avoit mesme obtenu de S. Ignace, dés l'année précedente du vivant de sa femme, pour commencer cét établissement, six de ces Peres, qui avoient pour Superieur le P. André Oviedo, cét humble & fervent Religieux, qui fut depuis contraint par le saint Siege, à la priere du Roy de Portugal, d'accepter la dignité d'Evesque d'Hieropolis, & ensuite celle de Patriarche d'Ethiopie; où il fut en son temps un exemple illustre de zele, de patience & de pauvreté Apostolique, & où Dieu fit connoistre sa sainteté devant & aprés sa mort par plusieurs merveilles. Le zele & la grandeur d'ame de Dom François, qui vouloit faire pour la gloire de Dieu & pour le bien de ses vassaux quelque chose de grand & de solide, & la sagesse de S. Ignace qui tenoit que les entreprises précipitées reüssissent rarement, avoient arresté prés de deux ans la conclusion de celle-cy.

Mais enfin le Perre Piere le Févre Savoyard, qui estoit le premier que Dieu avoit associé a Paris à S. Jgnace pour la fondation de la Compagnie de Jesus, fut aussi celuy qu'il voulut luy associer pour la fondation du College de Gandie; & y estant arrivé peu de jours aprés la mort de la Duchesse, il acheva avec le Duc cét établissement. Je ne parleray point icy des CXVII. Arrivée du P. Pierre le Fevre à Gandie.

qualitez de ce Saint homme : les converſions innombrables d'heretiques & de libertins qu'il fit dans toute l'Europe, autant par les exemples de ſa vertu que par la force de ſes diſcours, & la confiance avec laquelle S. François Xavier, S. François de Borgia, le S. Eveſque André Oviedo, & pluſieurs autres perſonnes d'une haute vertu, qui l'avoient le plus pratiqué durant ſa vie, l'invoquerent aprés ſa mort, comme Saint François de Sales le fit depuis à leur exemple, ont eſté des témoignages de ſa Sainteté plus éclatans que tout ce que j'en pourrois dire : & chacun s'en peut informer plus particulierement par l'hiſtoire de ſa vie qui eſt entre les mains de tout le monde. Mais c'eſt une choſe bien remarquable que Dieu ait voulu que trois auſſi grands hommes que l'eſtoient S. Ignace, le Pere le Févre, & le P. Oviedo, euſſent part avec le Duc de Gandie à une œuvre ſi utile, & que ce premier College où les Jeſuites ont commencé d'enſeigner publiquement, & qui devoit ſervir comme de plan pour en établir tant d'autres par tout le monde, puiſſe compter tant de Saints Perſonnages pour ſes premiers fondateurs.

CXVIII. Liaiſon du P. le Fevre avec Dom François.

Le Pere le Fevre eſtant rappellé d'Eſpagne par le Pape Paul III. pour aſſiſter de ſa part au Concile de Trente, receut ordre de S. Ignace de paſſer à Gandie qui eſtoit ſur ſon chemin, & d'y mettre tout de bon la main à l'établiſſement de ce College. Le Duc eut une joye incroyable de voir & d'entretenir cét homme ſi plein de Dieu, & auquel le Saint Eſprit avoit communiqué

communiqué ſes dons ſi liberalement par le moyen de Saint Ignace. Il diſoit, qu'il avoit enfin trouvé un Maiſtre de la vie ſpirituelle, tel qu'il euſt pû le deſirer, & remerciant tendrement la bonté divine de luy avoir envoyé cét Ange, pour le conduire, il profitoit avec d'autant plus de ſoin de tous les momens de cette viſite, qu'il devoit peu joüir de ſa preſence.

Aprés avoir l'un & l'autre demandé au S. Eſprit ſa lumiere, ils reglerent enſemble toutes choſes pour le College, ſuivant le projet & les intentions de S. Ignace. Le Duc par humilité & par la haute eſtime qu'il faiſoit du P. le Fevre, l'obligea d'en poſer la premiere pierre, il en poſa la ſeconde, & voulut que ſes enfans y en poſaſſent auſſi chacun une. Le P. André Oviedo que le P. le Fevre établit dés-lors Recteur de cette Maiſon, par ordre de S. Ignace, & les profeſſeurs de cinq ou ſix nations differentes choiſis entre les plus capables d'enſeigner la Theologie, la Philoſophie, & les Lettres humaines en furent eux-meſmes les premieres pierres vivantes. CXIX. Fondation du College de Gandie.

Le Duc aux liberalitez duquel ceux-meſme à qui il les faiſoit, eſtoient contraints de mettre des bornes, fit en peu de temps achever l'Egliſe & la Maiſon d'une maniere tres commode pour les fonctions de ces Peres, & il n'eut pas moins de ſoin de pourvoir ce College d'une excellente Bibliotheque. Non ſeulement il leur aſſigna des revenus ſuffiſans, mais il fonda auſſi l'entretien d'un grand nombre de pauvres Ecoliers, & particulierement des enfans des Moriſques, dont on aſſeuroit par là le ſalut cõtre la malice ou CXX. Dom François fonde dans ſon College des bourſes pour les enfans des Maures convertis.

la negligence de leurs parens, qui n'estoient tres souvent Chrestiens que de nom, & qui leur inspiroient secretement l'infidelité qu'ils avoient conservée dans le cœur aprés leur Baptesme. L'interest obtenoit de ces malheureux ce que leur obstination secrete leur eust empesché d'accorder aux mouvemens de la Grace & aux raisons les plus convaincantes; & se voyant par la charité du Duc délivrez du soin & de la nourriture de leurs enfans, ils les luy abandonnoient dans un âge encore susceptible de toutes sortes de bonnes impressions. Ils le faisoient avec joye, parce qu'encore qu'ils vissent assez que c'estoit une voye pour les confirmer dans la foy, & pour y en confirmer quelque jour plusieurs autres par leur moyen, ils consideroient d'ailleurs que c'estoit aussi un chemin pour avancer leur fortune & pour les établir dans le monde. Cette raison-là mesme porta le Duc à faire ériger ce College en Université, comme il fit peu aprés, obtenant du Pape & de l'Empereur pour ceux qui y estudieroient & qui y prendroient les degrez, tous les privileges dont jouïssoient les Escoliers & les Graduez des celebres Universitez d'Alcala & de Salamanque.

CXXI. Il contribuë à l'établissement de plusieurs autres maisons de Jesuites.

Mais ne se contentant pas de l'établissement de ce premier College, il contribua presque en mesme temps à plusieurs autres, par le moyen de ses proches & de ses amis, aussi bien que par ses liberalitez. Il mit les premieres dispositions à celuy d'Alcala en donnant un fond pour la subsistance des Jesuites qui servoient le prochain & qui estudioient en cette Université, & en

prenant le ſoin de les recommander comme ſes propres enfans à D. Jean Silicée Archeveſque de Tolede, qui eſtoit ſon ami particulier. Il entreprit de la meſme maniere l'établiſſement de celuy de Sarragoce, donnant à ces Peres une maiſon & des rentes qu'il avoit en cette Ville-là, & écrivant en leur faveur des lettres extrémement preſſantes, à l'Archeveſque Dom Ferdinand d'Arragon ſon oncle, & aux plus conſiderables de la Ville. Il en fit autant à l'égard de la Ducheſſe de Medina Sidonia ſa tante, & de la Marquiſe de Pliego ſa parente, pour le College de Seville, qui ne reuſſit pourtant pas encore alors, mais auquel il ne laiſſa pas de deſtiner une partie du revenu de ſa Commanderie, qui n'eſtoit pas éloignée de cette grande Ville. Il en uſoit de meſme par tout où cette Compagnie avoit beſoin de ſon ſecours pour s'établir, & il avoit coûtume de dire que ſe croyant obligé de rendre à Dieu du moins la dixme des biens qu'il en avoit receus, il ne croyoit pas le pouvoir mieux faire qu'en l'employant à l'entretien de ceux, dont toute l'occupation eſtoit de le glorifier.

CXXII. Il fait les exercices de S. Ignace ſous la conduite du Pere le Fevre.

Le Pere le Fevre trouvant dans cette grande ame de ſi heureuſes diſpoſitions, ne le voulut point quitter qu'aprés l'avoir aidé à travailler, par une retraite de pluſieurs jours, à l'édifice ſpirituël de la ſainteté, qui luy eſtoit bien plus important que l'édifice materiel de ſon College, & dont Dieu devoit auſſi tirer plus de gloire, & d'avantage pour ſon Egliſe.

Dom François n'ayant dans cette ſolitude interieure d'autre entretien qu'avec Dieu & avec ſon Direc-

teur, paſſa tout ce temps à méditer les myſteres de noſtre ſainte Religion ſuivant la methode que S. Ignace en a donnée dans ſes exercices. Perſonne, ſelon le témoignage de ce Saint meſme, ne ſçavoit mieux que le Pere le Fevre le parfait uſage de ce livre admirable qui reduit comme en art la ſcience du ſalut & de la perfection, & ce Pere ne s'eſtoit jamais appliqué avec plus de ſoin à en faire tirer à aucun autre de grands fruits, qu'il le fit en cette occaſion pour celuy qu'il en voyoit ſi capable.

CXXIII. Il admire l'eſprit de Dieu dans les exercices de ſaint Ignace.

Le Duc qui avoit admiré les effets de ces exercices dans la converſion de pluſieurs perſonnes qu'il avoit connuës, les admira encore bien plus lorſ-qu'il les reſſentit luy-meſme. Il s'y appliquoit avec une ferveur & une contention que ſon ſage Directeur eſtoit ſouvent obligé de moderer, & il en ſortit avec des ſentimens de Dieu ſi extraordinaires, & avec une admiration ſi profonde de la maniere dont le Saint Eſprit a tracé les voyes du Ciel dans cét ouvrage de S. Ignace, qu'il ne ceſſa depuis d'en conſeiller l'uſage à tout le monde, comme du moyen le plus propre à faire connoiſtre aux Chreſtiens leurs obligations, & à les transformer en hommes nouveaux par une veritable imitation du Sauveur. Comme on doit en partie au zéle du ſaint Duc tous les fruits que ce petit Livre a faits dans l'Egliſe, & comme ce fut ſur ces exercices qu'il forma l'idée & le plan de la perfection à laquelle il aſpira toûjours depuis, de ſorte que toute ſa vie fut une ſuite du profit qu'il en tira: nous ne nous éloignerons pas de noſtre hiſtoire en

marquant icy en paſſant le jugement qu'on en doit faire à ſon exemple.

Cet Ouvrage, pour en parler dans les meſmes termes dont le ſaint Siege s'eſt ſervy en l'approuvant à ſa ſollicitation, n'eſt autre choſe qu'un recueil d'enſeignemens ou d'exercices tirez de l'Ecriture, & des experiences de la vie ſpirituelle, & reduits en un ordre qui les rend tres propres à exciter les cœurs des fideles à la pieté. Ce n'eſt pas icy le lieu d'expliquer fort au long de quelle maniere S. Ignace en eſt l'auteur, ni de refuter le ſentiment de ceux qui ont voulu le confondre avec un autre Livre, qui porte le meſme titre; puiſque tous les deux ſont entre les mains de tout le monde, & qu'il n'y a perſonne qui n'en voye aiſément l'entiere difference. Les plus éclairés, ont reconnu en examinant ce Livre, & les plus ſaints perſonnages que l'Egliſe ait eus dans le ſiecle paſſé & dans celuy-cy, ont reſſenti & ont en quelquefaçon goûté par leur propre experience, qu'un ſi divin ouvrage ne pouvoit venir que de Dieu, que la ſcience humaine n'y avoit aucune part, & qu'il ne contenoit rien que S. Ignace n'euſt puiſé dans l'Eſcriture meſme, ou que l'inſpiration du S. Eſprit & ſa propre experience ne luy euſſent fait connoître. Cette métode admirable de la ſcience du ſalut & de la perfection Chreſtienne, fut le grand artifice dont ſe ſervit cét homme ſi plein d'une Sageſſe divine, pour engager les premiers Peres de ſa Compagnie dans ſes deſſeins, & ce fut enſuite celuy dont ils ſe ſervirent eux-meſmes par tout, pour ſanctifier tout le monde

CXXIV. Les fruits que les exercices de S. Ignace ont faits dans le monde.

autant qu'il leur fut possible. Ils y furent aidez de telle sorte par le S. Esprit, & les conversions innombrables qui se firent en tous lieux, par leur ministere, en furent des effets si visibles & si surprenans, qu'un fameux heretique de ce temps-là, qui ne pouvoit s'étonner assez de ces changemens subits, ne voulant pas reconnoistre la main du Tres-haut qui operoit ces merveilles, aima mieux les attribuer dans un de ses ouvrages, à des enchantemens & à des sortileges du demon. Calvin mesme dont la secte a receu tant de playes par cette sorte d'armes spirituelles, en parle avec fureur comme d'une folie & d'une extravagance d'Anabaptistes. Mais tous les Saints qui ont esté du temps de S. Ignace ont pris ce qui estoit folie selon Calvin & selon ses sectateurs pour la plus solide sagesse & la plus capable de bien enseigner la pratique des maximes du Royaume du Fils de Dieu. Le devot Abbé Loüis Blosius, entr'autres, le Pere Louis de Grenade, & le Pere Jean Avila, ces trois grands Maîtres dans l'Ecole de Jesus-Christ, ont consideré ces exercices comme le moyen le plus infaillible de rétablir dans les cœurs la pureté de la foy & des mœurs, & d'y allumer le feu d'une charité divine: & S. Charles Borromée qui s'en est servy toute sa vie, croyoit y avoir puisé tout ce que Dieu luy avoit donné de lumiere & de bons desirs. Il en faisoit tant d'estime qu'il le portoit toûjours avec luy, & qu'il ne fit point de difficulté en voyant la belle & magnifique Bibliotheque du Duc de Mantouë, de dire à ce Prince, qu'il avoit dans ce seul petit Livre, une Bi-

Gabriel Lermœus.

Lib. 3. Inst. c. 3. § 2.

bliotheque plus riche que la ſienne, & où il trouvoit beaucoup plus à apprendre. Tous les autres plus grands & plus vertueux perſonnages que l'Egliſe ait eus depuis ce temps-là juſqu'à maintenant, ont eu les meſmes ſentimens; les enfans de S. Ignace ont toûjours continué avec une benediction particuliere du Ciel de combattre les ennemis de Dieu avec ces armes excellentes que leur Pere leur a laiſſées, & il y a encore aujourd'huy quelques-unes de leurs maiſons en France, où juſqu'à huit ou neuf cens perſonnes chaque année font des retraittes, ſuivant cette excellente metode par leſquelles on remarque à veüe d'œil dans des Provinces entieres, la reforme generale des mœurs.

Cela ſe voit ſur tout à Vannes & à Quimper en Bretagne.

CXXV. Cependant, comme dés les commencemens il ſe trouva, outre les heretiques, quelques autres perſonnes, auſquelles la nouveauté de ces Exercices les rendoit ſuſpects, & qui blaſphemoient, comme parle S. Paul, contre ce qu'ils ignoroient; Dom François eut le zele d'oppoſer à leur ignorance ou à leur malice l'autorité du ſaint Siege. En ayant écrit au Pape Paul III. ce ſouverain Pontife fit examiner ſoigneuſement ce Livre par le Cardinal Archeveſque de Burgos en Eſpagne de l'Ordre de S. Dominique, par l'Eveſque de Seleucie, Vicaire General de ſa Sainteté à Rome, & depuis Archeveſque de Milan, & par le Maiſtre du Sacré Palais, qui eſtoit auſſi de l'Ordre de S. Dominique, & qui fut, peu d'années aprés, ce celebre Eveſque de Modene, dont la vertu fut ſi fort admirée à Trente par le Saint Archeveſque de Brague D. Barthelemy des Martyrs, & par tous les Peres du Con-

Dom François fait approuver les exercices de S. Ignace.

Dom Jean Alavre de Tolede frere du Duc d'Albe.

Philippe Archinto.

Gilles Foſcurario.

cile. Ces trois hommes si considerables par leur merite & par leur dignité, rendirent des témoignages aussi illustres que Dom François le pouvoit desirer, & le Pape ensuite loüa luy-mesme ces Exercices comme un ouvrage divin, & en recommanda l'usage à tous les fideles par une Bulle expresse, où il estoit marqué que c'estoit aux pieux desirs & aux instances du Duc de Gandie qu'elle estoit accordée; comme chacun le peut voir dans ce Livre mesme, devant lequel on imprime d'ordinaire cette Bulle. D'autres souverains Pontifes, l'ont depuis confirmée par d'autres Brefs, & ont fait liberalement part des tresors de l'Eglise à tous ceux qui prendroient ce moyen de se sanctifier, en faisant une retraitte de huit jours chez les Jesuites. Mais il est bien remarquable dans cette premiere Bulle qui a authorisé ces Exercices de pieté & dans la fondation du College de Gandie, que Dieu ait voulu donner dés-lors à Dom François tant de part à tout le bien que la Compagnie de Jesus devoit faire par toute la Terre, & qu'il l'ait choisi pour établir & pour authoriser les deux plus grands moyens de sanctifier le monde qui eussent esté inspirez au S. Fondateur de cét Ordre.

CXXVI. Le Pere le Fevre meurt à Rome, & S. Ignace prédit que D. François prendra sa place dans la Compa-

Le Pere Pierre le Fevre ayant laissé le Duc, aprés sa retraite plein d'admiration pour ce Livre, & dans la resolution de s'en servir toûjours pour regler sa vie sur celle de Jesus-Christ, arriva à Rome fort affoibli des fatigues que son zéle luy avoit fait entreprendre, & en mourut peu de jours aprés, laissant ceux de sa Compagnie dans une extréme affliction de cette

perte

perte. Quoy que personne n'eust plus de tendresse que S. Ignace pour cét aisné de sa sainte famille, & qu'il se vist privé par sa mort d'une des plus grandes lumieres de son ordre & du plus puissant secours qu'il eust dans le monde pour tout ce qu'il entreprenoit à la gloire de Dieu; il se consola neanmoins humblement en Nostre Seigneur, & consola aussi ses enfans, non seulement sur ce qu'ils devoient estre asseurez d'avoir un patron au Ciel au lieu d'un ami sur la terre, mais aussi sur ce que Dieu rempliroit la place que ce saint homme venoit de quitter, d'un sujet plus illustre, & d'un autre P. le Fevre qui n'auroit pas moins de Sainteté que le premier, & qui rendroit à l'Eglise & à sa Compagnie des services encore plus utiles & plus importans.

gnie de Jesus. 15. d'Aoust 1546.

Il y avoit en effet déja quelques années que Dieu avoit revelé à S. Ignace, les desseins qu'il avoit sur D. François. Il en avoit parlé affirmativemēt dans le temps qu'il n'en pouvoit humainement avoir aucune connoissance & du vivant mesme de la femme de nostre Saint; & montrant un jour une lettre qu'il avoit receuë de luy durant son employ de Catalogne, à un Docteur qui estoit alors celebre à Rome pour sa vertu & pour sa capacité: « Croiriez-vous, luy dit-il, que celuy qui « m'écrit dûst entrer dans nostre Compagnie & en dûst « mesme estre quelque jour le General? Ce sçavant homme à qui S. Ignace s'ouvrit de la sorte, rendit depuis un témoignage fort authentique de cette prophetie, dont nous verrons bien-tost le premier point s'accomplir, par la vocation de Dom François, qui fut

Le Docteur Zarrayma.

en effet le premier Profés de la Compagnie de Jeſus depuis la mort du Pere le Fevre ; & qui fit ainſi voir en prenant, par un ordre admirable de la Sageſſe divine, la place de ce grand hôme, qui eſtoit de tres baſſe naiſſance, qu'il n'y doit point avoir dans la maiſon de Dieu ſur la Terre non plus que dans la Hieruſalem celeſte, d'autre rang, ni d'autre merite que celuy de la vertu.

CXXVII. Ses ſentimens apres la mort du Pere le Fevre.

La ſainte amitié qui avoit uni en peu de temps le Duc avec le P. le Fevre, luy fit reſſentir vivement la nouvelle de ſa mort : mais il en fut auſſi excité tout de nouveau à imiter ſa vertu, & à parvenir par le méme chemin qu'il luy avoit veu tenir, & par le ſecours qu'il attendoit de ſon interceſſion auprés de Dieu, au meſme bon-heur dont il le croyoit en poſſeſſion. Il travailla inceſſamment, depuis leur ſeparation, à recueillir les fruits des ſaints entretiens qu'ils avoient eus enſemble, & à mettre en pratique ſes conſeils. Comme ils alloient tous à l'établir de plus en plus dans la perfection du Chriſtianiſme, il s'appliquoit ſur tout à en jetter des fondemens profonds par une étude continuëlle de l'humilité.

CXXVIII. Il fait deux traitez ſur l'humilité.

A force de s'exciter luy-meſme à cette vertu, & de la pratiquer, il en penetra tellement la neceſſité & les motifs, qu'il en fit un fort beau Traité qu'il ne prétendoit eſtre que pour l'entretien & la nourriture de ſon ame, mais qu'un homme ſçavant & vertueux pour qui il avoit beaucoup de déference, l'obligea de donner au public, pour ſervir, comme il fait encore aujourd'huy tres-utilement, à ceux qui veulent travailler ſolidement à leur perfection. Comme ce

Le Docteur Dom Michel de Torrez qui fut depuis Jeſuite & Confeſſeur de Caterine Reyne

Livre qui a pour Titre, *le Collyre Spirituël*, fut en peu d'années imprimé plusieurs fois en diverses Langues, & a esté depuis peu traduit en François avec d'autres petits Ouvrages du SaintDuc, je n'en explique point icy l'ordre ni la methode; non plus que d'un autre Traité qu'il fit en ce mesme temps, par lequel il trouvoit dans toutes les actions ordinaires d'un Chrestien quelque sujet de se confondre devant Dieu, de luy demander quelque grace, & de le remercier de quelque bien-fait. Il dédia cét Ouvrage qu'il appella le *Miroir du Chrestien*, & qui n'est encore qu'un exercice d'humilité & d'anéantissement de toute estime & de tout amour de soy-mesme, à l'Abbesse de Gandie sa tante, à la vertu de laquelle il croyoit devoir une partie des graces qu'il avoit receuës de Dieu.

Regente de Portugal sœur de Charles-Quint.

CXXIX. Il se prepare à faire choix d'un ordre Religieux pour s'y retirer.

Il s'entretenoit avec d'autant plus d'assiduité dans ces pensées d'humilité profonde, & de confusion devant Dieu, & il se servoit avec d'autant plus de soin de ce Collyre salutaire, & de ce Miroir fidéle, qu'il s'y croyoit alors plus obligé, afin d'avoir les yeux de l'ame plus purs & plus ouverts, & de mieux découvrir la volonté de Dieu dans le choix important qu'il vouloit faire d'un Ordre Religieux, pour s'y retirer, suivant le vœu qu'il en avoit fait à Grenade. Il mit tout le monde en prieres pour cela, & il redoubla les siennes & ses austeritez, avec plus de ferveur que jamais.

CXXX. Ses irresolutions sur l'estat de

Il ne douta point d'abord, qu'il ne dust porter la Croix du Fils de Dieu, & renoncer à toutes les richesses & à toutes les grandeurs humaines, pour suivre

vie qu'il devoit embrasser. celuy qui estant riche s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté, & qui s'est fait obeïssant jusqu'à la mort, pour remedier à nostre orgueil & à

2. Cor. c. 8. nostre amour de l'indépendance. Sa premiere resolution fut donc d'entrer dans une Religion où la regularité fust en vigueur, & où l'on gardast exactement les vœux de pauvreté, de chasteté & d'obeïssance.

Mais il ne luy estoit pas si aisé de découvrir, entre les Ordres où l'on trouve ces avantages, celuy ou Dieu le vouloit. Son inclination le portoit à demeurer dans une vie solitaire & retirée, où ne connoissant plus le monde & luy demeurant aussi inconnu le reste de ses jours, il n'eust point eu d'autre estude que de se connoistre soy-mesme, d'autre occupation que de faire penitence, ni d'autre entretien qu'avec Dieu. Mais il reconnut bien-tost que c'eust esté se trop chercher soy-mesme en cherchant Dieu, & que la pure charité qui s'estoit répanduë dans son cœur, l'obligeoit à des sentimens plus desinteressez, & plus conformes aux desseins que la Providence avoit sur luy. Il luy sembloit que la justice Divine luy demanderoit compte de sa gloire qu'il croyoit luy avoir ostée par ses infidélitez passées, & qu'il ne pourroit la luy mieux rendre qu'en procurant le salut du prochain avec plus de soin qu'il n'avoit eu de negligence pour le sien propre: Dieu mesme luy en avoit donné, dés le temps de sa conversion, des desirs vehemens, qui ne luy permettoient pas d'esperer dans la retraite, ce repos d'esprit qu'il y eust esté chercher.

Sa ſeconde reſolution fut donc d'entrer dans un Ordre où les delices de la contemplation & de l'union avec Dieu, fuſſent mêlées avec les travaux de l'action pour le ſalut du prochain.

Pluſieurs raiſons le portoient à embraſſer la regle de S. François. Il en avoit eu la penſée dés ſon enfan- la grande auſterité, & l'extrême pauvreté de cét Ordre le charmoient, & ſa tendreſſe reſpectueuſe pour le Saint dont il portoit le nom, & par l'interceſſion duquel il eſtoit venu au monde, luy avoit donné de ce coſté-là un puiſſant attrait.

D'ailleurs, il avoit conceu une haute idée de l'eſprit de zele, de courage & d'humilité qu'il voyoit dans la Compagnie de Jeſus, & l'obſcurité qu'il eſperoit trouver plus aiſément dans cét Ordre encore tout nouveau, & perſecuté dés ſa naiſſance, par une infinité de perſonnes de toutes conditions, luy donnoit pour ce genre de vie une pente qu'il n'avoit pû même cacher au P. le Fevre. Il eſperoit y eſtre plus à couvert du danger d'eſtre élevé aux dignitez Eccleſiaſtiques, qu'il redoutoit ſur toutes choſes, & que les Jeſuites refuſoient dés-lors avec beaucoup de conſtance; cét eſprit d'humilité s'eſtant répandu dans leur Ordre dés ſon commencement, avant meſme qu'ils y fuſſent obligez par aucun vœu, ni par aucune regle particuliere, comme ils le furent depuis. Une certaine tendreſſe que Dieu met quand il luy plaiſt dans les cœurs, & qui eſt comme le langage ſenſible de la grace, appuyoit fort ces raiſons. Dom François reſſentoit une grande abondance de joye & de conſolation inte-

rieure quand il penſoit à ſe donner à cette Compagnie; au lieu que lors qu'il tournoit ſes penſées de l'autre coſté, ſon eſprit auſſi-toſt tomboit malgré luy comme dans la langueur, ſon cœur devenoit aride, & il perdoit tout-à-coup ce gouſt & cette onction divine, dont la bonté ſouveraine avoit coûtume de le favoriſer.

CXXXI. Il ſe détermine ſuivât le conſeil d'un ſaint Religieux de l'Ordre de ſaint François à entrer dans la Compagnie de Jeſus.

Mais ne voulant, apres-tout, s'en fier entierement, ni à ſa propre raiſon, ni à cet attrait d'une devotion ſenſible, il ſoûmit l'un & l'autre au jugement d'un Religieux admirable de l'ordre de ſaint François, dont Dieu s'eſtoit déja ſervi pluſieurs fois, comme nous avons dit, pour luy faire connoître ſa volonté. Ce Saint homme examina avec beaucoup d'attention tout ce qui ſe paſſoit en luy, & obſerva exactement la ſuite de tous les mouvemens de ſon ame, dont le Duc en rendoit un compte fidéle; & enfin aprés avoir bien recommandé l'affaire à Dieu, & avoir diverſes fois offert le Divin ſacrifice, afin d'obtenir la lumiere d'en haut pour un choix de cette conſequence dont le Duc le faiſoit l'arbitre; il ne douta point de l'aſſeurer que le deſſein de Dieu eſtoit qu'il entraſt dans la Compagnie de Jeſus.

Le B. Jean Texeda.

CXXXII. Il fait vœu d'entrer dans la Compagnie de Jeſus, & en écrit à S. Ignace.

Dom François prit ſa parole pour la voix de Dieu meſme, & commença auſſi-toſt d'y obeïr, changeant le vœu qu'il avoit fait en general de ſe faire Religieux en un vœu particulier d'entrer dans cette Compagnie. Comme les affaires qui ont eu beſoin d'une plus longue déliberation, demandent d'ordinaire dans la ſuite une plus prompte execution: le Duc dépeſcha

dés le jour mesme un Courier à saint Ignace, & luy écrivit une lettre par laquelle il luy mandoit sa resolution, & le supplioit instamment de vouloir le prendre entierement sous sa conduite, de le recevoir au nombre de ses enfans, & de luy permettre mesme, s'il le jugeoit à propos, de faire les vœux de Religion, que faisoient alors les Jesuites. Il l'informoit en même temps pleinement, non seulement des dispositions de son ame, mais aussi de son âge & de celuy de ses enfans, de sa santé, & de l'estat de sa maison & de ses affaires, luy en marquant distinctement toutes les circonstances, dont il jugeoit la connoissance necessaire au Saint, pour le mieux conduire & pour luy prescrire le temps & la maniere de chaque chose.

Saint Ignace reconnoissant d'abord que Dieu gouvernoit cette affaire, & que le Duc qu'il appella depuis quelque fois le Fondateur de la Compagnie de Jesus en Espagne, estoit celuy-là mesme qui devoit prendre dans cét ordre la place du Pere le Fevre, il luy fit par le même Courier une réponce, par laquelle il il luy déclaroit qu'il l'y recevoit, sans pourtant luy permettre encore d'en faire profession ouverte, ni de s'y consacrer par les vœux solennels de la Religion. Parce qu'en luy marquant toute la conduite qu'il devoit tenir dans les choses principales, il traça en quelque façon dans cette lettre, la vie que le Duc devoit mener durant les années suivantes, & qu'elle en contient comme un abregé, il est necessaire de rapporter icy ce monument illustre de l'obeïssance de Dom François, CXXXIII. S. Ignace approuve son dessein.

aussi bien que de la sagesse admirable de S. Ignace. En voicy donc les propres termes.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR.

CXXXIV. Réponce de S. Ignace à Dom François.

J'ay eu bien de la joye d'apprendre la resolution que la bonté Divine vous a inspirée. Je supplie tous les Anges & toutes les ames saintes qui joüissent de » sa gloire, de luy rendre au Ciel les tres-humbles » actions de grace, que nous ne pouvons assez luy ren- » dre sur la terre, pour cette marque si considerable de » sa bonté, qu'il donne à sa tres-petite Compagnie, en » vous y appellant. J'espere que sa Divine providence » en tirera de grands fruits pour l'avantage spirituël de » vostre ame, & pour celuy d'une infinité d'autres qui » profiteront de cét exemple. Pour nous qui sommes » déja dans cette Compagnie, nous en serons excitez » à commencer tout de nouveau à servir le Divin Pere » de famille qui nous donne un tel secours, & un ou- » vrier si choisi pour travailler à cette nouvelle vigne, » dont il a voulu que j'eusse la charge, quelque indi- » gne que j'en sois en toutes manieres. Je vous reçois » donc dés maintenant au nom du Seigneur pour nô- » tre Frere, & vous considerant desormais en cette qua- » lité, je ne puis que je ne vous promette d'avoir toû- » jours pour vous toute l'affection que je dois à cette li- » beralité si entiere avec laquelle vous vous donnez à » la maison de Dieu pour l'y servir parfaitement. Quant » à ce que vous desirez sçavoir de moy sur le temps » & la maniere dont vous entrerez en cette Compa- » gnie: aprés avoir fort recommandé à Dieu cette af- » faire & la luy avoir fait recommander par d'autres,

il me

il me ſemble qu'afin que vous vous acquittiez bien de «
toutes vos obligations ce changement ſe doit faire à «
loiſir, & avec beaucoup de précaution à la plus gran- «
de gloire de Noſtre Seigneur. Ainſi vous devez toû- «
jours diſpoſer peu à peu les choſes de telle ſorte, que «
ſans faire part à aucune perſonne ſeculiere de voſtre «
reſolution, vous vous trouviez en peu de temps hors «
des embarras où vous eſtes, & en eſtat d'executer «
ce que vous deſirez ſi ardemment de faire pour l'a- «
mour du Sauveur. Et pour m'expliquer encore plus par- «
ticulierement, je ſuis d'avis que puiſque vos filles ſont «
en âge d'eſtre mariées, vous cherchiez à les pourvoir le «
plus avantageuſement que vous pourrez & que le peu- «
vent pretendre des perſonnes de leur qualité. Si vous «
trouvez auſſi une occaſion favorable pour le Marquis, «
il n'eſt pas moins à propos de le marier. Pour ce «
qui eſt de vos autres fils, il ne faut pas ſeulement leur «
laiſſer la protection & les bonnes graces de leur aiſ- «
né auquel vos principales terres demeureront; mais «
vous devez de plus leur laiſſer du bien, & du revenu «
ſuffiſamment pour les entretenir ſelon leur qualité «
dans l'une des principales Univerſitez, & leur faire «
continuër leurs études dont ils ont déja de ſi bons «
commencemens. Il eſt croyable, au reſte, qu'eſtant ce «
qu'ils doivent eſtre, & tels que j'eſpere qu'ils ſeront, «
l'Empereur leur fera les graces que vos ſervices ont «
meritées, & que leur promet l'amitié qu'il a toûjours «
euë pour vous. Il faut auſſi faire avancer avec dili- «
gence les baſtimens que vous avez commencez. Car «
je deſire que toutes vos entrepriſes ſe trouvent dans «

» leur perfection, quand il plaira à Dieu que vostre
» changement soit divulgué dans le monde. En atten-
» dant que toutes choses puissent se conclure de la sor-
» te; puisque vous estes déja si avancé dans les sciences,
» vous ne sçauriez en faire un meilleur usage que de les
» consacrer à Dieu, en bastissant sur ce fondement hu-
» main l'édifice sacré de la Theologie. Je souhaite fort
» que vous vous y appliquiez avec beaucoup de soin,
» parce que j'espere que Dieu en tirera sa gloire; & je
» voudrois mesme, si cela se pouvoit, que vous prissiez le
» degré de Docteur en vostre Université de Gandie. Ce
» qui se doit maintenant conduire avec beaucoup de se-
» cret, le monde n'estant pas encore capable d'une nou-
» velle si extraordinaire, jusqu'à ce que le temps & les
» occasions nous donnent, avec la grace de Dieu, sur ce-
» la une entiere liberté. Je ne vous diray rien icy de tou-
» tes les autres choses, dont nous pourrons nous éclair-
» cir selon les occurences, sur lesquelles j'attendray sou-
» vent de vos nouvelles, comme de mon costé je vous
» écriray reglement des miennes. Je supplie la divi-
» ne & souveraine bonté d'augmenter toûjours par sa
» grace ses misericordes sur vous. Je suis, &c.

CXXXV. *Dom François se soûmet à tout ce que desire S. Ignace.* Le Duc receut cette Lettre comme si elle luy eust esté envoyée du Ciel, & quoy qu'il vist differer l'esperance qu'il avoit d'achever au plustost son sacrifice par les vœux de Religion, & qu'en cela ses desirs ne fussent pas pleinement satisfaits, il acquiesça avec respect à la volonté de Dieu qui luy estoit marquée par son serviteur. Cependant comme son humilité luy faisoit croire que cette grace pour laquelle on le re-

mettoit à un autre temps, estoit fort au dessus de son merite, il s'excitoit continuellement à s'en rendre plus digne, par le bon usage qu'il taschoit de faire de celle qu'on venoit de luy accorder par avance, en le recevant dans la Compagnie de Jesus.

Il commença donc dés-lors à faire une étude encore plus particuliere de la vie de Jesus-Christ, qu'il croyoit devoir uniquement regler celle d'un Jesuite, & à se former à ces vertus de l'Evangile qui n'agissent bien au dehors, qu'autant qu'elles sont bien établies au dedans, & qu'elles ont pris de profondes racines dans le cœur. Il luy sembloit que Dieu l'appellant à travailler à la sainteté & à la perfection des autres, il devoit en acquerir pour tout le monde : & cette grande ame ne voulant point mettre de bornes à la grace du Sauveur, embrassoit tous les moyens qui pouvoient le rendre ce flambeau ardent & luisant de l'Evangile, qui communique autant qu'il le peut, & aussi loin qu'il le peut, son ardeur & sa lumiere à tout ce qui l'environne. Ainsi ne se contentant pas dés-lors de s'unir plus intimement à Dieu par l'oraison, il se mit aussi à tâcher d'y unir les autres, & à se rendre plus capable de le faire encore mieux quelque jour.

CXXXVI. Il a de nouveaux desirs de se perfectionner.

Ce fut par cette raison qu'il commenca à s'exercer en particulier dans la prédication de l'Evangile, par laquelle il fit depuis de si merveilleux fruits. Il faisoit sur tout de temps en temps, de petis discours à la grille des Religieuses de Sainte Claire, & ces vertueuses filles ravies de son zéle, & surprises de la force & de l'ardeur de ses paroles que personne n'eust attenduës d'un

CXXXVII. Il commence à se disposer à travailler quelque jour à la perfection des autres par la prédication,

homme du monde & de cette qualité, en ressentoient des effets incroyables. Le Duc pratiquoit principalement cet exercice dans sa famille, & pour mieux cacher le dessein qui l'obligeoit à se former ainsi à l'Eloquence Chrestienne, il persuada à toutes les personnes de sa maison capables d'étude; que chacun devant rendre compte à Dieu du salut de son prochain, chacun devoit aussi prendre les moyens de le procurer; qu'on ne le devoit pas faire seulement par les exemples de sa vie, mais aussi par ses discours; que pour cela il n'étoit pas seulement utile, mais encore necessaire à tout Chrestien d'apprendre à parler de Dieu & des vertus du Christianisme, & à ne point rougir dans les entretiens du monde des veritez de l'Evangile qui doivent faire nostre gloire devant Dieu & devant les Anges & les hommes durant toute l'éternité. Il voulut mesme qu'on fist quelques-fois aprés disné dans sa famille, un discours sur quelque sujet utile, & que chacun eust son tour pour parler de la sorte. Le sien venoit plus souvent que celuy des autres, pour le bon-heur de ses domestiques qu'il portoit de telle sorte à leur devoir & à toutes les vertus du Christianisme, que sa maison ressembloit, par le profit qu'ils en faisoient, plûtost à une maison Religieuse qu'à celle d'un Grand Seigneur.

CXXXVIII Comme il leur apprenoit sur toutes choses l'art de se connoistre soy-mesme, il leur fit en ce temps-là sur cette connoissance si necessaire, un de ces discours, dont le sujet estoient ces paroles du Sauveur à la ville de Jerusalem ou à toute ame Chrestienne qui veut les

Il fait un discours à ses domestiques sur la connois-

prendre pour elle. *Si tu connoissois les desseins de Dieu pour t'établir dans la paix!* Ce discours se voit imprimé, & tout le monde peut encore en profiter. Ceux qui l'entendirent le firent de telle sorte qu'il y en eut quelques-uns que ce soin de se connoître eux-mesmes qu'il leur inspiroit, porta à entrer comme luy dans la Compagnie de Jesus. Le gouverneur de ses enfans qui estoit un homme sçavant, fut de ce nombre; & il n'y en eut aucun qui ne reconnust que cette éloquence estoit plustost puisée dans l'humble méditation de l'Evangile que dans la lecture des Livres, & qui ne jugeast à l'action de Dom François, à & l'ardeur & à l'onction dont toutes ses paroles estoient accompagnées, que Dieu leur parloit par sa bouche. sance de soy-mesme. Luc. c. 19.

CXXXIX. Les effets que ce discours fit en eux, devinrent encore plus considerables par un Exercice spirituël que le Duc avoit composé pour acquerir cette humble connoissance de soy-mesme, en comparant pour chaque jour de la semaine quelques bien-faits de Dieu, avec quelques ingratitudes de l'homme, & en tirant de là des sujets d'une profonde humilité. Cette pratique se voit imprimée avec ce mesme discours, & peut estre tres-utile à toutes les ames qui desirent s'établir dans cette vertu, pour leur apprendre à se confondre sincerement devant Dieu, & à éviter par ce moyen cette autre confusion qui donne la mort aux ames vaines, qui rougissent de l'Evangile, & des opprobres de la Croix du Sauveur. Il fait un livret en forme d'exercice spirituel sur le mesme sujet.

CXL. Dom François travaillant ainsi à s'aneantir & à s'humilier devant Dieu, estoit fort éloigné de pen- Il est obligé d'assister

en qualité de Tratador ou de President aux Estats de Monçon.

ser à s'élever devant les hommes; & il receut de nouvelles marques d'estime que le Prince Dom Philippe luy donna avec des sentimens tout differens de ceux qu'il en eust eus dans le temps qu'il avoit encore de l'ambition. L'Empereur qui avoit esté, comme nous avons veu, tres-satisfait des services importans que D. François n'estant encore que Marquis de Lombay, luy avoit rendus dans l'assemblée des Estats de Monçon de l'an 1542. où il estoit en personne, en attendoit encore de plus considerables dans celle de 1547. où devoit se trouver son fils Dom Philippe qu'il avoit laissé Regent de tous ses Estats d'Espagne en son absence. Il avoit fort recommandé à ce Prince de ne pas manquer de se servir en cette rencontre d'un homme qu'il avoit toûjours éprouvé si sage & si fidéle. Dom Philippe demeura si attaché au conseil de son Pere sur ce point, que plusieurs Lettres que le Duc luy écrivit pour s'excuser de cét employ, ne purent rien gagner sur luy. Non seulement il falût qu'il allast à ces Estats, il falût mesme que les plus grandes affaires passassent par ses mains, & il ne pût éviter l'honneur que le Prince fit à son merite & à sa vertu, le nommant pour estre un des *Tratadors* de l'assemblée, c'est à dire, un de ceux qui devoient y avoir le plus d'autorité dans les déliberations, & y estre à peu prés comme ce que sont les Presidens des Estats dans nos Provinces de France, où l'on à coûtume d'en tenir. Comme l'attachement qu'on a pour son Prince, est une suite de celuy qu'on a pour Dieu, & comme on sert Dieu mesme en servant le Prince,

le Duc s'acquita ſi bien de ce devoir de bon ſujet en cette occaſion, & ſervit ſi utilement, que Dom Philippe en demeura plus perſuadé que jamais de ſon merite, & plus diſpoſé à luy faire du bien. Cela alla ſi avant, & il luy donna tant de marques d'une confiance & d'une eſtime particuliere, que tout le monde crût qu'il vouloit le faire Grand Maiſtre de ſa maiſon. En effet ce Prince s'en eſtoit diverſes fois aſſez expliqué pour donner au Duc tout ſujet de craindre un nouvel engagement à la Cour par cette grande charge, que le Duc d'Albe n'eut enſuite que par l'averſion que Dom François témoigna en avoir, & par le refus de Dom Pedre de Figueroa, Comte de Feria, ſon parent; qui s'excuſa de la recevoir ſur ſes infirmitez, dont il mourut peu de temps aprés.

CXLI. Il fait mettre la reforme dans quelques maiſons Religieuſes de filles en Catalogne.

Noſtre Duc ne ſe ſervit alors de la creance que Dom Philippe avoit en luy, que pour luy perſuader de faire mettre la reforme, & de rétablir la regularité dans pluſieurs Monaſteres de Religieuſes de Catalogne, qui vivoient à peu prés de la maniere que vit encore aujourd'huy un grand nombre de Religieuſes en Eſpagne au grand ſcandale de tous les fideles. Le Prince en écrivit luy-meſme diverſes fois par le Conſeil de Dom François à S. Ignace, qui traita avec ſa ſageſſe & ſon zele ordinaire, cette affaire auprés du Pape, & en obtint tout ce que Dom Philippe deſiroit. Ce fut tout le fruit que noſtre Saint Duc tira de ſa nouvelle faveur, & comme il en craignoit toutes les autres ſuites avantageuſes ſelon le monde, autant qu'on à coûtume de les deſirer, il ſe haſta pour les

éviter de retourner à sa retraite de Gandie.

CXLII. Il souhaitte de faire les vœux de la Religion.

Ce nouveau danger où il se trouvoit, luy donnant encore plus d'aversion des grandeurs du siecle où l'on vouloit l'engager, luy donna aussi de nouveaux desirs de rompre tous les liens qui le retenoient au monde, & qui faisoient differer sa profession. Il en écrivit à S. Ignace avec beaucoup d'ardeur, & le supplia instamment de penser devant Dieu à luy trouver quelque moyen de se dépoüiller de luy-mesme & de tout ce qui n'estoit pas Dieu, afin de joüir bien-tost de la libre & glorieuse servitude de la Religion. Il luy représenta en mesme temps humblement, qu'encore qu'il crûst toutes les choses qu'il luy avoit recommandé de faire avant sa retraite de peu d'importance en comparaison de celle-là, il n'en negligeroit neanmoins aucune, & qu'il pourroit aprés sa profession continuër de les executer toutes plus heureusement qu'il ne les avoit commencées; puisqu'il esperoit en estre plus fortifié de la grace, qui luy estoit necessaire, dans ce reste d'engagement qu'il seroit obligé d'avoir avec le monde.

CXLIII. Le Pape luy permet de demeurer quatre ans dans le mõde apres avoir fait les vœux de Religion. Sur la fin de l'an 1547.

S. Ignace eut recours, selon sa coûtume à la priere, pour connoître la volonté de Dieu sur la demande de Dom François; & ayant ensuite proposé l'affaire au Pape, il en obtint tout ce que le Duc desiroit. De sorte que Dom François receut avec la réponse du Saint, un Bref de sa Sainteté, par lequel il luy estoit permis de donner ordre aprés sa profession, durant quatre ans, aux affaires de sa maison, & même de vaquer aux affaires publiques autant qu'il le jugeroit

jugeroit neceſſaire, & enfin de s'acquitter de toutes les obligations de Duc de Gandie, dont il devoit auſſi cependant retenir la qualité.

Je ne diray point icy qu'elles furent les larmes de joye avec leſquelles D. François receut ce Bref, & fit enſuite ſa profeſſion. Il ſuffit de dire que jamais la plus vaſte ambition du monde, ne fut plus pleinement contente que la ſienne, parce que l'avantage qu'il avoit recherché eſtoit infiniment plus grand & plus ſolide que tous ceux des hauts établiſſemens & des grandes fortunes de la terre. Les ſentimens qu'il eut alors de ſon bon-heur, ne ſe pourroient mieux voir que par les actions de grace, qu'il en rendit à Dieu ce jour-là, & par l'étonnement profond où il ſe trouva, de ce que la bonté divine daignoit élever par les vœux de la Religion un auſſi grand pecheur qu'il le croyoit eſtre, à la dignité de ſon ſerviteur & de ſon eſclave. On trouva parmi ſes papiers aprés ſa mort un écrit de ſa main qui eſt comme une humble effuſion de cœur devant Dieu; ou la tendre reconnoiſſance qu'il reſſentit en cét heureux moment, paroiſt encore toute vivante. Mais parce que mon deſſein eſt plus d'inſtruire en cette hiſtoire par des faits & par des exemples, que par des paroles, quelque ſaintes qu'elles puiſſent eſtre, je ne rapporteray point icy cét écrit, & j'ay jugé qu'il ſeroit plus à propos de le joindre aux autres œuvres ſpirituelles de S. François ſi on les imprime en noſtre langue, que d'en groſſir ce volume.

1. de Février 1528.

Aprés que le Duc eut fait ſa profeſſion dans la Chapelle de ſon College de Gandie, devant peu de té- CXLIV. Il regle en peu de téps

toutes les affaires de la maison.

moins, pour tenir la chose plus secrete, il ne pensa plus qu'à achever de se dégager effectivement de l'embarras de toutes les affaires séculieres, comme il en estoit déja dégagé de cœur, & à accomplir toutes les choses que son Saint Directeur luy avoit recommandées. Il s'y appliqua de telle sorte, que le terme de quatre ans porté par le Bref, ne luy fut pas entierement necessaire; & il semble presque que le temps & l'argent n'ayent pû, sans miracle, luy suffire, pour faire toutes les dépenses qu'il fit, & pour terminer autant d'affaires qu'il en termina en trois ans. Comme il faisoit toutes ces choses pour Dieu, il sembloit aussi que Dieu en fist, pour parler ainsi, ses propres affaires, à en juger par les succés extraordinaires qu'il leur donnoit: desorte qu'on ne les regardoit pas moins comme une recompense de la sainteté du Duc, que comme un effet de sa conduite. Il n'y a, pour en juger, qu'à considerer ses fondations pieuses, dont nous avons déja parlé, qu'il acheva toutes, & qu'il mit dans leur perfection, aussi bien que tous les édifices publics & celuy de son Château qu'il avoit commencez. Il eut toûjours avec cela, durant huit ans qu'il fut Duc de Gandie, les domestiques de son Pere avec les siens, ayant voulu continuer aux premiers la mesme subsistance & les mesmes appointemens qu'ils avoient du vivant de leur ancien Maistre. Il avoit de plus sa Chapelle composée de plusieurs Ecclesiastiques & entretenuë d'un bon nombre de Musiciens; & la consideration de ses enfans ne luy avoit pas permis de rien diminuër de la magnificence de ses emmeublemens,

ni encore moins de celle de ſon écurie, qui ne le cedoit pas pour le nombre & pour l'excellence des chevaux, à celle d'aucun autre Grand d'Eſpagne. Ses aumônes eſtoient cependant continuëlles & preſque immenſes, ſa charité n'y mettant point de bornes, & aucun pauvre n'ayant jamais manqué d'y trouver un prompt remede à ſa neceſſité.

Tout cela ne l'empeſcha pas de marier, peu de temps aprés ſa profeſſion, ſon fils aiſné à l'une des plus riches heritieres d'Eſpagne, fille du Comte d'Oliva de l'illuſtre maiſon de Centellas, & petite fille, du coſté de ſa mere, du Duc de Cardonne, dont elle devoit auſſi heriter de grandes terres : ce qui ne ſe pût faire ſans une dépenſe tres-conſiderable. Il n'en fit pas de moindres pour pourvoir auſſi avantageuſement qu'il fit ſes deux filles qui eſtoient demeurées dans le monde. Il donna l'aiſnée en mariage à Dom François de Rojas de Sandoüal, Comte de Lerme, & Marquis de Denia, dont le Pere eſtoit Grand Maître de la Maiſon de la Reine Jeanne Mere de Charles V. & dont le fils fut ce celebre Duc de Lerme premier Miniſtre d'Eſtat, ſous le regne de Philippe III. qui fut Cardinal aprés la mort de ſa femme, & qui vit naître du Mariage de ſon fils aiſné, qui eſtoit trois fois Duc & cinq fois Grand d'Eſpagne, avec la fille aiſnée du Duc de Medina-Celi, une fille qui épouſa depuis le Duc de Medina Sidonia, & qui en eut entr'autres enfans, Doña Luiſa de Gúſman, cette courageuſe Princeſſe, dont Dieu a voulu de nos jours couronner la vertu, en remettant le Duc de Bragan-

Dom Charles Marquis de Lombay

Donna Iſabella de Borgia.

ce ſon Epoux ſur le thrône qui avoit eſté uſurpé à ſon Ayeul. De ſorte qu'on peut maintenant, par ſon moyen, compter parmi les deſcendans de S. François de Borgia le Souverain de Portugal, qui gouverne aujourd'huy les Royaumes de ſes Anceſtres avec tant de bon-heur & d'équité; & une grande Reyne dont la pieté & les autres vertus toutes Royales, font l'admiration & le bon-heur de la grande Bretagne.

Dona Juanna d'Aragon.

Le Saint Duc maria ſon autre fille à Dom Jean Henriquez Marquis d'Alcañizes, qui eſtoit, comme le Comte de Lerme, un Seigneur des plus qualifiez & des plus riches, auſſi bien que des plus ſages & des plus accomplis de la Cour d'Eſpagne; dont tout le bien entra depuis dans la maiſon de Borgia, par le mariage de ſa fille unique avec un des fils de noſtre Saint, qui a laiſſé une illuſtre & nombreuſe poſterité.

Dom Alvare de Borgia.

Le Duc en faiſant toutes ces dépenſes ſi conſiderables, n'aliéna rien de ſon fonds, ne laiſſa aucunes debtes, & trouva encore, ſans emprunter, lorſqu'il renonça à toutes les grandeurs humaines, en faveur de ſon fils aiſné, de tres grandes ſommes d'argent comptant, pour faire les bonnes œuvres que nous dirons dans la ſuite.

CXLV. Son œconomie & ſes maximes ſur le deſordre des maiſons des grands.

Quoy qu'il attribuaſt tout cela à la miſericorde Divine qui vouloit par là le délivrer plus promptement du joug peſant & fâcheux des dignitez de la Terre, pour luy faire porter le joug doux & leger du Sauveur: la ſageſſe avec laquelle il régloit ſes affaires, & ſa prudence dans le choix de ceux à qui il en donnoit le ſoin, contribuoient extrémement à cette abondance

qui ſe trouvoit en ſa maiſon. Il avoit accoûtumé de « dire, que peu de bien paroiſt beaucoup quand il eſt « bien adminiſtré ; que les grands Seigneurs qui man- « quent de vertu & de fidelité envers Dieu, manquent « auſſi d'ordinaire d'Intendans & de Treſoriers ver- « tueux & fideles ; que les rapines des moindres offi- « ciers ſont toûjours fort grandes, lors que ceux à qui « ils doivent rendre compte de ce qu'ils ont en mani- « ment, les authoriſent par leurs exemples ; que ce n'eſt « pas merveille que perſonne dans une grande maiſon, « ne ſente les pertes du Maiſtre, quand il y eſt luy-meſ- « me inſenſible ; & qu'enfin ce n'eſtoit que par une « negligence prodigieuſe, qui eſt ordinaire aux gens de « qualité, & par un emportement furieux dans le plai- « ſir, qu'on voyoit tant de grandes maiſons renverſées, « & tant de grands Seigneurs reduits comme des en- « fans mineurs à avoir des tuteurs pour gouverner leur « bien, à recevoir de leurs creanciers comme par « aumône dequoy ſubſiſter, & à réparer leurs dépen- « ſes ſuperfluës & honteuſes par une diſette forcée, que « perſonne ne plaint, & dont la cauſe les rend auſſi « coupables devant Dieu, que mépriſables devant les « hommes. «

CXLVI. S. Ignace l'oblige de diminuër ſes auſteritez & ſes oraiſons.

Si Dom François prit tant de ſoin pour regler ſes affaires domeſtiques ſuivant le Conſeil de S. Ignace, il en prit encore davantage, afin d'accomplir les autres choſes qu'il luy avoit recommandées pour mettre l'ordre qu'il ſouhaitoit à ſes actions. Le Saint qui l'avoit conſideré avant ſa profeſſion comme un Novice qui devoit par une ferveur extraordinaire meriter la

grace de la perſeverance, & jetter de profondes racines d'une haute perfection, ne luy avoit rien preſcrit pour ce qui regardoit ſes auſteritez & ſes prieres: Mais comme elles euſſent eſté tout-à-fait exceſſives dans un autre temps, & comme en ruinant ſa ſanté, elles euſſent auſſi empeſché ſes études & les fruits de juſtice & de ſainteté qu'on en devoit attendre dans la ſuite, il crût y devoir mettre quelques bornes. Il luy ordonna donc de s'éloigner de Dieu en quelque façon pour l'amour de Dieu meſme, & de ſe priver des delices ſpirituelles en retranchant une partie du temps qu'il donnoit à la priere & à la méditation, pour augmenter celuy de l'étude. Il luy fit auſſi changer ſon régime & relâcher de ſes jeûnes continuëls qui luy avoient déja fort affoibli l'eſtomach: & au lieu que l'ardeur de ſa penitence luy faiſoit tous les jours verſer beaucoup de ſang, pour l'amour de celuy qui a donné tout le ſien pour nous, le Saint en luy permettant de prendre comme auparavant la diſcipline tous les jours, luy marqua en meſme temps que perſonne ne devant vi-
» vre ni mourir pour ſoy-meſme, mais pour celuy ſeul
» qui eſt l'autheur de la vie & de la mort, il faloit qu'il
» ſe contentaſt de la douleur qui mortifie la chair, & qui
» la rend plus ſoûmiſe à l'eſprit, & qu'il évitaſt celle qui
» la tuë; qu'ayant receu de Dieu le corps & l'ame pour
» ſon ſervice, il devoit luy rendre compte de l'un auſſi
» bien que de l'autre; & que les auſteritez qui nuiſent
» aux fonctions de l'eſprit, & qui nous empeſchent d'a-
» vancer la gloire de Dieu, ayant un effet tout contraire
» à celuy qu'on doit chercher en ſe mortifiant, elles

ſont preſque auſſi blâmables qu'elles ſeroient loüables ſi elles eſtoient réglées par une ſainte diſcretion.

Le Duc avoit beſoin de ces avis de S. Ignace, s'étant laiſſé trop emporter à cét eſprit de Penitence qui eſt ordinaire aux Saints dans les premieres années de leur converſion; & que Dieu meſme permet ſouvent pour les humilier davantage, & pour leur faire mieux connoître que la perte de leur ſanté les rendant incapables de toutes les grandes choſes qu'ils entreprennent pour ſon ſervice, ils en doivent neceſſairement tout le ſuccés à ſa grace.

Pour ce qui regardoit ce que ſaint Ignace avoit recommandé à Dom François touchant ſes études, ſon obeïſſance ne fut pas moins fidéle ni moins conſtante dans une choſe dont ſon inclination, ſon âge, ſes emplois & la vie qu'il avoit menée juſqu'alors ſembloient le devoir ſi fort éloigner. Pour y apporter une application plus entiere, il laiſſa ſon Chaſteau à ſon fils aiſné aprés qu'il l'eut marié, & ſe retira prés de ſon College dans un logis qu'il y avoit fait bâtir exprés, pour y demeurer avec ſes autres fils qui y faiſoient leurs études. Il ne voulut y eſtre ſuivi que d'un petit nombre de domeſtiques, pour n'y pas mener avec luy le meſme trouble & le meſme embarras qu'il évitoit par cette retraite.

CXLVII. Il laiſſe ſon Chaſteau à ſon fils aiſné, & ſe retire dans une autre maiſon pour étudier.

Ce fut là qu'il ſe mit tout de bon à étudier la Theologie de l'Echole, les traditions de l'Egliſe & les Canons des Conciles. On voyoit avec admiration ce Duc, ce Grand d'Eſpagne, & ce favory de l'Empereur, prendre aſſidument les leçons de ſes Profeſſeurs,

CXLVIII. Il étudie la Theologie ſcholaſtique & la poſitive avec application.

les consulter humblement sur toutes les choses où il trouvoit de la difficulté, marquer soigneusement leurs sentimens, s'exercer en particulier & en public pour imprimer plus avant dans sa memoire ce qu'il avoit appris, & ne rien negliger de tout ce que pratiquent les jeunes-gens qui sont sur les bancs, & qui aspirent à des degrez qui ne luy servoient pas moins à s'humilier devant Dieu & devant les hommes, qu'ils servent aux autres pour les élever.

CXLIX. Il accompagne ses études de sentimes d'une pieté tendre.

Comme il estoit plein de cette confiance en Dieu, qui empesche, suivant la parole du Sage, de déchoir & de s'affoiblir, il ne perdit rien de sa ferveur & de sa simplicité, par cette science qui enfle quelquefois le cœur, sans le remplir, & qui sert d'ordinaire si peu à nous donner l'humilité du Christianisme, à laquelle elle devroit nous conduire, qu'on peut dire à la honte de l'esprit humain, que les plus doctes & les plus élevez dans cette sorte de connoissances sublimes, ne sont pourtant pas les moins sujets à se laisser surprendre de l'aveuglement de l'amour propre.

Le Duc n'avoit garde de tomber dans ce défaut, qu'inspire insensiblement la vaine suffisance de l'école; puisqu'il ne desiroit d'acquerir cette abondance de lumieres & de dons spirituëls, que pour l'édification de l'Eglise, comme l'Apostre le conseille, & pour la sienne propre. Il jugea toûjours, en faisant les grands progrés qu'il fit dans ces hautes speculations de la Theologie, qu'il ne devoit sçavoir que Iesus-Christ crucifié; parce que c'est cette seule Science qui consacre les autres, par le bon usage qu'elle en fait, ou

1. Cor. c. 14.

qui

qui en donne du dégouſt & en montre l'inutilité.

Noſtre Saint Theologien aprés avoir étudié à fond la Theologie ſcholaſtique, aprés en avoir ſoûtenu des theſes avec l'admiration des plus ſçavans, & s'eſtre ſoûmis en differens temps, à tous les plus rigoureux examens, ſans vouloir en cela joüir du moindre privilege, en revenoit toûjours à l'humble ſcience de la Croix; & il s'accoûtumoit à fixer toutes les ſubtilitez de l'autre, pour s'établir plus ſolidement dans celle-cy. Ses études luy ſervoient à mieux prier & à prendre dans l'oraiſon des leçons plus utiles à ſon ame que ne le pouvoient eſtre toutes celles de ſes Profeſſeurs. Le ſaint Eſprit qui enſeigne toute verité, eſtoit dans *Ioan.* 13. cette école ſecréte ſon veritable Maiſtre, & luy apprenoit cette Theologie des Saints qu'on gouſte mieux par les ſentimens du cœur, qu'on ne la penetre par la force de l'eſprit. Comme il la jugeoit plus neceſſaire & plus difficile que l'autre, il ne s'y exerçoit pas moins aſſidument: il en propoſoit meſme quelquefois des theſes, qu'il appelloit les theſes d'humilité & de confuſion. On en voit encore aujourd'huy quelques-unes qu'il donnoit au Pere Emmanuël Sâ, qui eſtoit un des Profeſſeurs de ſon College, pour les faire ſoûtenir dans les heures que les Religieux de cette maiſon employoient à nourrir & à augmenter leur charité mutuëlle, par des entretiens familiers, qui ſervoient auſſi à les délaſſer de leurs travaux. Il propoſoit dans ces theſes, par des axiomes, & des problémes tirez de l'Ecriture, les differens degrez d'humilité, & les diverſes raiſons que nous avons de confondre noſtre orgueil,

& de nous bien persuader, comme il disoit luy-mesme, que nous ne sommes rien, & que nous ne pouvons rien devant Dieu, qu'il n'y a rien qui vaille en nous, sur tout pour ce qui regarde l'affaire de nostre salut, & que suivant la parole du Prophete, Dieu a la bonté de nous sauver pour rien.

Ps. 58.

Sa pieté ingenieuse avoit aussi reduit en forme de Litanies & d'aspirations vers Dieu tous les articles de la premiere partie de la somme de S. Thomas, afin qu'insensiblement son étude mesme devinst une sorte de priere & d'union actuëlle avec Dieu, & que ses disputes sur ses attributs divins, & sur les effets de sa grace, fussent toûjours accompagnées, d'une adoration profonde & d'une tendre reconnoissance. Il avoit plusieurs autres pareilles industries pour sanctifier son travail, pour y mêler encore plus d'ardeur qu'il n'y acqueroit de lumiere, & pour se prémunir contre cette étude séche & stérile de la Theologie, où l'ame s'accoûtumant à considerer nos plus saints mysteres d'une maniere purement speculative, y devient quelquefois presque insensible; & trouve la cause de son endurcissement dans ce qui merite le plus nostre tendresse, & ce qui nous marque d'avantage celle du Sauveur pour nous.

CL.
Toutes ses heures sont reglées.
Act. c. 6.

L'Esprit saint que Dieu donne à toutes les personnes qui luy sont soûmises par une humble obeïssance, bénissoit de telle sorte celle de Dom François, que son assiduité à l'étude & à la priere ne l'empeschoit pas de donner tous les ordres necessaires pour ses autres affaires, ni de remplir tous les devoirs de la justice,

aufquels fa condition l'obligeoit. Il avoit du temps pour tout; non feulement, parce qu'il n'en perdoit jamais; mais auffi parce qu'il avoit partagé fes heures fuivant fes obligations, & qu'il ne trouvoit point de meilleure méthode pour executer & pour avancer dans ce qu'on entreprend, que de regler fes actions & de deftiner dans la journée à chaque occupation le temps qui luy eft le plus propre. Voicy donc comme noftre Saint Duc partagea le fien durant les trois années qu'il employa à l'étude. *Eccl.* 8.

CLI. L'ordre de toutes fes actions durant la journée.

Se levant à deux heures du matin, il en paffoit fix dans la méditation & la priere, tantoft le vifage profterné contre terre, & tantoft à genoux; il fe confeffoit enfuite à huit heures, & entendoit la Meffe, à la fin de laquelle il communioit tous les jours; ce qu'il ne manqua jamais de faire depuis fa profeffion. Le refte du temps jufqu'à midy, eftoit pour fes leçons de Theologie. Avant le difné, il donnoit de courtes audiences aux Officiers de la Juftice, & à fes vaffaux, pour les affaires qui ne demandoient pas beaucoup de difcuffion. Il fe mettoit à table vers le midy, & apres avoir pris un repas tres-fobre, & qui ne pouvoit ni charger l'eftomach, ni diminuër la vigueur de l'efprit; il s'entretenoit familierement durant une heure avec fes enfans & fes domeftiques fur quelque bien-fait de Dieu & fur l'ingratitude de l'homme. Il donnoit encore la meilleure partie de l'apresdinée à l'étude de la Theologie, & à la lecture des Saints Peres: puis fa porte eftoit ouverte à tous ceux qui avoient à luy parler, foit pour luy rendre compte de

ſes affaires, ſoit pour recevoir de luy du ſecours dans les leurs propres. Comme il ne ſoupoit jamais, il ſe retiroit de bonne heure, & employoit le reſte de la journée à dire ſes prieres vocales, & à faire une humble & attentive lecture de la Sainte Ecriture, & de quelque autre livre de pieté. Aprés avoir paſſé tout le jour de la ſorte dans un continuel ſacrifice de ſoy-même, & s'eſtre tenu ſi ſaintement occupé de Dieu & pour Dieu, il prévenoit les jugemens rigoureux de ſa juſtice, en ſe rendant à ſoy-meſme un compte exact de toutes ſes actions, qu'il trouvoit toûjours pleines de defauts & d'imperfections, parce qu'il les meſuroit ſur l'infinie grandeur du Maiſtre pour lequel il les avoit faites. Se trouvant toû-jours ainſi coupable devant Dieu il ſe puniſſoit ſéverement, & il ne ſe couchoit point qu'il n'euſt ſatisfait à la Majeſté divine, par quelque mortification & quelque auſterité conſiderable. Il exerçoit meſme cette ſainte vengeance durant le repos de la nuit, qu'il ne prenoit pas ſur ſon lict, mais ſur l'eſtrade de ſon alcove qui n'eſtoit couverte que d'un ſimple tapis de pied.

CLII. Il établit un grand ordre dans ſa maiſon.

Cét ordre que le Duc avoit mis à ſes actions s'étendoit ſur toute ſa maiſon, & l'on y voyoit reluire tant de regle, tant de modeſtie & de charité, que c'eſtoit l'admiration non ſeulement de tout le païs, mais auſſi de toute l'Eſpagne. Pluſieurs perſonnes de qualité venoient exprés de fort loin pour en eſtre témoins, & il y eut entr'autres de grands Prelats qui furent ſi touchez de cét exemple, & qui eurent tant de confuſion, de voir un Grand d'Eſpagne & un Duc

vivre dans ſes Eſtats comme un ſaint Eveſque, pendant qu'ils vivoient dans leurs Diocézes en Cavaliers & en Grands du ſiecle, qu'ils en changerent effectivement de conduite.

On diſoit de luy la meſme choſe que l'Ecriture dit de Corneille le Centenier ; que c'eſtoit un homme Religieux & craignant Dieu avec toute ſa famille, & qui faiſoit de grandes aumônes au peuple fidéle. Dom François ſe croyoit ſur tout obligé d'en faire à ſes propres domeſtiques, & il eſtoit extrémement éloigné de la fauſſe charité de ceux qui abandonnent le ſoin de leurs ſerviteurs, & les fruſtrent de ce qu'ils leurs doivent, pour en faire de plus grandes liberalitez aux pauvres. Il avoit accoûtumé de dire que les premiers pauvres qu'il devoit conſiderer, eſtoient ceux de ſa maiſon, qui avoient conſumé leur jeuneſſe & leur ſanté à ſon ſervice, & que l'obligation de l'aumône eſtoit d'autant plus grande à leur égard qu'elle eſtoit jointe à celle de la juſtice & de la reconnoiſſance. Par le ſoin qu'il prenoit de leur ſanté, de leur fortune, & de leurs intereſts, il les engageoit à le ſervir fidélement, à ſuivre ſes inclinations dans ce qu'il deſiroit d'eux, & à imiter ſa vertu. Bien loin d'avoir cette hauteur inſupportable de la pluſpart des perſonnes de qualité, qui ſe font d'ordinaire des ennemis de de tous leurs domeſtiques, parce qu'il les traitent en eſclaves ; il imitoit la bonté de Dieu qui ne mépriſe aucun des ſiens, & qui par des tendreſſes toutes paternelles change en eux l'eſprit de crainte & de ſervitude en une charité filiale. Ainſi, au lieu que les Grands ſont

CLIII. Sa charité & ſa douceur envers ſes domeſtiques. *Act.* 10.

Mich. 7.

Pſ. 68.

mal servis, parce qu'ils veulent d'ordinaire avoir des domestiques qui leur soient plus soûmis qu'à Dieu, nostre Duc, au contraire, ne se faisant obeïr des siens que pour les rendre plus soûmis à Dieu, avoit ce rare avantage, qu'ils luy estoient plus attachez par une tendresse respectuëuse & par une amitié sincere, que par l'interest ou par la crainte.

CLIV. Ses soins pour la bonne éducation de ses enfans.

Faisant ainsi le devoir d'un bon maistre envers ses domestiques, il s'acquitoit encore mieux de celuy d'un bon Pere envers ses enfans, non seulement par le soin qu'il avoit de leur choisir de bons Gouverneurs & de bons Precepteurs, mais aussi par celuy qu'il prenoit de leur faire souvent rendre compte luy-mesme de leurs devotions & de leurs études, de leur parler assidument du Royaume de Dieu, & de les tenir toûjours occupez d'une maniere qui les perfectionnast dans la vertu & qui les éloignast de toutes sortes de vices.

CLV. Estant resolu de faire profession ouverte de Religieux de la Compagnie de Jesus, il est en peine du temps & du lieu propre pour cela.

Toutes les affaires qui avoient obligé Dom François de faire encore aux yeux des hommes le personnage de Duc & de Grand, dont l'amour de la Croix du Sauveur luy donnoit une si extréme aversion; se trouverent heureusement terminées dans l'année 1549. Il avoit pris le degré de Docteur, & en avoit acquis la capacité: Ses fondations pieuses, ses édifices publics, & ses autres entreprises estoient dans leur perfection: Ses debtes estoient toutes acquitées: Ses anciens domestiques estoient recompensez: Son fils aisné & ses filles estoient pourveuës aussi avantageusement qu'il eust pû le desirer selon Dieu & selon le monde, & ses autres enfans qui avoient des commen-

cemens heureux de vertu & de capacité, travailloient à en acquerir davantage par les ſoins des hommes vertueux & ſçavans qu'il avoit mis auprés d'eux, ſur la conduite deſquels il pouvoit ſe repoſer entierement. Il ſe voyoit par ce moyen en eſtat de quitter ce reſte de grandeur incommode dont il eſtoit environé, & rien ne pouvoit l'empeſcher de ſe dépoüiller entierement, & d'embraſſer avec une parfaite liberté Jeſus-Chriſt nud ſur la Croix. Il témoignoit ſur cela ſes deſirs à S. Ignace par toutes ſes lettres; & le Saint qui ſouhaitoit extrémement de luy doner cette ſatisfaction, prioit continuellement Dieu de luy en inſpirer les moyens.

Mais l'affaire n'eſtoit pas ſans de grandes difficultez: car le Duc demeurant plus longtemps en Eſpagne, ne pouvoit éviter que l'Empereur ne ſe ſerviſt de luy dans des affaires qui l'euſſent entierement détourné de ſes ſaintes reſolutions, & il recevoit tous les jours d'Allemagne, des avis certains du deſſein où eſtoit ce Prince de l'obliger à accepter des emplois honorables pour ſon ſervice. Que ſi, d'ailleurs, il alloit à Rome pour y faire ce changement heureux aprés lequel il ſoûpiroit, il ne couroit pas de moindres dangers ſous le Pontificat de Paul III. ce Pape devant ſon élevation à Alexandre VI. biſayeul de D. François, dont il avoit eſté creature, & recherchant tous les moyens d'en témoigner ſa reconnoiſſance aux Seigneurs de la maiſon de Borgia. En effet il avoit déja donné le Chapeau de Cardinal à Dom Rodrigue & à Dom Henry de L'an 1536.
Borgia tous deux freres puiſnez de Dom François, qui & 1539.
eſtoient morts fort jeunes bien-toſt aprés avoir eſté

revêtus de la pourpre, & il avoit souvent declaré qu'il vouloit élever en leur place à cette dignité un ou deux des enfans du Duc. Dom François redoutoit pour eux aussi bien que pour luy-mesme un honneur si dangereux, & par une rare modestie & une prudence tout-à-fait Chrestienne, il ne voulut jamais écouter toutes les propositions qu'on luy fit d'en faire la demande pour eux, s'en excusant toûjours sur leur jeune âge. Mais n'ayant pas la mesme raison pour se défendre luy-mesme de cét honneur, il avoit tout sujet de craindre que le Souverain Pontife, qui cherchoit avec quelque sorte d'empressement les occasions de le favoriser, ne le fist de la maniere du monde qu'il apprehendoit d'avantage, & qu'il ne le forçast lorsqu'il le verroit renoncer aux dignitez seculieres en prenant l'habit de Jesuite, à accepter les plus hautes dignitez Ecclesiastiques. Il luy sembloit que c'eust esté sortir du monde pour y rentrer d'une maniere beaucoup plus dangereuse ; & cette crainte qu'il avoit eüe dés le temps qu'il prit sa resolution de se faire Religieux, estoit la seule qui luy avoit fait de la peine, & qui eust esté capable de le détourner du changement de vie qu'il méditoit.

CLVI. La mort de Paul III. le tire de peine & le détermine d'aller à Rome.

Pendant qu'il estoit en cette inquietude, il plût à Dieu d'appeller à luy sur la fin de l'année 1559. le Pape Paul III. & de luy donner pour successeur dans la Chaire de S. Pierre, Jules III. qui n'avoit pas les mêmes obligations à la maison de Borgia, & dont le Duc devoit par consequent moins apprehender les bontez. Il ne hesita plus d'aller à Rome, & c'estoit le

sentiment

ſentiment de S. Ignace auſſi bien que le ſien. Le Jubilé de l'année 1550. luy donnoit une occaſion favorable de d'entreprendre ce voyage, que tant d'autres faiſoient alors par un ſentiment de pieté commun aux fideles, qui vont puiſer à la ſource meſme, les graces & les threſors de l'Egliſe, dans le temps que celuy à qui le Sauveur en a donné les clefs les tient ouverts à tout le monde. Il fut facile au S. Duc de cacher ſous cette devotion le deſſein qu'il avoit d'aller achever ſon ſacrifice, de voir & d'entretenir S. Ignace, & de regler toute ſa vie par les conſeils d'un homme dont le cœur *Act. 8.* eſtoit ſi droit devant Dieu.

Sa reſolution eſtant priſe, il fit une forme de petit teſtament, qui n'avoit rien de toutes ces clauſes ambiguës & ſujettes aux procés qu'on voit d'ordinaire dans les teſtamens des Grands; parce qu'il n'y avoit point de reſtitutions, ni de legs conſiderables, & que le Duc avoit eſté luy-meſme ſon executeur teſtamentaire, avant que de mourir de cette mort civile, ayant mieux aimé prendre ce ſoin que de le laiſſer à ſes heritiers. CLVII. Il fait ſon Teſtament.

Peu de jours avant ſon départ, il appella dans ſon cabinet le Marquis de Lombay ſon fils aiſné, pour luy faire part de ſa reſolution, & luy parla en des termes ſi remarquables, que ce n'eſt pas merveille ſi ce jeune Seigneur les conſerva tous, & ſi l'on peut encore aujourd'huy ſur une tradition auſſi fidele que la ſienne, les laiſſer ici à la poſterité mot à mot. CLVIII. Ses derniers avis à ſon fils aiſné & à ſes autres enfans avāt que de partir pour Rome.

« Je croy, Dom Charles, luy dit-il, que les preparatifs
« que vous me voyez faire, vous auront aiſément fait ju-
« ger que mon deſſein eſt d'aller à Rome, pour y viſiter

» les saints monumés de nostre Religion, qu'on y revere,
» & pour y gagner le Jubilé. Mais vous sçaurez de plus,
» que j'y vas dans la resolution de vous remettre, sous le
» bon plaisir de l'Empereur, tout mon bien entre les
» mains, & de me retirer dans la Compagnie de Jesus,
» pour y mieux servir Dieu, comme je le luy ay promis.
» Je vous diray en peu de mots ce que je desire de vous,
» laissant le reste à vostre sagesse & à la bonté de vostre
» cœur. Il est tres-important pour la gloire de Dieu, pour
» ma satisfaction, & pour vostre propre avantage, que
» vous viviez & que vous gouverniez vos vassaux de telle
» sorte, que personne ne puisse avec raison me blâmer
» de vous avoir laissé dans un âge si jeune une si grande
» charge, & d'avoir eu tant de confiance en vostre bon-
» ne conduite & en l'obeïssance que vous me devez.
» Ayez toûjours bien avant dans le cœur la loy de Dieu,
» pratiquez-la fidélement, & considerez-la infiniment
» plus que toutes les loix du monde qui luy sont con-
» traires. Mettez vostre honneur & vostre gloire à
» augmenter l'honneur & la gloire de Dieu. Souvenez-
» vous que je vous laisse pour tenir lieu de Pere à vos
» freres ; & soyez aussi celuy de vos domestiques & de
» vos sujets, les traitant avec une douceur & une bon-
» té qui vous en fasse moins craindre qu'aimer. Que la
» vertu trouve toûjours en vous un appuy asseuré ; & que
» le vice au contraire n'ait jamais la hardiesse de paroî-
» tre devant vous. N'ayez point de vanité de cette puis-
» sance qui vous éleve au dessus de tant d'autres per-
» sonnes ; mais plûtost humiliez-vous-en davantage,
» reconnoissant que vous en devez rendre un compte

rigoureux à celuy de qui vous la tenez, & que vous « n'emporterez pas en l'autre monde plus de bien ni « plus de grandeur que le plus pauvre & le plus miſe- « rable de tous les hommes. Ne vous hâtez jamais dans « aucune affaire de conſequence de prendre voſtre reſo- « lution ; appliquez-y, pour la mieux connoiſtre & pour « éviter la précipitation, la conſideration de la mort qui « eſt la pierre de touche, par laquelle nous pouvons « infailliblement juger de la valeur de chaque choſe. « Quoyque Dieu vous ait donné de l'eſprit & du bon « ſens, ne vous y fiez nullement, & ne faites aucune « choſe de conſequence ſans prendre conſeil des per- « ſonnes ſages & vertuëuſes. Tenez toûjours celuy qui « vous reprendra plus librement de vos defauts, & qui « contredira davantage vos paſſions, pour un ami plus « veritable & plus fidele, que celuy qui vous cachera « vos fautes & qui flatera vos inclinations. Je vous re- « commande de favoriſer de tout voſtre poſſible les « Peres de S. Dominique de Lombay, & les Peres de « la Compagnie de Gandie. Souvenez-vous que ce ſont « des fondations de vos Peres, & que vous ne rendrez « pas moins de ſervice à Dieu en les conſervant, qu'ils « luy en ont rendu en les établiſſant. Il n'eſt pas be- « ſoin que je vous recommande les Religieuſes de ſainte « Claire; puiſque vous ſçavez le merite de ces ſaintes fil- « les, que vous avez parmy elles une ſœur & pluſieurs tan- « tes, & que leurs prieres vous défendent, vous ſecou- « rent, & aſſeurent voſtre ſalut. Mais le conſeil le plus « utile que je puis vous donner, & que je vous recom- « mande de ſuivre plus que tous les autres, c'eſt que «

» vous preniez toûjours conseil de Dieu mesme, & que
» vous recouriez par la priere à la source de la lumiere
» & de la verité pour y trouver celle dont vous aurez be-
» soin. Si vous luy demandez la sagesse avec humilité &
» avec un desir sincere de l'obtenir, il ne manquera
» pas de vous l'accorder.

Le Marquis ne pût presque répondre à un discours si touchant que par ses larmes, qui furent bien plus éloquentes que ses paroles pour exprimer la resolution où il estoit d'obeïr toute sa vie aux saints avertissemens de son Pere. Le Saint Duc en donna de pareils à ses autres enfans, & à tous ses domestiques, qu'il laissa fort affligez d'une separation, qu'ils jugeoient bien devoir estre longue, & il partit ensuite le dernier jour d'Aoust de l'an 1550.

CLVIII. Il part de Gãdie dans la resolution de n'y jamais retourner.

Pendant que ceux qu'il quittoit répandoient beaucoup de larmes de douleur, il en versoit presque autant de joye. Il leva les yeux au Ciel en sortant de la porte de Gandie, & ayant dit tout-haut avec un goust de devotion, & un ton de voix qui attendrit tout le monde, le Pseaume, où David décrit le bon-heur du peuple de Dieu au sortir de l'Egypte, il ajoûta à la fin, avec un nouveau transport d'une joye toute sainte, ces paroles d'un autre Pseaume, *Nos liens sont brisez, & nous voila délivrez au nom du Seigneur.* Il quitta son païs dans le dessein de n'en avoir plus d'autre que celuy où il pourroit mieux servir Dieu; & il fut toute sa vie si ferme dans cette resolution, qu'ayant esté depuis souvent en diverses Provinces d'Espagne, & ayant mesme passé plus de vingt ans aprés, fort proche de Gan-

Ps. 113.

Ps. 123.

die, il ne voulut jamais y aller, ni consentir à retarder d'un seul jour pour sa propre satisfaction, ou pour celle de ses proches & de ses anciens vassaux, l'œuvre de Dieu pour laquelle il estoit alors envoyé par le Pape Pie V. comme nous verrons dans la suite de cette histoire.

Le Duc de Gandie fut accompagné dans ce voyage de Dom Jean de Borgia son second fils, & d'environ trente de ses domestiques à cheval. Quelques Peres de la Compagnie de Jesus, mandez avec luy par saint Ignace, pour assister à une assemblée de tous les Profés de cét Ordre, se joignirent aussi à luy: mais il sembloit à la maniere dont ce voyage se faisoit qu'ils ne fussent pas les seuls Religieux de la troupe & qu'elle en estoit toute composée: tant les personnes de la suite du saint Duc estoient reglées, & appliquées à tous les exercices de pieté qui pouvoient rendre leur pelerinage plus saint & plus agreable à Dieu. D. François ne relaschoit rien de ce qu'il avoit accoûtumé de pratiquer chez luy: Il se confessoit & il cómunioit tous les jours à l'ordinaire; & il continuoit aussi ses mesmes austeritez autant qu'il luy estoit possible. Il prenoit son repas sur le midy, & faisoit le soir une legere collation. Cóme il ne luy estoit pas aussi aisé de cacher ses mortificatiós dans les hostelleries que dans son logis, il ne put empescher qu'on ne l'entendist exercer sur son corps de saintes cruautez, & il arriva souvent que ceux de ses gens qui s'estoient relevez exprés la nuit pour aller écouter à la porte de sa chambre, compterent chaque fois plus de cinq cens coups de discipline. Il employoit tout le temps qu'il estoit en chemin, tantost à la medita-

CLIX. Il regle durãt le voyage ses prieres & ses austeritez comme auparavant.

tion & à la priere, tantost à des entretiens utiles & à des conferences spirituelles; & le partage des heures destinées à chaque chose que chacun gardoit comme luy, en rendoit le voyage d'autant moins ennuyeux & beaucoup plus profitable à toute sa suite.

CLX. Il reçoit de grands honneurs des Ducs de Ferrare & de Florence.

Hercules d'Este, cousin germain du Pere de D. François.

Quoy que son humilité & la sainte impatience qu'il avoit de voir saint Ignace, & de suivre en toutes choses sa conduite, luy fissent haster son voyage, & éviter soigneusement de passer en chemin par les lieux où l'on luy eust rendu de plus grands honneurs, il ne pût se défendre des civilitez du Duc de Ferrare son proche parent, qui ayant appris qu'il estoit en chemin, luy écrivit des lettres tres-pressantes pour l'obliger de passer à Ferrare, & envoya une personne de qualité de sa maison plusieurs journées au devant de luy, pour l'y engager d'avantage. Tous les honneurs qu'il receut de ce Prince durant quatre jours qu'il fut obligé de demeurer avec luy, & ceux que luy fit ensuite, à son exemple, le Duc Cosme de Medicis qui le retint deux jours à Florence, ne firent qu'augmenter son dégoust pour la gloire & les vaines grandeurs du monde, & l'empressement qu'il avoit de se rendre à Rome pour y embrasser entierement l'humilité de la Croix du Sauveur.

CLXI. Son entrée dans Rome.

Dom François ayant resolu d'entrer la nuit à Rome, pour éviter la reception qu'on vouloit luy faire, en avoit donné avis à saint Ignace: mais le Saint luy manda qu'il devoit encore une fois souffrir ces sortes d'honneurs, puisqu'il ne pouvoit les refuser sans offenser toutes les personnes qui desiroient de les luy

rendre, & que la repugnance interieure qu'*il y* avoit luy ſuffiroit pour avoir en cette occaſion le merite de l'humilité, ſans perdre celuy de la charité & de l'obeïſſance. L'Ambaſſadeur de l'Empereur, le Prince Fabrice Colonne, pluſieurs Cardinaux, & pluſieurs Seigneurs qui avoient de l'obligation à la maiſon de Borgia, honorerent cette entrée de leur preſence avec un nombreux cortége; les plus conſiderables de la Cour luy offrirent leurs Palais, & le Pape meſme l'envoya inviter de venir loger au ſien. Mais comme D. François ne penſoit qu'à s'humiilier, & à s'aneantir pour Jeſus-Chriſt, il n'avoit garde d'accepter ces offres, ni de preferer le faſte & la magnificence du ſiecle au bon-heur de vivre auprés de S. Ignace.

Il fut d'abord deſcendre à la Maiſon des Peres de la Compagnie de Jeſus, où l'on luy avoit préparé un appartement. Le Saint l'attendoit à la porte, & ne pût empêcher que l'humble Duc ne ſe jettaſt à ſes pieds, & ne luy baiſaſt la main en l'abordant. Il parut alors que la charité unit mieux les cœurs des Saints, avant meſme qu'ils ſe ſoient jamais veus, que toutes les amitiez fondées ſur l'intereſt, ou ſur un merite & des qualitez humaines, n'ont coûtume de lier les perſonnes du monde qui ont le plus longtemps vécu enſemble. On voyoit les ſentimens de ces deux grands hommes dans la tendreſſe de leurs embraſſemens, & il eſtoit aiſé de reconnoiſtre aux larmes de joye qu'ils verſoient l'un & l'autre, que ſi le Duc en avoit une extrême d'eſtre enfin avec celuy que Dieu luy avoit donné pour Pere, & de la ſageſſe duquel il

CLXII. Sa premiere entreveuë avec S. Ignace.

faisoit une si haute estime ; ce Saint n'en avoit pas une moindre de reconnoître en luy tant d'effets merveilleux de la grace du Sauveur, & d'y prévoir tout ce que Dieu devoit faire par son moyen à l'avantage de son Ordre & de toute l'Eglise.

CLXIII. Il rend une premiere visite au Pape.

Leur premier entretien dura peu de temps, parce qu'il falut que le Duc allast saluër le Pape, qui desiroit extrémement de le voir. Sa Sainteté le receut avec beaucoup plus de marques de bonté, & de distinction qu'il n'avoit accoûtumé d'en donner aux autres personnes de sa qualité ; & à ceux mesme qui tenoient comme luy le rang de Prince dans Rome. Il le loüa fort de l'exemple qu'il donnoit au reste du monde, par une conduite aussi sainte que la sienne, & sur tout par cette pieté avec laquelle il venoit de si loin reverer les reliques des Saints Apostres ; & il » ajoûta que si une vertu aussi éclatante que la sienne, » faisoit sur les esprits des Princes & des Grands tout » l'effet qu'elle eust dû y faire, on verroit revivre la fer- » veur & la foy qui estoient en vigueur aux plus heureux » temps de l'Eglise, lorsque les premieres testes du » monde venoient s'humilier devant les sepulcres glo- » rieux des Princes des Apostres, & honorer la puissan- » ce de Jesus-Christ dans celle de son Vicaire. Il l'invita ensuite d'une maniere encore plus pressante, de venir prendre un appartement au sacré Palais, luy disant qu'il seroit bien aise de l'avoir auprés de luy, pour le voir & l'entretenir plus souvent durant tout le sejour qu'il feroit à Rome. Mais le Duc remerciant humblement le saint Pere, de toutes ses honnestetez

le supplia

le ſupplia d'agréer qu'il demeuraſt dans la Maiſon des Jeſuites, où il eſperoit trouver plus de repos & de loiſir pour penſer à ſoy-meſme; l'aſſeuranr au reſte qne ſi ſa Sainteté luy permettoit d'aller quelquefois luy baiſer les pieds, & recevoir ſa benediction, il prendroit toûjours ſi bien ſon temps, que ce ne ſeroit jamais l'éloignement de ſon logis qui le priveroit de cét honneur.

Aprés cette viſite il receut celles de tous les Cardinaux & de tous les Prelats, qu'il leur rendit ſelon la coûtume, le plûtoſt qu'il luy fut poſſible, pour en faire d'autres plus ſaintes & qui eſtoient plus de ſon gouſt, aux ſepulcres des veritables Princes de l'Egliſe, qui l'ont fondée de leur ſang, & qu'il jugeoit bien plus dignes de ſes profonds reſpects. Rendant tous ces devoirs de civilité aux puiſſances de la Terre, dans un autre eſprit qu'on ne le fait d'ordinaire, on s'appercevoit aiſément, à la modeſtie avec laquelle il s'en acquitoit, qu'il ſatisfaiſoit plûtoſt en cela à l'humilité & à la charité Chreſtienne qu'il avoit dans le cœur, qu'à l'uſage du monde qui a établi ces ceremonies.

CLXIV. Il reçoit les viſites de toute la Cour de Rome, & les rend enſuite.

Mais il donnoit encore de plus belles marques de ces vertus au dedans de la Maiſon des Jeſuites, où il le pouvoit avec plus de liberté. Comme il regardoit avec une admiration incroyable les premiers Peres de cét Ordre que Dieu avoit remplis ſi abondamment de ſon Eſprit; il n'y avoit point d'employ ni d'exercice ſi humble parmy eux, qu'il n'enviaſt aux derniers Officiers d'une ſi ſainte famille, ni de ſervice

CLXV. Il édifie par ſon humilité & par ſa ferveur les Jeſuites chez qui il s'eſtoit logé.

ſi mépriſable aux yeux des hommes qu'il ne taſchaſt de leur rendre avec une eſpece d'ambition, où il craignoit meſme quelquefois de ſe trop élever au deſſus de luy-meſme : parce que trouvant tout grand & honorable dans la maiſon de Dieu, il luy ſembloit recevoir de ces humiliations une gloire dont il ſe croyoit tout-à-fait indigne. Il baiſoit avec reſpect les pieds de ces hommes apoſtoliques qui avoient tous porté l'Evangile de la paix dans pluſieurs Royaumes & chez pluſieurs nations differentes ; & leurs entretiens pleins de cette ardeur, qui avoit autrefois animé ceux des premiers fidéles, faiſoient toutes ſes delices.

CLXVI. Il regle toute ſa conduite par les avis de S. Ignace.

Il eſtoit, ſur tout, autant qu'il pouvoit avec S. Ignace, & il achevoit de luy ouvrir entierement ſon cœur ; & de luy rendre compte de ſes auſteritez, de ſes exercices de pieté & de toute la conduite interieure de ſon ame avec plus d'exactitude qu'il n'avoit pû le faire par lettres, afin de ne regler plus dans la ſuite toutes ſes actions que ſur les conſeils qu'il en recevroit. Le Saint prenoit un extrême plaiſir à remarquer tous les treſors de la Grace que Dieu avoit mis dans cette grande ame, & à le diſpoſer aux deſſeins que la ſageſſe divine avoit ſur luy, pour la gloire de ſon ſaint Nom & pour le ſalut de tant de peuples. Il luy expliquoit de prés, avec plus de ſoin & d'application qu'il n'avoit pû faire de loin, les voyes du Seigneur, toutes les veuës que cette bonté infinie luy avoit communiquées pour la perfection de ſon inſtitut, & pour la ſanctification du monde, l'uſage des moyens differens par leſquels il vouloit en eſtre glo-

rifié, & les vertus dont tous ſes enfans devoient faire une étude particuliere pour ſe rendre propres aux fonctions de cét Ordre. Dieu ouvroit cependant le cœur du Saint Duc, pour y faire entrer plus avant les paroles de ſon ſage Directeur. Il recevoit avec une avidité extraordinaire cette divine ſemence qui devoit porter dans ſon temps des fruits ſi abondans ; & ſon eſprit prenant tous les traits de celuy de ſon Directeur, ſe formoit l'idée parfaite ſur laquelle il devoit quelque jour, eſtant dans la place de ce Saint, continuër ſes ouvrages, & mettre avec la grace de Dieu la derniere main à tant de grandes & de ſaintes entrepriſes qu'il avoit commencées. *Act. 16.*

CLXVII. Il gagne le Jubilé de l'année ſainte avec beaucoup de preparation.

Dom François ne pouvoit eſtre dans de meilleures diſpoſitions pour gagner le Jubilé, il regarda comme un avantage tres-conſiderable celuy de pouvoir demander à Jeſus-Chriſt par l'interceſſion de ſes Saints Apoſtres & de ſes premiers Martyrs, ſur les lieux mêmes où ils avoient ſéellé leur foy de leur ſang, cét eſprit de zéle dont ils avoient eſté enflammez, & qui eſtoit ſi neceſſaire à l'eſtat de vie qu'il alloit embraſſer. Voulant faire ſes ſtations dans ces ſentimens, il s'y prepara par une confeſſion generale de toute ſa vie qu'il fit à ſon ſaint Directeur, & employa enſuite pluſieurs ſemaines à viſiter attentivement tous ces auguſtes ſanctuaires. Au lieu que l'occupation la plus ordinaire des Eſtrangers qui ſe trouvoient alors à Rome, eſtoit à peu prés la-meſme que celle de ceux qui ſe trouvoient à Athenes du temps de ſaint Paul, qui donnoient tout leur temps & tout leur ſoin à dire

& à apprendre des nouvelles du monde ; toute celle du Duc estoit d'y reconnoître & d'y reverer les anciens monumens de nostre sainte Religion. Car il n'estoit pas curieux de toute sorte d'antiquité, la profane ne le touchoit nullement, & il n'avoit que du mépris pour tous ces restes superbes d'une vaine grandeur, dont tant de Chrestiens recherchent plus soigneusement l'origine & les ceremonies, que celles du Royaume de Jesus-Christ & de leur propre salut. Mais n'y considerant, comme on le rapporte de S. Fulgence, que ce que la Foy & la Religion luy rendoient venerable, la beauté de cette premiere Ville de la terre ne servoit qu'à le faire soûpirer pour la Jerusalem celeste. Il n'admiroit ni la magnificence des Princes Payens, à qui elle a esté si inutile, ni la beauté des grands ouvrages d'architecture & de sculpture : mais toute son atention & toute son estime estoit pour la force de l'Esprit Saint dont les Apostres & les Martyrs avoient esté possedez ; & il ne trouvoit rien de beau & de grand que les monumens de leurs victoires sur les puissances des tenebres, & les precieux vestiges de la grace qui les avoit animez. Il les remarquoit tous avec soin, & sa pieté éclairée luy faisoit tous les jours découvrir en ces sacrez lieux qu'il arrosoit sans cesse de ses larmes, de nouvelles merveilles, qui renouvelloient sa tendresse & sa profonde veneration pour nos mysteres.

Dans sa vie ch. 13.

CLXVIII. Il fonde le College Romain & l'Eglise de

Mais ce soin qu'il avoit de se sanctifier luy-mesme, ne l'empeschoit pas de penser aussi assidument aux moyens de sanctifier les autres par des fondations

dont les fruits fussent durables sur la Terre, & immortels dans le Ciel. Il avoit, en venant à Rome, fort entretenu les Ducs de Ferrare & de Florence, l'Archevesque de Gennes, & le Legat du saint Siege à Bologne de l'avantage qu'ils pourroient procurer à ces Villes en y établissant des Jesuites, & l'on peut dire que les Colleges de ces Peres qui y furent fondez l'année suivante, furent des suites des heureuses dispositions qu'il y avoit laissées. Mais il fit quelque chose de plus considerable pour la gloire de Dieu dans le peu de mois qu'il fut à Rome, employant ce temps à la fondation du College Romain. Chacun sçait les fruits admirables qu'il a plû à Dieu de tirer pour toute son Eglise de l'établissement de cette maison, dont il est sorti tant de zélez & de sçavans personnages, qui ont combattu l'heresie avec tant de succés & reprimé le libertinage dans toutes les Provinces de l'Europe. Un grand nombre d'hommes Apostoliques se forment encore tous les jours dans cette illustre Academie, & y acquerent cette abondance des vives lumieres de la foy, & ce feu divin de la charité qu'ils vont ensuite répandre par tout, jusqu'aux extremitez du monde. Ainsi l'on peut dire que c'est, aprés Dieu, au zéle de D. François de Borgia que l'Eglise doit tant de sçavans Prédicateurs qui travaillent depuis plus d'un siecle sans intermission à dissiper les tenebres de l'infidélité, & tant de Martyrs qui ont fondé de nouvelles Eglises, & arrosé de leurs sueurs & de leur sang les nouvelles plantes de Jesus-Christ. Saint Ignace qui prévoyoit assez les grandes & heureuses suites

la Maison Professe des Jesuites à Rome.

de cét établissement, le souhaitoit avec beaucoup d'ardeur ; & c'estoit assez pour donner de pareils desirs à nostre Duc, qui sçavoit que cét homme selon le cœur de Dieu, ne s'affectionnoit de la sorte, qu'à ce qu'il reconnoissoit par des lumieres particulieres du Ciel estre fort à sa gloire & à l'avantage de son Eglise. Il employa liberalement à cette œuvre de Dieu la meilleure partie de ce qui luy restoit d'argent, & quoy que cela fust suffisant pour luy donner le titre de Fondateur de cette maison, & qu'il le meritast encore depuis par les secours continuëls qu'il y envoya d'Espagne pour la faire subsister, il le refusa constamment, & jamais la reconnoissance de saint Ignace & de sa Compagnie, ne pût vaincre sur ce poinct son humilité. Il laissa cette qualité à quiconque auroit le zéle & le pouvoir de mettre la derniere main à une si grande entreprise, & ce fut depuis le Pape Gregoire XIII. qui accepta ce titre, que le Saint Duc avoit refusé, & qui acheva de fonder & de bastir ce College, avec une magnificence & une liberalité digne d'un si grand Pontife. De sorte que l'on y a toûjours veu depuis jusqu'à deux ou trois cens jeunes Religieux de cette Compagnie de toutes les Nations de l'Europe, qui s'y appliquent à se perfectionner, pour travailler ensuite à la perfection de tout le monde. La premiere fondation de ce College, ne fut pas la seule qu'il fit à Rome pour ces Peres, il commença de faire bâtir une Eglise à leur Maison Professe, & il faisoit travailler sans discontinuation aux fondemens de cét Edifice, qui fut

depuis changé, comme nous le verrons, par ses soins & par son crédit en cette magnifique Eglise du Jesus, qu'on regarde aujourd'huy comme une des grandes beautez de Rome.

Ces entreprises, à l'achevement desquelles il employoit le secours de ses amis, & sa faveur auprés du Souverain Pontife, rendoient sa demeure necessaire à Rome; & les delices interieures qu'il goustoit dans de si pieux exercices, & dans la visite des lieux saints, luy faisoient trouver ce sejour beaucoup plus agreable qu'il ne l'est d'ordinaire à tant d'autres personnes qui y sont retenuës par leur curiosité, par le soin de leur fortune, & par le commerce des affaires politiques, ou par d'autres engagemens de plaisir & d'interest. Il estoit donc fort resolu d'y passer quelques années auprés de son saint Directeur; & il se pressoit mesme, pour cela, d'executer le dessein qu'il avoit de se démettre de tous ses titres de grandeur. Mais ne le pouvant faire sans le consentement de l'Empereur, il luy envoya exprés à Ausbourg celuy de ses Gentils-hommes en qui il avoit le plus de confiance, & qu'il croyoit le plus capable de bien ménager cette affaire. Comme rien ne peut mieux marquer son esprit & la disposition où il estoit alors que la lettre dont il le chargea; 'il est bon de la rapporter icy, traduite fidélement sur l'original mesme. Elle à au haut de la premiere page, ces quatre lettres *S. C. C. M.* qui veulent dire *Sacrée, Cesarée, Catholique, Majesté.* C'étoit les titres que prenoit ce Prince comme Empereur & comme Roy d'Espagne.

CLXIX. Il écrit à l'Empereur pour se démettre de tous ses titres & de ses charges.

Gaspard de Villalon.

» Noſtre Seigneur ſçait avec quelle paſſion j'ay de-
» ſiré que voſtre Majeſté vinſt en Italie, comme on l'eſ-
» peroit icy, pour pouvoir luy dire de vive voix ce que
» je me donne l'honneur de luy écrire; ſuppléant par
» cette lettre à l'audience qu'elle euſt eu la bonté de
» me donner. Mais de quelque maniere que je me pre-
» ſente à voſtre Majeſté, ce ſera toûjours avec beaucoup
» de confuſion, puiſqu'eſtant un auſſi grand pecheur
» qu'elle l'a pû connoiſtre elle-même en partie, durant
» tout le temps que j'ay mal edifié par mes exemples ſa
» maiſon & toute ſa Cour Imperiale, je dois d'abord
» luy en demander pardon, comme je le fais tres-hum-
» blement; m'offrant d'y ſatisfaire par toutes les pei-
» nes qu'il plaira à la juſtice Divine & à celle de voſtre
» Majeſté de m'impoſer. J'eſpere qu'en cela voſtre Ma-
» jeſté me traitera doucement à l'exemple de ce Dieu
» des miſericordes qui a voulu par une bonté infinie,
» quoyque j'euſſe merité tant de fois par mes pechez
» d'eſtre jetté au plus profond de l'abyſme, me con-
» ſerver juſqu'à ce que j'ouvriſſe un peu les yeux de l'a-
» me pour voir ce qu'il a fait pour moy, & ce que j'ay
» fait contre luy. Il me fit la grace de m'inſpirer auſſi-
» toſt aprés la mort de la Ducheſſe de Gandie, la re-
» ſolution où je ſuis. J'ay eu quatre ans depuis pour y
» penſer & pour m'y diſpoſer; pluſieurs grands ſervi-
» teurs de Dieu luy ont offert pour cela des prieres
» continuëlles, & ces deſirs de me donner à luy croiſ-
» ſant tous les jours, à meſure que ſa divine lumie-
» re diſſipe les tenebres de mon cœur, j'oſe enfin,
» malgré mon peu de merite, & par la ſeule confiance

que

que j'ay au secours de celuy qui m'appelle, entrer « dans la vigne du Seigneur, & me presenter sur le tard « pour y travailler aprés avoir employé tout le jour à « la détruire & à la ruiner. Il a plû à cette bonté infi- « nie, & à cette clemence qui est une mer sans fond & « sans bornes, de porter ses serviteurs de la Compagnie « de Jesus à me recevoir dans leur Ordre: mais je n'ay pû « encore executer le dessein que j'ay de m'y retirer pour « y servir Dieu jusqu'à la mort, voulant auparavant sa- « tisfaire à toutes les obligations d'un Pere à l'égard de « ses enfans, dont j'espere estre entierement quitte dans « deux ou trois mois. Je croy que ces Peres, aprés cela, « ayant moins d'égard à mon indignité, qu'aux paro- « les du Sauveur du monde qui nous asseure qu'il est ve- « nu pour appeller à luy les pecheurs aussi bien que « les justes, accompliront mes souhaits. C'est ce qui « m'oblige à supplier tres-humblement vostre Majesté « comme son sujet, comme son domestique, & com- « me Commandeur de son Ordre de S. Jacques, qu'il « luy plaise me donner en cette occasion la marque la « plus avantageuse que je puisse recevoir de la faveur « dont elle m'a toûjours honoré, & qu'elle trouve bon « que dans le peu de jours qui me restent à vivre, je « puisse, en pleurant comme je dois, le temps que j'ay per- « du reparer, en quelque maniere le passé, reconnoître la « misere & les dangers du present, & pourvoir à l'incer- « titude de l'avenir. Si nostre Seigneur me fait la grace « de corriger ma mauvaise vie, & de luy estre plus agrea- « ble, je promets à vostre majesté que j'offriray des sa- « crifices & des prieres continuelles pour sa santé, & «

» beaucoup plus encore pour ſon ſalut. Je demanderay » à la bonté infinie que comme elle luy a accordé de » ſi grandes victoires ſur les infidéles & ſur les hereti- » ques, elle ne luy en donne pas de moindres ſur ſes » ennemis inviſibles, & ſur les paſſions du vieil-hom- » me qui luy reſtent à vaincre & à mortifier ; enſorte » quelle puiſſe dire avec l'Apoſtre : *Dieu me garde de* » *mettre ma gloire ailleurs que dans la Croix.* Car ceux » qui n'ont pas entierement perdu le gouſt de l'eſprit, » ne trouvent de veritables delices que dans cette » Croix, & celles du ſiecle leur paroiſſent une Croix ſi » rude & ſi peſante, quand ils ont gouſté la douceur du » joug du Sauveur, que leur plus grande peine eſt de » n'en pas reſſentir d'aſſez grande & de vivre ſans tra- » vaux & ſans douleurs. Je ſupplie celuy qui en a ſouffert » de ſi extrêmes ſur la Croix pour voſtre Majeſté, de » conſerver ſa perſonne Imperiale.

De Rome le 15. de Janvier 1551.

CLXX. Il part de Rome ſubitement craignant d'y eſtre fait Cardinal.

La modeſtie & la maniere de vivre de Dom François, avoit déja fait juger à pluſieurs perſonnes quel eſtoit ſon deſſein : mais aprés le départ de ſon Gentilhomme, la choſe commença à ſe divulger, & fut bientoſt une nouvelle publique. Le Pape & tous les Cardinaux en parloient avec admiration, & ſa Sainteté ne voulant pas, comme elle le diſoit elle-meſme, qu'une ſi grande lumiere demeuraſt cachée dans l'obſcurité de l'eſtat Religieux, témoigna qu'elle le vouloit faire Cardinal. Tout le Sacré College où il reſtoit encore des Creatures d'Alexandre VI. & où tout ce qu'il y avoit de gens de bien, ſouhaitoient d'avoir par-

mi eux un ſi grand exemple de vertu, la confirmoient dans cette penſée. Le bruit en courut auſſi-toſt dans Rome, & le Duc en ayant eu de bons avis de differens endroits, en eut autant de déplaiſir que ceux à qui l'on procure cét honneur, ont coûtume d'en avoir de joye. Comme un pareil danger l'avoit empeſché devenir à Rome ſous le Pontificat précedent, la crainte qu'il eut de celuy-cy, l'en fit partir beaucoup plûtoſt qu'il ne l'avoit reſolu, & que S. Ignace ne l'euſt deſiré. Cette ſéparation fut ſenſible aux deux ſerviteurs de Dieu : mais ils la ſupporterent l'un & l'autre conſtamment afin d'en eſtre plus unis dans la charité de Jeſus-Chriſt, pour l'amour duquel ils ſe ſeparoient. Le Duc n'attendit pas à Rome la réponſe de l'Empereur, pour n'y eſtre pas un moment en eſtat de recevoir cét honneur, dont il eſtoit menacé. Il ſe diſpenſa meſme exprés à ſon départ de garder fort regulierement toutes les ceremonies qui eſtoient comme des loix de civilité établies en la Cour de Rome, eſperant que comme ſon abſence pourroit oſter au Pape la penſée de ſa promotion, cette negligence pourroit auſſi en faire perdre le deſir à ſes amis: ce qui luy reüſſit comme il l'avoit préveu, du moins pour un peu de temps, ainſi que nous le verrons dans la ſuite.

Aprés avoir paſſé quatre mois à Rome de ſa maniere que nous l'avons dit; il reprit le chemin d'Eſpagne par terre, avec la meſme ſuite qu'il avoit lors qu'il en eſtoit parti. Mais ce ne fut pas pour retourner à Gandie qui ne pouvoit luy fournir une retraite CLXXI. Il retourne en Eſpagne & s'y retire dans la Province de Guipucoa.

aussi humble & aussi éloignée de la Cour & du bruit du monde qu'il la desiroit. Il crut qu'il la trouveroit plus aisément dans la Province de Guipuscoa: Et il faut avoüer qu'un certain sentiment de pieté & de veneration qu'il avoit aussi bien que S. Xavier & les autres premiers Peres de la Compagnie de Jesus, pour Saint Ignace encore vivant, & qui luy donnoit pour ce grand homme le mesme respect qu'on a pour les plus grands Saints aprés leur mort, contribua fort à luy faire choisir cette retraite. Il fut donc à grandes journées dans ce coin de l'Espagne le plus éloigné de la Cour; & la premiere chose qu'il fit aprés y estre arrivé, fut d'aller au Chasteau de Loyola, & de demander à y voir la chambre où estoit né le Pere Ignace. Il y baisa humblement la terre plusieurs fois, & s'y estant mis à genoux, il loüa long-temps Dieu avec beaucoup de ferveur de ce qu'il avoit donné en ce lieu une si grande lumiere à son Eglise, & le supplia, puisqu'il luy avoit fait la grace d'estre le fils & le disciple d'un pere si parfait, & d'un si admirable maistre, de luy faire aussi celle d'imiter sa vertu, & de profiter d'une conduite si heureuse. Aprés qu'il eut assisté à la Messe & receu les divins Sacremens dans la Chapelle de Loyola, il alla à la petite ville d'Ognate, qui n'en est éloignée que de quatre lieuës, & où le Pere Araoz avoit commencé l'établissement d'une maison de Jesuites.

CLXXII. Il reçoit à Ognate la réponse de l'Empereur

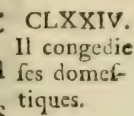
Ce fut là qu'il voulut recevoir la réponse de l'Empereur, qui estoit la seule chose qui manquoit à son bon-heur. Il ne l'attendit pas long-temps & son Gen-

til-homme la luy apporta telle qu'il la desiroit, peu de jours aprés son arrivée. L'Empereur luy mandoit dans cette Lettre qui estoit du 12. Fevrier; Qu'il ne « voit point ne ressentir pas extrémement la perte que « feroient ses Estats & sa Cour, par la retraite d'un sujet « d'une vertu aussi exemplaire que la sienne, & aussi ca- « pable des premiers employs qu'il l'estoit; mais qu'en- « fin il n'estoit pas raisonnable qu'il le disputast au « Grand Maistre à qui il desiroit si ardemment de se « donner; & qu'il luy accordoit son congé, & la per- « mission de se démettre de tous ses biens & de tous ses « titres en faveur de son fils: Qu'au reste, il y auroit plus « de gens qui luy porteroient envie, qu'il ne s'en trou- « veroit qui tâchassent de l'imiter: parce qu'il couste « peu d'admirer les grands exemples, & qu'il est tres- « difficile de les suivre. Que puisqu'il l'obligeoit en quit- « tant ainsi ses enfans à en estre luy-mesme le Pere, il « auroit un soin d'eux tout particulier; qu'il se souvien- « droit en toutes occasions & du merite de leur mere, « & des services de leur Pere, dont il avoit appris qu'ils « commençoient d'estre les dignes successeurs par l'heu- « reuse éducation qu'ils en avoient receuë. Il finissoit « en luy marquant la confiance qu'il auroit en ses prie- « res, & luy recommandant tres-particulierement d'en « faire souvent pour le succés de ses desseins, & pour « les besoins de la Chrestienté. «

A peine le saint Duc eut-il achevé de lire la lettre de l'Empereur qu'il alla dans une Chapelle se jetter aux pieds du Crucifix, en remerciant tendrement le Sauveur de la grace qu'il luy faisoit. Il luy demanda CLXXIII. Il prend l'habit de Jesuite.

inſtamment celle de le bien détacher de toute ſorte d'affection pour les biens periſſables qu'il alloit quitter, & de l'attacher ainſi nud & dépoüillé avec luy ſur ſa Croix. On jugeoit aſſez de l'ardeur de ſa priere par celle de ſon viſage, & par la joye qui y paroiſſoit. Mais on en jugea encore mieux par les effets : car il ne finit cét entretien avec Dieu que pour faire appeller des Notaires, & pour renoncer dans les formes, en faveur de ſon fils aiſné, à tout ce qu'il poſſedoit au monde, ſans en reſerver la moindre choſe. Il ſe dépoüilla auſſi-toſt de ſes habits pour revêtir une pauvre ſoutane, & ſe fit couper les cheveux pour ſe diſpoſer à prendre bien-toſt aprés les ordres ſacrez, ſuivant le conſeil de S. Ignace. Tous ſes domeſtiques fondoient cependant en larmes, comme s'ils l'euſſent déja veu mort devant leurs yeux. Ils ramaſſoient avec ſoin ſes cheveux & les ſerroient avec reſpect, comme de precieuſes reliques d'un homme, qu'ils croyoient pouvoir honorer de la ſorte de ſon vivant, parce qu'ils avoient eſté témoins de la ſainteté de ſa vie, & qu'ils le voyoient ainſi paſſer à une autre meilleure. Le Duc ſe trouvant enfin dans l'eſtat ou il avoit tant deſiré d'eſtre, retourna à la meſme Chapelle. Il s'y proſterna tout de nouveau devant Jeſus-Chriſt crucifié, comme un homme échapé miraculeuſement du naufrage, qui ne ſçait comment témoigner ſa reconnoiſſance à celuy qui l'en a delivré, & parlant plus des yeux par les douces larmes qu'il répandoit que de la langue, il demeura ainſi long temps devant Dieu dans une ſainte joye, & dans des tranſ-

ports d'admiration de la bonté & de la magnificence d'un ſi grand Maiſtre.


CLXXIV. Il congedie ſes domeſtiques.

Il fut, au ſortir de là, retrouver ſes domeſtiques, & aprés les avoir exhortez pour la derniere fois à bien ſervir toute leur vie, celuy qui merite ſeul tous nos ſervices : il leur donna une derniere marque de ſa charité, les délivrant du ſoin de chercher de nouveaux Maiſtres, par celuy qu'il eut d'en faire prendre quelques-uns à Dom Jean de Borgia ſon ſecond fils qui eſtoit preſent à ce ſpectacle, & de placer tous les autres auprés du nouveau Duc de Gandie, à qui il écrivit ſur le champ pour les luy recommander.



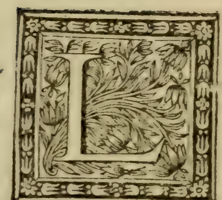


LA VIE DE S. FRANÇOIS DE BORGIA.

TROISIE'ME GENERAL de la Compagnie de IESVS.

LIVRE SECOND.

I. Le P. François prend les Ordres sacrez.



E Pere François de Borgia estoit à Ognate dans cette veritable joye du cœur, que personne ne peut oster aux justes qui ont tout abandonné pour Dieu. Il estoit quitte de tous les soins que donnent ces biens & ces honneurs qu'on ne peut acquerir sans peine, ni conserver sans inquietude : il s'estoit fait un tresor inépuisable de biens plus solides, que rien ne peut corrompre ny diminuër ; & son cœur & son esprit estant ou estoit son tresor, il n'avoit plus de pensées ni de desirs que pour le Ciel.

Luc, c. 12.

Pour

Pour posseder plus parfaitement ce fonds inépuisable de richesses incorruptibles, & de sagesse Chrétienne, qui faisoit toute sa joye, il se disposa à prendre l'ordre de la Prestrise. Je ne diray point icy combien il y employa de prieres & de mortifications, on peut aisément en juger par celles dont il se servoit depuis si long-temps, pour se preparer de loin à entrer dans le sanctuaire, & à recevoir cette dignité du Royaume du Fils de Dieu, de laquelle il se croyoit toûjours si indigne. Quoyque les preparations interieures pour pouvoir offrir le Divin sacrifice, fussent celles qu'il jugeoit les plus necessaires, & ausquelles il s'appliquoit davantage, il ne negligea rien des exterieures, & il apprit avec un soin extrême toutes les ceremonies de la Messe, dans lesquelles il respectoit & il admiroit l'esprit avec lequel l'Eglise les a instituées, & les traditions toutes saintes de ses Apostres & de ses premiers Pontifes.

II. Il dit sa premiere Messe en particulier & la seconde en public.

Il voulut ensuite, pour satisfaire à sa devotion particuliere, dire sa premiere Messe dans la Chapelle du Chasteau de Loyola: Mais pour donner quelque chose à la devotion des peuples il dit la seconde au bourg de Vergara à deux lieuës d'Ognate. Tant de monde y accourut de toutes parts que l'Eglise se trouvant trop petite, il falut dresser un Autel au milieu de la camgne. Il y eut mesme un si grand nombre de personnes qui voulurent recevoir la sainte Communion de la main du Pere François, qu'il ne pût achever la Messe qu'à deux ou trois heures aprés midy.

III. Il presche

Nostre nouveau Prestre ne leur donna pas cette

avec fruit à sa seconde Messe.

seule nourriture de l'ame, il fit appporter une chaire prés de l'Autel dans la mesme campagne, & leur fit un discours si touchant que tous ceux qui l'entendirent fondoient en larmes. Ceux qui ne pouvoient l'entendre, ou parce qu'ils ne sçavoient que le Basque qui est la langue de leur païs, & qu'ils ignoroient l'Espagnol qui estoit celle du Predicateur, ou parce qu'ils se trouvoient trop éloignez de la chaire, „ ne laissoient pas de demeurer attentifs & de pleurer „ comme les autres. Lorsqu'on leur en demandoit la „ raison, ces bonnes gens répondoient, qu'ils pleu„ roient à ce sermon sans y rien entendre, parce qu'ils „ voyoient ce qu'ils n'avoient jamais veu, ayant devant „ leurs yeux un Duc Saint: car c'estoit le nom qu'on „ donnoit déja au Pere François. Ils ajoûtoient qu'ils „ sentoient au dedans de leurs cœurs des inspirations „ de Dieu, & qu'ils y entendoient de certaines paroles „ muëttes qui leur faisoient comprendre celles du Pre„ dicateur, quoy que sa voix ne vinst pas jusqu'à eux. Tant il est vray que le Predicateur le plus vertuëux & le plus Saint, est presque toûjours le plus éloquent.

IV. Il se retire à l'hermitage de sainte Magdelaine prés d'Ognate.

Mais les sentimens que le Saint avoit de luy-même, estoient bien differens de ceux de ce peuple. Il pensoit avoir d'autant plus de sujet de se confondre devant Dieu, qu'il estoit plus consideré de tout le monde; & l'estime publique servoit à luy faire encore davantage redouter les jugemens de Dieu, dont les voyes sont, comme dit l'Ecriture, plus éloignées de celles des hommes que le Ciel ne l'est de la Terre. Se croyant

Isai. 55.

obligé par le nouveau caractere qu'il avoit l'honneur de porter, & par la profession d'Ecclesiastique & de Religieux dont il avoit l'habit, à se revêtir encore plus soigneusement de l'esprit de Jesus-Christ, qui l'avoit associé à son divin Sacerdoce & à sa Compagnie, il commença tout-de-nouveau à vaquer encore plus assidument qu'il n'avoit fait, aux exercices de l'oraison, de la penitence, & de la mortification. Pour le mieux faire, il obtint de la ville d'Ognate, un Hermitage qui n'en est qu'à une petite demy-lieuë, & qui estoit dédié à sainte Marie Magdelaine. La pauvreté du lieu & la petitesse des chambres qu'il y fit bâtir grossierement, en peu de jours, sans aucun ornement ni aucunes regles d'architecture, firent aisément juger ce qu'il pretendoit par cette retraite. Mais on le vit encore mieux par la vie qu'il y mena avec quelques Peres de la Compagnie de Jesus, qui furent comme luy se preparer dans l'obscurité de ce desert à souffrir avec moins de danger le grand jour, où ils devoient estre ensuite exposez par les fonctions de leur Ordre.

V. Son humilité & sa mortification dans la retraite.

Il n'y avoit rien dans les exercices les plus humbles & les plus abjets de cette sainte école de Jesus-Christ, qui pust satisfaire l'humilité & la mortification du Pere François. Saint Ignace avoit donné à cette maison pour Directeur un saint homme, que Dieu favorisoit de plusieurs graces extraordinaires, & que les malades alloient trouver de tous costez pour recevoir la guerison par ses prieres & par sa benediction. Ce fervent Religieux ayant pour luy-mesme &

Le P. Michel Ochiva.

pour les autres une austerité si grande, qne S. Ignace n'en approuva pas toûjours les excés, prenoit d'autant plus de soin, d'exercer la vertu de nostre nouveau Prestre, par les plus rudes épreuves, qu'il jugeoit que les Grands qui se donnent à Dieu, doivent, suivant le Conseil du Sage, descendre plus bas par l'humilité qu'ils n'ont esté élevez par la hauteur de leur rang & par la grandeur de leur fortune.

Eccli. 3.

Cependant, il ne pouvoit contenter en cela les desirs du P. François, qui ne respiroit que les douleurs & les opprobres de la Croix du Sauveur, & qui n'eust trouvé rien de plus fâcheux, que de voir que l'on eust encore eu dans la maison de Dieu quelque consideration pour cette vaine grandeur qu'il avoit quittée. Ce Saint penitent vouloit estre jugé & se jugeoit luy-mesme sur toutes les infidelitez dont il se croyoit coupable devant Dieu ; & ce sentiment luy faisant considerer avec respect & avec admiration la vertu de ses freres, il se prosternoit sans cesse devant eux, il leur baisoit humblement les pieds, il imploroit leurs prieres pour sa conversion, il prenoit sur luy les travaux dont la nature & l'amour propre ont le plus d'aversion, & il prétendoit enfin que ses pechez luy donnoient le droit de rendre aux autres à la suëur de son corps les services bas & penibles qu'il eust refusé peu auparavant de recevoir de la pluspart de ses domestiques, & que rendent d'ordinaire dans le monde hors des païs libres, les esclaves & les plus vils mercenaires.

Mais les exemples de sa vertu ne demeurerent pas

renfermez au dedans de cette maiſon Religieuſe. Il alloit ſouvent à la ville & aux bourgades voiſines demander l'aumône de porte en porte, & les peuples ravis de l'exemple d'une humilité ſi merveilleuſe, alloient au devant de luy avec admiration, & luy preſentant leurs aumônes luy demandoient, pour le pain qu'ils luy donnoient, ſa benediction & ſes prieres.

VI. Il fait des Catechiſmes à la Campagne.

Servant ainſi Dieu, comme S. Paul, dans l'humilité, dans les larmes de la Penitence, & dans les épreuves de la mortification; il n'oublioit pas ce qu'il devoit à l'inſtruction de ſon prochain, & ce qui luy avoit fait preferer l'Ordre où il eſtoit entré à tant d'autres ſaints inſtituts. Il commença dés-lors à pouvoir dire avec ce meſme Apoſtre, qu'il ne vouloit rien ſouſtraire aux fidéles de tous les ſecours qu'il pouvoit leur donner, qu'il leur annonçoit toutes les veritez utiles, & qu'il les leur enſeignoit en public & en particulier. *Act.* 20.

Il alloit tres-ſouvent à la campagne une clochette à la main pour appeller les enfans, & leur apprendre la Doctrine Chreſtienne. Mais ce n'eſtoit pas les ſeuls enfans qui le ſuivoient, les Peres & les Meres, & les autres perſonnes de tout âge accouroient au ſon de cette cloche pour l'entendre, & l'appellant communément *l'Homme venu du Ciel*, ils écoutoient ſes paroles comme ſi elles euſſent effectivement eſté des oracles celeſtes & divins.

Il les inſtruiſoit tous avec un ſoin & une application égale: Mais il proportionnoit ſes inſtructious à la capacité de ſes auditeurs; & ne ſe rebutant jamais

ni de la grossiéreté des uns, ni de la legereté des autres, il ne se lassoit point de leur repeter les veritez éternelles, & de les interroger sur chacune pour les imprimer plus avant dans leur memoire. Il fit de cette sorte plusieurs courses apostoliques jusqu'à S. Sebastien & à Vitoria, portant à la pratique des veritez Chrestiennes par ses Catechismes & par ses predications ferventes, les pauvres villageois de la Campagne, qu'il trouvoit plus dociles & plus disposez aux maximes saintes de l'Evangile que les habitans des Villes, & que les gens de la Cour, dont le cœur est ordinairemẽt attaché à la terre par les établissemens qu'ils y ont.

VII. Les differens jugemens qu'on fit de sa retraite.

Quelque éloigné que se tinst le P. François de la Cour & du grand monde par une vie si retirée, & si obscure, l'odeur de sa vertu se répandit bien-tost par tous les Royaumes d'Espagne, & devint le sujet le plus ordinaire des entretiens dans toutes les compagnies. On parloit diversement de sa retraite, comme on a coustume de faire de toutes les choses les plus saintes, & sur tout de celles qui passent les regles d'une prudence ordinaire : desorte que tout le monde n'étant pas capable des grands exemples, celuy qu'il venoit de donner, faisoit differens effets dans les esprits selon les dispositions qui y estoient. Ceux qui en jugeoient suivant les veuës de cette sagesse humaine que Dieu réprouve & qu'il fait enfin reconnoître pour une veritable folie, par la confusion dont elle est suivie tost ou tard, blâmoient le Duc d'avoir pris ce parti, estant encore dans la fleur de son âge, & ils croyoient que c'avoit esté une imprudence & un

Ioan. 7. — *1. Cor. c. 1.*

contre-temps de quitter ainsi sa fortune, lorsqu'il commençoit d'en joüir, & que la faveur de l'Empereur & du Prince des Espagnes luy en promettoit une plus considerable pour luy & pour ses enfans.

Mais plusieurs autres dont le cœur n'estoit pas entierement aveuglé par cette sagesse trompeuse du siecle, & que la verité avoit délivrez des fausses maximes d'une politique toute charnelle, en jugeoient bien autrement que les premiers, & loüoient Dieu d'avoir rêveillé les Grands de l'assoupissement mortel où ils vivoient, par un exemple si extraordinaire. Il n'est pas aisé de dire combien l'éclat d'une si haute vertu fit d'impression sur les cœurs de quantité de personnes de qualité, & l'on le connoîtra mieux par les changemens merveilleux, dont celuy du Saint Duc fut suivi, comme nous le verrons dans la suite.

Rom. 1. *Ioan.* 8.

VIII. Il reçoit les complimens de plusieurs personnes de qualité sur sa retraite.

Bien-loin qu'il pust par cette retraite, se cacher entierement aux yeux des hommes comme il le desiroit; Nostre Seigneur voulut faire voir en cette occasion qu'il se plaist, comme dit Saint Athanase en parlant de la solitude de Saint Antoine; à glorifier ceux qui le glorifient, & à chercher ses serviteurs jusque dans les montagnes les plus secrétes, & dans les deserts les plus reculez, pour devancer la gloire infinie qu'il leur prepare dans le Ciel, par une reputation éclatante qu'il leur donne en ce monde; afin de commencer à recompenser leur vertu dés cette vie, & d'exciter tous les autres à les imiter.

Dans la vie de saint Antoine. c. 62.

On envoyoit de tous costez feliciter nostre humble Religieux de cette victoire illustre qu'il avoit rem-

portée sur le monde. Il y eut mesme plusieurs Prelats, plusieurs Ducs & plusieurs Grands d'Espagne qui furent exprés d'une extremité du Royaume à l'autre dans ce coin de Province, pour s'instruire sur un si grand exemple, & pour apprendre de luy le chemin du salut. Desorte qu'on en vit quelques-uns guerir par son moyen de la lâcheté ordinaire des Grands, qui veulent bien, comme ce Roy dont il est parlé dans les Actes des Apostres, se laisser persuader pour quelques momens & en partie des veritez éternelles, & estre Chrestiens à-demy; mais qui ne le sont presque jamais entierement, parce que les grandeurs du siecle les touchent d'ordinaire plus que celles du Ciel, & que la plus difficile de toutes les victoires est celle qu'il faut remporter sur l'amour propre.

Act. c. 26.

IX. Il va voir le Vice-Roy de Navarre & luy donne des pratiques de vertu.

Dom Bernardin de Cardenas, Duc de Maqueda & Vice-Roy de Navarre, qui estoit tres considerable par la grandeur & par l'antiquité de sa maison, mais qui l'estoit encore davantage par son merite & par les qualitez de sa personne, croyoit avoir plus d'obligation qu'aucun autre, de profiter des exemples & des instructions du Pere François, parce qu'il avoit esté un de ses plus particuliers amis: Mais l'Empereur obligeant indispensablement les Vice-Roys, & sur tout ceux des Provinces Frontieres, de demeurer tout le temps de leur employ attachez à en faire les fonctions, sans jamais sortir hors des limites de leur Gouvernement; ce que pût faire le Duc, fut d'envoyer un Gentil-homme à Ognate, & de supplier le Saint de ne luy pas refuser le secours qu'il rendoit

à tant d'autres qui avoient peut-eſtre moins de deſir «
que luy d'en profiter. Il luy marquoit dans la lettre «
qu'il luy écrivit ſur ce ſujet par ce meſme gentil- «
homme que ce n'eſtoit ni l'envie qu'il avoit de re- «
nouveller leur ancienne amitié dont il ſe tenoit plus «
honoré que jamais, ni la curioſité de voir en luy «
un ſpectacle auſſi rare & auſſi nouveau que l'eſtoit «
un homme de ſa qualité, en l'eſtat où l'on le voyoit; «
mais que c'eſtoit uniquement le deſſein que Dieu luy «
avoit donné, de profiter de ſes avis & de regler ſa vie «
par ſes conſeils, qui l'obligeoit de le prier de faire en «
ſorte qu'ils puſſent ſe voir & s'entretenir. Que ne pou- «
vant faire tout le chemin il tâcheroit d'en faire la meil- «
leure partie, approchant de luy autant qu'il le pour- «
roit, ſans ſortir de la Navarre : Qu'il eſperoit que ſa «
charité & ſon zéle, le porteroit de ſon coſté à faire le «
reſte, & qu'il auroit meſme aſſez de bonté pour ſe laiſ- «
ſer perſuader de venir enſuite avec luy juſqu'à Pam- «
pelune; qu'il y trouveroit les eſprits parfaitement diſ- «
poſez à profiter du ſejour qu'il voudroit bien y faire: «
& qu'enfin, il le prioit de luy mander par le meſme «
Gentil-homme, la reſolution qu'il auroit priſe ſur tou- «
tes ces choſes. «

La réponſe que le Pere François fit à la Lettre du Vice-Roy fut, qu'il le prioit de ne ſe point donner la peine de venir au devant de luy, qu'il le verroit aſſeurément bien-toſt, & qu'il prenoit ſur ſoy le ſoin de choiſir le temps & les moyens de cette entreveuë.

A peine eut-il dépeſché le Gentil-homme du Duc avec cette lettre, qu'il ſe mit luy-meſme en

chemin pour aller à Pampelune, afin d'y arriver lors qu'il y seroit le moins attendu, & d'éviter les honneurs avec lesquels on n'eust pas manqué de le recevoir. Mais il ne luy fut pas si facile de se défendre de ceux que luy rendit & que luy fit rendre le Vice-Roy, aussi-tost qu'il fut averti de son arrivée: Ce Seigneur le força de prendre un superbe appartement dans son Palais, où il le fit servir avec beaucoup de magnificence; & il voulut toûjours l'accompagner luy-mesme par tout avec des marques d'un respect & d'une veneration extraordinaire.

Toutes ces civilitez faisoient une extrême peine à la modestie du Saint: mais il en fut d'ailleurs bien consolé par les fruits de justice & de Sainteté qu'il plût à Dieu de produire par son moyen durant le peu de sejour qu'il fit auprés de ce Duc. Non seulement il instruisit & regla toute sa maison, mais aussi il rétablit par ses ardentes exhortations la ferveur & la regularité en diverses Maisons Religieuses d'hommes & de filles; & il excita toutes sortes de personnes à la perfection de leur estat par l'exemple de sa vertu, & par les sermons qu'il fit tres-souvent dans la Cathedrale, avec un concours de monde qui ne s'estoit encore jamais veu dans cette Eglise.

Mais il alluma sur tout dans le cœur du Vice-Roy, de merveilleux desirs de servir fidélement Dieu, & de le faire servir par ceux qui estoient sous sa charge. Ce Seigneur s'enfermoit tous les jours durant quelques heures avec le P. François, pour l'entretenir de son salut, & pour apprendre de luy les moyens de satis-

faire aux devoirs d'un homme de ſa qualité dans l'employ où il ſe trouvoit alors. L'humble Religieux voyant en luy de ſi heureuſes diſpoſitions, luy donnoit avec confiance tous les avis qu'il jugeoit pouvoir contribuër à aſſeurer ſon ſalut & celuy de ſa famille, auſſi bien que celuy des peuples qui eſtoient ſous ſa conduite.

Act. 11.

Le Duc eſtoit ravi de l'entendre parler du Royaume de Dieu avec tant de lumiere & tant de ſolidité, & ne voulant rien perdre de ces paroles de vie, il l'obligea, avant que de le laiſſer partir, de luy donner par écrit des regles d'une ſainte conduite, par leſquelles il puſt accomplir toutes ſes obligations. Il eſt incroyable combien ces meſmes regles reduites enſuite en pratique par le Vice-Roy, ſervirent à faire honorer & glorifier Dieu, & à mettre le bon ordre dans le Royaume de Navarre. Pluſieurs perſonnes de qualité ayant depuis voulu les avoir & en profiter, elles devinrent publiques ; & il y a bien de l'apparence que ce ſont les meſmes qu'on voit encore imprimées à la fin des petis ouvrages de pieté que le Pere avoit faits eſtant encore Duc de Gandie.

Impreſſion d'Anvers l'an 1556.

X.

Il fait en retournant à Ognate de grands fruits dans la Province d'Alava.

Le Pere François ayant ainſi ſatisfait aux pieux deſirs du Vice-Roy de Navarre, retourna auſſi-toſt dans ſa chere retraite d'Ognate, & fit par ſes prédications, des fruits tres conſiderables dans toute la Province d'Alava par où il paſſa à ſon retour.

XI.

Il reçoit diverſes lettres de l'Infant Dom Louïs frere du Roy de Portugal.

Ceux que l'exemple de ſa retraite faiſoit de tous coſtez, augmentoient à meſure que la renommée en portoit plus loin la nouvelle. On en eſtoit déja informé en Portugal, & toute la Cour du Roy

Dom Jean troisiéme, où il estoit dans une grande estime, avoit appris avec beaucoup d'admiration un changement si extraordinaire. L'Infant Dom Loüis frere du Roy en fut d'autant plus touché, qu'il connoissoit plus à fond le merite du Pere, & qu'il avoit toûjours conservé avec luy une liaison étroite durant qu'il estoit encore Marquis de Lombay ou Duc de Gandie. Cette amitié avoit commencé, comme nous l'avons dit, dés l'an mille cinq cens trente-cinq, lorsque ce Prince passa à la Cour de Charles-Quint, pour y voir l'Imperatrice Isabelle sa sœur, & pour aller avec luy à l'entreprise de Tunis. Comme il estoit un des plus Chrestiens & des plus sages aussi-bien qu'un des plus vaillans Princes de son siecle, il ne pût connoître en cette occasion un Courtisan aussi accompli que l'étoit alors D. François, sans concevoir une estime toute particuliere, & une espece de veneration pour une vertu aussi extraordinaire que la sienne. Il luy en avoit depuis donné des marques de temps en temps, par des lettres tres obligeantes qu'il luy écrivoit toutes de sa propre main : Mais il le fit plus souvent & avec encore plus de bonté & de confiance depuis qu'il sçeut son heureux changement. Il luy en témoigna sa joye, & commença dés-lors à le consulter sur divers desseins qu'il avoit pour la gloire de Dieu & pour l'avantage de son Eglise, comme on le voit encore par les lettres qu'il luy écrivoit ; qui pourroient toutes estre des témoignages illustres de la vertu de ce grand Prince, & de la haute idée qu'il avoit de celle du Pere François. Je n'en rapporteray ici qu'une seule qui fera juger

des autres; & j'eſpere que la réponſe du P. François que j'y joindray, n'édifiéra pas peu tous les Grands qui ont de la diſpoſition à la vertu, & qui ſont capables de ſe plaire, comme parle S. Paul, à la Loy de Dieu, ſelon l'homme interieur. *Rom.* 7.

Mon Tres-Reverend Pere.

XII. Lettre de D. Louïs Infant de Portugal au Pere François.

J'ay écrit depuis peu d'autres Lettres à voſtre Reverence, & celle-cy ne ſera que pour vous ajoûter, que j'aurois une extrême joye que ce que je vous ay demandé puſt ſe faire ſans vous incommoder. Car encore que cette affaire me paroiſſe de grande importance, à cauſe des ſuites que peut avoir une ſi bonne œuvre, je ne puis pourtant rien deſirer plus ardemment que voſtre ſatisfaction. Dieu m'eſt témoin que j'ay toûjours eu ce deſir dans le cœur depuis que noſtre amitié a commencé, & que ſi je ne vous en ay pas donné toutes les marques effectives que j'euſſe ſouhaité, ce n'a point eſté faute d'affection & de bonne volonté: je l'ay toûjours euë entiere pour vous & pour toute voſtre Maiſon, que vous rendez, en y renonçant, encore beaucoup plus illuſtre qu'elle n'eſtoit auparavant. Deſorte que ſi je n'eſtois pas obligé à vous conſiderer par toutes les raiſons qui m'y engagent ſi indiſpenſablement, celle-là ſeule ſuffiroit pour me faire deſirer avec ardeur de vous donner toute ſorte de ſatisfaction; puiſqu'on voit aujourd'huy ſi clairement que rien ne peut maintenant vous ſatisfaire que ce qui eſt agreable à Dieu-meſme. Qu'il ſoit à jamais loüé! Il eſt merveilleux dans ſes ſerviteurs, & ſa miſericorde n'a point de bornes. Ren-

» dez-luy, mon Reverend Pere, des actions de graces
» infinies, parce que voſtre converſion fait dans l'E-
» gliſe beaucoup plus de fruit que vous ne penſez. Je
» puis du moins vous proteſter, pour ce qui me regar-
» de, qu'il me ſemble tres-ſouvent entendre vos paro-
» les, & eſtre exhorté à la vertu par vos avis, comme ſi
» je les recevois de voſtre bouche; & je conſidere les dé-
» marches que vous faites dans la voye de Dieu, com-
» me ſi je vous avois toûjours preſent à mes yeux. O
» qu'heureux eſt le ſerviteur de Dieu qui a ſceu trouver,
» au milieu d'un ſi grand embarras d'affaires, la paix
» de l'homme interieur, reüniſſant tous ſes ſentimens
» & toutes les puiſſances de ſon ame, à la tres-pure
» & tres-juſte volonté du Seigneur, ſe mocquant du
» monde, & le laiſſant ſurpris & confus dans le temps
» que luy-meſme tâchoit davantage à le ſurprendre,
» & tendoit par ſes faveurs & par ſes eſperances trom-
» peuſes plus de pieges à ſa vertu! C'eſt ainſi, Mon
» Reverend Pere, que vous vous eſtes attaché à ſui-
» vre cette volonté toute ſainte, en laquelle ſeule con-
» ſiſte tout le peu de bon-heur que nous pouvons com-
» mencer d'avoir en cette vie, & celuy qui ſera ſans
» bornes & ſans meſure dans l'autre, à laquelle nous
» aſpirons. C'eſt pourquoy je vous ſupplie de tout
» mon cœur, de vous ſouvenir de moy deſormais
» plus particulierement, & de le faire ſur tout dans vos
» ſacrifices & dans vos ſaintes prieres, demandant pour
» moy à Noſtre Seigneur qu'il me montre le chemin
» de ſa ſainte volonté, & qu'il me faſſe la grace de n'en
» ſuivre jamais d'autre & de vivre & de mourir en l'ac-

compliſſant au lieu & en la maniere qu'il jugera le « plus à la gloire de ſa Majeſté infinie. Je vous ſupplie, « au reſte, Mon Reverend Pere, d'eſtre toûjours bien « perſuadé, que je prendray un tres grand plaiſir à vous « ſervir toutes les fois que vous voudrez bien m'en « donner des occaſions.

D'Almerin le 13. de Juin 1551.

XIII. Réponſe du P. François à l'Infant Dom Loüis.

Le Pere François repondit à cette Lettre de l'Infant Dom Loüis en ces termes, que je rapporteray, parce qu'ils ſont memorables, & qu'ils peuvent ſervir d'une inſtruction utile à tous les Princes.

Sereniſſime Seigneur,

Je prie le ſaint Eſprit qui eſt appellé le Pere des « pauvres, & qui recompenſe la miſericorde dont on uſe « envers eux, de tenir compte à voſtre Alteſſe des graces « qu'elle me fait, en daignant ſe ſouvenir d'un auſſi mi- « ſerable pecheur que je ſuis, & luy en donner des « marques auſſi obligeantes que le ſont les lettres qu'el- « le a bien voulu m'écrire de ſa main victorieuſe. Mais « je prie ſur tout, ce Divin Conſolateur, de reconnoiſtre « la bonté que vous avez de me donner part à une œu- « vre ſainte qui eſt toute de vous, & qui oblige ſi étroi- « tement tous ceux qui ont le bon-heur de ſervir Dieu « dans la Compagnie de Jeſus, à faire gloire d'avoir « pour l'amour de ce Maiſtre ſouverain, un extrême « attachement au tres-humble ſervice de voſtre Alteſ- « ſe. Je reconnois de telle ſorte dans les lettres de V. A, « & dans la main qui les écrit celle du Tres-haut, que « je ne ſçay comment dire ni expliquer ce qu'il me « ſemble y entrevoir. Ce que je puis aſſeurer, c'eſt «

» que mon cœur en ressent plus de joye que je ne
» le puis exprimer : & quoy que je me sentisse aupara-
» vant aussi dévoüé au service de Vostre Altesse, que
» m'y obligeoient toutes les faveurs que j'ay reçeuës
» d'elle, j'ay conçeu des desirs encore plus ardens de
» la servir, & de luy témoigner ma tres-humble re-
» connoissance. J'espere que nostre Seigneur m'en don-
» nera le moyen, me faisant la grace d'écouter les vœux
» que je luy offriray incessamment, pour supplier son
» immense bonté d'augmenter l'humilité de vostre Al-
» tesse, au dedans du cœur, plus qu'elle ne fera croî-
» tre vostre grandeur & vostre gloire temporelle; afin
» que vous en ayez une plus solide & plus veritable
Ps. 75. » dans le Ciel. *Beni soit le Seigneur tout-puissant qui*
» *oste l'esprit des Princes*, comme dit le Prophete. Au
» lieu qu'il se montre par là terrible aux autres Prin-
» ces, il donne en cela mesme des marques de sa bon-
» té & de sa misericorde à Vostre Altesse, vous ayant
» osté cét esprit superbe & ingrat de la pluspart des
» Princes, qui leur fait oublier ce qu'ils se doivent à
» eux-mesmes, & encore plus ce qu'ils doivent à Dieu,
Ps. 55. » & vous ayant au contraire donné cét *Esprit princi-*
» *pal*, dans lequel un saint Prince & un Roy Prophe-
» te souhaitoit si ardemment d'estre confirmé. Ah Sei-
» gneur ! qui estes plus illustre par vostre qualité de
» Chrestien, que par vostre dignité de Prince, que
» Vostre Altesse trouve un moyen asseuré de faire une
» grande fortune, & de s'élever au dessus des autres
» Princes ! Que le Portugal doit rendre d'actions de
» de graces à Dieu de luy avoir donné des Princes qui
n'ont

n'ont pas *l'eſprit de Princes* ! Ah qui pourroit bien «
comprendre quel eſt cét avantage de n'avoir pas «
l'eſprit de Prince, & d'eſtre confirmé dans la vertu «
par l'eſprit principal ? Qui pourroit dire l'entiere dif- «
ference qu'il y a de l'un à l'autre, comment l'un eſt «
un eſprit de trouble & de guerre, & l'autre un eſprit de «
paix & de charité ; comment l'un afflige & dégoû- «
te, & l'autre conſole & fortifie ; comment enfin ce «
premier eſprit n'a rien que d'humain, & l'autre eſt un «
eſprit tout divin ? Ah qu'il y auroit à gagner, ſi le ſoin «
& le temps qu'on met à ſe remplir de l'eſprit du mon- «
de, à étudier ſes maximes, à en apprendre toutes les «
bien-ſeances, s'employoit à rechercher & à acquerir «
l'eſprit celeſte, comme nous le conſeille l'Apoſtre ſaint «
Jean, lorſqu'il dit, *que nous éprouvions les eſprits &* « 1. Ioan. 4.
que nous voyions s'ils ſont de Dieu ! Qu'il y auroit «
de perſonnes qui ſe des-abuſeroient de leurs erreurs, «
& que de miſerables aveugles ſeroient gueris ! Mais le «
malheur eſt que la pluſpart du monde apportant ſi «
peu d'application à ce diſcernement & à ce jugement «
des eſprits, l'on prononce hardiment des ſentences «
injuſtes contre le bon eſprit, & que l'on le condam- «
ne ſans l'appeller, ſans l'entendre & ſans le connoî- «
tre. Chacun n'écoute au contraire, ne ſuit & n'eſti- «
me que ſon propre eſprit, qui eſt aveugle & terreſtre, «
& qui conduit à de ſi effroyables precipices : l'on n'en «
croit, ni la raiſon, ni la foy, & la parole de Dieu qui nous «
recommande de nous vuider de ce propre eſprit, pour «
n'eſtre remplis que de l'eſprit principal qui paroiſt «
preſque à tout le monde une illuſion. Un jour viendra «

» neantmoins que plusieurs reconnoissant trop tard les
» égaremens de leur propre esprit, soufriront les dernie-
» res amertumes à la fin de leur vie, de n'avoir jamais
» suivi que cét esprit d'erreur, & qu'ils seront dans une
» extrême confusion de se voir aussi éloignez du Royau-
» me de Dieu par cét amour d'eux-mesmes qu'ils en au-
» roient esté proches s'ils s'estoient laissez conduire à l'es-
» prit principal. Je rends, Tres-Puissant Prince, de tres-
» humbles actions de grace à nostre Seigneur, voyant
» vostre Altesse si éloignée de cét esprit ordinaire des
» Princes, & si pleine de l'Esprit Principal, qui surmonte
» & qui chasse le propre esprit, comme l'experimentoit
Ps. 14. » ce saint Roy, qui disoit, *J'attendois celuy qui m'a déli-*
» *vré de l'esprit lasche & de la tempeste.* C'est cét Esprit
Joan. 3 1. » divin qui souffle où il luy plaist: qui entre & qui vivifie
» quand il luy plaist. C'est ce mesme esprit que le mon-
» de corrompu ne peut posseder, parce qu'il ne se peut
» posseder luy-mesme. C'est celuy aussi dans lequel &
Rom. 8. » avec lequel nous crions avec confiance, *Pere Saint,*
» *Abba Pater,* comme parle S. Paul, puisque c'est le veri-
» table *Esprit d'adoption.* C'est cét esprit & ce feu celeste
» que nous devons tenir continuellement allumé avec
» des bois odoriferans, je veux dire avec les œuvres de
» l'amour & de la charité divine. C'est par là que nous
1. Thess. 5. » pourrons accomplir le conseil de S. Paul, *& pren-*
» *dre garde à ne pas éteindre l'esprit.* J'espere de la
» bonté de Dieu, que cét esprit s'augmentera toûjours
» dans l'ame de Vostre Altesse, & qu'en estant possedée
» elle pourra dire avec un autre saint Prince, *Mon pro-*
Ps. 76. » *pre esprit s'est aneanti*, & ensuite s'élever plus haut,

& dire avec la sainte Mere du Sauveur, *Mon esprit s'est* « Luc. 1.
réjoui en Dieu qui est l'autheur de mon salut. Plût à «
nostre Seigneur que je fusse parvenu à cet heureux é- «
tat, & que je pûsse prendre pour moy ces paroles, *Mon* «
propre esprit s'est aneanti, avec autant de verité que le «
semble marquer le changemét exterieur que j'ay fait, «
& que m'y oblige la bonté & la misericorde de Dieu, «
qui a daigné me recevoir au nombre de ses domesti- «
ques. C'est en cette qualité qu'estát par sa divine grace «
dépouillé de tout le reste, & n'ayant rien au monde que «
je puisse offrir à vostre Altesse, j'ose esperer qu'elle se «
contentera de mes vœux & de mon extrême recon- «
noissance; puisque Dieu mesme a la bonté de s'en con- «
tenter, & que Vostre Altesse fait profession de n'avoir «
point d'autre volonté que celle de ce souverain Maî- «
tre. Je supplie tres-humblement sa bonté infinie de «
conserver la tres-haute & tres puissante personne de «
Vostre Altesse, & de luy donner quelque jour beau- «
coup plus de gloire dans le Ciel qu'elle ne luy a donné «
de grandeur sur la terre. A Ognate le 15. d'Aoust 1551. «
FRANÇOIS Pecheur. «

Cette Lettre excita de telle sorte dans le cœur de ce bon Prince l'ardeur de l'Esprit de Dieu & les sentimens d'amour dont elle estoit toute pleine, qu'on peut dire que ce fut ce qui commença de luy donner les grands desirs qu'il eut d'imiter la retraite du Pere François, & d'entrer comme luy dans la Compagnie de Jesus, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Nostre Saint avoit coûtume de dire sur ce sujet, que XIV.
s'il estoit aussi aisé d'essayer la vie Religieuse avant que Son exemple est suivi.

de plusieurs personnes considerables. de s'y engager, qu'il est facile de goûter une liqueur avant que de la boire, il n'y auroit point de Grand du monde qui ne l'embrassât volontiers aprés l'avoir con-
« nuë, ni d'homme si heureux sur la terre, qui ne voulust
« renoncer aux joyes du siecle pour aller joüir dans une
» si sainte profession, d'une joye plus solide & d'une feli-
» cité plus complete. Mais que comme on ne peut en
« faire l'épreuve qu'aprés y estre entré, plusieurs n'en ont
» horreur que parce qu'ils n'en regardent que les auste-
» ritez & les humiliations, & qu'ils ne considerent pas
Ps. 115. » qu'en semant dans les larmes, on recueille dans la joye
» ces pures delices, dont Dieu favorise les ames saintes,
» qui le servent avec soin & avec fidelité.

Comme son exemple persuadoit encore mieux cette verité que ses paroles, aussi faisoit-il de plus grands fruits, & agissoit-il avec plus d'étenduë. Plusieurs autres personnes illustres par leur naissance, ou par leurs emplois & par leur capacité en furent touchées jusqu'à renoncer comme luy à toutes les esperances du siecle, & à embrasser la penitence dans des maisons Religieuses, Rom. 5. ou ils s'ensevelissoient avec Jesus-Christ, par ce second baptesme, pour ressusciter avec luy à une vie nouvelle.

Il y en eut mesme quantité qui furent trouuer le P. François à Ognate, pour y embrasser sous sa conduite la mesme sorte de vie que luy; & le nombre en croissoit de telle sorte, qu'il faloit tous les jours bâtir de nouvelles cellules pour les recevoir.

XV. Dom An- Cordouë.

Un des plus considerables fut Dom Antoine de Cordouë, cousin germain du Pere François, & frere du vertueux Seigneur Dom Laurent Suarez de Fi-

gueroa, Marquis de Priego, & Comte de Feria, qui avoit refusé la charge de Grand Maistre de la maison du Prince des Espagnes. Il portoit le nom de Cordouë, suivant la Coûtume d'Espagne, où l'un des Cadets des grandes maisons prend d'ordinaire le nom de la mere quand il est illustre. La vertu & l'esprit de ce jeune homme égaloient sa naissance, quoy qu'il n'y eust presque point de maison en Espagne, plus considerable que la sienne, ni de plus ancienne noblesse. Ayant fait ses études à Salamanque, & y ayant esté élû Recteur de cette Université, qui estoit un honneur qu'on ne faisoit qu'à des personnes de la premiere qualité; il avoit acquis à l'âge de vingt-trois ans tant de reputation, que Charles-Quint avoit resolu autant par l'estime qu'il faisoit de son merite, qu'en consideration des services de ses proches, & à la recommandation du Prince des Espagnes, de le faire élever à la dignité de Cardinal. Cét Empereur en ayant écrit au Pape Jule III. d'une maniere fort pressante, & luy en ayant fait parler par son Ambassadeur, sa Sainteté avoit promis de le satisfaire là dessus à la premiere promotion qui n'estoit pas éloignée, & l'avoit déja nommé par avance. Doña Catarina Fernandez de Cordouë mere de D. Antoine, & tous ses freres qui estoient attachez au service du Prince Dom Philippe, avoient sollicité auprés de luy cette affaire avec grand soin, & ne doutoient pas que celuy qui y avoit le principal interest, ne dust aussi en avoir le plus de joye, & recevoir comme le comble de ses souhaits & de son ambition une dignité dont toute leur mai-

refuse la dignité de Cardinal pour imiter le Pere François.

ſon ſeroit ſi honorée. Mais le vertueux jeune homme
Gal 1. en jugeoit autrement, & il ne crût pas devoir acquieſcer à la chair & au ſang, ni ſuivre aveuglement les deſirs de ſes freres dans une affaire de cette conſequence. Il voulut chercher ailleurs des conſeils plus deſintereſſez, & il ſe perſuada fortement ſur la connoiſſance qu'il avoit de la ſageſſe de Saint Ignace, qu'il n'en pourroit recevoir de plus ſeurs, ni
1552. de plus éclairez que les ſiens. Il luy écrivit donc ſur ce ſujet une lettre qui eſt du dernier jour de Mars, ou luy ayant marqué avec une extrême confiance & une prudence admirable, les raiſons qui pourroient luy faire deſirer, où luy faire craindre cette dignité, il finit en conjurant le Saint, que puiſqu'il avoit eſté donné à l'Egliſe pour mettre une infinité de perſonnes en la voye de Dieu, il vouluſt bien la luy montrer en cette occaſion, & luy marquer au plûtoſt ſon ſentiment, qu'il eſtoit abſolument reſolu de ſuivre, ſans en écouter aucun autre.

Durant qu'il attendoit la réponſe de Saint Ignace, avec d'autant plus d'impatience que la promotion devoit ſe faire aux Feſtes prochaines de la Pentecoſte, il fut plus particulierement informé de la retraite du Pere François, & de la vie qu'il menoit à Ognate. Il n'y eut plus moyen alors de reſiſter à la force de cét exemple : il alla avec une ferveur incroyable ſe jetter entre ſes bras, & renonçant à toutes les grandeurs humaines, il entra ſous ſa conduite dans la Compagnie de Jeſus, où il fut luy-meſme depuis un grand exemple de vertu & de ſainteté.

Le Pere Louïs de Grenade, charmé de cette generosité, aussi bien que de celle du P. François, en parle avec admiration dans la vie du saint Ecclesiastique Maistre Jean Avila, qui l'avoit aussi aidé de ses conseils, & dans l'Epistre liminaire de son Traité de l'Oraison qu'il dédia au Pere Antoine de Cordouë, peu de temps aprés cette retraite; ou il dit que ces sortes de grands exemples, qui estoient des effets de celuy du Pere François, estoient dans ce temps-là bien plus considerables & plus merveilleux que ne l'avoit esté au siécle de S. Hierôme celuy d'un jeune Seigneur, de la conversion duquel ce Pere de l'Eglise à écrit avec tant d'éloges.

Impression d'Anvers en Espagnol de l'an 1556. qui avoit esté precedée d'une premiere édition à Salamãque.

Ep. à Rufin touchant Bonose.

On voit aussi parmi les lettres si spirituelles & si admirables du mesme Pere Jean Avila, celle qu'il écrivit au P. Antoine de Cordouë pour se réjouïr avec luy de son bon-heur. Il l'y exhorte à remercier Dieu d'une si « sainte vocation avec d'autant plus de reconnoissance, « que les grandeurs dont il venoit d'estre délivré par sa « grace, l'eussent exposé à de plus effroyables dangers. «

2. vol. lettre 98. qui commence *Sabida la Mudança.*

XVI. Plusieurs autres personnes de qualité touchées de l'exemple du P. François se retirent avec luy à Ognate.

Dom Sanche de Castille, & Dom Pedre de Navarre, furent encore de ceux que l'odeur de la vertu du Pere François attira à Ognate, pour y commencer de servir Dieu dans la Compagnie de Jesus. Il y fut suivi aussi de plusieurs autres disciples fervens du Saint Prestre Maistre Jean Avila, dont nous venons de parler, à qui Dieu avoit donné un talent merveilleux pour porter à son service toutes les personnes qu'il voyoit; & qui prenoit plaisir à former exprés à toutes sortes de vertus des jeunes

hommes de grande eſperance, pour les rendre capables d'entrer dans l'ordre de S. Ignace, dont il ſe diſoit par humilité, *le paranymphe* & *le precurſeur*, comme ſaint Jean l'avoit eſté de noſtre Sauveur Jeſus-Chriſt.

Il y eut ſur tout deux ſujets de grand merite qui ſortirent alors de cette excellente école de perfection, pour entrer dans celle du P. François : L'un fut Dom Jacques de Guſman, qui eſtoit fils du Comte de Baylen, & de la ſainteté duquel Grenade parle avec tant d'éloges dans la vie du meſme Pere Avila qu'il écrivit à ſa priere ; & l'autre le Docteur Dom Gaſpard Loart, aſſez connû depuis par ſes ouvrages. L'un & l'autre ayant déja l'eſprit apoſtolique, avoit eſté en grands fruits en divers endroits où ils avoient fait des miſſion ; & leur charité & leurs aumônes s'eſtoient principalement répanduës avec une édification extraordinaire des peuples, dans tout le Dioceſe de Calahorre. Mais enfin ils tirerent eux-meſmes le principal fruit de leur vertu, Dieu les en recompenſant par une vocation ſi ſainte, dans laquelle il les rendit toute leur vie merveilleuſement utiles à ſon Egliſe.

XVII. Un homme fort employé dans les grandes negotiatiōs eſt appellé de Dieu à ſuivre le P. François à Ognate.

Il ſeroit trop long de rapporter icy toutes les autres victoires que le Pere François remporta ſur le monde durant ſa retraite d'Ognate, & combien de perſonnes de merite allerent auprés de luy ſacrifier à Jeſus-Chriſt crucifié les avantages les plus conſiderables de la nature & de la fortune. Dom Barthelemi Buſtamance fut un de ceux dont la converſion fut plus remarquable. C'eſtoit un Eccleſiaſtique vertueux,

tueux, grand Theologien, & excellent Predicateur, qui avoit esté Secretaire du Cardinal Dom Jean de Tavora, auprés duquel, sans avoir aucun empressement pour sa fortune, il n'avoit pas laissé d'en faire une tres-considerable par les grandes occasions que luy en avoit fourni son employ, qui luy donnoit part aux affaires les plus importantes de l'Estat. Mais il avoit particulierement profité au service de ce Cardinal, par les exemples de sa probité & de sa pieté. Car ce grand homme avoit toûjours uni si parfaitement en sa personne les vertus Chrestiennes avec les politiques, & un veritable mépris du monde avec tous les avâtages qui y sont le plus estimez; que Charles-Quint ravi de sa conduite, avoit coûtume de l'appeller son Pere, & de dire que s'il remercioit Dieu tous les jours de l'avoir fait maistre de tant de grands Estats, il ne se croyoit pas moins obligé de le remercier de ce qu'il luy avoit donné un si sage & si fidele Ministre pour les gouverner. Il l'avoit fait Cardinal, Archevesque de Tolede, Grand Inquisiteur, President de Castille, Sur-Intendant de l'éducation du Prince son fils, premier Ministre d'Estat & mesme Regent de tous ses Royaumes d'Espagne en son absence: & ce fidéle sujet dont la moderation fut toûjours tres-grande parmi tous ces honneurs, avoit tous les jours à se défendre des nouvelles faveurs & des nouvelles graces que la reconnoissance de ce Prince le forçoit d'accepter. Les mœurs de son Secretaire avoient bien du rapport aux siennes: il avoit vêcu toûjours avec la reputation d'un veritable homme de bien, durant

tout le temps qu'il avoit esté dans les emplois, & tout le monde avoit principalement esté édifié de sa constance à ne vouloir posseder qu'un seul Benefice, & à en refuser plusieurs autres de grand revenu qu'on luy avoit presentez diverses fois. Aprés la mort du Cardinal, il s'attacha entierement au service de Dieu, & il se mit à aider le prochain dans l'affaire du salut avec encore plus d'application, qu'il n'en avoit eu à seconder ce Ministre dans le maniment des affaires du monde. Mais ne croyant pas servir encore assez bien le plus grand de tous les Maistres, il le supplioit tous les jours avec beaucoup de larmes de luy inspirer les moyens de le mieux faire. Un jour qu'il luy faisoit à Tolede cette priere avec le plus d'ardeur en disant la Messe & ayant la sainte Hostie entre les mains, il sentit, comme il le racontoit souvent depuis avec beaucoup de marques de tendresse, & de reconnoissance, un mouvement interieur qui le pressoit avec une force extraordinaire & d'une maniere surprenante, d'aller au plûtost dans la Province de Guipuscoa, & d'y faire ce qu'il verroit faire au Duc de Gandie. Il ne s'estoit pas jusqu'à lors, fort informé de la maniere de vivre du Pere François, & la pluspart de ceux qui alloient se rendre auprés de luy à Ognate, estant de jeunes gens capables des travaux de la penitence & de la prédication de l'Evangile, une pareille vocation devoit paroistre peu convenable à son âge presque sexagenaire. Cependât cét homme qu'on avoit toûjours veu user d'une sage lenteur dâs toutes ses resolutions, se trouva comme forcé par l'Esprit Saint

d'en prendre une de si grande consequence sur le champ sans qu'il eust le loisir de déliberer. Estant parti dés le jour mesme pour suivre cette voix secrete qui l'appeloit, il trouva en arrivant dans la Province de Guipuscoa tout le païs plein de l'odeur que répandoit la sainteté du Pere François. Il rencontra d'abord dans la solitude de la Madeleine d'Ognate, ce Saint homme chargé de pierres, & travaillant comme un manœuvre au bastiment de cette Maison. Il se jetta à ses pieds, il luy raconta la maniere dont il avoit plû à Dieu de luy faire connoître sa volonté, & ayant obtenu de luy la grace qu'il desiroit, il congédia aussi-tost ses domestiques, pour estre luy-mesme à Ognate un fidéle domestique de la maison de Dieu.

Cét homme devenu dés-lors beaucoup plus estimable par une sagesse divine qui animoit toutes ses actions, qu'il ne l'avoit esté par cette prudence humaine avec laquelle il avoit conduit dans plusieurs Cours des negociations fort délicates, eut le bonheur de rendre depuis de grands services à Dieu & à son Eglise dans la compagnie de Jesus, & de contribuer en beaucoup de manieres aux œuvres saintes du Pere François, dont il fut presque toûjours le compagnon inseparable durant plusieurs années.

XVIII. Le P. François refuse le chapeau de Cardinal.

Le Saint voyant le mépris que tant de grands-hommes avoient pour le monde à son exemple, se croyoit d'autant plus obligé de le fuïr, & de se tenir bien caché dans sa chere solitude. Mais pendant qu'il vouloit ainsi faire en sorte que tout le

monde l'oubliaſt comme il avoit oublié tout le monde, il ſembloit que Dieu priſt ſoin de manifeſter la ſainte vie de ſon ſerviteur autant que le Saint s'étudioit
1. Cor. 4. uniquement, ſuivant le conſeil de l'Apoſtre, à manifeſter en luy-meſme celle de Jeſus-Chriſt.

L'Empereur Charles-Quint, en qui l'eſtime & la tendreſſe qu'il avoit toûjours euës pour luy s'accrurent par les nouvelles qu'il en apprenoit; crût qu'il rendroit un ſervice ſignalé à l'Egliſe, & qu'il ſe feroit honneur devant Dieu & devant les hommes, en procurant ſa promotion au Cardinalat. Il en écrivit au Pape Jules III. de telle ſorte que ſa Sainteté qui y eſtoit déja aſſez portée d'elle-meſme, reſolut de luy donner au plûtoſt ſur cela toute la ſatisfaction qu'il deſiroit. Les ſouhaits de tout le ſacré College, s'accordoient fort bien avec la reſolution de ce ſouverain Pontife, & avec les deſirs de l'Empereur. Mais S. Ignace à qui l'Ambaſſadeur de l'Empereur avoit exprés caché ſes ordres là deſſus, n'eut pas plûtoſt eſté averti de ce deſſein, qu'il chercha les moyens de s'y oppoſer de tout ſon poſſible.

Ayant mis pour cela tous ſes enfans en prieres, il fut avec beaucoup de confiance en la bonté de celuy qui a le cœur des Souverains entre les mains, ſe jetter aux pieds du Pape. Il luy repreſenta, Que » Dieu ayant appelé le Pere François à une vie toute » differente de celle où l'on vouloit l'engager, il avoit » aſſez témoigné que c'eſtoit par cette voye du mépris » du monde qu'il vouloit en eſtre glorifié; Que ce ſeroit » faire tort à l'Egliſe que de la priver d'un exemple ſi

extraordinaire d'humilité Chreſtienne ; Qu'on donne- «
roit par là occaſion à tout le monde de juger peu équi- «
tablement du deſſein de ce Pere dans ſa retraite ; & «
qu'enfin, ſa Compagnie recevroit une playe dange- «
reuſe, ſi l'on y donnoit cette entrée à l'ambition, «
dont par la miſericorde de Dieu elle s'eſtoit juſqu'a- «
lors heureuſement garantie. «

Dieu donna tant de force à l'éloquence de ſon ſerviteur que le ſouverain Pontife n'y pouvant reſiſter, & ne voulant pas d'ailleurs mécontenter l'Empereur, il avoüa à S. Ignace que ſes raiſons eſtoient bonnes, mais qu'il n'eſtoit plus en eſtat d'y avoir égard, ſa parole eſtant donnée, & les choſes ſe trouvant auſſi avancées qu'elles l'eſtoient. Mais le Saint qui ſçavoit dans quelle diſpoſition d'eſprit eſtoit là deſſus le P. François, & qu'il prioit Dieu tous les jours ardemment de le tirer de cette vie, plûtoſt que de permettre qu'on le tiraſt de l'eſtat humble où il l'avoit mis par ſa grace ; ne manqua pas de repartie en cette rencontre. Il dit à ſa
Sainteté, qu'elle avoit aſſez de moyens de tenir ſa pa- «
role, & de ſatisfaire l'Empereur & les Cardinaux, «
ſans mettre ſon Ordre en danger, & ſans affliger le «
Pere François, & qu'elle pourroit luy offrir le Cha- «
peau, & le preſſer meſme de le recevoir, ſans pour- «
tant l'y obliger par aucun commandement exprés. «
Le Pape approuva fort ce ſage expedient que luy avoit ſuggeré S. Ignace, & luy promit de s'en ſervir, comme il fit peu de jours aprés. Le meſme courrier qui apprit au Pere François, en luy apportant le Bref du ſouverain Pontife, le danger ou il avoit eſté, luy

apprit aussi avec quelle prudence & quel zele son saint Directeur l'en avoit délivré ; le Pere Polanco qui estoit Secretaire du Saint, luy en ayant écrit de sa part une lettre, dont on conserve encore l'original & dont voici les propres termes.

» Mon tres-cher Pere en Jesus-Christ,

» Dieu nous avoit fait connoître jusqu'à maintenant » par beaucoup de marques, combien l'estat d'humili- » té & de simplicité que vous avez embrassé pour son » amour, luy est agreable. Mais il vient de nous en don- » ner une preuve plus manifeste, en vous délivrant d'un » Chapeau que vous avez toûjours craint, comme le » plus pesant & le plus incommode fardeau du mon- » de. Il y a dix ou douze jours que le Cardinal de la » Cueva avertit nostre P. Ignace au sortir du Consi- » stoire, qu'on avoit absolument resolu de vous faire » Cardinal, & le Cardinal Maffei me fit le mesme jour » beaucoup de complimens de conjoüissance sur ce su- » jet. Comme je luy témoignay ma douleur d'une cho- » se si éloignée de l'esprit de nostre Compagnie : Je » voudrois, me dit-il, que vostre Compagnie fut un Sé- » minaire d'Evesques & de Cardinaux. Mais aprés que » le Pere General eut appris du Cardinal de la Cueva, » les raisons qui avoient porté sa Sainteté & le Sacré » College à cette resolution, il prit le parti de s'adres- » ser au Pape mesme pour l'en détourner, & il le fit » avec tant de bon-heur, que sa Sainteté luy ayant témoi- » gné estre persuadée que la Compagnie glorifioit Dieu » davantage par son humilité, qu'elle ne le pourroit fai- » re en donnant des Cardinaux à l'Eglise, elle en vint mes-

me juſqu'à aſſeurer qu'elle euſt mieux aimé eſtre en « vôtre place, ou en celle de quelque autre Jeſuite que « ce fuſt, que de tenir le rang qu'elle tenoit dans la « Chreſtienté ; parce qu'au lieu que nous ne penſions « qu'à ſervir Dieu, il eſtoit obligé par ſa charge à parta- « ger ſon eſprit en mille ſoins differens. Voicy enfin, « mon Reverend Pere, où l'affaire en demeura. Le ſaint « Pere promit qu'il ne vous envoyeroit point le Cha- « peau malgré vous, & ſans eſtre aſſeuré de voſtre con- « ſentement. C'eſt à vous maintenant de voir ſi vous « voulez l'accepter. Noſtre Pere Ignace a déja dit bien « poſitivement à ſa Sainteté que vous n'en voudriez nul- « lement, & que la ſeule crainte de cette Dignité vous « avoit obligé de ſortir de Rome dans une ſaiſon tres- « rude & tres-incommode : de ſorte que voſtre reſo- « lution avoit déja fait changer une fois celle du ſou- « verain Pontife. Il a de plus entretenu les principaux « ſujets du Sacré College pour leur oſter cette pen- « ſée, & il employe ſes amis pour en parler à tous « les autres Cardinaux & à l'Ambaſſadeur de l'Empe- « reur Dom Jacques de Mendoze. On leur a fait en- « tendre à tous que le Pape ne prétendoit point vous « contraindre de recevoir cét honneur ; & quoy qu'il « n'y en ait eu aucun qui n'ait fait paroiſtre un deſir « ſincere & ardent de vous voir reveſtu de la pourpre, « & qui n'en ait dit pluſieurs belles raiſons ; tous enfin « ſe ſont rendus à des raiſons plus fortes, qui leur ont « fait avouër qu'il ne faloit point vous faire de violence « là-deſſus. Toute la Cour & toute la Ville tiennent « cette affaire rompuë, maintenant qu'on ſçait que «

» vous en estes le maistre, & il n'y a personne qui ne
» juge que vous aimeriez mieux aller toute vostre vie
» teste nuë à la pluye & au Soleil, que de l'avoir cou-
» verte de ce Chapeau. Ie vous demande qu'en recom-
» pense d'une si bonne nouvelle, vous disiez pour moy
» la Messe du saint Esprit, afin d'obtenir de Dieu qu'il
» me fasse la grace de mieux suivre ses inspirations que
» je n'ay fait jusqu'à présent.
» A Rome le 1. Juin 1552. par ordre
» de nostre Pere Ignace.

Si le Pere François fut bien affligé de voir que le monde pensoit encore à luy, il fut d'ailleurs bien consolé d'avoir, en cette occasion, une nouvelle marque de la bonté de Dieu, qui n'avoit permis cette tempeste, que pour luy donner moyen de luy sacrifier tout de nouveau cette Dignité qu'on luy mettoit entre les mains. Il fit réponse au Pape, & le remerciant de l'honneur qu'il vouloit luy faire, le pria instamment par la mesme lettre, de vouloir bien luy donner une marque plus avantageuse de sa bonté, en luy permettant de passer le reste de sa vie dans l'estat où il estoit tres-persuadé que Dieu le vouloit, & le laissant mourir dans la sainte pauvreté du Fils de Dieu, hors de laquelle il n'esperoit ni satisfaction, ni bonheur. Il n'obtint pas si absolument ce qu'il demandoit, qu'il ne fust un an ou deux aprés, dans un pareil danger sous le mesme Pontificat, comme nous le dirons dans son lieu. Mais enfin, il esperoit n'avoir plus jamais sujet d'apprehender ces sortes de Dignitez, par le soin qu'il auroit de vivre dans l'obscurité de sa

retraite

retraite encore plus qu'il n'avoit fait juſqu'à lors.

XIX. Le P. François eſt obligé par ordre de S. Ignace de quitter ſa ſolitude.

Cependant, il falut bien-toſt que ſon humilité & ce grand attachement qu'il avoit au repos de la ſolitude où il jouïſſoit des pures delices de l'amour Divin, & où il parloit inceſſamment à Dieu cœur-à-cœur, le cedaſſent à l'obeïſſance à laquelle ce même amour l'avoit engagé. Il receut une lettre de Saint Ignace pleine de cet eſprit de paix & de charité, qui paroiſſoit ſi admirablement dans toutes celles de ce grand-homme, & qui ſe communiquoit avec une force ſi douce & inſinuante dans les cœurs de tous ceux à qui il les écrivoit. Le Saint luy mandoit par cette lettre, qu'il ſe ſouvinſt que noſtre Seigneur ne l'avoit pas appelé à ſa compagnie, pour mener une vie ſolitaire, & pour n'y trouver que ſa propre ſatisfaction, quelque ſainte qu'elle fuſt; mais pour contribuër au ſalut d'un grand nombre d'autres perſonnes, & pour imiter le fils unique de Dieu qui eſtoit venu du ſein de ſon Pere, afin de prendre ſoin de nos ames, & de leur donner la nourriture, le repos, & la vie, par ſes fatigues, par ſes douleurs, & par ſa propre mort: Qu'il le prioit & luy ordonnoit, ſuivant un ſi grand exēple, de ſortir de ſa retraite, & d'aller viſiter un tres grand nombre de perſonnes de la premiere qualité, qui vouloient ſervir Dieu, & regler leur conduite & celle de leurs familles par ſes avis; Qu'au reſte il devoit eſtre perſuadé que cette miſſion ſeroit d'autant plus agreable à Dieu, qu'il y auroit moins de la volonté & de l'inclination de l'homme, comme les fruits ne pouvoient auſſi manquer d'en eſtre tres-grands, par la force de

„ l'exemple & par le crédit de tant de perſonnes illuſtres,
„ auprés deſquelles Dieu vouloit qu'il employât ſon zéle.

Le Pere François n'attendoit rien moins que cét ordre de ſon Superieur, & il n'en pouvoit alors recevoir aucun dont l'execution luy duſt faire plus de peine. Mais ſon inclination pour la retraite ne retarda point ſon obeïſſance, & il partit auſſi-toſt, laiſſant avec beaucoup de ſoûpirs & de larmes, ſa chere ſolitude qu'il ne devoit jamais revoir.

XX. Il fait de gráds fruits en Caſtille, & ſur tout à la Cour de l'Infante Jeanne & dans l'Vniverſité de Salamãque. 1552.

Il n'eſt pas aiſé de dire icy tous les fruits qu'il fit en peu de mois, dans la Caſtille & l'Andalouſie, ſoit auprés des Grands à qui il inſpiroit par ſes entretiens l'humilité Chreſtienne & le mépris de leur propre grandeur; ſoit auprés des peuples qu'il enſeignoit dans toutes les villes, & qu'il attiroit en ſi grand nombre aprés luy qu'il y avoit toûjours plus de monde à ſes ſermons qu'il n'en pouvoit tenir dans les Egliſes où il preſchoit. Il faudroit preſque autant de temps pour le ſuivre icy dans toutes ſes courſes Apoſtoliques, qu'il en mit à les faire; parce qu'il ne fut en aucun lieu qu'il ne ſanctifiaſt par une infinité de converſions, & auquel il ne falluſt s'arreſter long-temps avec luy, ſi l'on vouloit rapporter toutes les merveilles que la grace de Dieu fit par ſon moyen. Il fut de cette façon d'abord à Caſa-de-la-Reyna, où il eſtoit invité depuis long-temps par les inſtantes prieres du Seigneur du lieu D. Pedre Fernandez de Velaſco, Conneſtable de Caſtille, & par Doña Juliana Angele d'Aragon, Ducheſſe de Frias ſa femme, qui eſtoit tante du Pere François. Il paſſa de là à Burgos à la priere du Chapitre, & de tous les principaux

de la Ville, & enſuite à Valladolid où eſtoit la Cour, & où il fut obligé de ſéjourner quelque temps, parce qu'il y avoit plus de perſonnes qui attendoient de luy, pour le repos & pour la conduite de leur conſcience, les meſmes ſervices qu'il rendoit à tous les autres.

Il y eſtoit encore lors que la Princeſſe Jeanne fille de l'Empereur qui eſtoit deſtinée pour épouſe à l'Infant, Dom Jean fils unique du Roy Dom Jean III. de Portugal, l'envoya prier de l'aller trouver à Toro. Il y paſſa la ſemaine ſainte & la ſuivante, dans une application continuëlle à inſtruire toute cette Cour, & à donner ſur tout des pratiques ſolides de pieté à l'Infante, dont les exemples ne pouvoient manquer de produire d'heureux effets dans les perſonnes de ſa maiſon. On vid en effet toûjours depuis dans la vie toute Chreſtienne de cette Princeſſe, dans l'ordre de ſa maiſon, & dans la modeſtie de tous ſes domeſtiques, des fruits du zéle, & de la ſageſſe du Pere François, qui prit congé d'elle pour aller à Salamanque où il eſtoit attendu avec impatience

On peut dire qu'aprés les perſonnes de la Cour auprés deſquelles le Saint venoit d'exercer ſon zele ſi utilement à Valladolid, les gens de lettres ne ſont pas d'ordinaire les plus faciles à convertir; non ſeulement parce que la ſciéce qui enfle preſque toûjours le cœur plus qu'elle ne perfectionne l'eſprit, eſt naturellement oppoſée à l'humilité du Chriſtianiſme, mais auſſi parce qu'elle accoûtume la raiſon à regarder de ſens-froid & pour la ſeule ſpeculation les veritez les plus touchantes de noſtre ſainte Religion. Il plût à Dieu de

donner à l'éloquence toute ſainte & toute Apoſtolique du Pere François, un grand nombre de ces ſortes de victoires ſi difficiles: & ſi la ſeule nouvelle de ſa converſion, & de ſa retraite à Ognate, avoit déja gagné pluſieurs perſonnes auſſi illuſtres par leur naiſſance que par leur doctrine, ainſi que nous l'avons remarqué, ſa preſence & la grace qui eſtoit attachée à ſes diſcours publics & particuliers, y firent encore de plus grandes conqueſtes pour le Royaume de Jeſus-Chriſt, & porterent pluſieurs jeunes-hommes conſiderables à aller dans les maiſons Religieuſes, faire une étude plus ſainte & plus neceſſaire que celle qu'ils avoient faite juſqu'a lors ſur les bancs des écoles publiques.

Le Pere François fut delà dans la pluſpart des autres Villes principales de Caſtille, faiſant peu de ſejour en chaque lieu, pour ſatisfaire aux pieux deſirs d'un plus grand nombre de perſonnes, & logeant par tout dans les Hôpitaux; deſorte meſme que la Comteſſe de Lerme ſa fille, ne put obtenir de luy, durant qu'il fut à Tordeſilles, qu'il priſt une chambre au Palais où elle eſtoit attachée au ſervice de la Reyne Jeanne mere de l'Empereur.

XXI. Il va dans l'Andalouſie où il fait auſſi de grands fruits.

Il receut à Medine-du-Champ, où il travailloit à l'établiſſement d'un College, des lettres fort preſſantes de la Ducheſſe de Medina-Sidonia ſa tante, de la Marquiſe de Priego & de la Ducheſſe d'Arcos qui eſtoient auſſi ſes proches parentes, par leſquelles ces Dames le conjuroient d'avoir ſoin de leur ſalut, comme il l'avoit de celuy de tant d'autres. Dieu ſe ſer-

vit du voyage qu'il fit à la priere de ces Dames, pour faire connoiſtre dans l'Andalouſie la Compagnie de Jeſus, & pour y donner commencement à divers établiſſemens de cét Ordre. Son zéle & ſon humilité produiſirent dans pluſieurs villes de cette belle Province des fruits de l'Evangile, pareils à ceux qu'il avoit produits en Caſtille; & il porta ſur-tout à une pieté exemplaire un grand nombre de perſonnes de qualité, qui eſtant ravies de le voir & de l'entendre, ne pouvoient dire ſi c'eſtoit ou à la ferveur & à la force de ſes diſcours, ou à la ſainteté de ſes exemples qu'elles devoient les changemens admirables que la grace divine faiſoit dans leurs cœurs.

XXII. Il va en Portugal à la priere du Roy Dom Jean III & de la Reine Caterine & y eſt receu avec beaucoup de magnificence.

Les converſions extraordinaires d'un ſi grand nombre de perſonnes conſiderables, rendirent en peu de temps le Pere François beaucoup plus celebre qu'il ne l'avoit eſté autrefois par le rang qu'il tenoit à la Cour d'Eſpagne, & par ſes emplois. Le Roy Dom Jean III. de Portugal, & la Reyne Caterine ayant ſceu qu'il eſtoit en Andalouſie, & que l'eſprit & la vertu de Dieu l'accompagnoit par tout, deſirerent extrémement de le voir, plûtoſt par un ſentiment de pieté, & pour attirer ſur eux cette abondance de grace dont Dieu beniſſoit le zéle de ſon ſerviteur, que pour ſatisfaire à leur curioſité. Le Pere ne croyant pas pouvoir rien refuſer à des Princes à qui ſa Compagnie devoit toutes choſes, & qu'elle reconnoiſſoit pour ſes Fondateurs, & pour ſes premiers Protecteurs, ſe haſta de ſe rendre à Lisbonne, & il y arriva le dernier jour d'Octobre de l'an 1553. Ce fut une rencontre fâcheuſe pour une ame auſſi humble que la ſienne. Car 1553

non ſeulement le Roy & la Reyne avoient envoyé chacun une perſonne de qualité pour le ſaluër & pour l'accompagner enſuite ; mais auſſi l'Eveſque de Lisbonne, le Nonce du Pape, le Duc d'Avero, le Duc de Barcellos & le Marquis de Montemayor tous deux fils du Duc de Bragance, & pluſieurs autres Seigneurs furent au devant de luy, & voulurent honorer ſon entrée de leur preſence. La maniere dont il fut receu au Palais par le Roy & par la Reyne, eut encore quelque choſe de plus particulier, & qui marquoit aſſez que ces pieux Princes ne reconnoiſſoient point de plus veritable grandeur que celle de la vertu, & que c'eſtoit, ſelon-eux, quelque choſe de plus conſiderable d'avoir mépriſé les honneurs & les treſors de l'Egypte, que de les poſſeder. Non ſeulement ils ſe leverent l'un & l'autre pour le recevoir à l'entrée de leur chambre & furent pluſieurs pas au devant de luy ; mais le Roy meſme ſe découvrit lorſqu'il le vit venir : ce qui eſtoit un honneur qu'il ne faiſoit à aucun Duc, ni à aucun des Grands d'Eſpagne ou de Portugal. Leurs Alteſſes (car c'eſt ainſi que les Rois de Portugal vouloient eſtre appelez alors) luy firent auſſitoſt preſenter un ſiege, & le preſſerent pluſieurs fois de s'y aſſeoir. Mais l'humble Religieux qui n'avoit pû éviter tous les autres honneurs qu'on luy avoit faits, refuſa celuy-là conſtamment & demeura, à la façon de cette nation dans une poſture plus reſpectueuſe durant tout le temps qu'il leur parla.

Hebr c. 11.

XXIII. Il porte la Reyne & les autres princeſſes

La Reyne Caterine ſœur de l'Empereur, de laquelle il avoit eſté autrefois enfant d'honneur à l'âge de quatorze ou quinze ans, & qui avoit toûjours

eu depuis beaucoup de bonté pour luy, témoigna en cette occasion une estime extraordinaire pour sa vertu, & prit une si grande confiance en ses conseils, qu'elle le consultoit ordinairement sur ses devotions & sur toute la conduite interieure de son ame. Elle se trouvoit si bien de ses avis qu'elle ne les recevoit jamais sans admiration, & sans quelque sorte de respect, parce qu'elle y découvroit des tresors d'une sagesse divine, dont elle vouloit que toute sa Cour ressentist les effets aussi bien qu'elle.

de Portugal & toute leur Cour à une grande pieté.

La Princesse Jeanne fille de l'Empereur, dont le mariage avec l'Infant Dom Jean heritier de la Couronne, s'estoit accompli depuis que le Pere François l'avoit veuë à Toro, comme nous l'avons dit, ne profita pas moins de ses entretiens cette seconde fois, qu'elle avoit fait la premiere. Il la porta à plusieurs exercices de pieté, & principalement au frequent usage de l'Eucharistie, qu'il luy administroit tous les huit jours, aussi bien qu'à la plus part des Dames de sa Cour. Il leur faisoit en ces occasions, ayant le corps de Jesus-Christ entre les mains, avant que de les communier, des exhortations si tendres & si touchantes sur la reconnoissance à laquelle oblige ce Divin Sacrement, qu'il n'y en avoit aucune qui ne se sentist fortement emuë à aimer & à servir Dieu plus fidelement, & qui ne le fist connoistre sur le champ par ses larmes, & encore mieux dans la suite par ses actions. Il établit cette coûtume, qui dura long-temps aprés luy, de prescher de la sorte devant les personnes Royales; & Dieu bénit de tant de succés cette

ſainte pratique, & toutes les autres qu'il introduiſit dans les maiſons des Princes & des Grands, qu'on peut dire que cette Cour luy devoit plus qu'à perſonne du monde cet eſprit du Chriſtianiſme & cette ferveur qui eſt ſi rare dans les cours des Princes, & qui reluiſoit ſi admirablement en celle de Portugal.

La Reine Cateiine, la Princeſſe Jeãne femme de l'Infãt D. Jean. Marie ſœur du Roy. Eliſabeth de Bragance femme d'Edouard frere du Roy.

Peut-eſtre ne s'en eſt-il jamais veu aucune autre où l'Evangile & la foy du Sauveur, ait agi plus viſiblement qu'elle faiſoit en celle-là, par les ſoins & la charité ardente du Pere François, dont quatre grandes Princeſſes ſuivoient à l'envi les avis, avec une ſimplicité & une fidélité tout-à-fait merveilleuſe. A peine y entendoit-on jamais rien de profane; on y parloit hautement & preſque toûjours de la vertu; & les entretiens des Dames dans les cercles euſſent pû ſervir de conferences ſpirituëlles parmi des perſonnes Religieuſes: tant on s'y éloignoit non ſeulement de tout ce qui bleſſe la charité où la pureté des mœurs, mais auſſi des bagatelles qui ſont les ſujets ordinaires des converſations les plus innocentes des femmes.

XXIV. Le Roy & les Princes de Portugal ſont fort touchez de ſes diſcours & de ſes exẽples.

Les Princes ne profiterent pas moins que les Princeſſes du ſéjour que le Pere François fit à Lisbonne. Le Roy entendoit aſſidument ſes diſcours publics, & l'entretenoit auſſi tres-ſouvent en particulier des grands deſſeins qu'il avoit pour l'avancement du Royaume de Jeſus-Chriſt dans les païs infidéles. L'Infant Dom Jean ſon fils, qui fut Pere du Roy Dom Sebaſtien, ne perdoit aucun de ſes ſermons, & diſoit ſouvent aux Grands & aux Seigneurs que ſon

exemple

exemple y attiroit avec luy, qu'il prenoit grand plaiſir à »
entendre un Predicateur qui preſchoit par ſes œuvres, «
& qui ne diſoit rien qu'il n'euſt pratiqué le premier. «

Mais comme l'Infant Dom Louïs frere du Roy, eſtoit celuy qui avoit le plus de diſpoſition à la ſainteté, il fut auſſi celuy qui parut profiter davantage de l'exemple du Pere François, & de ſes divins entretiens. Ce Prince, qui avoit lié depuis long-temps, comme nous avons déja dit, une amitié étroite avec luy, ayant horreur de quelques deſordres de ſa jeuneſſe, avoit commencé depuis pluſieurs années d'en faire Penitence par une conduite plus Chrêtienne & plus ſevere. La nouvelle de la retraite du Pere François & ſes lettres, l'avoient ſur tout excité à une vie nouvelle depuis plus de deux ans; & ayant dés-lors commencé de donner beaucoup de temps tous les jours à l'oraiſon & à la méditation & à toutes ſortes d'œuvres de pieté, il y avoit perſeveré fort exactement juſqu'à l'arrivée du Pere à Lisbonne. Mais la preſence & la vive-voix de celuy que Dieu avoit choiſi pour achever de le convertir entierement, ayant fait de plus fortes impreſſions en ſon cœur, il mit toute ſon eſperance, ſuivant le conſeil de l'Apoſtre, en cette grace du Sauveur, qui ſe preſentoit à luy; & il entreprit avec elle de mener une vie encore plus ſainte, & plus digne des mouvemens de l'Eſprit Saint dont il eſtoit animé.

XXV. L'Infant Dom Louïs frere du Roy deſire eſtre Jeſuite à l'exemple du Pere François, & mene une vie tres ſainte.

Petr. c.1.

Il eut de grands deſirs d'imiter entierement le Pere François, & d'entrer comme luy dans la Compagnie de Jeſus; & il en écrivit avec beaucoup d'ar-

deur à saint Ignace. Mais ce Saint jugeant aussi bien que le Pere François que son âge déja avancé & son peu de santé le rendoient peu propre à une vie reguliere, & qu'en demeurant dans le monde, il seroit beaucoup plus utile au service de Dieu, par les exemples qu'il donneroit à tout le Royaume, & par les sages conseils dont il continueroit d'assister le Roy son frere, il voulut du moins se regler dans sa maison comme s'il eust esté Religieux. Il renonça à la grandeur & au faste de sa condition, & congediant tous ses officiers pour ne mener plus qu'une vie de particulier, il vendit ses pierreries & tous ses meubles de prix, afin de les recompenser & de payer ses debtes; & fit ensuite les vœux de Chasteté & de Pauvreté conformément à son estat, & celuy d'obeïssance perpetuëlle aux commandemens de Dieu. Sa douceur, son honnesteté, sa modestie, & son affabilité estoient merveilleuses; & l'on pourroit en rapporter plusieurs exemples étonnans, aussi bien que de sa charité & de sa compassion qui le rendoit le refuge ordinaire de tous les miserables: de sorte qu'il ne se peut rien voir de plus digne d'admiration que la maniere dont il passa les deux dernieres années de sa vie. Mais cela se trouve dans d'autres histoires, & ne sert à la nostre qu'autant que la sainteté de ce Prince a esté un fruit de celle du Pere François.

XXVII. Il va voir à Evora le Cardinal D. Henri frere du Roy D Jean.

Il estoit rappellé en Castille, par des affaires de tres-grande importance à la gloire de Dieu, & il fut obligé de sortir de Portugal & de prendre congé des Princes, bien plûtost qu'ils ne l'eussent souhaité. Mais ce ne fut

pas ſans paſſer à Evora, où l'Archeveſque Dom Henri auſſi frere du Roy Dom Jean, & qui fut luy-meſme Roy & le dernier de ſa maiſon qui porta la Couronne, avant l'uſurpation des Eſpagnols, deſiroit extrémement de le voir. Ce Prince qui avoit auſſi parmi d'autres excellentes qualitez une pieté tres-grande, ravi de tout ce que l'Infant Dom Louïs ſon frere luy avoit mandé de celle du Pere François, & de tout ce que la renommée en publioit, le receut avec des témoignages de joye & d'eſtime preſque encore plus grands que tous ceux qu'on luy avoit donnez à Lisbonne. Il voulut, dés le lendemain, l'entendre preſcher dans ſa Cathedrale, & prenant d'abord autant de confiance en ſa vertu que s'il l'euſt connu & pratiqué depuis long-temps, il s'ouvrit à luy, dans le peu de jours qu'il l'eut à Evora, de pluſieurs affaires de conſequence ſur leſquelles il vouloit avoir ſon avis; & il le traittoit avec tant d'honneur, qu'il alloit de ſon Palais Archiepiſcopal le voir & l'entretenir dans le College des Peres de ſa Compagnie où il logeoit, & dont le Cardinal avoit voulu eſtre le fondateur.

XXVII. Il eſt obligé par le Duc de Bragance d'aller à Villa-vicioſa.

Evora n'eſt qu'à huit lieuës de Villa-vicioſa, qui eſt une Ville du Duché de Bragance, où les Ducs de ce nom qui ont eſté depuis les legitimes heritiers de la Couronne de Portugal, faiſoient leur demeure ordinaire. Dom Theodoſe alors Duc de Bragance & biſayeul du Roy de Portugal d'aujourd'huy & du Prince Regent qui gouverne ce floriſſant Eſtat, ne put apprendre que le Pere François fuſt ſi proche

ſans avoir auſſi beaucoup de paſſion de le poſſeder chez luy. Il fut en perſonne, accompagné d'une grande ſuite de Gentils-hommes, l'attendre exprés ſur le chemin par où il devoit paſſer pour retourner en Caſtille, & auſſi-toſt qu'il l'apperceut il mit pied à terre. Le Pere non ſeulement en fit de meſme, mais eſtant confus de ce que ce Prince luy rendoit cét honneur, il ſe jetta à ſes pieds en l'abordant, & luy fit connoître que toutes ces civilitez extraordinaires dont il ſe croyoit ſi indigne, luy donnoient plus de mortification que de joye, & luy paroiſſoient auſſi incommodes qu'elles ſont douces & agreables aux gens du monde. Le Duc eſtant d'abord charmé de la modeſtie du Pere, le fut beaucoup plus de ſon entretien, dont il joüit durant quelques jours chez luy, & il conceut non ſeulement une eſtime & une admiration incroyable pour ſa perſonne, mais encore une affection plus grande & plus tendre pour ſa Compagnie; qu'il avoit commencé d'aimer & de proteger dés ſa naiſſance, mais qu'il favoriſa depuis beaucoup davantage, & que ſes deſcendans ont auſſi continué à ſon exemple de combler de bien-faits avec une liberalité digne de la grandeur de leur ame, & de la magnificence de leur auguſte maiſon.

XXVIII. Il retourne en Caſtille & prend ſon logement dans un Hoſpital de la ville de Valladolid.

Le peu de ſejour qu'il fut comme forcé par la civilité du Duc de faire à Villa-viciosa, l'obligea de haſter d'autant-plus ſon voyage pour ſe rendre au plûtoſt à Vailladolid, où le Prince Dom Philippe Regent d'Eſpagne en l'abſence de l'Empereur, faiſoit ſon ſéjour ordinaire.

Il n'y fut pas plûtost arrivé, que voulant éviter au milieu de la Cour mesme, cét air corrompu, & cette inquiétude contagieuse de la Cour, il choisit dans l'Hospital un logement que la pauvreté & l'incommodité du lieu rendoient fort semblable à sa retraite d'Ognate. Mais il s'en falut bien qu'il y trouvast une pareille solitude, & cette pauvre demeure fut bien-tost aussi frequentée que les maisons des Princes par le grand nombre de personnes qui alloient l'y trouver.

L'hospital de S Antoine.

XXIX. Plusieurs personnes de la Cour du Prince des Espagnes se mettent sous sa conduite.

C'estoit un abord continuël de gens de qualité & des plus grands de la Cour, qui vouloient le voir & l'entretenir, les uns pour leur consolation, & les autres pour leur instruction, & pour prendre conseil de luy sur le reglement de leur vie. Mais il y en eut plusieurs qui s'attacherent plus particulierement à suivre ses avis, & qui devinrent sous la conduite d'un si sage directeur, de rares modéles de vertu pour toutes les personnes de la Cour. Dom Alphonse d'Azevedo, Comte de Monterey, & Dom François, & Dom Ferdinand de Tolede, tous deux fils du Comte d'Oropesa, dont l'un fut depuis Vice-Roy du Perou, & l'autre refusa, à l'imitation de nostre Saint, le Chapeau de Cardinal, sous le Pontificat de Gregoire XIII. furent de cét heureux nombre; aussi-bien que Dom Bernardin Pimentel, Marquis de Tavora, qui estoit un vieillard de grand sens, & du merite duquel l'Empereur Charles-Quint fit toûjours une estime tres-particuliere.

XXX. Il convertit un pe-

On pourroit encore ajoûter parmi les plus chers disciples du P. François, un Commandeur de grande

cheur ſcandaleux de grande qualité.

D. Jean de Moſchera.

conſideration, dont la converſion eût quelque choſe de fort remarquable. C'eſtoit un homme qui avoit toûjours veſcu dans le deſordre, & qui n'en devoit apparemment ſortir de long-temps. Il ſuffiſoit d'avoir du merite, pour s'attirer la haine de cét ennemi declaré de toute ſorte de vertu & de pieté; deſorte que tous ceux qui euſſent voulu entreprendre de le porter à une conduite plus Chreſtienne avoient moins de ſujet d'eſperer d'y reüſſir, que de craindre les effets de ſon humeur violente & emportée. Ce pecheur ſi ſcandaleux paſſant un jour devant l'Egliſe de l'Hoſpital de S. Antoine de Padouë, & voyant qu'il y avoit à la porte beaucoup de preſſe pour y entrer, s'enquit de la cauſe d'une ſi nombreuſe aſſemblée. Il apprit que c'eſtoit que le P. François y devoit preſcher, & c'en fut aſſez pour le mettre en colere. Son emportement alla juſqu'à luy faire dire pluſieurs fois entr'autres choſes, qu'il euſt mieux aimé entrer dans l'enfer avec les diables, que d'entrer dans cette Egliſe avec ces autres diables qui y eſtoient: c'eſtoit ainſi qu'il nommoit le Pere François & les autres Peres de ſa Compagnie. Le Pere qui le ſceut fut touché de cette compaſſion tendre qu'il avoit pour tous les pecheurs, & principalement pour ceux qui ſe declaroient davantage ſes ennemis. Il reſolut auſſi-toſt de faire ſon poſſible pour gagner celuy-cy à Dieu, & offrit durant huit jours toutes ſes Meſſes & toutes ſes prieres, afin d'obtenir cette grace. Il fut enſuite le neufviéme jour trouver le Commandeur à Simanques en une maiſon de campagne qu'il avoit à deux lieuës de Valladolid.

La ſurpriſe de ce Seigneur ne fut pas petite lors qu'on luy dit que le Pere François demandoit à luy parler. Cette viſite luy parut d'abord fâcheuſe & embarraſſante : mais enfin, il n'y avoit pas moyen de l'éviter; le Pere François l'avoit pris dans un temps & dans un lieu où il ne pouvoit ſe faire celer, & la grace qui agiſſoit peut-eſtre déja en luy, ou je ne ſçai quel reſte de reſpect qu'il avoit pour le Duc de Gandie, l'empeſcha de faire une inſulte au Pere François. C'eſtoit un commencement de douceur & d'honneſteté qui luy eſtoit extraordinaire. Mais il fut encore tout autrement radouci à la veuë de l'humble Religieux qui ſe jettant à ſes pieds, luy demanda pardon d'abord des fautes, par leſquelles il auroit peut-eſtre, ſans y penſer, donné occaſion à cette averſion extrême que ſes pechez & ſes infidélitez envers Dieu n'avoient, diſoit-il, que trop meritée. Ce fut à ce coup que toute la fureur du Commandeur fut deſarmée. Il ſe jetta luy-meſme aux pieds du Pere François pour luy demander pardon, & luy témoigna en meſme temps vouloir auſſi le demander à Dieu, & tâcher de l'obtenir par une veritable penitence. On ne peut dire la joye qu'eut noſtre ſaint Religieux de reconcilier cette ame avec ſon Createur. Il prit ſoin auſſi de reconcilier le Commandeur avec les hommes, & d'aſſeurer non ſeulement ſon ſalut pour l'autre monde, mais auſſi ſon repos & ſa vie pour celuy-cy, où il eſtoit tous les jours en tres-grand danger, vivant au milieu des plus puiſſans de la Cour, qu'il avoit tous pour ennemis mortels, & qui avoient

resolu de le perdre. Nostre charitable entremetteur ménagea par tout son accommodement, & luy fit faire toutes les satisfactions qu'il jugea necessaires. Le Commandeur ayant enfin effacé par une confession generale tous les crimes de sa vie passée, en recommença une nouvelle tout-à-fait differente de l'autre. Il se confessa toûjours depuis, & communia toutes les semaines avec beaucoup de preparation, & il pratiqua jusqu'à la mort, avec une constance merveilleuse, toutes sortes d'exercices de vertu & de penitence, suivant en toutes choses les conseils & la direction du Pere François.

XXXI. Il fait beaucoup de fruit par ses prédicatiōs.

On voyoit tous les jours de semblables effets des entretiens particuliers que plusieurs hommes de marque avoient avec ce saint Religieux; & toute la Cour estoit sans cesse surprise de quelque nouvelle merveille de cette sorte. Mais on vit des effets encore plus considerables de ses discours publics, lorsqu'il commença d'exercer dans Valladolid le talent admirable que Dieu luy avoit donné de toucher les cœurs par la prédication. Il y reprenoit & y enseignoit, à l'imitation de l'Apostre, toutes sortes de personnes, & il tâchoit, en ne leur cachant aucune des regles de la sagesse Evangelique, à les rendre toutes parfaites en Jesus-Christ. *Col. c. 1.*

XXXII. Il rétablit la regularité dans plusieurs Monasteres.

Il travailla d'abord de la sorte, suivant les mouvemens de la grace du Sauveur qui agissoit en luy, à combattre les defauts & les vices des personnes qui en devoient estre les plus exemptes par la sainteté de leur profession; & les discours & les conferences fre-

quentes

quentes qu'il fit aux maiſons Religieuſes, firent dans la pluſpart des Convents de Valladolid des changemens que les gens-de-bien ſouhaitoient beaucoup plus qu'ils ne les oſoient eſperer.

Aprés qu'il eut ainſi travaillé quelque temps avec tant de benediction du Ciel à rétablir la ſainteté dans le Sanctuaire meſme, pour parler ainſi, & à rendre aux épouſes de Jeſus-Chriſt cette unique beauté qui eſt capable de les en faire aimer, il commença à preſcher dans l'Egliſe de l'Hoſpital de S. Antoine, où il demeuroit, & dans toutes les autres de la Ville. Nous dirons ailleurs qu'elle eſtoit ſa méthode, & de quelles regles d'éloquence il ſe ſervoit dans ces occaſions où il s'agiſſoit de faire craindre les jugemens de Dieu, & de donner de l'horreur des vices qui regnent le plus dans le monde. Mais il ſuffit de dire icy que comme il ſe preparoit à ces actions publiques par de longs entretiens avec Dieu, & par une humble recherche de ſon eſprit dans la lecture & dans la méditation des ſaintes Ecritures; ce n'eſtoit pas merveille que Dieu agiſt par ſon moyen dans les cœurs de ſes auditeurs, & qu'on en viſt tant d'effets qu'on avoit crus impoſſibles à toute l'éloquence humaine.

XXXIII. Il convertit par ſes ſermons pluſieurs perſonnes de grande qualité.

Toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville, qui le ſuivoient en foule, eſtoient dans un profond étonnement d'entendre ainſi juger & condamner le monde par un homme du monde meſme, avec une force & une vertu toute divine. Chacun demandoit d'où pouvoit venir une éloquence ſi vive, ſi ſolide, & ſi pleine d'érudition Eccleſiaſtique, dans celuy qui avoit

passé toute sa vie à la Cour ou dans les grands emplois ; & personne n'apprenoit les peines qu'il avoit prises depuis quelques années, pour se preparer à un exercice si éloigné de sa premiere profession, & pour étudier l'Ecriture, & les Peres, qui n'en eust encore plus d'admiration pour luy, & plus de disposition à estre touché de ses discours.

Hebr. 4. La parole de Dieu estant dans sa bouche plus penetrante qu'une épée à deux trenchans, & passant jusqu'à la division des cœurs & des esprits, comme parle S. Paul, elle devenoit encore plus efficace par les exemples de sa vie ; & l'on vit des Seigneurs des plus considerables & dont la conduite avoit paru jusqu'alors la plus sage selon le monde, quoy qu'elle ne le fust pas selon Dieu, qui embrassant une vie toute Chrestienne, n'en donnoient point d'autre raison, sinon qu'il leur sembloit que toutes les vertus du P. Frãçois, toutes ses austeritez, son humilité & son anéantissement volontaire, ostoient tous les pretextes dont ils eussent pû défendre leur lâcheté, & feroient quelque jour devant Dieu l'Arrest de leur condamnation.

XXXIV. Il convertit une Dame de la premiere qualité des plus vaines de la Cour.

Une Dame de la premiere qualité qui estoit celle de la Cour qui paroissoit avoir le plus d'attachement au monde, & dont la jeunesse, la beauté, & la vanité faisoient le plus de bruit, fut changée de telle sorte par un de ses sermons, que renonçant dés le jour mesme à la galanterie & au luxe, elle se défit, d'abord qu'elle fut retournée chez elle, de tout le fard & de tous les vains ornemens dont elle avoit coûtume de se parer, se fit couper les cheveux, changea

tout ce qu'elle avoit ſur elle de plus precieux, en un habit ſimple & modeſte, & fut dés-lors un exemple de pieté, & de ſageſſe, comme auparavant elle en avoit eſté un de faſte & de legereté. Le reſte de ſa vie répondit fort bien depuis à une converſion ſi genereuſe. Non ſeulement elle perſevera toûjours dans les exercices de la priere & de la charité; mais aprés avoir employé du vivant meſme de ſon mari & de ſon conſentement, de tres-grands biens en aumônes, elle fonda encore aprés ſa mort un Monaſtere de Religieuſes, où elle établit une fort grande regularité; & s'y eſtant retirée elle y finit depuis ſaintement ſes jours, ſans avoir jamais manqué de ſuivre fidélement dans ſa penitence les avis du Pere François.

Je ne rapporterai point ici toutes les autres victoires que ſon éloquence toute Apoſtolique remporta ſur le monde à la Cour de Valladolid. Celle-cy qui en renferme autant d'autres, qu'il y eut de Dames qui imiterent ce grand exemple, doit ſuffire ici; puiſqu'elle fut une de celles qui éclaterent davantage, & que l'amour-propre qui eſt d'ordinaire dans le cœur de ces ſortes de perſonnes comme dans ſon fort, faiſoit juger plus difficiles. Auſſi-bien de grands volumes ne ſuffiroient-ils pas, ſi je voulois remarquer en particulier toutes les autres merveilles de la grace que Dieu opera par les ſermons de ſon ſerviteur, toutes les inimitiez & les haines irreconciliables, tous les procés immortels, & tous les ſcandales publics dont il purgea la Cour; toutes les perſonnes enfin qui furent portées en l'entendant à changer en-

tierement de vie; & toutes celles qui renoncerent à de grandes esperances qu'elles avoient dans le monde, pour en suivre de plus solides dans de saintes Religions, & sur tout dans la Compagnie de Jesus où plusieurs entrerent, à son exemple, à Valladolid.

XXXV. Il explique à Valladolid & à Alcala de Henarez les lamentations de Jeremie avec beaucoup de fruit.

Les explications des Lamentations de Jeremie que le Pere François se mit en ce temps à faire en public en forme d'homelies, ne firent pas moins de fruit que ses autres sermons. Il les commença à Valladolid & les acheva l'année suivante à Alcala de Henarez. Son dessein n'estoit en les commençant que de les faire pour le peuple: mais tant de personnes de qualité, tant d'Ecclesiastiques, & tant d'hommes sçavans de ces deux Universitez y alloient, qu'à peine y restoit-il de la place pour le peuple. S'ils y admiroient la force de l'éloquence dont ils estoient touchez, ils n'étoient pas moins surpris de la solidité de la doctrine. Les plus doctes ne pouvoient assez s'étonner que le Pere trouvast dans l'humble méditation de l'Ecriture, tant de riches tresors de science & de sagesse divine, qui ne se trouvoient point dans tous leurs livres; & c'estoit une chose ordinaire que de leur entendre dire au sortir de ces explications, qu'il faloit estre Saint pour estre sçavant, & sur tout pour bien entendre l'Ecriture.

XXXVI. Il fait venir en Castille les filles de sainte Claire de Gandie & les y établit.

Le P. François estoit toûjours ainsi appliqué à chercher de nouveaux moyens d'augmenter la pieté des fideles dans la Castille. S'il y contribua comme nous avons dit, en rétablissant dans plusieurs Maisons Religieuses la pureté de leur Regle, il le fit encore davan-

tage en donnant à toutes les perſonnes conſacrées à Dieu, des modeles excellens de cette ferveur, & de cette regularité à laquelle il les exhortoit. De ſaintes Filles qui obſervoient en France la premiere Regle de ſainte Claire, dans ſa plus grande rigueur eſtoient paſſées par Mer de Marſeille en Catalogne, dés l'an 1462. dans le deſſein d'établir leur Ordre en Eſpagne. Le Roy Dom Jean II. d'Arragon qui regnoit alors, les receut avec joye comme une colonie heureuſe qui devoit apporter le bon-heur dans ſes Eſtats, & attirer ſur luy, par la ſainteté de leur vie, & par l'aſſiduité de leurs prieres, toutes ſortes de benedictions du Ciel. Il ne fut pas trompé dans ſon eſperance. Car les ayant d'abord établies à Gandie, la reputation de leur ſainteté s'étendit bien-toſt par tout, & elle fut principalement admirée en diverſes Villes conſiderables de Catalogne, d'Aragon, & de Valence, & meſme en quelques-unes de Portugal, où peu d'années aprés leur arrivée en Eſpagne elles firent des établiſſemens conſiderables, qui furent tous commencez par des Religieuſes qu'on y envoyoit de Gandie. Mais elles n'en avoient encore aucun en Caſtille & ce bon-heur manquoit à quantité de perſonnes vertueuſes de la Cour, qui ſouhaitoient de trouver un lieu de retraite bien aſſeuré pour y conſerver par une continuëlle pratique des conſeils de l'Evangile, les ſentimens qu'il avoit plû à Dieu de leur inſpirer par le moyen du Pere François. Le Pere prit ſoin de leur procurer encore cét autre avantage, faiſant venir en Caſtille quelques-unes des Religieuſes de

Gandie dont il connoissoit parfaitement la vertu, & parmi lesquelles il avoit deux tantes, trois sœurs, une fille, & plusieurs autres parentes. Doña Juliana Angela d'Arragon, Duchesse de Frias sa tante, & femme du Connestable de Castille dont nous avons déja parlé, entreprit par son conseil leur premier établissement, & les fonda sur ses terres à la ville de Casa-de-la-Reyna, dans le païs de Rioja : Mais aprés la mort de la Connestable, la Princesse Jeanne transporta cette sainte famille à Valladolid, & en ayant fondé depuis une autre du mesme ordre à Madrid, dans la mesme maison où elle avoit autrefois receu la naissance, elle y choisit sa retraite durant son veuvage & sa sepulture aprés sa mort. On pouvoit dire que cette maison estoit veritablement *la maison de Dieu* Genes. 28.
& la porte du Ciel, tant il y eut de personnes illustres par leur naissance & par toutes les autres qualitez qu'on considere le plus dans le monde, qui mépriserent tous ces avantages, en entrant dans ce Monastere à la fleur de leur âge, & qui y choisirent pour époux Jesus-Christ crucifié.

La tante du Pere François dont la vie toute sainte & pleine de merveilles a esté donnée au public en Espagne, fut la premiere superieure de cette maison, & une de ses sœurs l'estoit encore de celle de Madrid, lorsque la Princesse Marguerite d'Austriche, fille de l'Empereur Maximilien, attirée par l'odeur de la sainteté de ces pures épouses de Jesus-Christ, se consacra parmi elles au service de Dieu, & se tint bien plus honorée de l'humilité & de la pauvreté

qu'elle y avoit recherchée, que de toutes les grandeurs de sa maison qu'elle avoit abandonnées.

Ces heureux succés ne furent pas les seuls dont Dieu bénit le premier établissement de ces Religieuses qu'avoit procuré le Pere François : Ces deux Convents de Vailladolid & de Madrid, en fondérent encore dans l'une & dans l'autre Castille quelques autres qui pouvoient servir, aussi-bien que ceux-là, de modeles de ferveur, & de regularité à toutes les maisons Religieuses ; & ces saintes filles conservent encore aujourd'huy l'austerité de leur regle avec autant de rigueur & de fidelité, que si elles vouloient par leur penitence expier le relaschement déplorable qui se voit en Espagne dans la plusspart des Monasteres de filles.

XXXVII. S. Ignace fait le Pere François, Superienr General de sa Compagnie dans l'Espagne & le Portugal & aux Indes Oriẽtales.

S. Ignace voyant que Dieu bénissoit d'une maniere si merveilleuse toutes les entreprises du Pere François, & qu'il faisoit dans l'Espagne des fruits si extraordinaires de justice & de sainteté auprés de toutes les personnes qui le voyoient, & dans toutes les affaires où il mettoit la main, il le nomma Superieur General de sa Compagnie dans toutes les Espagnes, & peu de temps aprés, soûmit encore à son obeïssance tous les sujets de son Ordre qui estoient dans les Indes Orientales. 1554.

L'humble serviteur de Dieu qui estoit entré en Religion non pas pour y commander, mais pour y servir tout le monde, & pour y vivre & y mourir dans un parfait anéantissement de soy-mesme, fit tout son possible pour éviter une charge dont il se croyoit fort

incapable, & representa à S. Ignace toutes les raisons qu'il esperoit pouvoir le détourner de cette resolution. Mais le Saint luy répondit, que c'estoit la
» volonté de Dieu qu'il se chargeast de cét employ; qu'il
» devoit baisser la teste sous le joug du Seigneur, &
» commencer à édifier par cét exemple d'obeïssance
» ceux qui seroient soûmis à la sienne. Il luy recom-
» mandoit aussi par la mesme Lettre, d'achever les éta-
» blissemens de son ordre aux villes où il y en avoit de
» commencez, & d'en commencer d'autres dans les lieux
» où il jugeroit que Dieu en seroit le plus honoré, & où
» l'on pourroit porter un plus grand nombre de person-
» nes à le servir & à le glorifier. Il ajoûtoit ensuite, que
» hors les temps qu'il seroit obligé d'employer à vi-
» siter les Maisons de sa Compagnie, à consoler &
» à fortifier par sa presence ses inferieurs, quand il le
» jugeroit necessaire, il desiroit qu'il fist son séjour or-
» dinaire dans la Ville où seroit la Cour, pour pou-
» voir de ce lieu, comme du cœur, porter plus com-
» modement aux autres tous les secours qui leur se-
» roient necessaires, & y avancer les affaires principa-
» les de son Ordre; & pour avoir aussi le moyen de
» continuër à travailler à la conversion des Grands;
» puisque Dieu avoit donné tant de marques qu'il vou-
» loit se servir de luy dans cette sorte de mission si
» difficile.

Le Saint luy donnoit expressément ce dernier ordre, parce qu'il sçavoit son aversion pour le sejour de la Cour, & qu'il craignoit qu'estant devenu par cét employ plus maistre de sa conduite, son amour pour

la

ſa retraite & pour l'obſcurité, ne le portaſt à ſe ſouſtraire entierement à toute ſorte de commerce avec le grand monde.

S'il ne put tirer cét avantage de l'autorité & de l'indépendance où l'avoit mis S. Ignace, il en tira du moins celuy de pouvoir augmenter ſes oraiſons & ſes auſteritez. Ce qu'il fit principalement parce qu'il luy ſembloit que les fautes qu'il commettoit dans ſa nouvelle charge, eſtant d'autant-plus griéves, qu'il eſtoit obligé à une plus grande perfection, elles devoient auſſi eſtre expiées par une plus grande penitence; & que comme il devoit rendre compte des ames qui luy eſtoient ſoûmiſes, à celuy qui eſt le chef de toute puiſſance & de toute autorité, il ne pouvoit prendre trop de ſoin d'attirer ſur luy ſa lumiere & ſa grace, & de ſe remplir de ſon Eſprit.

XXXVIII. S. Ignace eſt obligé de le ſoûmettre à l'obeïſſance d'un autre pour regler ſes auſteritez exceſſives.

Obſ. 2.

S. Ignace, qui eut avis que le Pere François alloit, par cét amour de la penitence & de l'oraiſon, dans de ſi grands excés que ſa ſanté s'affoibliſſoit tous les jours, fut obligé de luy donner un ſuperieur pour ce qui regardoit le ſoin de ſa perſonne; & ce fut en cela ſeul qu'il crut devoir limiter ſon autorité, dont le Pere ſe ſervoit en toute autre rencontre avec tant de bon-heur & tant de lumiere du Ciel.

Il n'eſt pas aiſé de rapporter combien il fit de choſes extraordinaires dans toute l'Eſpagne pour l'avantage de l'Egliſe, & pour l'augmentation de ſon Ordre; mais il eſt facile de le faire comprendre ſi nous diſons le jugement qu'en faiſoit S. Ignace. Cét homme ſi ſage

XXXIX. S. Ignace ſe remet à luy de toutes les fondations des maiſons de ſon ordre en Eſpagne.

& si éclairé de Dieu, voyant avec quel succés le Pere François, auquel sa Compagnie estoit déja redevable d'un si grand nombre d'établissemens avant qu'il y eust aucune charge, achevoit ceux qui estoient commencez & en entreprenoit de nouveaux; se contentoit de luy écrire ses pensées sur les affaires de son Ordre en Espagne. Mais bien-loin de le déterminer à les suivre, il luy marquoit toûjours qu'il preferast en toutes ces choses l'esprit de Dieu qui l'assistoit si visiblement, à tous les conseils des hommes. De sorte que le Pere François, qui avoit continuellement dans le cœur l'amour de l'humilité, & de la pauvreté Religieuse, agissant par l'esprit d'une pleine confiance au Pere des pauvres, entreprit plusieurs fondations de maisons & de Colleges, contre le sentiment mesme de quelques-uns des plus considerables de sa Compagnie, qui eussent desiré qu'il eust moins commencé de ces sortes d'ouvrages, sans avoir un fonds bien asseuré pour les achever, & qui craignoient qu'en embrassant trop d'affaires, il ne reüssist dans aucune.

S. Ignace eust sans doute craint aussi-bien qu'eux, pour les nouvelles maisons qu'établissoit le P. François, cette excessive pauvreté qui produit souvent dans les familles Religieuses, le mesme relâchement que la trop grande abondance à quelquefois introduit dans de saintes Communautez; & il eust reglé de plus prés son zéle, s'il n'en eust jugé que par la seule lumiere de la raison, & par une prudence ordinaire. Mais la suite faisant toûjours voir qu'une lumiere su-

perieure, plus certaine & plus claire que toutes les regles de la ſageſſe humaine, conduiſoit le P. François dans toutes ſes entrepriſes, & que la main de Dieu eſtoit avec luy; le Saint luy donnoit ſur tout cela une entiere liberté. Ainſi, le Pere demandant avec foy le ſecours du Ciel, pour le bon ſuccés des deſſeins qu'il jugeoit importans à la gloire de Dieu & à l'avancement de ſon Ordre, il les entreprenoit avec confiance, quelque difficiles qu'ils paruſſent à tout le monde.

Ce fut de cette façon qu'il établit les deux premieres années de ſon gouvernement, & avant la mort de S. Ignace, des maiſons & des Colleges de cette Compagnie à Valladolid, à Medine, à San-Lucar, à Monterey en Galice, à Burgos, à Grenade, à Valence, à Murcie, à Placentia, à Seville, & dans quelques autres lieux.

XL. Il établit plusieurs maiſons de ſa Compagnie qui ſont favoriſées par pluſieurs ſaints Prelats de ſes amis.

Il eſtoit ſecouru dans toutes ces ſaintes entrepriſes par les plus grands Prelats qui fuſſent alors en Eſpagne. Il n'y en avoit preſque aucun qui n'honoraſt ſa vertu, & qui n'euſt avec luy quelque ſorte de liaiſon pour l'avancement du Royaume de Jeſus-Chriſt: & pluſieurs des plus illuſtres luy avoient confié le ſoin de leur conſcience, & prenoient ordinairement conſeil de luy ſur les plus importantes affaires de leurs Egliſes.

Dom Pierre Guerrero, de l'Ordre de S. Dominique, eſtoit un des plus conſiderables pour ſa vertu & pour ſa naiſſance; & les peuples de l'Archeveſché de Grenade que les Roys Catholiques avoient

toûjours eu ſoin de pourvoir de Saints Prelats depuis qu'ils en eurent chaſſé les Maures, n'en avoient point encore veu dont le zele & la charité les euſt plus édifiez. Parmi toutes les choſes avantageuſes que cét admirable Paſteur fit pour ſon troupeau, il n'en deſira aucune plus ardemment que la fondation d'un College de Jeſuites, dans ſa ville Archiepiſcopale: de ſorte que ce fut par ſes ſoins & par ſon autorité que le Pere François fit cét établiſſement, auquel le zele du ſaint Eccleſiaſtique Maiſtre Jean Avila, contribua encore beaucoup, auſſi-bien qu'à pluſieurs autres maiſons de ce meſme Ordre.

Le B. Jean Micou, & S. Louïs Bertram.

Celle de Valence receut des ſecours continuëls de l'amitié ſainte que deux grands hommes de l'Ordre de S. Dominique, dont la vie a eſté toute miraculeuſe, avoient pour le Pere François, & pour tous les Peres de ſon Ordre. Mais elle eut encore le bonheur de recevoir ſa derniere perfection de la charité paternelle du Saint Archeveſque Dom Thomas de Ville-neuve de l'Ordre de S. Auguſtin, qui eſtant mort pauvre comme les Eveſques de la primitive Egliſe, trouva pourtant moyen par l'abondance de ſa charité de faire en mourant un legs tres conſiderable à ce College. Celuy de Murcie fut fondé par D. Eſtienne d'Almeyda, Portugais, Prélat de grande vertu, que Dieu avoit excité quelques années auparavant, à mener une vie toute ſainte, par les exemples de celle du Pere François, lorſqu'il eſtoit encore Duc de Gandie.

XLI. Il convertit

On peut ajoûter icy au nombre de ces excellens

Prelats qui favoriserent le zele & les desseins du Pere François, Dom Guttierez de Carvajal, Evesque de Placentia. Il avoit obtenu son Evesché estant encore fort jeune dés l'an 1523. par la démission que le Cardinal Dom Bernardin de Carvajal son oncle en avoit faite en sa faveur. Comme il estoit entré dans cette grande charge du Royaume de Jesus-Christ sans aucune vocation, il s'estoit toûjours depuis moins mis en peine d'en faire les fonctions, que de reüssir dans tous les exercices d'un Cavalier & d'un homme de Cour, & de soûtenir par la magnificence de son train & de sa table, la grandeur de sa maison & l'éclat de sa naissance. Cét aveuglement si ordinaire aux Grands, qui s'ingerent par des motifs humains dans les sacrez ministeres, & qui font servir à leur vanité & à leurs crimes, les revenus de l'Eglise & la majesté de la Religion, avoit duré trente ans; lorsque le Chapitre de cét Evesque déplorant tant de dépenses malemployées, luy suscita un procés pour l'obliger à faire faire dans son Diocese des Missions ausquelles il estoit obligé. L'Archevesque ne pouvoit s'en défendre; mais il se resolut de satisfaire à cette obligation de la maniere qu'il croyoit devoir estre la moins agreable au Chapitre; ce qu'il fit en y employant des Jesuites. Il en écrivit au P. François, qui luy mena luy-mesme les Missionnaires qu'il desiroit. Le Prélat, par honnesteté voulut absolument les loger dans son Palais, & usa envers eux de tous les témoignages de bonté & de liberalité qui luy furent possibles. Le P. François recevoit avec une extrême reconnoissance toutes ces graces qui

par l'esprit res l'Evesque de Placentia.

luy rendoient d'autant plus sensible l'affliction que luy donnoit la maniere de vie pitoyable de son bien-faiteur, & il souhaitoit passionnement de le secourir dans un estat si dangereux. Il resolut donc de demander à Dieu sa conversion avec cette constance & cette sorte d'opiniâtreté sainte, que conseille le Sauveur, & qui ne manque jamais d'estre exaucée. Il mit pour cela en prieres les Peres qu'il avoit amenez avec luy, & luy-mesme il redoubla les siennes & toutes ses austeritez. Aprés qu'il eut imploré de la sorte, durant un mois entier, avec beaucoup de larmes & de gemissemens, la lumiere & la grace du Ciel pour ce Prelat, enfin un jour comme il sortoit de l'oraison avec un visage tout enflammé, & des yeux étincelans, il alla plein de joye trouver les autres Peres, & leur dit : Remercions Dieu,
„ mes Peres, de ce qu'il a, enfin, la bonté d'exaucer nos
„ prieres, & de toucher par sa misericorde infinie, le
„ cœur de nostre bon ami.

En-effet, Dom Guttierez luy témoigna incontinent aprés, qu'il vouloit penser serieusement à son salut, & ayant fait une retraite par son conseil, il y fit une Confession generale, & s'y resolut de changer entierement de vie. Il en vint promptement aux effets, & fit publier dans sa Ville Episcopale, & dans tous les autres lieux de son Diocese, que tous ceux qui auroient receu quelque tort de luy ou de ses gens, eussent à aller trouver trois hommes sçavans qu'il designoit, & entre les mains desquels il mit en mesme temps de grandes sommes d'argent, pour faire en toute liberté les restitutions ausquelles ils le croi-

Le Docteur Dom Juan de Ayora, depuis Evesque d'Oviedo, & deux Jesuites.

roient obligé. Il reduiſit enſuite toute ſa maiſon, qui n'étoit preſque compoſée que de gens d'épée, à ſix Eccleſiaſtiques, d'une modeſtie & d'une vertu exemplaire, qu'il faiſoit tous aſſeoir avec luy à ſa table, où l'on gardoit une honneſte temperance, & où en prenant la nourriture du corps, on recevoit auſſi celle de l'ame par quelque lecture de la Bible & des Saints Peres. Les procés qu'il avoit avec ſon Chapitre, & avec pluſieurs autres perſonnes, ſe trouverent par là terminez en un jour, le Pere François ayant eu ſoin de les accommoder tous. Il envoya par tout ſon Dioceſe, les Peres qui eſtoient venus pour la miſſion, enſeigner les peuples qui en avoient ſi grand beſoin depuis tant de temps qu'ils eſtoient negligez. Tous ſes revenus, auſſi-bien ceux qu'il avoit heritez de ſes anceſtres que ceux que l'Egliſe luy avoit confiez, ne furent plus employez qu'à ſecourir les pauvres. Il en nourriſſoit chaque jour dans ſa maiſon du moins trois cens, & quelquefois juſqu'à mille, à qui il faiſoit diſtribuër des aumônes, & qu'il faiſoit auſſi inſtruire en ſa preſence. Il uſa des meſmes ſaintes profuſions dans tous les autres lieux de ſon Dioceſe où il y avoit de la neceſſité, & il fut en toutes choſes pendant le reſte de ſa vie un exemple rare de zéle & de charité Epiſcopale. Ce Prélat enfin, pour rendre les fruits de ſa converſion plus durables, & pour les perpetuër meſme apres ſa mort, fonda auſſi un College de la Compagnie de Jeſus, où le public joüit encore aujourd'huy heureuſement des fruits de ce zele que Dieu luy inſpira par le moyen de noſtre Saint.

Tout le monde admira, dans ce changement heureux & dans ses suites les voyes que la sagesse divine prenoit pour faire reüssir les desseins qu'elle inspiroit au Pere François. Mais on n'eut pas moins de sujet de les admirer dans la fondation du College de Seville.

XLII. Il etablit une maison de sa Compagnie à Seville par une inspiration particuliere pour y cõbatre les heretiques.

1554.

Plusieurs Espagnols qui avoient suivi l'Empereur dans ses voyages d'Allemagne, en avoient rapporté les erreurs de Luther, qui commençoient à se répandre sourdement dans quelques Villes d'Espagne. Il y eut sur tout à Seville un grand nombre de personnes qui s'en trouverent infectées. On y en découvrit quelques-unes dont toute l'occupation estoit de faire passer secretement dans la ville des Livres heretiques, & de les y distribuer. Le mal croissoit de telle sorte, qu'il y avoit mesme des Prédicateurs, qui mêlant doucement le poison avec la bonne nourriture osoient bien par une demangeaison furieuse de débiter ces pernicieuses nouveautez au peril de leur vie, s'exposer aux dangers où l'on sçait que sont en Espagne toutes les personnes dont la foy est suspecte. Un des plus celebres de ce temps-là eut le mesme malheur que ceux dont S. Paul dit que s'étant défaits de la pureté de cœur & de la tendresse de conscience, ils font ensuite un funeste naufrage dans leur foy. Aprés avoir perdu, à la suite de l'Empereur, dont il estoit Prédicateur ordinaire, la pureté des mœurs, il perdit ensuite la pureté de la foy ; & ayant esté, peu d'années apres, convaincu d'avoir souvent tâché de la faire perdre aux autres, il prevint le suplice du feu auquel il estoit condamné par une mort avancée,

1. *Tim.* 1.

Constantin Ponce Chanoine de Seville, mourut en prison avãt qu'on l'executast.

avancée, qu'on crut qu'il s'estoit luy-mesme procurée dans la prison. On en découvroit tous les jours plusieurs autres semblables, & l'on n'avoit pas plûtost puni ceux qui paroissoient les plus emportez, que d'autres qui l'estoient encore davantage sembloient rechercher les mesmes peines; ce qui faisoit sur les esprits du peuple une impression tres-dangereuse.

Le Pere François souhaittant extrêmement de remedier à de si grands maux dans leur naissance, avoit une sainte impatience d'opposer des Predicateurs Catholiques, aux Predicateurs de l'erreur dans cette grande Ville, & de fortifier les peuples dans la vraye foy, par l'établissement d'une Maison des Peres de sa Compagnie.

Ainsi sans attendre qu'il y eust aucunes dispositions pour les y recevoir, ni aucun lieu asseuré pour les y loger, non plus qu'aucun fonds pour les entretenir; il resolut d'y en envoyer quelques-uns. Ceux qui virent de quelle maniere il s'attachoit à cette pensée, & il en pressoit l'execution, sans aucune apparence, qui pust humainement en faire esperer un heureux succés, ne douterent point qu'il ne le fist par une inspiration particuliere du Ciel, & par des connoissances que Dieu n'avoit communiquées qu'à luy seul. Ces Religieux arriverent à Seville pleins de confiance en Nostre Seigneur & aux prieres de celuy qui les y avoit envoyez. Comme l'Archevesque estoit absent, ils s'addresserent à son Grand-Vicaire, & luy demanderent permission de prescher & de confesser. Ce Grand-Vicaire estoit Dom Zervantes de Salazar homme de

qualité, & qui fut depuis élevé à la dignité d'Archevesque de Tarragone & à celle de Cardinal, dont il avoit déja le zéle & le merite. Il établit avec bien de la joye ces Peres dans leurs fonctions, & ayant admiré les grands fruits de leur travail, il desira extrêmement de les y voir tout-à-fait arrestez par une demeure stable. Toutes les personnes bien intentionnées faisoient des vœux pour cela, & il se trouva en mesme temps un Seigneur de marque, qui offrit sa maison pour les loger.

Dom Ferdinand Ponce de Leon.

Le Pere François y fut aussi-tost luy-mesme, & y mena avec luy d'autres Peres de son Ordre également habiles dans la science des controverses & dans l'éloquence de la chaire. Mais trouvant que la maison que ce Seigneur leur avoit preparée, ressembloit plûtost à un Palais qu'à une demeure de Religieux; il eut horreur de cette magnificence, & il aima mieux aller avec les autres Peres loger dans une maison étroite qui tomboit presque en ruine, & qui estoit si découverte qu'il n'y avoit point de lieu où il pust reposer la nuit sans y estre extrêmement moüillé de la pluye. Bien-loin de perdre courage voyant durant quelque temps la disette de cette maison, qui manquoit tres-souvent de pain & de toutes les autres choses les plus necessaires à la vie, il en avoit une extréme joye; non-seulement parce qu'il goustoit ainsi les incommoditez de la pauvreté qu'il desiroit toûjours si ardemment, mais aussi parce qu'il prenoit toutes les necessitez, les peines, & les difficultez qu'il trouvoit dans les commencemens de cét établissement pour

des aſſeurances que Dieu en vouloit tirer ſa gloire, & y donner abondamment ſa benediction. Il le prédiſoit ſouvent à ces Peres en les conſolant, & ſes prédictions s'accomplirent de telle ſorte, qu'au lieu d'une Maiſon de ſa Compagnie qu'il prétendoit établir en cette ville-là ſur de ſi foibles commencemens & ſur des diſpoſitions ſi incertaines, il y en eut dans peu de temps trois bien fondées, qui ont ſervi au delà de tout ce qu'on en peut dire, à inſtruire les fidéles, à les confirmer dans les veritez de noſtre ſainte Religion, à en bannir toutes les erreurs, & à y faire fleurir la pieté & la pureté de la Morale Chreſtienne.

Le Pere François s'occupoit ainſi à établir des maiſons de ſon Ordre, par tout ou il le jugeoit le plus neceſſaire pour la gloire de Dieu & pour le bien des peuples. Il les viſitoit toutes ſoigneuſement, & quoy que ſes auſteritez luy euſſent déja attiré de grandes indiſpoſitions, ni les injures des ſaiſons, ni les incommoditez des chemins, où il ſe trouva ſouvent obligé de coucher à l'air & ſur la dure, ne l'empeſchoient pas d'aller par tout où ſa preſence eſtoit neceſſaire. Il portoit la joye & la ferveur dans toutes ces maiſons de ſa Compagnie en y entrant, il conſoloit & fortifioit tous ſes freres par les exemples de ſa charité & de ſon humilité, auſſi-bien que par ſes entretiens publics & particuliers: & il eſtoit luy-meſme comblé de joye, voyant de quelle ſorte tant de nouvelles plantes de Jeſus-Chriſt portoient des fruits de ſainteté & de vie éternelle pour elles-meſmes, & pour tout le monde.

XLIII. Il viſite les maiſons de ſon Ordre en Eſpagne.

Il fut troublé dans ces ſaints exercices par de nou-

XLIV. Il refuſe

encore tout de nouveau le Chapeau de Cardinal.

velles tentatives que l'on fit pour l'élever au Cardinalat, dans le temps qu'il pensoit n'avoir plus aucun sujet de le craindre. Le Prince des Espagnes s'étoit depuis long-temps attaché à cette pensée, & en avoit fortement entretenu le Cardinal Jean Poggio alors Nonce du Pape en Espagne, qui luy témoigna que le Saint Pere estant dans les dispositions où il avoit toûjours esté sur cette affaire, il ne doutoit point que sa sainteté ne luy donnast sur cela toute satisfaction, jusques-là qu'il osoit bien mesme en prendre sur luy le succés. Il en écrivit en mesme temps suivant les desirs de ce Prince, qui ayant esté peu de temps auparavant declaré par l'Empereur son Pere Roy de Naples & Duc de Milan, se disposoit alors à passer la mer pour ajoûter à ces grands titres celuy de Roy d'Angleterre par son mariage avec la Reyne Marie, qui se fit à Vingtonne le 25. de Juillet de l'an 1554. De sorte que tant de nouvelles grandeurs sembloient rendre cette promotion d'autant plus infaillible, que le Pape Jules III. qui vivoit encore, l'avoit de son costé toûjours jugée necessaire au bien de l'Eglise & à sa propre gloire. Mais l'humilité du Pere François, échappa encore cette fois de ce danger. Il prit le temps de voir & d'entretenir à l'aise le Nonce à Saint-Dominique-de-la-Chaussée, & il luy parla de telle sorte de ce dessein du Roy Dom Philippes, que le Cardinal persuadé en partie par toutes ses raisons, & en partie aussi émû de la compassion que luy faisoit la peine & la douleur où il voyoit l'humble serviteur de Dieu, é-

crivit au Pape en sa faveur & détourna sa Sainteté de la resolution où elle estoit déja. Il luy representa ; que " l'élevation du Pere François à cette dignité ne feroit " jamais de si grands biens à l'Eglise, que son humilité " en faisoit tous les jours ; qu'il seroit impossible de le " resoudre à accepter cét honneur ; que si sa Sainteté " l'y obligeoit, il estoit à craindre que son affliction " qui seroit extrême, ne privast encore bien-tost le sa- " cré College de cét exemple de vertu, qu'elle auroit " voulu luy donner ; & qu'enfin le Pere se chargeoit " luy-mesme & se promettoit de faire desister le Roy " de Naples de cette poursuite. "

Le Pere François travailloit en effet d'un autre costé à oster cette pensée au Roy Dom Philippes, & il se servit pour cela du crédit de l'Infante Jeanne, sœur du mesme Roy. Cette vertueuse Princesse avoit épousé l'année precedente, comme nous l'avons veu, l'Infant Dom Jean, heritier presomptif de la Couronne de Portugal : mais un si heureux mariage n'ayant pas duré un an entier, elle demeura veuve, & grosse d'un fils, qui fut depuis le Roy Dom Sebastien, dont elle accoucha le 20. de Février de l'année 1554. dix-sept jours seulement aprés la mort du Prince son époux. Le Roy Dom Philippe se disposant à son voyage d'Angleterre, la pria de venir à Valladolid pour gouverner l'Espagne en son absence ; & elle y estoit déja arrivée lorsqu'on pressoit le P. François de consentir à sa promotion. Comme elle avoit pris beaucoup de confiance en luy avant son mariage, elle avoit toûjours continué de luy en donner

des marques tres-particulieres, principalement dans le voyage qu'il avoit fait l'année précedente en Portugal: Mais elle luy en témoigna encore beaucoup davantage depuis qu'elle fut de retour. Desorte que le Pere l'ayant suppliée tres-instamment de s'employer auprés du Roy son frere pour le garentir du danger où
» il estoit, elle luy dit, qu'elle le feroit tres-volontiers,
» non seulement pour l'amour de luy, parce qu'elle
» croyoit qu'il estoit de son veritable avantage qu'il de-
» meurast en l'estat humble ou il estoit, mais aussi pour
» l'amour d'elle-mesme; parce que s'il eust esté Cardinal
» il n'eust pas pû, luy rendre les mesmes services qu'il
» luy rendoit, ni prendre le mesme soin qu'il avoit de
» son salut & de sa perfection. Elle le fit comme elle l'avoit promis, & elle ne cessa d'en écrire au Roy son frere jusqu'à ce qu'il l'eust asseurée que non seulement il ne presseroit plus cette affaire, mais qu'il en détourneroit l'Empereur de tout son pouvoir.

Saint Ignace, cependant, avoit recommencé à Rome les mesmes instances qu'il avoit déja faites une autre fois auprés du Pape Jules III. pour cette affaire; & il y avoit si bien reüssi qu'il avoit parole de sa Sainteté qu'elle n'obligeroit jamais le Pere François à recevoir cette dignité.

XLV. Il fait les vœux particuliers des Profez de la Compagnie de Jesus.

Mais le Pere, ayant dans toutes ses plus saintes resolutions cette humble défiance de luy-même qui attire la grace & la force d'en-haut, voulut, comme pour se munir encore davantage contre toutes les attaques de l'ambition, faire ces vœux que font les Profez de la Compagnie de Jesus, de ne re-

cevoir aucunes Dignitez Ecclesiastiques, suivant la formule particuliere que Saint Ignace en avoit déja dressée, mais dont ces Peres ne se servoient pas encore alors: de sorte qu'il y a bien de l'apparence que ce fut le Pere François qui mit le premier en usage une si sainte pratique.

Aprés que nostre Saint se vit délivré de ce sujet d'inquiétude, il luy en restoit toûjours une tres-grande de ce qu'il estoit obligé de demeurer à la Cour, où la Princesse le retenoit assidument auprés d'elle, pour se servir de ses conseils dans les affaires les plus importantes de l'estat, aussi-bien que dans celles de conscience qui regardoient l'avancement de la foy & de la Religion. Il avoit pourtant dequoy s'en consoler sur les fruits que Dieu y faisoit par son moyen. Cette Cour par ses soins devenoit tous les jours une Ecole aussi parfaite de toutes sortes de vertus, que les autres le sont de toutes sortes de vices; & il est difficile de rien voir de plus reglé & de plus édifiant dans les Cloistres, que l'estoit la maniere de vivre des filles de qualité qui demeuroient au Palais. La pluspart n'en sortoient que pour suivre l'Agneau, & pour luy consacrer leur pureté par des nopces beaucoup plus glorieuses, plus saintes, & plus avantageuses, que ne le sont ces grands mariages, ausquels les filles d'honneur des grandes Princesses ont accoûtumé d'aspirer, & dont les voit présque toûjours se repentir bien-tost aprés qu'elles y sont parvenuës.

XLVI. Il fait de grãds fruits à la Cour de la Princesse Regente d'Espagne. 1555.

La Princesse inspiroit cette sainteté & ces genereuses resolutions, par son exemple; vivant dans le

plus haut éclat des grandeurs du monde, avec un mépris admirable du monde, & faisant voir par sa sagesse dans le gouvernement de l'Estat, que la pieté, qui est utile en toutes choses & à toutes sortes de personnes, l'est principalement à celles que Dieu a élevées au dessus des autres, pour bien administrer cette autorité souveraine qu'il leur a communiquée. Elle avoit coûtume de prier Dieu tous les jours pour la conservation du Pere François, à qui elle croyoit devoir plus qu'à aucune autre personne les graces que Dieu
» luy faisoit: & elle disoit souvent, que l'exemple de sa
» profonde humilité faisoit tant de bien dans le mon-
» de, qu'encore qu'elle ne connust personne plus di-
» gne d'estre élevé à la souveraine dignité de l'Eglise,
» elle n'eust pas voulu, si cela eust esté en son pouvoir,
» y contribuer en aucune façon, ni le tirer d'un estat,
» où elle croyoit que l'éclat de sa vertu faisoit de plus
» merveilleux effets, qu'il n'en eust pû faire sur le pre-
» mier throsne du monde.

XLVII. Il assiste à la mort la Reyne Jeanne mere de Charles-Quint.

Cette opinion que la Princesse & toute sa Cour avoit de la sainteté du Pere François, s'accrut encore fort en ce temps-là par ce qui arriva à la mort de la Reyne Jeanne, qui avoit esté durant sa vie un grand exemple de la vanité des grandeurs humaines. Elle estoit fille du Roy Ferdinand & de la Reyne Isabelle, & il sembloit qu'elle eust receu avec la naissance toutes les qualitez Royales de ces grands Princes. La nature ne luy avoit pas esté moins favorable que la fortune; & elle estoit née avec tous les avantages de l'ame & du corps les plus capables de l'élever

sur

ſur le throſne, ſi la coûtume avoit eſté de ne déferer cét honneur qu'au merite. Elle avoit l'ame grande, le naturel bon & bien-faiſant, la memoire heureuſe, l'eſprit aiſé, & le génie également propre aux affaires & aux belles connoiſſances. Elle avoit eſté élevée d'une maniere fort particuliere, dans l'étude des ſciences que les grandes Princeſſes qui ſont nées pour commander à pluſieurs peuples ne devroient point ignorer. Elle entendoit pluſieurs Langues, & elle parloit ſur tout ſi bien Latin, qu'elle répondoit toûjours ſur le champ aux Ambaſſadeurs en cette Langue. Ayant épouſé Philippe, Archiduc d'Auſtriche, elle avoit formé, par ce mariage, & par l'union des grands Eſtats, dont elle eſtoit heritiere, avec ceux de ce Prince, cette prodigieuſe puiſſance de la Maiſon d'Auſtriche, qu'on vit depuis en la perſonne de Charles-Quint, & enſuite en celles des Roys d'Eſpagne ſes deſcendans. Mais comme le bon-heur n'accompagne pas toûjours les plus hautes fortunes, elle perdit avant qu'elle puſt joüir pleinement de la ſienne, l'Archiduc-Roy ſon Epoux, & avec luy, tout ſon repos & toute ſa joye. Son affliction fut ſi extraordinaire qu'elle en perdit meſme la raiſon, ſans que jamais tous les ſoins qu'on prit pour la guerir, puſſent donner depuis un moment d'intervalle à ſa folie. Il y avoit prés de cinquante ans qu'elle eſtoit en ce pitoyable eſtát, & il eſtoit pluſque probable qu'elle n'en ſortiroit de ſa vie. Cependant, comme elle fut tombée dangereuſement malade à Tordeſille, dans le meſme temps que le Roy Phi-

lippe ſon petit fils eſtoit paſſé en Angleterre, la Princeſſe Jeanne ſa petite fille, ſoit par un inſtinct particulier du Ciel, ſoit par l'extrême confiance qu'elle avoit en la ſainteté du Pere François, deſira qu'il allaſt l'aſſiſter à la mort. Il la trouva abandonnée des Medecins, & dans un eſtat où l'on craignoit encore plus pour ſon ſalut que pour ſa vie, à cauſe de l'incertitude des jugemens de Dieu, & de la grande averſion qu'elle avoit témoignée durant toute cette longue infirmité d'entendre parler des objets de noſtre ſainte foy, & de tout ce qui a coûtume de toucher la pieté des fidéles. Le Pere ne voyant aucune ouverture pour porter la lumiere dans un eſprit ſi fermé à la raiſon, & ne le pouvant eſperer de tous les moyens humains, eut recours à la priere, & implora avec d'autant-plus de confiance le ſecours du Ciel, que celuy des hommes eſtoit plus inutile en cette occaſion. Il retourna, aprés ſa priere, au lit de la malade; & l'ayant exhortée de s'abandonner à la miſericorde de Dieu, de demander avec confiance les derniers Sacremens de l'Egliſe, & de faire des actes de foy ſur nos myſteres; il luy dit, que comme elle ne pourroit peut-eſtre pas prononcer le ſymbole ni s'en ſouvenir, il eſtoit bon qu'elle luy ordonnaſt de le prononcer pour elle, & qu'elle tâchaſt cependant, de le ſuivre d'eſprit & de cœur. La pauvre Reyne revenuë tout-à-coup, comme d'un long aſſoupiſſement, ravit tout le monde en admiration, ſe rendant attentive à tout ce que le Pere vouloit luy faire entendre, & luy diſant avec un ſens libre, & avec beaucoup de marques d'une veritable

pieté, qu'il commençast à luy reciter le symbole. Non seulement elle le prononça jusqu'à la fin avec luy, mais on remarqua qu'elle y mêloit de temps en temps les paroles du Symbole de Nicée, qui expliquoiét celles du Symbole des Apostres, & qu'elle y joignoit beaucoup d'actes d'amour de Dieu, & de confiance en sa bonté. Elle demanda ensuite le Crucifix & l'Image de la Vierge, & les baisant avec amour & avec respect, elle voulut toûjours les avoir devant les yeux. La joye d'un changement si peu esperé se répandit aussi-tost dans le Palais, & il n'y avoit personne qui n'attribuast ce miracle à la vertu & à la force des prieres du Pere François. Mais le Saint homme ne voulant rien hazarder, & voyant que la Reyne pouvoit encore durer quelque temps, il envoya promptement à Salamanque, dont Tordesille n'est éloignée que d'une journée; pour sçavoir des plus habiles Docteurs, s'ils jugeoient qu'on dust luy administrer l'Extrême-Onction; qui estoit le seul Sacrement dont elle fust capable à cause des vomissemens continuëls, qui empeschoiét qu'on ne pust luy donner le Viatique. Le P. Dominique Soto, qui estoit comme chacun sçait, un grand Docteur, & un excellent homme de l'Ordre de S. Dominique, vint luy-mesme à Tordesille à la priere du P. François, & aprés avoir conferé avec luy, & appris ce qui s'estoit passé, il ne douta point que Dieu n'eust voulu donner cét heureux intervalle à cette Princesse, pour l'employer à son salut aussi saintement qu'elle avoit fait, & qu'on ne dust la fortifier du dernier Sacrement. De maniere qu'elle laissa en mourant le jour du Vendredy Saint 1555.

avec cette préparation, un grand ſujet de conſolation à toutes les perſonnes qui eſtoient le plus obligées de deſirer ſon ſalut, & particulierement à l'Empereur, & au nouveau Roy d'Angleterre, qui témoignerent compter ce bonheur pour un des plus ſolides qui euſt pû leur arriver.

XLVIII. Il eſt accablé d'affaires & de ſoins pour le prochain

Le Pere François eſtant retourné à Valladolid, & y eſtant encore plus honoré & plus recherché qu'auparavant, ne pouvoit ſuffire au grand nombre d'occupations que ſon zéle ſe faiſoit, & que la confiance que tout le monde avoit en ſa vertu & en ſa capacité, luy attiroit de tous coſtez. Quoy qu'il fuſt ſouvent fort incommodé de la goute, & attaqué de pluſieurs autres infirmitez, il ne laiſſoit pas de continuër ſes prédications en l'Egliſe de S. Antoine de Pade & en pluſieurs autres, avec plus de fruit & de benediction du Ciel que jamais; & de vacquer à tous ſes exercices ordinaires de pieté & de charité. Il eſtoit, d'ailleurs, accablé de viſites; & comme perſonne n'ignoroit ſon crédit à la Cour, & auprés de tous les Tribunaux, le ſoin des intereſts temporels, occupant preſque tout le monde bien plus que celuy du ſalut; il y avoit beaucoup plus de gens qui l'alloient voir, pour obtenir par ſon moyen des graces & des emplois, où pour le prier de ſolliciter leurs procés, que de ceux qui le recherchoient par un deſir ſincere de profiter de ſes entretiens, & d'en devenir plus vertuëux. Le Pere regrettoit extrémement le temps que ces ſortes de perſonnes luy faiſoient perdre, & il avoit coûtume de dire avec beaucoup de douleur; *Ah! qu'il*

C. 25.

y a peu de gens entre ceux qui nous recherchent qui viennent de Jerusalem, mais qu'il y en a, au contraire, qui viennent d'Egypte : En-quoy il faisoit allusion à ce que Palladius rapporte de S. Antoine, qui demandoit ordinairement au sortir de ses longues Oraisons, à son disciple Macaire, lorsque quelques personnes estoient venuës pour luy parler, si c'estoient des gens venus de Jerusalem, ou d'Egypte : marquant par les uns ceux qui n'avoient dans leurs visites que des interests humains & des prétentions temporelles, & par les autres ceux qui comme des citoyens de la Jerusalem celeste, n'avoient en veuë que les biens solides & éternels.

Le Pere ayant le cœur plein de compassion & de charité, avoit bien de la peine à renvoyer mécontens ceux qui avoient recours à luy; mais, d'ailleurs, il estoit toûjours dans la crainte que ses recommandations estant avantageuses à ceux pour qui on le prioit de les faire, ne fussent nuisibles à d'autres, & que le bon droit se trouvant quelquesfois insensiblement affoibli dans les esprits des Juges, par ses sollicitations, ils ne vissent, comme il arrive souvent, les affaires dans un autre jour qu'ils ne les auroient veuës, s'ils n'avoient point esté sollicitez. Cette apprehension qu'il avoit de porter les Juges qui estoient de ses amis, contre son dessein & contre le leur mesme, à quelque sorte d'injustice, en surprenant l'esprit par le cœur, le rendoit fort retenu à aider ses amis par ces sortes d'offices ; & il accoûtuma peu-à-peu tout le monde, par la circonspection avec laquelle il le fai-

faiſoit, à ne luy parler que d'affaires ſi equitables, & où le bon droit eſtoit ſi clair, que c'euſt preſque eſté manquer aux devoirs de la Charité Chreſtienne que de refuſer de s'y employer.

Toutes ces affaires, & toutes celles dont la Cour le chargeoit, non ſeulement augmentoient ſes indiſpoſitions, en luy oſtant le repos neceſſaire; mais luy faiſoient encore reſſentir des pertes qu'il regrettoit beaucoup plus que celle de ſa ſanté; en luy dérobant ſouvent une partie du temps qu'il avoit accoûtumé d'employer à l'oraiſon, & l'interrompant dans ſes autres exercices de pieté. Ainſi quelque avantageuſes que fuſſent toutes les choſes qu'il faiſoit pour Dieu, elles ne pouvoient le conſoler de ce qu'elles diminuoient ſes entretiens avec luy; & il cherchoit toûjours par cette raiſon quelque moyen de ſe ſouſtraire à ce commerce du grand monde, pour en avoir un plus continuël avec le Sauveur & le Maiſtre du monde. Mais comme il ne le pouvoit faire par une retraite entiere de la Cour ni quitter le ſéjour de Valladolid à cauſe des ordres de S. Ignace qui l'en empeſchoient; il plut à la miſericorde de Dieu de luy en faire naiſtre un autre moyen plus facile.

II. Il ſe fait un lieu de retraite à Simanques où il établit une Maiſon de Novitiat de ſa Compagnie.

Le Commandeur Dom Jean Moſchera dont nous avons déja parlé, ayant enſuite de ſa converſion, pratiqué & connu plus intimement le Pere François & les autres Jeſuites de Valladolid, conceut pour eux autant d'eſtime & d'amitié qu'il en avoit eu de mépris & d'averſion avant que de les connoiſtre; juſques-là qu'il leur donna cette meſme maiſon de Siman-

ques à deux lieuës de Valladolid ou le Pere avoit eu le bon-heur de le gagner à Dieu. Il voulut mesme y demeurer parmi-eux, comme il fit jusqu'à la mort dans toutes sortes d'exercices de charité & d'humilité; donnant les années qui luy resterent de vie non aux desirs humains, mais à la seule volonté de Dieu, comme S. Pierre le recommande aux pecheurs qui sont veritablement convertis. 1. Petr. c. 1.

Ce fut dans cette maison que le Pere François s'établit une tetraite pareille à celle d'Ognate, où il alloit tout autant de fois qu'il pouvoit s'échapper de la Cour, reprendre de nouvelles forces, par les longs entretiens qu'il avoit là avec Dieu, & par les penitences & les humiliations qu'il y pratiquoit. Comme la premiere ferveur que l'exemple de sa conversion avoit mise dans les Universitez d'Alcala & de Salamanque duroit encore, & dura fort long-temps aprés; il venoit tous les jours un grand nombre de Graduëz & de Docteurs de merite le trouver, pour entrer dans la Compagnie de Jesus; & il n'y avoit point d'année qu'il ne sortist de chacune de ces deux florissantes Academies, vingt-cinq ou trente sujets des plus considerables qui faisoient entre ses mains cét heureux sacrifice. Il en venoit encore beaucoup d'autres de divers endroits de l'Espagne pour le même dessein. Les deux ou trois Maisons de Noviciat, que le Pere François y avoit déja établies pour exercer ces nouveaux Soldats de Jesus-Christ, ne suffisant pas, & n'y en ayant point encore en Castille qui fust destinée à cela; ce fut l'usage qu'il crut

devoir faire de celle-cy qui y estoit si propre.

Il alloit avec un plaisir incroyable dans cette sainte solitude, renouveller l'esprit de sa vocation, parmi ces jeunes victimes qui brûloient du premier feu de la leur. Si son humilité luy faisoit juger qu'il devoit profiter de leurs exemples, rien ne les excitoit aussi davantage à toute sorte de perfection que ceux qu'il leur donnoit, & que les exhortations ardentes par lesquelles il les portoit à remplir toute la mesure de la grace qu'ils avoient receuë du Ciel, & à se rendre d'aussi genereux combattans dans la milice spirituëlle où ils estoient entrez, que le meritoit la grandeur & la bonté du Prince qui les avoit enrôlez dans sa Compagnie. Comme sa ferveur augmentoit la leur, son humilité aussi les confondoit tous les jours, & il n'avoit rien pratiqué dans sa retraite d'Ognate pour s'anéantir devant tous ses freres, qu'il ne pratiquast encore dans celle-cy: de sorte qu'il n'y avoit point de service si bas & si méprisable, selon le monde, qu'on ne luy vist rendre aux autres avec un saint empressement

On ne peut dire combien il obtenoit de graces & de faveurs du Ciel, par tous ces exercices de pieté & de mortification: mais on ne peut du moins en taire ici une bien considerable, dont il crut estre obligé de remercier toute sa vie la bonté divine plusque de toutes les autres. Dans le temps que la guerre estoit plus fortement allumée entre le Pape
1555. & Paul IV. & le Roy Philippe II. il se répandit un bruit
1556. que ce Souverain Pontife qui prétendoit avoir de
tres-

tres grands ſujets de plainte contre ce Prince & contre l'Empereur, eſtoit dans la reſolution de les excommunier, & de mettre tous leurs Royaumes en interdit. Le Pere François fut effrayé de cette nouvelle, mais il en fut beaucoup plus en peine lorſqu'il receut des avis particuliers de Rome par leſquels on l'aſſeuroit que non ſeulement ce Pape excité par les ſollicitations preſſantes de ſes neveux & par ſon zéle peut-eſtre un peu plus ardent qu'éclairé, vouloit porter les choſes à de ſi fâcheuſes extremitez; mais qu'il avoit meſme reſolu de le charger de cette commiſſion, & de luy ordonner de monter en chaire, pour publier la ſentence d'excommunication contre ſon propre Souverain & contre tous ſes Miniſtres. L'humble ſerviteur de Dieu eſtoit inceſſamment proſterné devant les Autels pour demander à Noſtre Seigneur qu'il luy pluſt de diſſiper cét orage & d'oſter cette penſée à ſon Vicaire. La crainte du ſcandale horrible qu'euſt cauſé cette publication, ſa charité pour les peuples, ſon amour pour la Patrie, & ſon zele pour le ſervice du Prince, l'éloignoient, d'une-part, infiniment d'accepter cette commiſſion; & d'autre-part il redoutoit les cenſures Eccleſiaſtiques dont il eſtoit menacé; les intereſts de ſon Ordre qui attendoit encore beaucoup de graces du ſaint Siege, & qui euſt ſans doute reſſenti les effets de l'indignation du Pape, luy donnoient de l'inquietude; & il apprehendoit auſſi de ſcandaliſer & de jetter dans le trouble, pluſieurs ames foibles, qui ne pouvoient approuver le ſentiment d'un grand nombre de Docteurs qui n'é-

toient pas d'avis qu'on fust obligé d'obeïr à cét interdit, ni qu'on dûst se mettre en peine de cette excommunication. Il auroit bien voulu se pouvoir sauver de cét embarras par la retraite, & se cacher quelque-part ou il n'eust entendu parler de rien, & où les Brefs du Pape n'eussent pû parvenir jusqu'à luy. Mais ce parti estoit dangereux, & difficile à prendre; il y voyoit de plus grands inconveniens que ceux qu'il souhaitoit d'éviter par la fuite; & il craignoit que cela ne déplust également au Pape & au Roy.

Le Saint ayant ce zéle pour le public, demandoit à Dieu avec des prieres & des gemissemens continuëls qu'il fist tomber sur luy seul tous les fleaux de sa justice, qu'il rendist la paix à son Eglise, & qu'il sauvast son peuple des malheurs dont il estoit menacé. Dieu écouta les vœux de son serviteur. Dans le mesme temps qu'il les faisoit avec le plus de ferveur, les choses cesserent de s'aigrir à Rome; le Pape commença d'écouter des propositions de Paix, & quitta entierement la pensée de ces excommunications & de ces interdits ausquels il paroissoit si resolu: De sorte que le Saint changea ses soûpirs en actions de graces aussi tendres que ses prieres avoient esté ardentes.

L. Il est confirmé aprés la mort de S. Ignace dās la charge de Commissaire General de la Compa-

Aprés qu'il eut passé deux ou trois ans comme nous venons de dire, mêlant les delices de la contemplation, aux travaux de l'action & l'humble exercice de la penitence & de la mortification dans la retraite, aux fonctions éclatantes de son zéle parmi le grand monde, & aux soins que luy donnoit sa charge

de Commiſſaire ou Superieur General de la Compagnie de Jeſus en Eſpagne ; la mort de S. Ignace qui arriva ſur le milieu de l'an 1556. luy donna tous les ſentimens qu'ont accoûtumé d'avoir en de pareilles occaſions les Saints que la Grace a unis d'une étroite amitié. S'il avoit eu pour luy durant qu'il vivoit une veneration qui approchoit de celle qu'on a pour les bien-heureux aprés leur mort, il ne douta point alors de l'invoquer & de le prendre pour un de ſes Protecteurs dans le Ciel.

gnie de Jeſus en Eſpagne, en Portugal, & aux Indes.

Outre ce ſujet de conſolation qu'on trouve toûjours dans la mort des juſtes, il en avoit un autre qui luy eſtoit particulier ; c'eſtoit l'eſperance d'eſtre bien-toſt déchargé de ſon employ, par le changement des principaux Superieurs de ſon Ordre, dont celuy du General devoit apparemment eſtre ſuivy. Mais il y fut confirmé par le commun conſentement de tous les Peres de cette Compagnie qui ſe trouverent à Rome ; & le Pere Lainez qui en fut alors declaré Vicaire General, & qui en fut depuis élû General, ne jugea rien de plus important à cét Ordre, que d'y donner au Pere François une autorité pareille à la ſienne.

LI.
Il s'excuſe d'aller à Rome à l'aſſemblée des Peres de ſa Compagnie pour l'élection d'un General.

Pluſieurs raiſons l'empeſcherent de ſe rendre à Rome l'année ſuivante, avec les autres Profés de ſa Compagnie pour aſſiſter à cette élection. Sa mauvaiſe ſanté fut celle qui luy ſervit d'excuſe legitime pour s'en diſpenſer. Mais il y en avoit d'autres qu'il jugeoit plus importantes, & qui le touchoient en ſon particulier, ou qui regardoient le bien de ſon Ordre, par leſquelles

il estoit retenu en Espagne. Le Pape Paul IV. qui estoit alors sur le Siege de S. Pierre, luy avoit toûjours témoigné beaucoup d'amitié, lorsqu'il n'estoit encore que Cardinal, & il estoit un de ceux qui avoit fait paroistre le plus d'ardeur sept ans auparavant, pour luy faire donner le Chapeau avant son départ de Rome. Outre qu'il avoit sujet de craindre cét honneur, le rang qu'il tenoit déja dans sa Compagnie, ne luy faisoit guere moins apprehender que sa presence ne servist dés-lors à l'en faire élire General, comme elle fit en effet quelques années aprés. Il luy eust, deplus, esté difficile d'obtenir du Roy le congé d'aller à Rome, parce que la paix dont nous venons de parler, n'estoit pas encore concluë, & que ce Prince mesme venoit de faire publier une Declaration par laquelle il commandoit à tous ses sujets qui estoient sur les Terres de l'Estat Ecclesiastique d'en sortir promptement. Quand mesme il auroit eu cette permission du Roy, il sembloit qu'il n'eust pas esté à propos de s'en servir, parce que les Italiens qui s'imaginent toûjours en toutes choses des veuës d'une profonde politique, n'eussent pas manqué de juger, en le voyant passer en Italie, qu'il y auroit eu de grands desseins cachez sous ce voyage, & qu'un homme de cette qualité ne l'auroit pas entrepris dans une telle conjoncture d'affaires, sans estre chargé par son Prince de plusieurs Ordres secrets & importans.

D'ailleurs sa presence estoit necessaire en Espagne, non seulement pour les établissemens de son Ordre & pour plusieurs autres saintes entreprises qui regardoient la gloirede Dieu, qu'il y avoit commencées, &

que luy ſeul pouvoit achever ; mais auſſi à cauſe des perſecutions qu'on y ſuſcitoit de tous coſtez contre les Peres de ſa Compagnie, & qui croiſſoient à meſure qu'on voyoit les effets de leur zéle pour la pureté de la foy & des mœurs s'augmenter heureuſement de tous coſtez.

LII. Les calomnies qu'on répand en Eſpagne contre les Jeſuites y rendent la preſence du Pere François neceſſaire.

Les Heretiques dont ils avoient découvert & combattu les erreurs en divers endroits, avec beaucoup de bon-heur & de benediction du Ciel, répandoient par tout des bruits ſcandaleux contre leur conduite ; & quoy que la groſſiereté de leurs calomnies les rendiſt aiſées à réfuter, & qu'elles ſe détruiſiſſent toutes d'elles-meſmes, il en demeuroit pourtant toûjours dans les eſprits des peuples des impreſſions qui nuiſoient extrémement aux fruits que ces Peres avoient coûtume de faire pour le ſalut des ames. Mais les perſecutions les plus cruëlles & les plus dangereuſes, dont cét Ordre fut alors attaqué, furent celles que luy ſuſciterent quelques perſonnes dont il les devoit moins attendre, & qui ſembloient autoriſer par la reputation de leur vertu & de leur capacité, tout ce que les libertins & les heretiques avoient avancé de plus atroce contre ces zelez ſerviteurs de Dieu. On interpretoit mal toutes leurs intentions ; on cenſuroit ſans nulle forme d'examen, & ſans les entendre, toutes leurs opinions ; on leur en impoſoit malicieuſement quantité qu'ils n'avoient jamais avancées ; on les prenoit pour les premiers autheurs de toutes celles que d'autres Docteurs celebres, & que les Saints Peres meſme avoient tenuës avant-eux ; on

rendoit tout l'Ordre reſponſable des moindres indiſcretions des particuliers, & l'on en faiſoit des crimes énormes dont il ſembloit qu'on cruſt chaque Jeſuite auſſi coupable que ſi c'euſt eſté les ſiens propres. On ne leur avoit reproché aucune fauſſeté en France, en Allemagne, ou en Italie, qui ne paſſaſt alors pour une verité en Eſpagne; & l'on publioit déja des recueils de contes fabuleux ſur leur ſujet, aprés les avoir ramaſſez de tous les païs du monde, avec autant d'artifice que de fureur. Mais comme leurs ennemis qui ſe declaroient en meſme temps en des Provinces éloignées les unes des autres, n'avoient pû aſſez concerter d'abord leurs accuſations; pendant qu'on publioit en de certaines Villes d'Eſpagne des libelles contre le relaſchement de leur Morale, Dieu permit qu'il en paruſt d'autres ailleurs contre leur trop grande ſeverité, & contre la dureté avec laquelle ils refuſoient l'abſolution à de certains pecheurs ſcandaleux, que d'autres Directeurs plus cómodes n'avoient point fait de difficulté d'abſoudre juſqu'alors. Ces meſmes libelles ont eſté depuis ſouvent renouvelez en mille manieres & en toutes ſortes de Langues; & rien n'a plus contribué, dans la ſuite du temps, à arreſter dans le monde les méchans effets qu'ils y faiſoient, que l'animoſité qui y paroiſſoit par tout, & l'affectation avec laquelle on s'empreſſoit de les publier.

Quoy que les ennemis de cét Ordre ſe contrediſſent viſiblement preſque en toutes leurs accuſations, comme nous avons dit, ils en parloient néanmoins tous, comme d'une ſecte de fanatiques & d'illumi-

nez qui enchantoit tout le monde, ſous pretexte de le reformer par des retraites & des exercices ſpirituëls, qui abaſtardiſſoit les eſprits des jeunes gens par de nouveaux rafinemens de devotion, & qui ruïnoit les Eſtats par des pratiques & des nouveautez inouïes. Le ſuccés qu'eurent tous ces bruits parmi le peuple, & l'impunité avec laquelle on les publioit, firent que chacun s'étudioit à les augmenter de quelque nouvelle particularité, & que ce fut bien-toſt la mode de faire paroiſtre de l'eſprit à inventer ſur le ſujet de ces Religieux perſecutez, quelque choſe de fort odieux & de fort extraordinaire. Les eſprits meſme les moins envenimez contre-eux, s'accoûtumoient inſenſiblement à entendre tout ce qui avoit le moins de vrayſemblance, & une nouvelle abſurde diſpoſoit tout le monde chaque jour à en croire le lendemain une autre encore plus abſurde. Cela alla ſi loin, qu'il ſe trouva deux Prédicateurs de grande reputation, qui diſoient ordinairement dans les compagnies, & qui avancerent meſme en Chaire publiquement, que les Turcs n'a- « voient point de meilleurs amis que les Jeſuites; que « le Grand-Seigneur n'euſt jamais pû trouver ni deſi- « rer un moyen plus infaillible de ruïner la Chreſtien- « té, & de ſubjuger en peu de temps toute l'Europe, « que l'eſtoit l'établiſſement de leur Compagnie; qu'ils « eſtoient les avant-coureurs de l'Ante-chriſt; qu'enfin, il « y avoit eu pluſieurs Gnoſtiques avant-eux, depuis l'é- « tabliſſement de l'Egliſe, mais qu'il n'y en avoit point « eu de ſi dangereux, ni par leſquels elle euſt eſté me- « nacée d'une plus prochaine ruine. Ce ſont les meſ-

Le P. Melchior Canus.

Le P. Louïs de Grenade.

mes termes dont ils ſe ſervoient, & que le plus celebre de ces deux Predicateurs employa ſouvent à Valladolid, dans des explications ſcandaleuſes des Epiſtres de S. Paul, qu'il fut enfin obligé de ceſſer par ordre de ſes Superieurs, qui furent refutées en meſme temps par un Saint homme du meſme Ordre, que la Providence de Dieu ſembloit avoir envoyé exprés de Portugal à la Cour d'Eſpagne pour y defendre ſes ſerviteurs. Ce meſme Prédicateur ne ſe contentant pas de décrier ainſi en public le Pere François, & tous ceux de ſa Compagnie, oſa bien eſperer de pouvoir perſuader les meſmes choſes à l'Empereur Charles V. par le moyen de ſon Confeſſeur à qui il en écrivit une Lettre qui contient mot-à-mot toutes ces calomnies ſi peu vray-ſemblables; & où il parle de ces Peres avec tant d'animoſité, qu'il y a dequoy s'étonner qu'un homme de ſa profeſſion & de ſa capacité fuſt capable de cét aveuglement & de cette violence. Cependant, ſa Lettre, qu'il rendit auſſi-toſt publique, ſervit fort à augmenter la haine des peuples qu'il avoit déja allumée contre les Jeſuites, & les réponſes des plus vertueux & des plus ſçavans perſonnages de ce temps-là ne furent pas ſuffiſantes pour l'appaiſer.

Le P. Jean Regla de l'Ordre de S. Hieroſme.

Le P. Louïs d'Eſtrade Abbé de Huerta de l'Ordre de S. Bernard.

Le Docteur Barthelemi de Torrez depuis Eveſque de Canarie.

LIV. L'Empereur Charles-Quint retourne en Eſpagne & ſouhaite de voir le Pere François.

La demeure du P. François en Eſpagne, eſtoit neceſſaire à ſon Ordre durant cette tempeſte: mais elle l'eſtoit principalement à cauſe du retour de Charles-Quint. Cét Empereur, aprés s'eſtre démis de l'Empire, comme chacun ſçait, l'an 1556. en faveur de ſon frere Dom Ferdinand, & de tous ſes autres Eſtats en faveur de ſon fils Dom Philippe, eſtoit repaſſé, l'an-

née ſuivante par mer en Eſpagne avec ſes ſœurs Eleonor veuve d'Emanuël Roy de Portugal, & de François I. Roy de France, & Marie veuve de Louis Roy de Hongrie. Comme diverſes perſonnes s'eſtoient appliquées à ſon retour à luy donner de l'averſion des Jeſuites, qu'on appeloit plus ordinairement les Theatins en Eſpagne, à-cauſe de la reſſemblance de leur habit avec celuy des ces Peres, il eſtoit à craindre qu'eſtant prévenu de toutes ſortes de faux préjugez, il ne tâchaſt de ruïner cette Compagnie. Les exemples des grands Princes ont d'ordinaire des ſuites importantes, & peuvent toûjours infiniment pour le bien & pour le mal, de quelque coſté qu'ils paroiſſent tourner leurs inclinations. Par cette raiſon les ennemis de ces Peres publioient par tout avec ſoin, que celuy-cy leur ſeroit fort contraire, & que ſa ſœur la Reyne de Hongrie qui avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, les haïſſoit extrêmement. Le ſeul bruit du mal, leur faiſoit preſque autant de tort que leur en euſt pû faire le mal meſme, & diminuoit de tous coſtez le nombre de leurs amis & de leurs défenſeurs. Cela alloit ſi avant, que pluſieurs perſonnes ne doutoient pas que l'Empereur, ayant tant de raiſons d'aimer & de conſiderer le Pere François, n'euſt abſolument reſolu cette fois, pour n'eſtre point obligé à le haïr & à le perſecuter, en luy faiſant un crime de ſa profeſſion, de le faire ſortir de cétte Compagnie, ſoit en l'élevant aux Dignitez Eccleſiaſtiques qu'il avoit déja tant de fois refuſées, ſoit en le faiſant paſſer dans un autre Ordre.

Ces bruits n'estoient pas sans fondement; il estoit du moins certain que l'Empereur aimant tendrement le Pere François, il luy estoit toûjours resté de l'inquiétude sur le choix qu'il avoit fait de cette Compagnie pour s'y retirer : & comme il ne luy avoit pas esté aisé de s'informer exactement de la verité durant toutes les guerres étrangeres & toutes les grandes affaires où il avoit esté incessamment occupé, il n'avoit pû éviter de prendre contre ce nouvel institut la pluspart des impressions que les plus passionnez ennemis des Jésuites avoient tâché de luy inspirer. On en avoit donné avis de divers endroits au P. François, qui cependant continuoit paisiblement la visite des Maisons de son Ordre, attendant avec confiance le secours & la protection du Ciel dans une conjoncture si dangereuse. Mais il fut bien-tost éclairci de tout ce qu'il devoit en apprehender pour sa Compagnie, & du danger dont il estoit menacé en son particulier.

L'Empereur s'estant retiré dans l'Estremadure au Monastere de S. Just de l'Ordre de S. Jerosme, pour y faire penitence, & pour y penser uniquement à son salut le reste de ses jours; il avoüoit hautement que l'exemple du Pere François l'avoit fortement pressé de faire cette retraite, & il témoignoit beaucoup d'impatience de le voir. Il s'en estoit expliqué principalement à Dom Ferdinand Alvare de Tolede, Comte d'Oropesa, qui estoit celuy qui luy rendoit le plus d'assiduité dans cette solitude, où il n'avoit retenu prés de sa personne que douze de ses domesti-

ques. Ce Seigneur qui fut toute ſa vie un exemple de vertu, que toutes les perſonnes de qualité qui veulent vivre Chreſtiennement pourroient ſe propoſer pour regle de leur conduite, envoya un Courier au Pere François pour l'avertir de tout ; & il luy écrivit une lettre fort preſſante, dans laquelle il le conjuroit, autant par l'amitié étroite qu'ils avoient toûjours euë enſemble, que par le zéle qu'il avoit pour le bien de ſon Ordre, de ſe rendre au plûtoſt à S. Juſt.

LV. Il va à Saint Juſt trouver l'Empereur Charles V. 1557.

Le Pere, que ce Courrier trouva à Alcala de Henarez, eſtoit de ſa part d'autant-plus diſpoſé à rendre cette viſite à l'Empereur, qu'il ne s'agiſſoit plus de luy faire ſa Cour, comme autrefois, mais de l'entretenir de ce qui regardoit le ſervice de Dieu, & le bien de ſon Egliſe. De ſorte qu'il ſe mit auſſi-toſt en chemin pour aller à Saint Juſt. Il y mena avec luy le Pere Buſtamance duquel nous avons déja parlé, & dont le merite n'eſtoit pas inconnu à l'Empereur.

LVI. Il eſt averti que l'Empereur a deſſein de le faire entrer dans un autre Ordre que la Compagnie de Jeſus.

A-peine fut-il ſorti d'Alcala, qu'il rencontra un autre Courrier que la Princeſſe Jeanne luy avoit dépeſché de Valladolid en toute diligence, pour luy rendre une Lettre écrite de ſa main, par laquelle elle luy expliquoit fort au long les deſſeins de l'Empereur ſon Pere, ſur ce qui le regardoit. Elle luy diſoit, Que la premiere choſe à laquelle ce Prince avoit penſé aprés ſon arrivée à Saint Juſt, avoit eſté de le faire « venir au plûtoſt auprés de luy, & de l'engager à quitter « la profeſſion qu'il avoit embraſſée, pour mener avec « luy une vie plus ſolitaire; qu'au-reſte, il avoit deſſein de « luy donner le choix de l'Ordre de S. Hieroſme ou de «

» celuy des Chartreux, & qu'il mettroit en partie la dou-
» ceur & le bon-heur de ſa retraite à pouvoir s'entrete-
» nir tous les jours avec luy de l'affaire de ſon ſalut. La
Princeſſe finiſſoit enfin ſa Lettre par ces paroles. Je
» n'ay pas voulu manquer, Mon Pere, à vous donner
» au plûtoſt cét avis, afin que vous ayez le temps avant
» que de voir l'Empereur de penſer à vous devant Dieu,
» & de déliberer ſur la réponſe que vous devrez luy fai-
» re. C'eſt de ſa propre bouche que je ſçais tout ce
» que je viens de vous écrire, & ce ne ſont plus des
» bruits ni des nouvelles douteuſes. Je ſuis perſuadée que
» ſi vous vous ſouvenez en cette occaſion de ce que
» vous devez à voſtre Compagnie, vous n'oublierez pas
» auſſi l'obligation que vous avez de ſatisfaire & de ſer-
» vir l'Empereur mon Seigneur. Je prie la Sageſſe Di-
» vine, de vous faire connoître comment vous devez
» accorder en cette rencontre ſi difficile les regles de
» la prudence avec celles de la Sainteté, & contenter
» voſtre Prince ſans déplaire à Dieu.

LVII. Dieu le fortifie dans le deſir qu'il a de perſeverer dans la Compagnie de Jeſus.

Ce fut alors que noſtre humble Religieux voyant le danger approcher, ſe ſentit tout-à-coup attaqué d'une foule de doutes & d'inquiétudes ſur le parti qu'il devoit prendre. Les obligations particulieres qu'il avoit à l'Empereur, le devoir d'un ſujet envers ſon Prince, ſon amour de la ſolitude & de la retraite, purent bien d'abord combattre en ſon eſprit, la reſolution de vivre & de mourir dans la Compagnie de Jeſus ; ou du moins la crainte de l'autorité ſouveraine, qui pouvoit uſer de commandemens abſolus & y joindre ceux du Pape, fut bien capable de

luy faire apprehender le ſuccés de cette affaire : Mais tout cela ne put jamais exciter dans ſon cœur le moindre deſir indigne de ſa vocation, & des promeſſes qu'il avoit faites à Dieu. Il eut recours à la priere ſelon ſa coûtume, & demanda par de longues & ferventes oraiſons, à celuy qui tient le cœur des Princes & des Roys entre les mains, qu'il luy pleût de le tirer de la peine où il eſtoit, & de donner d'autres ſentimens à l'Empereur.

Ses vœux furent écoutez, il obtint la paix du cœur par cette priere, & il ſentit en la finiſſant une confiance certaine en la miſericorde de Dieu, & une pleine aſſurance de ſatisfaire ſon Prince ſans manquer à ce qu'il devoit à l'Eſprit Saint qui l'avoit appelé dans la Compagnie de Jeſus. Il continua ſon chemin dans ce ſentiment juſqu'à ſaint Juſt, où il eſtoit attendu de l'Empereur.

Ce Prince avoit établi un ordre en entrant dans ce Monaſtere, que pour en moins troubler la paix & la regularité, perſonne de ceux qui viendroient l'y voir, n'y auroit ſon logement. Cela ſe gardoit exactement à-l'égard de tout le monde : & le Pere François fut le premier, & peut-eſtre l'unique qui en fut diſpenſé. Non-ſeulement l'Empereur voulut qu'il logeaſt au-dedans du Convent, mais il donna luy-meſme tous les ordres, afin qu'on luy preparaſt un appartement tout proche du ſien, & marqua de quelle maniere il deſiroit qu'il fuſt meublé, pour ne point bleſſer ſa modeſtie & ſon humilité. Ce ſoin qu'on ne luy avoit jamais veu prendre pour aucun autre, fut d'autant-plus remarqué de tout le monde, qu'il fit déta-

LVIII. Charles V. le reçoit avec beaucoup de marques d'amitié.

cher exprés de ſon anti-chambre une tenture de drap noir, pour la faire mettre au lieu d'une riche tapiſſerie qu'on avoit tenduë d'abord dans la chambre deſtinée au Pere; comme s'il euſt jugé que le ſerviteur de Dieu, aprés avoir renoncé à l'uſage des tapiſſeries, ne ſeroit capable de ſouffrir que celles qui le feroient penſer à la mort par cette couleur lugubre.

Mais on connut encore mieux la conſideration que ce Prince avoit pour luy, à la maniere dont il le receut & dont il le traita durant tout le temps qu'il l'eut auprés de luy. L'ayant voulu voir auſſi-toſt qu'il le ſceut arrivé à S. Juſt: le Saint ſe jetta à genoux, ſelon la coûtume, en l'abordant, & prit ſa main pour la baiſer: Mais l'Empereur la retira par modeſtie, & au lieu de la luy donner, il ſe jetta à ſon cou en le relevant, & le tint long-temps embraſſé d'une maniere qui faiſoit aſſez voir que le temps n'avoit point diminué l'amitié tres tendre qu'il avoit autrefois euë pour luy. Il l'obligea enſuite de s'aſſeoir & de ſe couvrir, quelques prieres que le Saint luy fiſt, de le traiter comme un pauvre Religieux, & de le laiſſer en l'eſtat que devoit eſtre le dernier de ſes ſujets.

LIX. Son premier entretien avec Charles V. ſur le ſujet de leur retraite.

Leur premier entretien fut ſur l'eſtat où ils ſe voyoient tous deux, ſi different de celuy ou ils s'étoient veus autrefois. L'Empereur dit d'abord au Saint, qu'il luy avoit porté envie lorſqu'il avoit eu avis de ſa retraite, & que s'il euſt pû dés-lors quitter les » grandes affaires où il eſtoit engagé pour le bien de » la Chreſtienté, il auroit imité ſon exemple. Vous » ſouvenez-vous, ajoûta-t-il, qu'eſtant aux Eſtats de

Monçon, l'an 1542. je vous dis que je me retirerois «
des affaires, & vous témoignay dés-lors estre dans le «
dessein de faire ce que j'ay enfin accompli depuis? «
Je m'en souviens fort bien, répondit le Pere. Sça- «
chez donc, reprit l'Empereur, que vous, & un autre, «
avez esté les seuls à qui j'aye jamais fait cette confi- «
dence. Seigneur, repartit le Pere, je compris fort «
bien la faveur que me faisoit Vostre Majesté en me «
confiant un tel secret, que j'ay gardé fidélement, sans «
qu'il m'en soit jamais échapé la moindre chose. Vô- «
tre Majesté me permettra-t-elle de le dire desormais, «
quand je jugeray qu'on pourra en estre édifié? Main- «
tenant, dit l'Empereur, que la chose est faite, vous «
pouvez bien la dire sans scrupule; & je seray mesme «
bien-aise que tout le monde apprenne de vous que ma «
retraite n'est pas l'effet d'une resolution subite, ni «
d'un chagrin du peu de succés de mes dernieres en- «
treprises; puisque j'en avois le dessein depuis tant «
d'années dans le temps que la fortune m'estoit le plus «
favorable. Le Pere luy promit d'en user comme il le «
desiroit, & il ajoûta ensuite. Vostre Majesté pourra «
aussi peut-estre se souvenir, qu'en ce mesme temps «
j'eus l'honneur de luy dire le changement de vie que «
je méditois dés-lors. Je m'en souviens, répondit l'Em- «
pereur: Nous avons tous-deux bien tenu nostre «
parole. «

Le Saint prenant de là occasion de parler du bonheur de cette retraite qu'ils avoient faite l'un & l'autre, & des avantages solides qu'ils pourroient en tirer pour leur salut, par les exercices de l'oraison &

de la penitence ; l'Empereur luy fit plusieurs questions sur ses manieres de prier, & sur ses austeritez. Il luy demanda entr'autres choses, s'il pouvoit coucher „ tout-habillé, & luy dit, que pour luy, ses infirmitez or- „ dinaires ne luy permettoient pas de faire autant de „ penitences qu'il l'eust desiré ; mais que sur tout il ne „ luy estoit pas possible de dormir sans estre deshabil- „ lé. Le grand nombre de nuits, luy dit le Pere, que „ vostre Majesté a passées tout-armé, & sans dormir, „ sont cause qu'elle ne peut maintenant dormir avec „ ses habits. Mais elle a sujet d'en loüer Dieu ; puis- „ qu'elle luy a rendu plus de service en passant ainsi les „ nuits à la campagne sous les armes, pour la defense „ de la foy & de la Religion en Afrique & en Allema- „ gne, que plusieurs Religieux ne peuvent luy en ren- „ dre en dormant revêtus du cilice dans leur cellule.

Aprés que cét entretien eut duré prés de trois heures, l'Empereur voulant insensiblement prendre l'occasion de dire au Pere tout ce qui pourroit le porter à changer d'Ordre, il commença à s'enquerir de luy, comme par curiosité & sans dessein, des particularitez de la maniere de vivre des Jesuites, qu'il ne connoissoit que sur le rapport des autres, & par les bruits communs : & venant à luy dire plus en particulier quels estoient ces bruits, & dequoy on accusoit ces Peres ; il alloit entrer peu-à-peu dans une espece d'invective contre ce nouvel Institut qu'on avoit si fort décrié dans son esprit.

LX. Son second entretien

Mais le Pere qui s'apperceut assez de son dessein, prit la liberté de luy representer, qu'il estoit un peu tard

tard pour s'engager dans un discours sur lequel il y avoit tant de choses à dire, & de le supplier de vouloir bien remettre cét entretien au lendemain, afin qu'il eust plus de temps de le satisfaire plenement sur ce qu'il desiroit sçavoir de luy. L'Empereur n'eut pas de peine à y consentir, & il luy marqua mesme l'heure à laquelle il l'attendroit pour cela le jour suivant.

avec l'Empereur sur sa vocation à la Compagnie de Jesus.

Le Saint passa la meilleure partie de la nuit en prieres, pour demander encore à Dieu qu'il l'assistât de son esprit dans cette conference, qui luy estoit si importante, & d'où dépendoit aussi presque tout le repos & tout l'avancement de sa Compagnie en Espagne. Il y fut le lendemain à l'heure assignée, en resolution de ne pas attendre que l'Empereur l'interrogeast sur ce qui regardoit son entrée en la Compagnie de Jesus ; mais de le prevenir & de luy faire d'abord un recit fidele & sincere de l'histoire de sa vocation.

Il le fit comme il l'avoit resolu. Il se jetta aux pieds de l'Empereur, comme le jour précedent en l'abordant, & ce Prince l'ayant pressé plusieurs fois de se relever ; Seigneur, luy dit-il, je vous supplie tres-« humblement de me laisser pour cette fois en l'estat « où je suis, parce qu'estant devant Vostre Majesté, je « me represente la Majesté Divine dont vous tenez la « place, & qu'il s'agit maintenant de vous entretenir « du changement de vie que j'ay fait, comme si j'en « parlois à Dieu mesme à qui l'on ne peut rien cacher. « Je le prens à-témoin de la verité exacte de tout ce « que j'auray l'honneur de dire à Vostre Majesté. J'ap- «

» prendray, répondit l'Empereur, avec bien de la joye,
» de vous-mesme tout ce qui vous regarde; mais la
» posture n'y fait rien, & je prendrois mesme moins de
» plaisir à vous entendre, si je vous voyois demeurer
» en cét estat.

Le Saint obeït avec peine, & s'estant couvert & assis auprés de son Prince par son ordre, il luy dit alors en peu de mots toutes les raisons qui l'obligeoient comme son sujet, comme son domestique, & comme sa creature qui avoit receu de luy tant de graces, à luy rendre compte de tout ce qui regardoit sa vocation dans la Compagnie de Jesus, & toutes celles qui l'avoient empesché de le pouvoir faire plûtost. Puis il luy expliqua toute la conduite de la Grace sur luy, pour le déterminer à entrer dans cét Ordre qu'il ne preferoit à aucun autre, mais qui luy convenoit plus que tout autre, ainsi que Dieu le luy avoit fait connoistre. Il luy découvrit mesme les sentimens interieurs par lesquels il y avoit esté porté, & le soin qu'il avoit pris aussi de s'asseurer encore davantage de la volonté divine, en prenant avis des plus vertuëux & des plus habiles personnages des autres Ordres, aprés leur avoir fait connoître tout ce qui se passoit en luy, de la maniere que nous l'avons dit en son lieu.

Il se mit ensuite à développer plus au long cét esprit de Politique toute sainte, par lequel cét Ordre se gouvernoit, & dont tant de gens parloient alors comme d'un mystere d'iniquité, ou parce qu'ils en estoient mal-informez, ou parce que la plusspart ignoroient l'esprit mesme de l'Evangile, dont la principale

gloire est d'estre opposé à celuy du monde. Il luy dit, que la Compagnie de Jesus s'appeloit de la sorte, « non par aucune presomption ni pour se preferer à au- « cun autre Ordre Religieux, mais pour mieux faire « sentir à ses sujets quelles estoient leurs obligations, « combattant sous un Chef qui est la sainteté mesme. « Que la regle unique & comme le mot de guerre de « cette Compagnie estoit, *la plus grande gloire de Dieu*, « qu'elle tâchoit d'avancer par toutes sortes de moyens, « les plus recommandez dans l'Evangile, & les plus « authorisez par l'exemple mesme du Sauveur. Que « tous les reglemens de discipline établis dans cette « Compagnie pour y garder quelque uniformité, cé- « doient à cette premiere regle qui renferme toutes les « autres, & qui leur donne toute leur force & tout leur « merite. Que chaque Jesuite se considerant dans cét « esprit comme membre d'un corps tout destiné à avan- « cer la gloire de Dieu, commençoit le combat dans « cette sainte milice, par le soin de se vaincre soy-mê- « me & de se dépoüiller de toute sorte d'interest parti- « culier, pour n'avoir point d'autre motif dans toutes « ses actions que ce mesme motif de la gloire de Dieu, « qui avoit donné la naissance à ce nouvel Institut, & « qui devoit aussi le conserver. Que par cette raison, « outre ces engagemens de vœux communs aux autres « Ordres par lesquels on se dépoüille entierement de « soy-mesme pour se revêtir de l'homme nouveau, l'on se « fermoit encore en celuy-cy plus particulierement l'en- « trée à toute sorte d'ambition, en renonçant par d'au- « tres vœux exprés à toutes les Dignitez Ecclesiastiques; «

» de telle ſorte qu'on ne pouvoit plus y aſpirer, ni meſ-
» me les accepter ſans ſe rendre coupable d'une infi-
» délité horrible. Que la profeſſion d'un Jeſuite n'é-
» toit pas de glorifier Dieu ſeulement par de certains
» moyens particuliers, mais de les embraſſer tous
» ſans en eſperer d'autre fruit que les recompenſes de
» l'autre vie; de n'avoir point d'autre pays, d'autre em-
» ploy, d'autre occupation, d'autre regime, d'autre ha-
» billement, que celuy qui le peut rendre plus utile
» au ſervice d'un ſi grand Maiſtre; d'acquerir autant de
» grace & de ſainteté qu'il luy eſt poſſible avec le ſe-
» cours du Ciel, pour en faire part à tous les autres; de
» regarder ſa propre perfection comme un moyen de
» perfectionner le prochain; de compter ſa vie, ſon re-
» pos, & ſa reputation pour rien quand il s'agit du ſa-
» lut de ſes freres; de ne faire paroître au dehors au-
» cunes mortifications, ni aucunes auſteritez extraor-
» dinaires, qui puiſſent luy acquerir l'admiration des
» hommes, ou leur rendre d'abord le chemin de la ver-
» tu trop terrible; mais de pratiquer en particulier tou-
» tes celles qui peuvent le détacher davantage des
» creatures & l'unir au Createur; & enfin, d'eſtre une
» victime publique qui ne ſoit à aucun autre uſage ſur
» la terre que pour y eſtre conſommée pour la gloire
» de Dieu & pour le ſalut des hommes.

Le Saint, aprés avoir ainſi expliqué à l'Empereur quel eſtoit l'eſprit de ſon Ordre, conclut enfin, en
» luy proteſtant; que la miſericorde de noſtre Seigneur
» avoit déja commencé à le recompenſer liberalement
» de l'offrande de ſoy-meſme qu'il luy avoit faite en

ſe donnant à luy dans ſa Compagnie ; qu'il en avoit «
receu des graces tres-particulieres ; qu'il avoit toû- «
jours veſcu depuis avec beaucoup de joye & de ſatis- «
faction , & qu'il n'y avoit aucun moment de ſa vie, «
où il ne ſe cruſt obligé de rendre à cette bonté di- «
vine des actions de graces infinies , & de donner «
mille vies s'il les avoit, en reconnoiſſance d'un tel «
bien-fait. «

LXI. Il oſte de l'eſprit de l'Empereur les impreſſions que les ennemis des Jeſuites y avoient miſes.

L'Empereur entendit tout ce diſcours avec beaucoup d'attention, & avec un viſage qui montroit aſſez qu'il en eſtoit touché. On ne peut, luy dit-il alors, avoir plus de joye que j'en ay de ſçavoir de vous-meſme, tout ce qui regarde voſtre perſonne & l'eſtat de vie que vous avez embraſſé. Car je ne puis vous diſſimu-
ler que je fus fort ſurpris de voſtre reſolution, lorſque «
vous me la mandâtes à Ausbourg , parce qu'il me «
ſembloit qu'un homme auſſi prudent & auſſi ſage «
que vous l'eſtes, devoit, dans un choix de cette con- «
ſequence, preferer les Ordres anciens dont la Sain- «
teté eſt éprouvée par une experience de pluſieurs ſie- «
cles, à une Religion nouvelle, qui n'eſt pas encore «
fort approuvée, & dont on parle diverſement dans «
le monde. «

Seigneur, repliqua le Pere ; il n'y a point de Re- «
ligion ſi ancienne , ni ſi approuvée , qui n'ait eſté «
quelque temps nouvelle & inconnuë ; & ce temps «
n'a pas toûjours eſté le pire , puiſque nous voyons «
que la pluſpart des Ordres Religieux n'ont jamais «
eſté plus floriſſans que dans leurs commencemens, «
& qu'il n'y a jamais eu plus de ferveur ni un plus «

» grand nombre de Saints admirables dans l'Eglise,
» que durant les premiers siecles. Quoy que l'antiqui-
» té des Religions doive leur donner du crédit &
» de l'autorité, il n'est pas juste de rejetter toutes les
» autres, dont il faut considerer la valeur dans elles-
» mesmes, sur tout si elles ont l'approbation de l'Egli-
» se, qui vaut bien celle de l'antiquité seule. Je sçais bien
» qu'on parle differemment de nostre Compagnie,
» comme le dit vostre Majesté, & qu'il y a assez de
» gens dans le monde qui par ignorance, ou peut-estre
» par quelque emportement de passion, nous imposent
» non seulement des choses fausses, mais encore si mal
» inventées, qu'il est estonnant que des personnes d'es-
» prit puissent y trouver la moindre vray-semblance.
» Mais il me semble que vivant dans cette mesme
» Compagnie, nous en devons plûtost estre crûs, que
» ceux qui ne la regardent que de loin, & qui décrient
» ce qu'ils ne connoissent pas. Pour moy qui suis obli-
» gé par tant de raisons, de ne dire en presence de
» Vostre Majesté que la verité toute pure ; j'ose bien
» luy protester que si j'avois appris la moindre chose
» qu'on pust reprocher à cette Compagnie, ou qui fust
» indigne d'une Religion sainte & parfaite, je n'y se-
» rois jamais entré ; & qu'encore maintenant si je
» m'appercevois de rien de pareil, j'en sortirois aussi-
» tost. Car quelque miserables que puissent estre les
» avantages que j'ay quittez, il ne seroit pas raisonnable
» que j'eusse renoncé au peu de bien & d'estime que j'a-
» vois dans le monde & que je pouvois me conserver
» en bonne & seure conscience, pour entrer dans un

Ordre où noſtre Seigneur ne ſeroit pas bien ſervi & «
glorifié. «

Je le croy, dit l'Empereur, car j'ay aſſez éprou- «
vé combien il eſtoit ſeur de ſe fier à voſtre parole, «
& il n'y a pas d'apparence que vous vouluſſiez com- «
mencer en une occaſion de cette conſequence à me «
manquer de ſincerité. Puis le Pere venant en parti-
lier à luy faire voir les fauſſetez de la pluſpart des ca-
lomnies qu'on avoit publiées contre ſa Compagnie;
ce Prince en parut plus émû que de tout le reſte, &
frappant ſon front de la main comme par colere &
par indignation, il dit ces meſmes paroles, Eſt-il «
bien poſſible qu'on m'ait ainſi oſé mentir ? Apres «
quelques autres pareilles plaintes contre la malice de
ceux qui l'avoient mal informé; calmant tout-d'un-
coup ſon émotion, il dit : Mais mon Pere, que ré- «
pondrez-vous à ce qu'on dit, qu'il n'y a que de jeu- «
nes-gens dans voſtre Compagnie, & que l'on n'y «
void point de cheveux blancs ? Seigneur, luy repartit «
le Pere François en ſoûriant, ſi la mere eſt jeune, «
comment Voſtre Majeſté veut-elle qu'elle ait des en- «
fans déja vieux ? Si c'eſt un defaut, le temps y reme- «
diera bien-toſt, & ceux qui ſont jeunes maintenant, «
ne manqueront pas de cheveux blancs dans vingt «
ans. Mais encore ne ſommes-nous pas tous auſſi «
jeunes qu'on le dit. J'ay quarante-ſix ans, que je ſuis «
bien honteux de n'avoir pas mieux employez que «
j'ay fait : Dieu envoye auſſi quelquefois d'autres meil- «
leurs ſujets que moy à noſtre Compagnie qui ont «
des cheveux blancs, & ſans aller plus loin, j'ay icy «

» avec moy un bon Pere d'une doctrine & d'u-
» ne vertu rare, que nous receûmes pour estre No-
» vice à l'âge de soixante ans. Il parloit du Pere Busta-
mance que l'Empereur fit aussi-tost venir, & le re-
connoissant d'abord qu'il le vid, il se souvint des affaires de la derniere consequence pour lesquelles le Cardinal D. Jean de Tavora, l'avoit autrefois envoyé vers luy à Naples, aprés la prise de Tunis. Cét entretien ne dura pas moins que le premier, & finit comme le Pere François l'avoit souhaité, l'Empereur l'asseu-
» rant, Qu'il demeuroit tres-persuadé de tout ce qu'il
» luy avoit dit, & qu'autant que tous les faux rapports
» qu'on luy avoit faits luy avoient rendu sa compagnie
» suspecte, autant estoit-il alors pleinement satisfait &
» édifié de la vertu & du bon ordre qu'il y reconnois-
» soit; & qu'il en donneroit d'orenavant des marques,
» & la favoriseroit en toutes rencontres, non seule-
» ment à cause de la consideration qu'il avoit pour luy;
» mais aussi pour s'acquitter du devoir de sa conscien-
» ce, & pour plaire à nostre Seigneur. Afin mesme de luy mieux marquer que c'estoit tout-de-bon qu'il vouloit proteger les Peres de sa Compagnie, il eut la bonté de luy donner plusieurs sages conseils pour la conservation & pour l'augmentation de cét Ordre, qui faisoient assez voir combien estoit grand le changement que Dieu avoit fait dans son cœur, par le moyen du Pere François.

LXII. Il entretiét familierement l'Emp-

Le Saint avoit tous les jours de pareils entretiens avec l'Empereur, durant le peu de temps qu'il fut auprés de luy, & ce Prince le traitoit avec une bonté, une

une familiarité, & une confiance, encore plus grande & plus intime qu'il n'avoit jamais fait lorsqu'il luy donnoit à sa Cour tant de marques de sa faveur. Il luy demandoit son sentiment sur plusieurs choses qui regardoient sa conscience, témoignant qu'il vouloit absolument l'en croire; & quoy que le Pere pust faire pour s'excuser de rien décider, par une humilité qui luy estoit ordinaire, l'Empereur qui jugeoit d'autant plus avantageusement de sa capacité, qu'il la voyoit accompagnée d'une plus grande modestie, vouloit sçavoir ses pensées sur tous ses doutes.

pereur sur divers points de conscience.

Je ne puis omettre sur ce sujet un point de conscience remarquable, sur lequel ce Prince luy demanda son avis; quoy qu'on ne sçache pas assez quelle fut la réponse du Saint, & qu'on n'en trouve rien dans les Auteurs de sa vie, ni dans les historiens de celle de Charles-Quint. Cét Empereur luy ayant avoüé qu'il avoit travaillé luy-mesme à son histoire, & marqué fidélement les motifs qui l'avoient fait agir dans toutes ses entreprises, dont les historiens de son temps avoient, disoit-il, obscurci la gloire, ou par passion, ou parce qu'ils en estoient mal-informez; il luy demanda, s'il ne croyoit point qu'il y eust quelque reste de vanité à écrire ainsi ses propres actions, & s'il devoit faire paroître cet ouvrage. Il est bien probable que le P. François luy representa sagement, que s'il ne manquoit en cela contre l'humilité d'un solitaire, du moins y auroit-il bien de l'inutilité dans un pareil ouvrage; puisqu'il seroit d'autant moins crû dans sa propre cause, qu'il tâcheroit davantage de justifier sa conduite en blâmant

les hiſtoriens de ſon temps; & que ceux qui avoient douté de la ſincerité des motifs qui l'auroient fait agir dans ſes entrepriſes, ne jugeroient pas plus favorablement de celuy qui l'auroit porté à les écrire: & peut-eſtre eſt-ce la liberté de cette réponſe du Pere François, qui a empeſché les hiſtoriens Eſpagnols de la rapporter avec la demande de Charles-Quint, dont ils ſont de perpetuëls admirateurs.

LXIII. L'Empereur le conſulte ſur des affaires importantes, & veut avoir ſes avis par écrit.

Ce Prince voulut avoir le ſentiment du Pere ſur diverſes autres choſes, qui eſtoient de la derniere conſequence pour le bien des Eſtats qu'il venoit de quitter. Mais comme je ne puis pas dire icy quelles eſtoient ces ſortes d'affaires ſur leſquelles il le conſultoit, ce ſecret eſtât toûjours demeuré entre luy & le P. François; je voudrois encore moins aſſeurer, comme l'ont fait quelques hiſtoriens, que l'Empereur ne luy demanda pas ſeulement ſes ſentimens ſur quelques affaires particulieres, mais qu'il voulut les avoir en general ſur toutes les choſes importantes au gouvernement de l'Eſtat. On ſçait ſeulement que ces avis du Pere François, luy agréerent de telle ſorte, qu'il les luy demanda par écrit; ſoit qu'il vouluſt les laiſſer au Roy ſon fils, comme des memoires qu'il pourroit toûjours ſuivre avec toute ſeureté, ainſi que ces Ecrivains l'ont avancé; ſoit qu'il les deſiraſt avoir ſeulement pour ſon entretien & pour ſa ſatisfaction particuliere. Le Saint n'ayant pû s'en défendre, pria l'Empereur de les mettre dans quelque lieu où perſonne ne puſt les voir, & de n'en faire part à qui que ce fuſt. Ce Prince qui ſe piquoit de ſecret & de fidélité, y fut ſi

ponctuel, qu'ayant soigneusement gardé sous la clef, ces memoires jusqu'à la premiere visite que le Pere luy rendit par son ordre plusieurs mois aprés, il luy dit, en les luy remettant entre les mains, qu'il devoit estre tres-persuadé que luy seul les avoit lûs, & que personne ne sçauroit jamais ce qu'ils contenoient.

Le Pere François ne fut que trois jours à S. Just, mais l'Empereur ne l'ayant laissé partir qu'avec peine, luy recommanda fort de revenir le voir au plûtost. Il s'en retourna dans le dessein de demeurer attaché aux fonctions de son employ, & de partager son temps aux soins qu'il devoit aux maisons de son Ordre, & à ceux qu'il se devoit à luy-mesme dans les frequentes retraites qu'il faisoit à Simanques. On sceut bientost par toute l'Espagne de quelle maniere il avoit esté receu de Charles-Quint, & le bruit de sa nouvelle faveur assoupit tout-d'un-coup les autres bruits qu'on avoit affecté de répandre par-tout contre sa Compagnie: de sorte que les affaires de cét Ordre sembloient prendre une nouvelle face, à cause des grands égards qu'on avoit encore pour toutes les inclinations de ce Prince, aprés sa retraite.

LXIV. Les faux bruits contre le Pere François & contre les Jesuites sont appaisez par la faveur de l'Empereur.

On peut dire aussi que la profession ouverte que Dom Jean de Vega fit en ce mesme temps, d'estimer & de proteger les Jesuites, servit encore fort à calmer cette furieuse tempeste qu'on avoit excitée contre cette Compagnie. Ce Seigneur avoit des qualitez qui le faisoient considerer comme un des premiers hommes de son siecle pour la guerre & pour le Cabinet; & l'Empereur Charles-Quint qui le connoissoit mieux

LXV. Les persecuteurs des Jesuites & du P. François, sont arrestés par la protectiō du Presidēt de Castille.

que personne s'en estoit toûjours servi dans les premiers emplois. Il l'avoit fait Vice-Roy de Navarre, son Ambassadeur d'obedience à Rome, & depuis Vice-Roy de Sicile; & il luy avoit donné tout le soin de cette guerre, memorable pour la prise de la ville d'Afrique, dont le succés suffiroit seul pour rendre immortelle la memoire de ce grand-homme. Aprés qu'il se fut acquité de tous ces emplois avec une reputation de vertu, d'integrité, & d'habileté, qui n'estoit tachée d'aucun defaut; Philippe II. suivant le sentiment & les inclinations de son Pere, prit une pareille confiance en luy, & le créa President du Conseil Royal de Castille, qu'on sçait estre en Espagne une dignité principale, à laquelle celle de premier Ministre est ordinairement attachée. Il retourna de Sicile pour cét employ, peu de temps aprés que l'Empereur fut revenu de Flandres, & comme l'on observe soigneusement les inclinations des grands-hommes, celle qu'il avoit pour les Jesuites, & son amitié intime pour le Pere François furent bien-tost connuës par les marques avantageuses qu'il leur en donnoit en toutes rencontres. Ce fut à la Cour un contrepoids capable de retenir les emportemens de leurs persecuteurs. Les uns revenoient par interest, & parce qu'ils attendoient des graces & de bons offices du President, les autres, par la honte qu'ils avoient de témoigner avoir des sentimens differens de ceux d'un homme si éclairé & d'une probité si reconnuë; les autres, enfin, commençant à regarder les choses avec plus de sens froid & plus d'équité, se desabusoient de bonne-

foy de l'erreur ou la calomnie les avoit engagez.

Le Pere François qui ne demanda jamais au Ciel de prosperité en ce monde, eut d'autant-plus de joye & de reconnoissance de celle-cy, qu'il la jugeoit plus necessaire à la gloire du saint Nom de Dieu, & aux fonctions de son Ordre, & qu'il la consideroit comme un fruit de la patience de ses Freres à souffrir tous les outrages dont on avoit tâché de les accabler.

Mais il ne joüit pas long-temps de la douceur de ce calme. Peu de mois aprés son retour de Saint Just, sa Compagnie perdit en la personne du Roy de Portugal Dom Jean III. son principal Protecteur & son veritable Pere, comme l'appelle souvent Saint François Xavier dans ses Lettres. Il l'avoit receuë & favorisée dés sa naissance; il avoit employé ses bons offices auprés du saint Siége pour la faire approuver, & il l'avoit établie dés ses commencemens non-seulement en Portugal, mais aussi dans toutes les quatre parties du monde, où ce grand Prince avoit accrû les conquestes de son Pere, & où il avoit toûjours eu beaucoup plus de soin d'augmenter le Royaume de Jesus-Christ que le sien propre. La Reyne Caterine son épouse, eut besoin de toute sa vertu pour souffrir cette perte. Aussi faut-il avoüer qu'on n'avoit peut-estre jamais veu seulement dans les mariages des Rois & des Princes, qui se font presque toûjours par les raisons d'Estat, mais dans les familles mesme les plus saintes des particuliers, une amitié plus parfaite que l'estoit celle de ces deux personnes Augustes; & cette union si intime de ces grandes ames, estoit fondée sur une esti-

LXVI. Il écrit à la Reyne de Portugal pour la côsoler de la mort du Roy Dom Jean III. son époux. 11. de Juin 1557.

me mutuelle, & sur la connoissance reciproque qu'elles avoient de leurs qualitez toutes Royales.

Le Pere François qui estoit, en son particulier, redevable de tant de marques de bonté à ces Princes, prit autant de part à la douleur de la Reyne que l'y obligeoit la reconnoissance parfaite qu'il conservoit pour ses bien-faiteurs, & cette tendresse extréme avec laquelle il compatissoit à toutes les personnes affligées. Il n'eut pas plûtost appris une si triste nouvelle, qu'il luy écrivit pour la consoler; & sa lettre qui se voit imprimée, a un air si touchant, si insinuant, & si plein de l'esprit de Dieu, qu'il n'y a personne à qui elle n'inspirast du courage & de la force, & à qui elle ne pust rendre la veritable paix du cœur en de pareilles occasions.

LXVII. Il est envoyé par Charles V. à la Reyne de Portugal pour faire des complimens de condoleance, & pour des affaires secretes.

Mais Dieu voulut qu'il consolast, contre son dessein, encore mieux de vive voix cette Princesse & toute la maison Royale de Portugal. Il estoit dans sa sainte retraite de Simanques, lorsqu'il y arriva un Courrier de l'Empereur Charles-Quint, par lequel ce Prince luy mandoit qu'il vinst au plustost le trouver à S. Just, pour des affaires d'importance. Il y fut malgré ses infirmitez, dont il estoit plus incommodé que d'ordinaire, & malgré la repugnance qu'il avoit à sortir de l'humilité de sa profession pour entrer dans les affaires des Princes. L'Empereur luy ayant encore fait plus d'accüeil qu'à sa premiere visite, luy declara, qu'il vouloit le charger de ses complimens de condoleance pour la Reyne Catherine sa sœur, & pour toute la maison Royale de Portugal; mais que

d'autres raiſons l'avoient encore obligé de faire choix pour cela de ſa perſonne, parce qu'il le croyoit plus propre qu'aucun autre, & par ſa prudence, & par le credit qu'il avoit en cette Cour-là, à ménager les eſprits ſur de certaines choſes qui eſtoient de la derniere conſequence pour le bien de la Chreſtienté.

Les Politiques ont voulu deviner les raiſons de ce voyage, & ont probablement mal-deviné, parce qu'il eſt toûjours plus aiſé de s'en imaginer cent fauſſes dans les deſſeins que les grands Princes veulent cacher, que de trouver la veritable. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'outre les deſſeins de l'Empereur pour leſquels le Pere François eſtoit envoyé, il avoit auſſi les ſiens, qui eſtoient de viſiter & de conſoler ſes Freres de Portugal, dont il eſtoit Superieur, auſſi-bien que de tous les Jeſuites d'Eſpagne, & à qui il ne pouvoit rendre des ſoins auſſi aſſidus qu'aux autres.

Mais les chaleurs de l'Eſté, qui ſont preſque toûjours extrêmes dans l'Andalouſie que le Pere fut obligé de traverſer, le furent de telle ſorte durant ſon voyage, qu'il en tomba malade en arrivant à Evora, d'une fiévre ardente, & d'une lethargie qui le mirent bientoſt à l'extremité.

On ne peut dire l'affliction qu'en témoigna le Cardinal Dom Henry, ni les ſoins qu'il prit de faire prier Dieu par tout pour le Pere, & de faire expoſer dans toutes les Egliſes le ſaint Sacrement de l'Autel pour obtenir ſa gueriſon, comme on l'euſt pû faire pour ſa propre perſonne. Cependant, le mal s'augmentoit au-lieu de diminuër, & tous les Medecins l'ayant LXVIII.

Il eſt gueri d'une grande maladie à Evora contre l'eſperance des Medecins.

condamné, les Peres du College d'Evora le pleuroient déja comme mort. Mais le Saint, que Dieu gouvernoit par des regles bien plus certaines que toutes celles de la Medecine, ayant plus de peine à voir leur affliction, qu'à souffrir les douleurs de sa maladie, les consola de cette sorte & en ces mesmes termes. A
» quoy servent toutes ces larmes? M'empecheroient-
» elles de mourir, si Dieu avoit resolu de me délivrer
» de cét exil? Mais helas! ma journée n'est pas enco-
» re achevée, il me reste beaucoup de chemin à faire,
» & beaucoup de travaux à souffrir. Je ne suis pas enco-
» re un fruit meur pour le Ciel, ni digne d'estre pre-
» senté aux yeux du Roy souverain; & je vous asseure
» qu'avec l'aide de Dieu, nous partirons dans quatre
» jours pour Lisbonne.

Rien ne paroissoit plus incroyable que ce que disoit le P. François; & le premier Medecin du Roy, qui l'entendit parler de la sorte, en fut d'autant-plus étonné qu'il jugeoit absolument impossible que cela se pust faire naturellement. Cependant, le Pere se trouva dés le lendemain en estat d'estre purgé, & trois jours aprés, les Officiers de la Reyne que cette Princesse avoit envoyez pour prendre soin de sa personne aussitost qu'elle eut appris sa maladie, estant arrivez à Evora, il se trouva le jour suivant en estat d'en partir pour Lisbonne, ainsi qu'il l'avoit prédit.

LXIX Il va au Palais de Xobregas par ordre de la Reyne de

Dieu l'ayant délivré de ce danger pour la gloire de son nom, à laquelle ce saint homme devoit encore tant travailler, il le délivra d'un autre avant son arrivée à Lisbonne. Il s'éleva sur le Tage, lorsqu'il y passa,

paſſa une ſi furieuſe tempeſte, qu'on n'y avoit jamais rien veu de pareil ; & pluſieurs barques y perirent pendant que celle qui le portoit, alla à travers des montagnes de flots, dont elle fut ſouvent preſque ſubmergée, aborder heureuſement au port.

Portugal pour achever d'y rétablir ſa ſanté.

Auſſi-toſt que la Reyne ſceut ſon arrivée, elle l'envoya viſiter, & le fit preſſer d'aller loger, juſqu'à ce qu'il euſt recouvré ſa ſanté, au Palais de Xobregas, qui eſt une Maiſon Royale ſituée ſur le bord de la riviere dans un air fort frais & fort ſain, à une petite lieuë de la Ville ; où cette Princeſſe le fit ſervir, durant ſa convaleſcence avec les meſmes bontez & les mêmes ſoins que s'il euſt eſté ſon propre Frere.

LXX. Il quitte Xobregas par une inſpiration particuliere.

L'humilité & la mortification du Saint, ne pouvoit s'accoûtumer à cette magnificence, & il faiſoit tous les jours de nouvelles inſtances pour aller loger à l'une des Maiſons que les Peres de ſa Compagnie avoient à Lisbonne. Il témoigna, enfin, un jour avec tant de fermeté aux Officiers de la Reyne qui eſtoient auprés de luy, qu'il vouloit aller ce jour-là meſme coucher à la Maiſon Profeſſe de S. Roch, que quelque inſtance qu'on puſt luy faire, & quelques raiſons qu'on puſt luy dire pour le retenir à Xobregas, du moins juſqu'au lendemain, parce qu'il eſtoit déja tard ; il fut impoſſible de luy faire changer de reſolution.

Il parut par la ſuite qu'outre ſes raiſons ordinaires de fuïr le vain éclat, & la magnificence des Maiſons Royales, quelque autre cauſe ſuperieure l'avoit preſſé de cette ſorte de quitter ce logement. Car la

nuit mesme il s'éleva une si furieuse tempeste, que non seulement les vaisseaux des Indes qui estoient devant cette Maison Royale, rompant leurs anchres & leurs cables, & se choquant les uns les autres, se brisoient avec un fracas épouvantable, & une perte irreparable; mais ce Palais mesme en fut fort endommagé, & l'appartement sur tout où logeoit le Pere François, fut ruiné de telle sorte, qu'on ne douta point que Dieu ne luy eust inspiré d'en sortir par un soin particulier de sa providence pour la conservation d'un homme qui devoit encore tant travailler à avancer la gloire de son saint Nom. C'est cette mesme tempeste si effroyable dont les historiens de ce temps-là ont écrit avec admiration, qu'on crût avoir commencé dans l'extremité des Indes Orientales, & s'estre ensuite étenduë dans toutes les plages de l'Ocean, & y avoir apporté avec elle cette multitude terrible de catharres contagieux qui firent mourir cette année-là, un si grand nombre de personnes presque dans toutes les Provinces de l'Europe.

LXXI. Il part de Lisbonne pour aller par terre à Rome, & est encore arresté en Espagne par une maladie.

Le Pere demeura peu de temps à Lisbonne, quoy qu'on s'efforçast de l'y retenir, & qu'on l'y comblast de toutes sortes de graces & d'honnestetez. Il employa le peu de jours qu'il y fut à consoler la Reyne dans son affliction, à la fortifier dans les saintes resolutions où il la voyoit de continuër ce que le feu Roy son époux avoit si heureusement commencé pour la conversion des Infideles, à luy donner de sages conseils pour la bonne éducation du Roy Sebastien son petit fils, qui n'avoit encore que quatre ou cinq ans,

Il eut auſſi le bon-heur de conclure, ſuivant l'intention de Charles V. avec cette Princeſſe, & avec les oncles du Roy, les affaires dont il eſtoit chargé, & de viſiter enſuite les Maiſons que ſa Compagnie avoit à Lisbonne, & dans quelques autres lieux qui n'eſtoient pas éloignés de ſa route. Quoy qu'il ne pûſt pas d'ordinaire y ſéjourner, ſa ſeule veuë ſuffiſoit pour renouveler la ferveur de ſes freres; il ſuppleoit aux longs diſcours, par l'ardeur dont il animoit ſes courts entretiens, & les exemples de ſa charité & de ſon humilité, faiſoient en paſſant plus de fruit parmi-eux, & plus d'impreſſion ſur leurs cœurs, que ne l'euſt pû faire dans un long ſéjour une vertu ordinaire. Il ſe haſtoit de cette ſorte dans ce voyage, parce qu'il ne pouvoit plus differer de faire celuy de Rome, où l'on le preſſoit tout de nouveau de ſe rendre. Ainſi, ayant rendu compte de ſa commiſſion à l'Empereur, dont il receut en cette occaſion de nouvelles marques d'eſtime & de confiance, il retourna à grandes journées à Valladolid, & de là aux autres principales Villes de Caſtille où il y avoit des maiſons de ſa Compagnie, pour y donner ſes ordres avant ſon départ. Il eſperoit y laiſſer toutes choſes paiſibles; ſon crédit auprés de l'Empereur, & celuy de ſon cher ami Dom Jean de Vega auprés du Roy Dom Philippe, ayant entierement aſſoupi tous les faux bruits, & rallenti tous les efforts des perſecuteurs de cette Compagnie. La paix eſtoit faite entre le Pape & ce meſme Roy: de ſorte qu'il ſembloit qu'il 1558.
n'y euſt plus rien qui pûſt empeſcher ce ſaint homme d'aller aſſiſter à l'aſſemblée des Peres de ſon Ordre,

pour faire l'élection d'un General, que les guerres avoient encore fait differer jusqu'alors. Il ne pouvoit refuser cela aux desirs ardens de ces Peres, & aux ordres pressans du Pere Lainez Vicaire General de leur Compagnie; & il se preparoit à partir, lorsqu'il fut arresté au lit par de nouvelles douleurs de la goute, ou plûtost par une providence particuliere du Ciel; puisque sa demeure en Espagne se trouva peu de temps aprés tout-à-fait necessaire à la defense de l'Eglise, & à celle de son Ordre attaqué par de nouveaux efforts des heretiques.

LXXII. Les Heretiques publient de nouvelles faussetez contre luy & contre les Peres de sa Compagnie. 1558.

Comme il s'en découvroit tous les jours un tres grand nombre, cela excitoit aussi tout de nouveau le zéle du Pere François & des Peres de sa Compagnie à prêcher contre l'erreur. Ils avoient esté obligez de le faire principalement à Valladolid; où l'on sceut qu'il se faisoit diverses assemblées en faveur des nouvelles opinions, & où quelques Maisons de Religieuses en estoient déja presque entierement seduites. Un homme de qualité avoit eu soin de faire distribuër un tres-grand nombre de petits livres heretiques qu'on imprimoit hors de la Ville, & qu'on y faisoit entrer la nuit secretement; & le fameux Predicateur dont nous avons déja parlé, s'estoit échappé souvent de parler en Chaire contre la necessité des bonnes œuvres, contre la cooperation des fideles à la grace, contre l'invocation des Saints, & contre toutes les veritez Catholiques qui estoient attaquées en ce temps-là en Allemagne. Il estoit suivi d'un grand nombre de personnes, & mesme de quel-

ques autres Predicateurs, qui s'appliquerent à faire la mesme chose en plusieurs autres Villes; & l'on vit tout d'un coup par leurs soins, le feu de l'heresie se r'allumer de tous costez. Ils ne pouvoient douter que le Pere François & les autres Peres de sa Compagnie n'accourussent encore des premiers pour l'éteindre, & ils resolurent pour cela de les prevenir autant qu'ils pourroient par un artifice dont d'autres Heretiques se sont servis dans tous les siecles, rejettant sur leurs adversaires le soupçon de la mesme heresie dont ils se sentoient coupables. Ils le firent de telle sorte que le bruit se répandit en peu de jours par toute l'Espagne, & ensuite mesme presque par toute l'Europe qu'on avoit enfin découvert les veritables auteurs des nouvelles heresies, qu'il n'y en avoit point d'autres que les Theatins, c'estoit à dire les Jesuites, que plusieurs d'entr'eux avoient esté condamnez à estre brûlez, que d'autres s'estoient sauvez par la fuite, que le P. François estant la source de tout le mal, avoit esté convaincu & arresté prisonnier à l'Inquisition, & qu'il n'y avoit que la consideration qu'on avoit pour sa qualité qui avoit fait differer son supplice.

Comme les circonstances sont les preuves ordinaires de ces sortes d'histoires, on marquoit si bien toutes celles de cette tragedie, que ceux qui estoient d'ailleurs les plus persuadez de la sainteté du Pere François, estoient presque forcez d'ajoûter foy en partie à ces relations fabuleuses, ou n'osoient du moins témoigner qu'ils en reconnussent la fiction, pour ne pas s'exposer à passer eux-mesmes

pour des Heretiques, ou pour des fauteurs d'Heretiques.

Si ces bruits ne firent pas tout l'effet que prétendoient ceux qui en estoient les auteurs, ils en firent du moins une partie. Ils avoient cette maxime des plus hardis calomniateurs, que quelque absurdes que soient les faussetez qu'on publie contre des ennemis, il en demeure toûjours quelque chose qui leur nuit dans les esprits des peuples; & ils esperoient d'ailleurs se mettre à couvert des châtimens dont ils étoient menacez par la difficulté qu'il y auroit à les démêler d'avec les plus innocens, & les plus opposez à leurs erreurs, dans cette multitude de gens soupçonnez du mesme crime.

LXXIII. Le grand Inquisiteur l'employe dans les affaires de l'Inquisition.

Mais Dom Ferdinand de Valdez, Archevesque de Seville & grand Inquisiteur, ayant bien-tost reconnu ces artifices, il y remedia promptement en dissipant tous ces bruits par la publication d'un témoignage avantageux qu'il rendit à la sainteté du Pere François, & à l'integrité de la foy & des mœurs des autres Peres de son Ordre. Pour achever mesme de mieux desabuser tout le monde sur leur sujet, il voulut se servir d'eux, & principalement du P. François, dans les fonctions de sa charge d'Inquisiteur General. Il le retint pour cela durant quelques mois à Valladolid, afin que les Inquisiteurs de cette grande ville pussent le consulter sur tous leurs doutes, & il voulut que luy & les Peres de sa Compagnie fussent pendant toute cette année, presque les seuls qui montassent en Chaire, parce qu'il n'y en avoit pas

eû juſqu'alors un ſeul dont la foy euſt eſté attaquée par la moindre accuſation devant ce Tribunal, durant tous ces temps ſi pleins de ſoupçons & de défiances.

Quoy que le Pere François qui eſtoit beaucoup plus propre à ramener les eſprits par la douceur & par la charité, que par des voyes violentes, ſe fuſt fort defendu d'avoir aucune part aux affaires de l'Inquiſition, les Heretiques ne laiſſerent pas de l'accuſer de tout le mal que leur faiſoit ce Tribunal ſi ſevere, & de prendre ce pretexte pour le décrier d'une maniere toute contraire à celle dont ils s'eſtoient ſervis auparavant. Mais ils n'y reüſſirent pas davantage, & pluſieurs placards qu'ils afficherent la nuit dans la place publique par leſquels on reprochoit aux Inquiſiteurs de n'avoir point d'autre doctrine que celle des Jeſuites, ni d'autres ſentimens que ceux du Pere François, ne firent qu'augmenter la veneration que tous les gens de bien avoient pour ſon merite.

LXXIV. Il rend une derniere viſite à l'Empereur Charles-Quint.

Elle s'accrut encore en ce meſme temps par une derniere viſite qu'il rendit à Charles-Quint. Cét Empereur ſemblant avoir quelque preſſentiment de ſa mort, voulut s'y preparer avec plus de ſoin, & manda pour cela encore une fois le Pere François peu de mois aprés qu'il eut eſté luy rendre compte de ſon voyage de Portugal. Il ne luy parla, pour cette fois, ni de l'hiſtoire de ſa vie paſſée, ni de toutes ces intrigues & de ces grandes affaires dont ceux qui y ont une fois eſté engagés, ont tant de peine à ſe débarraſſer entierement l'eſprit & le cœur, lors meſme qu'ils en

paroiſſent plus éloignez. Tous leurs entretiens eſtoient plus ſolides & ſur des ſujets plus neceſſaires, il ne s'y agiſſoit plus que des pratiques que le Pere donnoit à ce Prince pour ſe bien dégager de toutes les creatures par la mortification, & pour s'unir plus parfaitement à Dieu par la priere. Il admiroit plus le courage & la prudence de l'Empereur, dans le ſoin qu'il luy voyoit prendre de l'affaire de ſon ſalut, qu'il n'avoit fait dans des entrepriſes plus éclatantes aux yeux du monde, mais beaucoup moins importantes, & moins glorieuſes aux yeux de Dieu; & il le diſpoſoit par là au compte qu'il devoit bien-toſt rendre de toutes ſes actions au Souverain des Rois & des Empereurs.

LXXV. L'Empereur Charles V. eſtãt mort, il fait ſon oraiſon funebre devãt la Cour d'Eſpagne. Le 29. Septẽbre 1558.

Tout le monde prit cette ferveur de l'Empereur, & ce ſoin extraordinaire qu'il eut de profiter des avis du Pere François, pour une marque viſible de ſa prédeſtination. Car il mourut peu de temps aprés leur entreveuë, plein des ſentimens que le Saint avoit tâché de luy inſpirer. Le Pere François receut cette nouvelle peu de jours aprés qu'il fut de retour à Valladolid, & quoy qu'il fuſt fort fâché de n'avoir pas aſſiſté en cette occaſion un Prince dont il avoit receu tant de faveurs, il eut pourtant bien de la joye d'apprendre que le nouvel Archeveſque de Tolede Dom Barthelemy Carranza, de l'Ordre de Saint Dominique, qui eſtoit ſon ami particulier, ſe fuſt trouvé heureuſement à S. Juſt, pour luy rendre ces derniers devoirs.

Il voulut donner, du moins aprés la mort de ce Prince, une marque publique de la reconnoiſſance qu'il conſervoit pour toutes ſes bontez, prononçant

ſon

ſon oraiſon funebre devant toute la Cour. Ce ne fut pas un de ces vains Panegyriques, qui n'élevent dans le Temple de Dieu & en preſence des ſaints Autels, que les grandeurs humaines & les vertus morales des Princes ; mais de ceux qui inſtruiſent encore plus les vivans qu'ils ne loüent la memoire des morts, & qui ne font paroître de l'eſtime que pour ce qui en merite au jugement de Dieu meſme. Ainſi, comme l'on pouvoit dire de ſon Panegyrique, ce que S. Paulin dit luy-meſme de celuy qu'il fit pour honorer la memoire de Theodoſe ; qu'il n'avoit pas tant prétendu loüer un grand Empereur qu'un grand ſerviteur de Dieu, qui eſtoit devenu plus glorieux par ſa foy & par ſon humilité, que par l'étenduë de ſa puiſſance & par l'éclat de ſa majeſté : On pouvoit auſſi, ſans doute, dire du P. François ce que Saint Hieroſme dit de Saint Paulin en cette occaſion, qu'un ſi grand Empereur eſtoit heureux d'avoir un ſi grand Panegyriſte, ou pluſtoſt d'avoir fait des choſes qui meritaſſent les éloges d'un homme ſi ſaint & d'un juge ſi équitable du veritable merite.

S. Paulin epiſt. 9.

S. Hier. ep. 13. à S. Paulin.

Noſtre Orateur Chreſtien ayant pris pour le ſujet de ſon diſcours ces paroles d'un grand Prophete & d'un grand Roy ; *J'ay pris la fuite, & me ſuis éloigné pour demeurer dans la ſolitude* ; loüa d'abord le courage & la prudence que l'Empereur avoit fait paroître en ſe vainquant luy-meſme, & en quittant le monde avant que le monde le quittaſt ; & fit voir que le plus glorieux de ſes triomphes, & la plus ſage de ſes entrepriſes, avoit eſté de mettre ſa couronne aux pieds de

Pſ. 54.

Jesus-Christ, pour s'en asseurer une éternelle & incorruptible dans le Ciel. Tout son Panegyrique nes'étendit ensuite que sur les vertus Chrestiennes de ce Prince, & tout ce qu'il en dit, touchoit d'autant plus qu'il le confirmoit par plusieurs preuves bien particulieres dont il avoit esté témoin. Mais on admira principalement ce qu'il asseura avoir appris de la bouche même de l'Empereur, que depuis la vingt-uniéme année de son âge, il avoit toûjours eu chaque jour un temps destiné à faire l'oraison mentale, qui est si necessaire à tout le monde, & dont si peu de personnes connoissent l'usage. Il finit son discours par une peinture éloquente de la mort toute Chrestienne de ce Prince, & loüa particulierement la tendre devotion avec laquelle il avoit voulu rendre l'esprit entre les bras du mesme Crucifix, dont l'Imperatrice Isabelle s'estoit servie en mourant, & qu'il avoit gardé depuis comme une relique de cette vertuëuse Princesse, pour en faire un pareil usage aux derniers momens de sa vie.

LXXVI. L'Empereur le nôme en mourant pour estre un des executeurs de son Testament.

Le Pere François ne se chargea pas aussi volontiers de l'execution du Testament de Charles-Quint qu'il s'estoit chargé de son Oraison Funebre. Il reste plus de preuves de la resistance qu'il fit aux dernieres volontez de ce Prince, en refusant d'estre un des executeurs de ce Testament, qu'on ne trouve de marques des soins qu'il fut obligé d'en prendre. On voit seulement par les Lettres, que la Princesse de Portugal, qui estoit encore alors Regente d'Espagne, en l'absence du Roy Dom Philippe son frere, écrivit sur ce sujet au Pere Laynez, General des Jesuites, & par

celles des plus considerables de cette Compagnie en Espagne, qu'on eut beaucoup de peine à vaincre l'aversion qu'il avoit d'entrer dans toutes les affaires qu'il jugeoit éloignées de sa profession, & qu'il ne se resolut à se mêler de ce qui regardoit ce testament, que lorsqu'il ne s'en put absolument dispenser, & que les ordres précis de cette Princesse & ceux de son Superieur l'y obligerent. De sorte qu'il est bien probable que ç'a esté le soin qu'il prit d'y avoir tres-peu de part qui a empesché quelques historiens de la vie de Charles-Quint, de le nommer avec les autres executeurs de son Testament.

LXXVII. Il perd son meilleur ami par la mort du President de Castille.

Dieu affligea encore dans cette mesme année le P. François, & priva sa Compagnie du plus grand appui qu'elle eust en Espagne, par la mort du President Dom Jean de Vega, qui ne fut pas seulement pleuré par les Jesuites dont il avoit fondé plusieurs maisons, & qu'il avoit defendus & consolez dans leurs afflictions, comme s'ils eussent esté tous ses propres enfans, mais qui fut également regretté par tous les peuples d'Espagne au repos desquels ce sage vieillard s'estoit incessamment appliqué, ne croyant jamais mieux servir son Prince, que lorsqu'il contribuoit à rendre ses sujets heureux sous son Regne. Il mourut comme il avoit vêcu dans une grande union avec Dieu, aprés avoir donné beaucoup de marques d'une ame prédestinée, & avoir esté assisté durant toute sa derniere maladie par le Pere François son cher ami, entre les mains duquel il voulut rendre ses derniers soûpirs.

LXXVIII. Il fonde

Ces pertes, non-plus que les persecutions n'abat-

plusieurs Maisons de son Ordre.

tirent point le courage du Pere François, qui n'avoit mis sa confiance sur aucune puissance mortelle, mais sur celuy seul qui ne peut mourir & qui est la vie même. Il avançoit toûjours l'œuvre de Dieu, malgré toutes les traverses des hommes, & il continuoit de fonder de nouvelles maisons de son Ordre, dans les lieux où il les jugeoit necessaires au bien des peuples & au salut des ames. Il en établit à Bellimar prés de Burgos, à Madrid, à Lucrone, à Bazin, à Segovie & à Monteille.

Il y avoit long-temps qu'on en souhaitoit à Tolede & à Ocañe qui est une ville fort considerable du mesme Diocese : Mais le Cardinal Dom Jean Silicée qui avoit succedé au Cardinal Dom Jean Tavora dans l'Archevesché de Tolede, s'y estoit toûjours opposé. Ce Prélat qui estoit un homme sçavant, ayant esté Precepteur du Prince Dom Philippe, avant que d'estre élevé à ce premier siege d'Espagne ; le Pere François avoit toûjours esté de ses meilleurs & de ses plus intimes amis lorsqu'il estoit encore Marquis de Lombay & Duc de Gandie, & qu'il avoit de l'employ à la Cour: mais il n'eut pas plûtost changé de profession qu'il trouva l'Archevesque tout changé à son égard : & jamais ni luy ni les autres Peres de son Ordre, n'avoient pû vaincre depuis par toutes sortes de soûmissions, l'aversion qu'il eut toûjours pour ce nouvel Institut, de laquelle il leur fit ressentir en divers temps des effets assez fâcheux. Plus il y avoit de personnes considerables qui s'interessoient à luy donner des sentimens plus doux pour eux, & à luy faire connoître la

ſainteté de leur regle, la pureté de leurs intentions & les ſeruices qu'il en pourroit tirer pour l'avantage de ſon Dioceſe ; plus il s'aigriſſoit de voir qu'il reſtaſt des amis & des défenſeurs à cette Compagnie, qui ne luy eſtoit ſuſpecte qu'à cauſe de ſa nouveauté, & qu'il ne haïſſoit & ne perſecutoit qu'à cauſe qu'elle luy eſtoit ſuſpecte, & que les moindres ſoupçons tiennent-lieu de preuves convaincantes dans les eſprits prevenus de paſſion. On peut dire que ce fut preſque le ſeul Prelat de toute l'Eſpagne qui parut ne pas aimer cordialement le Pere François. Encore tint-on pour aſſeuré dans Tolede, que Dieu luy avoit donné à la mort des ſentimens plus favorables pour luy & pour les Peres de ſon Ordre ; & qu'il témoigna beaucoup de douleur, lorſqu'il ſe vit proche de paroître devant Dieu, de ne les avoir pas aſſez connus, ou de ne leur avoir pas aſſez rendu juſtice. Du-moins, ſembla-t-il que Dieu n'approuvoit pas le traitement que ce Cardinal leur faiſoit ; puiſque ce qu'il avoit fait contre-eux tourna auſſi-toſt aprés ſa mort à leur avantage, & que la premiere choſe que fit ſon ſucceſſeur Dom Barthelemi Carranza de Miranda de l'Ordre de S. Dominique, fut de faire avec le Pere François, ces deux établiſſemens auſquels Dom Jean Silicée s'eſtoit toûjours ſi fortement oppoſé.

Mais aprés tout, ſi l'averſion de Dom Jean Silicée fit de la peine au Pere François, l'amitié de ſon ſucceſſeur, ne luy en fit pas moins comme nous verrons bien-toſt.

Dieu continuoit de benir ſon zele en mille autres ma- LXXIX. Il reçoit

dans sa Cōpagnie plusieurs excellens sujets.

nieres: & les Maisons de Noviciat qu'il avoit établies, se rēplissoient tous les jours de plus en plus d'excellens sujets: desorte que dans l'année 1558. il y en entra jusqu'à trēte-quatre de la seule Université d'Alcala. Le Recteur mesme de l'Université qui estoit de l'Illustre Maison de Deza, fut de ce nombre, aussi-bien que les plus habiles Professeurs de Theologie & de Philosophie, dont la plus-part estoient encore cōsiderables par leur naissance. Un des plus remarquables d'entre-eux estoit le Pere François Tolet qui fut depuis Cardinal, & que le Pere Domique Soto qui avoit esté son Maistre, appelloit déslors un prodige d'esprit & de doctrine.

LXXX. Il entreprend diverses Missions fort utiles & fort laborieuses en Espagne & en Afrique.

Pendant que le nombre d'ouvriers croissoit si heureusement dans la vigne du Seigneur, dont le Pere François avoit soin, le travail augmentoit à proportion, & il se presentoit de tous costez, des occasions aussi avantageuses que penibles, de les employer pour la gloire de Dieu & de son Eglise. Le Saint Archevesque de Grenade Dom Pierre Guerrero avoit dans son Dioceze la ville d'Albaizin, bâtie autrefois par les Maures, qui estoit extrêmement peuplée; parce que les Rois Catholiques avoient obligé tous ceux de Grenade de s'y retirer, aprés la prise de cette Capitale. Le charitable Prélat qui vit que rien n'avoit plus servi à confirmer ces miserables dans la secte impie de Mahomet que les mauvais traittemens qu'on leur avoit faits jusqu'alors, y établit une Mission stable de Jesuites qui fit depuis par la charité constante & laborieuse de ces Peres, & dans cette Ville, & dans toute la Campagne des environs, des fruits incomparable-

ment plus conſiderables qu'on n'euſt pû l'eſperer de l'endurciſſement de ce peuple.

Ceux que le Pere François envoya en ce meſme temps dans les montagnes des Aſturies au Dioceze d'Oviedo, où l'ignorance des peuples eſtoit épouvantable, n'en firent pas de moindres; & Dom Chriſtoval de Rojas de Sandoual, alors Eveſque d'Oviedo, & depuis Eveſque de Badajoz, & enfin Archeveſque de Seville, qui avoit procuré cette Miſſion pour la décharge de ſa conſcience, & la Princeſſe Regente qui ne l'avoit pas moins ſouhaitée, furent ravis d'en apprendre les heureux ſuccés.

La Princeſſe deſira fort auſſi que le Pere François luy donnaſt des Miſſionnaires pour la guerre d'Afrique qu'on fit en ce meſme temps à Oran. Il y envoya des hommes d'un zéle Apoſtolique & d'une patience invincible, qui ſouffrirent tous par le mauvais ſuccés de cette entrepriſe, & par l'aſſiſtance qu'ils rendirent aux ſoldats bleſſez ou frappez de maladies contagieuſes, une eſpece de martyre, que l'un d'entre-eux eut depuis le bon-heur de conſommer en répandant ſon ſang pour la défenſe de la foy dans la Floride. Pluſieurs alloient de la meſme ſorte en differens endroits animez du zéle que le P. François leur inſpiroit en les envoyant, & d'une grande confiance en l'efficace de ſes prieres; & toute l'Eſpagne eſtoit pleine des fruits qu'y faiſoit ſa conduite. Il eſtoit temps qu'il en fiſt de pareils en Portugal, où ſa preſence n'eſtoit pas moins neceſſaire.

Le P. Pierre Martinez.

LXXXI. Il eſt appellé en Portugal.

Il y fut appelé par le Cardinal Dom Henry, & il ſouhaitoit d'y faire à loiſir la viſite des Maiſons de

tugal par le Cardinal Dom Henry & retôbe encore malade à Evora. son Ordre à laquelle sa charge l'obligeoit ; & de se tirer aussi par ce moyen de la multitude d'affaires dont il estoit accablé à la Cour de Valladolid, pour employer plus de temps à l'oraison qu'il ne le pouvoit dans de si grands embarras. Il fut d'abord à Evora,

1559. & y tomba malade comme l'année precedente. Sa maladie qu'on crut d'abord dangereuse, ne le reduisit pas à une si grande extremité; mais elle fut beaucoup plus longue, s'estant changée en une fiévre tierce, qui luy causa, durant plusieurs mois, une foiblesse & des douleurs aussi incommodes que la fiévre mesme. La Reyne Regente, & le Cardinal Dom Henry envoyerent aussi-tost leurs Medecins pour avoir soin de sa santé, & des litieres pour le porter à Lisbonne, où ces Princes desiroient encore extrémement de le voir. Mais quoy qu'ils eussent exprés donné ordre qu'il fust servi par un plus petit nombre de leurs officiers & avec moins de magnificence, afin qu'il acceptast plus volontiers qu'il n'avoit fait à ses autres voyages de Portugal, ces marques de leur bonté ordinaire pour luy ; on ne put jamais gagner cela sur son humilité. Il renvoya tout cét équipage qui estoit encore trop peu convenable à un pauvre Religieux, & promit seulement qu'il iroit à Lisbonne dés qu'il seroit en estat de se mettre en chemin, & qu'il commenceroit par cette Capitale la visite des Maisons de son Ordre en Portugal. Il y arriva vers la fin de l'an 1559. & y fut receu avec des demonstrations de joye aussi grandes que si c'eust esté la premiere fois qu'il eust esté veu à cette Cour.

Ce

Ce luy fut une grande joye de voir l'édification qu'y donnoit la vertu & l'humilité des Peres de sa Compagnie, que la Reine y avoit attachez prés de la personne du Roy Dom Sebastien, qui n'avoit encore que six ou sept ans. Celuy qu'on luy avoit donné pour Precepteur estoit un homme fort sage & dont la conduite eust eu apparemment de plus heureux succés dans la suite, si toutes les personnes qui avoient part à l'éducation de Dom Sebastien, se fussent aussi-bien acquitées de leur devoir qu'il s'acquitoit du sien, & si les enfans d'honneur de ce Prince, desquels le choix n'avoit pas esté fort heureux, n'eussent détruit dans son esprit une partie des bonnes impressions que ce Pere y avoit mises. On ne peut rien voir en ce genre de plus prudent que la méthode dont il se servoit pour l'instruire, & pour cultiver un esprit & un naturel qui ne promettoit rien que de grand. Il avoit trouvé le moyen de luy faire aimer l'étude, dont presque tous les enfans, & ceux principalement qui en ont plus de besoin, à cause du rang qu'ils doivent tenir dans le monde, ont d'ordinaire tant d'aversion. Il mêloit pour cela à toutes les leçons, qu'il luy faisoit deux fois le jour, quelque chose qui piquoit sa curiosité, qui aidoit sa memoire, & qui réjoüissoit son imagination, en remplissant son esprit des connoissances les plus utiles & en formant son cœur à toutes les vertus les plus dignes d'un Prince Chrestien & d'un grand Roy. Toutes ces leçons commençoient par quelque grande maxime de morale & de politique, & finissoient par quelque histoire où l'on luy faisoit remar-

LXXXII. Il va à la Cour de Lisbonne & est fort satisfait de la maniere dont les Peres de sa Compagnie y vivoient. Le P. Louis Gonçalez de Camara. 1560.

quer ce qu'il y avoit de plus loüable dans les actions des plus grands Princes & ſur tout de ceux de ſa maiſon ſi feconde en hommes illuſtres. Et quoy qu'en ayent dit quelques hiſtoriens du ſiecle paſſé, qui ont crû pouvoir feindre des cauſes vray-ſemblables des malheurs de ce Prince lorſqu'ils ont ignoré les veritables, cet habile Precepteur avoit encore plus de ſoin de luy propoſer les exemples d'une grande conduite dans les entrepriſes, & d'une ſage maturité dans les conſeils, que ceux d'une valeur & d'une hardieſſe extrême dans les combats.

Comme il voyoit dés cét âge dans les inclinations trop martiales de cét enfant, des commencemens de cette ardeur indiſcréte, qui fut depuis ſi funeſte à ſes Eſtats; il prenoit un fort grand ſoin d'empeſcher qu'on ne l'allumaſt encore davantage. Il ſe mit pour cela tres-ſouvent en danger de déplaire à la Reine Caterine qui vouloit que le Roy lûſt plus que tout autre Livre celuy des guerres de ſon Ayeul Charles V. contre les Maures d'Afrique, où l'on peut dire que cét eſprit tout de feu, concêut ſes premiers tranſports contre ces Infidéles. Il prit meſme quelquefois la liberté d'écrire à la Princeſſe Jeanne, mere de Dom Sebaſtien, pour ſe plaindre de ce qu'elle luy envoyoit continuëllement d'Eſpagne toutes ſortes d'armes, afin de l'exciter à s'en bien ſervir quelque jour, comme elle le luy mandoit, contre les ennemis de la Chreſtienté. Quelque ſçavant & quelque habile que fuſt ce Pere, il ne le croyoit jamais eſtre aſſez pour un employ auſſi important que le ſien, qu'il avoit par cette raiſon long-

temps refusé jusqu'à l'opiniaſtreté ; & il étudioit en ſon particulier inceſſamment pour le Roy, jugeant que la ſcience principale du Precepteur d'un grand Prince, ne conſiſte pas ſeulement à ſçavoir beaucoup de choſes, mais à ſçavoir faire un choix exact de celles qu'on doit luy apprendre, à les luy bien digerer & à les luy enſeigner à propos. Mais il joignoit une ſainteté de vie admirable à toutes les peines qu'il prenoit pour l'éducation du Prince, n'en attendant le ſuccés que de celuy ſeul qui peut le donner en de pareils employs, & qui a le cœur des Rois entre les mains. Il ne voulut jamais rien avoir, ni à ſa table, ni dans ſa chambre, ni dans toute ſa maniere de vivre qui le diſtinguaſt du plus pauvre Religieux, & il gardoit dans le Palais, hors des temps qu'il devoit donner au Roy, la retraite & la mortification qui ſe pratiquent dans les plus ſaintes Maiſons Religieuſes.

Les autres Peres qui eſtoient obligez d'aller à la Cour, y donnoient de pareils exemples de vertu, & contribuoient viſiblement à la ſanctifier, ſans rien prendre d'un air ſi contagieux, & ſans jamais ſortir de l'humilité & de la modeſtie de leur profeſſion : mais j'ay crû devoir toucher plus en particulier ce qui regardoit le Precepteur du Roy, parce que le Pere François avoit eu plus de part au choix qu'on avoit fait de ſa perſonne pour cét employ, & qu'il avoit fort contribué à vaincre ſa reſiſtance pour le luy faire accepter.

Si le Saint eut bien de la ſatisfaction de voir la vertu & la pieté des Peres de ſa Compagnie qui eſtoient em- LXXXIV. Il viſite les Maiſons de

son Ordre à Lisbonne. ployez à la Cour, & au milieu du grand monde, prendre de nouvelles forces dans un lieu où elle se conserve si rarement, il n'en eut pas moins de voir l'ardeur avec laquelle les autres Jesuites qui demeuroient dans leurs Maisons de Lisbonne, s'exerçoient dans tous les emplois de charité & d'humilité Chrêtienne, & soûtenoient le nom trop glorieux d'Apôtres, que le zéle de Saint François Xavier, & le leur propre leur avoit acquis malgré eux peu d'années auparavant en Portugal & dans les Indes Orientales, & qui est toûjours demeuré depuis à leurs successeurs. Les exemples & les exhortations vives & animées de cét autre François ne les y excitoient pas moins que la bien-heureuse memoire du premier, dont les merveilles avoient dés-lors éclaté si glorieusement par tout le monde.

LXXXIV. Il visite le College d'Evora avec le Cardinal Dom Henry, & presche avec fruit le Caresme dans la Cathedrale.

Le Pere François fut obligé de retourner delà à Evora pour y faire sa visite, dont sa maladie l'avoit auparavant empesché de s'acquitter, & pour y recevoir le Cardinal Dom Henry, qui vouloit se servir de luy, afin de mettre la derniere main à la florissante Université qu'il y avoit établie, sous la conduite des Jesuites pour le bien & l'avantage de ce grand Diocese. Ce bon Prince avoit un plaisir extrême d'y regler toutes choses par les conseils & par les sentimens du Pere, & il luy sembloit que rien ne pouvoit contribuër davantage à donner un heureux succés à ses intentions, & à rendre stable & perpetuël cét établissement que la sainteté d'un homme dont Dieu benissoit si visiblement la conduite. Le Pere luy

ayant fait voir l'ordre qu'il y avoit établi, & luy ayant fait entendre tous les Profeſſeurs, il eſtoit dans une admiration continuëlle ſur tout ce qu'il voyoit, & il luy dit pluſieurs fois qu'il ſe tenoit bien recompenſé de toute la dépenſe qu'il avoit faite pour cette grande fondation, par la ſeule joye que Dieu luy avoit fait reſſentir en cette occaſion. Il ajoûta ce meſme jour à toutes ſes autres liberalitez, un fonds pour entretenir dans les études de Theologie, ſoixante jeunes hommes qui ſe deſtineroient à l'Eſtat Eccleſiaſtique, & qu'on y jugeroit propres; afin qu'on puſt en former des Paſteurs capables & vertuëux, dont ce Dioceze eſtoit fort dépourveu.

Les ſoins que ce College donnoit au Pere François, & les douleurs qui luy eſtoient reſtées de ſes goutes & de ſes autres maladies, ne l'empeſcherent pas de prêcher le Careſme dans la Cathedrale avec un fruit & une benediction incroyable. Quoy qu'il fuſt ſi abbatu qu'il ne pouvoit ſe remuër, & qu'on eſtoit obligé de le porter juſques dans la chaire, la vigueur de ſon eſprit & l'ardeur de ſa charité ſuppléoit à la foibleſſe de ſon corps, & ſes ſermons ne ſe reſſentoient preſque en rien de ſon infirmité. Le Cardinal qui l'alloit entendre aſſidument avoit de la peine à ſouffrir qu'il expoſaſt ſa ſanté comme il faiſoit par un exercice ſi violent & ſi penible, & il diſoit ſouvent qu'il ſuffiſoit que le Pere ſe montraſt en Chaire pour bien prêcher, & que la ſeule veuë d'un homme de cette vertu & de ce merite, qui avoit tant quitté de choſes & qui en avoit tant fait pour Dieu, eſtoit capable de tou-

cher & de convertir tous ſes auditeurs. Le Duc de Bragance qui vint de Villa-Vicioſa, accompagné d'un grand nombre de perſonnes de qualité, pour le voir & l'entretenir, avoit les meſmes ſentimens, & trouvoit un gouſt tout particulier dans ſes entretiens.

LXXXV. Il va à Conimbre viſiter l'Univerſité de ſa Compagnie fondée par le Roy Dom Jean III.

Le Pere fut d'Evora à Conimbre viſiter cette celebre Univerſité de ſa Compagnie fondée par le Roy Dom Jean III. & qui donnoit tous les jours tant de Miſſionnaires au nouveau monde, & tant de Martyrs à l'Egliſe. Il n'y avoit rien à adjoûter à l'ordre & à la ferveur de cette Academie, & ce pieux Prince avoit pourveu à tout de ſon vivant avec une bonté & une magnificence tout-à-fait Royale. Ayant d'abord fait à ces Peres un don de cent mille écus pour l'établiſſement de leur College de cette ville-là, ils luy avoient rendu cette ſomme, le ſuppliant d'agréer qu'ils n'en gardaſſent que la cinquiéme partie, qu'ils croyoient leur ſuffire pour lors: Mais la ville de Ceute en Afrique ayant eſté menacée dans ce meſme temps, d'un ſiége, par les Africains & par les Turcs, & le Roy s'eſtant trouvé dans la neceſſité de faire de grandes dépenſes, & d'épuiſer ſon épargne pour fortifier cette place qui eſt de ſi grande importance, à cauſe de ſa ſituation au détroit de Gilbraltar, leur Superieur le fut trouver, & luy reportant cette meſme ſomme qu'ils avoient retenuë pour bâtir leur College, il luy dit » qu'il ne croyoit pas, dans un beſoin auſſi preſſant que » l'eſtoit celuy de la Religion & de l'Eſtat pouvoir » fruſtrer le public de ce ſecours, quelque peu conſide- » rable qu'il fuſt, & qu'il ſupplioit ſa Majeſté d'agréer

qu'il luy rendist aussi cette somme. Ce Prince admi- «
rant ce desinteressement luy dit, qu'il vouloit bien re- «
cevoir de luy ce secours, dans un tems où l'argẽt comp- «
tant estoit si necessaire, mais qu'il sçauroit reconnoître «
dans la suite une vertu si rare. Il leur tint exactement sa parole : car ayant pris soin luy-mesme depuis, avec une extrême bonté de leur faire bâtir & de leur fonder un College dans cette celebre Université, beaucoup plus ample & plus magnifique qu'ils n'eussent osé le desirer, il ne cessa jusqu'à la mort d'y ajoûter tous les jours de nouvelles graces & de nouveaux bienfaits. Le soin qu'il avoit de fournir cette Academie d'habiles Professeurs qu'il faisoit venir de tous les côtez de l'Europe, ne luy ayant pas toûjours reüssi auparavant, & estant arrivé que quelques-uns, & Buchanan entr'autres avoient commencé d'y inspirer les nouvelles erreurs en y enseignant les belles-lettres; ce grand Roy qui avoit encore plus de zéle pour la vraye Religion que d'amour pour les lettres & les sciences, avoit enfin pris la resolution de se délivrer de cette inquiétude, en donnant absolument tout le soin de cette Université à ceux dont il avoit toûjours reconnu les travaux si utiles & la doctrine si pure par tout où il les avoit employez. Ce fut l'an 1555. qu'il fit ce changement, dont les anciens Professeurs de cette Université, parmi lesquels il y avoit de tres-habiles hommes, eurent de la joye à cause du soin que ce Prince eut de pourvoir liberalement à leur subsistance. Les Professeurs Jesuites qui leur succederent, remplirent dignement leurs places, & l'on peut dire qu'il

Les Peres Cyprien Soarez, Pierre Perpinian, Emmanuel Alvarez, Ignace Martinez, Pierre Fonseca, George Serran, Martin Vaz, Sebastien Moralez, Cardoze, &c.

eust esté difficile d'assembler nulle part plus d'hommes illustres pour de pareilles fonctions, qu'on y en mit d'abord, pour répondre pleinement aux desirs & à l'attente du Roy. Il suffiroit pour en estre persuadé de nommer les Professeurs, soit des langues Orientales, soit de Theologie & de Philosophie, soit des belles-Lettres qui prirent possession de cette fameuse Université; puisqu'il n'y en a aucun dont le nom ne soit devenu celebre à la posterité par d'excellens Ouvrages.

C'estoit l'estat où se trouvoit cette Academie, lorsque le Pere François fut la visiter. On ne peut dire avec quel plaisir ni avec combien de larmes de joye, il vit l'ardeur avec laquelle plus de cent cinquante de ses freres, que Dieu s'estoit destinez pour travailler à l'Evangile se preparoient aux travaux Apostoliques, dans ce seminaire des Missions des Indes & du Brésil. Il envioit leur bon-heur; & les desirs sinceres & ardens qu'il avoit d'estre envoyé comme eux, pour porter la lumiere aux païs les plus éloignez & les plus barbares, servoiẽt merveilleusement à entretenir & à augmenter la ferveur qu'ils avoient déja dans le cœur. La douceur insinuante avec laquelle il leur parloit en public & en particulier, du mépris de la vie, de la force, & des devoirs de la charité, & des obligations de leur profession, leur inspiroit une pieté si vive & si ardente, qu'il sembloit qu'ils voulussent recommencer tout-de-nouveau à faire leur course dans le chemin de la perfection, & regagner en peu de temps tout celuy qu'ils croyoient avoir perdu jusqu'alors: Desorte que

ce

ce n'eſtoit pas une petite merveille de voir une ſi grande augmentation de zéle & d'humilité où il avoit ſemblé auparavant que rien ne ſe pûſt ajouter.

Il les laiſſa dans ces diſpoſitions en les quittant pour aller à Brague où ſa preſence eſtoit neceſſaire, pour vaincre quelques difficultez qui ſe trouverent à l'établiſſement d'un College qu'y vouloit faire le ſaint Archeveſque Dom Barthelemi des Martyrs de l'Ordre de S. Dominique. Ce Prélat admirable avoit commencé d'aimer & d'eſtimer les Jeſuites, en ayant eu quelques-uns pour Ecoliers de Theologie à Evora dans le meſme temps qu'il l'enſeignoit à D. Antoine, fils naturel de l'Infant D. Loüis dont il eſtoit alors Precepteur. A-peine ſe vit-il contraint, comme il le fut par un commandement exprés du Pere Loüis de Grenade ſon Superieur, de prendre la charge de ce grand Dioceſe, dont la Reyne Regente de Portugal le jugea le plus digne entre les Eccleſiaſtiques de ce Royaume, qu'il écrivit à Rome au P. Lainez General des Jeſuites, qu'ayant « conceu depuis long-temps une affection & une venera- « tion toute particuliere pour ſa Compagnie, qu'il conſi- « deroit comme un ſecours envoyé du Ciel pour reparer « les ruines de ces temps miſerables, il ne s'eſtoit pas veu « ſi-toſt dans la fâcheuſe neceſſité de ſe rendre au peſant « fardeau qu'on venoit de luy mettre ſur la teſte, qu'il « avoit crû en meſme temps eſtre obligé d'avoir recours « aux Peres de cét Ordre ſi plein de zéle & de capacité « pour en faire ſes premiers Coadjuteurs dans l'Ouvra- « ge du Seigneur, & les principaux inſtrumens de la « gloire divine dans un païs qui avoit un extrême be- «

LXXXVI. Il va à Brague établir un College de ſon Ordre avec le S. Archeveſque D. Barthelemi des Martyrs.

» soin de leur charité : Ce sont les mesmes termes de sa lettre qu'il finissoit, aprés plusieurs autres pareils témoignages d'estime, en priant le Pere Lainez de luy donner du moins dix ou douze de ces Peres, pour travailler avec luy à l'acquiter des devoirs d'un employ aussi dificile & aussi formidable que le sien, en attendant qu'il eust disposé toutes choses pour établir un College de cette Compagnie dans sa Ville Archiepiscopale. Le Pere Lainez ne put luy donner au commencement que trois de ces Peres, que Dom Barthelemi envoya aussi-tost à Brague devant luy : Mais on peut dire que le merite & la charité de plusieurs se trouvoit dans le seul Pere Gonçalez de Silveira, qui estoit leur Superieur, & qui fut depuis un des Apôtres des Indes, où il souffrit pour Jesus-Christ, aprés des travaux sans nombre, un glorieux Martyre dans le Royaume de Monomotapa.

Les fruits du zéle de ce fervent Missionnaire & de ses compagnons, précederent à Brague la venuë du saint Archevesque qui attendoit ses Bulles à Lisbonne ; & qui ayant esté depuis sacré, mena dans son Diocese deux autres de ces Peres, pour faire avec luy sa visite dans les lieux de cét Archevesché qui avoient esté jusqu'alors les plus abandonnez. L'un des deux estoit le Pere Ignace d'Azevedo, cét homme Apostolique qui aprés avoir étendu le Royaume de Jesus-Christ dans le Bresil, souffrit dans le voyage en y retournant pour la seconde fois une mort aussi sainte que glorieuse.

Les travaux de ces deux admirables Religieux, & la reputation de leur zéle ayant déja mis de si heu-

reuſes diſpoſitions à ce College, il reſtoit encore qu'un Saint y miſt la derniere main avec le ſaint Archeveſque ; & ce fut le Pere François qui entreprit, de concert avec luy, de ſurmonter pluſieurs obſtacles qui ſe trouverent dans cét établiſſement : ce qu'ils firent l'un & l'autre avec des ſoins & des peines dont la charité ſeule de deux auſſi ſaints perſonnages eſtoit capable. Le meſme Pere Ignace d'Azevedo, qui eſtoit frere de Dom Jerôme d'Azevedo, déslors en reputation de grand Capitaine, & depuis Vice-Roy des Indes, fut premier Superieur de cette maiſon de benediction, qui donna, dés ces commencemens, beaucoup de conſolation au Pere François; parce qu'il prévoyoit les fruits que Dieu devoit en tirer pour l'avantage de ſon Egliſe. Je ne puis omettre d'ajoûter encore à la gloire du ſaint Prélat qui ne regardoit que celle de Dieu en établiſſant ce College, que ſon humilité luy fit refuſer conſtamment la qualité de Fondateur, dont ces Peres ne laiſſerent pas de luy rendre toûjours les honneurs malgré luy, depuis meſme que le Roy Dom Sebaſtien eut aſſez augmenté cette Maiſon par ſa magnificence Royale, pour en eſtre appelé le ſecond Fondateur.

Le Pere François ſe trouvoit, dans le temps qu'il fit cét heureux établiſſement, accablé de plus en plus de ſes infirmitez ; mais il l'eſtoit encore davantage par la multitude d'affaires qui le ſuivoient par tout : & le credit qu'il ſembloit avoir à la Cour de Portugal, ne luy attiroit pas moins les viſites des perſonnes de qualité de ce royaume-là, que celuy qu'il avoit au- LXXXVII.

Il va à Porto & eſt invité d'y demeurer & d'y fonder une Maiſon de ſon Ordre.

prés de la Princesse Jeanne luy avoit attiré celles des principaux Seigneurs de la Cour d'Espagne. Il cherchoit une retraite où il pûst se dérober à ses amis, du moins pour quelque temps, en attendant qu'il s'en fust fait une plus fixe & plus asseurée dans quelque Maison de sa Compagnie, que le General luy avoit permis d'établir exprés à son gré pour cét effet. Il esperoit joüir de cette solitude sur les confins de la Galice dans une Maison de campagne dépendante du College de Conimbre, qui estoit fort retirée, & il s'estoit mis en chemin pour y aller : mais il fut obligé en y allant de passer à Porto, & d'y coucher une nuit. Il ne prétendoit voir personne dans cette Ville-là, & il estoit allé à son ordinaire loger à l'Hospital parmi les pauvres. Mais à-peine y fut-il entré, qu'il y vit entrer aprés luy, l'Evesque de ce Diocese Dom Rodrigue Pinhero, suivi des plus considerables de la Ville en corps, qui venoient l'y saluër. Il n'eut pas plûtost apperceu le Prélat, qu'il se jetta à ses pieds, & s'y tint à genoux jusqu'à ce qu'il eust receu sa benediction. C'estoit sa maniere ordinaire d'aborder tous les Evesques. On ne peut dire combien cét exemple d'humilité toucha tous ces Deputez de la ville de Porto ; mais il est aisé d'en juger par les effets ; puisqu'au lieu qu'ils avoient jusqu'alors resisté fortement à plusieurs personnes de grande qualité de leur mesme Ville qui avoient tâché en divers temps de leur faire desirer une Maison de Jesuites, ils la demanderent alors d'eux-mesmes & de leur propre mouvement avec beaucoup d'instance, & se

A l'Abbaye de S. Felix.

1560.

montrerent dans une diſpoſition merveilleuſe de profiter des ſoins que ces Peres prendroient pour leur ſalut.

Le Pere François ne douta point que ce ne fuſt là ce lieu de retraite qu'il deſiroit depuis ſi long-temps pour ſe receüillir & pour recommencer tout-de-nouveau, comme il diſoit luy-meſme, à remplir les devoirs de ſa vocation, à laquelle il croyoit juſqu'alors avoir toûjours mal-répondu. Il en écrivit au Pere Laynez, luy mandant, que ſa plus grande paſſion, depuis long-temps, eſtoit de vivre dans la retraite d'une maiſon pauvre, qu'il en trouvoit une ſelon ſes ſouhaits, dé-pourveuë de toutes choſes; qu'il y en avoit à la verité d'auſſi pauvres à Rome, & à Lisbonne, qui n'avoient non plus que celle-cy aucun revenu, mais qu'il ne pourroit, à cauſe de la Cour qui y eſtoit, y éviter l'embaras des affaires comme dans celle-cy, & qu'enfin, il luy demandoit inſtamment la permiſſion de ſe faire-là un lieu de repos où il pûſt vuider ſon eſprit & ſon cœur de toutes ſortes de ſoins humains, & ne penſer qu'à ſe diſpoſer à paroiſtre devant le jugement de Dieu, dont ſes infirmitez ſembloient le rendre tres proche.

LXXXVIII Il ſouhaite de demeurer le reſte de ſes jours à Porto & y fait de grãds fruits.

Le Pere Lainez luy répondit ſelon ſes ſouhaits, & la Reyne Regente eſtant informée de ſon deſſein, ne ſe contenta pas de luy écrire, pour luy témoigner le gré qu'elle luy ſçavoit du ſoin qu'il prenoit du ſalut & de l'avantage de ſes ſujets par ce nouvel établiſſement, mais elle écrivit encore à l'Eveſque, au Gouverneur, & aux Magiſtrats de la Ville, pour les

exhorter à favoriſer de plus-en plus ce deſſein.

Ce fut de cette maniere que commença cette Maiſon Profeſſe de la Compagnie de Jeſus, qui fut bien toſt aprés changée en College, à la priere du meſme Prélat & de toute la Ville. Le Pere François allant en prendre poſſeſſion, y fut receu comme un Ange du Ciel, & en fit auſſi-toſt les fonctions par ſon zéle ardent pour le ſalut des ames de ce bon peuple. Il ſembla oublier ſon âge & ſes infirmitez, commençant à exercer toutes les fonctions de ſa Compagnie, avec le courage & la vigueur des perſonnes les plus robuſtes. Il prêchoit en toutes rencontres & preſque tous les jours; & comme il diſtribuoit ſouvent le pain de vie à un grand nombre de perſonnes qui deſiroient le recevoir de ſa main, il leur faiſoit des exhortations ſi touchantes, lorſqu'il tenoit le corps adorable du Sauveur, qu'il n'y avoit pas un des aſſiſtans qui n'en conceuſt, de grands deſirs de mieux ſervir Dieu; deſorte qu'on en voyoit tous les jours des effets admirables, par le changement de vie de ceux qu'on avoit crus les plus attachez à leurs deſordres.

LXXXIX. Il conſole le peuple de Porto, effrayé par une Eclipſe totale du Soleil. Le 21. d'Aouſt.

Ce fut dans une de ces exhortations ardentes, qu'il rendit la paix & la tranquillité à cette Ville effrayée par l'Eclypſe de l'an 1560. que les Peres Clavius & Vega qui l'obſerverent à Conimbre aſſeurerent avoir eſté totale, & qui fut en effet ſi grande qu'elle changea le jour en nuit, & qu'on pouvoit à Midy voir diſtinctement toutes les étoiles. Tout le peuple ſe croyant proche du jugement univerſel & de la fin du monde, alloit en foule crier miſericorde dans l'Egliſe

dés Jesuites, & implorer les prieres du Pere François. Le Saint estoit cependant à l'Autel; d'où il se tourna au milieu de la Messe vers cette multitude étonnée; qui sembla reprendre courage d'abord qu'elle le vit dans le dessein de parler; comme si c'eust esté de son discours qu'elle eust dû attendre sa seureté & sa consolation. Les cris & les gemissemens cesserent tout-à-fait, & le Saint leur ayant expliqué d'une maniere tres intelligible & tres touchante, la sagesse & la bonté admirable avec laquelle Dieu avoit disposé de telle sorte les mouvemens des Planétes en faveur de l'homme, que ces Eclypses devoient arriver naturellement, sans qu'il y en eust aucune cause extraordinaire; il leur fit ensuite considerer qu'il y avoit des « Eclypses bien plus dangereuses, & qui devoient don- « ner aux hommes beaucoup plus de frayeur & de con- « fusion. Qu'on n'y perdoit pas seulement de veuë ce « soleil corporel par l'opposition d'un autre corps, « mais qu'on y perdoit par le peché la presence du So- « leil de justice qui a créé l'autre, & dont la lumiere « & les influënces nous sont infiniment plus necessai- « res que celles du Soleil qui éclaire nos yeux. Il vint, enfin, à leur décrire les effets du peché mortel qui cause ces Eclypses terribles; & il le fit avec tant de force & tant de benediction du Ciel qu'en leur ostant toute la crainte du danger où ils avoient crû estre, il leur en donna une plus sainte & plus raisonnable de celuy où ils exposoient le salut de leur ame, & changea toute leur frayeur en une veritable penitence, dont on vit bien-tost les effets par un nom-

bre presque incroyable de confessions generales, & par l'établissement de plusieurs saintes pratiques de pieté parmi ce peuple.

Le Saint estoit en toutes occasions, leur consolation & leur refuge ordinaire. Il n'y avoit point de malades dans la Ville qu'il n'assistast & ne consolast avec beaucoup de soin, il n'y avoit point d'ennemis qu'il ne reconciliast, ni de differens qu'il n'accommodast, & il n'y avoit point enfin de miserables à qui il ne trouvast moyen de procurer toutes sortes de secours.

Mais une des choses qui ravit le plus toute cette Ville, fut le soin qu'il prit de l'instruction de la jeunesse. Il alloit toutes les festes avec une clochete à la main par les ruës & par les places publiques, pour assembler tous les enfans, & pour leur enseigner le Catechisme. Il y en avoit toûjours jusqu'à deux mille qui le suivoient; & comme un tres-grand nombre de personnes trouvoient à profiter aussi-bien que les enfans dans ses instructions familieres, & le suivoient avec eux, cette Eglise n'estant pas assez ample, il estoit obligé de faire ces Catechismes dans une grande place qui en est proche. Il faisoit cependant quatre heures d'oraison fervente par jour, & il estoit le reste du temps dans une perpetuëlle union avec Dieu. C'estoit de cette divine source que venoient toutes les œuvres saintes qu'il entreprenoit pour le prochain, & dont il tâchoit aussi d'obtenir le succés par des jeûnes & des austeritez continuëlles.

XC. Il apprend sans aucun

Le Saint homme se délassoit ainsi des embarras de la Cour, & des soins que son employ luy avoit

donnez

donnez de Commiſſaire ou de Superieur General de ſa Compagnie en Eſpagne, en Portugal & aux Indes, dont il eſperoit eſtre bien-toſt entierement déchargé. Il joüiſſoit avec une joye extrême de ce repos & de cette douceur que Dieu luy donnoit, mais il n'en joüit pas fort long-temps. Les tempeſtes le ſuivirent juſques dans cét heureux port, & il y fut attaqué, peu de mois aprés qu'il s'y fut retiré, plus violemment qu'il ne l'avoit jamais eſté, des perſecutions auſquelles doivent s'attendre, ſuivant la parole de ſaint Paul, toutes les perſonnes qui veulent vivre ſaintement ſelon l'eſprit de Jeſus-Chriſt. Il eſt neceſſaire, pour en faire bien voir les cauſes & la ſuite, de prendre la choſe de plus haut.

ressentimét que ses Ouvrages ont eſté mis dans la liſte des Livres defendus par l'inquiſition d'Eſpagne.

2. Tim. 3.

Le Pere François eſtant Duc de Gandie, avoit fait, comme nous avons dit ailleurs, quelques petits Traitez de pieté en Eſpagnol qui avoient eſté imprimez malgré luy en differentes Villes d'Eſpagne & de Flandre, & dont il s'eſtoit fait un tres-grand debit, non-ſeulement à cauſe de la curioſité qu'on a toûjours pour les ouvrages d'une perſonne de cette qualité, mais auſſi à cauſe du fruit que toutes les ames devotes en tiroient. Mais les Libraires eſtoient fâchez que la petiteſſe du volume empeſchaſt le grand gain qu'ils euſſent fait par la vente d'une ſi grande multitude d'exemplaires, parce que la police en Eſpagne, regle le prix des Livres, ſuivant le nombre des feüilles & la qualité du papier. Il y en eut donc un qui trouva moyen de groſſir le volume, en ajoûtant aux Traitez du Pere François, onze autres petits Ouvrages de

differens auteurs, qu'il mit tous, pour les mieux vendre, ſous le titre *d'Ouvrages du Duc de Gandie.*

Comme ces Traitez ainſi ajoûtez avoient quelques endroits un peu douteux, & qui euſſent du moins eu beſoin d'explication, dans des temps où la crainte des hereſies faiſoit juger de tout à la rigueur, comme ſaint Auguſtin le diſoit autrefois du ſien; les Inquiſiteurs qui ſe faiſoient honneur de ſe défier de tout, & qui ſouvent aimoient mieux faire de la peine à pluſieurs innocens, que de pardonner à un coupable, ou que d'eſtre en danger de laiſſer la moindre faute impunie, mirent ce Livre avec ce faux titre dans une nouvelle liſte de Livres defendus, qui parut peu aprés que le Pere François fut parti de la Cour d'Eſpagne pour aller en Portugal. Il receut cette liſte en chemin, & quoy qu'il admiraſt qu'on l'euſt fait Auteur de tant d'ouvrages auſquels il n'avoit nulle part, il n'en fut nullement émû. Il eut meſme beaucoup de joye de ſe voir calomnié en ſon particulier, & d'avoir à pardonner pour l'amour de Jeſus-Chriſt, des injures qui luy feroient d'autant-plus de confuſion devant les hommes, qu'il luy eſtoit plus aiſé de s'en defendre. Cependant pluſieurs perſonnes de grande autorité, eſtant indignées du traitement qu'on luy faiſoit, & jugeant qu'il y avoit beaucoup plus de paſſion de quelques particuliers, que de mépriſe en cette affaire, le preſſoient de ſe faire faire raiſon de cette injuſtice, & de pourſuivre les Inquiſiteurs, pour les obliger à luy faire quelque ſorte de reparation d'honneur, & à declarer que leur cenſure ne tomboit point ſur ſes Traitez,

contra Iulian. c. 6.

mais ſur ceux que le Libraire avoüoit y avoir ajoûtez à ſon inſceu. Mais le Pere mettoit, ſuivant le Conſeil de S. Pierre, toute ſa force dans ſa patience & dans ſa confiance en Dieu; & il aima mieux rendre le bien pour le mal, & recevoir cette confuſion, que d'en donner à ceux qu'il euſt pû facilement convaincre d'ignorance ou de malice; par ce qu'il croyoit devoir ménager leur reputation pluſqu'ils n'avoient menagé la ſienne, & qu'il jugeoit que leur autorité eſtoit neceſſaire en ce temps-là, à la conſervation de la foy & de la Religion. 1. Petr. c. 2.

Il avoit ainſi laiſſé le ſoin de ſa juſtification à celuy qui ſçait les temps & les momens de faire reconnoiſtre l'innocence des juſtes, & qui fit éclater la ſienne ſi glorieuſement, comme nous l'allons bientoſt voir, ſe ſervant de cette tempeſte pour l'élever plus haut, & pour le rendre encore plus utile à ſon Egliſe.

XCI. On accuſe le P. François de favoriſer les Heretiques.

Bien-loin que ſon ſilence & ſa moderation ſerviſſent à appaiſer ſes perſecuteurs, ce leur fut un pretexte pour l'attaquer plus cruëllement, & pour publier contre-luy toutes ſortes de calomnies les plus injurieuſes. Il n'avoit pas encore eſté une année entiere en Portugal, qu'il ſe répandit tout-à-coup divers bruits, que ſon voyage en ce Royaume-là eſtoit une « fuite; qu'il n'y avoit plus de ſeureté pour luy en Caſ- « tille; que la moderation qu'il avoit fait paroître lors « qu'on le conſultoit ſur les affaires de l'Inquiſition, « n'eſtoit pas exempte de ſoupçon; qu'il avoit parlé à « Dominique Roſas, dans le temps que ce fameux «

» Heretique qui fut pris depuis & condamné à estre » brûlé, cachoit encore son erreur; qu'il estoit des a- » mis de Dom Barthelemy Carranza de Mirande, Ar- » chevesque de Tolede, & que ce Prélat ayant esté mis » à l'Inquisition, avoit recusé, par son conseil, le Grand » Inquisiteur.

Comme on ne pouvoit rien marquer en particulier sur la conduite que son humeur ennemie de toute violence luy avoit fait tenir dans ce qui regardoit l'Inquisition, qui pust luy estre reproché, & qui ne tournast à sa gloire; des accusations aussi generales que l'estoient celles de ses ennemis sur un pareil sujet, pouvoient bien faire impression sur les esprits des peuples, mais elles ne pouvoient luy nuire en effet; & ses amis ne s'en mettoient pas fort en peine. Ils ne craignoient pas davantage le reproche qu'on luy faisoit sur le sujet de Dominique Rosas: car il n'y avoit nulle apparence de luy faire un crime, d'avoir rendu les devoirs ordinaires de charité & de civilité à cét homme, dans le temps qu'il n'estoit accusé de rien, & que les Inquisiteurs mesmes & toutes les personnes les plus éloignées de tout soupçon, honoroient les apparences de vertu dont il cachoit son heresie.

Mais le chef d'accusation qui regardoit l'amitié du Pere François avec Dom Barthelemy Carranza estoit d'autant-plus dangereux que le Saint estoit resolu de ne s'en point defendre, & qu'il faisoit une haute profession d'aimer cordialement cét Archevêque, & d'honorer sa vertu, dont il avoit plusieurs preuves particulieres,

outtre les marques publiques & illuſtres que ce Pré-lat en avoit données dans les charges de ſon Ordre, dans ſes Ouvrages, & dans la conduite ſage & zélée de ſon Dioceſe. Beaucoup de gens jugerent à la chaleur avec laquelle le Grand Inquiſiteur pourſuivoit cette affaire, qu'il y avoit quelque choſe de plus que le zéle pour la religion qui le faiſoit agir, & qu'il ne deſeſperoit pas encore de joindre la qualité d'Archeveſque de Tolede & de Primat d'Eſpagne, pour laquelle il avoit eſté autrefois propoſé aprés la mort du Cardinal de Tavora, à celle qu'il poſſedoit déja, & qui rendoit ſa puiſſance ſi formidable. Cependant, cette autorité de Grand Inquiſiteur qui avoit dés-lors quelque choſe d'énorme en Eſpagne, ne put achever de perdre entierement Dom Barthelemi Carranza. Ce Prélat aprés avoir eſté retenu priſonnier durãt pluſieurs années en Eſpagne & à Rome, & aprés avoir eſté attaqué par toutes les formes les plus rigoureuſes de l'Inquiſition, fut enfin declaré innocent des crimes dont on le chargeoit, & il laiſſa depuis en mourant dans une des Maiſons de ſon Ordre, beaucoup de marques de cette pieté ſolide & de cette ſainteté, qu'on peut dire avoir eſté le veritable lien de ſon amitié avec le Pere François, qui ſe trouva heureuſement à Rome pour défendre ce Prélat avec autant de force & de courage qu'il avoit fait en Eſpagne. Le Saint ne fut pas neantmoins le ſeul qui contribua à le ſauver en luy donnant le conſeil dont l'Inquiſiteur ſe ſentit ſi fort offenſé ; pluſieurs autres perſonnes conſiderables par leur vertu & par leur capacité

s'interesserent à sa defense, & le Docte Navarre entre autres, s'employa jusqu'à la mort à faire connoître son innocence, & le suivit mesme à Rome; où son affection & son zéle surmontant la foiblesse de son âge qui estoit de plus de quatrevingts ans, il écrivit plusieurs belles Apologies pour cét illustre prisonnier. Mais le Pere François fut accusé plus que tous les autres, d'avoir ainsi aidé l'Archevesque de ses conseils, parce qu'on avoit plus de passion de le décrier, & qu'on croyoit avoir plus d'interest à le tenir toûjours éloigné de la Cour du Roy Dom Philippe.

XCII. On luy réd plusieurs mauvais offices auprés du Roy Dom Philipe.

Ce Prince estoit repassé, depuis peu, de Flandre en Espagne aprés une absence de plusieurs années: il avoit toûjours témoigné conserver une estime & une tendresse toute particuliere pour le Pere François, & il y avoit apparence qu'aprés son retour, les services que ce Saint homme avoit rendus à la Princesse Regente durant son absence le luy feroient encore aimer & considerer davantage. Mais l'empressement que plusieurs avoient dans ce commencement, de s'avancer dans la faveur du Prince leur faisoit craindre qu'un homme de cette vertu & de ce merite, n'y eust bien-tost la premiere place, sans la rechercher, & que son desinteressement & sa fidélité si connuë depuis long-temps, ne le rendissent pas ensuite aussi facile à leurs pretentions, ni aussi aisé à gouverner que l'eussent pû estre d'autres Ministres plus foibles, ou qui eussent eu plus de raisons de les ménager. Ils pouvoient reüssir sans peine dans leurs desseins, & rendre suspecte toute la conduite du Pe-

re, parce qu'il craignoit encore plus qu'eux, que le Roy ne l'employaſt & ne luy donnaſt des marques trop éclatantes de ſa faveur ; & que négligeant tous les faux rapports que ſa ſeule preſence euſt pû diſſiper, il ne ſongeoit qu'à s'avancer par ſa patience dans la grace de Jeſus-Chriſt qui eſt, comme dit l'Ecriture, le témoin fidéle des cœurs, & le Prince des Rois de la Terre, & qui bien-loin de ſe rendre facile à croire les fauſſes accuſations, pardonne & lave meſme dans ſon propre ſang les veritables iniquitez. *Apocal. 1.*

Cependant, cette negligence de ſa propre reputation, ſervoit comme de preuve aux calomnies, & ſa patience à les ſouffrir, luy en faiſoit tous les jours ſuſciter de nouvelles. Comme tous les artifices dont on s'eſtoit ſervi, pour faire douter de la pureté de ſa foy, eſtoient trop foibles pour faire impreſſion ſur l'eſprit du Roy ; on entreprit de l'attaquer par un endroit où ce Prince eſtoit plus ſenſible, & l'on s'appliqua à faire paſſer le Saint auprés de luy pour un criminel d'Eſtat. Cela n'eſtoit pas bien aiſé d'abord, & l'on ne pouvoit y venir que par degrez, parce que la memoire des ſervices qu'il avoit rendus eſtoit trop recente, & que le ſuccés qu'avoient eu les principales affaires par ſes ſages conſeils, durant la regence de l'Infante, parloit trop hautement en ſa faveur. Mais on commença à diminuër la gloire du gouvernement paſſé, par les loüanges exceſſives qu'on donnoit au nouveau gouvernement ; peu de jours aprés, on trouvoit des fautes dans les affaires où l'on prétendoit que le Saint avoit eu le plus de part, & qui avoient le mieux reüſſi;

On les attribuoit un autre jour à ſon imprudence; on diſoit le lendemain que c'eſtoit ou l'amour de ſa maiſon, ou quelque autre intereſt particulier qui l'avoit fait agir; & l'on n'avoit enfin plus de peine bien-toſt aprés à avancer qu'il avoit manqué de fidelité à ſon Prince, & qu'il faloit qu'il euſt des liaiſons ſecretes avec les ennemis de l'Eſtat.

Il eſtoit impoſſible que des accuſations ſi vagues & ſi diverſes, n'envelopaſſent beaucoup d'autres perſonnes. En effet, on étendoit cette perſecution non ſeulement ſur les Jeſuites, mais encore ſur les proches & ſur les amis du Pere François; & ils n'eſtoient auſſi accuſez d'aucune faute, dont on ne tâchaſt de le rendre coupable auprés du Roy. Un mariage que fit un de ſes freres ſans en avoir eu le conſentement de ce Prince, fut une de celles qu'on luy reprocha davantage, quoy qu'il n'y euſt pris aucune part, & qu'on ne luy en euſt pas meſme donné avis, parce qu'on ſçavoit aſſez qu'il avoit toûjours eſté impoſſible depuis ſa retraite de le faire reſoudre à ſe mêler d'aucune de ces ſortes d'affaires.

XCIII. Il reçoit du Pape & de ſon General pluſieurs ordres d'aller à Rome.

Pendant qu'on le perſecutoit ainſi en Eſpagne en ſon abſence, on penſoit d'ailleurs à l'honorer en d'autres lieux dont il eſtoit encore plus éloigné. Le Pere Lainez ſon General, vouloit l'avoir auprés de luy, & qu'il y fuſt un des quatre dont il prenoit les avis dans le gouvernement de ſa Compagnie; le Cardinal de Ferrare ſon proche parent & ſon ami particulier, qui avoit un tres grand crédit dans la Cour de Rome, ſouhaitoit paſſionnément de l'y voir & d'y prendre conſeil

ſeil de luy ſur diverſes affaires, & il luy avoit écrit pluſieurs Lettres pour le porter à entreprendre ce voyage. Mais le Pape Pie IV. le deſiroit encore plus que perſonne, non ſeulement pour les grands ſervices qu'il eſperoit tirer de luy à Rome, mais par ce qu'il avoit auſſi deſſein de l'envoyer au Concile de Trente. Il luy en écrivit d'une maniere fort preſſante, & avec des marques d'eſtime & de bonté bien particulieres, luy mandant par ſon Bref, que dans le grand beſoin que l'Egliſe avoit en ce temps à Rome de bons & de fidéles Miniſtres, il avoit crû devoir l'inviter de s'y rendre le plûtoſt qu'il pourroit; parce que la ſainteté de ſa vie & de toutes les œuvres qu'il entreprenoit pour la gloire de Dieu, avoit répandu de tous coſtez une ſi douce odeur, qu'il ne pouvoit douter que ſon miniſtere & ſes ſervices ne fuſſent tres-avantageux au ſaint Siege. Qu'au reſte quelque grand que fuſt le deſir qu'il avoit de le voir & de ſe ſervir de luy, il ne vouloit pas que ce fuſt au préjudice de ſa ſanté, dont il luy recommandoit d'avoir grand ſoin dans ce voyage.

Le 10. d'Octobre 1560.

XCIV. Diverſes cauſes retardent ſon voyage de Rome.

Le Pere François craignoit bien plus les faveurs de la Cour de Rome, que les mauvais traitemens de la Cour d'Eſpagne; & la peine où il fut depuis encore diverſes fois ſous ce Pontificat, auſſi-bien que ſous celuy du Pape Pie V. de refuſer la dignité de Cardinal, fit voir que cette crainte n'avoit pas eſté vaine. Mais ce ne fut pas la ſeule raiſon qui l'empeſcha de partir auſſi-toſt qu'il en eu receu l'ordre: il doutoit que le Pape fuſt informé de tout ce qui s'eſtoit paſſé en Eſpagne ſur le ſujet de ſes petits Ouvrages; & il

crut avant que de partir luy devoir mander bien diſtinctement les choſes comme elles eſtoient. Il le fit avec une candeur qui eſtoit un témoignage auſſi avantageux de ſon innocence que de ſon humilité ; & aprés avoir bien remercié ſa Sainteté, par ſa réponſe des marques qu'elle luy donnoit de ſa bonté , il la prioit de voir ſi elle jugeoit à propos d'appeler auprés d'Elle, un homme qui ſembloit noté d'infamie, & que pluſieurs perſonnes ne croyoient pas meſme pouvoir paroître avec ſeureté en Caſtille, à cauſe de la ſeverité loüable des Inquiſiteurs. C'eſtoit ainſi que cét homme veritablement humble, parloit de la conduite un peu trop paſſionnée de ceux qui le perſecutoient. Mais tout le monde eſtoit ſi perſuadé de ſa ſainteté, & le Pape doutoit ſi peu qu'une vertu auſſi éclatante que la ſienne ne duſt bien-toſt diſſiper tous ces nuages, qu'il luy envoya un ſecond Bref par lequel il le preſſoit encore plus fortement de venir au plûtoſt à Rome pour y rendre à l'Egliſe les ſervices importans qu'elle attendoit de ſon zéle & de ſa capacité. Le Pere ne put donc plus ſe défendre de partir, & il ſe preparoit à le faire au plûtoſt, eſperant que Dieu recompenſeroit la ſoûmiſſion, & le ſoin qu'il prenoit de vaincre la repugnance qu'il avoit à ce voyage. Il crut meſme que ce pourroit eſtre une occaſion de reprendre une penſée qu'il avoit euë autre-fois de paſſer le reſte de ſes jours à la devote Chapelle de Lorette, & qu'aprés avoir ſatisfait aux deſirs du Souverain Pontife & à ceux de ſon General en ſe rendant à Rome, il pourroit obtenir la permiſſion de changer ſa demeure de Porto

en cette autre ſainte retraite , & de ſe délivrer encore par ce moyen des affaires & du tumulte des Cours des Princes.

Mais ſes infirmitez retarderent encore un peu de temps malgré luy ſon départ. Il ſe trouvoit ſouvent perclus de quelqu'un de ſes membres, & des humeurs froides ſe jettant ſur ſes nerfs, il avoit preſque tous les jours des attaques dangereuſes de paralyſie. On luy voyoit, parmi toutes ces douleurs, une joye & une gayeté extraordinaire ; & il remercioit ſouvent Dieu avec beaucoup de reconnoiſſance, non ſeulement de ce qu'il luy donnoit ce moyen d'expier les peines deuës à ſes pechez, mais encore de ce qu'il ſembloit le rendre par ces maladies incapable des charges & des emplois, & l'aſſeurer du repos & de la retraite dont il ſouhaitoit ſi paſſionnement de joüir le reſte de ſa vie dans le ſein de l'obeïſſance & de l'humilité. Sa fluxion s'eſtant une fois jettée ſur le poulce de la main droite, de telle ſorte qu'on ne croyoit preſque pas le pouvoir guerir, il diſoit agreablement, qu'il reconnoiſſoit « dans ce doigt le doigt de Dieu, qui commençoit par- « là à le délivrer de l'embarras des affaires, & du gou- « vernement de ſon Ordre , en luy oſtant le moyen « d'écrire & de ſatisfaire au commerce des lettres qui « y eſt ſi neceſſaire. «

XCV. Il écrit au Roy Philippe avant que de partir pour Rome.

Cependant, ſon mal eſtant diminué, il ſe prepara auſſitoſt à partir, aimant mieux hazarder ſa ſanté & ſa vie, que de manquer à l'obeïſſance qu'il devoit à ſes Superieurs. Mais avant que de ſe mettre en chemin, il voulut aſſurer le Roy Philippe de ſa fidélité inviolable, & luy

donner avis du voyage qu'il alloit entreprendre. Personne ne doutoit qu'une de ses lettres, ne fust capable de dissiper tous les faux soupçons dont on avoit prevenu ce Prince, & de rappeler dans son esprit & dans son cœur, l'estime & la tendresse qu'il avoit toûjours euës pour luy. Le Duc de Feria, & le Prince Deboly Dom Ruy Gomez de Sylve, qui estoient tous deux dés-lors en grande faveur, & qui furent toûjours les amis particuliers du Pere François, l'avoient pressé plusieurs fois par leurs lettres, de vouloir seulement declarer au Roy que les choses dont on le chargeoit estoient fausses; & plusieurs de ses proches & de ses amis, aussi-bien que plusieurs Peres de sa Compagnie sur qui l'on étendoit une partie des calomnies qu'on luy avoit suscitées, le prioient de se justifier pour l'amour d'eux, s'il ne le faisoit pour l'amour de luy-même, & luy representoient, que le desir de souffrir & d'estre persecuté pour Jesus-Christ, cessoit d'estre une vertu quand il favorisoit le crime, & qu'il donnoit du crédit au mensonge & à l'imposture. Il ne s'estoit point rendu à toutes ces prieres tant qu'il avoit esperé que sa patience seroit agréable à Dieu. Mais, enfin, estant sur le point de partir, il se crut obligé de les satisfaire, & d'écrire une lettre au Roy qu'il adressa à ces deux mesmes Seigneurs de ses amis, qui l'avoient tant exhorté à la faire. Le sens de cette lettre estoit, Qu'il se re-
» connoissoit coupable devant Dieu d'une infinité de
» crimes, mais qu'il n'eust jamais crû estre obligé de se
» justifier d'aucun auprés de sa Majesté, aprés les preuves
» qu'il avoit tâché de luy donner, dans tous les temps,

de ſon zéle & de ſa fidelité. Qu'il avoit negligé juſ- «
qu'alors tous les bruits qu'on avoit répandus contre «
luy, tant à cauſe qu'il paroiſſoit d'abord eſtre le ſeul «
que cela regardoit, & qu'ainſi il avoit droit de renon- «
cer à ſa propre défenſe, & à ſa propre reputation, que «
parce qu'il avoit crû s'eſtre aſſeuré dans le cœur Royal «
de ſa Majeſté, une place qu'il ne ſeroit pas aiſé de luy «
faire perdre. Qu'il n'entreprendroit pas de faire une «
longue Apologie, & qu'il ne ſe ſeroit pas meſme don- «
né l'honneur de luy écrire ſur un ſujet qui luy paroiſ- «
ſoit le meriter ſi peu, s'il n'avoit ſceu que ſon ſilen- «
ce eſtoit pris pour une confeſſion tacite des choſes «
qu'on luy avoit impoſées, & qu'il ſe rendroit ainſi, en «
quelque façon, coupable luy-meſme des menſonges «
qu'on publioit contre luy, s'il donnoit lieu à tout le «
monde de les croire en continuant de ſe taire. Qu'il «
ſe ſentoit d'autant plus obligé de luy écrire en cette «
occaſion, que le prochain pourroit enfin eſtre ſcanda- «
liſé de ſon ſilence, & qu'il ſembloit qu'on vouluſt en- «
velopper dans les meſmes accuſations, pluſieurs au- «
tres perſonnes dont l'innocence & la vertu luy eſtoient «
parfaitement connuës. Qu'il luy proteſtoit donc de- «
vant Dieu, n'avoir jamais manqué en quoy que ce «
fuſt au devoir d'un bon & fidéle ſujet, & qu'il s'eſti- «
meroit fort heureux s'il s'eſtoit toûjours auſſi-bien ac- «
quité envers Dieu qu'envers ſon Prince de toutes ſes «
obligations. Qu'il croyoit avoir vêcu d'une maniere à «
n'avoir pas beſoin d'une plus ample défenſe ſur ce «
point. Qu'il ſupplioit ſa Majeſté de vouloir bien l'en «
croire ſur ſa parole ; puiſqu'elle avoit eu ſouvent la «

» bonté de s'y fier dans des occasions plus importantes;
» & que d'ailleurs, il ne pourroit en venir aux particula-
» ritez d'une justification, sans accuser ses accusateurs,
» à qui sa profession de Chrestien & de Religieux l'o-
» bligeoit de pardonner. Qu'il sçavoit certainement
» quels estoient les auteurs de ces calomnies, à quel des-
» sein ils les avoient inventées & par quels ressorts ils
» avoient conduit cette intrigue, mais que jamais per-
» sonne n'en apprendroit rien de luy. Qu'il avoit la sa-
» tisfaction de n'avoir manqué aucune occasion de leur
» faire plaisir, & qu'il ne commenceroit pas en celle-cy à
» changer de conduite à leur égard ; quelque facilité
» qu'il eust de les confondre, & quelque sujet qu'il en pût
» avoir selon les maximes du monde, qui par la miseri-
» corde de Dieu ne devoient plus estre les siennes. Que
» mesme, comme il estoit difficile que les artifices dont
» ils s'estoient servis pussent demeurer toûjours cachez,
» il prioit tres-humblement sa Majesté de leur pardon-
» ner, si jamais elle venoit à sçavoir la verité, & que
» c'estoit l'unique marque qu'il luy demandoit de cette
» faveur dont elle l'avoit honoré si long-temps, & l'uni-
» que recompense qu'il souhaitoit des services qu'il a-
» voit tâché de luy rendre, aussi-bien qu'à l'Empereur
» son Pere, à l'Imperatrice sa mere, & aux Infantes ses
» sœurs. Que ces mesmes personnes eussent pû venir a-
» bout de leurs desseins, & l'éloigner de la Cour par des
» moyens plus faciles & plus legitimes que ceux dont
» ils s'estoient servis, puisqu'il avoit luy-mesme toûjours
» eu tant d'aversion pour cette sorte de vie, depuis qu'il
» avoit eu le bon-heur d'estre appelé à une autre pro-

feſſion plus heureuſe & plus ſainte, & que perſonne «
de ceux qui le connoiſſoient ne pouvoit ignorer, que «
jamais rien ne luy avoit fait plus de peine que la ne- «
ceſſité où il avoit eſté par les ordres abſolus de ſes Su- «
perieurs, & par ceux de l'Infante de faire ſon ſejour «
ordinaire à Valladolid. Que cependant, il n'avoit pas «
tout-à-fait ſujet de regretter le temps qu'il avoit paſ- «
ſé à la Cour auprés de cette Princeſſe, puiſque Dieu «
luy avoit fait la grace d'y ſervir avec un zéle & une fi- «
delité, dont ſa Majeſté avoit elle-meſme témoigné «
eſtre pleinement ſatisfaite. Que ſes calomniateurs «
pourroient bien peut-eſtre luy faire perdre le rang «
qu'il avoit eu dans ſes bonnes graces, mais qu'ils ne luy «
feroient jamais perdre ce meſme zéle & cette meſme «
fidelité, par laquelle il avoit tâché de s'en rendre di- «
gne. Que tant que ſa conſcience ne luy pourroit rien «
reprocher là-deſſus, il auroit dequoy ſe conſoler de «
tout le reſte. Qu'il mettroit ſa ſatisfaction & ſa joye «
à faire ſon devoir devant Dieu à l'égard de ſa Majeſté, «
plûtoſt qu'à en recüeillir les fruits qu'on en recherche «
d'ordinaire, & qui n'euſſent pû eſtre à ſon uſage. «
Qu'il laiſſoit de tres bon cœur la place à ceux qui s'é- «
toient mis le plus en peine d'y parvenir, qu'il prioit ſa «
Majeſté de les y traiter favorablement, & qu'il prie- «
roit tous les jours la Majeſté Divine, d'y benir leur «
conduite de toutes ſortes d'heureux ſuccés. Que pour «
ce qui le regardoit, reconnoiſſant aſſez ſon inutilité à «
ſa Cour, & ſon incapacité, il le ſupplioit tres-humble- «
ment de trouver bon qu'il allaſt à Rome, où les or- «
dres reïterez du Pape, qui daignoit vouloir l'employer «

» pour le ſervice de l'Egliſe le preſſoient de ſe rendre.
» Que quelque part qu'il fuſt, ſa Majeſté auroit toûjours
» en luy un ſerviteur & un ſujet tres-fidéle, qui feroit
» inceſſamment des vœux pour ſa proſperité, & qui prie-
» roit le Roy des Rois de luy faire la grace, aprés avoir
» gouverné long-temps heureuſement ſes Royaumes
» ſur la terre, de luy en donner un plus heureux & plus
» durable dans le Ciel.

XCVI. Il part pour aller à Rome.

Auſſi-toſt que le Saint eut écrit cette Lettre, il s'embarqua ſur un Navire qui partoit pour Bayonne: mais aprés vingt-quatre heures de navigation, ayant eſté rejetté au meſme port d'où il eſtoit parti le jour précedent, & voyant les vents tout-à-fait contraires, il reſolut de faire ſon voyage par terre, & de traverſer toute l'Eſpagne pour paſſer en France & de là en Italie. Ses amis furent effrayez de cette reſolution; & quoy qu'ils ſe fiaſſent fort à la bonté de ſa cauſe, & à toutes les marques qu'ils avoient de ſa ſainteté admirable, il n'y en avoit pourtant aucun qui ne redoutaſt le crédit de ſes ennemis, & l'extrême paſſion avec laquelle on cherchoit les occaſions de luy nuire. Mais il n'eſtoit plus temps de le détourner de ce deſſein: il n'avoit pris conſeil ſur cette affaire, que de celuy qui pouvoit en aſſeurer le ſuccés, afin d'en eſtre le ſeul coupable, ſi l'on y trouvoit du crime, comme l'on tâchoit alors de s'en imaginer à toutes ſes actions. Dieu qui ne manque jamais à ceux qui mettent toute leur confiance en luy, benit celle du Pere François, & le preſerva en chemin de tous les dangers dont il eſtoit menacé.

La

La nouvelle de ſon départ commença cependant bien-toſt à éclater à la Cour d'Eſpagne, où elle fut receuë diverſement. Le Roy avoit eſté prévenu de tant de calomnies que la lettre du Saint ne fut pas ſuffiſante pour l'appaiſer. Il parut meſme plus offenſé de ſon voyage que de tout le reſte, & non ſeulement il prit cette retraite pour un aveu tacite de toutes les choſes dont on l'accuſoit, mais il commença meſme de le ſoupçonner de quantité d'autres, dont perſonne ne s'eſtoit encore aviſé de l'accuſer. Les Politiques qui ont de grandes veuës, regardent toutes ces choſes par rapport à leurs deſſeins, & n'ont de la joye ou du chagrin de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, qu'autant qu'ils peuvent s'imaginer que cela eſt capable de nuire ou de ſervir à leur ambition. Comme celle de Philippe II. n'eſtoit pas moins vaſte que l'avoit eſté celle de Charles-Quint, & comme la politique de ſon conſeil eſtoit encore plus fine & plus ſoupçonneuſe, il eſtoit auſſi toûjours plus dans la défiance de ſes voiſins. Il en avoit une fort grande alors des deſſeins du Pape, & encore plus de ceux du Cardinal de Ferrare, qui avoit toûjours eſté un zélé défenſeur des intereſts & de la gloire de la France, & qui en ce meſme temps y fut envoyé Legat du ſaint Siege. Il n'en falut pas davantage pour luy rendre ſuſpect le Pere Lainez General des Jeſuites, qui avoit eſté choiſi avec pluſieurs grands Prélats, pour accompagner ce Cardinal dans ſa Legation : & comme il n'y a jamais de fin en ces ſortes de ſoupçons pris trop legerement, il luy fut aiſé de s'imaginer par un enchaiſnement de con-

XCVII. Son départ eſt pris en mauvaiſe part à la Cour d'Eſpagne & augmente les ſoupçons contre luy.

jectures encore plus frivoles, que tout cét Ordre, & ſur tout le Pere François, qui eſtoit proche parent des Princes de la maiſon de Ferrare, & qui avoit tant de liaiſon avec le Cardinal Legat, eſtoit auſſi contraire à ſes deſſeins. Ceux de ſon Conſeil luy faiſoient leur cour, en entretenant chaque jour ces ſoupçons par d'autres nouvelles conjectures & par de nouveaux avis; deſorte qu'on accuſoit en Eſpagne tous les Jeſuites d'avoir les inclinations trop Françoiſes, pendant qu'on leur reprochoit, avec auſſi peu de fondement, tout le contraire en France.

XCVIII. Le Grand Inquiſiteur ſe radoucit ſur ſon ſujet.

Mais ces ſentimens n'eſtoient pas univerſels à la Cour du Roy Dom Philippe: ceux meſme qui avoient commencé de ſuſciter toute cette affaire au P. François ſemblerent tout-d'un-coup ſe radoucir; il leur parut alors probablement moins coupable, parce qu'ils reconnurent combien ils avoient peu de ſujet de craindre qu'il ne vouluſt venir à la Cour, & qu'ils avoient par ſa retraite tout ce qu'ils avoient prétendu en le rendant ſuſpect à ſon Prince. Le Grand Inquiſiteur, ſur tout, commença déslors à changer toutes les plaintes qu'il avoit faites de luy, en loüanges & en éloges: il parloit de ſon voyage de Rome comme d'une nouvelle marque de ſa vertu, & il proteſtoit ſouvent qu'il n'avoit nullement prétendu donner la moindre atteinte à la reputation, & bien moins encore au repos & à la ſeureté d'un homme ſi utile à l'Egliſe, lors qu'il avoit mis dans la liſte des Livres défendus ſes petits Ouvrages; qui furent, peu de temps aprés, ſans que le Saint s'en mêlaſt, declarez par un jugement plus celebre &

plus authentique, exempts de toute erreur, & tres propres à augmenter la pieté parmi les fidéles.

Mais le Pere François se tenoit moins obligé des loüanges des hommes, que de leurs mauvais traitemens dont il se croyoit toûjours plus digne, & dont il tiroit plus d'avantage pour sa perfection. Il continuoit son voyage par le Languedoc & par la Provence, durant les plus grandes chaleurs de l'esté : sa ferveur soûtenoit la foiblesse de son corps dans les fatigues du chemin, & il y recevoit beaucoup de marques de cette protection particuliere, avec laquelle Dieu conduit, comme dit le Sage, les pas des Saints, & *Prov. 2.* garde les chemins de ceux qui ont les intentions droites, & qui marchent avec la simplicité de cœur dans les voyes de sa justice. Il prit en Italie le chemin de Lorette pour satisfaire sa devotion dans cette sainte Chapelle, & il arriva à Rome le septiéme de Septembre de l'an mille cinq cens soixante & un.

IC.

Il est receu du Pape avec un accüeil tres favorable, & des Jesuites de Rome avec beaucoup de joye.

Le Pape en ayant eu avis le mesme jour, luy envoya aussi-tost un de ses Cameriers secrets, pour luy témoigner la joye qu'il en avoit, & pour l'inviter à venir loger au Palais. Le Pere s'en estant excusé comme autrefois avec son humilité & sa modestie ordinaire, fut deux jours aprés à l'audience du Pape, qui luy fit un accüeil si favorable, & luy donna tant de marques d'estime, que l'humble serviteur de Dieu vit bien déslors ce qu'il en devoit apprehender. Il luy dit, entre « autres choses, qu'il vouloit luy-mesme prendre soin « de sa personne & de tout ce qui le regardoit ; & qu'il « s'y croyoit obligé par tout ce qu'il avoit appris de son «

» merite, & par le rare exemple qu'il avoit donné à tous
» les Grands en ce ſiecle. Le Pape ſembloit en faire entendre encore plus par le ton de ſa voix, que par ſes promeſſes, qu'il confirma depuis par les effets dans toutes les occaſions qu'il en put avoir, & qu'il euſt meſme encore confirmées d'une maniere plus affligeante pour le Pere en le faiſant Cardinal; ſi le Saint n'euſt encore refuſé cét honneur avec la meſme fermeté que ſous les Pontificats précédens.

Les Peres de la Compagnie de Jeſus de Rome, avoient une extrême joye de voir & de poſſeder le Saint, & d'eſtre témoins d'une vertu que Dieu avoit favoriſée de tant de graces, & dont il s'eſtoit ſervi pour augmenter leur Ordre en peu de temps d'une façon ſi merveilleuſe.

C. Il eſt fait malgré luy Vicaire General de la Cõpagnie de Jeſus & en fait les fonctions.

Le Pere Jacques Laynez leur General eſtoit en France comme nous avons dit avec le Cardinal de Ferrare, & avoit laiſſé en ſa place pour gouverner cette Compagnie en qualité de Vicaire General, le P. Alfonſe Salmeron, dont la vertu n'eſtoit pas moins conſiderable que la doctrine, qu'on admire aujourd'huy dans ſes Ouvrages. Mais ce Pere ayant receu ordre du Pape de ſe rendre au Concile de Trente, qui alloit recommencer, pour y eſtre auſſi bien que le meſme Pere Laynez Theologien de ſa Sainteté; le Pere François fut mis en ſa place & eut, en leur abſence, tout le ſoin du gouvernement de cét Ordre. Il fit tout ce qu'il put pour s'en défendre: mais il falut enfin accepter ce joug dans le temps qu'il ſe réjouïſſoit de ce que Dieu l'avoit délivré d'un autre moindre; & les ordres de ſon General ſur ce

ſujet, furent ſi preſſans & ſi précis, qu'il n'euſt pû y reſiſter davantage ſans manquer contre la ſoûmiſſion & l'humilité meſme qui luy avoit fait refuſer cét employ.

Il commença, auſſi-toſt qu'il s'en vit chargé, à en faire les fonctions en viſitant toutes les Maiſons de ſa Compagnie qui eſtoient à Rome, & les rempliſſant par ſes frequentes exhortations de cét eſprit de ferveur & de zéle, qui ſe répandoit enſuite de là par tout le monde dans les autres Maiſons de ce meſme Ordre. Comme il n'enſeignoit & ne recommandoit rien qu'il ne pratiquaſt le premier, les exemples de ſa vie faiſoient encore de plus fortes impreſſions dans les cœurs que ces exhortations ardentes & ils excitoient tous ceux qui eſtoient ſous ſon obeïſſance à s'exercer dans toutes les vertus dont ils avoient en luy un ſi admirable modéle.

CI. Il preſche avec fruit à l'Egliſe de S. Jacques des Eſpagnols, & y eſt ſuivi de pluſieurs Cardinaux.

Ce ſoin aſſidu qu'il avoit de ſes freres, ne l'empêchoit pas de porter encore ſon zéle au dehors. Il prêchoit ſouvent à S. Jacques, qui eſt l'Egliſe des Eſpagnols, & non-ſeulement ceux de cette nation qui eſtoient à Rome en grand nombre, s'y trouvoient aſſidument, mais auſſi les Ambaſſadeurs des Princes, & quantité de Seigneurs Romains & de Gentilshommes de toutes nations ne manquoient jamais d'y aſſiſter; quoy que la pluſpart ne le puſſent pas fort bien entendre parce qu'il prêchoit en Caſtillan. Ils diſoient en y allant, comme nous l'avons rapporté ailleurs de quelques autres qui profitoient de ſes diſcours ſans y rien comprendre, qu'ils vouloient voir en chaire un Duc & un Grand du monde qui eſtoit Saint.

L'exemple de renoncement aux grandeurs de la terre, de pauvreté, de zéle, & d'humilité Chreſtienne qu'ils avoient en luy devant les yeux, leur en diſoit plus au cœur, que les autres Predicateurs plus éloquens n'euſſent pû leur en faire entendre en leur Langue : & il n'y avoit rien qui fuſt plus capable de toucher pluſieurs perſonnes dans une Cour où preſque tout le monde a tant d'application à ſa fortune, que de conſiderer un homme ſi illuſtre & ſi ſage qui en avoit mépriſé une ſi grande & ſi bien établie pour rechercher les ſeules richeſſes de l'Evangile.

CII. Il eſt attaqué auprés du Pape avec tous les Peres de ſon Ordre par pluſieurs calomnies.

Il y avoit toûjours à ſes ſermons du moins ſept ou huit Cardinaux, du nombre deſquels eſtoit d'ordinaire le Cardinal Charles Borromée; qui avoit tant de liaiſon avec le Pere François & avec les autres Peres de ſa Compagnie, que le Pape leur attribua le changement merveilleux qu'on vit en luy en ce temps-là.

La nouvelle ferveur que ce ſaint Cardinal fit paroître en ſuite d'une retraite où il avoit fait les exercices de ſaint Ignace, ſous la conduite de ces Peres, l'auſterité de ſes mœurs, & ſon empreſſement pour aller reſider à ſon Dioceſe, n'eſtoient pas approuvez de tout le monde : & ſa Sainteté à qui le ſecours d'un neveu ſi vertueux, & d'un miniſtre ſi fidéle & ſi desintereſſé eſtoit tout-à-fait neceſſaire, en avoit conceu beaucoup de chagrin contre ceux qu'il croyoit les autheurs de ce changement, & qu'on accuſoit meſme d'avoir porté le Cardinal à quitter la pourpre pour entrer dans leur Ordre.

Il eſtoit aiſé au Pere François & aux autres Peres de

ſa Compagnie de ſe purger devant les hommes de ce qu'il y avoit de faux dans ces accuſations, & de ſe conſoler devant Dieu de ce qu'elles contenoient de veritable : Mais à-peine ſceurent-ils les mauvais offices qu'on leur avoit rendus auprés du Pape ſur ce ſujet, que leurs ennemis voulant profiter de la diſpoſition où ils le croyoient, leur ſuſciterent pluſieurs autres calomnies plus atroces, par un grand nombre de libelles diffamatoires, & meſme par des dépoſitions juridiques où ils oſerent bien ſoûtenir devant des Cardinaux nommez par ſa Sainteté tout ce qu'ils avançoient dans ces meſmes libelles. Mais l'excés de leur fureur leur fit perdre l'avantage que leur donnoit le peu d'inclination, qu'avoit alors le Pape pour ces Peres ; & ils accumulerent tant de fauſſetez, que cette facilité à avancer des impoſtures commença à faire douter des autres accuſations plus vray-ſemblables, & à en faire mieux connoître l'injuſtice aprés qu'on les eut examinées de plus prés. Deſorte qu'encore qu'aucun Jeſuite n'euſt eſté appelé à tous les interrogatoires, & qu'ils euſſent meſme preſque tous ignoré les cabales de leurs ennemis ; ces calomnies ſe réfutant d'elles-meſmes, les Cardinaux prononcerent un jugement tres-avantageux en faveur de leur innocence, & le Pape en eſtant plus perſuadé que jamais, leur donna auſſi plus qu'auparavant des marques de ſa bonté & de ſa protection. Il voulut meſme qu'on fiſt le procés à ceux qui avoient excité cette tempeſte par une malice ſi noire, & il n'y eut que la charité & les inſtantes prieres du Pere François & du Pere Lainez, nouvellement revenu 1564.

du Concile, qui les ſauverent d'un honteux ſupplice.

CIII. Il eſt un des quatre qui aſſiſtent le General des Jeſuites dãs le gouvernement de cét Ordre.

Le Pere Lainez, à ſon retour de Trente, eſtant ravi des benedictions que Dieu avoit données à ſa Compagnie en ſon abſence ſous la conduite du Pere François, le choiſit pour eſtre un des quatre qui devoient l'aſſiſter au gouvernement dé cét Ordre, & luy donna ſoin des affaires qui regardoient les Maiſons qui eſtoient en Eſpagne & en Portugal, & dans tous les Eſtats dépendans de ces deux Couronnes.

CIV. Il eſt élû pour la ſeconde fois Vicaire General de ſon Ordre aprés la mort du General.

Mais il eut encore bien-toſt celuy de toute cette Compagnie. Car le meſme Pere Laynez eſtant mort le dix-neufiéme Février de l'année 1565. & ayant aſſez témoigné durant ſa maladie, en donnant tout le principal ſoin des affaires au Pere François, qu'il le jugeoit plus capable que perſonne de remplir la place qu'il alloit quitter, il fut une ſeconde fois élû Vicaire General de la Compagnie de Jeſus par tous les Profez de cét Ordre qui eſtoient à Rome, & qui avoient déja eſté témoins de ſa capacité pour cette charge, & reſſenti les effets de la charité & de la ſageſſe de ſon gouvernement.

Il ne luy fut pas plus aiſé de s'en défendre cette ſeconde fois que la premiere; mais il eſperoit en eſtre plûtoſt délivré. Par cette raiſon là meſme, il ne differa pas un jour de travailler à avancer l'élection d'un General, & il écrivit dés le lendemain à tous ceux qui avoient droit d'y donner leur voix, pour les avertir de ſe rendre à Rome dans trois mois, qui eſtoit le terme le plus court qui fuſt marqué par les conſtitutions de ſa Compagnie pour de pareilles occaſions, priant tres-inſtamment

Le 20, de Juin.

ment chaque Provincial de tellement presser l'assemblée particuliere dans sa Province, pour le choix des Députez, que cela ne pust apporter aucun retardement à la Generale. Mais il eut bien-tost sujet de craindre que cét empressement de son humilité n'eust un effet tout contraire à celuy qu'il en prétendoit : & qu'au lieu de le délivrer de la charge de Vicaire General, on ne le chargeast de celle de General pour le reste de sa vie.

Tous les Députez estant arrivez à Rome de tous costez, il se trouva fort en peine de la maniere dont il devoit éviter le danger qui le menaçoit. Il avoit la pensée de prevenir l'Election, & de representer à l'Assemblée son incapacité dont il croyoit pouvoir aisément convaincre les esprits, parce qu'il en estoit luy-mesme fort persuadé. Mais il crut avant que de témoigner ainsi publiquement sa crainte, devoir prendre conseil en particulier de deux hommes tres-sages & tres-vertueux, en qui il avoit beaucoup de confiance. C'estoit le Pere Salmeron & le Pere Ribadeneira, à qui il déchargea son cœur, en ces propres termes.

CV. Il craint d'estre élu General de son Ordre & tâche de prevenir ce danger.

« Je vois bien, mes chers Peres, qu'il seroit ridicule « de s'imaginer qu'on puisse penser à moy pour m'élire « General ; puisque je manque de toutes les qualitez « necessaires pour cette Charge, & qu'il y a tant de « grands-hommes & tant de saints personnages dans « nostre assemblée, qui sont aussi dignes d'un tel em- « ploy que je suis éloigné de tout ce qui peut en rendre « capable. Cependant, j'avoue que j'apprehende que « Dieu ne permette, pour la punition de mes pechez,

» que ces Peres ne se trompent & ne s'aveuglent sur
» mon sujet, comme il a déja permis que quelques-uns
» d'entr'eux se soient mépris en m'élisant Vicaire Gene-
» ral. Je crains mesme que quelques-uns se laissant en-
» core éblouïr par je ne sçay quel faux éclat de la mi-
» sere dont je me suis defait en quitant le monde, ce-
» la ne contribuë à leur donner la pensée de me charger
» d'un fardeau, pour lequel je reconnois devant Dieu
» tres-clairement n'avoir pas les forces du corps & de
» la santé necessaires, & bien moins encore celles de
» l'esprit & de la vertu. Vous sçavez l'un & l'autre quel-
» les sont mes indispositions, & combien elles me ren-
» dent incapable du travail & de l'application que de-
» mande un employ de cette nature; & pour moy, je
» vous assure, sans vouloir vous rien déguiser dans une
» affaire de cette consequence où je prétens suivre vô-
» tre conseil comme la voix de Dieu mesme, que je
» suis encore plus dépourveu de tous les talens propres
» au gouvernement, que je ne le suis des forces & de
» la santé du corps. La grace que j'ay à vous deman-
» der est, que supposant tous deux mon incapacité pour
» cette Charge aussi grande que je vous la dis & que je
» la reconnois tres-certainement, vous ayez la bon-
» té de me déclarer sincerement & en veritables amis,
» si vous jugez que je doive ou que je puisse selon
» Dieu, m'aller jetter avant l'élection aux pieds de
» tous les Electeurs, pour les conjurer de ne pen-
» ser jamais à faire un choix si indigne d'eux, qui
» me seroit à moy-même si préjudiciable, & qui le
» seroit encore plus au bien de nostre Compagnie,

& à la gloire de Dieu qu'elle tâche de procurer. «
Ces deux Peres n'osant s'opposer d'abord directement à ce dessein luy demanderent du temps pour recômander à Dieu cette affaire, & estant allez le lendemain le trouver, ils luy dirent pour le consoler, & pour empescher qu'il ne suivist en cela les mouvemens de son humilité; qu'il n'estoit nullement à propos qu'il témoi- «
gnast craindre une chose à laquelle peut-estre per- «
sonne ne pensoit; que le soin qu'il prendroit avant le «
temps de détourner son élection, pourroit en donner «
la pensée à ceux qui ne l'avoient jamais euë; qu'il y «
auroit plus de merite & de vertu à laisser faire l'Es- «
prit de Dieu en cette rencontre, & que s'il venoit à «
estre élû, comme il le craignoit, il auroit encore aprés «
l'élection le temps de se défendre, & de representer «
son incapacité par les raisons convaincantes qu'il pen- «
soit en avoir. L'humble serviteur de Dieu se soûmit au sentiment de ses amis, & se persuada fortement qu'il n'y auroit personne, parmi tant d'hommes sages, assez peu éclairé où assez mal intentionné pour donner sa voix à un sujet aussi imparfait en toutes manieres qu'il le croyoit estre.

CVI. Ses sentimens lorsqu'il se voit élu General de son Ordre.

Mais il se trouva bien-loin de ses esperances. Il sembloit que la repugnance qu'il avoit à cette charge fust aux Peres de sa Compagnie une raison de l'y élever: & comme S. Jerosme, en parlant de la promotion d'un saint Homme de son temps à l'Episcopat, disoit que son refus mesme le rendoit digne de ce qu'il refusoit, & qu'il estoit d'autant-plus propre à cômander aux autres qu'il s'en jugeoit plus incapable, puisqu'il suffit de

croire meriter d'eſtre ſuperieur pour ne le pas meriter : ce fut auſſi le jugement que firent tous ces Peres aſſemblez, de la modeſtie du Saint dont ils avoient tant de marques ſi extraordinaires. Aprés qu'il leur eut fait un diſcours qui les toucha tous extremement, par lequel il les exhortoit à élire celuy que Dieu avoit élû, & à ne ſuivre point d'autre lumiere que celle de ſes inſpirations, croyant par là leur avoir aſſez perſuadé de penſer à tout autre qu'à luy; l'élection ſe fit le deuxiéme de
1565. Juillet; & il fut declaré General preſque tout d'une voix. On vit en meſme temps dans toute l'aſſemblée une joye ſi univerſelle, une conſolation ſi abondante, une devotion ſi extraordinaire & tant de marques de l'Eſprit qui avoit inſpiré ce choix à ceux qui venoiēt de le faire; que le Pere ſe trouvant ſurpris de cette déclaration, comme s'il n'euſt jamais eu ſujet de rien craindre de pareil, & ayant l'eſprit plein d'étonnement & le cœur ſerré par la douleur, il ſe trouva comme immobile, ſans pouvoir dire un ſeul mot, ni faire entendre aucune de ces raiſons qui luy rendoient ſon incapacité ſi manifeſte. Mais ſon viſage parloit pour ſa langue; & la confuſion & le trouble qui y paroiſſoit, en diſant plus à ces Peres aſſemblez qu'il n'euſt pû leur en faire entendre par ſes paroles; il eſtoit aiſé de reconnoiſtre que ſon accablement venoit de ce que, contre ſon eſperance, la diſpoſition où il voyoit les eſprits, ne luy donnoit aucun jour à leur pouvoir faire changer de reſolution.

Il vit en effet trés-clairement que tous les efforts & toutes les reſiſtances qu'il euſt pû faire pour éviter cet-

te Charge eussent esté inutiles, & que c'estoit un ordre de la providence Divine, auquel il falloit necessairement qu'il se soûmist. Dans cette pensée, il prit aussi- « tost la resolution de s'en bien acquiter ; s'asseurant, « comme il le disoit, que Jesus-Christ prenoit luy-mê- « me le gouvernement de sa Compagnie, puisqu'il vou- « loit se servir pour cela des instrumens les plus foibles « & les plus incapables d'y reüssir. Il ajoûtoit, que Dieu « luy avoit fait la grace de souhaiter toûjours de por- « ter sa Croix, mais qu'il ne luy estoit jamais venu en « pensée d'en desirer une aussi pesante que celle dont « on venoit de le charger, & à laquelle il croyoit ses « forces si peu proportionnées. «

CVII. Les sentimens du Pape & des plus grands hômes sur l'élection du P. François au Generalat de son Ordre.

Mais pendant que le Pere François estoit dans ces humbles sentimens de luy-mesme, qui sont les dispositions que la grace de Dieu trouve, ou met d'ordinaire dans les cœurs de ceux dont il veut se servir pour de grandes choses, toute la Terre jugeoit autrement de son merite. Comme il ne recevoit que des complimens de condoleance de tous ses amis particuliers qui connoissoient sa profonde humilité & son aversion de tout ce qui l'élevoit en ce monde au dessus des autres ; tous les Peres de sa Compagnie recevoient, au contraire, de tous costez des applaudissemens de ce qu'ils avoient sceu se choisir un Chef qui meritoit si fort de l'estre, & de ce qu'ils avoient pour General un Saint, qui ne pouvoit manquer d'attirer sur eux toutes sortes de benedictions. On pourroit, si l'on ne craignoit de rendre cette histoire trop longue, en rapporter icy mille belles preuves, en citant les let-

tres de tous les plus grands & les plus saints personnages de ce temps-là, qui parlent avec des ravissemens de joye de cette élection, comme de la chose la plus avantageuse à l'Eglise & la plus glorieuse aux Jesuites qui pust alors arriver.

Ce fut aussi le jugement qu'en fit le souverain Pontife, comme il le témoigna à ces Peres lorsqu'ils furent luy rendre compte de cette élection, leur disant, avec bien des demonstrations de joye qui marquoient combien
» il prenoit de part à la leur, qu'ils n'avoient pû rien faire,
» ni de plus utile au bien commun de toute l'Eglise, ni
» de plus avantageux à leur Compagnie, ni enfin qui luy
» fust à luy-mesme plus agreable que ce qu'ils venoient
» de faire; & qu'il montreroit par les effets dans toutes les
» occasions qu'il auroit de les favoriser, & de les proteger,
» combien il leur sçavoit de gré d'un si digne choix.

Le Pere François receut en son particulier des marques bien extraordinaires de l'estime, & de la bonté de ce souverain Pontife, qui ne firent qu'augmenter sa confusion, & ses desirs de suppléer devant Dieu par son humilité & par sa confiance en sa misericorde à toutes les qualitez dont on le loüoit, & dont il se croyoit en effet si dépourveu.

CVIII. Ses soins pour sa Cõpagnie & ses discours aux Peres qui l'en avoient élû General.

Il s'appliqua dans le reste du temps que dura l'assemblée des Peres qui l'avoient élû, à regler avec eux tout ce qui pouvoit contribuër à conserver dans leur Compagnie cét esprit de ferveur, de charité, de simplicité, de patience, & d'humilité Chrestienne, que ses deux saints predecesseurs y avoient laissé dans toute sa vigueur, & qui sembla s'augmenter encore par ses soins

& par ses exemples durant le temps qu'il la gouverna; comme il sera aisé de le voir par les choses que nous serons obligez d'en remarquer dans la suite.

Le dernier jour de l'assemblée, avant que de congedier ces Peres, il leur fit un petit discours, pour les exciter encore à toutes les grandes vertus que les conseils de l'Evangile, que leurs Constitutions qui en sont un abregé, que tant d'exemples admirables de leurs freres qu'ils avoient eus devant les yeux, & qu'ils y avoient encore alors, que les besoins de l'Eglise & le zele des ames inseparable de leur vocation devoient incessamment leur inspirer. Il conclut en leur disant, que puisqu'ils l'avoient chargé malgré sa foiblesse & « son incapacité, du soin de tout l'Ordre, c'estoit à eux à « en répondre avec luy devant Dieu : Qu'il les conjuroit « pour cela de le considerer comme une beste de char- « ge sur laquelle ils avoient mis un fardeau trop pesant, & « qu'il ne pourroit porter s'ils ne le fortifioient, s'ils ne l'ex- « citoient & ne le redressoient incessamment par leurs « exemples par leurs avis & par leurs reprimendes, dont il « leur promettoit de se tenir toûjours extrêmement obli- « gé ; & qu'enfin, ils se souvinssent que s'ils le voyoient « succomber sous le faix par sa foiblesse & par le defaut « des qualitez necessaires pour gouverner tant de per- « sonnes, aux moindres desquelles il seroit trop heu- « reux d'obeïr toute sa vie, ceux qui l'avoient mal char- « gé, devoient aussi le décharger au plûtost pour leur « propre avantage & pour celuy de l'Eglise, au service « de laquelle ils estoient tous si heureusement occupez. « Ce discours si plein d'humilité, attendrit & penetra

les cœurs de tous ces Peres qui l'écoutoient ; mais ils furent encore plus touchez de ſon exemple : Car en finiſſant, il les pria de ne bouger de leurs places, & ſe proſterna en meſme temps pour leur baiſer à tous les pieds, qui devoient comme ceux des Apoſtres, ainſi qu'il le leur diſoit alors, porter par tout l'Evangile de la Paix, & la connoiſſance & l'amour du vray Dieu.

CIX. Il congédie l'aſſemblée des Peres qui l'avoiêt elû, & en envoye quelques-uns au ſecours de Malthe.

Tous ces Peres retournerent chacun dans leur Province pleins de cette ſainte ardeur que Dieu leur avoit inſpirée par le moyen du Pere François, & dont ils remplirent enſuite tous les autres. Il donna meſme à quelques-uns d'entre-eux, avant qu'ils repriſſent le chemin de leur Province, le moyen d'exercer leur zéle en une occaſion qui en eſtoit tres-digne, les envoyant avec les Troupes que le Pape & le Roy d'Eſpagne, qui avoient un ſi grand intereſt à la conſervation de l'Iſle de Malthe, firent partir en ce meſme-temps contre les Infidéles qui la tenoient aſſiegée, & qui furent obligez plûtoſt par la ſageſſe du Grand-Maiſtre, & par la valeur des Aſſiégez, que par ces ſecours un peu hors de ſaiſon de lever honteuſement le Siége. Les Eſpagnols perdirent ainſi une partie du merite & de la gloire de ce ſuccés par la lenteur ordinaire de leur nation, ou par un rafinement de Politique, & par des intereſts ſecrets du Vice-Roy de Sicile qu'on ne comprenoit pas : Mais ces Miſſionnaires ne perdirent pas devant Dieu le fruit de leur zéle, non plus que leur ſaint General qui les avoit envoyez ; & ils eurent le bon-heur de ſervir utilement

ſur

ſur la flote, pour le ſalut de ceux avec qui ils paſſerent, auſſi-bien que dans l'Iſle pour l'avantage de ceux qui venoient d'eſtre délivrez du Siege, & qu'ils porterent à une pureté de vie digne de ces genereux défenſeurs de la foy & de la pieté Chreſtienne.

Le P. François qui avoit, cependant, levé les mains au Ciel, & combattu par ſes prieres avec tous les gens de bien, en prit d'autant plus de part à la joye de toute la Chreſtienté. Et il la fit aſſez connoître dans l'Egliſe de S. Jacques, où il rendit la ceremonie du *Te Deum*, plus celebre & plus ſainte par un diſcours public, qui fut ſi touchant, que les Cardinaux & les Seigneurs de la Cour qui y aſſiſterent en tres-grand nombre, en furent merveilleuſement excitez à contribuër de leurs ſoins & de leurs revenus, aux guerres ſaintes, & à y ſervir meſme de leurs perſonnes; comme pluſieurs d'entr'eux firent ſous le Pontificat ſuivant. CX. Il fait un diſcours de conjoüiſſance enſuite de la levée du ſiége de Malthe.

Le zéle de noſtre ſaint General s'étendant de cette maniere à toutes ſortes de bonnes œuvres, & à tous les beſoins de l'Egliſe; la Compagnie dont Dieu venoit de luy donner la charge, en éprouvoit principalement les effets par l'application continuëlle qu'il avoit à l'étendre, à la perfectionner, & à la rendre utile au public. Les Maiſons de cét Ordre à Rome, ſe reſſentirent, dés les premieres années de ſon gouvernement, de la benediction que Dieu donnoit à toutes les œuvres ſaintes, dont il ſe méloit. Le College Romain, qui luy eſtoit déja redevable de ſes commencemens & de ſon premier établiſſement, comme nous avons veu au premier livre CXI. Il viſite le College Romain, & augmente l'Ordre & la ferveur pour la pieté & pour les lettres.

de cette hiſtoire, luy eut encore en ce temps l'obligation d'une Egliſe que les Peres de cette Maiſon ſe bâtirent eux-meſmes par ſes ſoins & par ſon ordre. Mais il rendit encore cette Academie ſi celebre, par l'excellente maniere d'y joindre une étude aſſiduë des Lettres avec celle de la vertu, par les profeſſeurs habiles en toutes ſortes de ſciences dont il augmenta de beaucoup le nombre, & par les ſoins qu'il prit luy-méme d'y regler la maniere d'enſeigner; que preſque toutes les autres Academies Catholiques du monde ont tâché depuis à ſe regler ſur celle-là. Paul Manuce voulut voir & remarquer ſoigneuſement, dés cette premiere année du gouvernement du Pere François, tout ce qui ſe paſſoit dans les claſſes de ce College; il eut la curioſité d'entendre & d'entretenir tous les Profeſſeurs, & il ne pouvoit ſe laſſer de louër & d'admirer leur erudition, leur maniere d'enſeigner, & l'ordre & la diſcipline de cette Maiſon: Mais ſon fils Alde, qui en fut témoin comme luy & qui n'eſtoit pas moins capable d'en juger, voulut donner à ces Maîtres habiles, une marque plus publique de ſon eſtime dans l'Epiſtre liminaire de Saluſte qu'il leur dédia, le faiſant imprimer peu de temps aprés avec ſes notes & ſes corrections.

Mais les études & les leçons des Maîtres & des Eſcoliers de cette Maiſon que tous les ſçavans admiroient ſi fort, eſtoient pourtant bien moins admirables que leurs divertiſſemens; puiſqu'ils employoient les heures & les jours qui y eſtoient deſtinées à faire le Catechiſme aux enfans dans les Egliſes & dans les

places publiques, à consoler les pauvres & les malades dans les Hospitaux & dans les prisons ; & à pratiquer en public & en particulier toutes sortes d'œuvres d'humilité & de charité, dont leur nouveau General estoit comme l'ame & le premier mobile.

Il augmenta & perfectionna de la mesme sorte le seminaire de sa Compagnie pour les Allemans, qui a esté si utile pour conserver la foy dans tous les pays du Nort, que les souverains Pontifes en voyant les fruits admirables, en établirent à Rome & ailleurs, plusieurs autres pareils pour diverses Nations, dont la foy estoit pareillement attaquée, & où elle s'est heureusement conservée au milieu de l'infidélité & de l'heresie, par le zéle & par la capacité des genereux Missionnaires qui avoient esté élevez dans ces écoles de vertu. CXII. Il augmente le seminaire des Allemans.

L'Eglise de la Maison Professe de Rome qu'il avoit commencée estant encore Duc de Gandie, ne se trouvant plus propre aux fonctions de ces Peres, depuis qu'il fut General, à cause de la grande affluënce du monde qui alloit y entendre les Prédicateurs celebres, & y frequenter les Divins Mysteres ; le Cardinal Alexandre Farneze, qui avoit une amitié tres-tendre pour luy, & qui admiroit sa vertu, entreprit par ses soins & en sa consideration, de faire bâtir au-lieu de cette Eglise trop étroite & trop incommode, ce Temple magnifique qu'on y voit aujourd'huy. CXIII. Le Cardinal Farneze fait bâtir à sa consideration la belle Eglise du Jesus de Rome.

Mais la Maison de ces Peres qui donna le plus de joye à ce cœur tendre & passionné pour le service & la gloire du Sauveur, fut celle du Noviciat de S. André, dont il entreprit l'établissement aussi-tost qu'il CXIV. Il établit à Rome un Novitiat qui se remplit aussi-

tost d'excellens sujets.

fut declaré General. Les commencemens en furent pareils à ceux des Maisons qu'il avoit établies à Ognate & à Simanques, où les biens spirituels & les richesses de la grace de Jesus-Christ abondoient, autant que les biens temporels & les commoditez de la vie y manquoient. L'Evesque de Tivoli qui estoit ami particulier du Pere François, luy donna d'abord la maison qui devoit servir à cette sainte entreprise, & la Duchesse Jeanne d'Arragon, veufve d'Ascagne Colonne, & mere de Marc Antoine Colonne, qui estoit aussi sa parente, fut celle qui fonda par sa liberalité cette Maison de benediction. Elle eut la joye de la voir bien-tost remplie d'un grand nombre de Novices qui se disposoient, par toutes sortes d'exercices d'humilité & de mortification, & par un recüeillement parfait, à se rendre entre les mains de Dieu des instrumens propres à avancer sa gloire, & à augmenter son Royaume. Le grand nombre de sujets choisis qui pressoient tous les jours le Pere François pour y estre receus, faisoit assez voir que c'estoit l'esprit de Dieu qui luy avoit si fortement inspiré le desir de faire cét établissement, qui eut le bon-heur de donner au Ciel, dés ce commencement, le Bien-heureux Stanislas de Kotka, dont la sainteté devint peu aprés illustre, par tant de merveilles.

Le Seigneur Claude Aqua-Viva, frere du Duc d'Atrie, & Camerier secret du Pape, qui le destinoit aux grands honneurs & aux grands emplois de la Cour, estant aussi attiré dans cette école d'humilité par les exemples de vertu & de modestie qu'il voyoit dans le

Pere François, comme il le témoigna ſouvent depuis, y prit cét eſprit de ſageſſe & de ſainteté, dont il ſe ſervit ſi heureuſement pour le gouvernement de ſon Ordre, durant trente-ſept ans qu'il en fut General. Dieu fit auſſi la grace à Rodolphe Aquaviva ſon neveu, & fils du Duc d'Atrie ſon frere, de mépriſer à ſon exemple l'année ſuivante, tous les grands avantages que le monde luy preſentoit, & toutes les reſiſtances de ſes proches, pour ſe retirer dans cette meſme ſainte Academie, où il puiſa cét eſprit de zéle qui luy fit depuis ſouffrir tant de travaux dans les Eſtats du Mogol, & dans les Indes, & qui le couronna enfin d'un glorieux martyre, avec d'autres Peres de ſa Compagnie. Cette Maiſon ſe rempliſſoit toutes les années de pareils ſujets, du vivant du Pere François, & s'augmenta de telle ſorte depuis, qu'il y avoit preſque toûjours juſqu'à cent Novices qui s'y formoient à toutes ſortes de vertus.

CXV. Il établit par tout des Novitiaux, des Seminaires, & des Maiſons Profeſſes de ſon Ordre.

Il en établit de pareilles de ſon temps dans toutes les Provinces où ſon Ordre avoit un nombre conſiderable de Maiſons. Il eut auſſi un fort grand ſoin d'y mettre par tout des maiſons Profeſſes où cette pauvreté rigoureuſe qu'il aimoit ſi paſſionnement fuſt obſervée, & où non-ſeulement les particuliers n'euſſent aucune choſe en leur diſpoſition, mais où ils ne puſſent meſme poſſeder en commun aucun fonds ni aucun revenu. Mais il s'appliqua principalement à fonder dans chaque Province un Seminaire, où l'on enſeignaſt toutes les Sciences propres aux perſonnes qui ſe deſtinent à l'Egliſe, pour y élever dans les études les jeunes Religieux de ſa Compagnie, & les former aux ttavaux

& aux emplois de leur Inſtitut. Deſorte qu'on peut dire, que cét Orde luy doit preſque toute ſa forme & toute ſa perfection, par ce grand nombre d'établiſſemens differens, dont il eſt composé; & que ſi ſaint Ignace a dreſſé le Plan & jetté les fondemens de cét édifice; ſi le Pere Lainez qui luy ſucceda en a élevé les murailles, le P. François qui en eut aprés luy la conduite, y mit heureuſement la derniere main, & acheva entierement de le perfectionner, ſuivant le deſſein que Dieu en avoit communiqué au Fondateur de cét Ordre, & à noſtre Saint enſuite par ſon moyen.

CXVI. Le Pape Pie V. élû aprés la mort de Pie IV. témoigne beaucoup de bonté pour le Pere François & pour ſa Compagnie.

Le Pape Pie IV. favoriſoit en toutes choſes les intentions & le zéle du Pere François, dans le ſoin qu'il prenoit de ſa Compagnie, la comblant tous les jours de nouvelles graces, pour la rendre de plus en plus utile à l'Egliſe. Il y eſtoit porté par les bons offices que le ſaint Cardinal neveu de ce Pontife, rendoit inceſſamment au Pere François qui avoit toûjours conſervé avec luy une ſainte amitié & aux Peres de ſon Ordre dont il ſe ſervoit dans toutes les entrepriſes que Dieu luy inſpiroit pour ſa gloire. Mais, enfin, ce Pape mourut ſur la fin de l'année 1565. & eut le bon-heur d'expirer entre les mains de ſaint Charles, qui fit à ſa mort, aprés Dieu, toute ſa conſolation & toute ſa confiance, comme il avoit fait la gloire & le bon-heur de ſon Pontificat durant ſa vie.

Le ſaint Siége ne fut pas long-temps vacant contre l'eſperance de tout le monde & des Cardinaux mémes, qui croyoient que le Conclave duſt durer pluſieurs

mois; & il fut rempli dés le commencement de l'année 1566. par l'heureuse exaltation du Cardinal Alexandrin, ainsi appelé du lieu de sa naissance qui estoit proche de la Ville d'Alexandrie. Il prit le nom de son Predecesseur, & fut le Pape Pie V. si illustre par la grandeur de son ame, par la fermeté de sa conduite, par la sainte hardiesse de ses entreprises, & par les merveilles de sa vie. Il faut necessairement toucher plusieurs endroits considerables de l'histoire de ce saint Pontife, en parlant de ce qui nous reste à dire de celle de saint François de Borgia; puisqu'il luy donna, comme nous allons voir, tant de part à tous ses desseins, & à tout ce qu'il fit de glorieux & d'avantageux pour le service de Dieu, & pour celuy de son Eglise.

Cependant, des esprits qui jugeoient des Saints comme des autres hommes, & qui croyoient le nouveau Pape capable de cette émulation & de cette jalousie si éloignée de l'esprit de l'Evangile, que plusieurs personnes tâchoient de mettre entre deux saints Ordres, dont l'union devoit estre d'autant plus grande que leurs fonctions, pour avancer la gloire de Dieu, étoient plus semblables; crurent que c'estoit assez que ce Saint Pape eust esté tiré de l'Ordre de saint Dominique, pour avoir de l'aversion pour les Jesuites, & beaucoup plus encore pour leur General, qui avoit pourtant eu jusqu'alors avec luy une liaison d'amitié tres-étroite.

Les ennemis de cette Compagnie, dont Dieu a permis qu'elle ne manquast jamais en tous les pays

du monde, s'en imaginoient tout ce qu'ils desiroient, & le publioient ensuite comme indubitable. De-là vinrent tous les bruits qui coururent alors, que le nouveau Pape avoit dessein de détruire tout ce que ses Predecesseurs avoient fait en faveur de cét Ordre, & qu'il le supprimeroit entierement, où qu'il en changeroit toute la forme & l'Institut. Mais on s'apperceut aisément du contraire durant tout ce Pontificat, puisque jamais Pape n'aima & ne favorisa davantage cette Compagnie, ni n'eut plus d'estime & plus de tendresse pour nostre saint General, & que s'il fit pour un peu de temps, quelque leger changement dans cét Ordre, ce fut un pur effet de sa bonté & de sa tendresse de Pere, plûtost qu'une marque d'aucune animosité.

Le Cardinal François Paceco.

Il le témoigna assez à un Cardinal ami du Pere François, qui estoit venu luy parler, à la priere du saint General de tous ces bruits qui couroient dans Rome, & qui alloient se répandre ensuite par toute la Chrestienté; Sa Sainteté luy dit, en s'écriant, ces propres paroles.
» Dieu me garde d'un si grand peché. Nous voyons que
» le Seigneur veut se servir de ces Peres, de leur Institut,
» & de leur maniere de vivre, pour faire de grands fruits
» dans son Eglise. Tant qu'ils continuëront de la sorte,
» il n'y aura pas lieu, de les y inquiéter; il ne faut que les
» laisser faire & les proteger, afin qu'ils puissent toûjours,
» suivant l'esprit de leur sainte vocation, servir nostre
» Seigneur, comme ils ont fait jusqu'à maintenant.

Mais sa Sainteté donna une preuve plus publique de ses sentimens pour le Pere François, & des graces que

que sa Compagnie en devoit esperer. Il n'attendit pas qu'il vinst se jetter à ses pieds, & luy offrir ses services & ceux de ses freres, pour le bien de l'Eglise. Car aprés son exaltation, ayant esté porté en ceremonie, suivant la coûtume, à l'Eglise de S. Jean de Latran, lorsque toute cette pompe passoit devant la maison Professe des Jesuites, le saint Pontife voulut s'y arrêter, au grand étonnement de toute sa suite, exprés pour voir le Pere. Il l'embrassa d'abord avec tant de tendresse, qu'on luy en vid verser des larmes ; & il l'entretint ensuite prés d'un quart d'heure, luy donnant pour luy & pour sa Compagnie beaucoup d'asseurances de bonté, qu'il accomplit depuis, ou plûtost qu'il surpassa & qu'il combla par les effets.

Cette premiere faveur qui parut à tout le monde fort extraordinaire, fut cependant beaucoup moindre que toutes les autres dont elle fut suivie. Car ce grand Pape trouvant dans nostre Saint un entier rapport à ses pieuses inclinations, & une tres grande capacité pour contribuër au succés de ses glorieux desseins, luy parloit de toutes choses avec une extrême confiance, & vouloit avoir son sentiment sur les affaires qui estoient de la plus grande importance pour le bien commun de l'Eglise.

CXVII. Le Pape Pie V. se sert de ses conseils & reçoit des personnes de son choix pour plusieurs saintes entreprises dans Rome.

Il seroit trop difficile & trop long de dire tous les fruits que les fidéles receurent de la sainte liaison que Dieu avoit mise entre ces deux grandes ames, & l'on ne prétend en toucher que tres-peu de chose pour en donner seulement quelque idée. Il suffiroit pour cela de dire que le S. Pontife ne fit presque rien

de grand, ni de remarquable durant un Pontificat si plein de merveilles, si glorieux, & si utile à l'Eglise, à quoy il ne voulust que nostre saint General eust beaucoup de part, soit pour le dessein & pour la conduite, soit pour l'execution de ces œuvres saintes, ou mesme pour le choix des personnes qu'il y employoit.

Ainsi, desirant commencer par sa Cour & par sa propre personne, la grande reforme des mœurs qu'il avoit dessein de faire, il voulut que le Pere luy donnast de sa main un Predicateur de sa Compagnie, pour prêcher devant luy, & devant les Cardinaux & les Prelats, avec une entiere liberté sur les devoirs & les obligations de leurs charges & de leur ministere; De sorte que cét employ qui fut donné au commencement par le Pere François au Pere Salmeron & au Pere Tolet ensuite, continué toûjours depuis d'estre exercé par de grands Prédicateurs du mesme Ordre. Mais quelque utile qu'il fust il l'estoit pourtant moins que celuy des autres Jesuites que le mesme P. François nomma, suivant les desirs de sa Sainteté, pour instruire & pour exciter à la pieté ses Gardes & ses moindres Officiers, parmi lesquels leur zéle fit de grands changemens. Le S. Pontife voulut pareillement que ce fust le mesme Saint qui luy donnast des Peres de son Ordre, soit pour contribuër à la reforme des abus de la daterie, soit pour mettre en toutes les Langues vulgaires le Catechisme du Concile de Trente, pour l'instruction des Pasteurs; soit pour rendre correcte la belle édition de la Bible qu'il avoit entrprise, & à laquelle il employa tant d'hommes sçavans; soit, enfin, pour convertir ces per-

Le P. Emmanuël Sâ, & le P. Pierre Parra.

ſonnes miſerables, qui ſont un infame trafic de leur pudeur & de leur conſcience, dont on vit un tres grand nombre prendre une ferme reſolution d'imiter la Magdelaine dans ſa penitence, par les ardentes exhortations des Predicateurs que noſtre Saint faiſoit réglément prêcher devant elles, dans une Egliſe où on les aſſembloit par ordre de ſa Sainteté.

L'endurciſſement de ces ſortes de femmes qui eſt preſque toûjours extrême, l'eſt pourtant moins, d'ordinaire, que celuy des Juifs. Cependant, le Pape en ayant converti luy-meſme un des plus ſçavans & des plus celebres de ſon temps, à qui il donna ſon nom au bapteſme & dont l'exemple fut ſuivi de pluſieurs autres, il commit pareillement le ſoin de leur inſtruction aux Jeſuites qui luy furent nommez par le Pere François, & l'obligea meſme de prendre entierement la conduite de la Maiſon qui avoit eſté établie à Rome, par les ſoins & par les inſtances de ſaint Ignace pour les Catechumenes de cette nation, & pour les autres infidéles qu'on diſpoſoit à recevoir le ſaint Bapteſme.

Ce fut auſſi par les conſeils du Pere François, & à la priere du Pere Caniſius & de quelques autres Peres de ſa Compagnie, qui avoient eſté employez à la converſion des Heretiques d'Allemagne, que ce vigilant Paſteur du troupeau de Jeſus-Chriſt, établit les deux Congregations de Cardinaux qui ſubſiſtent encore aujourd'huy, dont l'une a ſoin de tout ce qui regarde la propagation de la foy parmy les Idolatres & les Infides, & l'autre eſt, pour rechercher inceſſam-

ment les moyens de rappeller les Heretiques à la foy Catholique.

Le Pape ayant encore appris de luy l'avantage que quelques Universitez d'Allemagne recevoient de l'usage du Formulaire de foy de Pie IV. que les Peres de sa Compagnie y avoient introduit, ordonna par son avis qu'on fist aussi souscrire le mesme Formulaire, par ceux qui estoient receus aux degrez dans les Universitez d'Italie; ce qui ne contribua pas peu à y conserver la pureté de la doctrine.

CXVIII. Le Pape luy donne soin d'assister tous les pauvres & les malades de Rome au temps de la famine & de la maladie contagieuse.

Il s'adressoit à luy dans tous les besoins publics; & il le fit principalement dés la premiere année de son Pontificat, dans une maladie contagieuse, qui jettoit d'abord dans une langueur mortelle tous ceux qu'elle attaquoit, & qui se communiquoit à toutes les personnes d'un mesme logis, aussi-tost que quelqu'une en estoit frappée; de telle sorte que les familles entieres mouroient sans nulle assistance & sans Sacremens, avant qu'on pensast à les secourir, ou que mesme on pust avoir avis de leurs besoins. Nostre Saint ne fut pas plûtost averti de l'extrême misere d'un nombre incroyable de malades & de moribons dont les maisons du pauvre peuple estoient toutes pleines, qu'il fut le premier à les faire secourir par toutes les Maisons de son Ordre, qui oublierent leurs propres besoins, afin de pourvoir à ceux des autres avec une sainte profusion. Le Pape sceut incontinent & la misere du peuple, & la charité de ces Peres, & il en fut touché jusqu'à dire hautement, qu'il vendroit en une pareille occasion, s'il en estoit besoin, jusqu'aux Croix & aux

Calices, pour conſerver les membres de Jeſus-Chriſt. Il crut ne le pouvoir mieux faire que par le moyen de ceux qu'il y voyoit ſi portez. Il en donna tout le ſoin au Pere François, qui prit d'abord ſur luy une bonne partie d'un travail ſi conforme à ſes inclinations, allant luy-meſme en autant de lieux qu'il pouvoit, ou le beſoin eſtoit plus preſſant. Afin que tout le monde fuſt ſecouru en meſme temps; il partagea auſſi-toſt tous les Peres de ſa Compagnie qui ſe trouverent à Rome en divers quartiers, qui eſtoient les plus attaquez du mal, & prenant les noms & la demeure de tous les malades, il donnoit à chacun les ſiens à aſſiſter pour le ſpirituel & pour le temporel, avec un ordre, une application, & une charité qui ravirent tout le monde. Deſorte que pluſieurs autres perſonnes furent excitées efficacement à imiter ces Peres, & à les ſecourir eux-meſmes dans une ſi ſainte occupation.

Comme on ne pouvoit rendre au Pape un ſervice qui luy fuſt plus agreable que celuy-là; auſſi n'y en pouvoit-il avoir dont il euſt plus de reconnoiſſance. Il témoigna la ſienne à noſtre Saint de la maniere qu'il ſçavoit luy devoir plaire d'avantage, luy promettant d'employer toûjours ſa Compagnie dans de pareils exercices de charité & d'humilité. Il luy tint parole, luy faiſant la meſme faveur de ſe ſervir de luy, & des autres Jeſuites les années ſuivantes dans des beſoins tout-ſemblables.

CXIX. Il envoye des Peres de ſa Compagnie en

Il le fit encore en demandant à noſtre Saint pluſieurs de ces meſmes Peres, pour aſſiſter ſes troupes, & ſur mer, & ſur terre, toutes les fois qu'il en envoya pour

divers pays avec les armées des Princes Catholiques contre les Infideles & les Heretiques.

la défense de la foy contre les Infideles & contre les Heretiques ; & ce saint Pontife fut persuadé qu'en excitant les soldats à leur devoir, & en leur inspirant une generosité toute Chrestienne, ils avoient eu le bonheur de contribuër notablement aux succés merveilleux des batailles fameuses de Lepante, de Jarnac, & de Moncontour, aussi-bien qu'aux avantages que Dom Jean d'Austriche, & ses Lieutenans remporterent sur les Maures du Royaume de Grenade, revoltez contre le Roy Catholique.

CXX. Il envoye des Missiõnaires aux Royaumes de Naples, d'Escoce, & d'Angleterre, & en Allemagne, pour la cõversion des Heretiques.

Les grands desseins du Pape pour la conversion des Heretiques, ne furent pas moins heureusement secondez par le zéle du Pere François. Il y en avoit un grand nombre dans le Royaume de Naples, qui estoient des restes des anciens Vaudois, & de ceux qu'on avoit appelez autrefois les Pauvres de Lyon, mais qui n'avoient pas la mesme ostination, & qui furent tous convertis par le zéle & par les travaux des Jesuites, que leur General y avoit envoyez.

Monseigneur Vincent Laureo, successeur du S.Pape mê me dans l'Evesché de Monte-Regio.

Ceux qui furent nommez pour aller avec le Nonce de sa Sainteté en Escoce, n'y firent pas de moindres progrez ; & quoy que l'heresie & la revolte en fureur empeschassent cette Legation, & frustrassent la Reyne Marie, qui estoit depuis peu revenuë de France, de l'effet qu'elle en avoit esperé, ces Peres ne laisserent pas d'y penetrer dans tous les lieux où ils se crurent plus necessaires ; & ils eurent le bon-heur d'y fortifier, aussi-bien qu'en Angleterre, la foy chancelante d'un tres-grand nombre de Catholiques.

Mais rien de tout cela ne fut comparable aux suc-

cés dont Dieu bénit le zéle & la ſage conduite de ceux que le Vicaire de Jeſus-Chriſt envoya à la Diéte d'Ausbourg de l'année 1566. où la Religion menacée de quelque changement mal-heureux, receut d'eux, au jugement des Legats, & de l'Empereur meſme les ſecours les plus neceſſaires ; non-plus qu'aux fruits qu'ils firent dans tout le Nort, où la pluſpart des Eſcrivains de ce temps-là attribuënt à leurs Ouvrages & à la force de leurs exemples & de leurs entretiens, la conſervation de la Religion Catholique. Auſſi eſtoit-ce des hommes dignes du choix de leur ſaint General : & ſur tout l'on ne peut dire combien eſtoit admirable la doctrine & la vertu du Pere Pierre Caniſius, que Dieu a confirmée par pluſieurs merveilles, & que les plus grands hommes de ce ſiecle-là ont honorée de leurs éloges, les uns l'appelant le Marteau des Heretiques, la Colomne de l'Egliſe du Nort & l'Apoſtre d'Allemagne, les autres l'Auguſtin, & le Chryſoſtome de ſon ſiecle, & les autres enfin, le François Xavier de l'Occident.

Les Peres Natalis, Ledeſma & Caniſius.

Le Cardinal Hoſius. Aubert Myrée. Sebaſtien Verronnius. Volfang Ederus. Iean Engerdus.

CXXI.

Il choiſit au Pape & à pluſieurs Eveſques des Peres de ſa Compagnie pour viſiter tout l'Eſtat Eccleſiaſtique & divers Dioceſes d'Italie.

Pendant que le ſaint Pape avoit tant de ſoin de la Religion & de la pieté dans tous les pays du monde, il n'oublioit pas ſes propres Eſtats. Il nomma quatre Eveſques zélez pour en faire ſoigneuſement la viſite, & leur joignit à tous des Jeſuites que le Pere François luy choiſit, afin de pourvoir avec ces Prélats, aux beſoins ſpirituëls & temporels de tous les ſujets de l'Eſtat Eccleſiaſtique. Il en envoya de meſme à pluſieurs Eveſques d'Italie, qui voulurent, à l'exemple du Pape, & par ſes conſeils, renouveler par leur moyen

dans leurs Diocefes, la ferveur du Chriftianifme.

CXXII. Il refufe pour fa Cōpagnie plufieurs emplois de trop grand éclat, & ne peut pas les éviter tous.

Sa Sainteté occupant de cette façon les Peres de cette Compagnie de tous coftez, elle le fit mefme fouvent malgré eux, en plufieurs emplois d'un plus grand éclat que ne l'euft defiré leur faint General; & fi elle euft voulu avoir égard à fes humbles remontrances & à fes inftantes prieres; elle ne leur euft pas donné le foin qu'elle leur donna de la Penitencerie de faint Pierre, non plus que celuy d'examiner ceux qui eftoient propofez pour les benefices, & pour les Ordres facrez; & elle n'euft pas logé, comme elle fit, auprés d'elle dans le facré Palais le Pere Tolet & quelques autres de ces Peres.

Mais, du-moins, le ferviteur de Dieu évita par fes humbles refiftances, l'honneur que ce mefme faint Pontife vouloit leur faire, de les envoyer dans toutes les Indes en qualité de fes Legats *à Latere*, avec pouvoir d'y changer & d'y regler toutes chofes, comme ils le jugeroient à-propos pour le bien de ces nouvelles Eglifes; & il obtint, quoyqu'avec beaucoup de peine, que fa Sainteté y envoyaft plûtoft des Evefques, & qu'elle fe contentaft d'y joindre de ces Peres pour les fecourir & les fervir dans leurs travaux, fans partager leur autorité.

Il préferva auffi par fes foins plufieurs autres de ces mefmes Peres de diverfes Dignitez Ecclefiaftiques, dont ce mefme Pape & par fa propre inclination, & à la follicitation de plufieurs grands Princes, vouloit les charger: & quoy que l'Eglife du Japon ne puft produire que des croix & des fouffrances de toutes

fortes,

ſortes à celuy qui en ſeroit nommé Eveſque, il ne laiſ-ſa, pas pour empeſcher que cette dignité de Prince de l'Egliſe ne ſe multipliaſt dans ſa Compagnie, de prier ſa Sainteté d'y nommer le ſaint Patriarche d'Ethiopie André Oviedo, dont auſſi-bien la preſence ſembloit eſtre devenuë moins neceſſaire à ce grand Eſtat, par le changement de gouvernement qui y eſtoit arrivé depuis peu de temps.

CXXIII. Il fait pluſieurs établiſſemens de ſon Ordre en Frãce & en Eſpagne & dans les Indes Occidẽtales par la protection du Roy Tres Chrẽtien & du Roy Catholique.

La pluſpart des Princes Catholiques & tous les plus grands Prélats de l'Europe, excitez par l'exemple & par les Lettres du Pape, avoient auſſi recours au Pere François pour les beſoins preſſans de leurs Eſtats & de leurs Dioceſes dans ce temps malheureux, où l'hereſie armée attaquoit de tous coſtez & de toutes les manieres, les puiſſances legitimes, ſpirituelles & temporelles.

Le P. Olivier Manare, ayãt ſceu de Pierre Koſtka Polonois, qui fut depuis Eveſque de Culme, le deſſein des Heretiques ſur la perſonne du Roy, & ſur la Ville de Paris, en donna les premiers avis Mr. de Bi-

La France qui n'avoit encore que trois ou quatre Maiſons de ſon Ordre avant ſon Generalat, luy demanda de divers endroits des Peres de cette Compagnie pour y faire de nouveaux établiſſemens, qui furent attaquez de toutes les manieres dans ces commencemens, par les perſecutions des Heretiques & des Libertins. Ils receurent cependant dés-lors, des marques fort avantageuſes de cette bonté & de cette protection, dont les Rois Tres-Chreſtiens ont toûjours honoré cette Compagnie. Le Roy Charles IX. qui crut devoir en meſme temps à leurs avis & à leur zéle, la conſervation des deux premieres Villes de ſon Royaume & celle de ſa propre perſonne, leur fit des graces tres-particulieres, & donna pluſieurs Déclarations im-

ragu: Gouverneur de Lion, fut averti par le P. Edme Augier du dessein des Heretiques sur cette ville. *Hist. de Lion. ch. 67.*

portantes en leur faveur : & le Duc d'Anjou son frere qui luy succeda depuis à la Couronne, voulut dés-lors en avoir quelques-uns à sa suite dans toutes ses glorieuses entreprises. On peut icy remarquer en passant à la gloire de nostre Saint, que ces Peres qui furent mis de sa main au service de ce Prince, luy donnerent toûjours depuis des marques d'une extrême fidelité, dans les temps mesmes que les personnes qui avoient esté les plus attachées à leur devoir, cesserent mal-heureusement de l'estre, & qu'une espece d'enchantement furieux faisoit oublier presque à tout le monde, sous pretexte de Religion, un des preceptes des plus essenciels de la nostre ; en les faisant manquer à cette obeïssance fidéle qu'on doit à son Prince, & qui est si recommandée par les Apostres, & par Jesus-Christ mesme.

Le saint General, qui avoit eu le bon-heur, avant que d'estre en cette Charge, de donner commencement à toutes les Maisons de son Ordre en Espagne, continua depuis avec le mesme soin d'en établir aux lieux où l'on en desiroit, & où elles pouvoient estre plus necessaires pour y faire connoistre & aimer Jesus-Christ. Il y estoit aidé de la faveur & de la protection Royale. Car l'Archevesque de Seville grand Inquisiteur, ne se contenta pas de faire paroître, comme nous avons dit, pour le Pere François, aprés qu'il sceut son arrivée à Rome, des sentimens tout-differens de ceux qu'il avoit témoignez auparavant. Il luy écrivit mesme, aussitost qu'il eut appris qu'on l'avoit élû General de son Ordre, pour luy declarer qu'il vouloit bastir, comme

il fit, l'Eglise du College de sa Ville Archiepiscopale, & donner aux Peres de sa Compagnie celuy d'Oviete. Le Roy Philippe qui reonnut aussi-bien-tost la fausseté de tous les soupçons qu'on avoit voulu luy donner de la conduite de nostre Saint, commença dés-lors de favoriser en toutes choses sa Compagnie en sa consideration; & il luy écrivoit souvent de sa propre main, soit pour avoir son sentiment sur des affaires de consequence pour la Religion, ou mesme pour le bon gouvernement de ses Estats, soit afin de luy demander des Peres de cét Ordre pour differens Royaumes de son obeïssance où leur secours estoit necessaire. Le Saint envoya de cette sorte diverses fois, selon son desir, plusieurs Missionnaires sur ses flotes, à la Floride, au Perou, au Mexique, & dans toutes les Indes Occidentales; & il eut le bon-heur de donner commencement à ce grand nombre de Missions & d'établissemens que ces Peres ont dans ces vastes contrées, où leur Compagnie n'avoit point encore eu d'entrée jusqu'alors, & où ils ont toûjours travaillé depuis si heureusement à la conversion des Infidéles, & à la conservation de la foy & de la pureté des mœurs, parmi les Espagnols, & parmi les nouveaux Chrestiens.

Mais ce ne furent pas ces seules contrées des pays soûmis à la Couronne d'Espagne hors de l'Europe, que le Saint ouvrit à sa Compagnie par ses soins, & par ses prieres; quoy que ce fust ceux où il avoit le plus souhaité de la voir employée, & qu'il n'eust jusqu'alors rien demandé à Dieu avec plus d'ardeur. Dom Pedre Louis de Borgia son frere, Grand-Maistre de l'Ordre

CXXIV. Il envoye des Peres de sa Compagnie en Afrique & aux Canaries.

de Monteze qui eſtoit le ſeul des Ordres militaires d'Eſpagne dont la Grande-Maiſtriſe n'avoit pas eſté unie avec la dignité Royale, ayant eſté envoyé Vice-Roy & Capitaine General des forces Eſpagnoles en Afrique, obtint de luy quelques Peres de ſa Compagnie qu'il y eſtablit pour convertir les Maures & pour aſſiſter les Chreſtiens.

Dom Barthelemy de Torrez qui fut fait Eveſque des Canaries, & qui par ſon zéle & par ſa charité rendit fortunées en effet ces Iſles qui ne l'eſtoient que de nom, voulut auſſi mener avec luy de ces meſmes Peres, & leur établir une Maiſon dans la principale de ces meſmes Iſles. Ce ſaint Prélat ſi celebre par ſa vertu & par cette doctrine, qu'on admire encore aujourd'huy dans ſes ouvrages, ayant une amitié comme fraternelle avec le Pere François, avoit auſſi de pareilles inclinations pour les vertus humbles du Chriſtianiſme. Aprés avoir long-temps refuſé cét Eveſché, dont la charge eſtoit tres-grande & tres-difficile, il ne conſentit enfin à l'accepter, qu'à condition qu'il y ſeroit ſecouru par les Jeſuites. Il en écrivit à noſtre Saint, avec des témoignages d'une eſtime pour ſa Compagnie, & d'une défiance de ſes propres forces, qu'on ne peut aſſez admirer dans un ſi grand homme, luy proteſtant, dans cette lettre qui ſe voit encore, & qui eſt un rare monument de ſon exceſſive humilité; qu'il ſe
» promettoit d'un ſeul de ces Peres plus d'avantage pour
» les peuples dont on luy donnoit la conduite, qu'ils ne
» pourroient en recevoir de trente Eveſques comme luy.
Il obtint ce ſecours qu'il demandoit avec tant d'inſ-

tance, & eut le bon-heur de finir ses jours, peu de temps aprés, dans les travaux Apostoliques, visitant toutes ces Isles, avec une ferveur infatigable, & de couronner une vie si sainte par une mort si glorieuse.

Le 2. de Février 1567.

CXXV.

Il établit les Peres de sa Compagnie dans les Isles de la domination de Portugal.

Les Habitans des Isles de la domination de Portugal, furent assistez de la mesme maniere, par les Jesuites que le Roy Dom Sebastien demanda au Pere François. Ce Saint fit presque tout d'un temps des établissemens de son Ordre à Angra, capitale de Tercere & de toutes les Isles Açores, à Funcal, & à Madere, où ces secours estoient tres-necessaires, non-seulement aux naturels du pays & aux Portugais, mais encore à toutes les nations qui aiment la navigation; parce que ce sont les passages les plus frequentez qui soient sur toutes les routes de l'Ocean.

CXXVI.

Il establit sa Cõpagnie en Pologne par les soins des Cardinaux Hosius & Commendon.

Nostre saint General eut aussi le bon-heur d'établir sa Compagnie en des Royaumes & en des Provinces de l'Europe, où les besoins des peuples la luy faisoit extrémement desirer, & où elle n'avoit jusqu'alors eu aucun accés. Deux Cardinaux qui furent par leur vertu & par leur capacité deux grandes lumieres de leur siecle, & à qui la Pologne & la Lithuanie doivent ce qu'il y a de foy & de religion dans la pluspart de leurs Villes & de leurs Provinces, crurent ne l'y pouvoir mieux conserver qu'en leur procurant ces mesmes secours, dont l'Allemagne qui leur en estoit déja en partie redevable, joüissoit depuis quelques années. Le Cardinal Commendon qui estoit ami du P. François & qui avoit déja rendu à Rome plusieurs bons offices à

ſa Compagnie, fut le premier qui fit goûter ce deſſein au Roy Sigiſmond II. & qui effaça ſi bien de l'eſprit de ce Prince, les fauſſes impreſſions qu'on luy avoit dónées de la conduite de ces Peres, qu'il devint dés-lors un de leurs Protecteurs, & leur donna beaucoup plus de marques de ſa bonté qu'il ne leur en avoit donné de ſon averſion. Il commença à les traiter de la ſorte par une déclaration tres-ample qu'il fit en leur faveur pour les recevoir dans tous ſes Eſtats avec plus d'avantages qu'ils n'euſſent oſé le deſirer. Commendon qui de Nonce qu'il eſtoit, avoit eſté en ce temps fait Legat du ſaint Siége & Cardinal, ayant eſté chargé par ce Prince de cét Acte qu'il avoit ſollicité auprés de luy, ne témoigna pas moins de joye de l'envoyer au Pere François, que noſtre Saint en eut de le recevoir.

Mais on peut dire que le Cardinal Hozius des mains duquel Commendon receut le bonnet en ce meſme temps, le jour de la feſte de ſaint Pierre & ſaint Paul, contribua d'autant-plus à l'établiſſement des Jeſuites en Pologne, qu'il y eſtoit porté, non ſeulement par le zéle qu'il avoit pour la foy & pour le bien commun de l'Egliſe, mais encore par cette tendreſſe que tout le monde eſt obligé d'avoir pour l'avantage de ſa patrie, & dont il crut donner à la ſienne une marque heureuſe en y fondant le premier College de cette Compagnie.

Ce zélé défenſeur de l'Egliſe, eſtoit un de ceux qui avoient témoigné le plus de joye, lorſque le Pere François fut élû General de ſon Ordre; parce qu'il jugea, comme on le voit dans une de ſes Lettres, que ce

choix avoit esté fait par une conduite particuliere de «
l'esprit de Dieu, non seulement pour le bon-heur de «
cette Compagnie, mais pour celuy de toute l'Eglise; «
& qu'il y avoit lieu d'esperer que tous les Dioceses de «
la Chrestienté, seroient d'oresnavant pourveus de «
Ministres également vertueux & sçavans par les soins, «
& par le zéle d'un homme si sage & si éclairé; c'est ainsi qu'il en parle dans cette Lettre. Mais comme il consideroit particulierement dans cét avantage que toute l'Eglise devoit recevoir du zéle de nostre saint General, celuy que son Diocese en pouvoit retirer, il s'appliqua aussi-tost à le luy procurer.

Divers Prelats de Pologne à l'exemple du Cardinal, & par ses conseils, écrivirent au P. François, pour faire de pareilles fondations dans leurs Dioceses, & le Roy Sigismond luy-mesme en fit quelques-unes. Estienne Bathory qui voulut aussi dés-lors opposer à l'heresie quelque Maison de cét Ordre en Transilvanie dont il estoit Vayvode, succeda depuis aux inclinations de Sigismond, aussi-bien qu'à sa Couronne; & il établit plusieurs Colleges de ces Peres, au cœur du Royaume & sur les frontieres, où la foy des peuples avoit plus de besoin d'estre soûtenuë par un pareil secours contre l'infidelité, & contre l'heresie & le schisme de leurs voisins. CXXVII.

Plusieurs Evesques de Pologne & le Vayvode de Transylvanie luy demandent des Peres de son Ordre.

Comme Catherine sœur de ce Roy, & Reyne de Suede n'avoit pas des desseins moins favorables pour l'entier rétablissement de la Religion & de la pieté en Suéde; elle s'adressa aussi au Pere François, luy demandant des Peres de sa Compagnie pour sa propre con- CXXVIII.

Il envoye des Peres de son Ordre à la Reine de Suede pour y r'établir

la vraye foy. ſolation & pour élever dans la vraye foy ſon fils Sigiſmond. Elle inſpira par ce moyen des ſentimens ſi Catholiques à ce jeune Prince, qu'il perdit depuis ce Royaume hereditaire, plûtoſt que de perdre ſa foy, dont il donna toûjours beaucoup de marques illuſtres dans ſon Royaume de Pologne, auquel ſon merite l'avoit élevé. Cette vertueuſe Reine eut auſſi la joye de voir le Roy Jean III. ſon Epoux, reconcilié à l'Egliſe par ces meſmes Peres que noſtre Saint luy avoit envoyez, & auſquels elle procura un établiſſement, qui ſervit à la converſion d'un tres-grand nombre d'Heretiques, & qui euſt encore fort contribué à rétablir entierement la foy & la pieté dans ce Royaume-là, ſi ce Roy avoit eu dans ſes bonnes reſolutions autant de conſtance & de fermeté qu'il ſe l'eſtoit promis, & qu'il l'avoit promis à Dieu meſme.

CXXIX. Il établit pluſieurs Maiſons de ſon Ordre, dans les Eſtats de la pluſpart des Souverains d'Alemagne & d'Italie.

Le Pere François établit encore des Maiſons de ſa Compagnie dans les Eſtats de Charles Archiduc d'Auſtriche. Ce Prince fut porté à la deſirer par les conſeils d'Albert Duc de Baviere ſon beau-pere, qui avoit des bontez extrêmes pour les Jeſuites, & qui voulut, en leur fondant des Colleges dans ſes Villes principales, aprendre à toute l'Europe par une Declaration qui fut publiée par ſon ordre, qu'il uſoit envers eux de cette liberalité, parce qu'il croyoit leur avoir, aprés Dieu, la principale obligation de la conſervation de la Religion de ſes anceſtres dans la Baviere. Tous les autres Electeurs Catholiques, & les autres Princes d'Allemagne, s'adreſſoient à noſtre Saint, pour procurer de pareils avantages à leurs Eſtats.

Les

Les Souverains d'Italie faiſoient la meſme choſe de leur coſté. Les Ducs de Savoye, de Toſcane, de Mantoüe, & de Ferrare, luy demanderent durant ſon Generalat des Peres de ſa Compagnie, pour diverſes villes de leurs Eſtats, & les Republiques de Veniſe & de Gennes, témoignerent auſſi alors de pareils deſirs, que Dieu parut favoriſer d'une façon ſurprenante & tout-à-fait merveilleuſe, inſpirant tout-d'un-coup à des Communautez entieres toutes compoſées d'un grand nombre d'Eccleſiaſtiques conſiderables par leur vertu & par leur capacité, de changer d'un commun conſentement la penſée qu'ils avoient eüe de faire un nouvel Ordre, en celle de ſe donner à celuy des Jeſuites qu'ils voyoient ſi ſainctement occupé au ſervice de l'Egliſe, & favoriſé de tant de graces du Ciel ſous la conduite de leur ſaint General.

Pluſieurs de ces meſmes Souverains, & pluſieurs autres des plus grands Seigneurs de la Chreſtienté, écrivoient encore tres-ſouvent à noſtre Saint, non ſeulement pour luy demander ainſi des Peres de ſon Ordre, mais auſſi pour avoir ſon conſeil ſur des affaires importantes qui regardoient la gloire de Dieu & leurs obligations dans le gouvernement des peuples que la divine Providence leur avoit ſoûmis; ou pour avoir recours à ſes prieres dans les beſoins de leurs Eſtats ou de leurs Maiſons. Deſorte que ſi S. Athanaſe admiroit autrefois que l'Empereur Conſtantin euſt écrit à S. Antoine dans ſon deſert, pour le prier de le recõmander à Dieu, nous pouvons bien auſſi rapporter comme une choſe merveilleuſe que tant de perſonnes Royales & que tous les

CXXX. Il eſt obligé de répõdre de ſa main à pluſieurs Souverains qui ſe recommandent a ſes prieres.

puissans Souverains de la Chrestienté ayent voulu écrire eux mesmes à nostre Saint, avec une extrême confiance, exprés pour le conjurer de se souvenir d'eux dans les sacrifices & dans les prieres qu'il offroit à Dieu. Cependant ces lettres qu'il recevoit d'eux estant écrites de leur propre main, il estoit aussi obligé de leur faire réponse de la sienne. Desorte que ce soin estant joint aux affaires que luy donnoit le gouvernement de sa Compagnie, il estoit obligé d'oster à son repos & à sa santé le temps necessaire, parce qu'il aimoit toûjours mieux faire de ces sortes de pertes, que de rien retrancher du temps qu'il avoit accoûtumé d'employer à l'oraison.

CXXXI. Son application à exciter & à perfectionner sa Compagnie par plusieurs saintes pratiques.

L'application qu'il avoit à accroistre sa Compagnie dans tous les pays du monde, ne diminuoit rien de celle qu'il avoit à la perfectionner, & à donner à toutes les parties qui la composoient une forme stable, qui servist à perpetuër les fruits que l'Eglise en devoit recevoir. Il y augmenta le temps que chacun estoit obligé de donner à l'oraison, il y publia des regles saintes & toutes tirées des maximes de l'Evangile, pour épurer tous les emplois de cét Ordre, & animer d'une charité uniforme tant de personnes si diverses dans une si grande multitude d'occupations differentes ; il en retrancha tout ce qui eust pû le moins du monde y introduire le relaschement, ou y ralentir la premiere ferveur ; & l'on peut dire qu'il eut le bonheur non seulement d'y augmenter cet esprit de zéle pour la gloire de Dieu & pour le salut du prochain, qui y avoit paru dés le commencement ; mais de le rendre encore en quelque façon immortel, & d'en

aſſurer la perpetuëlle continuation dans les ſiecles à-venir par pluſieurs ſaintes pratiques qu'il y inſtitua, & qui ſont tres-propres à conſerver tout le corps, en renouvellant en differentes manieres la pieté des particuliers, & en rallumant en eux l'ardeur de leur vocation. Il y exhortoit ſouvent de vive voix dans les maiſons de ſa Compagnie à Rome, tous ceux dont ſa charge le rendoit reſponſable à Dieu, par des diſcours tout-pleins de cette eloquence vive & touchante que le ſaint Eſprit ſeul peut enſeigner, & qui a moins de ſoin de plaire à l'oreille que de ſe faire ſentir au cœur.

Il ſuppléoit meſme par ſes Lettres à la vive voix pour porter tous les autres qu'il ne pouvoit viſiter en perſonne, à la meſme ferveur toutes les fois qu'il le jugeoit neceſſaire. De ſorte qu'il ne ſe peut rien voir de plus animé d'une charité ardente, & d'une devotion tendre, ni qui paroiſſe plus inſpiré que tout ce qui nous reſte de ces lettres, ſoit qu'il les écriviſt à des particuliers, ſoit qu'elles fuſſent generales & qu'elles s'adreſſaſſent à toute ſa Compagnie.

CXXXII. Il apprend la mort glorieuſe de pluſieurs Peres qu'il avoit envoyez au Breſil, & il les invoque avec confiance.

Mais il n'eut pas ſeulement le bon-heur par ſes ſoins, & par ſon application infatigable, d'augmenter & de perfectionner ſa Compagnie ſur la Terre, comme nous le venons de dire; il eut encore celuy de la voir augmentée & couronnée dans le Ciel, par la glorieuſe mort de pluſieurs de ſes freres, qui répandirent de ſon temps leur ſang pour la défenſe de la foy. Il y en eut ſur tout quarante, que le Roy Dom Sebaſtien avoit demandez au Saint, pour les envoyer au Breſil

travailler à l'établissement de nostre sainte foy dans ces belles & grandes Provinces, qui dépendent de la Couronne de Portugal. Ils receurent en chemin de la main des Corsaires Heretiques, la Couronne qu'ils alloient chercher parmi des Barbares & des Infidéles moins cruëls, & moins passionnez contre les Predicateurs de l'Evangile, que ne l'estoient ces deserteurs de l'Eglise. Dieu fit connoître en Espagne à sainte Therese, qui avoit un parent dans cette heureuse troupe, leur mort glorieuse, en mesme temps qu'ils l'enduroient sur mer, au delà des Canaries, & le Portugal attend avec impatience que le saint Siege ait prononcé, pour rendre en public à ces ames bien-heureuses le culte qu'il croit leur devoir, & que plusieurs personnes leur rendent déja en particulier.

Nostre Saint General ressentit moins de douleur de la perte, de tant d'excellens sujets qui estoient si necessaires à sa Compagnie pour la conversion des Infidéles; qu'il n'eut de joye de la voir excitée par de si grands exemples, & fortifiée par un si grand nombre de nouveaux protecteurs dans le Ciel. Il joignit souvent l'offrande de son cœur à celle de ces genereux Martyrs, priant Dieu de prendre le sang des defunts en sacrifice, pour ceux qui avoient encore à combattre sur la terre. Il les invoquoit mesme avec beaucoup de tendresse, & demandoit à Dieu par leur intercession la conversion des Infidéles & des Heretiques, aussi bien que toutes les graces qui estoient necessaires à ceux de son Ordre, pour se bien acquiter d'un aussi saint employ, que l'estoit celuy auquel il les avoit destinez.

Pendant qu'il s'appliquoit ainsi à avancer la gloire de Dieu en tant de sortes differentes, & à perfectionner & à accroître la Compagnie de Jesus; Dieu le perfectionnoit aussi luy-mesme toûjours en diverses manieres. Il le fit principalement l'an 1569. par une longue & dangereuse fiévre, qui estoit accompagnée de beaucoup de douleurs, & que le Saint endura avec une patience & une resignation digne de son courage & de la grace de celuy qui fortifie ses serviteurs par l'infirmité. Il receut, durant cette maladie, plusieurs faveurs tres-particulieres de la sainte Mere de Dieu, dont il souhaitoit extrémement d'aller luy rendre graces à Lorette, comme il le luy avoit promis par un vœu exprés. Tous les Peres de sa Compagnie qui estoient à Rome l'en détournerent de tout leur possible, non seulement, parce que tout malade qu'il estoit, il les animoit & les fortifioit dans le chemin de la vertu, & qu'il leur sembloit que sa presence leur estoit absolument necessaire, mais encore parce que les Medecins ne doutoient point que ce voyage n'achevast de le consommer, & qu'il ne luy fust mortel. Mais le Saint qui estoit gouverné par d'autres lumieres bien plus certaines que celles de la Medecine, aima mieux suivre la loy de l'hóme interieur, qui le pressoit d'accomplir tout ce qu'il avoit promis à Dieu que les regles de cét art; & la suite fit voir qu'il ne s'y estoit pas mépris. Il commença en effet de se mieux porter aussitost qu'il fut parti, & sa fiévre diminuant ensuite chaque jour, il s'en trouva entierement quitte en arrivant à la sainte Chapelle. Il se crut d'autant plus obligé d'employer utile-

CXXXIII. Il est gueri d'une longue maladie, par l'intercession de la Bien-heureuse Vierge qu'il va en remercier à Lorette.

ment la vie & la ſanté qui venoit de luy eſtre renduë, qu'il croyoit devoir cette grace à l'interceſſion de la ſainte Vierge. Il l'en remercia comme d'un bien-fait qu'il pourroit rendre plus grand & plus précieux à proportion du bon uſage qu'il en feroit.

CXXXIV. Sa gueriſon l'excite à de nouvelles ferveurs & à la retraite.

Conſiderant ce reſte de vie, comme un temps de penitence que la miſericorde Divine luy avoit accordé pour renouveller ſa ferveur, & pour reparer toutes les negligences & toutes les fautes dont il ſe croyoit coupable devant Dieu; il retourna à Rome dans cette penſée, & avec des deſirs ardens de recommencer comme une nouvelle courſe dans le chemin de la perfection. On vid à ſon arrivée ces nouveaux accés de ferveur & de zéle, par la maniere encore plus enflammée dont il entretenoit les Peres de ſon Ordre, ſur les obligations d'une vocation auſſi ſainte que la leur, par les lettres qu'il écrivoit de tous coſtez, à ceux qui eſtoient dans les emplois les plus difficiles, & les plus importans au public, & par le ſoin qu'il avoit d'aider & de fortifier tout le monde dans le chemin de la vertu. Mais on s'en apperceut encore au ſaint empreſſement qu'il avoit de ſe dérober au commerce du monde, & de quitter Rome pour avoir des entretiens plus libres & plus aſſidus avec Dieu. Le ſentiment des Medecins, s'accordoit avec ce deſir qu'il avoit de la ſolitude, & ils le menaçoient d'une rechute plus dangereuſe s'il paſſoit l'eſté dans Rome. Il fut donc obligé, quelque mépris qu'il euſt pour ces ſortes de conjectures, de ceder aux inſtantes prieres des Peres dont il prenoit conſeil, qui le conjurerent d'aller paſſer

les mois des grandes chaleurs à Tivoli. Eſtant là délivré de ce grand nombre de viſites qu'il ne pouvoit éviter à Rome, il trouvoit plus de temps pour recevoir les viſites du Ciel, & pour en profiter; & quoy qu'il ne retranchaſt rien de celuy qu'il devoit aux beſoins de ſa Compagnie, & aux obligations de ſa Charge, il luy en reſtoit pourtant encore pour travailler avec plus d'application à ſa propre perfection dans cette ſainte retraitte.

CXXXV. Il craint de ſe mal acquiter des devoirs de ſa charge & tâche de s'en démettre. 1570.

Sa ſanté s'y eſtant un peu reſtablie, il en revint bientoſt avec de nouvelles forces à Rome, où il viſita tout de nouveau toutes les Maiſons que ſa Compagnie avoit en cette Ville-là, obſervant avec une application entiere, & avec des veuës qui ne pouvoient venir que du Ciel, les beſoins de chaque maiſon & meſme de chaque particulier, & y ſubvenant avec une charité & une tendreſſe de Pere. Mais comme il ne s'oublioit pas luy-meſme, dans le ſoin plein de zéle & de charité qu'il avoit de tous les autres; il eſtoit auſſi dans une crainte continuëlle que ſes pechez n'empeſchaſſent l'effet des graces du Ciel ſur ſes freres, & ne rendiſſent toutes ſes peines inutiles. C'eſt pourquoy ne s'eſtant pas contenté de faire avec plus d'exactitude que jamais une reveuë generale ſur luy meſme & ſur toute ſa vie paſſée, comme il avoit coûtume de faire tous les ans le jour meſme qu'il avoit eſté élû General, examinant avec ſoin toutes les fautes qu'il croyoit avoir commiſes, & rendant un compte rigoureux à la juſtice de Dieu, de la gloire qu'il avoit dû luy procurer par tous les talens & par toutes les graces qu'il en avoit receuës: il voulut encore que

ceux qui l'aſſiſtoient dans le gouvernement de ſon Ordre l'aidaſſent auſſi à faire cette recherche, où il craignoit que l'amour propre, dont il crût toûjours ſe devoir uniquement défier, ne luy cachaſt ce qu'il luy eſtoit le plus important de ſçavoir. Ce fut un grand ſujet de confuſion à ces Peres qu'il avoit aſſemblez exprés de le voir proſterné devant eux, en les conjurant avec une humilité profonde & ſincere, par l'amour de leur Maître & de leur Sauveur, qui les avoit unis d'un lien ſi étroit de charité, de ne luy rien celer de tout ce qu'ils avoient remarqué en luy, qui euſt beſoin d'eſtre corrigé; ſoit pour ce qui regardoit ſa propre perſonne, ſoit pour ce qui touchoit les obligations de ſa charge. Comme ces Peres qui n'avoient que des ſujets continuëls d'admirer ſa vertu, ne le pûrent pas fort ſatisfaire, il les ſupplia la larme à l'œil, que s'ils avoient de la peine par une fauſſe douceur & par une retenuë qui luy eſtoit tres-deſavantageuſe, à le reprendre & à le corriger de bouche, ils le fiſſent du moins par écrit, aprés avoir prié Dieu de leur dóner la lumiere & le zéle neceſſaire pour cela; qu'ils ne luy refuſaſſẽt pas un ſecours dont il avoit tant de beſoin, & qu'ils penſaſſent qu'ils eſtoient obligez de luy rendre cét office de charité, s'ils avoient pour leur Compagnie le zéle que leurs charges devoiẽt leur donner plus qu'à tous les autres du meſme Ordre.

Il avoit ſouvent recours à eux de cette ſorte, & les prioit de l'obſerver de prés, pour ne luy rien laiſſer échapper dont il dûſt rendre compte à Dieu. Mais il y regardoit luy-meſme de trop prés, pour avoir beſoin d'y eſtre aidé par aucun autre. Cette attention continuelle

tinuëlle qu'il avoit ſur luy-meſme & ſur ce grand nombre de fautes dont il ſe croyoit coupable, luy faiſoit toûjours craindre que la gloire de Dieu, que le bien des ames & le ſalut du prochain, & que ſa propre perfection ne ſouffriſſent de ce qu'il occupoit une Charge, dont il luy ſembloit que tout autre ſe fuſt acquitté avec plus de fidelité & plus de capacité que luy. Son âge, ſes infirmitez, ſon amour pour l'oraiſon & pour la retraite, qu'il ne pouvoit pleinement ſatisfaire dans le grand nombre de ſoins & d'occupations que ſa charge luy donnoit, & l'exemple de ſes deux ſaints Predeceſſeurs, qui avoient tâché de s'en démettre, contribuoient encore beaucoup à luy faire deſirer une vie particuliere, où il n'euſt à répondre à Dieu que de luy-meſme, & à ne travailler qu'à ſa propre perfection. Il avoit ſouvent roulé dans ſon eſprit ce deſſein: mais le peu d'eſperance qu'il avoit d'y reüſſir, l'empeſchoit de tenter une choſe au ſuccés de laquelle il ne voyoit aucun jour. Il crut enfin que l'aſſemblée des Députez que toutes les Provinces de ſa Compagnie ont coûtume d'envoyer à Rome tous les trois ans, pour y voir en commun tout ce qui peut contribuër à conſerver & à augmenter la ferveur de l'eſprit de l'Evangile dans leur Ordre, ſeroit une occaſion favorable d'y faire agréer ſa démiſſion. Il eſpera, en leur repreſentant encore ſon incapacité, ſa vieilleſſe, & ſes infirmitez, leur perſuader non ſeulement de trouver bon qu'il fiſt une autre aſſemblée plus nombreuſe, telle quelle doit eſtre ſelon leurs conſtitutions, pour élire un nouveau General, mais que leur zéle meſme pour le bien com-

mun de leur Compagnie, & pour la gloire de Dieu leur feroit desirer ce changement aussi ardemment qu'à luy-mesme.

Mais son humilité relevant encore l'admiration que ces Peres avoient tous pour sa vertu, n'estoit pas un moyen fort propre, pour en obtenir ce qu'il leur demandoit avec tant d'instance. Ils avoient l'experience en sa personne & en celle de saint Ignace, que l'ardeur du zéle peut suppléer à la langueur du corps, & à la foiblesse de l'âge, & qu'il y a toûjours un extrême avantage d'estre gouverné par un Saint, qui est du moins exempt de tous les defauts, dont se ressent infailliblement le gouvernement de ceux qui ne sont pas assez maistres de leurs passions. Ils louërent son zéle à imiter l'humilité de saint Ignace & du Pere Lainez; mais ils le prierent de trouver-bon qu'ils s'y opposassent comme ils s'estoient opposez à la leur; & ils adjoûterent tant de raisons pressantes pour le détourner de son dessein, que si elles ne le persuaderent pas qu'il ne pouvoit en conscience tenter une pareille entreprise, comme ils le luy disoient, elles luy firent du moins perdre l'esperance d'y reüssir.

CXXXVI. Le Pape Pie V. le nomme pour accompagner le Cardinal Alexandrin son neveu dans les Legations de France, d'Espagne

Mais bien-loin de pouvoir quitter sa charge, il se trouva peu aprés encore plus détourné de cette retraite qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, par de grandes affaires & par des voyages, où il acheva de consumer ce qui luy restoit de forces & de vie. Les Turcs profitant, à leur ordinaire, de la mauvaise intelligence des Princes Chrestiens, & de la fureur des Heretiques, qui occupoient par des guerres intestines toutes les forces

des Eſtats les plus capables de défendre l'Egliſe, s'é-toient preſque entierement emparez de l'Iſle de Chy-pre, & menaçoient par de nouveaux armemens, l'Italie & la Sicile d'une prochaine ruine. Le Souverain Pontife, dont le zéle eſtoit encore plus grand que tous les malheurs qui affligeoient la Chreſtienté, avoit déja par ſes ſoins, avancé & conclu avec le Roy d'Eſpagne & les Venitiens cette ligue, dont la fameuſe victoire de Lepante fut un grand fruit, mais dont on euſt ſans doute tiré des avantages beaucoup plus conſiderables, ſi le ſaint Pape euſt pû communiquer aux chefs des troupes liguées, l'ardeur de la charité qui brûloit dans ſon cœur, & qui luy avoit fait ſolliciter cette ligue avec tant de ſoin. Il n'avoit pas ſeulemenr deſſein de repouſſer les efforts des Barbares, mais il ne deſeſperoit pas meſme de les perdre & de les opprimer par une plus grande ligue, qu'il vouloit tâcher de moyenner. Il nomma, dans ce deſſein, deux Legats pour envoyer aux premieres Puiſſances de l'Europe, qui ne s'eſtoient pas départies de l'obeïſſance du ſaint Siege, & qu'il eſperoit engager dans une ſi pieuſe entrepriſe.

& de Portugal.

Le Cardinal Commendon, qui avoit déja manié avec beaucoup de ſuccés, tant de negociations importantes dans les païs du Nort, fut choiſi pour aller vers l'Empereur & le Roy de Pologne; & le Cardinal Alexandrin petit-fils de la ſœur du Pape, & qui eſtoit le ſeul de tous ſes parens, que ſa Sainteté avoit jugé digne d'eſtre élevé à une fortune conſiderable, fut deſtiné à la Legation de France, d'Eſpagne, & de Portu-

gal. Si le Pape témoigna combien il prenoit à cœur les affaires dont il devoit charger ce Cardinal, par ce choix d'une personne d'un merite si extraordinaire, qu'il consideroit si particulierement, & qui luy estoit si necessaire pour l'aider & le soulager dans le gouvernement de l'Eglise ; il le fit encore par le grand nombre de personnes de merite & de Prelats sages & habiles, dont il voulut que le Legat fust accompagné; puisque six de ce nombre, furent depuis Cardinaux, & qu'il y en eut un qui fut mesme élevé à la dignité souveraine de l'Eglise. Comme sa Sainteté avoit desiré que le Pere François Tolet qui estoit son Prédicateur, & qu'elle consideroit & cherissoit extrêmement, accompagnast le Cardinal Commendon ; elle souhaitoit fort aussi, que son Neveu menast avec luy le Pere François de Borgia, & qu'il suivist son conseil dans toutes les affaires dont il seroit chargé : de sorte qu'elle faisoit presque dépendre de là tout le bon-heur & tout le succés de cette Legation. Ayant donc fait venir le Saint, Elle luy dit qu'elle sçavoit quel estoit son crédit auprés des Rois d'Espagne & de Portugal, & auprés de leurs principaux Ministres, & que s'il avoit assez de santé pour faire encore de si longs voyages, son service luy seroit fort necessaire à la Cour de ces deux Princes. Elle luy expliqua en mesme temps le dessein de la Legation, & les affaires importantes au bien de l'Eglise qui s'y devoient traiter, & qui luy faisoient desirer qu'il pust y aller avec son Neveu.

Le Pere François répondit au saint Pape, apres l'avoir humblement remercié de la confiance dont il

l'honoroit, qu'il auroit toûjours assez de forces & as- «
sez de santé pour obeïr à sa Sainteté, & qu'il ne pour- «
roit avoir de plus grande joye à la fin de sa vie, que «
de la perdre pour l'amour de celuy de qui il l'avoit «
receuë, & pour le service de son Eglise. Mais le Pere Polanco que le Pere François avoit mené avec luy, prit la liberté de representer à sa Sainteté, l'interest que sa Compagnie avoit à la conservation de son General, & combien elle devoit apprehender ce voyage, pour lequel il sembloit impossible qu'une santé aussi ruinée que la sienne par des austeritez & des maladies pust jamais suffire. Ce bon Pape fit paroître sa tendresse & son estime pour le Saint, en témoignant combien sa santé luy estoit chere: on le vid balancer sur la resolution qu'il devoit prendre, & avoir l'esprit partagé entre la crainte qu'il avoit de le trop exposer, & l'esperance des services importans qu'il en attendoit dans cette Legation. Mais enfin revenant tout-d'un-coup de cette irresolution, il dit, que s'agissant d'affaires «
d'une si grande consequence, au succés desquelles il «
jugeoit le P. François absolument necessaire, il vouloit «
accepter sa bonne volonté, sans mettre sa vie en dan- «
ger; & qu'il donneroit pour cela de si bons ordres «
afin de luy adoucir toutes les incommoditez du che- «
min, que sa santé n'en pourroit recevoir d'alteration. «
Le Pere connoissoit mieux que personne, le peril auquel il alloit s'exposer, mais il se soûmit, sans hesiter le moins du monde, à l'ordre du Pape; & mettant toute sa confiance en nostre Seigneur, qui avoit donné cette pensée à son Vicaire, il disoit à ceux qui admi-

roient ſon humilité, ſon obeïſſance, & le mépris genereux de la vie qu'il faiſoit paroître en cette occa-
» ſion ; que Dieu avoit la bonté d'adoucir les choſes les
» plus difficiles & les plus penibles, quand on les faiſoit
» par un vray eſprit d'obeïſſance, & que s'il avoit de la
» peine dans ce voyage, il auroit encore plus de plai-
» ſir d'y accomplir la volonté de Dieu & celle du ſouve-
» rain Pontife. Il termina promptement toutes les affaires qui reſtoient à achever dans l'aſſemblée des Députez de ſon Ordre, & ſe tint preſt à partir avec
1571. le Legat à la fin de Juin, aprés avoir receu la benediction de ſa Sainteté.

CXXXVII. Il fait ſaintement ſes voyages avec le Legat donnãt beaucoup de temps à la priere.

Il menoit avec luy quelques Peres de ſa Compagnie qui avoient eſté Députez d'Eſpagne & de Portugal, à leur derniere aſſemblée, & qui retournoient alors en leurs Provinces. Le Pere les avoit invitez de ſe joindre à luy dans ce voyage, pour le faire plus ſaintement avec eux. Et il partagea de telle ſorte leurs heures dans le chemin, qu'il n'y en avoit aucune qui ne fuſt deſtinée à quelque exercice de pieté ; ſi bien que tout le jour ſembloit eſtre pour eux une oraiſon perpetuëlle. Le Legat ayant admiré cette maniere de voyager, voulut auſſi l'imiter, & donna ſoin à un vertuëux Prélat qui fut depuis Cardinal, d'établir ce meſme ordre parmi tous les Eccleſiaſtiques de ſa ſuite.

François Marie Tauruſio.

CXXXVIII Il eſt receu avec beaucoup de joye des peuples de Catalogne & fait du

Ils paſſerent de cette façon par diverſes Provinces de l'Italie, & de la France, à l'entrée de laquelle ils furent receus par une nombreuſe eſcorte que le Roy Tres-Chreſtien Charles IX. avoit envoyée au Legat ſur la frontiere d'Italie, & qui le conduiſit juſques ſur

celle d'Eſpagne. Il eſt aiſé de juger avec quelle joye le Saint fut receu dans la Ville de Barcelonne, pour peu qu'on ſe ſouvienne des marques qu'il y avoit laiſſées de ſa bonté, de ſa magnificence, & de ſon équité, durant qu'il y avoit eſté Vice-Roy de Catalogne. L'opinion admirable que ces peuples avoient euë dés-lors de ſa ſainteté, s'eſtoit accruë depuis par la renommée de toutes les merveilles de la vie qu'il avoit menée en Eſpagne & en Italie: mais en le voyant, ils trouverent encore en luy beaucoup plus de choſes dignes de leur admiration & de leurs reſpects qu'ils ne s'en eſtoient imaginez. Sa modeſtie, ſur tout, ſon humilité, & toutes ces autres vertus douces qui ornent d'autant-plus les perſonnes de naiſſance, que leur qualité ſemble d'avantage les en éloigner, faiſoient tant d'impreſſion ſur tous les eſprits, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de le voir; les petits & les grands eſtant également piquez de cette loüable curioſité. Cette opinion qu'on avoit de ſa vertu, rendit facile un accommodement entre tous les Chapitres de Chanoines de Catalogne, & les Officiers Royaux, duquel on avoit deſeſperé juſqu'alors, un grand Eveſque que le Pape avoit nommé pour ſon Commiſſaire dans cette affaire, y ayant long-temps travaillé tres-inutilement. Mais les parties fortement perſuadées que s'il y avoit de la juſtice dans leur cauſe, elle ne pouvoit eſtre en de meilleures mains qu'en celles du Pere, & le conſiderant comme un Ange venu du Ciel, pour rétablir la paix entr'eux, & pour l'édification publique, s'accorderent à le choiſir pour arbitre, & virent en peu

bien à Barcelonne.

L'Eveſque de Majorque & Minorque.

d'heures cette affaire si longue & si épineuse, terminée à leur commune satisfaction, par la sagesse de cét homme éclairé du Ciel.

CXXXIX. Il reçoit sur la frontiere de Catalogne des Lettres & des civilitez du Roy & de tous les grands d'Espagne.

Dom Ferdinand de Borgia sixiéme enfant du Saint.

Le Roy Dom Philippe fit paroître de fort grands égards pour le Saint, faisant choix de Dom Ferdinand de Borgia son fils, qui fut depuis Grand Maître de la Maison de l'Imperatrice Marie, femme de Maximilien, & sœur du Roy Philippe II. pour aller recevoir le Legat sur sur la frontiere en Catalogne, & écrivant au Pere par ce mesme Seigneur, une Lettre toute pleine de témoignages d'estime & de bonté.

Le Cardinal Dom Jacques d'Espinoze, Evesque de Siguença, President du Conseil Royal de Castille & Grand Inquisiteur, qui avoit le maniment de toutes les affaires sous le Roy Dom Philippe, & une autorité presque égale à la Royale, & Dom Ruys Gomez de Sylve, Prince d'Eboly, qui sans avoir autant de part aux affaires, n'en avoit pas moins dans la faveur du Prince, luy firent aussi faire de leur part toutes sortes d'honnestetez, & le traiterent par les Lettres qu'ils luy écrivirent avec des marques de confiance & d'amitié, & avec une espece de respect, que le rang qu'ils tenoient auprés du Roy, les dispensoit de rendre à aucun autre. Tous les autres Ministres, & les principaux Seigneurs de la Cour en firent de mesme, & l'humilité du Saint n'eut pas peu à souffrir des honneurs qu'il recevoit de tous costez.

Mais il en receut encore de plus grands à-mesure qu'il entroit plus avant dans l'Espagne, & il sembloit que tout le monde voulust s'y interesser à l'envi, à

relever l'éclat de ſa vertu, autant qu'on avoit tâché de l'obſcurcir dix ans auparavant; & que la Providence de Dieu priſt plaiſir à réparer par un retour ſi glorieux, & par cette eſpece de triomphe, la honte de ſon départ, que la calomnie avoit fait paſſer pour la fuite d'un homme qui ſe ſentoit coupable. Et afin que rien ne manquaſt à cette ſorte de reparation d'honneur, & que ſa patience à ſouffrir la perſecution injuſte & les maledictions des hommes fuſt recompenſée, meſme dés cette vie, par des benedictions du Ciel toutes contraires; ſes Ouvrages qu'on avoit autrefois cenſurez indirectement à l'Inquiſition pour le décrier, non ſeulement furent depuis approuvez à Rome par un jugement plus autentique: mais les Inquiſiteurs d'Eſpagne meſme ne s'eſtant pas contentez de les approuver auſſi, voulurent que tout le monde ſceuſt l'eſtime qu'ils en faiſoient. Ils les firent exprés traduire en Latin à ce deſſein, & les faiſant eux meſmes rimprimer, ils y honorerent d'éloges magnifiques qu'ils firent mettre au commencement du Livre, la ſainteté de l'Autheur, & la pureté de ſa doctrine. *2. Reg. 16.*

Comme il ne put éviter en Catalogne la foule des perſonnes de qualité qui venoient le ſaluër, & qui ne luy rendoient pas de moindres reſpects que s'il euſt encore eſté leur Vice-Roy; il ne luy eſtoit pas plus facile d'empeſcher qu'on luy rendiſt de grands honneurs dans le Royaume de Valence, où ſes enfans, ſes freres, & la pluſpart de ſes autres plus proches parens, avoient leurs plus grands établiſſemens. Ils furent au devant de luy, avec un équipage dont

la magnificence marquoit aſſez leurs ſentimens. Ce fut un ſpectacle qui attendrit tout le monde de voir Dom Charles Duc de Gandie ſon fils aiſné, & un autre de ſes enfans, avec le Marquis de Lombay ſon petit fils, mettre pied à terre au moment qu'ils l'apperceurent, ſe proſterner à ſes pieds, pour luy demander ſa benediction, & les arroſer des larmes que leur joye & leur tendreſſe leur faiſoit verſer en abondance. On euſt dit que tous les autres Seigneurs de marque eſtoient auſſi ſes enfans, tant ils faiſoient tous paroître de veneration pour le Saint & de joye de le poſſeder. Mais l'humble ſerviteur de Dieu les envoyant auſſi-toſt pour ſaluër le Legat, s'échappa cependant par des chemins écartez, pour ſe rendre avec les Peres de ſon Ordre qu'il avoit avec luy dans leur maiſon de Valence. Il croyoit n'y trouver que ſes chers freres & ſes chers enfans, ſelon Jeſus-Chriſt, qu'il n'aimoit pas moins que ſes freres ſelon le ſang, & dont auſſi il n'eſtoit pas honoré avec moins de reſpect, ni cheri avec moins de tendreſſe. Mais il s'y trouva attendu par une foule incroyable de peuple qui vouloit avoir la conſolation de le voir; & preſque toutes les Dames de qualité du Royaume s'eſtoient renduës à l'Egliſe de ces Peres dans ce meſme deſſein.

CXL. Il prêche à Valence, à la priere du S. Archeveſque Dõ Jean de Ribere, & y fait beaucoup de fruit.

A-peine ſe fut-il délivré de tout ce grand monde, que Dom Jean de Ribere, Patriarche d'Antioche & Archeveſque de Valence, vint accompagné de ſon Chapitre, pour luy rendre une viſite de ceremonie. Il luy en rendit enſuite autant qu'il put de plus particulieres, durant le peu de temps que le Legat ſéjourna

en cette Ville-là. Ce Prélat estoit un digne successeur de saint Thomas de Ville-neuve, il avoit comme luy une foy, un zéle, & une charité qui le faisoient admirer de toute l'Espagne, & qui attireront apparemment bien-tost à sa memoire, les mesmes honneurs qu'on rend à celle de son Predecesseur, les procés verbaux pour sa beatification, ayant déja esté faits à ce dessein. La vertu est entre les Saints, un charme merveilleux qui unit leurs cœurs par le lien de la Grace, plus promptement & plus fortement que toutes les sympathies naturelles, & que toutes les amitiez du monde. Celle qui estoit entre le Pere François, & le Patriarche, & leurs entretiens particuliers, firent sans doute leur plus douce consolation durant tout ce temps.

Quelque las du voyage, & quelque foible que fust le Saint, il ne put refuser à ce bon Prélat, un sermon qu'il luy demandoit, pour faire part à son troupeau, de l'édification qu'il recevoit en son particulier de ses discours. Toutes les personnes de qualité non seulement de la ville, mais de tout le Royaume estoient accourues pour l'entendre; & l'Eglise Cathedrale où il prêcha, se trouva toute pleine d'auditeurs déja bien disposez par les sentimens que leur donnoit l'exemple du Prédicateur. Son discours fut si touchant, & fit tant d'effet sur les esprits, que le vertuëux Prélat desirant en rendre les fruits plus durables, voulut qu'il fust mis en lumiere. On le voit encore imprimé, mais on ne peut y voir toute cette éloquence divine que la vive voix, l'air & la maniere devote, & le visage enflammé

d'un homme de cette qualité devenu pauvre pour Jesus-Christ, y adjoûtoient pendant qu'il le prononçoit.

Le Pere fut un Ange de paix à Valence, comme il avoit esté à Barcelonne & il y termina un grand different, entre l'Université & les Ordres Religieux, qui duroit depuis plusieurs années, & qui s'estoit augmenté par les soins que le Comte de Benevent, Vice-Roy de Valence, & le Saint Archevesque avoient souvent pris pour le terminer.

CXLI. Il refuse d'aller à Gandie.

Aprés que le Legat eut esté quatre jours à Valence, il en partit pour prendre le chemin de Madrid. Le P. François en partit aussi en mesme temps: mais il prit des chemins differens & plus écartez, pour éviter le bruit & la magnificence des receptions, & pour aller autant qu'il pourroit loger aux Maisons de sa Compagnie. Tous ses proches n'ayant pû obtenir de luy qu'il allast à Gandie qui n'est éloignée que de huit ou neuf lieuës de Valence, ses anciens vassaux accouroient en foule pour le voir, & les chemins par où il devoit passer, estoient tout bordez de ces peuples qui l'attendoient pour se jetter à ses genoux, & pour luy demander sa benediction.

CXLII. Il reçoit un accueïl favorable du Roy d'Espagne, & l'entretient familierement de plusieurs choses im-

Il arriva à Madrid en mesme temps que le Legat, & fut avec luy au Palais à sa premiere audience de ceremonie. Le Roy Dom Philippe témoigna en le voyant une joye extraordinaire, qu'il fit encore depuis paroître en plusieurs autres rencontres, & toutes les fois qu'il l'entretenoit: De sorte qu'on eust dit qu'il avoit oublié cette gravité qui luy estoit ordinaire, tant il faisoit de

caresses au Saint, qu'on ne luy voyoit jamais faire à aucun autre. Le Pere se servit de cette familiarité & de cette confiance dont son Roy l'honoroit, non seulement pour l'entretenir comme Ministre de sa Sainteté, & comme principal Conseiller du Legat, des affaires de la Legation, dont je ne diray rien icy, puisque personne ne les ignore; mais encore afin de le porter à plusieurs saintes entreprises pour le salut des ames de ses sujets, & pour la conversion des Infidéles dans les Indes. Il fit sur tout agréer à ce Prince plusieurs sages expediens, pour accorder en divers lieux de ses Estats, la puissance Ecclesiastique avec la seculiere, & pour remedier aux démêlez perpetuëls que les Ministres du Pape avoient avec les Vice-Rois de Naples & de Sicile, aussi-bien qu'aux entreprises des Officiers Royaux de Milan, contre l'autorité du saint Cardinal Charles Borromée: & l'esperance qu'il avoit de mettre fin à ce scandale qui dura encore sous le Pontificat suivant, & qui s'est depuis renouvelé en divers remps, estoit une des raisons qui luy fit le plus desirer de retourner à Rome assez tost, pour entretenir le Pape Pie V. ou du moins d'estre encore en estat lorsqu'il y arriveroit, de faire connoître à celuy qui luy auroit succedé dans la Chaire de saint Pierre, des choses si importantes au bien de l'Eglise, & à l'édification des fidéles, dont le Roy Philippe avoit voulu qu'il eust tout le secret, comme il en avoit tout le merite.

portantes à la gloire de Dieu.

CXLIII. Il visite les Maisons de

Toute la Cour imita, selon la coûtume, les inclinations du Roy, comblant l'humble serviteur de Dieu

de témoignages de reſpect & d'eſtime ; & il eſtoit inceſſamment accablé des viſites des Princes & des plus grands Seigneurs. Cependant, ni toutes ces grandes viſites, ni les affaires publiques où il avoit tant de part, ne l'empêcherent pas de voir & de conſoler les Peres de ſa Compagnie, dans autant de Maiſons qu'il put en viſiter, de donner ſes ordres pour contribuër à la perfection des autres qu'il ne pouvoit aller voir, & dont les Superieurs alloient le trouver ; de commencer meſme dans ce peu de temps, cinq ou ſix nouvelles Maiſons de ſon Ordre en diverſes Villes d'Eſpagne ; & de regler l'établiſſement d'un plus grand nombre d'autres dans le Mexique.

ſa Compagnie, & fait plusieurs nouveaux établiſſemens.

CXLIV. Le Saint, avant que de partir de Madrid, envoya au Roy une petite Croix du bois de la vraye Croix, par le Marquis de Denia ſon gendre, qui eſtoit un des premiers Gentils-hommes de la chambre de ce Prince, & qui eut depuis cette grande faveur & cette grande autorité qui ne finit pas avec ſa vie, mais qui paſſa à la perſonne du Duc de Lerme ſon fils, ſous le Regne ſuivant. Il accompagna ce riche preſent d'un billet, par lequel il mandoit au Roy, qu'il le prioit » d'agréer de la part d'un grand pecheur, la plus pré- » cieuſe de toutes les reliques qui avoit ſervi au rachapt » de tous les pecheurs, & d'en enrichir le Temple ſu- » perbe de l'Eſcurial qu'il faiſoit bâtir à la gloire de Dieu, » & du glorieux Martyr ſaint Laurent ; ajoûtant, qu'il eſ- » peroit que cette Croix luy aideroit à porter celle dont » il eſtoit chargé, puiſque ſans l'heureux joug de la » Croix du Sauveur, le poids du gouvernement de tant

Il fait preſent au Roy Philippes, d'une partie de la vraye Croix

de grands Eſtats devoit luy en eſtre un inſupportable.

Ce Prince fit auſſi-toſt réponſe de ſa main à ce billet, par le meſme Marquis, mandant au Saint, qu'une « choſe ſi precieuſe en elle-meſme, le luy eſtoit encore « non ſeulement à cauſe de l'extrême beſoin qu'il avoit « de la vertu de la Croix, comme il le luy marquoit « dans ſon billet, mais encore parce que ce preſent luy « venoit de la main d'un homme qui avoit tiré tant d'a- « vantages ſolides de la Croix du Sauveur, & qu'il le « prioit de luy obtenir par ſes prieres la grace d'en faire « auſſi un bon uſage, & d'en tirer comme luy des fruits « de vertu & de ſainteté. Il ajoûtoit d'autres choſes obli- « geantes dans le meſme billet: mais il fit encore mieux connoître en recevant cette Croix l'eſtime qu'il faiſoit du Pere; parce qu'encore qu'il euſt receu avec la Croix toutes les atteſtations les plus authentiques, qui pouvoient aſſeurer que c'eſtoit du bois de la vraye Croix, il deſira que le Saint y ajoûtaſt la ſienne, & qu'il ſignaſt au bas de ces témoignages qu'il les croyoit veritables; ce Prince aſſeurant que ce ſeing luy ſuffiroit, & qu'il ne pouvoit douter de ce qu'il verroit authoriſé par un ſi ſaint perſonnage.

CXLV. Il eſt receu avec de grandes marques d'eſtime & d'amitié à la Cour de Portugal.

Le Saint ſe trouva encore plus neceſſaire au ſuccés de la Legation à la Cour de Portugal qu'il ne l'avoit eſté à celle d'Eſpagne, parce que ſon crédit y eſtoit encore plus grand, & que l'on y avoit toûjours fait une eſtime ſi conſtante de ſa vertu & de ſa ſageſſe. Dom Conſtantin de Bragance, frere de Dom Theodoſe, Duc de Bragance, qui fut envoyé ſur la frontiere par le Roy Dom Sebaſtien, pour y recevoir le

Legat, avec toute la magnificence possible, & pour l'accompagner jusqu'à Lisbonne, eut aussi ordre de voir le Pere François, & de luy faire bien des honnestetez de sa part. Ce Prince avoit beaucoup de grandeur d'ame, beaucoup de sagesse & de pieté, & un courage invincible, dont il avoit donné des marques illustres dans les Indes où il avoit esté Vice-Roy durant quelques années. Ces qualitez luy estant communes avec les autres Princes de sa Maison, il estoit aussi comme eux plein d'estime & d'admiration pour nostre Saint, & avoit une tendresse extrême pour tous les Peres de sa Compagnie : Desorte qu'il ne pouvoit manquer d'executer à son égard les ordres du Roy, mieux que ne l'eust desiré la modestie de l'humble serviteur de Dieu. Mais le Roy estant allé luy-mesme accompagné de toute sa Cour, recevoir le Legat avec ces marques de respect pour le saint Siége que ses prédecesseurs avoient accoûtumé de faire paroistre en de pareilles rencontres, plus que tous les autres Princes de la Chrestienté; il fit voir encore mieux que n'avoit fait Dom Constantin, par son ordre, combien il consideroit & aimoit le Pere François, luy faisant des caresses & des honneurs extraordinaires. La Reyne Caterine, Ayeule du Roy, & qui avoit eu, comme nous avons veu, la Regence du Royaume durant sa minorité, & le Cardinal Dom Henry son grand oncle qui luy succeda à la Couronne, témoignerent encore plus de joye de le voir; & tous les Grands & les Seigneurs de la Cour, semblerent se disputer à qui honoreroit davantage en sa personne

la

la ſimplicité & l'humilité du Chriſtianiſme.

Mais la conſideration qu'on y avoit pour luy, parut principalement dans les affaires dont il eut à traiter avec les perſonnes Royales, & avec leurs Miniſtres. Il y en avoit quelques-unes de particulieres, outre celles de la Legation que le Pape luy avoit recommandées comme à ſon Miniſtre; & d'autres dont le Roy Philippe II. l'avoit chargé à Madrid pour la Cour de Portugal, & dont il devoit luy rendre compte comme ſon ſujet. Mais la principale de toutes, & pour laquelle le Pape avoit envoyé l'année précédente, prés de Dom Sebaſtien Louis Turriano, Clerc de ſa chambre qui eſtoit un Prélat dont il conſideroit le merite & la vertu, eſtoit le mariage de ce Prince, avec Marguerite de Valois, ſœur du Roy Tres-Chreſtien, que ce ſaint Pontife deſiroit paſſionnément de voir conclu pour le bien de toute la Chreſtienté, & pour l'avantage commun des deux Couronnes, que cela regardoit particulierement.

CXLVI. Il s'acquite de ſes ordres à la Cour de Portugal.

Pour faire entendre les ſervices que rendit nôtre Saint en cette affaire, & les raiſons qu'il avoit de s'y intereſſer, il ſuffit de dire, que tout le monde croyoit que les Peres de ſa Compagnie qui eſtoient attachez au ſervice de ces Princes, eſtoient les ſeuls qui la pouvoient faire reüſſir, & qu'ainſi c'étoit de leur General qu'on en eſperoit tout le ſuccés. Le Roy Dom Sebaſtien, qui eſtoit alors dans ſa dix-ſeptiéme année, la Reyne Catherine ſon Ayeule, & le Cardinal Dom Henry avoient des Confeſſeurs Jeſuites. Le Pere Louis de Gonçalez qui avoit eſté Pre-

cepteur du Roy, eſtoit alors ſon Confeſſeur, le P. Michel de Torrez l'eſtoit de la Reyne, & le Pere Leon Henriquez l'eſtoit du Cardinal. Pour voir l'eſtat de cette affaire, il eſt d'autant-plus neceſſaire de dire ici quels eſtoient ces trois Religieux, que la calomnie en publioit alors, & en a publié encore depuis beaucoup de choſes en general, parce qu'elle ne pouvoit en dire de mal en particulier.

CXLVII. Quel eſtoit le P. Louis de Gonçalez Jeſuite Confeſſeur du Roy Sebaſtien.

Le Pere Louis de Gonçalez de Camara, eſtoit fils du Comte de Callette d'une Maiſon tres-conſiderable de Portugal, & il avoit toutes les qualitez qui pouvoient orner une naiſſance illuſtre. Il avoit étudié à Paris durant pluſieurs années dans ſa jeuneſſe, ſous les plus habiles Profeſſeurs de ce temps-là, & avoit acquis une rare capacité dans les ſciences ſacrées & profanes, & une connoiſſance fort grande des Lettres Greques & Hebraïques. Mais ayant eſté depuis attiré au ſervice de Dieu dans la Compagnie de Jeſus à Conimbre par les prédications ferventes du P. Pierre le Févre, il avoit élevé ſur ce fondement de qualitez humaines & ordinaires, un édifice de vertu & de ſainteté tout-à-fait extraordinaire, & avoit joint un zéle ardent avec une prudence merveilleuſe, & une pieté tres-tendre avec une vaſte capacité. Il en donna de ſi bonnes marques, qu'on fut obligé de luy permettre, aprés de longues pourſuites, d'aller travailler au ſalut des ames à Leute en Afrique, qui eſtoit alors de la domination de Portugal; où il fit auſſibien qu'à Tetuan, qui eſtoit aux Maures, des fruits tres-conſiderables. Mais ayant eſté bien-toſt

r'appelé en Portugal, le Roy Dom Jean III. qui estoit fort informé de son merite, & dont il avoit obtenu de frequentes audiences sur ce qui regardoit l'avancement de la foy en Afrique, voulut l'avoir pour son Confesseur. Il s'en excusa par un esprit d'humilité, mais n'ayant pû l'éviter, il pressa de telle sorte quelque temps aprés pour obtenir son congé, que ce bon Prince se resolut, quoy qu'avec une peine extrême de s'en priver. Il croyoit estre pour toûjours délivré de la Cour, & il ne pensoit qu'à servir Dieu suivant l'esprit de sa vocation, parmi les Jesuites, où il fut en peu d'années élevé, malgré luy, à toutes les charges de cét Ordre, excepté à celle de General. Mais estant un des quatre qui assistoient à Rome le Pere Lainez pour le gouvernement de sa Compagnie, il fut obligé, comme nous avons dit ailleurs, par ce Pere & par le Pere de Borgia, aprés des resistances incroyables de prendre soin de l'éducation du petit Roy Dom Sebastien, le Roy D. Jean, ayant recommandé sur toutes choses à la Reyne en mourant, de s'attacher au choix de sa personne pour cét employ, & de ne se laisser vaincre en aucune façon par la resistance qu'il y feroit. Le Pere aprés avoir employé tous les moyens imaginables pour éviter cette charge, mit en usage, quand il se vit forcé à l'accepter toutes sortes de moyens pour s'en bien acquiter; & l'on peut dire que jamais on ne connut mieux que le naturel d'un Prince, & les impressions qu'il reçoit au sortir de son enfance, de ceux qui s'emparent les premiers de ses bonnes graces, peuvent rendre inutiles tous les soins & toute l'applica-

tion des plus ſages gouverneurs, & des Precepteurs les plus habiles. Aprés avoir ſouvent fait de nouveaux efforts pour ſe retirer de la Cour, & pour aller aux Indes travailler à la converſion des Infidéles, ſur tout depuis que Dom Sebaſtien eut eſté declaré Majeur, ſuivant la coûtume, à l'âge de quatorze ans, il obtint enfin à force d'importunitez que le Roy, environ une année avant ſon premier voyage en Afrique, priſt un autre Confeſſeur ordinaire, que ce Prince voulut recevoir de ſa main & de ſon choix.

Le P. Maurice Serpio.

Quoy que D. Sebaſtien euſt pour ſon malheur beaucoup moins de déference pour les conſeils de ce Pere, depuis qu'il fut maiſtre de ſa conduite, il eut pourtant toûjours pour luy une tendreſſe extrême, & une eſpece de veneration pour ſa vertu; & il avoit coûtume de dire qu'il le reconnoiſſoit pour ſon veritable Pere, & qu'il ne pouvoit avoir pour luy d'autres ſentimens que d'un fils tres reconnoiſſant. Cét excellent Religieux avoit de ſa part un attachement extrême au bien & à l'avantage de ſon Roy, il offroit uniquement pour luy tous ſes ſacrifices & toutes ſes prieres, & ſa retraite de la Cour ne l'empeſchoit pas de luy dire, ou de luy mander ſes ſentimens ſur ſa conduite, quand il le jugeoit important à ſon Eſtat ou à ſa perſonne. Il le fit principalement lorſqu'il le vid en reſolution de paſſer la premiere fois en Afrique; & n'ayant pû empeſcher ce voyage, il ne ceſſa de luy écrire avec une eſpece d'importunité genereuſe pour l'obliger à revenir au plûtoſt. Ce Prince le creût, & ne tarda guere en effet à revenir, declarant que c'eſtoit par les remontrances du Pere de

Gonçalez, qu'il fut visiter d'abord à son retour jusques dans sa chambre. Mais il l'y trouva languissant d'une maladie mortelle que luy avoit causée la douleur qu'il avoit de voir son Roy se precipiter inconsidérément dans d'aussi grands malheurs, que le furent ceux que sa prudence luy fit prévoir, & dont sa mort, qui arriva peu de temps aprés, l'empescha d'estre témoin.

Il fut long-temps pleuré de Dom Sebastien, qui connut encore mieux alors son merite, & revera d'avantage sa vertu qu'il n'avoit fait de son vivant. Toute la Cour s'affligea de cette mort à son exemple, & en porta le duëil durant quelque temps par son ordre. Mais les plus sages le regreterent encore plus trois ans aprés, lorsqu'il virent ce genereux Prince s'engager dans l'entreprise malheureuse dont on croyoit qu'un si sage & si fidéle Ministre eust esté seul capable de le détourner.

Le Pere Michel de Torrez Confesseur de la Reyne, estoit Castillan, & avoit esté, avant que d'entrer dans la Compagnie de Jesus, un des plus grands Docteurs de l'Université de Salamanque, par laquelle il fut député à Rome vers le Pape Paul III. pour une affaire de consequence, cinq ou six ans aprés que saint Ignace eut fondé son Ordre. Par les entretiens qu'il eut souvent avec le Saint, il passa d'une extrême horreur que les calomnies qui se publioient alors en Espagne contre les Jesuites luy avoient donnée de ces Peres, à une estime si grande de leur Institut & de leur maniere de vivre, qu'il resolut dés-lors de s'y engager, & fut fort confirmé dans ce dessein à son retour en Es- CXLVIII Quel estoit le Pere Michel de Torrez Jesuite Confesseur de la Reyne Catherine Ayeule du Roy Sebastien.

pagne par l'exemple du Pere François de Borgia qui eſtoit retiré à Gandie, où il ſe diſpoſoit comme luy à entrer dans cét Ordre. Saint Ignace avoit tant d'eſtime pour ſa capacité, pour ſa vertu, & pour ſa prudence, & le cheriſſoit ſi particulierement qu'il l'appeloit quelquefois la prunelle de ſon œil; & il le nomma peu de temps aprés qu'il eut achevé ſon temps de Noviciat, pour viſiter toutes les Maiſons de ſa Compagnie en Portugal, & enſuite, pour avoir ſoin en qualité de Provincial, de la pluſpart de celles d'Eſpagne. La Reyne Catherine l'ayant choiſi pour ſon Confeſſeur preſqu'auſſi-toſt aprés la mort du Roy Dom Jean III. on admiroit dans le grand nombre d'actions Chreſtiennes qu'on voyoit faire tous les jours à cette Princeſſe durant ſa regence, la conduite de ce Pere, à qui l'on en attribuoit une partie. Mais la verité eſtoit qu'il ne ſe mêloit pas de tant de choſes qu'on le croyoit; & que s'il avoit part à un ſi ſage gouvernement, ce n'eſtoit que par le ſoin aſſidu qu'il avoit d'inſpirer un amour ſolide & conſtant de Jeſus-Chriſt à la Reyne, dont il recherchoit moins la faveur qu'il ne tâchoit de luy attirer celle du Ciel.

CLIX. Quel eſtoit le P. Leon Henriquez Jeſuite Cõfeſſeur du Cardinal Henry de Portugal.

Pour ce qui eſt du Pere Leon Henriquez, c'eſtoit un petit homme d'un grand courage & d'un grand ſens, qui ne reſpiroit que l'humilité, & que la charité la plus pure du Chriſtianiſme. Il eſtoit né à Madere durant que ſon Pere qui eſtoit un Seigneur Portugais y commandoit, & il avoit eſté élevé à Paris, auſſi-bien que le Pere Gonçalez, dont il eſtoit parent, depuis l'âge de douze ans, juſqu'à celuy de dix-neuf ou vingt, dans l'étude des belles Lettres où il avoit fait de

grands progrés sous le fameux Turnebe. Il acquit depuis une pareille capacité dans les hautes sciences, & le Docteur Navarre parle dans son Manuel, avec éloge de sa vertu & de sa doctrine. Il avoit esté appelé d'une façon miraculeuse, à la Compagnie de Jesus, où il eut en peu de temps toutes les premieres charges. Ce fut aussi un grand miracle qui le donna pour Directeur au Cardinal Dom Henry, comme plusieurs personnes l'ouïrent souvent raconter à ce Prince; qui voulut l'avoir depuis ce temps toute sa vie prés de sa personne, & l'employa malgré luy au Conseil de l'Inquisition, & en plusieurs affaires importantes. Mais le fervent Religieux dont Dieu a fait connoître la sainteté par plusieurs autres merveilles, fit assez voir, par la vie qu'il mena depuis le decés du Cardinal, combien il avoit peu d'inclination pour celle de la Cour: puisque s'en estant retiré aussi-tost qu'il le put, il passa le reste de ses jours dans toutes sortes d'exercices d'oraison, de charité, & d'humilité; & qu'il termina une si sainte vie par une mort plus sainte qui luy fut causée par une maladie qu'il contracta à l'Hospital, en y assistant un pauvre François frappé d'un mal contagieux.

CL. Qu'elle estoit la maniere de vivre des Jesuites Côfesseurs des Princes à la Cour de Portugal.

Ces trois grands hommes n'ayant point d'autre interest que celuy de la gloire de Dieu, & celuy de leurs Princes, vivoient à la Cour comme de simples Religieux, sans aucune suite, sans équipage, sans litiere, sans autre ordinaire que celuy de leur Communauté, qui estoit non seulement tres frugal, mais aussi tres austere & tres pauvre; & c'est encore comme en usent

aujourd'huy, & comme en ont toûjours usé à leur exemple, depuis le rétablissement de la Monarchie de Portugal, tous les Peres Portugais qui ont esté où qui sont encore Confesseurs ou Prédicateurs des personnes Royales.

Non-seulement ils estoient parfaitement desinteressez sur ce qui les regardoit, mais ils ne l'estoient pas moins sur ce qui regardoit l'agrandissement de leur maison, & sur la fortune de leurs proches. Bien-loin d'entreprendre leurs affaires, & de solliciter pour eux aucune grace, ni mesme aucune juste recompense, il arrivoit d'ordinaire que par la défiance qu'ils avoient de l'inclination naturelle, ils estoient les plus opposez aux interests de leurs parens, s'il arrivoit que par leurs charges ils fussent obligez de s'en mêler; & leurs parens par cette raison, bien-loin de les en importuner, n'avoient pas de plus grand soin que de leur en oster la connoissance. Leur maxime estoit que comme ils fuyoient pour eux-mesmes ces avantages du monde qui sont en effet si dangereux, c'eust esté donner une fausse marque d'amitié aux personnes qui leur estoient cheres de les leur procurer, & que les aimant comme ils s'aimoient eux-mesmes, ils en usoient aussi à leur égard comme pour eux-mesmes.

Ils ne se défioient pas seulement dans leurs emplois de la chair & du sang, mais aussi de l'amour plus spirituel qu'ils se croyoient obligez d'avoir pour leur Compagnie, & pour leurs freres de religion, refusant avec la mesme constance de se charger de leurs affaires; & les Superieurs de cét Ordre, ayant aussi sagement

ſagement ordonné qu'on s'adreſſeroit à d'autres qu'à eux, quand on auroit beſoin de crédit & de recommandations à la Cour, pour les neceſſitez de leurs Maiſons & de leurs Colleges. N'ayant ainſi nul intereſt propre à ménager, ils avoient par là retranché tout ce qui euſt eſté capable de mettre entre eux de la diviſion; & l'union parfaite qu'ils conſerverent toûjours ſervoit fort à maintenir celle de leurs Princes, à qui ils faiſoient connoître que leur propre bon-heur, auſſi-bien que celuy de leurs Eſtats dépendoit de cette bonne intelligence.

CLI. Les calomnies qui s'eſtoient répanduës contre les Jeſuites Cõfeſſeurs des Princes de Portugal.

Cependant, une conduite ſi ſage, ne garantit pas ces Religieux des calomnies dont on ne manque jamais d'attaquer les Miniſtres les plus fidéles & les plus deſintereſſez. Il ne ſe faiſoit rien d'odieux dans le gouvernement de l'Eſtat que leurs ennemis ne leur attribuaſſent, & il ne s'y faiſoit rien de ſi loüable par leur moyen que les mécontens ne tâchaſſent de rendre odieux. Il ſe publia contre eux non ſeulement en Portugal, mais auſſi dans les Royaumes de l'Europe où l'on pouvoit s'y méprendre plus aiſément à cauſe de l'éloignement, pluſieurs de ces méchans libelles, qui n'eſtant d'abord que les amuſemens du peuple, deviennent ſouvent enſuite l'entretien des plus honneſtes gens, par le ſoin que des Auteurs de diverſes nations, prennent de les ramaſſer & de s'en ſervir comme de memoires, pour en faire entrer dans leurs hiſtoires tout ce qu'ils jugent à propos. Ces libelles & les bruits du peuple reprochoient à ces Peres, qu'en voulant remedier aux deſordres de l'Eſtat, ils ruïnoient «

» les particuliers ; qu'ils tâchoient d'introduire dans les
» mœurs une reforme, dont leur nation n'eſtoit point
» capable ; qu'ils mettoient la diviſion dans la Maiſon
» Royale ; qu'ils détournoient le Roy de ſe marier ;
» qu'ils avoient deſſein de le faire entrer dans leur Com-
» pagnie, & ſur tout, que c'eſtoit eux qui l'éloignoient
» de s'allier avec la France.

Des bruits ſi abſurdes ſe refutoient d'eux-meſmes dans les eſprits raiſonnables, par le peu de vray-ſemblance qu'il y avoit, que des perſonnes ſi attachées au veritable avantage du Prince & de la Couronne, pûſſent donner de ſi pernicieux conſeils, contre leur propre intereſt, s'ils euſſent eu aucun intereſt en ce monde, & contre celuy de leur Compagnie.

CLII. Sur quoy eſtoient fondées les calomnies ſuſcitées contre les Cõfeſſeurs des Princes de Portugal.

Ce qu'il y avoit de veritable & ce qui ſervoit comme de fondement à la fable, eſtoit que ces Peres avoient tâché effectivement de retrancher pluſieurs ſcandales horribles dont on les euſt fait les ſeuls autheurs s'ils ne s'y fuſſent oppoſez, comme ils crurent eſtre obligez de le faire en conſcience ; qu'ayant eſté conſultez ſur pluſieurs uſurpations tres-injuſtes, faites ſut la Couronne par des particuliers, & ſur la mauvaiſe adminiſtration des Commanderies des Ordres militaires, qui ſont la pluſpart originairement, en Portugal & en Eſpagne, des biens Eccleſiaſtiques, ils en avoient dit librement leur ſentiment en perſonnes de leur profeſſion, qui ne pouvoient ſe laiſſer corrompre par la morale du ſiecle ; qu'ils avoient tâché d'exclure de la Cour quelques jeunes Seigneurs tres-libertins, & tres-emportez, qui contribuoient à rendre

l'humeur du Roy encore plus violente qu'elle n'é-toit ; qu'ils avoient pris ſoin de le tenir dans cét éloi-gnement de toutes débauches, qui ſert à conſerver les forces aux jeunes gens, & qui eſt la plus ſeure diſpo-ſition à un mariage heureux & fecond ; & qu'enfin, quelques creatures de la Reyne Catherine avoient eſté privées de leurs emplois, auſſi-toſt que le Roy fut parvenu à ſa majorité.

Le Pere François de Borgia, déméloit aſſez, par ce don admirable de prudence & de diſcernement qu'il avoit receu de Dieu, que ces Peres eſtoient fort exempts des fautes qu'on leur reprochoit, & que pour peu qu'ils euſſent changé de conduite, on n'euſt pas manqué d'attaquer leur reputation par des calomnies toutes contraires qui euſſent eſté plus atroces & plus vray-ſemblables. Cependant, ſon zéle pour la gloire de Dieu à laquelle le mariage du Roy Dom Sebaſ-tien avec la Princeſſe Marguerite, devoit fort contri-buër, les ordres qu'il recevoit ſouvent ſur ce ſujet du ſouverain Pontife, & l'attachement que ſa reconnoiſ-ſance l'obligeoit d'avoir à l'avantage de la Maiſon & de la Couronne de Portugal, luy faiſoient ſouvent écrire des Lettres fort preſſantes au Pere de Gonça-lez, pour le conjurer de porter le Roy de tout ſon pou-voir, à cette affaire, & de remedier par là à tous les bruits fâcheux qui couroient contre luy, & qui ren-doient à cauſe de luy, ſa Compagnie odieuſe dans toute l'Europe. Comme il vid néanmoins que la choſe avan-çoit ſi peu, il s'appliqua plus particulierement à en connoître la veritable cauſe, & il écrivit à diverſes per-

CLIII. Le P. François s'informe exactement des bruits qui couroient contre les Jeſuites à la Cour de Portugal & en reconnoiſt la fauſſeté.

ſonnes en qui il ſe fioit pour en ſçavoir diſtinctement la verité. Envoyant meſme, dés l'année précedente, le Pere Ignace d'Azevedo à Lisbonne, pour paſſer delà au Breſil, & y mener cette troupe genereuſe, qui ſouffrit en chemin le martyre; il luy avoit donné charge d'obſerver ſoigneuſement toutes choſes. Et ce ſaint homme qui eſtoit proche parent de tous les plus grands de la Cour, par le moyen deſquels il pouvoit aiſément découvrir la verité, & qui avoit une ſageſſe égale à ſon zéle, apres s'eſtre ſoigneuſement enquis de tous coſtez, & avoir fait toutes les recherches les plus curieuſes & les plus exactes de cette affaire, avoit enfin mandé à noſtre Saint, qu'il ne ſe pouvoit rien voir de plus ſage ni de plus irreprochable que la conduite de ces Peres, & qu'il oſoit bien au contraire, aſſeurer, qu'il n'y avoit rien de plus injuſte que l'envie & la fureur de ceux qui tâchoient de les décrier, ni rien de plus éloigné de la verité, que ce qu'on publioit des ſentimens du Pere de Gonçalez, ſur le mariage du Roy avec la ſœur du Roy Tres-Chreſtien. L'Envoyé du Pape, dont nous avons parlé, leur rendit le meſme témoignage auprés de ſa Sainteté, qui eſtant beaucoup mieux informée de ce qui ſe paſſoit en cette affaire que ces hiſtoriens paſſionnez, ni que ceux dont ils ont tiré leurs memoires, declara toûjours eſtre entierement ſatisfaite de ce que ces Peres, & principalement le Pere Louis de Gonçalez, avoient fait pour avancer la concluſion de ce mariage. Ce meſme Prélat reconnut encore, & manda au Pape
» que ces Peres bien loin d'entretenir la diviſion dans

la Maison Royale, comme on tâchoit de le faire croire « au peuple, & comme des Ecrivains ensuite qui ne sça- « voient que les bruits de ville l'ont publié; avoient toû- « jours esté les seuls qui en avoient constamment main- « tenu l'union, qui avoient adouci l'esprit de la Reyne en « differentes rencontres, qui avoient fait conserver au- « tant qu'ils avoient pû ses creatures dans leurs char- « ges, & qui l'avoient empeschée par leurs sages con- « seils de se retirer en Espagne, comme elle en avoit « souvent menacé, se plaignant du peu de considera- « tion que le Roy avoit pour elle depuis sa majorité. «

Mais cette Princesse aimant extrêmement sa Maison, n'avoit pû, toute vertueuse qu'elle estoit, vaincre l'aversion qu'elle avoit pour la France. Elle aima mieux rechercher pour le Roy, une alliance plus incertaine avec la Maison d'Austriche, que d'en souffrir aucune avec une Princesse Françoise; & l'opposition qu'elle avoit à ce mariage si desiré de tous les Portugais, avoit esté la plus veritable cause du mécontentement qu'elle parut avoir du Pere de Gonçalez; quoy qu'elle en dist plusieurs autres moins considerables.

Mais les deux filles de l'Empereur Maximilien dont elle avoit toûjours esperé de faire épouser l'une à Dom Sebastien, ayant esté données depuis au Roy Tres-Chrestien Charles IX. & au Roy Catholique Philippe II. il sembloit qu'il y eust alors plus d'esperance de porter le jeune Roy à s'allier avec la France. C'estoit un des principaux desseins de la Legation, & le Pape n'avoit rien tant recommandé au Pere François, qui CLIV. Le P. François persuade au Roy Sebastien de demander Marguerite de Valois en mariage.

vainquit enfin par la force de ſes diſcours l'averſion qu'on avoit donnée à ce Prince de ce mariage : & l'affaire ſe ſeroit bien-toſt concluë, ſi le Roy Charles IX. qui l'avoit auſſi deſirée auparavant, n'euſt cependant, par d'autres raiſons d'Eſtat que chacun ſçait, fait épouſer cette Princeſſe à Henry Roy de Navarre, qui fut depuis le glorieux reſtaurateur de la Monarchie Françoiſe. Je n'avance rien en tout ceci dont on n'ait encore des preuves certaines, & qui ne paroiſſe indubitable par toutes les lettres qu'écrivoient en ce temps-là ceux qui avoient le ſecret de ces affaires à la Cour de Portugal.

CLV. Il tâche de retirer de la Cour de Portugal tous les Peres de ſa Cõpagnie.

Cependant, noſtre ſaint General qui depuis ſa converſion, n'avoit jamais eſté qu'avec une extrême repugnance à la Cour des Princes, & qui avoit auſſi toûjours tâché d'en éloigner les Peres de ſa Compagnie, qu'il aimoit beaucoup mieux voir occupez avec plus de fruit & avec moins de danger en des emplois plus humbles, fit ſon poſſible pour faire accorder aux trois dont nous venons de parler, la permiſſion de ſe retirer. Il l'obtint de la Reyne Catherine pour le Pere de Torrez, & l'euſt obtenuë auſſi dés-lors du Roy pour le Pere de Gonçalez, ſi ce Prince euſt pû ſe reſoudre à ſe paſſer de luy auſſi aiſément pour la direction de ſa conſcience, qu'il avoit commencé de le faire pour celle de ſes conſeils & de ſes entrepriſes. Mais du moins on peut dire que ce fut le Pere François qui luy fit agréer que ce Pere fuſt moins aſſidu à ſa Cour, & qui le diſpoſa à conſentir qu'il s'en retiraſt enfin entierement, comme il fit l'année ſuivante. Mais il

fut impoſſible de perſuader au Cardinal de ſe priver du Pere Henriquez, en qui il eut toûjours une égale confiance, & dont il voulut eſtre aſſiſté juſqu'à la mort.

CLVI. Il termine heureuſement à la Cour de Portugal, les autres affaires dont il eſtoit chargé.

Dieu bénit le zéle & l'application du Pere François, dans les affaires particulieres qui luy avoient eſté recommandées par le Pape & par le Roy d'Eſpagne, & il en eut tout le ſuccés qu'il pouvoit deſirer. En quoy il ne fut pas peu aidé par la ſage conduite du troiſiéme de ſes enfans qui eſtoit alors Ambaſſadeur du Roy de Portugal, & qui ayant eſté depuis en cette meſme qualité auprés de l'Empereur, eut enſuite la charge de Grand'Maiſtre de la Maiſon de l'Imperatrice, & pluſieurs autres des premiers emplois d'Eſpagne & de l'Empire.

Dom Jean de Borgia.

CLVII. Il repaſſe en France avec le Legat.

Le Legat eſtant retourné de Lisbonne à Madrid, & y ayant paſſé peu de jours, reprit le chemin de France. Il fut accompagné juſques ſur la frontiere par le meſme Dom Ferdinand de Borgia, qui l'y avoit receu, & à qui le Roy fit encore l'honneur de faire choix de ſa perſonne en cette occaſion, pour mieux marquer la conſideration qu'il avoit pour ſon Pere. Deſorte qu'il eut le bon-heur de recevoir en le quittant ſes derniers avis, qui furent pour toute ſa maiſon, & qui ſont encore pour ſes deſcendans, comme un teſtament & une ordonnance de derniere volonté, qui ſert extrémement à les exciter à toutes ſortes de vertus convenables à des perſonnes de leur naiſſance, & à leur faire préferer les maximes du Chriſtianiſme, à toutes les fauſſes regles de la morale corrompuë qui regne dans le monde.

Le Pere prévoyant aſſez le peu de ſuccés que devoit avoir la Legation de France, & y jugeant ſa preſence inutile, ne penſoit plus qu'à retourner à Rome pour donner ſes derniers ſoins, & ce qui luy reſtoit de vie aux devoirs de ſa charge de General de ſon Ordre. Le Roy d'Eſpagne luy avoit accordé un vaiſſeau pour le repaſſer en Italie, & il eſtoit preſt d'aller s'y embarquer ; lorſqu'il receut de nouveaux ordres du Pape d'aller à la Cour de France avec le Legat. Ce ſaint Pontife ne deſeſperoit pas encore entierement du mariage de la ſœur du Roy Charles IX. avec le Roy de Portugal, & il croyoit le Pere François capable de fortifier l'eſprit de ce Prince & celuy de la Reyne ſa Mere contre les artifices des Heretiques, dont il ſembloit que le crédit augmentaſt alors auprés d'eux. Les douleurs tres-aiguës & preſque continuëlles que reſſentoit le Saint ne l'empeſcherent pas d'obeïr avec joye, & de ſe preſſer d'autant plus dans ce voyage, qu'il eut avis que la Reyne Jeanne de Navarre eſtoit en chemin pour aller à cette meſme Cour, & qu'il craignit que cette Princeſſe ſi artificieuſe, & ſi ennemie de la Religion Catholique, n'y traverſaſt autant qu'il luy ſeroit poſſible les pieuſes intentions de ſa Sainteté, & qu'elle ne prévinſt les eſprits par des impreſſions qu'il n'y auroit plus moyen d'effacer.

CLVIII. Son affliction en voyant les deſordres de France.

Il paſſa, dans ce deſſein, par pluſieurs Provinces de France, avec des peines & des dangers extrêmes durant les rigueurs de l'Hyver, & par des chemins écartez, les autres eſtant tous occupez de divers partis des rebelles. Il avoit tous les jours le cœur percé

de

de douleur, rencontrant par-tout des marques funeſtes de l'impieté des Heretiques qui avoient depuis quelques années ſecoüé le joug de l'obeïſſance qu'ils devoient à leur Roy, auſſi-bien que de celle qu'ils devoient à Dieu & à ſon Egliſe, & qui rempliſſoient toutes les Provinces d'incendies, de meurtres, & de ſacrileges.

La Cour eſtoit à Blois, où l'humble ſerviteur de Dieu ne receut pas un accüeil moins favorable du Roy Charles IX. & de la Reyne Catherine ſa mere, que celuy qu'il avoit receu des autres Souverains qu'il venoit de quitter. Il n'y arriva que deux jours aprés le Legat, au commencement de l'année 1572. durant un temps fort froid, mais qui ne l'eſtoit pas aſſez pour empeſcher les réjoüiſſances du Carnaval. Le jeune Roy qui avoit ſouvent oüi parler de ſon merite & de ſa ſainteté, & qui ſçavoit le crédit que ſa vertu luy avoit acquis dans la pluſpart des Cours de l'Europe, avoit beaucoup d'impatience de le voir; de ſorte que ne pouvant attendre le temps de l'audience à laquelle il devoit le voir dans les formes; il fit exprés, afin de luy rendre plus d'honneur, une partie de divertiſſement pour aller à cheval au devant de luy, avec pluſieurs Seigneurs de ſa Cour; & il luy donna par avance en cette rencontre beaucoup de marques de ſon eſtime.

CLIX. Il vient à Blois d'où le Roy va au devant de luy incognito.

Cependant, noſtre Saint n'eut pas la joye de contribuër en cette Cour autant qu'ailleurs, à l'accompliſſement des ſaintes intentions du Pape, le mariage de Marguerite ſœur du Rôy, avec le Roy de Navarre eſtant ſi avancé, qu'il n'y avoit pas lieu d'eſperer que

CLX. Il parle au Roy Charles IX. & à la Reyne Mere avec beaucoup de liberté.

toutes les propositions qui se feroient pour le Roy de Portugal, pussent estre écoutées ; & la fureur de la rebellion qui estoit allumée par tout le Royaume, rendant toutes les forces de la Couronne si necessaires, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pust y en avoir de reste, pour les employer dans une ligue contre l'ennemi commun de la Chrestienté. Mais il prit au moins la liberté que son zéle luy avoit toûjours donnée devant toutes les autres Puissances du monde de les exhorter à la défense des Autels, & de les porter par de vives raisons, à ne suivre pas toûjours les maximes d'un interest politique, qui ne peut manquer de s'aveugler quand celuy de la gloire & du service de Dieu n'en est pas la premiere regle. Il fut écouté avec beaucoup d'attention, & leurs Majestez paroissant fort touchées de son discours, le prierent de demander souvent à Dieu qu'il benist leurs bonnes intentions, & qu'il luy plust de donner à ce Royaume la paix, qui seroit plus propre à rétablir la vraye religion, par les voyes de la douceur que toutes les violences de la guerre.

La profonde dissimulation avec laquelle on couvroit en cette Cour le dessein de la sanglante execution, dont Dieu permit que les cruautez des Heretiques fussent punies peu de temps aprés, faisoit alors tenir de pareils discours en toutes rencontres, & l'on affectoit de donner d'autant plus de marques d'une veritable reconciliation, qu'on se preparoit à une vengeance plus cruelle & plus extraordinaire. Nostre Saint s'appercevoit assez que cette fausse tranquillité ne

pouvoit produire que des tempeſtes plus horribles que celles qui avoient précedé, & comme il avoit préveu dés les commencemens les maux que l'hereſie devoit produire en France, & auſquels il euſt eſté en ce temps-là plus aiſé de remedier, ainſi qu'on le voit par ſes lettres, il prévoyoit encore alors les malheurs funeſtes qui devoient arriver enſuite, & qui porterent tant de fois le premier Royaume de la Chreſtienté ſur le bord de ſa ruine.

La compaſſion tendre avec laquelle il en parla à la Reyne mere, non ſeulement luy fit recevoir en bonne part la liberté de ſes humbles remontrances, mais elle parut auſſi en avoir plus de veneration pour ſa perſonne, & demeura ſi perſuadée de ſa ſainteté & de ſon crédit auprés de Dieu, qu'elle voulut avoir un Chapelet qu'elle vit à ſa ceinture: le ſerviteur de Dieu n'ayant pû le refuſer aux inſtantes prieres d'une ſi grande Princeſſe, elle le garda toûjours depuis comme une precieuſe relique, avec ces ſentimens de reſpect qu'elle avoit pour les choſes ſaintes, qui luy auroient attiré plus de benedictions du Ciel, ſi elle avoit pû épurer une pieté ſi loüable de beaucoup de ſuperſtitions blâmables & de cette ambition demeſurée, que tous les hiſtoriens de ſon temps luy ont reprochée.

Le zélé ſerviteur de Dieu partit de Blois avec une douleur profonde que luy cauſerent les deſordres qu'il prévoyoit. Mais cette meſme affliction augmenta extrêmement le jour de la Purification de la Vierge, à la veuë d'une Egliſe qui avoit eſté profanée & toute CLXI. Il part de Blois & tõbe malade d'affliction voyant les Egliſes profanés.

ruinée par les Heretiques. Le zéle de la Maiſon de Dieu conſumant cette grande ame, il repetoit ſouvent avec des gemiſſemens & des ſoûpirs continuëls
Pſ. 78. ces plaintes de David. *Mon Dieu les nations profanes ſont entrées dans voſtre heritage, elles ont ſoüillé voſtre ſaint Temple ;* puis il ajoûtoit en verſant beaucoup de larmes ces autres paroles du Prophe-
3. Reg. 19. te Elie, *Seigneur, les enfans d'Iſraël ont renoncé à voſtre alliance, ils ont démoli vos Autels, & paſſé vos Prophetes au fil de l'épée.* Dans le deſir qu'il avoit de reparer, s'il euſt pû, l'injure faite aux ſaints Autels, il voulut du moins offrir l'auguſte ſacrifice du corps du Sauveur, au lieu meſme où on luy avoit fait tant d'outrages, ſur le ſeul Autel que l'impieté de ces ſacrileges avoient laiſſé debout. Il faiſoit un fort grand froid, & ce lieu tout ruiné eſtoit expoſé à toutes les injures de l'air. Mais les premiers accidens de la derniere maladie du Saint ne luy furent pas tant cauſez par la rigueur de la ſaiſon, que par la violence de la douleur dont ſon cœur eſtoit ſaiſi à la veuë de ces profanations, & de l'eſtat déplorable où ſe trouvoit un ſi puiſſant Royaume que l'Egliſe avoit toûjours reconnu pour ſon plus certain appuy. Aprés avoir dit la Meſſe au milieu de ces maſures, il fut attaqué du friſſon, & enſuite de la chaleur d'un grand accés de fiévre, qui l'affoiblit de telle ſorte dés le premier jour, qu'il ne pût jamais depuis ſe tenir ſur ſes pieds.

CLXII. Il arrive malade en Savoye, où

Il fut porté avec bien de l'incommodité juſqu'à S. Jean de Maurienne, où la violence du mal l'ayant obligé d'arreſter quelques jours, il y fut rencontré par

les officiers & les Medecins du Duc de Savoye que ce Prince avoit envoyez au devant de luy ſur le premier avis qu'il avoit eu de ſa maladie & de ſon arrivée dans ſes Eſtats. Il avoit beſoin de faire quelque ſéjour à Turin, mais la magnificence avec laquelle on l'y traitoit, ſuivant l'honneſteté & la politeſſe qui a toûjours eſté particuliere à cette Cour, luy eſtant plus inſupportable que ſa maladie ; il aima mieux s'expoſer à la voir augmenter, que de demeurer plus long-temps en un lieu où l'on luy rendoit continuellement tant d'honneurs. Le Duc n'ayant pû le retenir plus de deux ou trois jours, il luy fit preparer une barque fort commode, dans laquelle le Saint alla ſur le Pô à deux lieuës de Turin, pour y paſſer hors de la Cour & de l'embarras du grand monde, la ſemaine ſainte & les feſtes de Paſques. Il arreſte quelques jours.

CLXIII. Il va à Ferrare ou ſa maladie le retient durant quelques mois.

Il deſcendit, enſuite, ſur la meſme riviere en quatre jours à Ferrare. Le Duc Alphonſe d'Eſte, ſon neveu, avoit envoyé au devant de luy un brigantin fort magnifique avec pluſieurs de ſes Officiers, pour avoir ſoin de ſa perſonne, & il en prit luy-meſme d'incroyables de ſa ſanté, depuis qu'il le vit arrivé à Ferrare. Ce Prince ſi accompli en toutes manieres, & dont les grandes qualitez ont eſté l'admiration de ſon ſiecle, n'euſt pû aſſiſter ſon propre Pere, avec plus d'aſſiduité qu'il aſſiſtoit noſtre Saint, & c'eſtoit une choſe bien rare de voir un Souverain envier à ſes moindres Officiers les ſervices qu'ils rendoient à un pauvre Religieux. Afin de mieux remedier à ſon mal par toutes ſortes de ſoûlagemens, il le preſſa avec de grandes

instances de quitter le College que les Jesuites avoient à Ferrare pour le mener à une de ses maisons de plaisance, qui estoit dans un fort bon air, & le Saint ayant esté enfin obligé de ceder à ses prieres & à celles de ces Peres qui voyoient avec une extrême douleur son mal s'augmenter tous les jours; il y fut assisté par les plus habiles Medecins d'Italie que le Duc y avoit appelez exprés. Mais ce Prince voyant bien que tous leurs remedes ne pourroient le guerir, il eut recours aux surnaturels, fit exposer le saint Sacrement de l'Autel dans toutes les Eglises de Ferrare, & mit tout le monde en prieres, pour obtenir du Ciel sa guerison. Le Saint, cependant, estant fort éloigné de faire pour luy-mesme de pareilles demandes à Dieu, & sentant bien que le temps d'aller à luy qu'il avoit toûjours si ardemment desiré n'estoit pas loin, il pressa tout de nouveau le Duc de le laisser partir pour Rome, où il souhaitoit de finir sa vie, au mesme lieu où ses deux saints prédecesseurs avoient fini la leur entre les mains de leurs freres. Comme les Medecins desesperoient de sa guerison, le Duc qui en avoit une affliction extréme, ne pût le retenir plus long-temps, & le força seulement d'accepter tout ce qui pouvoit luy rendre ce reste de chemin moins incommode.

CLXIV. Il part de Ferrare, passe par Lorette, & arrive à Rome.

Le Pere François avoit souvent demandé à Dieu, durant sa maladie, qu'il luy fist la grace de mourir à Rome, ou à Lorette, & il sembloit que la vie ne luy fust prolongée durant tout ce dernier voyage & durant tout l'Esté qu'il passa prés de Ferrare dans un abattement & dans une langueur extrême, qu'afin

qu'il pûst obtenir l'accompliſſement de ſes vœux. Il eut la conſolation de paſſer à Lorette, & d'y offrir à Dieu ce qui luy reſtoit de vie dans le meſme lieu où l'on croit que le Sauveur receut autrefois la ſienne : mais ſe ſentant bien-toſt aprés plus preſſé du mal, il ſe fit porter jour & nuit à Rome ſans deſcendre de ſa litiere juſqu'à ce qu'il y fuſt arrivé. Il dit avec beaucoup de joye en y entrant, ces paroles de Simeon. *Seigneur c'eſt maintenant que vous délivrez voſtre ſerviteur*, & il remercia bien tendrement la bonté de Dieu, de luy avoir fait la grace de finir ſes jours pour le ſervice de ſon Egliſe, en ſecondant les ſaintes intentions d'un Pape auſſi zélé que l'eſtoit celuy qui luy avoit fait entreprendre ſes derniers voyages, & de ce qu'en le ſauvant des grandeurs du monde où l'on avoit tant de fois voulu l'engager, elle l'avoit conſervé dans cette humilité & cette pauvreté de l'Evangile, qui devoit faire toute ſa confiance à la mort.

Il eſt bien probable qu'il ignoroit quelle eſtoit la plus grande de ces dignitez, de laquelle Dieu l'avoit preſervé depuis peu, & qu'il ne luy euſt peut-eſtre pas eſté moins difficile d'éviter que les autres qu'il avoit ſi conſtamment refuſées, ſi ſa maladie luy euſt permis de ſe rendre plûtoſt à Rome. Il y avoit pluſieurs Cardinaux des plus vertuëux & des plus conſiderables du ſacré College, qui s'eſtoient donné parole de l'élever au ſouverain Pontificat, lorſque le ſaint Siége viendroit à vaquer. Le Cardinal Paleotto qui n'avoit pas moins de zéle pour le bien de l'Egliſe, que de capacité dans les ſciences Eccleſiaſtiques, dont il a laiſſé

CLXV. On a quelque deſſein de l'élire Pape aprés la mort de Pie V.

de ſi belles marques au public, eſtoit de ce nombre; & ne doutant point que ce deſſein ne deuſt reüſſir, il en avoit fait confidence à l'un des freres du P. François qui eſtoit à Rome, dans le temps de la maladie du Pape Pie V. & l'avoit inſtamment prié de perſuader au Saint, ſous d'autres pretextes, de haſter ſon retour, afin que ſa preſence durant le Conclave, aidaſt encore au ſuccés de cette affaire. Mais toutes ces meſures eſtoient mal-priſes, & Dieu luy preparoit une couronne plus glorieuſe, que celle à laquelle les hommes le deſtinoient.

D. Thomas de Borgia.

CLXVI. Il arrive à Rome malade à l'extremité.

Entrant par la porte Flaminienne, il fit arreſter ſa litiere devant la celebre Egliſe de la ſainte Vierge qui eſt en ce lieu là, & y demeura les mains jointes en prieres durant demy-heure, avec une ferveur d'eſprit qui ne ſe reſſentoit point de la foibleſſe de ſon corps. Tous les Peres de ſa Compagnie y accoururent pour l'embraſſer, & remercioient Dieu, au milieu de l'affliction que leur donnoit l'extremité de ſon mal, de ce qu'il avoit eu la bonté de le leur conſerver juſqu'alors, & de ce qu'ils pourroient au moins avoir la conſolation de recevoir ſes derniers ſoûpirs.

CLXVII. Sentimens du Pape Gregoire XIII. lorſqu'il apprit l'extremité de la maladie du Pere François.

Le Pape Pie V. eſtoit decedé quelque temps avant que le Saint arrivaſt à Rome, & l'Egliſe avoit perdu par la mort d'un ſi ſaint Pontife, l'eſperance qu'on avoit conceuë de tous ſes grands deſſeins, & de la Legation du Cardinal Alexandrin. Le Cardinal Hugues Boncompagno, avoit eſté élevé en ſa place ſur la Chaire de Saint Pierre, & avoit pris le nom de Gregoire XIII. Il eſtoit à Tivoli, lorſque le Saint arriva à Rome

à Rome, & il y apprit avec bien de la douleur l'estat où sa maladie l'avoit reduit ; ce qu'il fit assez connoî-tre, disant en presence de beaucoup de personnes a-vec des marques d'une affliction extraordinaire, que « l'Eglise perdoit en luy une ferme colomne & un Mi- « nistre fidéle.

CLXVIII. Sa maladie extrême l'empesche d'entretenir le Pape.

L'accablement du mal où se trouvoit le Saint, l'em-peſcha de pouvoir entretenir sa Sainteté, comme il l'avoit tant desiré, sur la negociation importante dont le Roy d'Espagne l'avoit chargé pour la paix de l'Eglise, & pour l'accommodement de l'autorité Ecclesiastique avec la puissance seculiere ; & peut-estre que Dieu ai-ma mieux l'accorder à ses merites & à ses prieres aprés sa mort, qu'à ses soins & à sa conduite durant sa vie. Il se contenta d'envoyer prier sa Sainteté de luy accor-der sa benediction, & une Indulgence pleniere pour ses pechez, qui estoit la seule chose qu'il pouvoit desi-rer, & à laquelle il crust devoir penser en l'estat où il estoit.

CLXIX. Il reçoit ses derniers Sacremens avec une devotion merveil-leuse.

Il ne vêcut que deux jours depuis qu'il fut arrivé à Rome. Le Cardinal Aldobrandin, neveu du nouveau Pape, & presque tous les autres Cardinaux, & tous les Ambassadeurs, furent aussi-tost aprés son arrivée pour luy rendre visite: mais le Saint ne pensant plus qu'à des entretiens plus necessaires, les fit prier de luy laisser ménager le peu de temps qui luy restoit pour son sa-lut. Il receut les Sacremens de l'Eglise, non-seulement avec une entiere presence d'esprit, mais encore avec une application & des marques de tendresse & de re-connoissance qu'on ne pouvoit assez admirer dans un

moribond. La vigueur de l'eſprit & la joye que le Saint avoit d'aller à Dieu, ſuppléant aux forces de ſon corps qui diminuoient à veuë d'œil, il répondit toûjours diſtinctement à toutes les prieres de l'Extrême-Onction, & de la derniere recommandation de l'ame, avec un ton de voix auſſi devot, & un air auſſi touché que s'il euſt joüi d'une ſanté parfaite.

CLXX. Il refuſe de nommer ſon ſucceſſeur.

Les Peres de ſa Compagnie qui eſtoient prés de luy, le prierent de nommer celuy qui gouverneroit cét Ordre aprés ſa mort, juſqu'à ce qu'on luy euſt choiſi un ſucceſſeur; mais il refuſa de le faire à l'exemple de ſaint Ignace & du Pere Lainez, & il leur dit, qu'il avoit à » rendre compte à Dieu d'aſſez d'autres choſes ſans ſe » charger encore de celle-là.

CLXXI. Il demande pardon aux Peres de ſa Compagnie de ſes mauvais exemples & leur donne ſa benedictió.

Il demanda enſuite humblement pardon à tous ces Peres, des fautes qu'il avoit faites contre la perfection de leur Inſtitut, & des mauvais exemples qu'il croyoit leur avoir donnez; & eſtant prié avec de grandes inſtances de leur donner ſa derniere benediction, il vainquit pour les ſatisfaire la repugnance que ſon humilité y avoit. Comme chacun le ſupplioit de ſe ſouvenir de luy quand il ſeroit au Ciel; il leur promettoit à tous, ſi Dieu uſoit de cette miſericorde envers luy, de ne les point oublier dans cét heureux ſéjour.

CLXXII. Il empeſche qu'on ne faiſſe ſon portrait.

Aprés qu'il leur eut donné cette ſatisfaction, il pria tout le monde de ſe retirer & de le laiſſer ſeul avec Dieu. Mais il ne pût empeſcher que ſon frere Dom Thomas de Borgia, ne demeuraſt auprés de luy avec trois Peres de ſa Compagnie, pour recevoir ſes derniers ſoûpirs. Un de ces Peres le pria, quand les au-

tres furent ſortis, de trouver bon qu'on fiſt venir un peintre pour faire ſon portrait, & de ne pas refuſer cette petite conſolation à tous ſes enfans ſpirituëls qu'il laiſſeroit dans une affliction extrême. Mais bien-loin d'accorder ce qu'on luy demandoit, il donna tant de marques de la peine que luy faiſoit cette propoſition, qu'on n'oſa plus luy en parler.

Comme on l'eut laiſſé alors quelque temps ſans luy rien dire, ainſi qu'il le deſiroit: il ſembla faire un nouvel effort pour recüeillir toutes ſes forces, & pour élever ſon eſprit & ſes deſirs au Ciel. Il le fit de telle ſorte, qu'on le vit entrer dans une douce contemplation qui le ſepara en quelque façon de luy-meſme, & qui l'attacha tellement à Dieu, qu'il ne luy reſtoit qu'autant de marques de vie qu'il en faloit, pour faire connoître par la joye qui éclatoit d'une maniere ſurprenante ſur ſon viſage, celle qui eſtoit dans ſon cœur. Aprés qu'il eut ainſi demeuré durant quelques heures dans ce raviſſement & dans la conſideration du bon-heur qui luy eſtoit preparé, il recouvra tout-d'un-coup l'uſage des ſens & la liberté de la parole; & ceux qui eſtoient prés de ſon lit, luy ayant demandé pluſieurs fois s'il ne vouloit rien, & s'il n'avoit beſoin de rien; il leur répondoit toûjours en un ſeul mot qu'il ne vouloit que Jeſus, qu'il n'avoit beſoin que de Jeſus, qu'il ne deſiroit que Jeſus. CLXXIII. Son eſprit eſt élevé à Dieu par une extaſe merveilleuſe.

Dom Thomas de Borgia, qui fondoit cependant en larmes, s'approcha de ſon lit: le Saint qui venoit de recevoir dans l'extaſe où il avoit eſté des aſſeurances bien particulieres de ſon ſalut, le conſola en luy CLXXIV. Il donne ſa benediction & ſes derniers avis à ſes freres & à ſes enfans.

disant, qu'il vouloit bien luy avoüer qu'il partoit de ce monde avec beaucoup de joye, & que la bonté divine luy avoit fait connoître que son sort n'estoit point à plaindre, & que ceux qui l'aimoient veritablement ne devoient point pleurer sa mort. Dom Thomas ayant ensuite voulu luy baiser la main, & recevoir sa benediction, le Saint luy prédit à quoy Dieu le destinoit, luy disant: Mon pere &
» mon fils, je vous recommande de tout mon cœur
» d'estre un fidéle Ministre de nostre Seigneur, & de
» donner tous vos soins au bon gouvernement de l'E-
» glise qu'il veut vous confier. Il ne vous a conservé la
» vie, qu'afin que vous l'employiez à la conduite d'un
» grand Diocese : c'est à vous à correspondre à une si
» sainte vocation. Dom Thomas arrestant autant qu'il pût ses soûpirs & ses sanglots, le supplia instamment aprés qu'il eut receu sa benediction de vouloir accorder la mesme grace à tous ses freres, à ses fils, & à
» ses petits fils. Je le feray volontiers, dit le Saint; mais
» nommez-les moy tous l'un aprés l'autre. Levant alors les yeux au Ciel, il demandoit à Dieu pour toutes ces personnes qui le touchoient de si prés, à mesure qu'on les luy nommoit, quelque grace & quelque vertu particuliere, suivant leurs besoins & l'estat & les emplois où ils estoient engagez, & il prioit en mesme temps Dom Thomas, de leur donner de sa part les avis qu'il jugeoit les plus necessaires pour leur conduire. Aprés qu'on l'eut ainsi fait penser à tous ses plus proches parens, il n'eut pas besoin qu'on le fist souvenir de ses anciens domestiques dont il avoit receu

le plus de ſervice, & encore moins des perſonnes qui l'avoient aſſiſté dans ſon dernier voyage. La reconnoiſſance à laquelle il eut toûjours le cœur merveilleuſement ſenſible, l'avertiſſoit aſſez d'en prendre ſoin. Il les recommanda tous à Dom Thomas, & le pria de leur faire tout le bien qu'il pourroit, & de recommander de ſa part la meſme choſe à ſes enfans.

A-peine eut-il achevé de ſatisfaire à ces devoirs de charité qu'il entra dans l'agonie, durant laquelle il ne ceſſa de prier & d'entretenir noſtre Seigneur avec beaucoup de douceur & d'attention : de maniere que ceux qui eſtoient prés de luy, ne pouvant aſſez admirer la ſerenité de ſon viſage, non plus que cette application avec laquelle il demeuroit uni à Dieu, deſirerent encore plus qu'auparavant de le faire peindre. Ils firent entrer à ce deſſein, un peintre qui ſe mit derriere deux d'entr'eux pour travailler à ce portrait. Mais il n'y pût pas fort avancer ; car le Saint s'en apperceut auſſi-toſt, & la parole luy ayant déja manqué, ſon humilité parloit encore par des ſignes de la main. Il eut meſme aſſez de force en cette occaſion, pour ſe tourner de l'autre coſté, afin d'eviter qu'on ne luy donnaſt cette marque d'eſtime & de reſpect : Deſorte qu'on fut obligé de faire retirer le peintre de ſa chambre. CLXXV. Il prie Dieu dans ſon agonie, & aprés avoir perdu la parole il empeſche encore par ſignes qu'on ne faſſe ſon portrait.

Le ſerviteur de Dieu eſtoit cependant toûjours dans l'attente du moment heureux qui devoit le couronner, avec la meſme preſence d'eſprit qu'il avoit euë dans la plus parfaite ſanté. Comme il ſoûpiroit en cét eſtat amoureuſement vers le Ciel ; un de ſes ſoûpirs CLXXVI. Il rend ſon ame à Dieu.

ardens fut le dernier de ſa vie, & il rendit ſon eſprit à ſon Createur un peu aprés minuit, le premier jour d'Octobre, l'an mille cinq cens ſoixante & douze, ſur la fin de la ſoixante & deuxiéme année de ſon âge.

CLXXVI. Il eſt invoqué cóme un Saint auſſi-toſt aprés ſa mort par les Peres de ſa Compagnie.

Il laiſſa en mourant, les Peres de ſa Compagnie qu'il avoit gouvernée ſi ſaintement, dans une affliction univerſelle de leur perte; & toutes les perſonnes qui l'avoient connu, dans une profonde veneration pour ſa memoire. A-peine eut-il expiré, que tous les Peres de la Maiſon Profeſſe des Jeſuites, qui avoient eſté témoins de la ſainteté de ſes actions & des miracles de ſa vie, ſe mirent à genoux pour l'invoquer.

CLXXVII. Son frere eſt empeſché par un miracle de toucher à ſon corps aprés ſa mort.

Dom Thomas en fit de meſme, & il n'eſſuya ſes larmes, que pour adreſſer ſes vœux à celuy qu'il avoit toûjours conſideré comme ſon veritable Pere ſur la Terre, & qu'il crût dés-lors pouvoir prendre dans le Ciel pour ſon Protecteur auprés de Dieu. Il eut enſuite la curioſité de vouloir voir les marques de la mortification du Saint, & de conſiderer les peaux vuides de ſa poitrine, dont il avoit oüi parler comme d'un effet ſi extraordinaire de ſes jeûnes & de ſes auſteritez. Mais autant de fois qu'il voulut y porter la main, il la ſentit engourdie & privée de tout mouvement, & il tâcha de cette ſorte trois diverſes fois inutilement de lever la ſoutane dont le corps eſtoit couvert; ſoit que la modeſtie & la pureté du Saint fuſt encore vivante aprés ſa mort, & qu'elle empeſchaſt qu'on ne puſt le voir ni le toucher; ſoit que Dieu vouluſt

apprendre dés lors avec quel reſpect on devoit l'honorer. Dom Thomas a depuis rendu luy-meſme témoignage de cette merveille, dans une longue relation des vertus & des miracles du Saint, qu'il compoſa eſtant Archeveſque de Sarragoce, & qui ayant eſté compulſée dans les procés verbaux de la Beatification & de la Canonization a eſté trouvée en toutes choſes conforme aux dépoſitions de tous les autres témoins.

L'enterrement ſe fit le premier jour d'Octobre, dans l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jeſuites avec un concours & une devotion ſi extraordinaire du peuple, qu'il ſembloit que toute la ville de Rome y fuſt accouruë. Il n'y eut en effet preſque perſonne qui ne vouluſt voir ce ſaint corps, & qui ne l'honoraſt comme une relique d'autant plus précieuſe que le ſerviteur de Dieu l'avoit plus mal-traitté durant ſa vie. La pluſpart des Cardinaux, des Prélats, & des Seigneurs, furent luy baiſer les pieds; & le reſpect qu'ils rendoient au Saint en cette occaſion, eſtoit d'autant plus glorieux à ſa memoire, qu'ils avoient tous eſté témoins & des actions qui l'avoient rendu digne de ces honneurs, & des avantages conſiderables que l'Egliſe en avoit receus. Ce précieux dépoſt fut mis dans l'ancienne Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jeſuites, auprés de ceux des deux grands hommes qui avoient precedé le Saint dans la charge de Superieur General de la Compagnie de Jeſus. CLXXVIII Son corps eſt enterré prés de ceux de S. Ignace & du P. Laynez.

Il y a eſté honoré par la devotion des fidéles, juſqu'à l'année 1617. qu'il fut tranſporté le 23. de Février dans la Sacriſtie de cette meſme Maiſon, & de là, peu CLXXIX. Son corps eſt porté de Rome à Madrid,

de jours aprés, dans l'Eglise du Jesus. Le Cardinal Duc de Lerme premier Ministre d'Estat du Roy Philippe III. & petit fils de nostre Saint, se tenant beaucoup plus honoré de cette parenté glorieuse, que de tous les grands emplois & de tous les honneurs ausquels il avoit esté élevé, desira passionnement d'enrichir sa patrie de ce thresor.

Ce fut par son crédit, ou plûtost par une conduite particuliere de la Providence de Dieu, que cette sainte relique fut transportée à Madrid pour y estre exposée à la veneration des peuples, & que la Cour d'Espagne qui reconnoissoit avec cette Ville, où elle a toûjours fait depuis son séjour ordinaire, saint Isidore pour son patron, prit encore nostre Saint pour son Protecteur; afin que si les Grands apprennent à mépriser la grandeur du siecle en considerant la gloire où Dieu a élevé un pauvre laboureur, ils comprennent aussi le bon usage qu'ils en peuvent faire à l'exemple d'un Grand d'Espagne devenu pauvre pour Jesus-Christ.

Le Cardinal Dom Gaspard de Borgia estoit alors Ambassadeur d'Espagne à Rome; & ce fut luy qui fit au nom du Roy d'Espagne, toutes les instances necessaires auprés du Pape & du General des Jesuites, pour avoir ce corps de son saint Ayeul: desorte que ces Peres furent obligez de le céder à l'autorité des Puissances Souveraines qui le leur demandoient. Ils le mirent le 22. d'Avril de l'an 1617. entre les mains du Cardinal de Zapata qui partoit pour l'Espagne, & qui ayant receu ordre du Pape de le conduire avec

luy ſe tint bien glorieux de cette commiſſion, dont il s'acquita avec beaucoup de zéle faiſant rendre dans tous les lieux où il paſſa de grands honneurs à ce ſacré dépoſt.

A ſon arrivée à Madrid on mit d'abord le ſaint corps dans l'Egliſe des Religieuſes de l'Incarnation, où le Roy & toute ſa Cour furent l'honorer, & on le porta delà, peu de jours aprés, à ſaint Dominique le Royal; où tout le monde qui alloit l'y viſiter, avoüoit qu'il en ſortoit une odeur miraculeuſe, & qui ſurpaſſoit de beaucoup la douceur de tous les parfums de la terre. CLXXX. Diverſes tranſlatiõs du corps du Saint.

Il fut mis enſuite le 17. de Decembre de la meſme année avec beaucoup de magnificence, & avec un concours extraordinaire de perſonnes de qualité en la Maiſon Profeſſe des Jeſuites, où il fut honoré durant dix ans qu'il y demeura, avec encore plus de devotion qu'il ne l'avoit eſté à Rome. On y vit en peu de temps prés de ſa Chaſſe, un tres grand nombre de marques de la pieté & de la reconnoiſſance des fidéles, qui avoient confiance en l'interceſſion du Saint, & qui en avoient receu des graces conſiderables. L'année 1627. deux ans aprés ſa beatification le meſme Cardinal Duc de Lerme, ayant fait bâtir une Egliſe plus magnifique à ces Peres dans un autre quartier de la meſme ville de Madrid, où eſt maintenant leur Maiſon Profeſſe, on fit une ſeconde tranſlation de ce ſaint corps beaucoup plus magnifique que la précedente.

Cette précieuſe relique fut poſée ſur l'Autel d'une

riche Chapelle où elle est honnorée par les vœux & par la pieté des fidéles qui s'y sentent, comme plusieurs l'ont déposé, portez efficacement à quitter le vice quand ils y sont engagez, ou du moins touchez d'une profonde tristesse de ce qu'ils ne se trouvent pas encore assez forts pour rompre les liens qui les y retiennent : desorte qu'il semble que Dieu veüille que les os & les cendres de son serviteur, excitent encore tout le monde aprés sa mort, comme il a toûjours fait durant sa vie, à la pureté & à la ferveur du Christianisme.

CLXXXI. Son corps est honoré par la devotion & par les vœux de tous les Grands & des peuples.

Ce n'est pas seulement par le peuple qu'il est honoré de la sorte en ce lieu, mais il l'est encore par tous les Grands d'Espagne & par tous les Seigneurs de la Cour, qui obtiennent souvent des graces considerables par son intercession. On voit devant ce saint Sepulchre, plusieurs tableaux qui sont des marques de leur foy & du credit du Saint auprés de Dieu, & plusieurs lampes d'or & d'argent qui y sont continuëllement allumées, y ont esté mises par la pieté des Princes Ecclesiastiques & seculiers, & des premiers Officiers de la Couronne. Les testes couronnées vont souvent se prosterner devant ces restes d'un corps crucifié par la mortification & la penitence, & les personnes les plus qualifiées d'Espagne, prenant soin chacune de la celebrité d'un des jours de l'octave de la feste du Saint, le Roy & la Reyne ont voulu y avoir le leur, & ont toûjours regardé comme un privilege de leur dignité souveraine, celuy de témoigner plus de veneration pour la memoire de celuy

qu'ils tiennent pour le patron de leur Cour, comme il fut l'exemple de celle de leurs Prédeceſſeurs.

Les honneurs qui ſe rendent à la memoire de ce grand homme furent autoriſez par le ſaint Siége, dés l'an 1624. aprés que les informations juridiques, & les procés verbaux de ſa vie & de ſes miracles, eurent eſté faits dans les formes les plus authentiques par les Commiſſaires Apoſtoliques à Madrid, à Valence, à Sarragoce, à Barcelonne, & à Rome, dés l'an 1607. Ces meſmes procés ayant eſté examinez depuis ſoigneuſement dans la Congregation des Rites, furent renouvelez enſuite, ſelon la coûtume, par un ordre du Pape Paul V. de l'an 1623. Mais le Pape Gregoire XV. qui avoit ſuccedé à Paul V. eſtant auſſi mort dans le temps qu'il penſoit proceder à la Beatification, & qu'il avoit diſpoſé toutes choſes pour cela, & fait examiner de nouveau tous les procés verbaux & toutes les dépoſitions des témoins, cette gloire fut reſervée au Pontificat d'Urbain VIII. qui donna la Bulle de la Béatification le 24. de Novembre l'an 1624. à la ſollicitation du Roy, des Grands, des Prelats, des Univerſitez, des Chapitres, des Villes & de tous les peuples d'Eſpagne. Ce ſouverain Pontife permit dés-lors aux Peres de la Compagnie de Jeſus & aux peuples de Gandie de faire l'office du Saint, & il étendit enſuite, le dernier jour de cette meſme année, cette permiſſion à tous les fidéles.

CLXXXII. Il eſt Beatifié par Urbain VIII.

Je ne diray point icy avec quelle joye on en apprit la nouvelle dans tous les païs où la memoire de ce Saint eſtoit en veneration, & où l'invocation de ſon

CLXXXIII. Des ceremonies de ſa beatification.

nom avoit déja produit plusieurs merveilles, ni avec quelle pompe & quelle magnificeuce cette Beatification fut celebrée dans la plus-part des plus grandes Villes de l'Europe. On peut dire seulement ici, que la plus considerable de toutes ces celebritez fut celle qui se fit à Madrid, durant huit jours. Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité en Espagne voulut y assister, & suivre le corps du Saint, qui fut porté en procession le premier jour de l'Octave, de la Maison Professe des Jesuites à leur College; & le Dimanche suivant, de ce mesme College, au Monastere des filles de sainte Claire, fondé autrefois par les soins du Saint, & par la liberalité de la Princesse Jeanne, & où Marguerite d'Austriche estoit alors Religieuse: & il fut enfin reporté avec la mesme magnificence, le dernier jour de l'Octave à la mesme Eglise de la Maison Professe des Jesuites. Cette ceremonie fut particulierement remarquable en ce que le corps du Saint fut suivi dans toutes ces differentes processions par quarante-six Seigneurs qui le reconnoissoient pour leur ayeul, pour leur bisayeul, ou pour leur trisayeul, dont il y en avoit quatorze Grands d'Espagne, du nombre desquels estoient, entr'autres, les Ducs d'Ossonne, de Sessa, de Pegnaranda, de Villa-Hermosa, de Lerme, & de Hijar, le Prince d'Esquilache & le Marquis de Castel-Rodrigue. Les plus qualifiez de ces Seigneurs soûtenoient la chasse précieuse où estoit le saint corps, ou portoient le dais de drap d'or dont il estoit couvert; & les autres qui ne purent pas avoir le mesme honneur, voulant à-l'envy

honorer ce triomphe de l'humble serviteur de Dieu, avoient dans les mains des écharpes & des rubans qui estoient attachez par l'autre bout à la même Chasse.

Les Chevaliers de saint Jacques, qui crurent que leur Ordre recevoit un nouvel éclat par la beatification du premier de ses Chevaliers qui eust eu cette gloire, suivoient au nombre de plus de trois cens, avec leurs habits de ceremonie. Le Conseil Royal des treize principaux Commandeurs alloit à la fin en corps, comme il a accoûtumé d'estre lors qu'il tient le Chapitre de l'Ordre. Tous les autres conseils Royaux, tous les Magistrats, toute la Noblesse, & tout le peuple en foule accompagna ce triomphe avec des sentimens d'une pieté extraordinaire.

Le Pape qui est aujourd'huy assis sur la Chaire de saint Pierre, acheva l'année derniere ce que ses Pré- CLXXXIV
decesseurs avoient commençé, canonisant le Saint Il est canonizé par
le douziéme d'Avril. Toute la Terre a esté infor- Clement X.
mée des ceremonies de cette Canonization, & de la magnificence avec laquelle on a commencé à la celebrer dans la plus-part des plus grandes Villes de l'Europe. Il est difficile sur tout de rien voir de plus auguste que la pompe devote avec laquelle on a fait cette feste dans les Eglises des Jesuites de Rome, de Paris, de Lisbonne, & de Madrid, comme tout le monde l'a pû voir de ses yeux, ou l'apprendre par les relations qui en ont esté imprimées. Mais comme ce qui s'est passé à Madrid en cette occasion, a eu quelque chose de beaucoup plus remarquable, & plus magnifique, que ce qu'on a veu dans les autres

villes ; aussi en a-t-on fait une relation beaucoup plus ample, qu'on prétend donner au public, & qui sera un monument illustre de la devotion de la Cour & des peuples d'Espagne pour leur saint Protecteur.

Le saint Siege qui a mis la Feste du Saint au troisiéme d'Octobre, a voulu tout recemment rendre un nouvel honneur à sa memoire, faisant ajoûter à ce jour dans une nouvelle édition du Martyrologe Romain ces paroles. *A Rome, se celebre la Feste de S. François de Borgia, General de la Compagnie de Jesus, illustre par l'austerité de sa vie, par le don d'oraison, par les dignitez du siecle ausquelles il a renoncé, & par celles de l'Eglise qu'il a refusées.*

CLXXXV. L'opinion de sa Sainteté est confirmée par des miracles.

Les témoignages que les Peuples, les Grands, les Roys, les Prélats, & le saint Siege ont rendus à la sainteté de ce grand homme, ont esté confirmez de tous costez par celuy de Dieu mesme, principalement à Madrid, à Rome, à Valence, à Gandie, à Tolede, à Vailladolid, à Grenade, à Baeza dans le Diocese de Juen, à Sainte Foy au nouveau Royaume de Grenade, & dans les autres lieux d'Espagne, où l'on conserve des reliques de ce saint corps; & où la bonté divine fait encore tous les jours connoître combien elle agrée le respect qu'on leur rend, par un tres grand nombre de miracles, desquels nous parlerons plus particulierement dans le Livre suivant, aussi-bien que de son esprit & de ses vertus admirables, dont les exemples qui dureront dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siecles, y seront toûjours considerez comme ses plus precieuses reliques.



LA VIE DE S. FRANÇOIS DE BORGIA.

LIVRE TROISIE'ME.

SON ESPRIT ET SA CONDVITE.



OMME dans les plus grands pecheurs qui ſont abandonnez à toutes ſortes de crimes, il y a toûjours quelque paſſion qui regne, qui donne le mouvement à toutes les autres, & qu'on peut appeler le propre caractere de leur eſprit; Dieu marque auſſi toûjours ſes plus fidéles ſerviteurs, de quelque caractere particulier qui découvre les treſors de ſa grace dans une ame ſainte. La ſainteté eſt la meſme dans tous les cœurs, le ſaint Eſprit eſt uniforme par tout; mais ſes dons par leſquels on le connoiſt ſont differens, & éclatent diverſement dans

I. La vertu qui éclate le plus dans chaque Saint eſt le moyen de connoiſtre ſon eſprit.

chaque homme vertuëux, ſuivant la meſure & la varieté de la grace. C'eſt là l'eſprit particulier de chaque Saint, c'eſt cét amour qui eſt par tout le meſme, mais que Dieu regle & ordonne differemment dans chaque ame. Car à proprement parler toutes les vertus, n'en meritent le nom que par la charité qui les anime & les vivifie: l'ordre des vertus eſt dans chaque Chreſtien l'ordre de l'amour meſme, & cét amour prend la forme & le nom de la vertu dont le cœur de chaque Saint eſt le plus touché.

La vertu donc qui paroiſt, qui éclate, & qui regne le plus dans la conduite d'un homme, doit ſervir comme de principe pour parvenir à la connoiſſance de toutes les autres qu'elle produit, ou dont elle eſt inſeparable. De ſorte que qui a le mieux penetré ce caractere particulier d'un grand homme, s'eſt fait la plus juſte idée de ſon merite. Quelque ſoin que les ſaints ayent pris durant leur vie de cacher cét aſſemblage de vertus qui fait la perfection du Chreſtien; ils ont toûjours eſté découverts par quelque endroit, ils ont laiſſé ſouvent échapper des marques éclatantes de la principale inclination de leur ame; & l'on s'en eſt ſervi comme des premieres notions, qui ont conduit à la connoiſſance de tout ce qui nous rend leur memoire precieuſe.

II. L'abnegation de ſoy-meſme eſt la vertu qui marque le

Ainſi, le propre caractere & la veru particuliere de S. François de Borgia, eſtoit la haine & l'abnegation de ſoy-meſme. C'eſt ainſi que je croy pouvoir appeler avec tous les Peres, & avec le Sauveur meſme, cette victoire

victoire continuëlle sur l'amour propre, ce dégagemẽt, ce dépoüillement de soy-mesme, ce renoncement à tout interest particulier, & à toute saisfaction humaine, dont la Philosophie n'a sceu ni le nom, ni la pratique, avant le Christianisme. Il estoit si persuadé, que toute la sainteté dépendoit delà, qu'il avoit accoûtumé de dire, lorsqu'on donnoit en sa presence à qui que ce fust la loüange d'estre un veritable Chrestien, d'être Saint, d'estre parfait, d'estre accompli en toute vertu, d'estre un serviteur de Dieu sans reproche: *Cela ne peut manquer d'estre ainsi s'il aime la mortification & l'abnegation de soy-mesme;* suivant cette parole si remarquable d'un Pere de l'Eglise; Autant que vous vous ferez de violence, autant avancerez vous dans la vertu. Il ne paroist autre chose que cette abnegation genereuse dans tout ce que nous avons rapporté de la vie de nostre Saint dans les deux Livres précedens. Cependant, comme nous y avons suivi son histoire en ne nous arrestant qu'aux simples faits, pour ne point interrompre le cours de la narration, nous nous sommes réservez à rapporter dans ce dernier Livre, des maximes & des pratiques de cette mesme abnegation de soy-mesme qui ont regné dans toute sa conduite, & qui n'ont dû, par consequent, s'attacher particulierement à aucun endroit de sa vie; ou des actions particulieres qui avoient quelque chose de remarquable, mais dont on ne sçavoit pas assez le temps, ou qu'on ne jugeoit pas devoir estre mêlées à d'autres plus grands événemens, qui sembloient demander l'attention tout entiere du Lecteur.

mieux l'esprit de S. François de Borgia.

Cette abnegation & cette haine de ſoy-meſme que Jeſus-Chriſt demande ſi ſouvent de tous ceux qui veulent le ſuivre & eſtre ſesparticuliers Diſciples, que ſaint Paul preſche ſi hautement dans toutes ſes Epiſtres, que tous les ſaints Peres ont regardée comme l'accompliſſement de l'Evangile, eſt la meſme que celle que ſaint Ignace & ſaint François Xavier recommandoient uniquement à tous ceux qui vouloient aſpirer dans leur Compagnie à la perfection de leur Inſtitut par ces paroles, qu'ils avoient l'un & l'autre ſi ordinairement en la bouche, *Vince te ipſum*, c'eſt à dire, ſurmonte-toy courageuſement toy-meſme, & traite-toy comme ton plus cruël & ton plus dangereux ennemi. Cette ſainte haine de ſoy-meſme eſtoit ſi grande en ſaint François de Borgia, qu'on peut dire, qu'il eſtoit ce veritable & ce parfait Religieux qu'un ancien Pere vouloit qu'on appellaſt pour le bien définir; *Un homme qui ſe fait une continuëlle violence.* Chacun jugera aiſement par ſes propres foibleſſes, & par les differens attachemens de l'amour propre, de la difficulté, & de la grandeur de cette victoire ſi longue & ſi univerſelle, que noſtre Saint a remportée toute ſa vie ſur ſoy-meſme, en renonçant à tous les biens de la fortune, à l'amour de ſon païs & de ſes proches, à tout plaiſir ſenſuël, à toute eſtime de ſoy-meſme, à toute volonté propre, & enfin, à tout ce qui a coûtume de ſatisfaire les paſſions des hommes; & il ſuffira que nous en parlions ſimplement & en hiſtorien, pour faire ſur les cœurs tout l'effet qu'y font d'ordinaire les exemples d'une vertu heroïque.

Le premier pas pour ce dépoüillement universel qui est si necessaire à ceux qui veulent combattre sous l'étendard de Jesus-Christ nud & crucifié, suivant ce que luy-mesme témoignoit à ceux qui vouloient se mettre à sa suite, est le mépris & la fuite des biens exterieurs, & de ces dons de la fortune qui ne sont utiles que lorsqu'on s'en défait, & qu'on ne peut presque, au sentiment des saints Peres, ni acquerir, ni conserver, ni perdre, sans se rendre coupable de plusieurs crimes & de plusieurs injustices. Il est difficile d'en voir un plus grand mépris que celuy qu'en fit nostre Saint. Non-seulement il posseda long-temps de tres-grands biens sans y avoir aucun attachement, & les quitta tous sans peine pour acquerir la pierre precieuse de l'Evangile, & cette riche beatitude que le Sauveur a promise à ceux qui embrasseroient de cœur la pauvreté Evangelique: mais il aima encore toute sa vie à ressentir des effets de cette pauvreté volontaire qu'il avoit si genereusement embrassée. Il sembla, en entrant en religion, oublier l'usage de l'argent, il n'en voulut jamais depuis avoir aucun en sa disposition, & il le consideroit comme une chose si inutile à son égard, qu'il ignora bien-tost entierement le prix des monnoyes.

III. L'abnegation de S. François de Borgia dans le renoncement aux biens de la fortune & aux commoditez de la vie.

Matth. 13.

Matth. 5.

Il arrive souvent que des Religieux qui ont renoncé à de grandes fortunes, se defont de leurs biens sans se defaire de leur passion, & perdent, comme dit saint Bernard, le merite d'un si grand sacrifice par une foiblesse pitoyable qu'ils font voir en occupant encore leur cœur à de moindres objets que ceux qu'ils

Ad Monach. S. Bertini.

avoient quittez, & conservant de l'attachement pour les plus petites bagatelles : comme ces personnes déchuës d'une haute fortune, que la propreté de leurs haillons rend plus vaines & plus insolentes dans leur pauvreté, que ne l'avoit fait auparavant la magnificence de leur Palais & de leur équipage. Non seulement il se privoit des choses superfluës, mais encore des necessaires ; ou plûtost il ne jugeoit necessaires que celles dont personne ne peut absolument se passer ; & il tenoit, comme d'autres Saints l'ont écrit, que ne vouloir manquer d'aucune chose dans la Religion, c'est vouloir estre plus riche que personne ne le peut estre dans le monde, & que ne le sont les Princes mesmes & les Rois, qui se rencontrent souvent dans des occasions où la prévoyance de leurs officiers se trouve courte, & où toute l'opulence de leur Maison ne les sauve pas de quelques incómoditez de la pauvreté. Il souffroit tant qu'il pouvoit de ces sortes de besoins, soit aux lieux de sa demeure ordinaire, soit à la campagne, dans sa nourriture, dans ses habits, dans les meubles de sa chambre, dans le lit sur lequel il reposoit, & dans toutes les autres choses dont il estoit obligé de se servir. Les habits les plus usez & les plus déchirez, estoient ceux qu'il avoit le plus de peine à quitter, & l'on ne pouvoit jamais le faire resoudre à en prendre de neufs, & qui n'eussent servi long-temps à d'autres. Il ne faisoit jamais de repas plus delicieux, que lorsqu'il vivoit des morceaux de pain qu'il avoit mendiez de porte en porte pour assister les pauvres.

S. Vinc. de vita spirit. c. 1. Alb. magn. Parad. animæ c. 5.

Quelque grandes que fussent ses infirmitez, & quelque rude que fust la saison, il ne permit jamais qu'on fist aucune cloison, ni aucun retranchement à l'entour de son lit, ni qu'on y mist de ciel ni de rideaux. A peine pût-il consentir lorsqu'il souffroit le plus de ses fluxions que luy causoient les nuits froides, qu'on attachast une petite natte derriere son chevet; & cela luy paroissoit une delicatesse dont il devoit avoir du scrupule. Il ne faisoit aucune provision, ni de linge, ni de vivres, ni d'aucune autre commodité dans ses voyages, quelque longs & difficiles qu'ils fussent; jamais il ne s'y servit, depuis qu'il fut Religieux, ni de parasol en été, comme tout le monde fait en Espagne & en Italie durant les chaleurs immoderées de ces païs-là, ni de botes durant les pluyes & les froidures de l'hyver, ni d'aucune autre chose pour se défendre des injures des saisons. Son manteau qu'il mettoit en double au besoin, autant pour le moins user & pour le conserver plus longtemps, que pour en estre plus à-couvert, & son chapeau, luy servoient de tout cela. Jamais on ne luy voyoit plus de joye que lorsqu'il arrivoit quelque-part penetré du froid & de la pluye, & qu'il n'y rencontroit pas dequoy se sécher & se délasser, ce qui luy estoit assez ordinaire, à cause du soin avec lequel il recherchoit les plus pauvres logemens, & les plus dépourveus de toutes sortes de commoditez. A-peine y trouvoit-il d'ordinaire un lieu où il se pûst mettre à-couvert, & de la paille pour s'y reposer; & il arrivoit assez souvent qu'il estoit obligé, faute de loge-

ment, de coucher la nuit à l'air & ſur la dure.

Il eſtoit aiſé de voir, à la maniere dont le Saint faiſoit toutes ces choſes, que ce qui euſt pû eſtre en un autre un naturel reſſerré & une certaine petiteſſe de cœur, par laquelle pluſieurs Religieux ſe cachent à eux-meſmes ſous le faux pretexte de pauvreté Evangelique, une veritable avarice, & une eſtime exceſſive des biens de la terre qui regne dans le fond de leur ame, eſtoit en luy une veritable grandeur de courage; & qu'ayant une fois tout donné à Dieu, il ne ſe pouvoit rien reſerver d'un ſi grand ſacrifice.

IV. Sentimens du Saint ſur le renoncement aux biens de la terre.

Cette pauvreté n'eſtoit pas non plus une ſimple moderation de Philoſophe, ou une certaine fierté, qui met quelquefois l'eſprit des ſages du monde au deſſus d'une infinité de choſes en leur en faiſant voir l'embarras & l'inutilité. Des ſentimens ſi raiſonnables & ſi genereux, entroient ſans doute dans ce mépris que le Saint avoit pour toutes les commoditez de la terre: mais il agiſſoit encore par des principes plus parfaits, & ſe conduiſoit en cela par une Philoſophie plus Chreſtienne. Il le fit aſſez connoître une fois à un homme de qualité de ſes amis, qui eſtant étonné de ſa maniere de voyager, luy demandoit, comment aprés avoir paſſé toute ſa vie dans une ſi grande delicateſſe, il pouvoit ainſi ſe contenter de ce que la providence luy envoyoit ſur le chemin pour ſa nourriture? Nous ne ſommes pas, luy dit-il, ſi dépour-
» veus de toutes choſes en voyageant que vous vous le
» perſuadez, & j'ay coûtume d'envoyer devant moy des
» fourriers, pour me preparer mes logemens. Ce Sei-

gneur qui n'ignoroit pas qu'il avoit renoncé à tout ſon train en renonçant à ſes charges & à ſon bien, voulut ſçavoir quels eſtoient ces fourriers. Ce ſont, luy « repartit le Saint, la connoiſſance de moy-meſme, & « la penſée des peines éternelles de l'enfer que j'ay me- « ritées par mes pechez. Il n'y a point de logement ſi « miſerable qui ne me devienne tres-beau & tres-deli- « cieux quand ces deux fourriers me l'ont preparé. Il « avoit toûjours en veuë, dans la pauvreté de ſes voyages ceux du Roy de gloire & de Majeſté, qui, comme dit l'Apoſtre, eſtant ſouverainement riche, ſe fit pauvre pour nous enrichir, & le parut ſur tout dans ſes courſes continuëlles qu'il fit pour le ſalut des ames, où il n'avoit pas une pierre pour repoſer ſa teſte; & il conſideroit que le meſme Roy des Rois, ayant eu la bonté de l'aſſocier à ſon divin miniſtere de Sauveur des ames, il eſtoit bien juſte qu'il s'aſſociaſt auſſi volontairement à ſa pauvreté; & que pour joüir de cét honneur, & faire de ſi nobles acquiſitions pour le Ciel, on ne pouvoit trop mépriſer tout le reſte.

V.
Son amour de la pauvreté Evangelique dãs les établiſſemens de ſon Ordre.

Cét eſprit de renoncement aux biens du monde & aux commoditez de la vie, paroiſſoit encore admirablement dans tous les nouveaux établiſſemens de ſa Compagnie qu'il entreprenoit. Son inclination & ſa tendreſſe eſtoit principalement pour les Maiſons Profeſſes de cét Ordre, parce qu'elles ne poſſedent point de bien en fonds, ni de rentes; & lors qu'il en établiſſoit d'autres, il avoit toûjours plus d'égard au bien qui pouvoit s'y faire pour l'avancement de la gloire de Dieu, qu'à la ſolidité des revenus, ni à la commo-

dité des logemens. Ceux qu'il fit bastir exprés paroissoient plûtost, pour parler comme les historiens de sa vie, des retraites de la pauvreté mesme que des demeures de pauvres ; & ceux où l'on manquoit davantage de toutes choses, estoient, pour ainsi dire, ses maisons favorites où il demeuroit toûjours plus longtemps & plus volontiers.

Il eust craint pour son Ordre cette trop grande abondance, qui est capable de ruïner les plus saintes Communautez, comme une funeste experience ne l'a que trop fait voir dans les siecles passez. La pauvreté de l'Ordre de saint François qui l'avoit si longtemps fait balancer sur le choix de l'Institut qu'il devoit embrasser, lorsqu'il prit la resolution de quitter le monde, le charma toute sa vie, & si son zéle pour le salut des ames, l'empeschoit d'en desirer dans sa Compagnie une pareille, qui eust esté incompatible avec les fonctions des Peres de cét Ordre dans leurs Colleges ; du moins vouloit-il qu'il y eust en tous les Superieurs un desinteressemeent parfait, & que jamais leur zéle pour le bien public ne servist de pretexte à l'avarice & à la cupidité. S'il loüoit en eux un soin moderé pour la subsistance de leurs inferieurs, & pour l'entretien de la famille dont ils avoient la conduite ; il loüoit encore plus une grande confiance en Dieu, par laquelle on attend tout de sa bonté plûtost que de l'amitié des hommes ou de sa propre industrie. Il leur faisoit remarquer, que dans la pluspart

Ep. ad Patres Prov. Aquit.

» de leurs établissemens, cette conduite si conforme aux
» conseils de l'Evangile & à l'esprit du fils de Dieu,

avoit

avoit en peu de mois plus apporté de prosperité à « leurs Maisons, que ne l'eussent pû toutes sortes de « soins humains durant plusieurs années; & que la pas- « sion trop grande d'acquerir, & le défaut de cette « confiance Evangelique estoit toûjours la veritable « cause de la trop grande disette des familles Reli- « gieuses. «

Il en écrivit dans ce mesme sens estant General de sa Compagnie, aux Jesuites de la Province de Guienne, dans cette lettre admirable, qui sert encore aujourd'huy si efficacement à exciter ces Peres à remplir tous les devoirs de leur vocation. Il conclut ce qu'il y dit touchant le détachement des biens exterieurs & l'esprit de pauvreté, par ces paroles si memorables. Je vous écris tout cecy, afin que vous compre- « niez bien que nous ferions mal nos affaires par ce « trop grand desir de les bien faire; & que bien-loin « d'en tirer de grands avantages, ce seroit la cause de « nos pertes & de nostre ruine entiere. Mais au con- « traire tout réüssit lorsqu'on n'a qu'un soin moderé de « ces sortes de choses, & qu'on l'accompagne de mo- « destie & d'esperance en la misericorde de Dieu: le « prochain en est édifié; nous ne perdons point devant « Dieu l'avantage & la gloire des veritables pauvres E- « vangeliques, mais nous en recevons une plus grande « abondance de grace; & Jesus-Christ prenant luy-mes- « me soin de pourvoir à nos besoins, nous tient sous sa « protection particuliere: Car c'est à luy que nous devons « dire avec confiance, *Le pauvre s'est abandonné à* « Ps. 9. *vous, & vous estes le Pere & le défenseur de l'orfelin.* «

VI. Effets merveilleux de ſon amour de la pauvreté Evãgelique.

En effet il éprouva toûjours des effets merveilleux de ce ſoin particulier que la providence a des veritables pauvres d'eſprit; qui parlent & qui crient au Seigneur, comme dit ſaint Paulin, par le ſilence de l'humilité & par la voix de la patience; & il fit un grand nombre d'établiſſemens tres-heureux, qui n'avoient point d'abord d'autre fondation que ſa confiance en celuy qui a promis de pourvoir tous ceux qui auroient tout quitté pour luy. On en vit ſur tout des effets bien extraordinaires aux Maiſons qu'il avoit fondées à Seville, à Simanques, & à Valladolid, lorſque toutes les proviſions y manquant, il ne laiſſoit pas de faire ſonner la cloche du repas; & tous ſes Religieux allant par ſon ordre au Refectoir où les napes eſtoient miſes ſans qu'il y euſt rien à manger, il venoit en même temps, contre toute leur eſperance, des perſonnes inconnuës qui apportoient à la porte du pain & d'autres vivres en abondance, & qui refuſoient de nommer ceux qui les avoient envoyez.

Ep. 29. ad Aprum.

VII. L'exemple de ſa pauvreté porte pluſieurs perſonnes riches à l'imiter.

Enfin, ce mépris des biens de la terre, & cette fuite de toutes les commoditez de la vie, avoit quelque choſe de ſi éclatant dans noſtre Saint, que bien-loin que ſa pauvreté rebutaſt les gens du monde & les éloignaſt de luy, comme elle fait d'ordinaire; on a ſouvent remarqué, que c'eſtoit ce qui luy attiroit un plus grand nombre d'imitateurs, & ce qui avoit commencé de donner à pluſieurs perſonnes de qualité, la penſée, & le deſir de renoncer à de grandes fortunes, pour entrer comme luy dans la Compagnie de Jeſus, & dans d'autres ſaintes familles Religieuſes.

S'estant ainsi dépoüillé de toute affection aux richesses de la terre en les quittant, il se défit aussi, en mesme temps, en quittant le lieu de sa naissance, de cette passion déreglée pour son païs, en faveur de laquelle l'amour propre a coûtume de suggerer tant de faux pretextes, dont les plus vertuëux se laissent si ordinairement surprendre. Il n'oublia jamais ce que tout homme de bien doit à sa patrie; mais il oublia encore moins ce que tout homme Apostolique & tout Religieux de la Compagnie de Jesus, qui fait profession selon sa regle, d'aller en tout païs où il peut rendre plus de service à Dieu, doit à l'Esprit saint qui l'anime, & qui donna aux Apostres le don des Langues, pour faire voir que leur charité devoit estre universelle & s'étendre également sur toutes les nations du monde. Il jugeoit que comme les Saints doivent suivre plus parfaitement que les autres, selon tous les preceptes de l'ancien & du nouveau Testament, les loix de l'Estat où ils ont pris naissance, & obeïr plus fidélement aux Princes dont ils sont nez sujets, la charité universelle que Dieu répand dans leurs cœurs, doit aussi donner plus d'étenduë à leur zéle & une passion plus ardente d'agrandir le Royaume de Jesus-Christ, & de le faire aimer & obeïr de tous les hommes. Il avoit vaincu par ce sentiment, cette fausse tendresse pour son païs, qui est si grande dans toutes les nations, mais principalement dans l'Espagnole, qu'on a souvent peine à trouver en Espagne parmi les personnes de qualité des sujets qui n'aiment mieux renoncer à leur fortune & à la gloire qu'ils acquere-

VIII. Son abnegation dans le renoncement à l'amour dereglé de son pays.

roient prés de la personne du Prince, ou dans les plus grands emplois hors du Royaume, que de quitter leur Province; ce qui fait que la Cour des Rois Catholiques est d'ordinaire si deserte, & que les recompenses qu'ils sont obligez de donner à ceux qui les servent, sont toûjours si considerables.

Nostre Saint, comme nous avons veu, quitta son païs sans peine, pour ne le revoir jamais, & il suivit genereusement le Roy des Rois par tout où il voulut l'employer pour son service. Jamais il ne retourna depuis au lieu de sa naissance, quoy qu'il fust obligé d'en passer fort proche, & il n'y eut que des ordres ausquels il ne pouvoit resister qui le retinrent en Espagne. Il avoit une passion extrême d'aller consumer sa vie dans les Indes pour le salut des ames des Infideles, & ne pouvant en obtenir la permission de ses Superieurs, du-moins souhaita-t-il toûjours de vivre & de mourir hors de son païs. Ce fut ce qui luy fit si fort aimer la demeure d'Ognate en Biscaye, & ce qui luy fit choisir l'Hermitage de saint Felix & ensuite le séjour de Porto, pour y achever ses jours comme dans un exil volontaire où il seroit d'autant-plus prés de Dieu qu'il y seroit plus éloigné de ses proches. Ce fut aussi ce qui luy fit desirer depuis qu'il se vit appelé en Italie, de mourir à Lorette où à Rome, plûtost qu'en Espagne; & ce qui luy fit toûjours prendre pour son veritable païs, celuy où la volonté de Dieu l'appeloit, & où il esperoit de le mieux servir.

IX. Effets admirables de — Mais il n'est pas extraordinaire que l'on conserve une passion excessive pour son païs, quoy qu'on en

haïsse la demeure ; & l'on voit tous les jours des personnes qui ne peuvent aimer & estimer que ce qui vient de la Province où ils sont nez, dont le sejour ne laisseroit pas de leur estre insupportable. C'est encore en cela que le Saint vainquit de telle sorte cét esprit d'attachement trop grand à son païs, qui est capable de diviser & de perdre les Communautez les plus saintes, qu'il sembloit, à juger de sa conduite, qu'il ne fust d'aucune nation, ou plûtost qu'il fust de toutes les nations du monde ; son grand cœur les embrassant toutes par une charité universelle.

son détachement de l'amour déréglé de son païs.

Il y en avoit alors deux, pour lesquelles les Espagnols avoient une aversion extrême. Ils haïssoient de tout temps les Portugais par l'antipathie naturelle de leur genie ; & leur haine pour la France estoit aussi devenuë comme naturelle depuis les longues guerres de François I. & de Charles-Quint, quoy que dans le fond il n'y eust rien de fort opposé dans les humeurs de l'une & de l'autre nation, comme l'avoient fait voir depuis tant de siecles les alliances si frequentes & si étroites de la Castille avec la France. La charité du Saint estoit fort au-dessus de ces aversions si déraisonnables. Il sçavoit assez que la vertu aussi-bien que le vice est de tout païs ; & il aimoit dans chaque nation ce qui en estoit aimable devant Dieu. La grandeur de courage des Portugais, & la pieté solide qui regnoit dans la Cour de Portugal, luy donna toûjours beaucoup de tendresse pour cette nation magnanime. Il n'avoit pas moins d'estime pour la Françoise, & l'on peut dire que jamais rien ne luy donna tant

de douleur, & ne luy cousta tant de larmes & tant de sang, que les malheurs de nos Peres, & les desastres de nos Provinces où la foy avoit esté toûjours avant cela si florissante & si entiere. Il avoit le mesme zéle pour l'Italie, comme il paroist par les établissemens qu'il y fit, & qu'il y fit faire, avant mesme qu'il fust General de son Ordre. Les Allemans jugerent toûjours par les soins particuliers qu'il prit de leur Seminaire à Rome, & par ceux qu'il eut de leur envoyer des Missionaires aussi-bien qu'en Pologne, en Angleterre, & en Suede, que leurs veritables interests luy étoient uniquement chers. Il n'y avoit point de nation qui ne pust en croire autant pour ce qui la regardoit; & il estoit si éloigné de cette passion aveugle pour sa propre nation, dont tous ceux qui gouvernent des sujets de differens païs ont tant de peine à se garantir, que les Espagnols crurent souvent avoir sujet de se plaindre de ce qu'il ne préféroit pas toûjours leur nation à toutes les autres. Ne pouvant souffrir en luy cette équité par laquelle il rendoit justice à tout le monde suivant le merite personnel de chacun, ils l'accuserent quelquefois d'avoir plus d'inclination pour d'autres Royaumes que pour l'Espagne, & il falut que des personnes d'un zéle plus desinteressé prissent soin de le justifier à la Cour du Roy Catholique, comme nous l'avons veu, de cét esprit de charité qui paroissoit en luy pour la France, durant les malheurs de nos guerres civiles, & encore plus de celle qu'il avoit pour le College Romain où l'on élevoit d'excellens sujets de toutes nations, pour

l'avantage de tous les païs du monde.

Cette victoire continuëlle que nostre Saint remportoit sur l'amour déréglé de son païs, & qui doit paroître dans un Espagnol quelque chose de fort extraordinaire & de fort admirable, parut encore dans le choix de ses amis particuliers de toutes les nations de l'Europe, qui ont tous esté les plus saints & les plus grands personnages de leur siecle, comme nous le verrons dans la suite. Il n'eut en cela jamais égard qu'au seul merite, sans que leur païs luy fust une raison de les aimer ou de les considerer davantage. X. Le païs n'est pas une raison de preference dãs le choix de ses amis.

La victoire que le Saint remporta toûjours sur l'amour dereglé de ses parens & de sa propre maison estoit encore plus difficile, puisque les personnes genereuses se défont plus aisement de tout ce qui regarde leur propre interest & le soin de leur personne, que de ce qui regarde celuy de leurs proches & de leurs amis, & que plus on sent l'obligation qu'on à de les aimer & de les servir, plus il est dangereux de s'y méprendre, & d'étendre cette mesme obligation jusqu'à des excés vicieux. Car, comme dit saint Gregoire, il y en a plusieurs qui aprés avoir quitté tout « leur bien, & aprés avoir renoncé à toute la gloire & à « toute la prosperité de ce monde, n'en ont pas le cœur « moins troublé, ni moins occupé de soins humains; « parce qu'y ayant reservé une affection dereglée pour « leurs proches, cette passion rappelle toutes les autres, « & y fait naistre pour l'interest d'autruy tous les vains « desirs qu'ils avoient cessé d'avoir pour le leur propre, « & dont ils avoient si heureusement reconnu l'inutilité. «

XI. Abnegatiõ du Saint dans le renoncement à l'amour dereglé de ses proches.

Liv. 7. sur Iob. c. 14. & hom, 27.

Cette difficulté de renoncer à la chair & au ſang, & de pratiquer cette ſainte haine pour ſes plus proches parens, que le Sauveur recommande ſi expreſſement à ceux qui veulent le ſuivre & eſtre ſes Diſciples, croiſt encore d'autant-plus que ces perſonnes qu'il faut haïr ont plus de qualitez aimables, & qu'on en reçoit plus de témoignages d'amitié. Ce n'eſt pas une grande victoire ſur l'amour propre, ni une marque fort heroique d'abnegation de ſoy-même que de ſe dépoüiller de toute affection déréglée envers ſes proches, quand ils n'ont rien qui merite qu'on s'en faſſe des Amis; ou quand par une injuſtice aſſez ordinaire aux gens du monde, qui regardent leurs parens Religieux comme des membres inutiles & ſuperflus, retranchez du corps de leur famille, ils n'ont pour eux que de l'indifference ou du mépris. Il eſt aiſé de ne pas aimer ceux qu'on ne peut eſtimer, auſſi-bien que ceux dont on ne peut attendre ni eſtime ni amitié. Mais la plus grande & la plus difficile victoire, eſt de nous détacher de ceux qui nous aiment & qui meritent que tout le monde les aime, quand l'unique attachement que nous devons avoir à Dieu nous y oblige, & d'épurer par une generoſité Chreſtienne cette amitié d'inclination & d'obligation, de toutes les imperfections qui s'y mêlent inſenſiblement par la corruption naturelle du cœur humain.

Saint François de Borgia avoit beaucoup de parens, qui eſtoient preſque tous des perſonnes de grande vertu, & que leur merite, auſſi-bien que leur naiſſance

naissance avoit élevés aux plus grands emplois. Il avoit eu deux de ses freres Cardinaux, deux autres furent Vice-Rois de Catalogne aprés luy, il y en eut un aussi qui le fut du Royaume de Valence; il y en avoit un de ces deux derniers Grand-Maistre de l'Ordre de Montese, & un autre qui fut depuis Archevesque de Sarragoce. Ses sœurs avoient épousé des Ducs & des Grands d'Espagne; tous ses fils furent dés son vivant dans de grandes ambassades, & dans les premiers emplois de la Cour Imperiale & de la Cour Catholique: ses gendres, ses oncles, & ses cousins occupoient toutes les premieres charges, & il y avoit parmi eux des Princes & des Souverains qui estoient par leurs grandes qualitez l'admiration de leur siecle. Jamais cependant leur élevation ne diminua leur tendresse pour luy. Plus il estoit descendu par l'humilité, plus ils l'admiroient & le respectoient tous, & il n'y en avoit aucun dont il ne receust des marques continuelles d'amitié. Il avoit aussi naturellement beaucoup de tendresse pour eux, & il avoit vêcu jusqu'au temps de sa retraite dans une tres-grande union avec sa famille.

Cependant depuis qu'il eut une fois presté l'oreille à la voix de Dieu qui luy dit, Oublie ta famille & la maison de ton pere; il obeït si fidelement à ce divin conseil, & se détacha de telle sorte de toutes ces personnes qui luy estoient cheres par tant de raisons, pour s'attacher plus parfaitement à Dieu, qu'il sembloit qu'il eust esté élevé toute sa vie dans le sein de la Religion; tant ses paroles, ses manieres, & toutes ses Ps. 44.

actions estoient éloignées de ce qui pouvoit marquer le moindre sentiment trop humain pour ce qu'il avoit quitté. Quelques reproches que luy fissent au commencement quelques-uns de ses parens d'un détachement où ils trouvoient de l'excés, parce qu'ils estoient moins penetrez que luy des veritez de l'Evangile, il n'y en avoit pourtant presque aucun qui n'admirast une generosité si merveilleuse, & qui ne luy rendist enfin justice, jugeant que cette sorte d'indifference qu'il avoit pour eux, ne venoit d'aucun mépris ni d'aucun refroidissement d'amitié, mais d'un amour ardent pour le createur, sur lequel il regloit & perfectionnoit celuy qu'il devoit avoir pour les creatures. Il n'avoit pas perdu la tendresse qu'il avoit pour eux, mais il l'avoit animée d'une charité plus pure & plus divine, ainsi qu'il le témoigna assez, par la réponse qu'il fit au Pere Antoine Araoz, qui luy avoit fait des plaintes sur ce sujet, de la part de quelques personnes de qualité de la Cour d'Espagne. Je ne laisse pas, luy manda-t-il, de les aimer, & de prier Dieu pour eux, comme j'y suis obligé; & peut-estre que ces prieres sont d'autant mieux écoutées qu'elles tiennent moins de la chair & du sang. Quelle meure, cette chair, puisque c'est de sa mort que nous doit venir la vie.

Le 8 d'Avril 1566.

XII. Effets admirables de son détachement de l'amour déreglé de ses proches.

Mais on ne peut mieux faire voir son détachement de ses parens, qu'en disant avec quelle tranquillité & quelle resignation il en souffroit la perte. Nous en avons veu un exemple admirable au premier Livre de cette histoire, en parlant de la mort de la Duchesse

ſon épouſe. Il ne vainquit pas depuis avec moins de courage les ſentimens trop tendres ; dont le ſouvenir d'une perſonne qui luy avoit eſté ſi chere euſſent pû occuper ſon cœur ; qu'il avoit ſurmonté la douleur d'une ſéparation ſi violente. Le Comte de Lerme ſon gendre, voulut un jour en faire une épreuve. Il mit ſur l'Autel de la Chapelle, où le Saint devoit dire la Meſſe, un portrait de cette illuſtre defunte déguiſée en ſainte Catherine. Le Saint ne parut pas s'en appercevoir durant tout le Divin ſacrifice : mais le Pere qui l'accompagnoit, luy ayant demandé, aprés qu'il fut ſorti de l'Autel, de qui il croyoit que fuſt ce por- « trait. Je vois aſſez, luy dit-il, que c'eſt celuy d'Eleo- « nor ; Dieu m'a fait la grace de n'en eſtre pas plus tou- « ché que ſi je ne l'euſſe point connuë, & de ne m'en « ſouvenir qu'autant qu'il le faloit pour me porter à « le prier pour elle. Cependant, ajoûta-t-il, avertiſ- « ſez le Comte, que ce luy eſt bien aſſez d'avoir ce por- « trait dans ſa chambre, & qu'il ſe garde d'oreſnavant « de le mettre ſur les Autels, quelque changement qu'il « y ait fait faire, pour faire d'Eleonor une ſainte Ca- « therine. «

XIII. Il apprend la mort de ſes filles, ſans en eſtre émû.

Il eut la meſme fermeté d'ame à la mort de ſes filles. Il apprit miraculeuſement, par une revelation ſurnaturelle, celle de la cadette de toutes, qui eſtoit Religieuſe à Gandie, durant qu'il eſtoit à Caſa-de-la-Reyna, au moment qu'elle expiroit ; & il n'en changea non plus de viſage, & n'en fut non plus émû, que ſi la choſe ne l'euſt pas regardé. Auſſi n'y avoit-il pas grand ſujet de s'affliger de cette mort en la conſi-

La mere Dorothée.

derant avec les yeux de la foy; puisque cette vertueuse fille ayant vêcu comme un Ange, dans une si sainte retraite, laissoit les personnes qui l'aimoient persuadées, qu'elle estoit allée joüir du bon-heur des Anges dont elle avoit imité toute sa vie, la ferveur & la pureté.

XIV. Il console sur la mort de sa propre fille la Regente d'Espagne & y paroît insensible.

Mais il fit paroître le mesme détachement & la mesme soûmission à la volonté de Dieu, lorsqu'il apprit la mort de sa fille la Comtesse de Lerme, pour laquelle il avoit toûjours eu une tendresse particuliere, & qui estoit une personne qui avoit également toutes les qualitez qui pouvoient la rendre estimable devant Dieu & devant les hommes. Il apprit cette nouvelle dans une ruë de Valladolid en allant au Palais; & ce qui sembloit luy en devoir augmenter la douleur, fut qu'on luy dit en mesme temps que cette Dame avoit esté surprise & estoit morte presque tout subitement. Le Saint fermant les yeux du corps & ouvrant ceux de l'ame, demeura un moment en oraison, & poursuivit son chemin sans autre témoignage d'affliction. Il alla au Palais, & y entretint longtemps de differentes affaires, avec une entiere liberté d'esprit, & avec sa gayeté ordinaire, la Princesse Jeanne, qui estoit Regente d'Espagne en l'absence du Roy Philippe son frere. Il luy dit seulement en prenant congé d'elle. Que Vostre Altesse prie, s'il luy plaist, nostre Seigneur, pour sa servante la Comtesse de Lerme: je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle est passée subitement à l'autre vie.

La Regente qui cherissoit extrêmement la Com-

teſſe ne fut pas ſi tranquille que luy en cette occaſion : mais eſtant étonnée d'un coup ſi peu attendu: Eſt-ce donc là, luy dit-elle, une nouvelle à me dire « ainſi en paſſant ? Et eſt-il bien poſſible qu'un Pere ne « ſoit pas plus touché que vous le paroiſſez de la per- « te d'une fille de ce merite ? Madame, luy repartit le « Saint en la conſolant, Dieu en eſtoit le maiſtre, il « nous l'avoit donnée pour quelque temps ; que pou- « vous nous faire autre choſe que luy rendre de bon- « ne grace ce que nous n'avions de luy qu'en dépoſt; « le remerciant humblement de ce qu'il nous a conti- « nué ſi long-temps cette faveur, ſans nous plaindre de « ce qu'il nous en a privé quand il l'a jugé à propos ; ſur « tout puiſqu'il a délivré la Comteſſe des dangers de ce « monde corrompu, pour la faire joüir, comme je l'eſ- « pere de ſa miſericorde, d'un bon-heur ſolide & éter- « nel ? Aprés qu'il fut retourné au College de ſa Compagnie, il dit la Meſſe pour la défunte, & ce fut la ſeule marque qu'il donna du reſſentiment qu'il avoit de ſa perte.

Le Conneſtable de Caſtille oncle de noſtre Saint, eſtant venu ce jour-là meſme pour le voir & pour le conſoler, le trouva ſi tranquille, & ſi exempt de l'affliction dont il croyoit qu'il devoit eſtre accablé, qu'il en eut de l'indignation, & le luy voulut faire ſentir par ces paroles. Eſt-il poſſible, mon Pere, que vous ne ſoyez pas ſenſible à la perte que vous faites « d'une fille ſi accomplie, à la fleur de ſon âge, & que « ſans y avoir le meſme intereſt que vous, j'en aye le « cœur percé de douleur ? Monſieur, luy dit le Saint, «

XV. Son ſentiment ſur la perte de ſes parens & ſur les autres ſujets ordinaires d'affliction.

„ le jour que Nostre-Seigneur m'appella à son service,
„ & me demanda mon cœur; je le luy donnay de telle
„ sorte qu'aucune creature ni vivante ni morte ne pûst
„ plus le partager ni le troubler. Il avoit coûtume en de pareilles occasions de se consoler & de consoler les autres de toutes les choses qu'on juge les plus affligeantes dans le monde, ou en disant, que com-
„ me on ne pouvoit rien perdre en cette vie, il ne
„ faloit s'affliger de rien; ou en demandant, d'abord qu'on vouloit luy dire de ces nouvelles qu'on ne juge fâcheuses que parce qu'on ne les regarde pas avec les yeux de la foy, si la gloire de Dieu en estoit
„ moindre? & concluant que puisque Dieu estoit glo-
„ rifié par ces accidens de la vie, il n'estoit pas juste
„ de s'en affliger.

XVI. L'Empereur Charles V. admire son détachemét de ses enfans dans une affaire d'interest.

L'Empereur Charles V. ayant souvent oüi parler de ce courage avec lequel le Pere François s'estoit mis au dessus des passions ordinaires, voulut voir s'il estoit vray, comme on le luy avoit dit, qu'il se fust tellement rendu maistre de l'affection naturelle qu'un Pere a pour ses enfans, qu'il ne luy échapoit jamais rien qui pust faire connoîstre la sienne. Ce Prince l'ayant jetté à ce dessein dans le discours, à la seconde visite qu'il receut de luy à saint Just, sur ce qui regardoit sa famille, aprés luy avoir parlé en particulier du merite & des bonnes qualitez de ses enfans, voyant qu'il n'avoit pû découvrir en luy aucune foiblesse de ce costé là, luy dit enfin, que l'A-
„ mirante d'Arragon, Dom Sanche de Cardonne fai-
„ soit de grandes plaintes de Dom Charles Duc de

Gandie, parce qu'il luy retenoit par force & contre « toute justice quelques terres & quelques villages. « C'est à vous, mon Pere, luy dit-il en mesme-temps, « de me dire ce que vous jugez des pretentions que « vostre fils a sur ce bien, & ce qu'il vous semble que « je doive faire en cette affaire. Seigneur, luy répon- « dit le Saint, je ne sçay pas qui a droit: Mais je sup- « plie tres-humblement vostre Majesté non seulement « de faire rendre justice à l'Amirante, mais encore, s'il « y a en cela quelque grace qui se puisse faire à l'un des « deux en conscience, de la luy faire plûtost qu'à Dom « Charles. Est-ce donc ainsi, repartit l'Empereur que « vous avez soin de l'interest de vos enfans, & ne se- « roit-ce pas bien assez de demander qu'on ne fist « grace à personne? ou ne devriez vous pas mesme la « demander pour vostre fils plûtost que pour sa partie? « Seigneur, reprit le Saint, l'Amirante d'Aragon en a « apparemment plus de besoin que le Duc: Je croy « qu'il faut faire grace à celuy qui peut le moins s'en « passer. L'Empereur fut merveilleusement édifié de ce parfait détachement du Saint, & de cette sagesse qui luy faisoit ainsi préferer la seureté & le repos de la conscience de ses enfans à leur interest temporel.

XVII. Pie IV. admire son desinteressement & sa sagesse dans une affaire de cõsequence d'un de ses enfans.

Le Pape Pie quatriéme ne l'admira pas moins dans une occasion plus remarquable, & qui fit encore mieux voir avec quel courage le Saint avoit entierement renoncé aux interests humains de sa maison. Estant à Rome durant tout ce Pontificat, & ce souverain Pontife témoignant l'aimer tendrement, & chercher avec soin les occasions de l'obliger & de le

favoriser ; il refusa d'employer son credit auprés de sa Sainteté pour en obtenir une grace importante à sa famille. Jeanne d'Aragon qui estoit la seconde de ses filles ayant épousé, comme nous avons veu a l-leurs, le Marquis d'Alcagnizes, de l'illustre maison des Henriquez, en avoit eu une fille, qui depuis estoit devenüe par la mort de son pere, heritiere de ce Marquisat, qui est un des plus considerables d'Espagne. Dom Alvare de Borgia qui estoit le troisiéme des fils de nostre Saint, & par consequent oncle de cette jeune Marquise, du costé de la mere, la recherchoit en mariage ; mais un autre oncle du costé du Pere avoit la mesme pretention : Tous deux estoient parens au mesme degré, & tous deux faisoient solliciter à Rome une dispence avec grand empressement. Le Pape entendant parler de cette affaire, s'enquit si Dom Alvare estoit parent du Pere François ; & comme on luy eut dit que c'estoit son fils, il voulut le voir avant que la chose passast plus avant. Le Pere ayant donc esté mandé par sa Sainteté, la fut trouver, sans sçavoir dequoy il s'agissoit.

Mais le Pape ne l'eut pas plûtost veu, qu'il luy demanda s'il estoit vray que Dom Alvare fust son fils.
» Le Saint le luy ayant avoüé ; Comment est il donc pos-
» sible, luy dit le Pape, que vous ne m'ayez pas dit un
» seul mot de son affaire, puisque vous ne pouvez
» ignorer mon inclination pour vous & pour tout ce
» qui vous touche ?

» Tres-saint Pere, répondit alors le Saint, j'avouë
» que j'ay esté fort pressé & fort importuné de divers
endroits

endroits de demander cette diſpenſe à voſtre Sainte- «
té ; mais je n'ay pû m'y reſoudre, par ce que j'ay «
toûjours eſté perſuadé que ſi la choſe eſtoit juſte, & «
que ſi Dieu en devoit eſtre glorifié, voſtre Sainteté «
l'accorderoit, ſans que je m'en mêlaſſe ; & que d'ail- «
leurs, ſi elle en jugeoit autrement, bien-loin de de- «
voir ſolliciter pour l'obtenir, je n'avois d'autre parti «
à prendre, que de ſupplier voſtre Sainteté de ne la pas «
accorder, comme je l'en ſupplie dés maintenant, en «
cas que la choſe ſe trouve eſtre de la ſorte : car je ſuis «
plus obligé d'avoir ſoin de la conſcience de voſtre «
Sainteté & de l'honneur du ſaint Siege, que de l'a- «
vantage & de l'intereſt temporel de mes enfans. «

Mais, repliqua le Pape, que vous en ſemble, & que «
me conſeillez-vous ? Saint Pere, répondit le Pere «
François, les raiſons de la diſpenſe eſtant apparem- «
ment les meſmes de part & d'autre, il ſemble qu'il «
faudroit ne l'accorder ni à l'un ni à l'autre, ou plûtoſt «
la donner à tous les deux en l'accordant à la Marqui- «
ſe meſme, afin que ce choix dépendant d'elle, on ait «
moins de ſujet de craindre pour ce mariage les mal- «
heurs dont ſont ordinairement ſuivis les mariages qui «
ne ſe font que par intereſt, & où l'inclination n'a point «
de part. «

Le Pape demeura également ſurpris du deſintereſ-ſement & de la ſageſſe du Saint : mais il ne voulut pas ſuivre en cela ſon ſentiment. Il donna la diſpenſe à Dom Alvare, & dit qu'il y alloit de la gloire de Dieu «
& de l'avantage de ſon Egliſe, de favoriſer celuy qui «
rendoit tant de ſervices ſi conſiderables au ſaint Siege, «

» & de prendre ſous ſa protection pour l'amour de
» Dieu, les enfans d'un pere qui ne les avoit oubliez
» que pour le meſme amour de Dieu.

XVIII. Son détachement de ſes proches leur eſt avantageux pour leur ſalut.

Le peu de ſoin que le Saint avoit des intereſts de ſes enfans, leur produiſit ainſi ſouvent, par une conduite admirable de la providence, de plus grands avantages, pour le monde meſme & pour leur fortune, que ne l'euſſent pû toutes les peines qu'il euſt pris de les leur procurer. Mais du moins ne manqua t-il jamais de leur eſtre plus utile pour les biens ſolides & éternels. Auſſi ne les traitoit-il pas avec la meſme indifference quand il s'agiſſoit de leur acquerir ces richeſſes ſpirituëlles qui ſont les ſeules dignes de l'ambition des Chreſtiens. Il oublioit alors cette auſterité & cette eſpece de dureté qu'il avoit pour ſes enfans & pour toutes les perſonnes, qu'il ne haïſſoit, ſelon l'Evangile, que parce qu'elles eſtoient comme une partie de luy-meſme. Ils éprouvoient en ces occaſions qu'il eſtoit plus capable qu'un autre d'une veritable tendreſſe, qu'il avoit pour eux un amour tout ſpirituël, & le cœur d'un bon pere & d'un bon parent. Ils trouvoient en luy, dans leurs maux & dans leurs afflictions, plus de ſecours, plus de conſeil, & plus de conſolation, qu'ils n'euſſent pû en recevoir de tout autre qui euſt eu pour eux une charité moins épurée.

On voit encore parmi ſes ouvrages qui nous reſtent, des exercices ſpirituëls, propres aux perſonnes de la Cour, des méthodes pour bien ſervir Dieu dans les grands emplois, des pratiques de pieté, pour faci-

ſiter aux gens du monde le chemin du Ciel ; qu'il envoyoit à ceux de ſes parens & de ſes amis qu'il jugeoit en avoir beſoin. Il avoit ce zéle pour leur ſalut dés les commencemens de ſa retraitte, & l'on ne peut lire ſans admiration un Traité ſur les devoirs des Grands, qu'il compoſa dans ſa ſolitude d'Ognate, & qu'il adreſſa à ſon fils aiſné & à ſes autres enfans, pour ſuppléer par ces ſaints avertiſſemens qu'il leur envoyoit écrits de ſa main, à ceux qu'il avoit coûtume de leur donner tous les jours de vive-voix avant qu'il les euſt quittez.

XIX. Son abnegation dans le renoncement au plaiſir auſſi toſt aprés ſa converſion.

Aprés qu'on s'eſt défait de l'affection déréglée pour les richeſſes, pour ſon païs, & pour ſes parens ; il y a encore beaucoup de chemin à faire pour parvenir à l'abnegation de ſoy-meſme, & à une entiere mortification, à ne parler meſme encore que de celle qui paroiſt au dehors, & qui conſiſte dans les auſteritez corporelles & dans le reglement des ſens exterieurs. Ce qu'on peut au moins aſſeurer, pour ce qui regarde les perſonnes ordinaires, dont les cœurs étroits ſont bornez dans les petites veuës de leur intereſt particulier, & de leur propre ſatisfaction. On peut dire de ceux qui mettent toute leur perfection dans ce dépoüillement exterieur, qui n'en eſt que l'entrée & le commencement, au ſentiment des Saints Peres, qu'ils ont peu fait, en renonçant à leur fortune, à leur païs, & à leur famille ; puiſque ſouvent leur amour propre les occupe d'autāt plus au dedans d'eux-meſmes, qu'ils ſe ſont davantage privés du dehors, & que ce n'eſt que pour leur repos, & par une certaine

Hieron. ad Lucin. Paul. ep. 2. ad Sever.

lâcheté de naturel, ou par incapacité, qu'ils abandonnent, ce que d'autres plus genereux quittent uniquement pour Dieu. Mais il faut avouër qu'il y a de grandes ames, & de ces courages nobles & heroïques, à qui il est beaucoup plus difficile de vaincre l'amitié qu'ils ont pour les autres, que celle qu'ils ont pour eux-mesmes; qui ne desireroient rien en ce monde, s'ils n'avoient d'autre interest que le leur propre, & qui font à Dieu un sacrifice beaucoup plus grand, en renonçant pour son amour à l'attachement déréglé qu'ils avoient pour leurs proches & pour leurs amis, qu'en immolant leur propre corps par des austeritez continuëlles. Saint François de Borgia estoit sans doute de ce nombre, & l'on peut dire qu'il avoit gagné sur ses passions, ce qui estoit pour luy de plus difficile dans la mortification exterieure, en surmontant, de la maniere que nous venons de dire, son inclination pour sa maison & pour ses parens. Aussi fut-ce par cette haine de son propre corps, & par la guerre sanglante & continuëlle qu'il luy fit, que commença sa conversion, comme nous l'avons veu au premier Livre de sa vie; & il exerçoit dans son Palais, estant encore au monde, toutes les austeritez des Religieux les plus mortifiez, avant qu'il eust quitté l'usage de ses biens, ou abandonné sa famille. De sorte qu'estant Vice-Roy de Catalogne, il avoit dé-ja, comme il eut depuis estant General des Jesuites, dans un coffre dont luy seul avoit la clef, des cilices, des disciplines & d'autres instrumens de mortification, desquels il se servoit; & des linges pour essuyer le sang

qu'il tiroit par là en abondance de toutes les parties de ſon corps. Ceux qui ont veu tout ce meuble de penitence, ont témoigné qu'il ne ſe pouvoit rien voir de plus capable de cauſer de la douleur, & que la ſeule veuë de ſes cilices avoit quelque choſe de terrible.

Ce premier eſprit de ſa converſion dura toûjours depuis, & ſa vie en fut une pratique continuëlle : il tenoit ſon corps pour ſon ennemy capital, dont ſon ame devoit craindre ſes plus dangereuſes bleſſures, & avec lequel il n'y avoit jamais ni paix ni tréve à ménager. Il luy faiſoit, par cette raiſon, ſentir des effets continuëls de cette ſainte haine qu'il avoit contre luy, le tourmentant & le perſecutant de toutes les manieres dont une cruauté ingenieuſe pouvoit s'aviſer. Il comptoit ſes heureuſes journées par les victoires qu'il remportoit ſur cet ennemy domeſtique, & il diſoit que la vie luy euſt eſté inſupportable, s'il avoit paſſé un jour ſans luy faire ſouffrir quelques douleurs extraordinaires. Il ne mettoit pas les jeûnes au nombre de ces mortifications penibles & douloureuſes ; puiſqu'il en faiſoit ſes delices. Ayant l'eſtomach affoibli & la ſanté ruinée, par ſon abſtinence exceſſive, comme nous l'avons dit ailleurs ; & ſa vie meſme en eſtant menacée ; les Medecins luy avoient défendu les viandes de Careſme. Il leur obeit durant quelques années avec beaucoup de peine: Mais enfin ayant appris que le Pape Pie V. qui eſtoit dans un âge beaucoup plus avancé que le ſien, & dont la conſervation eſtoit plus neceſſaire à l'Egliſe, gardoit exactement le Careſme ; il n'y eut plus

XX. Ses auſteritez continuëlles & exceſſives.

moyen de luy persuader d'observer ce regime de santé. Il jeûna, depuis, non seulement le Caresme & tous les autres jours d'obligation, mais encore tout l'Avent, & plusieurs autres jours de devotion ; & Dieu benissant cette conduite, il se porta depuis d'autant mieux qu'il avoit eu plus de negligence pour sa santé. S'il ne trouvoit à mortifier son goust dans ses repas, par quelque assaisonnement desagréable, il le faisoit du moins toûjours en s'abstenant de ce qui eust esté le plus selon son appétit : ce qu'il gardoit mesme à la table des personnes de qualité, lors qu'il estoit obligé d'y manger dans ses voyages, n'y touchant jamais qu'aux viandes les plus grossieres.

Mais il avoit un autre assaisonnement plus extraordinaire pour luy faire trouver bon tout ce qu'il mangeoit, puisque des personnes en qui il avoit confiance, luy firent avouër, pendant qu'il estoit à Ognate, qu'il n'auroit trouvé que du dégoust & de l'amertume dans ses repas, si avant que de les prendre, il n'avoit pris ce jour là mesme la discipline. Il le faisoit avec tant de cruauté, que celuy qui logeoit prés de sa chambre, en comptoit souvent plus de huit cens coups, & il en eut quelque-fois les épaules si dechirées, qu'il y eut sujet de craindre que la gangreine ne se mist aux apostumes qui se formoient par les blessures cruelles qu'il s'estoit faites. De sorte que ces excés luy eussent esté, comme à d'autres Saints, un grand sujet de scrupule avant sa mort ; s'il n'eust esperé que Dieu pardonneroit ses indiscretions à la pureté de son intention, & à l'ardeur de sa penitence.

Il eut le mesme sujet de scrupule d'estre demeuré la face prosternée & la bouche colée contre terre durant ses longues Oraisons, puisque non seulement il perdit plusieurs dens, par les fluxions que cette posture si mortifiante luy attira, mais sa vie en fut mesme en un extrême danger, par un cancer qui se forma à sa bouche, & qui eust esté bien-tost sans remede, si les Chirurgiens, qui connurent d'abord le mal, ne l'eussent promptement secouru.

Il avoit une application continuëlle à se causer de la douleur, tantost en mettant de petites pierres dans ses chausses ou dans ses souliers, lors qu'il devoit marcher; tantost en allant à pas lens sur la nege & sur la glace durant les plus grands froids de l'hyver, ou au soleil, durant les plus grandes ardeurs de l'Esté, & tantost enfin en mille autres manieres, qu'il ne pouvoit cacher de telle sorte, que les personnes qui vivoient avec luy, ne s'en apperceussent souvent malgré luy. Son sommeil mesme, comme nous avons déja dit alleurs, n'estoit presque pas un repos pour luy, tant il avoit soin de ne le pas prendre sur un lit trop delicat & dans une posture trop commode, & de n'en accorder que tres-peu à la nature, qu'il avoit forcée, par une longue habitude, à se contenter de quatre heures chaque nuit. Il gardoit mesme tant qu'il pouvoit cette austerité hors des maisons de sa Compagnie; & quand on luy avoit préparé quelque bon lit; aprés que les personnes chez qui il logeoit l'avoient laissé seul, où il se couchoit à terre, où il tiroit un simple matelas, au milieu de sa chambre,

ſur lequel il repoſoit, & il le remettoit enſuite en ſa place, pour cacher aux yeux de tout le monde ſa mortification.

XXI. Sa patience à endurer les mortifications qui n'eſtoient pas de ſon choix.

Le Saint cherchoit ainſi en tous lieux & en tous temps les occaſions de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt, avec autant de ſoin, que les autres tâchent de les éviter. Mais il recevoit encore avec plus de joye celles qui arrivoient, ſans qu'il les euſt recherchées. S'il eſt difficile de ſe procurer à ſoy-meſme des croix; il eſt encore plus difficile de bien porter celles que nous ne nous ſommes pas faites; & il arrive ſouvent par un certain libertinage de l'eſprit humain qui ſe gliſſe juſques dans les mortifications des perſonnes vertüeuſes, que ceux qui en prennent le plus par leur propre choix, ſouffrent plus impatiemment celles qui leur viennent de la juſtice de Dieu, ou de l'injuſtice des hommes.

Noſtre Saint les recevoit comme des preſens du Ciel, non ſeulement avec reſignation, mais encore avec une ſatisfaction & une joye admirable. Il appeloit ſes amis, le Soleil dans ſes plus grandes ardeurs, les gelées, les néges, & les pluyes, les injures des ſaiſons, & toutes les autres choſes qui le faiſoient ſoufrir; & il remercioit Dieu avec des grands ſentimens de reconnoiſſance, de ce que ſes creatures, qu'il conſideroit comme d'aimables executrices de ſa juſtice, l'aidoient ainſi à loüer ſa miſericorde en luy donnant moyen d'expier ſes fautes en cette vie. Il en diſoit autant des fiévres, des fluxions, des gouttes & de ſes maux de poitrine & d'eſtomach, qui

eſtoient ſi extraordinaires,& dont il ſouffroit des douleurs ſi aiguës, qu'il en eſtoit ſouvent reduit à l'extremité. Cela luy donnoit, comme à ſaint Paul, une ſainte complaiſance dans ſes infirmitez ; & il tiroit 2. Cor. 12.
de la gloire de ſes foibleſſes, parce qu'elles l'aſſeuroient du ſecours & des forces de Dieu meſme.

Comme ſi ce ne luy euſt pas eſté aſſez de toutes ces peines inévitables, il s'en faiſoit d'autres de la neceſſité des remedes qu'on luy faiſoit prendre, mâchant lentement les pilules, & prenant à longstraits les medecines les plus ameres, pour expier, comme il le diſoit, la delicateſſe qu'il avoit autrefois euë dans ſa table, & pour ſe ſouvenir du fiel que le Sauveur bût eſtant ſur la Croix.

XXII. Son deſir inſatiable des ſouffrances.

Quelque rudes & quelque longues que fuſſent ſes maladies, elles ne l'eſtoient jamais aſſez pour contenter ſon deſir inſatiable de ſouffrir. Quand ſes amis vouloient le régaler, il s'en excuſoit, les priant d'attendre juſqu'à ce qu'il euſt obtenu de Dieu une grace qu'il luy demandoit ; & cette faveur aprés laquelle il ſoûpiroit, eſtoit que tous les plaiſirs, & toutes les choſes agréables de ce monde, ſe changeaſſent pour luy en douleurs & en croix ; & qu'au contraire, toutes les peines luy tinſſent toûjours lieu de veritables délices.

C'eſtoit dans ce ſentiment, que voyant une fois ſa fille la Comteſſe de Lerme, fort affligée d'une maladie tres-aiguë, il luy dit, que Dieu refuſoit d'ordinaire les grandes douleurs à ceux qui les deſiroient, & «
qu'il les envoyoit à ceux qui les refuſoient & les crai- «

» gnoient davantage. Comme s'il eust voulu faire entendre, que Jesus-Christ rend le joug de sa Croix doux & aimable à ceux qui ont assez de courage pour le desirer, & pour s'en charger volontiers.

Il est aisé de juger quels estoient ses desirs ordinaires de souffrir, & quelles forces Dieu luy donnoit pour supporter les fleaux dont il éprouvoit sa patience comme celle d'un autre Job, par ce qui arriva un jour au Pere Bustamance son compagnon, dont nous avons parlé ailleurs. Ce vertuëux vieillard qui estoit plus persuadé qu'aucun autre de la sainteté du Pere François, parce qu'il l'avoit le plus pratiqué, le pria un jour à Simanques de demander à Dieu pour luy, ce qu'il avoit accoûtumé de demander & de desirer pour luy-mesme. Le Saint le luy promit & fut aussitost se mettre en oraison à ce dessein. Ce bon Religieux éprouva bien-tost l'effet de cette priere. Estant attaqué tout-à-coup d'une fiévre ardente, il se sentit en mesme temps la teste comme transpercée de cloux aigus, avec une douleur si furieuse, qu'il en perdoit presque l'esprit, & il avoüoit n'en avoir jamais imaginé de pareille. Il reconnut d'abord la cause de son mal, & disant hautement que Dieu avoit voulu luy faire voir qu'il avoit plus de courage que de forces, & qu'il ne pouvoit sans une grande temerité, comparer les siennes à celles du Saint; il le supplia de défaire ce qu'il avoit fait, & de demander sa guerison à nostre Seigneur. Le Saint le consola doucement, & l'ayant asseuré que Dieu ne vouloit point le tenter au delà de ses forces, il retourna se mettre en

prieres, & le malade se trouva en mesme temps entierement quitte de sa fiévre & de sa douleur : comme il le racontoit depuis luy-mesme souvent, s'accusant avec quelque confusion de ce qu'il avoit osé, pour en parler comme luy-mesme il en parloit, se mesurer avec un Géant.

Comme toutes ces mortifications exterieures n'ont qu'autant de valeur qu'elles en reçoivent du motif par lequel on s'y soûmet, & par l'esprit avec lequel on les fait ; il est necessaire de remarquer icy quelques-uns de ceux qui ont paru le plus toucher nostre Saint dans cette abnegation & cette haine si terrible de son propre corps qu'on à toûjours admirée en luy. Il avoit celuy qui est ordinaire à tous les sages, qui est fondé sur les blessures que nostre nature a receuës par le peché, sur cette corruption universelle des inclinations des hommes qu'ils ont heritée de leur premier Pere, & sur ce combat continuël de la chair contre l'esprit, & contre la raison, dont les plus saints ne peuvent jamais s'exempter en cette vie. Les Philosophes profanes ont combattu ces inclinations vicieuses pour leur propre repos & pour leur propre gloire, pour estre maistres d'eux-mesmes, pour estre moins tourmentez de leurs passions, & pour goûter des plaisirs plus purs & plus dignes d'eux. De sorte que, comme dit un grand Saint, la haine même qu'ils avoient pour le vice n'estoit pas exempte de vice. Mais les Saints, bien-loin d'avoir ce motif de vanité, qui est d'ordinaire plus dangereux que les défauts mesmes qu'on tâche par-là d'éviter, font la guerre à leur corps,

XXIII. Les motifs dont il animoit sa mortification

S. Eucher. ep de contemptu mundi.

& tourmentent leur propre chair par un eſprit d'humilité, parce qu'ils veulent la rendre plus ſoûmiſe au Createur dont ils l'ont receuë, parce qu'ils ſe jugent dignes à cauſe de leurs moindres offenſes contre la majeſté Divine, de plus grandes peines que toutes celles qu'on peut leur faire ſouffrir, ou qu'ils peuvent s'impoſer eux-meſmes, & parce qu'enfin, ils ſervent un maiſtre crucifié, à qui leurs propres iniquitez ont coûté toutes ſortes de douleurs, qui leur a enſeigné l'eſtat qu'on doit faire des ſouffrances, & qui leur en a donné l'exemple par ſa vie & par ſa mort.

XXIV. Son premier motif de mortification, eſt de rédre le corps ſoûmis à l'eſprit

C'eſtoit là les motifs dont noſtre Saint animoit ſa mortification & ſa patience. Il diſoit, que chaque » homme devoit ſe conſiderer comme lié par une chaî» ne qu'il ne peut rompre luy-meſme, avec un lion » furieux, & toûjours preſt à le perdre & à le devorer; » que quiconque ſe verroit en un eſtat ſi dangereux, » prieroit ſans doute tout le monde de l'y ſecourir, » ſoit en tuant cette beſte, ou en la mettant du moins » hors d'eſtat de luy pouvoir nuire, ſoit en rompant les » chaînes par leſquelles il ſeroit attaché : Que quand » cet homme ne ſeroit point ſecouru d'ailleurs, il fau» droit qu'il euſt perdu l'eſprit s'il ne ſe defendoit luy » meſme de la fureur de cette beſte, plutoſt que de » s'en laiſſer devorer, ayant à la main une arme propre » à l'accabler; Que c'eſtoit là l'eſtat pitoyable & l'aveu» glement terrible de ceux qui ne ſçavent pas profiter » des mortifications qui leur viennent de la part de Dieu » ou de celle des creatures; Que ces perſonnes ne veulét » pas qu'on touche à ce Lion effroyable, qui ne reſpire

que leur perte, ni qu'on les aide à rompre, par une «
heureuſe mort, le lien qui les attache à un ennemi »
ſi terrible; Mais que bien-loin de refuſer de ces ſor- «
tes de ſecours, nous devons nous meſmes les recher- «
cher & nous ſervir principalement de cette arme ad- «
mirable que le Sauveur nous a miſe entre les mains, «
c'eſt à dire de ſa Croix, à la force de laquelle rien n'eſt «
invincible. «

Il employoit pluſieurs autres pareilles figures pour perſuader tout le monde & pour ſe convaincre luy-meſme de la neceſſité que tout homme a de ſe faire la guerre, afin de ſoûmettre la chair à l'eſprit, & l'eſprit à Dieu.

XXV. Le ſecond motif de ſa mortification eſt de ſatisfaire pour la peine deuë à ſes pechez.

Mais il s'y croyoit encore obligé par un eſprit de penitence, qu'il appeloit le chemin royal pour aller au Ciel, & par un deſir ardent de ſatisfaire pour ſes pechez, en recevant de toutes les creatures les traitemens dont il ſe jugeoit digne devant le Createur; & il diſoit de tout ſon cœur, avec un ſaint Prophete, *Je ſupporterai les fleaux de la colere de Dieu, parce que j'ay peché contre luy.* (Mich. c. 7.) Il ſouffroit dans cette penſée avec joye, en mille occaſions qui arrivent tous les jours, de ces choſes fâcheuſes à la ſenſualité, deſquelles perſonne ne peut s'exempter, & qui deviennent inſupportables aux gens peu mortifiez, parce qu'ils ne ſongent pas à l'uſage avantageux qu'ils en pouroient faire, en diſant comme Job, avec une ſainte ſoûmiſſion à la juſtice Divine. *J'ay peché, j'ay commis de veritables iniquitez, & il s'en faut beaucoup que je n'en aye eſté puni, comme je le meritois.* (chap. 33.) C'eſtoit de cette

façon, que ſouvent les viandes les plus mal preparées, les plus inſipides, ou les plus ameres, luy paroiſſoient agréables, & qu'il diſoit à ceux qui s'eſtonnoient de ce qu'il les trouvoit bonnes, & ſembloit y prendre
» gouſt; que celuy qui avoit merité l'enfer devoit trou-
» ver peu de choſes mauvaiſes.

Durant qu'il eſtoit à Simanques, un Novice qui faiſoit la cuiſine dans cette maiſon, où en exerçant par humilité un meſtier qu'il n'avoit jamais fait, il s'expoſoit tous les jours à mortifier les autres en ſe mortifiant luy-meſme; en fit faire une experience à noſtre Saint, qui fut pour luy un grand régale. Il pretendit luy ſervir un plat d'herbes fort excellent, & il y reuſſit beaucoup mieux au gré du Pere, qu'il ne l'avoit eſperé. Car faute de connoiſtre ces herbes, il y mit de l'abſynte en abondance. Jamais le Saint ne parut avoir meilleur appetit qu'il l'avoit en mangeant de ces herbes. Mais ceux qui en voulurent goûter aprés luy, ayant reconnu d'abord qu'il ne ſe pouvoit rien manger de plus inſupportable au gouſt, & le bon Novice luy en eſtant allé demander pardon avec bien de la confuſion: Je vous aſſeure, mon
» cher frere; luy dit le Saint bien ſérieuſement, que
» jamais je ne mangeai rien de meilleur, ni de plus di-
» gne de moy. Je prie Noſtre-Seigneur qu'il vous re-
» compenſe de voſtre charité. Perſonne juſqu'à main-
» tenant n'avoit mieux ſçeu trouver mon appétit, ni
» me mieux traiter ſelon mon beſoin.

Ce fut auſſi par ce veritable deſir de ſatisfaire pour ſes pechez, que voyant une fois un autre Novice qui

avoit de la peine à mettre les mains dans l'eau où il lavoit avec luy la vaisselle, il bût delicieusement en sa presence, pour le corriger de cette delicatesse, de cette eau mesme qui luy faisoit tant d'horreur, & la trouva plus agréable que toutes les liqueurs les plus exquises; parce qu'il pratiqua, en la buvant, la patience & la charité.

Ce fut, enfin, par ce mesme esprit de Penitence, qu'ayant reposé une nuit prés du Pere Bustamance, dans une petite maison de la Campagne, où il n'y avoit pas assez de place pour les coucher séparément, & ce bon vieillard qui estoit incommodé d'un asthme ayant toute la nuit craché sur luy par mégarde, & souvent mesme sur son visage, il souffrit cette incommodité avec joye, pensant aux crachats dont la face adorable du Sauveur avoit esté couverte; & il consola le matin ce bon Pere, qui en avoit une grande confusion, en l'asseurant qu'il n'y avoit point d'au- « tre endroit dans ce logis plus propre à un pareil « usage. «

Cet amour de la Penitence estoit si extreme dans son cœur, qu'il ne craignoit pas tant le Purgatoire à cause des peines qu'on y endure, que parce qu'on ne peut y rien meriter par ces mesmes peines; & il disoit, que si elles pouvoient servir à effacer la coulpe « du peché, comme les œuvres penales & les peniten- « ces de cette vie, non-seulement il ne les redouteroit « nullement, mais qu'il les souhaiteroit mesme, & les « demanderoit à Dieu. «

XXVI. Le troisié-

On peut dire, cependant, que le motif de patience

me motif de sa patiẽce est d'imiter Jesus-Christ.

& de mortification dont ce saint Penitent estoit le plus touché, estoit la passion ardente qu'il avoit de se conformer, comme S. Paul, aux douleurs de Jesus-Christ mourant, d'estre attaché en Croix avec luy, de luy donner amour pour amour, & vie pour vie, par ce long martyre de la penitence, & de se consoler aussi de cette façon le mieux qu'il luy estoit possible, de ce qu'on ne luy permettoit pas d'en aller chercher un plus long & plus cruël parmi les Barbares du Japon, ou de l'Amerique. Il souhaitoit dans cette veuë, avec tant d'ardeur, d'offrir continuëllement à Dieu ce sacrifice de son propre corps par la mortification, & d'accomplir, comme parle le mesme Apostre, ce qui manque en quelque sorte aux souffrances de Jesus-Christ & ce qu'il a laissé à achever à nostre patience; que les fidéles témoins de sa vie asseurent, que la plus rude & la plus insupportable de ses croix, estoit d'en manquer, ou de n'en avoir pas d'assez grandes; quoy qu'on sçache assez que toute sa vie en fut une suite continuëlle.

Rom. 8.

Coloss. 1.

» Il avoit accoûtumé de dire, que c'estoit ses sens, » & les membres de son corps, qui avoient donné la » mort à Jesus-Christ, & que comme un homme qui » auroit blessé ou tué par malheur la personne du mon- » de qu'il cheriroit davantage & avec le plus de justice, » regarderoit avec horreur l'épée qui luy auroit servi à » une action si funeste, la jetteroit & la fouleroit aux » pieds; ainsi, sa chair corrompuë par le peché ayant » crucifié le Sauveur, il n'y avoit point de traitemẽt assez » rude pour elle, ni de chastiment qu'elle n'eust merité.

Son

Son âge & ses infirmitez n'avoient rien diminué en luy, dans sa vieillesse, de cet esprit de vengeance Chrestienne; & il disoit encore à sa sœur la mere Jeanne de la Croix, Abbesse des filles de Sainte Claire de Madrid, à son dernier voyage d'Espagne, que l'estat « Religieux obligeoit toutes les personnes qui avoient « le bonheur d'y estre engagées, de mourir par la peni- « tence à toutes les heures du jour, pour estre de ceux « dont saint Paul dit, *Vous estes morts, & vostre vie* « Coloss. 2. *est aneantie & cachée en Dieu avec celle de Jesus-* « *Christ*; & que pour luy, il avoit bien à remercier Dieu « de ce qu'il se trouvoit par sa grace en cet estat d'une « mort continuelle, pouvant dire avec le mesme Apos- « tre; *Je meurs tous les jours de ma vie.* « 1. Cor. 16.

XXVII. Il veut qu'on agisse dans sa Cõpagnie par l'amour de Jesus-Christ crucifié, & pour imiter sa patience.

Il estoit si persuadé que tous les Religieux de sa Compagnie devoient avoir ces sentimens, & souhaiter de mourir à eux-mesmes par cet amour de la Croix, que bien-loin de les flater de l'esperance de l'honneur, du plaisir, ou de la facilité dans les emplois où il les vouloit engager, & de leur proposer des motifs humains pour leur faire entreprendre des choses difficiles, comme font d'ordinaire les Superieurs qui manquent de vertu, ou qui se défient trop de celle de leurs inferieurs; il croyoit, au contraire, ne les jamais mieux exciter à quelque chose que ce fust, qu'en leur en faisant voir la difficulté, les peines, & les croix qu'il faudroit y souffrir pour Jesus-Christ. Il vouloit qu'ils missent toute leur joye, toute leur douceur, & toute leur force dans la Croix du Sauveur. C'est ainsi qu'il en parle aux Peres de Guyenne, dans

» la lettre dont nous avons déja parlé. Quiconque, leur » dit-il, ne se sera pas exercé à mediter les mysteres de la » Croix, & à aimer Jesus-Christ crucifié, il se sentira lâche » dans les travaux de nostre vocation. La Croix du Sau- » veur est un tres-excellent & tres-doux remede dans » toutes nos peines & dans toutes nos douleurs. Si la ver- » ge de Moyse perdit les Egyptiens, nous devons estre » asseurez que la Croix de Jesus-Christ ne détruira pas » moins les desirs seculiers & estrangers de nos cœurs. » Si ces enfans de l'Egypte vivent encore au dedans de » nous mesmes, il est certain que nous n'avons pas atta- » ché nostre vie à la Croix. Car qui peut manquer d'une » joye & d'une tranquilité parfaite vivant dans cette » heureuse Croix? Si nous avons des succés en cette vie, » c'est à elle que nous les devons ; si nous n'avons que » des peines & des afflictions, c'est par elle que nous » les trouvons douces, & que nous nous en faisons » des sujets de joye. Qui oseroit attaquer ceux qui se » sont attachez à la Croix du Sauveur ? Qui poura » nous y séparer de la charité de Jesus-Christ ?

XXVIII. De la mortification interieure ; & de ses sentimens sur cette vertu.

Il est aisé de juger que pratiquant la mortification & l'abnegation exterieure, avec tant de courage, en tout temps & de toutes les manieres, par les motifs que nous venons de dire, il ne pouvoit manquer d'aimer & de pratiquer l'interieure, qui est sans doute la plus necessaire & la plus noble, aussi-bien que la plus difficile ; puisque c'est le cœur contrit & humilié, mort à ses passions, & crucifié par la penitence, que Dieu demande de nous. Nostre Saint tenoit, » que la circoncision du cœur, qui a succedé dans la

Ep. ad Patres Aquit. n. 13.

loy de grace à la circoncision du corps qui estoit « commandée dans l'ancienne loy, n'estoit pas seule- « ment un conseil, mais un precepte d'obligation pour « toutes les personnes qui sont appelées à renoncer à « elles-mesmes, à porter leur Croix, & à suivre Jesus- « Christ; & il disoit, que quiconque ne s'exerçoit pas « dans cette abnegation volontaire, & dans cette mor- « tification interieure, ne pouvoit estre compté au « nombre des enfans legitimes de la Compagnie de « Jesus. Ces personnes, écrivoit-il à ces Peres, trois ans avant sa mort, font voir manifestement qu'elles ne « comprennent pas de quel supplice est digne la vo- « lonté propre qui a eu la hardiesse d'offenser son Crea- « teur; lorsqu'ils la flatent, au-lieu de s'appliquer uni- « quement à la contredire comme elle le merite, & à « faire tout le contraire de ce qu'elle veut. Quand une « volonté, adjoûte-t-il un peu aprés, n'est pas circoncise, « & quand l'amour propre y regne, il s'éleve d'un cœur « peu mortifié des nuages terribles qui le privent de la « lumiere & de la presence divine. Il les exhorte encore plus fortement, dans la mesme lettre, à cette circoncision du cœur. Quoy que cette vigne du Seigneur, « leur dit-il, en parlant de leur Compagnie, étende ses « branches jusqu'aux mers les plus éloignées, qu'elle « ait déja porté des feüilles & des fleurs, & qu'elle ne « *Ps. 79.* manque pas mesme de fruits; on attend, cependant, « qu'elle donne du vin en plus grande abondance; puis- « que c'est à ce dessein que toutes les vignes sont plan- « tées. Il faut necessairement pour cela que les raisins « soient mis au pressoir, & qu'ils soient écrasez. C'est-là «

» peut-estre, mes chers freres, ce qui nous manque, » que nous ne goûtons pas encore assez les affronts, & » que nous ne desirons pas avec assez d'ardeur, ni avec » un certain épanchement interieur, d'estre foulez aux » pieds, d'estre écrasez, & d'estre méprisez pour don- » ner ce vin de la joye & de la consolation spirituëlle & » solide. Souvenons-nous, mes chers Peres, que Je-
Isai. 63. » sus-Christ s'est plaint qu'il estoit seul sous le pressoir. » Qui de nous pourra souffrir ce reproche? Qui pourra » refuser d'estre foulé aux pieds de tout le monde voyant » le Sauveur opprimé & écrasé, qui verse pour nous ce
Math. 26 » vin precieux dont il dit luy-mesme, Ceci est mon
Marc. 14. » Sang, & je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jus- » qu'à ce que je le boive d'une autre nouvelle maniere, » au Royaume de mon Pere?

XXIX. *Sa patience à souffrir les injures.* Le Saint persuadoit encore mieux cette mortification interieure, & cette patience genereuse à souffrir les injures, par ses exemples que par ses paroles. Non seulement il enduroit sans se plaindre toutes les ca-
1. *Cor.* 4. lomnies, comptant pour rien, comme saint Paul, les jugemens injustes des hommes, mais recevant mesme avec une joye admirable toutes leurs médisances & leurs persecutions, qui sont, suivant le mes-
2 *ad Timot.* 3. me Apostre, inévitables à toutes les personnes qui veulent vivre saintement selon la loy de Jesus-Christ. Cela parut d'une maniere qui étonna tout le monde, lorsqu'il fut persecuté par la Cour d'Espagne, & que sa reputation fut attaquée, comme nous l'avons dit, en tant de differentes manieres. Le P. Antoine de Cordouë, dont nous avons parlé au Livre précedent, qui

eſtoit un grand ſerviteur de Dieu, & qui avoit fait connoître, en preferant l'humilité de l'eſtat Religieux à l'éclat de la pourpre qu'il avoit refuſée, combien il ſçavoit bien juger de ce genereux mépris de l'eſtime & de la faveur des hommes, écrivit au Pere Lainez de celuy de noſtre Saint en ces termes. Le Pere « François prend tant de ſoin d'oſter à tout le monde « l'eſtime & l'admiration generale qu'on a pour ſa ver- « tu, que j'ay crû devoir luy repreſenter que cela pour- « roit aller à quelque excés, & le faire manquer contre « la charité qu'il doit avoir pour le prochain & pour « noſtre Compagnie, à qui une ſi grande negligence « de ſa reputation ſeroit enfin préjudiciable. Je ſuis per- « ſuadé qu'il eſt ſi uni à Dieu, & qu'il a tant de pouvoir « prés de luy, que n'en ayant pû obtenir le martyre « ſanglant par le ſacrifice de ſa vie, qu'il deſire ſi ar- « demment, il en a du moins obtenu une autre ſor- « te de martyre par le ſacrifice de ſa reputation. Tou- « tes ces perſecutions ſuſcitées contre luy, ſans qu'il « en ait donné aucune occaſion par la moindre fau- « te, ne ſont, ſans doute, que des faveurs particulie- « res que Dieu accorde aux deſirs de cet eſprit morti- « fié, pour faire éclater d'autant-plus la grace & la « ſainteté dont il l'a rempli. Il a voulu, pour l'éprouver « plus glorieuſement, donner au diable un pouvoir ſur « tout ce qui le touche, pareil à celuy qu'il donna au- « trefois à ce meſme ennemi des Saints, ſur les biens « & ſur la famille de Job, & ſur ſa propre perſonne. Il « étend cette perſecution juſques ſur ſes enfans & ſur « tous ſes proches, & Dieu veüille qu'elle ne s'eſten- «

» de pas encore ſur noſtre Compagnie d'une maniere
» d'autant-plus terrible, que la bonté divine ſeroit plus
» grande pour le Pere, & ſe plairoit à augmenter par
» là davantage ſa vertu & ſa ſainteté ; qui eſt déja, au-
» tant que je puis en juger, montée à un ſi haut de-
» gré, qu'on peut dire qu'il y a beaucoup de grands
» Saints dans le Ciel qui n'ont pas eſté comblez d'une
» ſi grande abondance de dons & de graces extraor-
» dinaires.

XXX. Comment il vouloit qu'on pratiquaſt dans ſa Compagnie la patience à ſouffrir les injures.

Le Saint vouloit que cette patience invincible, & cette ſainte inſenſibilité regnaſt dans ſon Ordre, & il ſouhaitoit qu'afin d'avoir des occaſions de la pratiquer, il ne manquaſt jamais d'ennemis & de contradictions. Il jugeoit, comme le ſaint Fondateur de cette Compagnie, née dans les ſouffrances, qu'il n'y pouvoit avoir pour elle de tempeſte plus dangereuſe qu'une trop grande bonace, & qu'elle devoit bien moins apprehender d'avoir beaucoup d'ennemis, que d'en manquer tout-à-fait. Il eſtoit, par cette raiſon, dans une crainte continuëlle, qu'il n'y euſt quelque relâchement ou quelques defauts cachez dans cette meſme Compagnie, quand elle avoit quelques ſuccés extraordinaires ; on le voyoit redoubler ſes ſoins & ſes prieres pour elle, avec une ſainte inquietude, lorſque ſes affaires eſtoient dans un eſtat paiſible, & qu'elle ceſſoit d'eſtre attaquée par de nouvelles perſecutions : & il eſtoit, au contraire, comme ſaint François Xavier, dans une fort grande joye, quand il la voyoit, & quand il eſperoit la voir encore du Ciel quelque jour traitée par le monde comme

Jesus-Christ & ses Apostres en ont esté traitez.

On ne le vit jamais surpris ni émeu le moins du monde de toutes les calomnies qu'on répandit en divers temps, comme nous l'avons veu, contre luy & contre les Jesuites dans toutes les Provinces de l'Europe. Il ne vouloit jamais qu'on y répondist à moins qu'une necessité manifeste, & que le zéle pour la gloire de Dieu & l'édification du prochain y obligeassent. Desorte que deux libelles atroces contre cet Ordre ayant paru en même-temps à Paris & à Basle, l'an 1557. & plusieurs personnes de grand merite & de grande authorité dans le monde qui sçavoient la fausseté des calomnies dont ces ouvrages estoient tout composez, & qui en estoient indignées, le pressassent de souffrir qu'on les réfutast : il ne le voulut jamais permettre ; mais il leur dit, comme il avoit accoustumé de dire en de pareilles occasions, qu'il n'y avoit point de maniere «
plus seure & plus efficace de réfuter les médisances, «
que de les souffrir avec une patience Evangelique, «
& de tenir cependant une conduite égale dans le «
bien.

XXXI. Il change les cœurs de ses ennemis par sa patience.

Cette moderation admirable fut effectivement tres-souvent une maniere de se défendre, que Dieu témoigna approuver d'une façon extraordinaire, faisant naistre au Saint, & aux Peres de sa Compagnie, des secours tout-à-fait inesperez, leur suscitant des défenseurs, dont ils n'eussent jamais dû attendre de p reils offices, & augmentant leur Ordre par les mesmes moyens qui sembloient en devoir estre la

ruine entiere. Ainſi, dans le temps qu'un des plus celebres Docteurs d'Eſpagne expliquoit à Valladolid, comme nous avons dit, les Epiſtres de ſaint Paul, exprés pour décrier la conduite du Saint, & de tous les Jeſuites : comme les ſatyres ſont toûjours bien écoutées, tous les plus conſiderables de la Cour, alloient oüir ce ſçavant Declamateur, & prenoient un fort grand plaiſir à entendre appliquer l'Eſcriture à des ſens ſi extraordinaires, que jamais aucune autre perſonne ne ſe fuſt aviſée de luy donner. Cependant, la nouveauté des calomnies atroces, que ce Predicateur avançoit ſi hardiment, donnoit à pluſieurs la curioſité de s'informer de la verité : ils alloient, à ce deſſein, trouver les Jeſuites meſmes, & le Pere François, qui ne faiſoient jamais paroiſtre en ces occaſions, la moindre aigreur ni le moindre reſſentiment, contre celuy qui les traitoit avec ſi peu de charité. Mais en expliquant modeſtement à ces Meſſieurs, l'eſprit de leur Inſtitut, & leur faiſant voir les Bulles qui l'approuvoient, & les Reglemens qu'ils s'eſtoient obligez de ſuivre; cette moderation leur acquit pluſieurs amis conſiderables, qui employerent leur zéle à les défendre, comme ils l'avoient employé auparavant à les perſecuter ; & l'on peut dire meſme que cette patience du Saint, gagna par ce moyen à ſa Compagnie, les plus dignes ſujets qui y entrerent alors, & qui en ont eſté depuis de fermes colomnes.

La bonté divine fit meſme voir quelquefois dans la perſonne du Pere, par des exemples manifeſtes & illuſtres,

illustres, la verité de ce que dit l'Ecriture, qu'un homme patient est plus à estimer qu'un vaillant homme, & que celuy qui sçait vaincre & gagner des villes; puisque sa patience & celle de ses inferieurs, à souffrir les insultes des villes entieres émuës contre eux, leur acquit de telle sorte l'admiration & l'amitié de ces mesmes villes, qu'il n'y en avoit presque point d'autres au monde dont ils receussent plus de bien-faits. Je n'en toucheray icy qu'un exemple, que je choisis entre plusieurs autres également admirables.

Dans le temps que nostre Saint gouvernoit sa Compagnie en Espagne, en qualité de Commissaire General, & qu'il y faisoit un grand nombre d'establissemens, avec cette benediction du Ciel, que nous avons dite au livre second de cette histoire: celuy de Sarragoce, aprés une infinité de traverses suscitées par quelques Ecclesiastiques interessez, & par des Religieux, dont les déreglemens donnerent, peu de temps aprés, occasion à une sainte reforme; sembloit jouir depuis quelque mois, de cette pleine tranquillité que le Saint redoutoit toûjours si fort. Non seulement on avoit cessé d'inquiéter, comme on avoit toûjours fait auparavant, par un grand nombre de violences, les Peres qu'il y avoit envoyez; mais aussi les esprits paroissant tout-d'un-coup entierement changez en leur faveur, tout le monde s'estoit accordé à leur demander des Professeurs pour l'instruction de la jeunesse, & à leur donner un College commode pour les fonctions de leur Ordre;

XXXII. Succés memorable de la patience qu'il vouloit qu'on pratiquast dans sa Cōpagnie.

& chacun y contribuoit avec beaucoup de joye, comme à un ouvrage public, auquel toutes les familles devoient prendre interest. Mais cette affection si generale des grands & des petits pour ces Peres, renouvela la jalousie & la fureur de leurs ennemis, & leur en attira des marques bien extraordinaires. On avoit pris jour pour faire l'ouverture solemnelle de la nouvelle Chapelle de ce College; l'Archevesque Dom Ferdinand d'Arragon, en avoit donné la commission à l'Evesque d'Huesca en son absence, & cette ceremonie qui se devoit faire avec quelque appareil, ne pouvoit manquer d'y attirer un grand concours de peuple. Tout se preparoit pour cette feste : mais un Abbé Grand Vicaire de l'Archevesque, qui avoit toûjours fait paroître beaucoup d'aversion pour les Jesuites, prenoit grand plaisir à voir tous ces apprests, dans l'esperance de les rendre inutiles, & de causer d'autant-plus de déplaisir à ces Peres, que la dépense en auroit esté plus cősiderable. Afin d'en avoir le plaisir, il attendit qu'au jour mesme de la ceremonie, pour leur envoyer faire défense d'ouvrir cette Eglise, d'y celebrer, ou d'y faire aucune fonction Ecclesiastique. Ces Peres, quoy qu'extrêmement surpris d'un tel ordre, avoient resolu de le suivre : mais toutes les personnes de qualité de la ville s'y opposerent, & tous les Docteurs tant seculiers que reguliers, ayant examiné le pouvoir du Grand Vicaire, & trouvant la signification qu'il leur avoit fait faire, pleine de nullitez & contre toutes les formes canoniques, leur persuaderent de passer outre, & de ne pas causer, par leur

trop grande modeſtie, un auſſi grand ſcandale que le ſeroit celuy-là non-ſeulement dans la ville, mais encore dans toute la Province. Mais le ſcandale fut incomparablement plus grand par les emportemens du Grand Vicaire, & par la violence avec laquelle ſes ordres furent executez.

La Ceremonie ſe fit, & le Duc de Villa-Franca Vice-Roy d'Arragon, & beau-pere du Prince d'Eboly, y aſſiſta, avec toutes les perſonnes de la premiere qualité. Pendant qu'il eſtoit dans cette nouvelle Egliſe, on vint afficher à la porte un commandement du grand Vicaire, à tous les Curez de la ville de deffendre à tous leurs Paroiſſiens, ſous peine d'excommunication, d'entrer dans la nouvelle Chappelle du College. Mais comme peu de perſonnes s'eſtonnerent de cette défenſe, les ennemis de ces Peres s'appliquerent avec grand ſoin à émouvoir le petit peuple, & à remplir toute la ville de calomnies atroces contre leur Compagnie, & meſme contre chacun d'eux en particulier; & le Grand-Vicaire, pour en donner plus d'horreur à tout le monde, fulmina contre toutes les perſonnes qui leur parleroient ou qui entreroient dans cette nouvelle Chapelle, une excommunication dans toutes les formes les plus terribles. On fit, dés ce meſme jour là, & les jours ſuivans, chaſſer de toutes les Egliſes avec de grandes violences, pluſieurs perſonnes de qualité & de vertu, parce qu'elles n'avoient pas fait ſcrupule de voir ces Peres; & cela fut ſur tout executé à l'égard de la Ducheſſe de Villa-Hermoſa, avec d'autant plus de

fureur, qu'elle eſtoit ſœur du Pere François de Borgia. Mais comme on ne laiſſoit pas d'aller voir & de conſoler ces ſerviteurs de Dieu dans leur affliction; le Grand-Vicaire, pour achever d'exciter contre eux la furie du peuple, mit la ville en interdit, & fit faire à l'entour de leur maiſon, trois jours de ſuite, une Proceſſion lugubre, où l'on porta la Croix renverſée, & où l'on crioit de temps en temps, avec des clameurs épouvantables, *Miſericorde, Miſericorde*. Il reüſſit de telle ſorte en ſon deſſein, que toute la ville eſtant auſſi-toſt dans le trouble & la ſedition, ſans que le Vice-Roy ni les Magiſtrats y pûſſent apporter aucun reméde; non-ſeulement on afficha de tous coſtez contre ces Peres, des placards injurieux, mais on les pendit en differens endroits en effigie, & l'on fit enſuite brûler leurs portraits avec celuy de l'Eveſque d'Hueſca, qui avoit témoigné les proteger. La rage de leurs ennemis n'eſtant pas ſatisfaite, & ce traitement fait à leurs portraits, leur faiſant aſſez connoître celuy qu'on euſt voulu faire à leurs propres perſonnes, ils ne pouvoient ni ſortir de leur College, ni y demeurer ſans un extrême danger. On les y attaqua ſouvent à coups de pierres, & l'on les y auroit brûlez ou maſſacrez, ſi pluſieurs Gentils-hommes ne ſe fuſſent joints aux Gardes du Vice-Roy pour les y défendre. Ils trouverent enfin moyen de ſortir de la ville, au-travers d'une grêle de pierres, ſous l'eſcorte qu'on leur donna, & de ſe retirer dans une ville prochaine.

Tous les gens de bien eurent horreur de ces violences & de ces ſcandales horribles: la Princeſſe

Jeanne ſœur de Philippes II. qui eſtoit alors Regente d'Eſpagne, vouloit qu'on en fiſt une punition exemplaire : tous les tribunaux Eccleſiaſtiques & seculiers, offroient à-l'envy à noſtre Saint, leur autorité pour luy en faire tirer raiſon. Mais il fut le ſeul qui ne fut point émû de cette nouvelle, quoy qu'il y euſt plus d'intereſt que perſonne, ce College eſtant ſon ouvrage & l'un des établiſſemens de ſa Compagnie qu'il avoit le plus deſiré. Il dit, avec beaucoup de tranquillité, à deux Peres de cette Maiſon qui vinrent luy rendre compte de tout ce qui s'eſtoit paſſé, lorſqu'ils luy rapporterent avec quelle fureur on avoit tout rompu chez eux, & l'on avoit tâché de les tuer à coups de pierres : Ramaſſez avec ſoin, mes Peres, ces mê- « mes pierres, n'en laiſſez rien perdre, elles vous ſer- « viront de bons fondemens pour bâtir une nouvelle « Maiſon telle qu'il vous la faut. «

Cette prédiction ſe trouva bien-toſt veritable : La patience de ces Peres & celle du Saint, chargea de confuſion leurs ennemis qui eurent eux-meſmes horreur de leurs excés:les Sentences d'excommunication & les interdits furent revoquez peu de jours aprés leur départ, on leur fit pluſieurs deputations honorables pour les prier de retourner dans la ville, ils y entrerent comme en triomphe, malgré leur modeſtie qui s'y eſtoit fort oppoſée ; tout le Clergé, tous les Magiſtrats, & toute la Nobleſſe eſtant allée bien-loin au devant d'eux, & le peuple les recevant avec plus d'acclamations de joye qu'il ne leur avoit dit auparavant d'injures & d'imprecations. On leur bâtit en

peu de temps un College aussi propre à leurs fonctions qu'ils le pouvoient desirer, & il y a peu de villes où ils ayent receu plus de marques d'estime & d'amitié qu'on leur en a toûjours donné en celle-là, où les services considerables qu'ils ont continué depuis de rendre incessamment au public, y sont encore regardez comme un fruit de leur patience & de celle de nostre Saint.

XXXIII. Sa maniere de se venger de ses ennemis. *Epist. 2. ad Sever.*

Ce veritable imitateur de la patience de Jesus-Christ, ne connoissoit point d'autre maniere de se venger que celle que saint Paulin appelle une vengeance celeste & plus qu'humaine; qui est de vouloir du bien à ceux qui nous veulent du mal, & d'accabler, pour ainsi parler, de bien-faits, ceux qui nous accablent d'injustices & de mauvais traitemens. Il n'avoit pas de peine à faire paroître de la tendresse pour ceux qui le traitoient de la sorte, puisqu'il en avoit en effet une tres grande dans le cœur, & que prenant les injures & les souffrances pour de veritables avantages, selon l'esprit du Christianisme, il consideroit aussi ceux qui les luy faisoient endurer, comme ses veritables bien-faiteurs, dont il recevoit des faveurs plus precieuses que toutes celles que luy pouvoient faire ses amis.

Ainsi, sans trop examiner si ces avantages luy venoient de la bonne ou de la mauvaise volonté de ceux qui les luy procuroient, comme font d'ordinaire ces cœurs étroits qui craignent de trop devoir aux personnes qui leur font du bien; il se croyoit obligé à la mesme reconnoissance envers ceux qui luy don-

noient part au Calice du Fils de Dieu, & qui luy faiſoient toutes ſortes d'outrages, par l'averſion qu'ils avoient de ſa perſonne & de celles de ſes proches, ou de ſa Compagnie, que s'ils l'euſſent fait uniquement pour l'obliger.

Bien-loin de faire la moindre plainte de leur injuſtice, ou de ſe défendre de leurs calomnies; il ne manquoit jamais en ces occaſions, d'avoir ſoin de leur reputation, de prendre leur parti, & d'excuſer leurs defauts. Quand il ne pouvoit entierement juſtifier la conduite de ſes ennemis, du moins il jugeoit & il parloit toûjours favorablement de leur intention. Ils font bien, diſoit-il d'eux, puiſqu'ils croient bien «
faire; Ils ont bon deſſein, & leur zéle eſtant loüable, «
& meritant devant Dieu, nous aurions tort de nous «
en plaindre; ils me rendent juſtice, mes pechez ſont «
dignes d'un traitement plus fâcheux: S'ils ſe trompent, «
prions noſtre Seigneur de leur pardonner. C'eſtoient «
là ſes manieres ordinaires de réfuter les injures, & de s'en venger.

XXXIV. Il rend toutes ſortes de ſervices à des Predicateurs emportez qui avoiét prêché contre luy.

Cette conſtance avec laquelle le Saint ſouffroit les injures & les mauvais traittemens des hommes, & cette maniere ſi Evangelique de ſe venger de ſes ennemis, parut merveilleuſe en diverſes occaſions, où des Predicateurs celebres, emportez d'un faux zéle, ou de cette malheureuſe émulation ſi contraire à la charité, & qui ſe meſle pourtant quelques-fois juſques dans les exercices meſme de la charité Chreſtienté, déclamerent contre luy en ſa preſence devant de grandes Aſſemblées. Il y eut à Caſa-de-la-

Reyna, un Religieux, dont l'éloquence & la vertu estoient fort estimées, qui le voyant aux pieds de sa chaire assis sur un degré de l'Autel, s'emporta jusqu'à quitter le sujet de son discours, pour luy reprocher avec toutes sortes de paroles outrageuses, sa retraite parmi les Jesuites, comme un crime qui en contenoit autant d'autres qu'il se commettoit de desordres dans le Royaume de Valence, qu'il eust empeschez, disoit ce Predicateur, en demeurant dans le monde. Le Saint écouta cette invective, sans en estre émû en aucune façon, & n'eut d'autre peine que celle qu'il luy falut prendre pour empescher le Connestable de Castille, la Duchesse de Frias sa femme, & plusieurs autres personnes de grande qualité, qui n'avoient pas en cette occasion la mesme tranquillité que luy, d'imposer silence au Prédicateur, & de le faire descendre de chaire. Chacun ne pensoit à la fin du sermon qu'à le mal-traiter de paroles, & à le menacer de faire punir sa temerité. Il n'y eut que celuy qui estoit l'offensé qui entreprit sa défense, & qui alla le prendre par la main au sortir de la chaire, pour luy donner toutes les marques d'une amitié cordiale & sincere. Il l'invita à venir disner avec luy, & aprés l'avoir comblé de toutes sortes de civilitez & de témoignages d'estime & de respect, il le tira à-part dans une chambre prochaine, & luy parla alors en ces termes. Mon Pere, je vous ay une tres-particu-
» liere obligation de la reprimende que vous m'avez
» faite ; je suis tres-persuadé que vous ne l'avez faite
» qu'avec bonne intention & pour plaire à Dieu, & je
merite

merite ſans doute un traitemẽt encore plus rude. Mais « je me croys obligé de vous dire, ſur ce qui regarde « ma vocation à la Religion, que je doute fort que vous « puſſiez reſpondre, que je ne fiſſe pas plus de mal « dans le monde, ſi j'y eſtois demeuré, que je n'aurois « pû en empeſcher. J'ay crû obeïr à la voix de Jeſus- « Chriſt, & s'il blaſma un jeune homme, qui voulut « attendre à le ſuivre juſqu'à ce qu'il euſt donné la ſe- « pulture à ſon Pere, je n'ay pas jugé que je fuſſe obli- « gé d'attendre juſqu'à ce que je fuſſe moy-meſme « vieux & preſt à enſevelir, pour me donner à luy. Je « n'avois ſcrupule dans ce ſacrifice, qu'il m'a fait la « grace de luy offrir, que de ce que je le faiſois trop « tard, & il me ſembloit que j'euſſe eſté coupable « d'une grande infidelité, ſi j'euſſe reſiſté à ſes inſpira- « tions, en differant l'execution de ce deſſein. Cepen- « dant, mon Pere, ſi j'ay eſté aſſez malheureux pour « faire quelque choſe qui vous dépluſt, ou s'il m'eſt « jamais arrivé de vous ſcandaliſer en quoy que ce ſoit, « je vous ſupplie tres-humblement, au nom du Dieu « des Miſericordes, de me le pardonner: Car il n'eſt « pas de ſon ſervice, ni de ſa gloire qu'il y ait de la di- « viſion, ni aucune froideur entre des perſonnes qui « ont le bon-heur de luy eſtre conſacrées, & qui font « une profeſſion particuliere de le ſervir. Le Saint en « finiſſant ce diſcours, ſe jetta en meſme-temps aux pieds du Predicateur pour les luy baiſer. Ce bon Religieux qui n'avoit pas attendu juſques-là à ſe repentir de ſon indiſcretion, & qui avoit eſté merveilleuſement touché de ſa patience, de ſa douceur &

de sa charité, estant penetré de ce dernier discours, & encore plus de cét exemple d'humilité, se jetta luy-mesme aux pieds du Saint pour luy demander pardon, & fut toûjours depuis un de ses plus intimes amis, & des plus zélez défenseurs de sa Compagnie.

Il eut à souffrir des insultes de quelques autres Prédicateurs plus violens que celuy-là, qui prêchoient en toutes occasions contre luy avec une fureur extrême, l'accusant de toutes sortes de crimes atroces, dans le temps qu'il sembloit que la puissance des tenebres fust déchainée contre luy, & que les Heretiques avoient rempli l'Espagne de bruits scandaleux contre sa reputation. Mais on ne le vid jamais en témoigner le moindre ressentiment; ou plûtost il ne manquoit jamais d'en faire paroître par les services qu'il tâchoit de rendre à ces orateurs emportez, qui s'efforçoient par toutes sortes de moyens de le diffamer & de le perdre. Dieu permit qu'ils se laissassent aller à d'autres passions qu'à leur haine, qu'ils tombassent dans des mal-heurs & des desordres fâcheux, ou qu'ils se fissent des ennemis plus à craindre que ne l'estoit nostre Saint. Mais ils trouverent toûjours en luy la protection & le secours qu'ils eussent pû attendre de leur meilleur ami. Il en fit tirer quelques-uns de prison qui y avoient esté mis par l'Inquisition, il en fit rétablir d'autres qui avoient esté interdits, il procura mesme à quelques-uns des avantages & des emplois considerables. Il estoit, enfin, en toutes choses l'azyle de ceux qui le persecutoient; & il sembloit presque que la haine qu'on avoit pour

luy, fust le meilleur titre qu'on pust avoir auprés de luy, pour s'en faire juger digne de son estime & de son amitié.

On ne s'étonnera point que le Saint ayant ces sentimens de la patience Chrestienne ait établi dans sa Compagnie des prieres réglées pour les ennemis de cét Ordre, comme pour ses amis & ses bien-faiteurs; qu'il ait marqué dans son Journal, qu'on trouva aprés sa mort, l'année de ses plus grandes souffrances, & des persecutions cruelles qui luy furent suscitées en Espagne, comme l'année la plus heureuse de sa vie, ni qu'il se soit crû toûjours obligé d'aimer cherement, & de considerer comme son meilleur ami, un homme du monde, qui luy avoit fait toutes sortes d'outrages. Il disoit tous les jours de sa vie, où plûtost à toutes les heures du jour, comme l'avoit fait autrefois un autre Grand de la terre, aprés avoir vaincu comme luy le monde, par l'opprobre de la Croix du Sauveur. Plaise à Dieu que nous soyons trouvez di- « gnes d'estre maudits, d'estre diffamez, d'estre oppri- « mez, & d'estre tuez pour Jesus-Christ, pourveu que « Jesus-Christ vive en nous. Comme tous ceux qui le voyoient souvent, ne pouvoient ignorer ce goust qu'il avoit pour les souffrances, qui est si opposé à celuy du siecle, & qui luy faisoit aussi tenir un langage tout different de celuy des gens du monde, & appeler avec les Apostres, du nom de gloire & de delices, ce que les autres appellent douleur, affliction, & infamie; ils jugeoient de la grandeur des maux qu'il enduroit, par la joye qu'ils remarquoient en luy, & l'on

XXXV. Il établit des prieres dans sa Cōpagnie pour les ennemis de l'Ordre.

Paulin. ep. 6. ad Severum.

Act. 5.

estoit asseuré de ne se méprendre jamais à croire, quand il avoit le visage extraordinairement serein, & quand on le voyoit plus gay que de coûtume, qu'il avoit trouvé ce jour-là quelque nouveau thresor de patience, & que Dieu luy avoit envoyé de nouvelles occasions de souffrir pour son amour.

XXXVI. Son abnegation de soy mesme par l'humilité. Nostre Saint ayant en toutes choses une patience si admirable, ne pouvoit manquer d'estre bien étably dans cette sainte humilité, qui est, au sentiment de tous les Peres, le fondement de la perfection Chrêtienne, comme la superbe est le commencement & le fondement de toute sorte d'iniquité; puisque comme dit saint Hierôme, la patience est la marque certaine d'une humilité sincere. La patience sans humilité est tout au plus une vertu de Philosophe & de sage du monde, au lieu que la patience dans l'humilité, que conseille Salomon, est la vertu des vrais sages de l'Evangile, formez dans l'école d'un maître, qui par une sagesse infinie s'est humilié jusqu'à se soûmettre à l'opprobre de la Croix.

Aug. ep. 56. ad Diosc. *Ecclesʃ. c. 10.* *Epist. 27.* *Eccl. 2.* *Philipp. 2.*

Saint François de Borgia estoit si admirable dans cette vertu, par laquelle, comme disoit autrefois un grand humilié pour Jesus-Christ, l'homme humble de cœur devient le cœur mesme de Jesus-Christ; que l'on peut dire que c'est elle qui a formé toute sa conduite; & que s'il a pratiqué cette sainte abnegation de soy-mesme, en surmontant les passions sensuelles dans toutes ses actions, comme nous le venons de voir, ç'a esté par cét esprit d'humilité, par cette connoissance de son neant, & par cette fuite de toute

Paulin ep. 2. ad Severum.

propre eſtime, qui eſt la plus difficile de toutes les victoires dans la guerre ſpirituelle que le Chreſtien ſe doit faire à ſoy-meſme.

Il employoit dés le commencement de ſa converſion toutes ſes lectures, toutes ſes prieres, tous ſes ſoins, & toute ſon application à acquerir l'humilité, & à ſe confondre devant Dieu. Mais il y employoit principalement ſes longues méditations du matin; ne manquant jamais d'en donner chaque jour les deux premieres heures à cét exercice, & de paſſer tout ce temps à s'humilier & à s'aneantir devant ſon Createur. Il trouvoit abondamment dequoy s'y occuper, puiſqu'il n'y avoit rien ſur la terre, ni au deſſus & au deſſous de la terre qui ne luy fourniſt un tres grand nombre de ſujets de confuſion. Son humilité n'eſtant pas moins ingenieuſe que ſa mortification, elle ne luy faiſoit regarder toutes les creatures du monde, que d'une maniere qui ſervoit à luy donner de la honte, à le confondre devant Dieu & devant les Anges & les hommes, & à le penetrer davantage de la penſée de ſon néant. On le voit par ſes pratiques dont nous avons parlé au premier Livre de cette hiſtoire, & ſur tout par ſes deux Traitez *des œuvres du Chreſtien*, & du *Collyre ſpirituël*, qui portent tous ceux qui les liſent attentivement, à une ſi profonde & ſi ſincere humilité.

XXXVII. Il tire de toutes choſes des ſujets d'humilité.

Il s'eſtoit ſi bien accoûtumé par cet exercice à s'humilier, & à ſe confondre en tout temps & en toutes occaſions, que rien ne ſe preſentoit à ſon eſprit, il ne faiſoit rien, il ne voyoit & n'entendoit rien, qu'il

n'en tiraſt quelque nouveau ſujet d'humilité. Ainſi il n'y avoit aucun temps de ſa vie qui ne fuſt conſacré à la pratique de cette divine vertu. S'il faiſoit quelque bien, il ſe confondoit d'eſtre ſi redevable à la grace & à la bonté de Dieu qui le luy faiſoit faire : S'il luy échapoit quelque faute, il ſe confondoit de ce qu'il meritoit les chaſtimens de ſa Juſtice : S'il recevoit quelque commodité des creatures, il avoit honte d'en eſtre mieux traité, que ne l'avoient eſté Jeſus-Chriſt & tous ſes Saints. La penſée du coûteau dont le Sauveur avoit eſté circoncis, de la faim & de la ſoif, du chaud & du froid qu'il avoit endurez, des incommoditez de ſes voyages, des pierres dont on avoit voulu le lapider en differens lieux où il avoit eſté, de tous les inſtrumens de ſa Paſſion, & de tous ceux dont les Martyrs ont eſté tourmentez, ſe preſentoit à ſon eſprit, auſſi-toſt qu'il voyoit quelque choſe de ſemblable, ou que ſa pieté toûjours penetrante & éclairée y découvroit le moindre rapport. Si toutes ces creatures qui avoient ſervi à tourmenter le corps du Fils de Dieu & ceux de ſes Saints, ne luy ſervoient toûjours à un pareil uſage, comme il l'euſt deſiré, elles ſervoient du moins toûjours à luy donner de la confuſion de ce qu'il n'eſtoit pas jugé digne d'en ſouffrir comme ces Heros du Chriſtianiſme.

Il conſideroit toutes les choſes du monde par l'endroit qui pourroit l'humilier davantage, & le faire entrer plus avant dans la connoiſſance de ſa miſere, & ſe faiſant ainſi comme une échelle de toutes les creatures, pour deſcendre dans la profondeur de ſon

neant, il y remarquoit tous les jours quelque raiſon & quelque particularité nouvelle qui l'obligeoit à une plus grande humilité.

Il deſcendoit, par ces conſiderations, juſqu'en enfer, ſuivant le conſeil de l'Ecriture, pour y trouver une place qui luy convinſt, & il n'en trouvoit ni aux pieds de Judas, lorſqu'il conſideroit que c'eſtoit celle dn Sauveur qui s'y eſtoit proſterné, ni meſme au deſſous du diable, qu'un ſeul peché de ſuperbe a precipité dans l'abyſme, au lieu qu'il ſe ſentoit coupable de pluſieurs. Il fit une fois aux Novices de Simanques un diſcours de l'humilité du Sauveur proſterné aux pieds de Judas, avec tant de ſentiment de ſon indignité, & tant d'horreur des pechez qui le portoient à ſe confondre au deſſous de ce malheureux traiſtre, qu'il n'y avoit aucun de ſes Auditeurs qui n'euſt une ſainte frayeur de ne ſe trouver pas aſſez d'humilité dans le cœur, à la veüe de celle du Saint, & qui ne demeuraſt depuis toute ſa vie penetré de ce qu'il leur avoit dit en cette rencontre.

XXXVIII. Il s'humilie juſqu'au deſſous des demons & des plus grands pecheurs. Pſ. 14.

Un jour que le Pere Buſtamance luy témoigna eſtre ſurpris, de luy voir un recueillement extraordinaire, une confuſion, & une certaine horreur de ſoy-meſme, qui paroiſſoit meſme à l'exterieur, pendant qu'ils marchoient enſemble dans les ruës de Madrid; Helas, mon Pere, luy dit-il, en gemiſſant, « je viens de méditer ſur l'enfer. C'eſt m'a veritable « demeure; ce n'eſt point icy que je devrois eſtre, il « me ſemble que j'y ſuis eſtranger, & que tout ce peu- « ple devroit courir aprés moy, avec toutes ſortes «

» d'armes, comme aprés un ennemi de Dieu & un » monstre de l'enfer. Il disoit que rien ne l'excitoit da» vantage à l'amour de Dieu que cette pensée de l'en» fer, dont il se reconnoissoit si digne, & qu'il faloit » que tous ceux qui vouloient vivre saintement, s'é» tudiassent d'y demeurer souvent de pensée durant « leur vie, pour n'y pas souffrir éternellement aprés leur » mort.

Comme le diable ne hait rien davantage dans les Saints, que cette humilité, il donna souvent au serviteur de Dieu, des marques sensibles de la peine qu'il avoit à supporter la sienne. Tantost cet esprit superbe tâchoit de troubler par de grands bruits, & par le renversement de tout ce qui estoit dans sa chambre, les meditations humbles par lesquelles il consideroit son neant, & se confondoit devant Dieu; tantost il le détournoit des actions les plus humiliantes, en se faisant voir à luy sous diverses figures horribles & extraordinaires, & tantost enfin il se moquoit de son humilité, par des éclats de rire, & par des railleries. Mais le Saint vainquoit toutes ces tentations de l'esprit superbe, par des actes de cette mesme vertu. Ainsi il le chassa quelque-fois, en luy » disant, qu'il ne s'estonnoit pas qu'il s'obstinast à vou» loir demeurer auprés de luy & dans sa mesme cham» bre, puisqu'ils avoient esté si souvent d'accord à con» tredire la volonté de Dieu, & qu'ils estoient depuis » si long-temps rebelles au mesme Maistre. Pendant qu'il se confondoit devant toutes les creatures dans la méditation, selon sa coûtume, il entendit un jour une

une voix distincte qui luy dit, *Que ne te confonds-tu aussi devant moy ?* & reconnoissant que cette voix estoit du Pere du mensonge ; Je le ferai, luy dit-il, « malheureux, & j'ay bien raison de le faire, puisque « j'ay offensé mon Dieu, plus souvent que toy misera- « ble, qui ne laisses pas d'estre puni de ton crime par « des supplices éternels. Il se défit encore, de la mesme maniere, de cét esprit superbe, qui le voyant un jour occupé à servir les pauvres dans l'Hospital de Madrid, se presenta à luy sous une figure humaine, & luy dit avec fureur, Que fais-tu icy ? N'as-tu point de honte, estant ce que tu es, de demeurer ainsi parmi les ordures de cette vile canaille ? Le Saint, à qui Dieu avoit donné un discernement admirable des esprits, reconnut d'abord ce mauvais conseiller, & le fit disparoître par cette humble réponse : J'ay bien plus « de sujet de m'étonner qu'estant aussi superbe que tu « l'es, tu daignes venir icy prendre une figure qui ne te « convient pas, pour parler à un homme aussi miserable « & aussi grand pecheur que je suis. «

Je ne m'arresteray pas à d'autres pareilles attaques du demon, dont le Saint ne se défendoit point avec d'autres armes qu'avec celles de l'humilité ; puisque celles-cy qu'on a sceu de ceux qui ont le plus long-temps gouverné sa conscience, suffisent, pour apprendre à tout le monde, que dans la vie spirituelle, l'humilité est toûjours le moyen le plus infaillible de rendre inutiles tous les efforts de nos ennemis invisibles, qui devinrent ainsi visibles à son égard, pour luy faire perdre ce tresor.

XXXIX. Les loüanges & l'estime des hommes luy servent à s'humilier & à se confondre soy-même. Ep. 64. ad Aurel. Episc.

S'il est quelquefois facile de se passer de la gloire, & de loüanges, lorsqu'on nous les refuse, il est du moins tres-difficile, comme le dit S. Augustin, de ne pas joüir de celles qu'on nous presente sans que nous les ayons recherchées, & de n'y pas prendre plaisir. Mais ce qui est difficile aux personnes ordinaires, devient facile aux hommes extraordinaires, dans lesquels la grace qui ne se donne qu'aux humbles, a élevé un haut édifice de perfection sur une profonde humilité. Plus les grands Saints & les vrais humbles de cœur se voyent loüez, estimez, & considerez des hommes, & favorisez de Dieu, plus ils s'abaissent, se confondent, & s'humilient dans la consideration de leur neant. Car ils craignent, comme dit saint Gregoire, ou d'estre punis plus rigoureusement, s'ils ne meritent pas ces loüanges qu'on leur donne, ou de perdre le fruit éternel de leur vertu, par une recompense si vaine & de si peu de durée. (l. 2. Moral. cap. 6.)

C'estoit là l'humilité de nostre Saint, dont la confusion devant Dieu, l'horreur de ses pechez, la haine & la honte de soy-mesme, sembloit toûjours croître à mesure qu'on l'aimoit, & qu'on le respectoit davantage. Il pouvoit dire en toutes rencontres, durant sa vie, où il receut toûjours de si grands honneurs, ces paroles d'un Roy humble : (Psal. 87.) Quand j'ay esté élevé, j'ay esté en mesme temps humilié, me trouvant, à cause de cette nouvelle élevation, dans la confusion & dans le trouble. Il disoit à peu prés à ceux qui le loüoient, comme autrefois un grand Saint & un grand Pape. (Greg. lib. 1. Reg. c. 7.) Quand vous m'appellez l'organe

du Seigneur, & la lumiere du monde, & quand vous «
me parlez du bien que je fais à beaucoup de person- «
nes, c'est le comble du mal-heur de mon iniquité, «
qu'au lieu d'en estre puni en cette vie, je n'en reçoi- «
ve que des loüanges & des éloges. Son cœur estoit dans l'amertume & dans la frayeur lorsqu'on luy parloit de ses vertus, & qu'on luy disoit qu'il passoit pour Saint. Que les loüanges des hommes, disoit-il en ces «
occasions, sont trompeuses & dangereuses, & que «
j'ay de sujet de craindre les jugemens de Dieu aprés «
ma mort, puisque ceux du monde me sont favora- «
bles en cette vie, & que l'Ecriture nous asseure par «
tout que ces deux sortes de jugemens sont si differens «
& si opposez! «

Il se servoit quelquefois pour fuïr l'estime des hommes, d'une maniere plus simple, & qui sauve d'autant mieux l'humilité des Saints qu'elle paroît plus naturelle & moins recherchée ; ce qu'il faisoit non seulement en changeant adroitement le discours à la premiere occasion, qu'il pouvoit trouver de le faire sans trop d'affectation, mais encore en détournant les esprits de ses loüanges par quelque rencontre subite & surprenante qui les arrêtoit tout-à-coup, & qui portoit au contraire leur pensée sur les sujets qu'il croyoit avoir de s'humilier. Ainsi ayant esté une fois obligé, par des personnes à qui il ne pouvoit rien refuser, de prier pour un possedé, que des Prélats & des Ecclesiastiques tres-vertueux n'avoient pû délivrer par les exorcismes ordinaires de l'Eglise, & Dieu ayant accordé cette victoire sur le demon à sa priere, d'a-

bord qu'il eut mis la main ſur la teſte de ce pauvre homme, & qu'il eut prononcé ces paroles du Sauveur, *In nomine meo dæmonia ejicient*; comme tous ceux qui eſtoient preſens, eſtoient ſurpris de cette merveille, l'attribuant à ſa vertu & à l'efficace de ſon oraiſon; il leur dit avec une confuſion qui leur faiſoit voir la peine que luy faiſoit l'eſtime des hommes: Ce » n'eſt pas merveille que le diable me fuye, les perſon- » nes de meſme profeſſion ne ſe peuvent ſouffrir. La » mienne helas! a eſté trop long-temps la meſme que » celle du demon, puiſque j'ay eſté comme luy durant » pluſieurs années un tentateur, qui ay ſervi de ſcan- » dale aux ames, & les ay portées à leur ruine. La délivrance de ce poſſedé éclata fort en Eſpagne, & comme on en demandoit ſouvent des particularitez au Saint, ce luy eſtoit toûjours autant d'occaſions de ſe confondre luy-meſme, ne ſe contentant pas d'attribuër cette grace à la vertu & à l'efficace des paroles de l'Evangile, mais en tirant encore de nouveaux ſujets d'humilité. Comme des perſonnes de qualité » luy en parloient à Medine-du-Champ; Quand la cho- » ſe, leur dit-il en rougiſſant, ſeroit comme vous la di- » tes, quelle ſi grande merveille y auroit-il, qu'aprés » que j'ay fait ſi long-temps la volonté du diable, il euſt » fait une fois la mienne?

Il prit encore occaſion de ſe confondre de l'eſtime & de l'admiration des hommes, lorſque tout le monde accourant pour le voir dans les ruës de Vailladolid, la premiere fois qu'il y parut aprés l'heureux changement qu'il avoit fait à Ognate; il diſoit au Pere qui

s'accompagnoit, qu'il croyoit que ce peuple venoit le «
voir par curiosité, comme un Elephant ou une autre «
beste feroce enchaînée. Car en effet, luy adjoûtoit- «
il, quelle beste au monde y auroit-il plus feroce & «
plus ennemie de toute sujetion raisonnable que je le «
serois, si la misericorde de Dieu ne m'avoit enchaî- «
né par cét habit de Religieux, & par les saints vœux «
de la Religion? «

Un hardy imposteur ayant depuis pris son nom, & ayant esté condamné aux Galeres, parce que, par cette tromperie il avoit commencé à se faire suivre des peuples, dans une Province d'Espagne des plus éloignées de la Cour; le Saint prit aussi de là sujet de s'humilier, s'estonnant qu'il y eust un homme assez fou, pour pretendre acquerir le nom de vertueux & de saint, en prenant celuy d'un aussi grand pecheur qu'il l'estoit: Si ce miserable, disoit-il, a me- «
rité les galeres pour avoir pris, durant peu de jours, «
le nom d'un pecheur; quel supplice ne meritais-je «
point, moy qui en porte le nom, & qui en fais de- «
puis si long temps les actions? «

XL. Son élevation aux charges & aux dignitez, luy sert à s'humilier d'avantage.

Mais pour mieux voir encore de quelle sorte cet esprit d'humilité devenoit en nostre Saint plus grand & plus merveilleux, à mesure qu'il estoit plus honoré de Dieu ou des hommes; il ne faut que remarquer de quelle maniere il se comportoit dans les charges & dans les emplois, où il est beaucoup plus facile d'oublier son neant, & de perdre la modestie interieure, que lors qu'on demeure toûjours dans la sujettion.

Il n'y a rien de plus dangereux qu'une vanité consacrée, & qu'on se cache à soy-mesme, sous le pretexte de l'obeïssance & du respect qu'on se croit obligé de faire rendre à son rang & à sa dignité. Il faut cependant avouër, qu'il se glisse de cette façon insensiblement, si l'on n'y prend garde, parmi ceux qui commandent aux assemblées les plus vertueuses, comme parmi ceux qui se sentent du credit dans les petites Republiques, une vaine suffisance, & un certain faux air d'authorité, qui est tout-à-fait contraire à la sainte humilité & à la simplicité de la profession Religieuse, & qui est capable d'introduire dans la maison de Dieu, un usage de ceremonies affectées, d'assiduitez, de complaisances, & de ménagemens humains, qui causent enfin la ruïne des Communautez les plus saintes & les mieux établies.

Saint François de Borgia n'avoit pas renoncé au faste & à la grandeur du siécle, pour en demeurer à ce degré si imparfait d'humilité. Il s'estoit creusé un abysme jusqu'au centre du neant; & c'estoit là, que se considerant infiniment au dessous de tout le monde, il prenoit pour tous les autres ces sentimens doux & honnestes, qui siéent tant aux personnes les plus élevées, & qui sont mesme si efficaces pour leur rendre les autres plus soûmis.

S'il perdit souvent, malgré luy, la qualité de sujet, lorsqu'on le mit dans les Charges, il en conserva toûjours l'humilité aux yeux de Dieu & des hommes, ou plûtost il descendoit toûjours plus bas à mesure qu'il se voyoit élevé plus haut, & Dieu prenant plaisir, suivant

la maxime de l'Evangile, à l'exalter aux yeux du monde autant qu'il tâchoit de s'abaisser, il prenoit plaisir de son costé, à s'abaisser d'autant plus, que Dieu sembloit vouloir l'élever. De sorte que si son humilité fut souvent forcée de le ceder au dessein que la Providence Divine, avoit de se servir de luy, en le mettant pour sa propre gloire, dans des places & dans des emplois honorables ; il semble aussi qu'il vainquit en quelque sorte, pour parler ainsi, cette mesme Providence, en détournant souvent par ses prieres d'autres plus grands honneurs dont il estoit menacé. Il les craignoit si fort, que voyant distinctement durant ses Oraisons, pendant neuf jours consecutifs, dans le temps qu'il deliberoit s'il se retireroit chez les Jesuites, une Mitre qui luy pendoit en l'air incessamment sur la teste, & par laquelle Dieu sembloit luy offrir des dignitez plus grandes que celles qu'il avoit quittées ; il osa bien protester à son Createur, qu'il n'acceptoit la grace de la vocation Religieuse, qu'à condition qu'il le conserveroit dans l'humilité de cette profession ; & il n'acheva de prendre sa resolution, qu'aprés que Dieu luy eut fait connoistre qu'il s'accordoit à cette demande, en faisant disparoistre de devant ses yeux, un objet si terrible à un cœur humilié pour Jesus-Christ. Mais enfin, soit qu'il eust detourné ce présage par l'efficace de ses humbles prieres, soit que son élevation aux Charges de son Ordre en fust l'accomplissement, comme il en fut luy-mesme persuadé ; il en évita toute sa vie le malheur. Car bien loin de se laisser aller, pendant qu'il

fut dans la neceſſité de commander aux autres, à cet eſprit corrompu du monde, & à ce faſte ſubtil qui s'introduit quelque-fois, comme nous venons de dire, d'autant-plus facilement juſques dans les maiſons conſacrées à l'humilité du fils de Dieu, qu'on donne aiſément à des manieres toutes ſeculieres de faire ſa Cour & à une politique humaine & intereſſée le nom d'obeïſſance & d'humilité; il n'eut jamais un exterieur plus ſimple, un abord plus facile, une maniere de vivre plus commode, un ton de voix plus doux, ni une façon de parler moins imperieuſe. Il imitoit en cela l'exemple de tous les plus grands Saints des ſiecles paſſez, & ſur tout, celuy de ſaint François d'Aſſiſe, dont l'humilité avoit eſté dés ſon enfance, comme le plan de la ſienne. Mais il ſuivoit encore plus particulierement l'exemple de ſaint Ignace, & du Pere Jacques Lainez ſes Predeceſſeurs dans la charge de General de la Compagnie de Jeſus, formant avec une étude & une application admirable toute la conduite de ſa vie ſur ces deux grands modeles. Il n'eut, comme eux, jamais plus de modeſtie ni plus d'affabilité que depuis qu'il fut General; il tenoit aprés eux, & il diſoit ſouvent aux Peres de ſon Ordre, qu'il mettoit dans les Charges, que les ſujets ne peuvent avoir
» trop d'humilité & trop de reſpect dans l'obeïſſance
» qu'ils rendent à Dieu en la perſonne de leur Supe-
» rieur, qui en tient la place; mais que les Superieurs
» ne peuvent auſſi de leur coſté uſer de trop de modeſ-
» tie, ni de trop de bonté & de condeſcendance, pour
» rendre aiſé un joug, qui ſans ce motif Divin, deviendroit

droit auſſi inſupportable, qu'il eſt doux & leger dans «
la veuë du premier de tous les Superieurs, qui com- «
mande du haut du Ciel, pendant que les Superieurs «
Subalternes intiment ſes Ordres ſur la terre. Il eſtoit «
ſi éloigné de juger que l'humilité ne fuſt pas une vertu
propre aux Superieurs, qu'il croyoit au contraire, que
ſi elle eſt neceſſaire à tout le monde, elle leur conve-
noit plus qu'à tous les autres, & qu'il falloit, comme
dit ſaint Bernard, commander humblement, pour *In Cant.*
commander Chreſtiennement. Il imitoit encore en
cela ſaint Ignace, qui recommande ſi particuliere-
ment, dans ſes Conſtitutions, cette ſainte humilité à
tous les Superieurs de ſa Compagnie. Ou pluſtoſt il «
imitoit, comme ce Saint leur recommande ſouvent, le « *1. Tim. 5.*
gouvernement doux & humble du Sauveur, n'exer- «
çant pas ſur ſes inferieurs une domination hautaine, «
mais ſe faiſant le modéle de tout ſon troupeau, par «
une vertu ſincere; & portant toutes les perſonnes «
qui dépendoient de luy, à la perfection, pluſtoſt par «
l'exemple de ſa douceur & de ſa charité, que par «
une ſévérité trop affectée, ou par une grande multitu- «
de d'ordres & de reglemens. «

Toutes ſes Lettres au Peres de ſa Compagnie, &
tous ſes diſcours eſtoient pleins de cette humilité. Il
n'y exhortoit perſonne à la vertu, qu'en s'accuſant de
ce que luy-meſme il en manquoit; il n'y avertiſſoit
perſonne d'aucun defaut, qu'il ne s'en reconnuſt en-
core plus coupable, ou qu'il ne témoignaſt de la
honte de ce qu'un auſſi grand pecheur qu'il le croyoit
eſtre, eſtoit obligé de mettre à remarquer les fautes

d'autruy une partie du temps & de l'application qui luy estoit necessaire pour se corriger des siennes : Il ne faisoit enfin jamais aucun acte d'authorité qu'il ne l'accompagnast d'une humble reconnoissance de ses foiblesses, de son incapacité & de son indignité: Et il paroissoit, à la maniere dont il le faisoit, tant de simplicité Religieuse, tant de sincerité, & d'humilité interieure, qu'il n'y avoit personne sur qui un exemple si admirable ne fist plus d'impression, que l'eloquence la plus vive & la plus touchante, & l'empire le plus absolu.

XLI. Rien ne le mortifie tant que les honneurs qu'on luy rend.

Non seulement le Saint prenoit, comme nous avons dit, occasion de s'humilier, de tout ce qu'on faisoit pour l'élever, & pour l'honorer : mais il sembloit mesme, quelque admirable que fust sa douceur & son humilité, qu'il oubliast presque cette mesme vertu, pour rejetter les honneurs qu'on vouloit luy faire. Ainsi il répondoit avec quelque sorte de secheresse & d'aigreur aux lettres où on le traitoit avec des civilitez peu convenables à l'humilité de sa profession, il n'ouvroit pas mesme, & il renvoyoit avec indignation celles où on luy donnoit dans la suscription quelqu'un des titres ausquels il avoit renoncé. Un hôme de qualité, que le Roy de Portugal D. Jean III. luy avoit envoyé à son premier voyage de Lisbone, aussi-tost aprés son arrivée, pour luy faire des complimens de sa part, luy ayant donné souvent le titre de Seigneur, dans le discours, & luy demandant si sa Seigneurie illustrissime n'estoit point lasse du chemin :

Dom Pierre de Carvalho,

» Je le suis du chemin, luy répondit-il, mais beaucoup

plus encore de ces ſeigneuries que vous me donnez «
& qui ne me conviennent nullement. Et un Chirurgien qui le penſoit à Porto pour la premiere fois, d'une grande bleſſure qu'il avoit receuë à la teſte par la chute d'un baluſtre, luy diſant que ſa Seigneurie avoit une grande playe ; Vous m'en faites, luy dit-il, «
une plus grande par voſtre maniere de me parler. Il «
eut bien de la peine au commencement, à accoûtumer toutes les perſonnes de la Cour d'Eſpagne, à le traiter avec moins de ceremonie & avec moins de reſpect qu'on n'avoit fait avant qu'il fuſt Religieux. Mais enfin il vainquit en cela, par la conſtance de ſon humilité, l'oſtination des Grands à l'honorer. Tous les Seigneurs qui venoient le voir, comme nous l'avons dit ailleurs, d'abord qu'il fut à Valladolid, luy donnant tous les anciens titres qu'ils luy avoient donnez autrefois, & luy rendant les meſmes civilitez qu'ils luy avoient renduës, il n'y avoit rien qu'il ne leur diſt, ni rien qu'il ne fiſt pour les en empeſcher ; & quand il ne pouuoit le faire par ſes remontrances, il ſe jettoit à leurs genoux, les conjurant humblement au nom de Dieu, de ne luy point parler de la ſorte, par- «
ce qu'ils faiſoient par là injure à la grace que Dieu luy «
avoit faite, & donnoient ſujet de croire, qu'ils fai- «
ſoient plus d'eſtat de ce qu'il avoit quitté, que du bon- «
heur qu'il poſſedoit ; quoy qu'il y euſt autant de dif- «
ference de l'un à l'autre, qu'il y en a du Ciel à la Terre. «
On l'a veu ſouvent dans ſes voyages ſe détourner de pluſieurs lieuës, ſeulement pour n'eſtre point obligé de voir des perſonnes de qualité, qui luy rendoient

ces ſortes d'honneurs, & il faiſoit meſme ſouvent paroître quelque ſorte de colere par ſes regards & par ſes geſtes, à ceux qui refuſoient de le traiter comme le plus ſimple Religieux; ſoit en le diſtinguant par quelque place plus honorable, ſoit en luy rendant quelqu'une des civilitez dont on a coûtume d'uſer avec les perſonnes de naiſſance.

On le trouvoit toûjours à la derniere place, & il avoit ſi bien accoûtumé toutes les perſonnes qu'il voyoit d'ordinaire à la luy ceder, qu'on n'oſoit plus la luy diſputer, à cauſe de la peine que cela luy faiſoit. De ſorte que la derniere année de ſa vie, quoy que perſonne ne fuſt auprés du Cardinal Alexandrin, avec plus de crédit & d'autorité que luy, dans la celebre Legation dont nous avons parlé, & qu'il y euſt le principal maniment des affaires; on eut beaucoup de peine à obtenir de luy qu'il mangeaſt à la table du Legat dans ces voyages, & il n'y conſentit qu'à condition qu'il n'y auroit jamais que la derniere place, & qu'il y ſeroit toûjours debout, de la meſme maniere que l'humble ſaint François d'Aſſiſe avoit accoûtumé d'eſtre autrefois à celle du Cardinal d'Oſtie. Mais l'on ne put gagner ſur ſon humilité, qu'il fiſt auprés de ce Cardinal dans toutes les occaſions d'éclat, & aux ceremonies publiques, aucune autre figure que celle du plus pauvre Religieux.

XLII. Il cache tãt qu'il peut ſon nom & ſa naiſſance par humilité.

Il cachoit en toutes rencontres avec tant de ſoin, ce qu'il avoit quitté pour Dieu, qu'il ſembloit l'avoir luy-meſme entierement oublié: & il parloit à tout le monde avec tant de douceur & avec une af-

fabilité si simple & si peu affectée, que personne n'eust pû y remarquer le moindre reste de cette hauteur de naturel ni de cette fierté avec laquelle il estoit né, & dont les personnes de qualité ont tant de peine à se défaire, aprés mesme qu'elles se sont défaites de tous leurs autres defauts. Desorte que, quelque peu considerables que fussent les personnes qu'il voyoit & qu'il entretenoit, elles paroissoient toûjours l'estre beaucoup plus que luy, à en juger par la maniere honneste, & par l'humble déference avec laquelle il les traitoit. Il estoit liberal à tout le monde de ces mesmes titres d'honneur qu'il ne pouvoit souffrir pour luy-mesme; il aimoit beaucoup mieux se méprendre, en les donnant à ceux à qui ils n'estoient pas dûs, qu'en les refusant à ceux qui les pretendoient; & son humilité se faisoit une joye d'élever ainsi, par ces sortes de civilitez, tous les autres au dessus de luy, aussi-bien que de se mettre par le refus qu'il faisoit d'en recevoir de pareilles, au dessous de tout le monde.

XLIII. Il s'expose à de mauvais traitemens en cachant son nom par humilité.

Il s'estoit rendu par là si méconnoissable, pour parler ainsi, que des personnes qui l'avoient veu & qui l'avoient pratiqué à la Cour, s'y trompoient tous les jours, le prenant pour tout autre que pour ce qu'il estoit. Ce ne luy estoit pas une petite satisfaction, en ces occasions, d'éprouver le mépris & les mauvais traitemens des hommes; parce qu'il avoit le bonheur d'estre un pauvre de Jesus-Christ. Il luy arriva par là souvent des avantures, qui estoient, à son gré, d'heureuses rencontres. Je n'en choisirai qu'une entre plusieurs autres qui sera une preuve illustre de

l'humilité de ce serviteur de Dieu.

Passant un jour de Castille en Andalousie avec le Pere Antoine de Cordouë, & le Pere Bustamance, il alla à Sierra-Morena loger dans une hostellerie, où il n'y avoit qu'une tres-petite chambre ou l'on pust se mettre à couvert. Un Cavalier qui estoit arrivé avant ces Peres, l'avoit retenuë pour luy, & y ayant mis ses valises, estoit ensuite allé voir la Ville. D'abord que le Saint fut arrivé, ne croyant pas que cette chambre fust destinée à aucun autre, il y entra & s'y mit à genoux, pour y faire ses prieres, selon sa coûtume. Le Cavalier l'y trouva en cette posture, & le prenant pour un Prestre hypocrite, qui cherchoit à s'accommoder de sa chambre par cette apparence de pieté; il vomit d'abord contre luy mille injures, & le menaça de le chasser à coups de baston, avec un emportement qui eust fait craindre à tout autre, que ces menaces n'eussent esté aussi-tost suivies des effets. Le Saint l'écoûta sans s'émouvoir le moins du monde, & demeurant à genoux, comme il estoit, luy dit d'une » maniere fort douce & fort simple, qu'il luy deman- » doit, pour l'amour de nostre Seigneur, humblement » pardon de son imprudence, qu'il n'avoit pas crû que » la chambre fust retenuë de personne, que bien-loin » de la luy oster, il la luy eust donnée, quand il auroit » esté le premier à la retenir; & que pour les coups de » baston, dont il le menaçoit, il estoit tout prest de les » recevoir, ses pechez ne les ayant que trop meritez. Le Cavalier continuant cependant de crier & de le menacer avec fureur, sans faire d'attention à ses excu-

ſes, pluſieurs perſonnes accoururent à ce bruit, & s'en trouvant quelques-uns qui connurent le Saint & les deux autres Peres, ils dirent leurs noms au Cavalier, dont la fureur ſe changea tout-à-coup en une confuſion extrême. Il ſe jetta auſſi-toſt aux pieds du Pere, luy demandant pardon de ſon incivilité & de ſon emportement. Le Saint le relevant & l'embraſſant tendrement, le fit aſſoir prés de luy, & luy fit toutes les careſſes qu'il euſt pû faire à un homme à qui il euſt eu beaucoup d'obligation. Il luy dit que pour « cette fois ſon emportement n'eſtoit rien, s'eſtant a- « dreſſé à un homme qui meritoit encore de plus mau- « vais traittemens, mais qu'il ne laiſſaſt pas de prendre « garde à ſe rendre plus maître de ſa colere, & à s'ac- « coûtumer à vaincre les ſaillies de ſon humeur, quel- « que raiſon qu'il cruſt avoir de ſon coſté; parce qu'il « pouroit ſe méprendre, en ſe laiſſant aller à ſa paſſion « dans de pareilles rencontres, contre des gens qui ne « ſeroient pas auſſi dignes de ce traitement qu'il le « croyoit eſtre, au lieu qu'il ne ſe méprendroit jamais, « en profitant de ces occaſions de ſouffrir pour Jeſus- « Chriſt. «

XLIV. En quelles occaſions ſeules il ſe croyoit obligé de ſe faire connoiſtre & de dire ſon nom.

S'il eſtoit quelque-fois obligé de parler des temps de ſa faveur, & des affaires de la Cour & de l'Eſtat, où il avoit eu le plus de part; il le faiſoit de telle ſorte qu'on ne luy entendoit jamais meſler parmi tout cela aucun mot de ſes anciennes grandeurs, & il donnoit un tour ſi modeſte, à ce qu'il diſoit, qu'il ſembloit que ce fuſt un autre dont il parlaſt, & qu'on ne pouvoit juger de là qu'il euſt eſté ni Duc, ni Vice-Roy, ni

Grand d'Eſpagne, ni grand Eſcuyer de l'Imperatrice.

Il n'y avoit que trois ſortes d'occaſions où il croyoit pouvoir encore ſe ſervir des titres auſquels il avoit renoncé. L'une eſtoit pour eſtre traité comme un mort; parce que les Meſſes & les prieres qui eſtoient fondées à Gandie, pour les Ducs de Gandie defunts, ſe diſoient pour luy comme pour ſes Prédeceſſeurs; ſoit qu'il vouluſt, par ces cérémonies mortuaires, qu'on renouvelloit pour luy tous les jours, eſtre averti de ſe tenir preſt à paroiſtre devant Dieu, comme pluſieurs Grands Princes l'ont voulu eſtre, par la conſtruction de leur ſepulchre, ou par la veuë de leur cerceüil, qu'ils avoient toûjours devant les yeux; ſoit qu'il cruſt, comme Charles Quint ou comme Albert le Grand, qui ſe faiſoient ainſi faire leurs obſeques de leur vivant, & comme quelques autres Docteurs l'ont crû, qu'on peut rachepter par avance, par voye de ſuffrage, les peines qui ſeront deuës au peché aprés la mort, & offrir pour les vivans les Meſſes, qui ont coûtume, ſelon l'uſage ordinaire de l'Egliſe, de n'eſtre dites que pour les ames des defunts.

Navar. l. 3. de celebr. Miſſ. Conſil. 6. Luc. Pinelli l. 2. de Miſſa c. 7. quæſt. 3.

Noſtre Saint ſe ſouvenoit encore de ſes grandeurs paſſées, & s'en ſervoit pour s'humilier davantage, lorſqu'il voyoit refuſer, ou qu'il refuſoit luy-meſme, de recevoir dans ſa Compagnie des ſujets qu'on n'y jugeoit pas propres. Voila, diſoit-il alors, à quoy me ſert d'avoir eſté en quelque conſideration dans le monde, par une naiſſance à laquelle je n'ay rien contribué. J'ay bien à remercier noſtre Seigneur de m'a-

voir

voir donné les vains titres dont je me ſuis défait par «
ſa miſericorde, puiſqu'ils m'ont ſervi à eſtre receu «
dans ſa Compagnie, & que manquant de toutes les «
qualitez neceſſaires pour me faire enrôler dans cette «
ſainte milice, on a eu la bonté de regarder plûtoſt «
ce que je quittois, que de quoy j'eſtois capable. «

Il y avoit enfin une troiſiéme ſorte d'occaſions, ou pour ſatisfaire à la devotion qu'il avoit d'offrir tous les jours le Divin ſacrifice de la Meſſe, il permettoit, quoy qu'avec bien de la peine, qu'on l'appelaſt par ſon nom. Quand des Curez qui ne le connoiſſoient pas, luy refuſoient, dans ſes voyages, la permiſſion de celebrer dans leur Egliſe, il diſoit avec un ſoûris modeſte, à ceux qui l'accompagnoient: Voyez ſi vous jugez «
à-propos de nous ſervir du bras ſeculier, puiſque le «
droit Eccleſiaſtique & nos prieres ne peuvent rien «
obtenir. Mais on reconnoiſſoit en meſme-temps, à «
la honte qu'il avoit de devoir cette grace à des grandeurs qu'il avoit mépriſées, qu'elle luy couſtoit incomparablement davantage, que ſi on l'euſt accordée à ſes prieres & à ſes ſoûmiſſions les plus humbles.

Il vouloit, hors de ces rencontres, n'avoir aucunes marques de naiſſance ni de dignité, & eſtre traitté ſans diſtinction, comme un homme de rien, inconnu à tout le monde, ou connu ſeulement par ſes defauts & par tout ce qui pouvoit le faire mépriſer. Il ne prenoit point d'autre nom, aprés qu'il fut Jeſuite, que celuy de *Pecheur*, & il ſignoit, à l'exemple de quelques autres grands Saints, toutes les Lettres qu'il

eſcrivoit en ce temps-là, dont il en reſte pluſieurs, *François Pecheur.* Mais S. Ignace luy ayant témoigné deſirer qu'il evitaſt cette ſingularité; il vainquit ſa propre humilité par celle avec laquelle il obeïſſoit à ſon Superieur, & il ſe contenta toûjours depuis de ſigner, *François*, ſans y ajoûter autre choſe. Il ne vouloit point eſtre nommé autrement, & il avoit ſi bien accoûtumé tout le monde à ne le point appeler du nom de ſa maiſon, que cela paſſa en uſage dans toute l'Eſpagne, comme nous le voyons encore par toutes les lettres qu'il recevoit, par les ouvrages de la pluſpart des auteurs de ce temps-là qui ont parlé de luy, & par ceux entre autres de ſainte Thereſe & de Grenade, où il n'eſt point nommé autrement que le *Pere François.*

XLV. Il pratique toutes ſortes d'humiliations.

Il ne faut donc pas s'étonner, qu'ayant les ſentimens de luy-meſme, que nous venons de dire, & voulant eſtre traité de la ſorte de tout le monde, il ſe fuſt mis ſi fort au deſſus des jugemens des hommes, qu'il priſt tant de plaiſir dans les actions les plus humbles, & qu'il pratiquaſt avec tant de ſoin, durant toute ſa vie, l'humiliation que ſaint Bernard & les autres Peres de la vie ſpirituelle, aſſeurent eſtre un moyen neceſſaire pour acquerir & pour conſerver l'humilité. Il ne ſera pas beſoin que nous le faſſions voir icy en particulier par pluſieurs exemples de ſa vie, puiſque ſon hiſtoire en eſt juſqu'à maintenant preſque toute compoſée. Nous l'avons veu dans tous les temps, depuis qu'il fut Religieux, en quelque conſideration qu'il fuſt, à quelques emplois qu'il ſe viſt élevé, quelques gran-

Ep. 87.

des que fussent les incommoditez de sa vieillesse, s'humilier jusqu'à servir ses Freres, dans toutes les fonctions les plus basses, & où l'on employe les plus vils mercenaires. Nous l'avons veu sans cesse prosterné à leurs pieds pour les leur baiser, & pour les prier de luy pardonner les mauvais exemples qu'il croyoit leur avoir donnés; demander souvent l'aumône de porte en porte, & porter la besace devant ses proches & devant les personnes dont il estoit le plus connu; demeurer & loger ordinairement parmi les pauvres, les servir avec respect, penser leurs playes, leur laver les pieds, & nettayer leurs immondices dont on le voyoit quelquefois ensuite tout couvert. Je pourrois dire encore icy qu'on luy voyoit prendre plus de plaisir à pratiquer toutes ces humiliations pour Jesus-Christ, qu'il n'en avoit eu auparavant à s'acquiter des emplois les plus honorables de la Cour; qu'il garda toûjours sa coûtume d'aller de temps en temps par les villages & par les ruës des villes, la clochete à la main, pour assembler les enfans, & pour leur apprendre les principaux articles de nostre sainte foy; qu'il pressa ses superieurs de l'appliquer à enseigner à Cordouë, la plus basse classe de la Grammaire, & qu'on ne put le détourner d'entreprendre un exercice qui est si dificile & si méprisé qu'en se servant de son humilité mesme, pour l'empescher de s'humilier de la sorte, & en luy persuadant qu'il n'estoit pas capable de cet employ, & qu'il feroit tort à la reputation de son Ordre, & à l'avancement des enfans qu'on luy donneroit à enseigner.

Mais je ne pourrois descendre dans tout ce détail, sans faire d'autant plus de tort à l'éclat de son humilité, que je m'arrêterois plus de temps à en parler ; puisque je serois toûjours enfin obligé, aprés en avoir rapporté beaucoup de marques particulieres, d'en omettre encore un tres grand nombre d'autres du moins aussi considerables, dont sa vie estoit toute pleine. Tant il estoit persuadé de cette verité, qu'on voit en une de ses lettres, & qu'il tâchoit si souvent d'imprimer dans les esprits de tous ceux qui vivoient sous sa con-
» duite : Que si les Religieux ne surmontent & ne fou-
» lent aux pieds la fumée du vain honneur & de la pro-
» pre estime, ils seront eux-mesmes surmontez & fou-
» lez aux pieds par les ennemis de leur salut, & cesse-
» ront d'estre les disciples de celuy qui a dit de luy-
» mesme, qu'il estoit doux & humble de cœur, & qui
» est venu sauver le monde par l'humilité.

XLVI. Son abnegation de soy-mesme par l'obeïssance & son amour pour cette vertu.

Un effet ordinaire de l'humilité, c'est la soûmission & l'obeïssance aux puissances legitimes, qui ont l'autorité de Dieu entre les mains, & dont il a dit luy-mesme ; quiconque vous obeït il m'obeït, & quiconque vous méprise, il me méprise. Cette dépendance parfaite, par laquelle un homme s'assujettit à d'autres, pour l'amour de l'auteur de toute puissance & de toute domination, fait naistre dans les cœurs, comme disent les saints Peres, conserve, nourrit & entretient toutes les autres vertus ; elle renferme, selon S. Thomas & S. Bonaventure, toute la perfection Religieuse, ou plûtost elle est l'essence mesme de la vie Religieuse : desorte que quelques-uns des plus saints Ordres

Aug. l. 1. contra advers. legis & Prophet. c. 14. Greg. l. 35. moral. c. 10. Hieron. in reg. Monach. c. 6.

Religieux ne font point, par cette raiſon, d'autre vœu à leur profeſſion que celuy de l'obeïſſance ſelon leur Regle. Auſſi peut-on dire que c'eſt le chef-d'œuvre de l'abnegation interieure, que c'eſt la plus grande de toutes les victoires qu'on puiſſe remporter ſur l'amour propre, que c'eſt enfin la ſeureté la plus infaillible qu'on puiſſe avoir contre toutes les attaques de nos ennemis, contre les déreglemens de la propre volonté, & contre le poiſon & la malignité du peché. Noſtre Saint faiſoit tant d'eſtat de cette entiere abnegation de ſa propre volonté par l'obeïſſance, qu'encore qu'il conſideraſt dans toutes ſes actions les divines vertus du Sauveur, & qu'il n'en fiſt aucune que dans la veuë de les imiter, il s'attachoit pourtant toûjours particulierement à conſiderer & à ſuivre cette admirable obeïſſance, par laquelle ce Roy des Anges à voulu s'aſſujettir aux hommes, & perdre la vie, plûtoſt que de perdre cette divine vertu, ſe faiſant obeïſſant juſqu'à la mort de la Croix. Il comparoit « d'ordinaire l'obeïſſance des Religieux, à un excellent « vaiſſeau, dans lequel ils font ſeurement & paiſible- « ment leur courſe, ſans interruption, & meſme en dor- « mant, ſur la mer orageuſe de cette vie, & parviennent « infailliblement au port d'une heureuſe éternité. Il eſtimoit cette vertu ſi neceſſaire à ſa Compagnie, qu'il avoit accoûtumé de dire, qu'il eſperoit que Dieu la « conſerveroit toûjours, & la perfectionneroit de plus « en plus par trois moyens differens, ſçavoir par l'uſa- « ge de l'oraiſon & des Sacremens, par les perſecutions « de ſes ennemis, & par l'obeïſſance: que l'oraiſon & «

» le ſaint & frequent uſage des Sacremens la tenant
» toûjours unie avec Dieu, les perſecutions des hom-
» mes la ſeparant & la détachant du monde, & l'obeïſ-
» ſance la tenant unie au dedans d'elle-meſme, il n'y
» auroit point de dangers dont elle ne fuſt par ce moyen
» à couvert.

XLVII. Son obeïſſance au Pape & à ſon Prince.

Je ne parleray point icy fort au long de cette obeïſſance fidele & reſpectueuſe qu'il rendoit au ſaint Siege, non plus que de celle qu'il rendoit à ſon Prince; puiſque la premiere fut la cauſe de ſa mort, & qu'ayant employé toute ſa vie à la ſeconde, avant qu'il fuſt Religieux, il en donna encore depuis tant de marques éclatantes dans toutes les occaſions. Je diray ſeulement, que comme l'une & l'autre de ces puiſſances ſouveraines établies de Dieu dans l'ordre politique & dans l'ordre hierarchique ne peuvent avoir de veritable oppoſition, puiſqu'elles ſont toutes-deux une participation de l'autorité du Royaume de Dieu, qui ne peut avoir en ſoy de diviſion, comme la verité meſme nous l'aſſeure; noſtre Saint eut toûjours le bonheur de diſcerner par cette netteté de jugement que la ſageſſe divine donne aux vrais humbles, cette entiere difference entre ces deux autoritez, laquelle on ne refuſe de reconnoître, que par ce qu'on n'a pas le cœur aſſez ſoûmis à l'Evangile, qui établit avec la meſme ſolidité, & la Chaire de ſaint Pierre, & les Thrônes des Rois.

Il ſçavoit ſi bien accorder la puiſſance ſpirituelle avec la temporelle, & celle du Prince dont il eſtoit né ſujet, avec celle du ſaint Siege, ſans rien oſter à

l'une ni à l'autre ; que le Pape Pie V. que chacun ſçait avoir toûjours maintenu les droits Eccleſiaſtiques avec plus de fermeté qu'aucun autre de ſes prédeceſſeurs, & le Roy Philippe II. qui n'eſtoit pas moins jaloux de ſon autorité, & que ſa vaſte puiſſance rendoit beaucoup plus fier, prenant tous deux une égale confiance en ſa ſageſſe & en ſa fidelité, luy mirent leurs intereſts entre les mains, pour accommoder les conteſtations qui naiſſoient tous les jours en divers endroits entre leurs Miniſtres & leurs Officiers, au grand ſcandale des fidéles. Deſorte qu'il y avoit tout ſujet d'eſperer, que ſi la mort n'euſt prévenu ſes pieux deſſeins, il euſt empeſché par ſa prudence beaucoup de deſordres qui ſont arrivez depuis, & qu'on voit encore arriver tous les jours, dans les Eſtats des Rois Catholiques, par ces diſſentions ſi frequentes. Dumoins fut il toûjours par ſa conduite, un exemple aux Religieux, qui ont quelque attachement particulier au ſaint Siege, dans les choſes qui ſont de ſa juriſdiction, d'en avoir d'autant plus de devouëement aux volontez de leur Prince, aux ordres duquel ils ne peuvent reſiſter, ſelon ſaint Paul, ſans reſiſter aux ordres de Dieu meſme.

Ainſi, comme il obeïſſoit avec une application & une ponctualité entiere aux commandemens qu'il receut de divers Papes, dans les occaſions les plus difficiles, en des choſes qui regardoient purement le bien ſpirituël de l'Egliſe, & le ſalut des ames ; & comme il fit meſme vœu, avec une joye extrême, d'aller, s'ils le luy ordonnoient, aux Miſſions les plus éloignées

dans le nouveau monde, sacrifier sa vie pour la conversion des infidéles; il s'aquita aussi jusqu'à la mort de tous les devoirs d'un bon & fidéle sujet. Mais ce n'estoit pas en s'ingerant, contre les regles de sa profession, depuis qu'il fut Jesuite, dans les affaires de la Cour ou de l'Estat, dont des Religieux élevez à toute autre chose se trouvent rarement capables, & dont il vouloit que tous ceux de sa Compagnie eussent toûjours un entier éloignement; mais en parlant à Charles Quint & à Philippe second, & en leur écrivant toûjours avec cette franchise & cette verité sincere, que les Princes entendent si rarement; en recommandant la fidelité à tous leurs sujets; en engageant particulierement à leur service sa famille & ses enfans, qui s'y signalerent tous, suivant ses exemples & ses avis; & en offrant enfin à Dieu pour eux tous les jours ses vœux & ses prieres, comme il exhortoit tous ses inferieurs de le faire aussi chacun pour leur Prince.

XLVIII. Son obeïssance aux Evesques & à leurs Vicaires.

Il sçavoit encore égalément bien accorder la profonde veneration & l'obeïssance exacte, qu'il devoit au successeur de saint Pierre, avec celle que tous les Prestres, qui ont receu le caractere de la main des Evesques, doivent à ces successeurs des Apostres, & à ces Princes de l'Eglise. Bien-loin que cette dependance qu'il avoit du saint Siege, pust estre, selon luy, un pretexte pour perdre celle qu'on doit avoir des Prélats, & pour rien entreprendre sur leur authorité & sur la conduite spirituelle des ames, que Dieu leur a confiée; il croyoit que tous les Privileges des Reli-

gieux

gieux ne devoient leur servir qu'autant que ces premiers Ministres du Dieu vivant, l'agréroient, & qu'ils pourroient par là mieux cooperer à leur zéle sous leurs ordres.

Ainsi, s'il employa d'un costé son credit auprés de Pie V. pour faire confirmer les graces que les Papes précedens avoient accordées à sa Compagnie, & pour en obtenir de nouvelles, qui estoient necessaires aux Peres de cet Ordre, dans le grand nombre d'emplois differens où ils sont occupez, pour le salut des ames, & principalement dans les Missions des nations infidéles, il avoit, d'ailleurs, un grand soin que personne ne s'en servist au scandale de ces mesmes ames, malgré les Evesques ou leurs Grands-Vicaires. Il sçavoit que saint Ignace ne les avoit le premier obtenuës que dans cette veuë, & il avoit coûtume de dire comme luy, que c'eust esté frustrer le saint Siege, de l'inten- «
tion qu'il auoit euë en les accordant, oster à Dieu «
mesme la gloire qu'il en avoit pretenduë, & se priver «
soy-mesme de tout le fruit qu'on auroit dû esperer «
de ses peines & de ses travaux, que de faire un si mau- «
vais usage de ces Privileges. Il disoit souvent aussi, comme ce grand homme, avoit coûtume de dire, au rapport des fidéles historiens de sa vie, qu'encore «
que peut-estre des Religieux d'un zéle plus ardent «
que discret & modeste, qui choquoient les Prélats, «
ou mesme les Magistrats, par leur peu de déference, «
fissent quelque bien, ils faisoient en mesme-temps «
incomparablement plus de mal; qu'en bâtissant d'une «
main, ils démolissoient de l'autre; & que s'ils met- «

» toient une pierre à l'édifice ſpirituël de l'Egliſe, ils en
» ébranloient, & en faiſoient tomber mille autres. Il reſtreignoit par cete raiſon, comme luy, ou il oſtoit tout-à-fait l'uſage de ces meſmes Privileges à quelques Peres de ſa Compagnie, s'il arrivoit qu'il euſt quelque ſujet de ſe défier de leur humeur trop ardente, & de ce zéle indiſcret, qui cache quelquefois aux Predicateurs de l'Evangile, cette verité ſi conſtante dans l'Ecriture, que c'eſt de leur obeïſſance & de leur humilité qu'ils doivent attendre toutes les victoires qu'ils ſouhaitent de remporter ſur les ennemis de la Croix du Sauveur.

Il vouloit meſme que dans les conteſtations qui pourroient arriver, quelque droit qu'euſſent de leur coſté ces Peres, ils ne le diſputaſſent & ne gagnaſſent leur cauſe, que par leur modeſtie & leur ſoûmiſſion, non ſeulement à l'égard des Eveſques meſmes, mais encore à l'égard de leurs Vicaires, & de toutes les perſonnes qui auroient leur authorité entre les mains. C'eſt là l'eſprit de cette Compagnie, qui l'a renduë ſi chere & ſi neceſſaire aux plus zélez & aux plus ſages Paſteurs du troupeau de Jeſus-Chriſt, & qui a toûjours paru ſi admirablement dans ſon ſaint Fondateur & dans tous les premiers Peres de cet Ordre; mais qui a ſur tout éclaté dans toute la conduite de l'Apôtre des Indes ſaint François Xavier, comme on le voit encore par l'hiſtoire de ſa vie, & par ſes Lettres. C'eſt par là que ſaint François de Borgia s'eſtoit acquis l'amitié de tous les Prelats de ſon temps; que la pluſpart des établiſſemens qu'il a faits

en Eſpagne & ailleurs, ont eu le bon-heur d'avoir les plus grands & les plus ſaints Eveſques de leur ſiecle pour leurs Fondateurs; & que ſa Compagnie a ſi fort augmenté de tous coſtez le Royaume du Fils de Dieu. De ſorte qu'on peut dire, que c'eſt à cette obeïſſance de noſtre Saint, que l'Egliſe doit tous les fruits que les Peres de cét Ordre ont faits de ſon temps, & que leurs ſucceſſeurs font encore aujourd'huy par tout le monde, dans un ſi grand nombre de Dioceſes, ou leur zéle euſt eſté inutile, s'ils ne l'euſſent accompagné de cét eſprit humble de l'Apoſtolat.

II. Son obeïſſance dans toutes les actions de ſa vie en Religion.

Mais on peut dire que l'obeïſſance la plus merveilleuſe de noſtre Saint, eſtoit celle que tous les Religieux doivent rendre inceſſamment à leur regle & à leurs ſuperieurs, & que ſaint Hierôme appelle une ſouveraine liberté, parce que, comme il dit, l'homme en s'y ſoûmettant parfaitement, devient preſque impeccable, & entierement exempt de la ſervitude du peché, qui ne peut venir que du mauvais uſage de la liberté. Pour faire voir le ſentiment de ſaint François de Borgia ſur cette obeïſſance, & ſur cette regularité, qui fait tout l'ordre & tout le bon-heur des Communautez Religieuſes, il ne faut que rapporter les propres paroles, d'une lettre qu'il écrivit à ſes inferieurs, eſtant General de ſa Compagnie, pour les exciter à toutes ſortes de vertus. Voicy comme il leur « parle de celle-là. Pour ce qui regarde, dit-il, l'obeïſſan- « ce, qui eſt la marque par laquelle noſtre Compagnie « veut principalement eſtre diſtinguée, & qui eſt com- « me ſon principal boulevart; que n'aurois-je point à «

In Reg. Monach. c. 6.

» vous dire de cette excellente vertu? Mais parce que
» vous avez ſur ce ſujet la lettre de noſtre bien-heureux
» Pere Ignace, qui eſt non ſeulement tres-utile, mais
» qui ne peut eſtre aſſez admirée, & qu'on ne peut rien
» oſter ni rien ajoûter à ce qu'il y dit; je vous renvoye
» à ce chef-d'œuvre avec ce ſeul mot de l'Evangile, *Hoc*
» *fac & vives*, FAITES *cela*, *& vous vivrez*: Car nous
» devons eſtre bien perſuadez, que ſi nous pratiquons
» ce qui y eſt contenu, nous ſerons de veritables en-
» fans d'obeïſſance.

On ne peut porter l'obeïſſance plus loin que la porte noſtre Saint, par cét avis qu'il prend pour luy-meſme en le donnant aux autres; puiſqu'il n'en veut pas une moindre que celle que recommande S. Ignace dans cette lettre admirable, ou il fait voir, auſſi-bien que dans ſes Conſtitutions & dans les avis qu'il laiſſa en mourant à ſes enfans, & qu'il dicta comme ſon teſ-
» tament de derniere volonté; que l'obeïſſance doit non
» ſeulement ſoûmettre & ajuſter toutes les actions ex-
» terieures, mais encore le cœur, la volonté & l'eſprit
» de l'inferieur, à la volonté & à l'eſprit de ſon ſupe-
» rieur; ou plûtoſt, qu'elle doit le priver de toute ac-
» tion, de toute volonté & de tout jugement propre,
» ne le faiſant agir, vouloir & juger, dans toutes les cho-
» ſes où il ne paroiſt point de peché, que par l'impreſ-
» ſion qu'il reçoit de la volonté & du jugement de ſon
» Superieur, qui luy tient la place de Jeſus-Chriſt meſme.
C'eſtoit là l'obeïſſance que noſtre Saint recommandoit, & qu'il deſiroit voir dans ſa Compagnie, & c'étoit auſſi celle qu'il pratiqua toûjours luy-meſme.

On ne peut dire avec quel reſpect, quelle fidélité & quelle exactitude, il garda toûjours toutes les Conſtitutions & les Obſervances de ſa Compagnie ; & il faudroit compter tous ſes pas, rapporter toutes ſes paroles, & faire le recit de toutes les moindres actions de ſa vie, pour en faire voir toutes les preuves; puiſqu'il ne faiſoit & ne diſoit rien, que ſuivant ces ſaintes loix dreſſées avec tant de ſoin & tant de lumiere ſurnaturelle, par le ſaint Fondateur de cet Ordre, dans leſquelles les ſouverains Pontifes, & tant de grands Hommes de ce temps-là reconnurent une conduite merveilleuſe de l'Eſprit divin, & que le grand Cardinal de Richelieu, pour citer un Autheur plus proche du temps où nous ſommes, admiroit ſouvent comme le chef-d'œuvre d'une Politique toute-ſainte & toute-évangelique. Noſtre Saint admiroit plus que perſonne ces Conſtitutions, cela alloit juſqu'à une eſpece de culte religieux & de veneration : il n'en parloit & n'en écrivoit qu'avec des marques d'un profond reſpect, il les appeloit *l'Oeuvre de Dieu*, & il les receut en Eſpagne de la part de ſaint Ignace comme un ſecours venu du Ciel, pour defendre, ainſi qu'il diſoit, ſa Compagnie de toutes ſortes d'ennemis. Il les liſoit & les meditoit ſans ceſſe, il en recherchoit l'eſprit, il peſoit & examinoit toutes les vertus qu'on exerçoit en les pratiquant, & il pour en faire voir l'entiere conformité aux conſeils & à l'eſprit de l'Evangile, il avoit fait un fort bel ouvrage, que ſes derniers voyages l'empeſcherent d'achever.

L. Son obeïſſance aux conſtitutions de ſa Cõpagnie.

Mais il ne vouloit pas qu'on en demeuraſt à cette

» ſimple admiration : Je vous exhorte tous, eſcrit-il aux
» Peres de ſon Ordre, & je vous conjure de tout mon
» cœur, de ne vous pas contenter de lire ſeulement les
» choſes que preſcrivent nos Conſtitutions, ou d'admi-
» rer l'Eſprit & l'ordre divin qui y éclate par tout, mais
» de vous appliquer avec bien plus de ſoin à les obſer-
» ver ; puiſque de là dépend tout le fruit ſpirituël que
» nous devons deſirer, & tout noſtre avancement dans
» les voyes de Dieu. Non-ſeulement il fit publier ces ſaintes Conſtitutions par toutes les maiſons de ſa Compagnie en Eſpagne & dans les Indes, du vivant de ſaint Ignace, & du Pere Lainez : mais eſtant luy meſme General, ſon premier & preſque ſon unique ſoin fut d'en faire compoſer un ſommaire methodique, qu'il envoya à tous les Superieurs de chaque maiſon, pour en rendre la pratique plus aiſée & les obligations plus preſentes. Il fit encore, à ce deſſein, mettre cet abregé preſque en toutes les Langues du monde, afin qu'eſtant reduit à un tres-petit livre, tout ſes inferieurs puſſent le lire en tous lieux, l'avoir toûjours devant leurs yeux, & s'en ſervir ſans ceſſe comme d'un Superieur ſans intereſt & ſans paſſion qui les accompagneroit par tout, ou d'un ami fidéle, dont ils pourroient prendre conſeil en toutes rencontres, & dans toutes les actions de leur vie.

C'eſtoit comme il en uſoit luy-meſme, reglant toutes choſes, ſoit celles qui regardoient la conduite de ſes inferieurs, ſoit celles qui regardoient ſa propre perſonne, ſuivant ces ſaintes loix. Il mit toûjours ce Superieur au deſſus de luy, ne s'éloignant jamais de

tout ce qu'il preſcrivoit; & il s'imaginoit ainſi, eſtant General de ſon Ordre, ne le pas eſtre, mais que c'étoit encore S. Ignace ſon bon Pere, & ſon cher Directeur, qui gouvernoit cette Compagnie par ces admirables Conſtitutions, par l'exacte obſervation deſquelles il y conſervoit l'eſprit de ce ſaint Legiſlateur en toute ſa vigueur.

On pourroit rapporter pluſieurs exemples de cette fermeté avec laquelle il maintenoit le premier eſprit de ſa Compagnie,& il en gardoit & faiſoit garder les regles : mais il ſuffira d'en dire un ou deux des plus remarquables, & qui peuvent aiſément faire juger du reſte. Il y a une Conſtitution parmi celles de cét Ordre, qui defend d'y rien recevoir pour les ſervices qu'on y rend au prochain & pour les fonctions ſpirituëlles, qui puiſſe ſembler tenir-lieu de recompenſe, & s'éloigner de l'eſprit de l'Evangile, qui recommande de donner gratuitement ce qu'on a receu en pur don : deſorte que les Peres de cette Compagnie ne peuvent, par cette raiſon, dans la fondation de leurs Colleges, convenir de recevoir aucun fonds ſtable, pour l'entretien des Predicateurs, des Confeſſeurs, ou des Profeſſeurs de Theologie. Cela fut au commencement du Generalat de noſtre Saint un grand obſtacle à pluſieurs établiſſemens en Allemagne qu'il deſiroit extremement, & qui y eſtoient fort neceſſaires pour la gloire de Dieu & pour le bien de l'Egliſe. Un Pere de cet Ordre, qui y avoit toûjours eu la premiere autorité du temps de ſaint Ignace & du Pere Lainez, dont l'un & l'autre s'eſtoit ſervi pour expliquer

LI. Exemples de ſon obeïſſance aux Conſtitutions de ſa Compagnie.

Le P. Hieroſme Nadal.

& pour publier les Constitutions, & pour établir la regularité dans la plusspart des Provinces de l'Europe, & que nostre Saint avoit envoyé à ce mesme dessein dans celles du Septentrion, se trouva fort embarassé à contenter l'Evesque de Wirsbourg, & le Chapitre de Spire, qui desiroient faire dans ces deux villes de ces sortes de fondations de Colleges. Ils vouloient qu'on s'obligeast en toutes choses de part & d'autre, par de bons Contracts, & ce Pere avoit eu bien de la peine, à gagner sur eux, qu'ils se contentassent, qu'en donnant à cette Compagnie leurs Colleges fondez, sans l'obliger par le Contract à aucunes conditions, la Compagnie ne laissast pas, comme de son propre mouvement, & par reconnoissance pour ses Fondateurs, de s'obliger à tout ce qu'on auroit desiré, non pas en vertu d'un contract, mais en vertu d'une loy stable qu'ils s'imposeroient eux-mesmes par l'autorité de leurs Superieurs. On estoit convenu de toutes choses sur ce pied-là. Ce Pere croyoit avoir rendu en cela un grand service à l'Eglise & à son Ordre; l'Evesque, d'ailleurs, le Chapitre & les Communautez de ces Villes, croyoient avoir beaucoup relâché de leur droit, en s'accordant à ces conditions: Il n'y manquoit que le seul consentement du General: mais on fut fort surpris d'en recevoir une réponse, par laquelle il man-
» doit, que quelque sujet qu'il y eust de souhaiter des
» Colleges dans ces deux Villes, & dans les autres d'Al-
» lemagne, qui en demanderoient aux mesmes condi-
» tions, il n'y consentiroit jamais; que cette forme de
» convention estoit contre la maniere sincere d'agir,

que

que devoient avoir toutes les perſonnes de ſa Compa- «
gnie en toutes occaſions,mais ſur tout dans ces affaires «
principales, & n'en eſtoit pas moins contre cét eſprit «
de pauvreté & de détachement qui leur eſtoit recom- «
mandé par leurs Conſtitutions. Il demeura depuis toûjours ferme dans ce ſentiment, quelque choſe qu'on puſt luy écrire pour l'ébranler; & Dieu benit de telle ſorte la conſtance, & la ſimplicité de ſon obeïſſance aux Loix de ſon Ordre, que ces fondations reüſſirent comme il l'avoit deſiré, avec la ſatisfaction des Fondateurs, qui reconnurent dans la ſuite, que la plus grande ſeureté qu'on pûſt prendre dans ces ſortes de choſes, avec les Peres de cette Compagnie, eſtoit celle qui venoit de la reconnoiſſance qui eſt extrême dans cét Ordre, pour les Fondateurs & les Bien-faiteurs, & qui va dans les devoirs de la gratitude, juſqu'à une exactitude à laquelle tous les contracts du monde ne pourroient les obliger.

Il fit voir un pareil deſ-intereſſement & un pareil zéle pour l'exacte obſervance des Conſtitutions de ſa Compagnie, dans l'eſtabliſſement d'une maiſon à Ausbourg. Cinq ou ſix Peres de cet Ordre faiſoient, depuis quelques années, des fruits admirables dans cette grande ville, & convertiſſoient tous les jours un nombre incroyable d'heretiques. Mais comme il n'y avoit aucune fondation pour les y entretenir; le Chapitre de la Cathedrale leur aſſigna pour leur ſubſiſtance le fonds qui eſtoit deſtiné à la retribution ordinaire du Predicateur de cette Egliſe. Cela ſe pratiquoit ainſi avant que le Saint fuſt élû General de ſon

Ordre, & l'on avoit crû que l'importance de cet establissement estoit une juste raison pour laisser les choses en cet estat. Mais le Saint General n'en fut pas plûtost informé, que jugeant cela contraire aux Reglemens de sa Compagnie, où il est défendu de rien recevoir, qui semble tenir lieu de recompense pour les services qu'elle rend au public; il fit remercier le Chapitre de sa liberalité ordinaire, & voulut qu'on abandonnast cette maison & tout le bien qui s'y faisoit, plûtost que de permettre qu'on se relaschât le moins du monde dans son Ordre, de cette regularité exacte. Dieu fit encore paroistre en cette occasion, combien il favorise cette sorte de fidelité, avec laquelle les Religieux gardent le premier esprit de leur institut, & combien l'amour de la pauvreté Evangelique est un fonds riche & asseuré. Car aussi-tost que les Jesuites d'Ausbourg eurent renoncé, par ordre du saint General, à ce revenu assigné par le Chapitre, il se presenta deux personnes qui leur donnerent un fonds suffisant pour la nourriture de vingt-cinq Religieux, & pour la fondation d'un College.

Le Saint usoit de la mesme fidelité & de la mesme ponctualité dans tout ce qui est recommandé par ces Constitutions. Mais comme toutes choses ne peuvent pas toûjours estre marquées fort distinctement, & que les loix les plus estenduës & les plus amples, en laissent encore beaucoup plus au choix des sujets, qu'elles ne leur en prescrivent distinctement; nostre Saint avoit encore un autre abregé de ces mesmes Constitutions, beaucoup plus court que celuy dont

nous avons parlé, mais dont le ſens s'eſtend abſolument ſur toutes les actions, & peut regler toute la conduite de la vie. C'eſtoit la maxime qu'il avoit, de faire toutes choſes à la plus grande gloire de Dieu. Il n'avoit autre choſe en veuë, ni rien ſi ordinairement à la bouche. Il diſoit que c'eſtoit là tout l'eſprit de « ſaint Ignace, que toutes ſes Conſtitutions eſtoient « renfermées dans ce peu de paroles, & qu'il ſuffiſoit « de les avoir bien avant dans le cœur, pour ne manquer à rien dans ſa Compagnie, & pour y garder une « regularité parfaite. «

LII. Son obeïſſance parfaite à ſaint Ignace & au P. Laynez.

On peut aiſément juger par le reſpect qu'il avoit pour ces Conſtitutions, de quelle maniere il honoroit celuy qui en eſtoit l'Autheur aprés Dieu, & avec quelle ſoûmiſſion il luy obeïſſoit. Il eſtoit en ce point le veritable Religieux, qui doit, comme le diſoit ſaint Fulgence, avoir la volonté ſi mortifiée, qu'il ſoit toûjours en eſtat de vouloir tout ce que veut ſon Superieur, & de ne rien vouloir de ce qu'il ne veut pas; mais de ſuivre exactement tous ſes conſeils & tous ſes commandemens. Il ne mettoit point de difference entre les conſeils de ſon General & ſes ordres exprés: comme il y conſideroit également la volonté de Dieu, à laquelle il obeïſſoit en ſuivant celle de ſon Superieur, il ſe croyoit auſſi également obligé de s'y ſoûmettre. Il recevoit toutes ſes paroles comme des ordres du Ciel; & quoy que ce Saint ne luy commandaſt rien, comme nous l'avons dit ailleurs, & luy declaraſt ſeulement ſes penſées, ſans l'obliger, ni meſme luy conſeiller d'en ſuivre aucune, il prenoit les moindres

Vitæ c. 25.

marques de ſon inclination à quelque choſe que ce fuſt pour des commandemens abſolus ; ſuivant cette maxime qu'il avoit ſi ſouvent à la bouche, *Amanti ſat*
» *eſt indicare ;* que quand on obeït par amour, c'eſt aſ-
» ſez de voir quelque ſigne de la volonté de ſon Supe-
» rieur pour la ſuivre & s'y attacher avec joye.

Il craignoit ſi fort de s'y méprendre, qu'avant que d'ouvrir les Lettres de ce Saint, il avoit coûtume de ſe mettre en prieres à genoux, & de demander à Dieu la grace de bien connoître l'inclination de ſon Superieur, & de ne s'en éloigner point enſuite dans l'execution. Il n'en uſoit pas ſeulement de la ſorte lors qu'il eſtoit particulier, mais il le fit encore mieux, s'il y pouvoit avoir du mieux dans une vertu ſi achevée, depuis qu'il fut ſous ſaint Ignace, Superieur General de ſa Compagnie, dans toutes les Eſpagnes & dans les Indes. Il s'y croyoit meſme alors beaucoup plus obligé ; parce qu'il tenoit, comme le meſme S. Ignace l'a ſi ſouvent marqué dans ſes Conſtitutions & dans
» ſa Lettre ſur l'obeïſſance ; que les Superieurs ſubal-
» ternes devoient eſtre d'autant plus ſoûmis au premier
» Superieur & au General, que toutes les fautes qu'ils
» pourroient commettre contre l'obeïſſance, ſeroient
» toûjours plus criminelles, plus ſcandaleuſes, & plus
» préjudiciables à l'Ordre, que celles des ſimples parti-
» culiers. Ainſi, bien loin de vouloir gouverner indépendemment de celuy à qui il eſtoit obligé d'obeïr, & de ſe choiſir luy-meſme ſes inferieurs, ou de vouloir toûjours diſpoſer d'eux, & faire leur ſort par un attachement humain à des perſonnes particulieres, ou par

une vaine jalouſie d'autorité, qui n'eſt que trop ordinaire aux Superieurs des Maiſons Religieuſes qui n'ont pas aſſez de vertu ; il évitoit meſme de ſe laiſſer aller aux raiſons de bien public, qui impoſent plus ſubtilement aux Superieurs ſubalternes, leur cachant leur deſobeïſſance ſous un pretexte de zéle, pour l'avantage de la Maiſon où de la Province qu'ils ont à gouverner. Il avoit un grand exemple de cette ſoûmiſſion que les Superieurs particuliers doivent à ceux qui ſont au deſſus d'eux, dans la perſonne du Pere Lainez ſon predeceſſeur, qui s'eſtoit luy-meſme jugé digne d'eſtre mis en penitence tout le reſte de ſes jours, & s'eſtoit condamné à des auſteritez & à des humiliations étonnantes, parce qu'eſtant Superieur des Maiſons de ſon Ordre en Italie, il avoit témoigné quelque repugnance, quoy que tres-legere, aux volontez de S. Ignace, qui luy recommandoit d'envoyer à Rome des ſujets qu'il jugeoit plus neceſſaires, dans ces meſmes Maiſons dont il avoit ſoin. Ainſi ceux qui avoient le bon-heur de vivre en Eſpagne, ſous la conduite de noſtre Saint, n'avoient jamais ſujet de craindre, comme il arrive quelquefois à d'autres dans les Maiſons Religieuſes, que la perfection de leur obeïſſance, ne fuſt contraire en quelque façon, aux deſirs de leurs plus hauts Superieurs, par l'imperfection de celle de leurs Superieurs immediats; & ils eſtoient aſſeurez que qui obeïſſoit parfaitement au Pere François, ſuivoit également la volonté du Pere Ignace, à laquelle ils ſçavoient que la ſienne eſtoit toûjours entierement conforme.

Il eut, aprés la mort de saint Ignace, la mesme soûmission & le mesme respect pour le Pere Lainez, dont les grandes qualitez ont esté, en tant de rencontres illustres, l'admiration de son siecle. Mais on peut presque dire que ce n'estoit pas merveille que nostre Saint obeïst de la sorte, à saint Ignace & au Pere Laynez. La vertu de ces deux hommes merveilleux avoit quelque chose de si exttaordinaire & de si engageant, qu'il suffisoit de les connoître pour se faire un bon-heur de suivre leurs avis & de se soûmettre à leur conduite.

Mais ce ne furent pas les seuls Superieurs du P. François; il en eut plusieurs autres, qu'on peut bien dire n'avoir pas eu toutes ces grandes qualitez, qui attirent à ceux qui les possedent l'estime & le respect de tout le monde. Il est du moins certain, qu'il se vit quelquefois soûmis à quelques-uns, qui avoiét beaucoup moins de lumiere & de vertu que luy. Cela n'empescha cependát jamais qu'il ne leur obeïst avec une simplicité & une exactitude merveilleuse, dans les choses mesme dont il avoit beaucoup plus de connoissance & d'experience que tous les autres, sans jamais avoir le moindre retour sur luy-mesme, ni faire la moindre reflexion à tous les grands avantages que Dieu luy avoit donnez, sur ceux qui luy commandoient. Il le fit principalement à Ognate, comme nous avons dit ailleurs, s'y chargant de divers travaux humilians, qui affoiblirent notablement sa santé, & qui penserent achever de la ruiner entierement, par la conduite d'un Superieur qui estoit Saint, jusqu'à faire un grand nombre de miracles, mais dont l'austerité n'estoit pas ac-

compagnée de toute la discretion possible, au témoignage mesme de saint Ignace. Il se soûmit de mesme souvent à des Visiteurs, que ce saint Fondateur, & que le Pere Lainez aprés luy envoyoient en Espagne; & quoy qu'on ne leur eust donné aucune autorité sur luy, il la leur donnoit luy-mesme toute entiere, estant heureux de trouver de ces occasions extraordinaires, de pratiquer l'obeïssance & l'humilité. Ce qu'il faisoit mesme dans des affaires de Cour, où il s'agissoit de la maniere de traiter avec les Princes & les Grands, & ou ces bons Peres qui en avoient tres-peu de connoissance, & qui avoient quelquefois passé toute leur vie dans les Universitez, ne laissoient pas de trouver en luy toute sorte de soûmission & de deference à leurs avis. Il aimoit si fort à pratiquer cette sainte obeïssance, que pour en avoir le merite, estant mesme Superieur General de son Ordre en Espagne, il prioit souvent les Superieurs des Maisons qu'il visitoit, qui desiroient qu'il preschast dans leurs Eglises, ou qu'il fist quelque autre chose pour leur satisfaction, ou pour l'édification publique, de le luy commander.

Il faisoit enfin voir admirablement à sa maniere d'obeïr, que ce n'estoit point les qualitez humaines de ses Superieurs, mais la seule authorité du Fils de Dieu, qu'il respectoit en eux, qui le rendoit aussi soûmis & aussi détaché de sa propre volonté qu'il le fut toute sa vie, puisqu'il rendoit la mesme obeïssance à un Cuisinier, lorsqu'il servoit à la cuisine, ou à un Masson, lorsqu'il aidoit à bâtir, ou au moindre des Freres, qui avoit quelque droit que ce fust de luy com- LIII. Il obeït aux derniers de ses freres.

mander, & qu'il le faisoit mesme avec d'autant plus de joye qu'il y trouvoit plus à vaincre l'amour propre.

Il en donna une preuve à Valladolid qui édifia extremement la sœur du Roy Philippes & toute sa Cour, dans le temps qu'elle y estoit Regente d'Espagne. Cette Princesse estant venuë à la maison des Jesuites pour le voir, le portier fut l'en avertir dans un lieu, où le serviteur de Dieu estoit occupé à executer humblement les ordres que luy donnoit un des plus bas officiers. La réponse qu'il fit au portier fut, que c'estoit à celuy qui commandoit en ce lieu à luy dire ce qu'il avoit à faire. Cét officier qui estoit un bon frere, fort simple & fort peu informé des qualitez des personnes du monde, & de la maniere dont on devoit vivre avec elles, luy dit qu'il pouvoit aller, mais qu'il revinst au plûtost, parce qu'il avoit besoin de luy. C'en fust assez pour donner à nostre Saint une occasion de pratiquer la simplicité de l'obeïssance. A peine eut-il esté un quart d'heure avec la Princesse, qu'il la pria de trouver bon qu'il la quittast pour retourner à son office, comme il en avoit ordre. La pieuse Princesse qui sçavoit estimer ces choses par le cœur dont elles partoient, & par le motif avec lequel on les faisoit, prit grand plaisir à un exemple de vertu si extraordinaire, & eut la bonté de remettre volontiers à une autre fois à l'entretenir plus long-temps.

Il rendoit la mesme obeïssance à un autre frere que saint Ignace avoit mis prés de luy, comme nous avons dit ailleurs, pour avoir soin de sa personne, &

pour

pour l'empescher d'exceder dans ses austeritez, & dans tout ce qui pouvoit nuire à sa santé. On ne le pouvoit voir sans admiration, ne rien prendre dans ses repas, ni rien refuser que selon que ce bon Frere l'avoit ordóné: & ce simple gouverneur de sa santé estoit si asseuré de sa soûmission, que ne pouvant quelquefois estre auprés de luy, il laissoit ses ordres à un autre, à qui il disoit qu'il luy commandast de sa part tout ce qu'il jugeroit à propos pour moderer sa mortification, & pour retenir son zéle dans les occasions où il y avoit à craindre que ses infirmitez n'augmentassent.

Durant qu'il estoit à Lisbonne, Catherine Reyne de Portugal, eut une preuve de cette obeïssance qu'il rendoit à ce bon Frere, comme la Regente d'Espagne en avoit eu une de celle qu'il rendoit aux moindres Officiers de sa Compagnie. Cette Princesse luy fit dire qu'il la vinst trouver au plûtost: L'affaire estoit apparemment de consequence & pressée: il y eust esté volontiers, & il ne trouvoit pas qu'une legere indisposition qui luy estoit survenuë de nouveau dûst l'en empescher; mais il demeura pourtant par obeïssance & fit réponse à la Reyne, qu'il estoit retenu au logis par l'ordre du frere Marc; c'estoit le nom de ce gouverneur de sa santé, dont la volonté estoit l'excuse ordinaire du Pere François, à laquelle il avoit accoûtumé les personnes de la Cour qui desiroient le plus souvent de le voir.

C'estoit ainsi que nostre Saint se dépoüillant en toutes choses de sa propre volonté, estoit conduit par l'obeïssance, & qu'allant à Jesus-Christ, comme parle *In Reg. Monach. c. 6.*

ſaint Hieroſme, par des démarches ſimples & ſeures, il renonçoit à ſa liberté par l'abnegation entiere de ſoy-meſme, pour en retrouver une plus parfaite dans l'execution fidéle des ordres d'un ſi bon Maiſtre.

LIV. Il à le cœur entieremét vuïde de l'amour propre.

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin de dire icy avec quelle perfection le Saint accompliſſoit les vœux de ſa profeſſion ; puiſque ces liens ſacrez ne ſont autre choſe que de ſaints engagemens à cette fuite des richeſſes, du plaiſir, & de la propre volonté, & à ce renoncement entier à l'amour propre, dont il a eſté un modéle ſi accompli. De maniere qu'il paroiſt par tout ce que nous avons dit de ſa vie & de ſa conduite, qu'il a porté la pauvreté juſqu'à un entier dépoüillement de toutes ſortes de biens & de commoditez de la vie, la chaſteté juſqu'à un crucifiement continuël de ſa chair, & l'obeïſſance juſqu'au renoncement parfait non ſeulement de ſa propre volonté, mais encore de ſon propre ſens & de toutes ſes lumieres.

LV. Il eſt toûjours dans une union habituëlle de cœur avec Dieu.

Une ame ainſi vuide de tout amour des creatures, & de tout amour propre, ne pouvoit manquer d'eſtre remplie de l'amour de Dieu, & de luy eſtre parfaitement unie. C'eſt, ſelon ſaint Auguſtin, l'effet infaillible de cette ſainte abnegation de ſoy-meſme, qu'autant qu'on ſe ſepare de toutes les choſes creées, & qu'on s'arrache, pour ainſi dire, à ſoy-meſme, par une mortification continuëlle, autant le cœur qui eſt fait pour aimer, s'attache-t-il au ſeul objet qui merite d'eſtre infiniment aimé. Deſorte que la vanité en eſtant ſortie, comme parle ſaint Bonaventure, la divinité prend la place, & transforme par la charité, en

un homme tout divin, celuy qui aime Dieu uniquement. C'eſtoit l'eſtat où ſe trouva ſaint François de Borgia, depuis qu'il ſe fut entierement aneanti devant Dieu, par l'abnegation parfaite de ſoy-meſme. Il aimoit pour aimer, & ne ſouhaitoit rien autre choſe, comme ſaint Bernard le dit des veritables Saints, qui ſuivent Jeſus-Chriſt par amour. Cét amour de Dieu qui eſt dans le cœur des Saints, & qu'on ne peut connoître que par les effets, ſe voit principalement au plaiſir qu'on prend de parler à luy, & de parler de luy; de ſe le rendre preſent, de tâcher de luy plaire; d'aimer ce qu'il aime, & tout ce qui ſemble le toucher le plus, & ce qui a le plus de rapport à luy. On ne peut manquer d'admirer l'amour que noſtre Saint avoit pour Dieu, ſi l'on en juge par ces marques.

Il s'eſtoit fait une telle habitude d'eſtre uni à luy de cœur & d'eſprit, de penſer à luy, de luy parler & de converſer avec luy, que toutes choſes luy ſervoient de matiere d'oraiſon. Tout le portoit à Dieu, & l'avertiſſoit inceſſamment de l'invoquer & d'avoir recours à luy. Ainſi il ne luy arrivoit aucune affaire, qu'il n'en demandaſt auſſi-toſt conſeil à Dieu, & qu'il ne l'entretinſt & de la fin, & des moyens d'y parvenir: il n'apprenoit aucun beſoin public ou particulier de qui que ce fuſt, qu'auſſi-toſt ſon cœur n'allaſt droit à Dieu luy demander ſa grace & ſon ſecours pour cela; il ne ſe reſſouvenoit d'aucune perſonne qu'au meſme inſtant, il ne parlaſt à Dieu pour elle & qu'il ne la luy recommandaſt. Il croyoit, comme ſaint Bernard, que c. 6. Medit.

comme il n'y a point de moment auquel l'homme ne ſoit preſent à Dieu,& ne reçoive des effets de ſa bonté & de ſa miſericorde; il n'y en doit point auſſi avoir, auquel il ne l'ait preſent à ſa memoire, & ne s'occupe à l'aimer. C'eſt ainſi que les voyages les plus incommodes, & les maladies les plus douloureuſes eſtoient ſes temps de délices, non ſeulement à cauſe des peines qu'il y enduroit pour Dieu, mais encore parce qu'eſtant alors plus libre & moins chargé d'affaires, il pouvoit plus aſſidument le prier & l'entretenir. Les rivieres, les montagnes, les foreſts, tout ce qu'il rencontroit & tout ce qu'il voyoit, réveilloit & entretenoit ſon amour; toutes choſes luy diſoient des nouvelles de celuy qu'il aimoit uniquement, & le portoient à le louër & à l'aimer davantage.

LVI. Son union merveilleuſe avec Dieu par l'oraiſon.

Quoy qu'il fuſt de cette ſorte toûjours uni à Dieu habituëllement par l'oraiſon, & qu'il l'entretinſt ſans diſcontinuation en tout temps & en tout lieu; il renouveloit cependant à toutes les heures du jour ſon attention actuëlle par des ſentimens plus ardens, & des effuſions de cœur plus intimes. Il le faiſoit ſur tout avec plus de ferveur autant de fois qu'il pouvoit ſe dérober à ſes affaires durant le jour pour aller prier Dieu devant l'adorable Sacrement de l'Autel; & il entroit encore & alloit prier à ce meſme deſſein dans toutes les Egliſes qu'il rencontroit en chemin dans ſes voyages, & lorſqu'il alloit en ville. Mais pour renouveler plus ſouvent cette preſence de Dieu dont il vouloit, ſuivant le conſeil d'un Pere de l'Egliſe, ſe reſſouvenir auſſi ſouvent qu'il reſpiroit, il s'eſtoit fait

Greg. Naz. 1. Orat. Theolog.

diverses pratiques d'entretiens avec Dieu, qu'il n'interrompoit pas mesme entierement la nuit par son sommeil. Car il y a tout sujet de juger, à la maniere dont il s'y attachoit, & aux lumieres & aux sentimens particuliers que Dieu luy donnoit, & qu'on trouve marquez de sa main dans ses journaux secrets, qu'il ne dormoit jamais une heure entiere de suite, & que son amour l'éveilloit toûjours assez souvent, pour luy en faire produire plusieurs actes à toutes les heures de la nuit, aussi-bien qu'à toutes celles du jour. On voit encore dans ces papiers admirables, où il sembloit vouloir tenir à son Createur un compte fidéle de toutes les graces qu'il en recevoit, ses pratiques & ses exercices de devotion & d'amour de Dieu distribués en vingt-quatre heures, de telle sorte qu'il n'y en avoit aucune, dans laquelle il ne considerast quelque mystere de l'amour divin, où il ne remerciast Dieu de cét amour, où il ne luy demandast quelque nouvelle grace, & où il ne luy fist aussi une nouvelle offrande de luy-mesme.

Mais il s'arrêtoit principalement à cette offrande qu'il continuoit sans cesse, se presentant à Dieu, comme on le voit par ces mesmes journaux, presque à tous les momens de sa vie, en mille & mille manieres, pour endurer les peines deuës à tous les pecheurs; & s'adressant pour cela à chaque personne de la Trinité, selon les sujets de ses offrandes. Il en faisoit de mesme dans ses demandes. Car c'estoit une de ses maximes d'exercer la foy, l'esperance, & la charité en mesme temps, en considerant nos plus hauts mysteres. Ainsi l'on ne peut assez admirer combien estoient

vives en luy, ces trois vertus ſublimes, qu'il pratiquoit de cette ſorte, en s'adreſſant tantoſt à l'une des trois perſonnes de la meſme auguſte Trinité, & tantoſt aux autres, ſuivant les graces qu'il avoit à leur demander. Il ſembloit qu'il fuſt alors l'agent general de tout le monde auprés de Dieu, & que tous les hommes l'euſſent chargé de leurs requeſtes, tant il avoit ſoin de n'en oublier aucuns dans ces entretiens intimes qu'il avoit avec la majeſté divine.

LVII. Son aſſiduité prodigieuſe à l'oraiſon.

Je ne diray rien de la longueur de ſes oraiſons du matin, dont nous avons déja parlé pluſieurs fois: mais il eſt bien remarquable qu'il s'y laiſſoit d'ordinaire tellement emporter à l'attrait de la grace & de l'amour divin, que paſſant de beaucoup le temps des cinq heures qu'il s'eſtoit preſcrit pour un ſi ſaint exercice, celuy qui avoit ſoin de ſa ſanté, avoit bien de la peine à l'en tirer; & il n'y avoit que cette ſeule ſorte d'occaſions, où il ſemblaſt preſque oublier ſon obeïſſance, priant ce bon frere de luy accorder un peu plus de temps; tant il eſtoit fortement attaché à Dieu dans l'oraiſon, & tant il avoit de peine à ſe ſeparer de ſon entretien.

Il eſtoit, dans ces temps-là, ſi occupé de ſon amour, & ſi hors de luy-meſme, qu'on faiſoit ſouvent dans ſa chambre beaucoup de bruit durant quelques heures, ſans qu'il s'en apperceuſt; & l'on eſtoit ſi accoûmé à le voir de la ſorte, que pluſieurs perſonnes qui y venoient pour luy parler, ne faiſoient point de difficulté de s'y entretenir à haute voix, ſans craindre de le diſtraire dans un ſi ſaint exercice, qui le dé-

tournoit assez de toute autre pensée, & de tout autre objet. Cét attachement parfait d'esprit & de cœur que le Saint avoit à Dieu durant ses oraisons, parut une fois entre autres extraordinaire, lorsque se trouvant avec plusieurs personnes dans un carosse emporté avec violence, par des chevaux fougueux, & chacun s'estant jetté dehors pour sauver sa vie, il y demeura paisiblement dans une profonde contemplation & un entretien amoureux avec Dieu, sans s'appercevoir du danger où il estoit, sans sentir les secousses du carosse, & sans entendre les clameurs effroyables de ceux qui le voyoient dans un peril si manifeste.

Il estoit mesme si épris de cet amour Divin, & en avoit l'esprit & le cœur si remplis, hors de ces temps particuliers qu'il destinoit à l'oraison, qu'à moins qu'on luy parlast de ce mesme amour, & qu'on l'entretinst de sujets de pieté, ou d'affaires qui regardassent le service & la gloire de Dieu, on le voyoit ordinairement distrait: & il avoit en effet si peu d'attention aux conversations inutiles, qu'il donnoit des réponses qui ne sembloient nullement à-propos, mais qui estoient beaucoup plus saintes & plus utiles que celles qu'on attendoit de luy, parce qu'elles venoient d'un entretien plus solide qu'il avoit avec Dieu, pendant qu'on pensoit à l'entretenir des creatures & des affaires du monde. Comme on l'avertissoit d'y prendre garde: J'aime mieux, disoit-il, passer pour « stupide ou pour étourdi, que de perdre si inutilement « un temps dont je dois rendre compte à Dieu: com- « ptant, comme saint Bernard, pour perdus, tous les *In spec. Mon.*

momens de la vie, qui ne sont pas employez à la connoissance & à l'amour de Dieu.

LVIII. Effets miraculeux de son union avec Dieu dans l'oraison.

Cet amour estoit si ardent, qu'on peut dire que l'éclat en rejallissoit jusques sur son corps & sur son visage, puisque des hommes tres-sages & tres-vertueux, qui ont eu le bonheur de vivre avec luy, se sentant attiédis dans l'amour & le service de Dieu, n'avoient point de plus ordinaire remede à ce mal, comme ils l'ont eux-mesmes témoigné, que de considerer la sainte gayeté, la douceur & la grace qui paroissoit en luy au sortir de ses oraisons. Ce mesme amour & cette union qu'il avoit avec Dieu, a encore quelque-fois éclaté d'une maniere plus sensible aux yeux de divers témoins irreprochables, qui ont asseuré, comme on le voit par leurs dépositions juridiques, qu'ils l'ont veu tantost éclatant de lumiere, tantost environné de rayons, & tantost élevé de terre, durant qu'il estoit ainsi dans la ferveur de l'oraison; comme si Dieu eust voulu faire connoistre, à ces marques exterieures, les faveurs dont il combloit le Saint au-dedans du cœur.

Le P. Hierôme Ruys de Portillo à Medine-du-Champ. Le Docteur Ayala à Berlangue, & plusieurs autres.

LIX. Son estime pour l'exercice de l'oraison.

Il ne faut pas s'étonner que trouvant tant de saintes délices dans l'oraison, il en eust si bien compris l'excellence & l'utilité, qu'il en avoit marqué dans ses journaux vingt-quatre effets admirables, pour en rendre graces à Dieu vingt-quatre fois le jour, c'est-à-dire, à toutes les heures de sa vie. Il appelle ce saint exer-
» cice, entre les autres éloges qu'il luy donne, son re-
» pos & son centre, l'unique nourriture de son ame, &
» la vie de sa vie. Il marque que c'est l'horloge qui re-
gle

gle toutes les heures du jour, & que celuy qui a ſoin «
de relever tous les jours le poids d'un horloge pour «
le faire aller, y eſt moins neceſſaire, que ne l'eſt l'o- «
raiſon à tout Religieux, & meſme à tout homme, qui «
veut vivre Chreſtiennement. «

C'eſtoit pourquoy, il préferoit toûjours dans les charges de ſon Ordre ceux qu'il jugeoit avoir un plus grand don d'oraiſon : il recommandoit à ceux qu'il envoyoit dans les miſſions, de ne jamais manquer aux heures de retraite pour reprendre des forces nouvelles dans la méditation, quelques raiſons de zéle qu'ils puſſent avoir de s'en diſpenſer ; & c'eſt luy qui a reglé dans ſa Compagnie ces temps précieux de l'oraiſon mentale, de la maniere qu'on les y garde encore aujourd'huy, & qui les a ſur tout notablement augmentez dans les maiſons de Novitiat.

Il y auroit dequoy faire des volumes beaucoup plus amples que ne l'eſt toute cette hiſtoire de la vie de noſtre Saint, ſi l'on vouloit rapporter toutes les particularitez des communications pleines d'amour, que ce ſaint homme avoit avec Dieu, & toutes ſes manieres differentes de l'entretenir, comme il les avoit marquées, à meſure que Dieu luy faiſoit des graces extraordinaires, & comme on les a auſſi appriſes de ceux qui ont le plus long temps gouverné ſa conſcience.

LX. Sa haine du peché & de tout ce qui peut rompre ſon u-

Mais un moyen plus court & plus aiſé de faire voir cet ardent amour de Dieu qui brûloit dans ſon cœur, eſt de dire avec quel ſoin il en éloignoit tout ce qui eſtoit capable, je ne dis pas de l'eſteindre, mais de le ra-

nion avec Dieu.

lentir & de le diminuer le moins du monde, & quelle horreur il avoit de la moindre ombre du peché. Ce seroit presque le dire en deux mots, que d'asseurer, comme on le sçait de luy-mesme & de ses confesseurs, qu'il prioit Dieu tous les jours non seulement de luy donner la mort, mais de luy faire mesme endurer tous les tourmens de l'enfer, plûtost que de permettre qu'il tombast dans aucun peché. On ne peut dire les soins qu'il prenoit pour l'éviter, ou pour s'en relever s'il croyoit avoir commis quelque faute, quelque legere qu'elle fust. Il y regardoit de si prés, & s'examinoit plusieurs fois le jour avec tant d'exactitude, qu'il en oublioit quelquefois tout autre soin; & il fut obligé, comme on le voit encore par ses papiers, de faire souvent dans ses oraisons de bonnes resolutions, de moderer ces recherches de tous les mouvemens de son ame, par lesquelles il prevenoit la rigueur des jugemens de Dieu, & de ne plus exceder dans le temps qu'il y employoit.

LX. Témoignages illustres de sa pureté de conscience.

Non seulement il se confessoit tous les jours le matin & avant que de se coucher; mais il le faisoit encore quelquefois à d'autres heures du jour, lorsqu'il sentoit le remords de sa conscience sur quelque imperfection dont il se croyoit coupable; tant il avoit de peine à y souffrir la moindre chose, qui luy semblast pouvoir affoiblir son union avec Dieu. Ce cœur si épuré, pensant incessamment aux jugemens impenetrables de Dieu, devant qui personne n'est innocent, trouvoit tous les jours de nouveaux sujets de se confondre & de s'humilier, quoy que ceux qui enten-

doient ſes confeſſions, ne viſſent dans tout ce qu'il leur diſoit, que des ſujets d'admirer une ſainteté ſi éclairée.

Un d'entre eux, qui a eſté ſon ſeul Confeſſeur durant plus de neuf ans en Eſpagne, & à Rome, en parle en ces termes, dans la vie du Saint qu'il écrivit le premier aprés ſa mort, dont l'original ſe garde depuis pluſieurs années en la Maiſon Profeſſe des Jeſuites de Valence. Je puis, dit-il, aſſeurer devant Dieu, que pendant tout ce temps, non ſeulement je n'ay reconnu dans ſa conſcience aucune choſe qui euſt la moindre ombre de peché mortel, mais que je n'y ay meſme jamais rien remarqué, que je puſſe clairement juger eſtre digne de quelque blâme; comme pourroit eſtre une legereté dans la converſation, un menſonge de raillerie, un petit excés dans les paroles ou dans le manger, un mot de vanterie, un leger murmure, ou aucun de ces autres défauts ordinaires qui échapent preſque à tout le monde pluſieurs fois le jour. Ce n'eſt pas que je prétende aſſeurer qu'il ne pechaſt point. Je ſçais que tout homme eſt pecheur, que comme dit l'Apoſtre ſaint Jacques, nous manquons tous en beaucoup de manieres, que ſelon l'Apoſtre S. Jean, on ne peut ſe dire exempt de peché ſans ſe tromper ſoy-meſme, & que perſonne ne peut-eſtre trouvé parfaitement juſte devant Dieu. Mais cela ne doit pas m'empeſcher auſſi de rendre, pour la plus grande gloire de Dieu, ce témoignage à la verité, que je n'ay jamais apperceu dans ſon ſerviteur, aucune faute qui me paruſt telle, & que je puſſe aſſeurer en

Le P Denis Vaſquez.

Pſal. 115.

cap. 2.

1. Joan. 1.

» eſtre une. De ſorte que ce m'eſtoit une preuve bien
» particuliere de ſon oraiſon continuelle, & de la pre-
» ſence actuëlle de Dieu, où il ſe conſervoit toûjours,
» de voir avec quelle ſubtilité & quelle delicateſſe de
» conſcience, il recherchoit toutes ſes penſées & tous
» les mouvemens de ſon cœur, & les mettoit au creu-
» ſet de l'examen, qui luy faiſoit voir aux rayons de la
» divine lumiere, dont ſon ame eſtoit toute penetrée,
» juſqu'aux moindres atomes, & aux moindres appa-
» rences d'imperfection.

LXII. Il fait de frequentes retraites pour épurer ſon cœur & ſe renouveler dans l'amour de Dieu.

Mais il ne ſe contentoit pas de ſe renouveler ainſi tous les jours pluſieurs fois, dans la fuite du peché & dans le pur amour de Dieu, par ſes examens de conſcience, & par ſes confeſſions. Se conſiderant comme un arbre qui degeneroit en vieilliſſant, & qui avoit beſoin d'eſtre renouvelé de temps en temps, avec un ſoin particulier, par des entes ſalutaires tirées de l'arbre de vie & de la Croix du Sauveur; il faiſoit ſouvent des retraites de pluſieurs jours pour travailler plus à fond à épurer ſon cœur, & à l'unir avec Dieu, & pour retrancher de ce vieil arbre, comme il parloit luy-meſme, toutes les branches inutiles, & y en mettre d'autres en la place qui fuſſent capables de porter des fruits en plus grande abondance, & plus agréables à Dieu. Ces retraites, durant leſquelles il ſe déroboit entierement à toutes les affaires exterieures, eſtoient ordinairement de neuf jours, pour honorer par ce nombre celuy des neuf mois, durant leſquels le Verbe Eternel avoit eſté caché dans les entrailles ſacrées de la ſainte Vierge.

Il eust desiré passionnement d'en faire de beaucoup plus longues, & saint Ignace & le Pere Laynez eussent souvent accordé cela à ses souhaits & à ses instantes prieres, s'il n'eust esté aussi necessaire qu'il l'estoit à l'Eglise & à sa Compagnie, & si l'on eust pû se passer, durant tout ces temps-là, de sa conduite & de ses services. Il eut enfin le bon-heur de se satisfaire sur cela en partie, un peu avant qu'il fust élû General de son Ordre. Il esperoit alors, comme nous l'avons dit au second Livre de cette Histoire, mener le reste de ses jours une vie obscure & cachée, dans quelque coin de Province fort retiré du commerce du monde, où rien ne l'eust pû distraire de ses entretiens continuëls avec Dieu, & de l'instruction familiere du simple peuple, qui fut toûjours, de tous les emplois de charité, celuy qu'il estimoit & qu'il cherissoit davantage.

Pour se preparer à cette vie nouvelle qu'il regardoit comme un temps de conversion & de penitence, que la misericorde de Dieu luy alloit accorder, il se cacha aux yeux de tout le monde, durant autant de jours consecutifs que le Sauveur a vêcu d'années sur la terre, & il les employa dans des exercices continuëls d'amour & de reconnoissance pour un si bon maistre, reglant pour l'avenir toutes ses actions sur les siennes, qui nous donnent en mesme temps de si grands exemples, & la force pour les imiter.

LXIII. Son amour pour Jesus-Christ dans l'Eucharis-

Ce fut toute l'occupation de sa vie que de considerer celle de Jesus-Christ, & l'on voit encore deux volumes de ses Meditations sur ce sujet, qu'il a lais-

tie, & sa devotion au sacrifice de la Messe.

sées par escrit, & qui sont un fruit de celles qu'il faisoit tous les jours; où il y a tant d'onction, & tant de lumiere divine, qu'on ne sçait qu'y admirer davantage, ou son amour pour Jesus-Christ, ou l'abondance avec laquelle l'esprit saint se communiquoit à luy.

Mais encore qu'il honorast avec une devotion si tendre toutes les actions de Jesus-Christ & tous les mysteres de sa vie; on doit remarquer plus particulierement celle qu'il avoit pour les deux grands sacrifices & les deux chef-d'œuvres d'amour, par lesquels le Sauveur voulut terminer une vie toute pleine d'amour pour nous. Il faudroit avoir son cœur & son esprit pour expliquer l'ardeur, la tendresse, la reconnoissance, & les transports d'amour avec lesquels il honoroit nostre Seigneur dans l'Eucharistie. Il avoit eu ces sentimens dés sa jeunesse, & lors qu'il estoit à Gandie on n'y portoit ce divin Sacrement à aucun malade qu'il ne l'accompagnast à pied; il revenoit mesme d'une ou deux lieuës loin, & quittoit sans peine, pour une action si sainte, le plaisir de la chasse, quand il y estoit le plus engagé. Pour n'y point manquer, il ordonna qu'on l'avertist une heure devant par le son de la plus grosse cloche de la ville, toutes les fois qu'on devoit le porter quelque part: de sorte que par ses soins & par ses exemples, cela ne se faisoit jamais qu'avec une devotion publique qui attendrissoit tout le monde. Il avoit aussi fait établir à ce mesme dessein, dans la grande Eglise, une devote Confrairie qu'il avoit fait unir à celle qui est establie à

Rome dans l'Eglise de la Minerve; & il avoit introduit, par ce moyen, dans sa ville l'usage de la Communion generale de chaque mois, à laquelle personne ne manquoit; tout le peuple imitant avec une ferveur & une pieté admirable, celle que le saint Duc faisoit paroistre en ces occasions.

Nous avons parlé ailleurs de ses communions de chaque semaine depuis sa conversion, par lesquelles il donna un exemple si utile à toute l'Espagne, & de celles qu'il commença de faire tous les jours aprés qu'il eut eu le bonheur de se consacrer à Dieu par les vœux de la religion. Depuis qu'il fut Prestre, il ne se passa aucun jour, jusqu'au dernier de sa vie, qu'il n'offrist le sacrifice de la Messe, ou du moins qu'il ne communiast, s'il estoit retenu par des maladies extraordinaires. Car ses indispositions ordinaires & les plus grandes incommoditez ne l'en empeschoient pas, lorsqu'elles luy laissoient assez de force, pour se tenir debout à l'Autel. Comme tout le monde remarquoit le goust & le plaisir qu'il y prenoit, on luy permettoit toûjours de faire l'Office des derniers jours de la semaine sainte, afin qu'il pust encore en ce temps-là joüir de ce bon-heur, dont aucun autre n'eust pû tirer autant d'avantage que luy. Ses voyages ne le priverent jamais de cette satisfaction si sainte. Il passoit souvent la nuit dans des lieux fort incommodes, il prenoit des chemins tres-mauvais, & il ne faisoit point de difficulté de se détourner de quelques lieuës, pour ne pas manquer l'occasion d'offrir ce divin sacrifice.

Le Pape Clement huitiéme qui avoit esté un des Prelats qui accompagnerent, comme luy, le Cardinal Alexandrin dans les Legations de France, d'Espagne & de Portugal, comme nous avons dit, parlant souvent depuis de sa vertu avec admiration, qu'il avoit remarquée pendant ce long voyage, estoit principalement touché de cette devotion du Saint. On luy a souvent ouy rendre ce témoignage, que ni les chaleurs, ni les froids extremes, ni les fatigues du chemin, ni les incommoditez de la vieillesse, ni les diverses maladies dont il estoit fort travaillé, ne l'avoient pû empescher une seule fois de celebrer; & que luy-mesme il l'avoit veu, avec estonnement, disant la sainte Messe dans une plate campagne, exposé aux rayons du soleil, durant les plus grandes ardeurs de l'esté, que luy seul pouvoit souffrir en ces occasions, parce qu'il estoit bruslé au dedans d'une ardeur plus grande pour Jesus-Christ. Sa derniere maladie fut une confirmation illustre du témoignage que ce Pape rendoit à sa devotion; puisqu'il en fut attaqué, comme nous l'avons dit, en offrant le sacrifice de la Messe, durant une saison fort froide, dans les masures d'une Eglise, ruïnée par les Heretiques, & exposée à toutes les injures de l'air.

LXIV. Ses pratiques pour offrir devotement & utilement le sacrifice de la Messe.

Mais bien loin de se laisser aller à cette tiedeur & à cette negligence, que le trop frequent usage de cet auguste Sacrement a coûtume de produire dans ceux qui ne s'approchent pas, avec assez de pureté de cœur, ni avec une crainte assez respectueuse, de cette fournaise d'amour: autant de communions qu'il faisoit estoient

eſtoient pour luy autant de diſpoſitions pour faire les ſuivantes plus parfaitement,& l'on voyoit tous les jours ſon ardeur, ſa fidelité & ſon exactitude s'augmenter & trouver quelque nouvelle induſtrie pour ſe mieux preparer au divin ſacrifice, & pour l'offrir avec plus d'amour.

Il rapportoit là toutes ſes actions & toute ſa conduite, ſuivant la pratique qu'il en avoit faite eſtant encore Duc de Gandie, & dont nous ne parlerons point icy, puiſqu'elle ſe voit imprimée preſque en toutes les Langues de l'Europe. Je voudrois du moins pouvoir dire ce qu'il y ajouſta depuis pour ſe preparer à la ſainte Meſſe, & quelles eſtoient encore ſes pratiques de pieté durant cet auguſte ſacrifice, avec quels ſentimens il prenoit les veſtemens ſacrez, & il s'approchoit de l'Autel, quelles veuës il s'y propoſoit, quelles ardeurs il reſſentoit au temps de l'oblation & de la conſecration, & en touchant l'hoſtie, quel eſtoit l'ordre des demandes qu'il y faiſoit pour luy & pour le prochain, & avec quelle reconnoiſſance il remercioit Dieu à la fin du ſacrifice, des graces qu'il y avoit receuës. On ne peut voir tout cela ſans un eſtonnement extrême & une admiration profonde,dans ces pratiques marquées de ſa main, qui ſe conſervent encore à Rome, & qu'il ſeroit trop long de rapporter icy, auſſi bien que les lumieres extraordinaires que Dieu luy communiquoit dans ces temps là.

Mais je ne puis omettre une choſe remarquable, dont il y eut autant de témoins, qu'il y avoit de perſonnes qui aſſiſtoient à ſa Meſſe; ce que pluſieurs

faisoient exprés pour s'exciter à la devotion. Aprés l'oblation lorsqu'il venoit à la consecration, comme s'il eust entendu la voix terrible du Sauveur qui luy disoit, *Voici l'heure que le Fils de l'Homme va estre livré entre les mains des pecheurs*, il entroit dans une sainte frayeur d'estre le plus miserable de ces Pecheurs, & le plus indigne de recevoir ce Dieu de Majesté. Ce sentiment faisoit tant d'impression sur luy, qu'on voyoit tous ses membres en trembler, ce qui duroit jusqu'à la Communion, à laquelle son visage commençoit de s'allumer de telle sorte, ses yeux devenoient si vifs & si ardens, & tout son exterieur se ressentoit si fort de cette ardeur qu'il avoit au dedans du cœur, qu'il n'y avoit personne de ceux qui en estoient témoins, qui ne s'en sentist emû.

LXV. Plusieurs personnes sont converties en assistant à sa Messe.

De sorte, qu'il y en a eu plusieurs qu'on a veu changer entierement de vie pour avoir assisté à la Messe du Saint, & l'avoir veu en cet estat; Dieu touchant leurs cœurs pendant que leurs yeux & leur esprit estoient attachez à cet objet: comme en font foy les procez verbaux de sa Beatification & de sa Canonisation. Je n'en diray icy qu'un exemple, qui pourra tenir lieu de tous les autres, & faire aisément comprendre de combien de graces Dieu favorisoit les Ames bien disposées, qui accompagnoient sa devotion de la leur, durant qu'il offroit ce divin sacrifice.

Donna Catarina de Miranda native de Villa-nova

Une Demoiselle âgée de vingt-quatre ans, qui estoit sur le point de partir pour passer aux Indes, avec la femme du Vice-Roy; estant allée, en ce temps-

ſa, entendre la meſſe à l'Egliſe des Jeſuites de Seville, il arriva pour ſon bon-heur, qu'elle aſſiſta à celle de Noſtre Saint, qu'elle ne connoiſſoit point, & dont elle ignoroit meſme le nom. Mais elle eut bien-toſt la curioſité de l'apprendre : car à peine fut-il à l'Autel, qu'elle luy vit le viſage ſi éclatant, & environné d'une lumiere ſi douce & ſi admirable, qu'elle en reſſentoit les effets dans l'ame, d'une maniere dont elle étoit tout-à-fait ſurpriſe. Ces mouvemens interieurs ne furent pas de ces ſentimens d'une devotion paſſagere, que les premiers objets dont le cœur eſt touché, où que les premiers ſoins inutiles étouffent preſque auſſitoſt qu'on les a conceus. Elle fut au ſortir de l'Egliſe des Jeſuites à celle des Dominicains, où elle raconta à un vertuëux Religieux de cét Ordre, ce qu'elle avoit veu, & les deſirs ardens que Dieu luy avoit donnez de le mieux ſervir, & d'embraſſer une vie ſainte & penitente. Elle voulut enſuite faire une confeſſion generale, à ce meſme Religieux, qui ne pouvoit aſſez admirer en cette ame des effets ſi extraordinaires de la Grace, & qui luy recommanda de louër Dieu toute ſa vie, du grand exemple que celuy qu'elle avoit veu ſi lumineux avoit donné au monde, & de ſe ſouvenir tous les jours dans ſes prieres de ce nouvel Ordre, que ce ſaint homme avoit établi en Eſpagne & que Dieu vouloit employer pour ſa gloire & pour le ſervice de ſon Egliſe. Cette ſainte Penitente obeït en cela ponctuëllement à ſon Confeſſeur, & ne manqua jamais depuis de faire tous les jours une priere particuliere pour la conſervation de la Com-

de-la-Serena. Dom Pedro de Valdivia.

pagnie de Jesus, & pour le succés de ses emplois. Mais elle n'accomplit pas moins fidélement toutes les autres choses qu'elle avoit promises à Dieu, aprés qu'elle fut passée au Perou, où elle vêcut prés de cinquante ans, dans une sainteté de vie si admirable, qu'un grand Prélat à qui Dieu avoit donné un talent particulier de gouverner les ames, & qui eut quelque temps la conduite de celle-cy, asseuroit, que parmi un grand nombre de personnes tres-saintes qu'il avoit connuës en diverses parties du monde, il n'en avoit jamais veu aucune qui luy parust approcher de sa vertu, & que c'estoit une de ces Thereses, & de ces Catherines de Sienne que Dieu garde pour le grand jour du jugement; afin de confondre la lâcheté des personnes de toutes sortes d'estats & de conditions. En effet, elle avoit une pureté de conscience si merveilleuse, que ses Confesseurs ont déposé que jamais ils ne l'avoient reconnuë dans ses confessions coupable d'aucun peché mortel, ni mesme d'aucun véniel de propos déliberé. Aussi estoit-elle toûjours possedée d'un amour de Dieu si ardent, que ses paroles en estoient toutes enflammées, & portoient la mesme ardeur dans les cœurs de toutes les personnes qui l'entretenoient. Sa foy estoit si vive, & elle avoit une confiance si ferme en la bonté de Dieu, qu'elle en obtenoit tout ce qu'elle luy demandoit; & l'on en rapporte divers effets admirables & surnaturels. Son humilité estoit aussi profonde, & son obeïssance aussi simple, que ses lumieres estoient sublimes, & que son union avec Dieu estoit parfaite, & l'on ra-

Dom Ignace de Loyola Religieux de l'Ordre de S. François, & Evesque de Paraquay.

Le P. Louis de Valdivia, le P. Gabriel de Vega, &c.

conte plusieurs exemples extaordinaires de sa soûmission & de sa déference à toutes les personnes pour qui elle devoit en avoir. Elle suivoit dans ses austeritez plûtost la conduite de l'esprit de Jesus crucifié, que les regles d'une prudence humaine : elle estoit toûjours revêtuë d'un effroyable cilice, elle passoit tous les jours de jeûne sans prendre aucune nourriture, & elle ne faisoit tous les autres jours, qu'un repas tres-leger de féves cuites avec de l'eau & du sel, sans aucun autre assaisonnement. Son esprit estoit continuëllement uni à Dieu ; elle ne manqua jamais durant plusieurs années, de se lever tous les jours à minuit en disant ces paroles, *Le Pere est mon Createur, le Fils est mon Sauveur, le S. Esprit est mon consolateur.* Elle se mettoit ensuite aussi-tost à genoux & s'abandonnoit à l'esprit de Dieu dans l'oraison, de telle sorte qu'elle y demeuroit en extase & sans aucun sentiment, jusqu'à ce que le jour fust venu. Tout le monde jugeoit qu'il n'y avoit qu'un miracle qui pust conserver la vie en cét estat, à un corps aussi atténué que l'estoit le sien par la penitence, & dont l'esprit estoit continuëllement si occupé de Dieu. Enfin, elle mourut trés-saintement à Lima, entre les mains d'un vertuëux Religieux de l'Ordre des Peres Déchaux de saint François, qui a rendu témoignage, qu'elle avoit beni Dieu jusqu'à la fin, de cét heureux moment, auquel il luy avoit fait la grace de l'appeler à une vie penitente, en luy faisant voir nostre Saint environné de lumiere, pendant qu'il estoit à l'Autel, comme nous venons de le raconter.

Aprés que le Saint avoit receu le corps de Jesus-Christ, avec ces transports d'amour & cette ardeur que nous avons dit, il demeuroit sans aucun mouvement & sans aucun sentiment, comme si son ame fust sortie hors de luy-mesme, pour s'unir plus parfaitement à Dieu ; & ces ravissemens & ces extases duroient quelquefois plusieurs heures, pendant lesquelles il estoit immobile & tout abysmé dans ce mystere d'amour.

C'estoit souvent aprés qu'il estoit sorti de ces communications ineffables avec Jesus-Christ, & qu'il avoit ainsi tenu long-temps son sacré corps entre ses mains, qu'estant encore tout transporté de son amour pour ce bon Maistre, il se tournoit vers les assistans, & faisoit, le Ciboire à la main, ces exhortations si amoureuses & si touchantes qui firent de si heureuses revolutions dans les Cours d'Espagne & de Portugal, & qui les changerent presque entierement en des Academies de vertu & de sainteté. Il estoit, ensuite, aprés la Messe, aussi occupé de sa reconnoissance, qu'il l'avoit esté de son amour durant la Messe ; & ses actions de graces, qui estoient d'ordinaire fort longues, l'emportoient quelquefois si loin, qu'il y passoit plusieurs heures, oubliant & le repas & toutes les autres affaires; De sorte qu'on l'y trouvoit encore le soir si épris, & si transporté de sa tendresse pour le Sauveur, qu'il faloit l'enlever comme de force, pour l'obliger à prendre quelque nourriture.

LXVI. Sa devotion au S. Estant aussi affamé, qu'il l'estoit, de ce pain de vie, qu'il savouroit avec tant de saintes delices, il ne se

contentoit pas de le recevoir ainsi réellement tous les jours, il s'unissoit encore à Jesus-Christ plusieurs fois chaque jour, par des desirs vehemens & pleins d'amour, & par la communion spirituëlle. Il avoit accoûtumé d'aller sept fois répandre son cœur devant luy, & luy representer les besoins de tout le monde, suivant une sainte pratique qu'il s'estoit prescrite, sans pourtant prescrire de bornes à son amour. Car ne se contentant pas de ces visites qu'il rendoit tous les jours réglément au saint Sacrement de l'Autel, il alloit encore en toutes occasions y prendre le conseil & le secours qui luy estoit necessaire dans tous ses doutes & dans tous ses besoins. Si-bien qu'on peut dire, que c'estoit de cette divine source de lumiere & de grace que luy venoient tant de connoissances surnaturelles, qui luy faisoient lire dans le fond des cœurs, & dans les evenemens les plus incertains de l'avenir. Il se fit toûjours, dans toutes les maisons où il demeura, quelque petit Oratoire secret, à costé du principal Autel de l'Eglise; & c'estoit là où il passoit ces heures les plus delicieuses de sa vie, qui luy paroissoient des momens, par le plaisir qu'il avoit d'y estre plus parfaitement uni avec Jesus-Christ. Il y demeuroit des heures, & presque des journées entieres, si occupé de son amour & si insensible à toute autre chose, qu'il sembloit n'avoir plus de vie que pour entretenir le Sauveur; ce qui estoit de telle sorte, qu'un gros balustre de bois luy estant une fois tombé à Porto, durant ce temps, sur la teste, & l'ayant blessé dangereusement, il demeura immobile, comme si

Sacrement de l'Autel.

ce bois fust tombé sur un autre bois; il n'en remua pas mesme les bras, qu'il avoit alors élevez vers le ciel, & il n'en fut pas distrait un moment de sa priere.

Son cœur avoit ainsi toûjours, dans tous ces temps là, tant de correspondance avec celuy de Jesus-Christ, dans le saint Sacrement, qu'il sembloit sentir sa divine presence: & comme si ce bon Maistre eust voulu recompenser l'application que son serviteur avoit à le suivre & à le chercher, il luy donnoit, par un attrait particulier, & par un certain goust interieur, le discernement du veritable pain celeste, de ce qui n'en avoit que les apparences; de sorte qu'il ne se méprenoit jamais à dire si le saint Sacrement estoit en un lieu, ou s'il n'y estoit pas, quoy qu'il n'en pust juger par aucunes marques exterieures; comme l'ont témoigné ses Confesseurs, & quelques autres personnes spirituëlles, qui ont eu des preuves estonnantes de cette merveille. Il sembloit, aux approches de cet adorable Sacrement, recouvrer sensiblement les forces & la vigueur dans ses plus grandes maladies, lors qu'on le luy apportoit: Desorte qu'une fois mesme, comme il fut tombé à Evora dans une lethargie, qui l'avoit fait abandonner par les Medecins, & qui luy avoit osté tout sentiment & toute connoissance, on crut qu'il ne pourroit revenir de cette extremité, que par ce divin remede, qu'on luy apporta exprés alors, par ce qu'on sçavoit par experience, que rien n'estoit plus capable d'éveiller toutes les puissances de son ame & de son corps, que cet heureux gage de la Souveraine

veraine felicité. On en vit en effet alors une preuve merveilleuse; puisqu'on eut à peine approché la sainte Hostie de son lit, qu'il en receut tout-à-coup autant de force & de connoissance qu'il luy en faloit pour communier, & que cette communion fut suivie de son entiere guerison.

LXVII. Sa devotion à Jesus-Christ crucifié, & aux Mysteres de sa passion.

Sa tendresse n'estoit pas moindre pour l'autre mystere d'amour, & pour le sacrifice sanglant dont celuy-cy nous conserve la memoire, & nous applique les effets & le merite. Il usoit aussi d'un grand nombre de pratiques & de saintes industries, pour celebrer cette mort precieuse, & ces douleurs effroyables du Fils de Dieu, qui sont la source de la joye infinie que nous esperons. Il honoroit particulierement sept differentes effusions du sang du Sauveur: il le suivoit en esprit avec sa sainte Mere, avec S. Jean & avec sainte Marie Magdelaine, dans tous les lieux où il avoit le plus souffert durant sa passion, qu'il avoit partagée en sept stations differentes, où il faisoit autant de pauses, soit en recitant son office où son rosaire, soit en allant par la ville, où en faisant quelque exercice du corps. Il adoroit en Jesus-Christ sept differentes playes, y comprenant celles qu'on fit à son dos & à sa poictrine sacrée en les déchirant de coups de foüets. Il se faisoit luy-mesme sept sujets de douleur interieure pour unir mieux son cœur à celles d'un si bon maître; & quoy que j'omette le détail de tout le reste, je croy les pouvoir dire icy, parce qu'ils sont tres propres à faire juger des sentimens de cette grande ame. Il entretenoit donc continuëllement une sainte dou-

leur dans ſon cœur, en conſiderant le nombre de ſes pechez, ſon malheur d'avoir connu trop tard combien noſtre Seigneur merite d'eſtre aimé, les playes douloureuſes du Sauveur, ſes propres bleſſures & les ulceres de ſon ame, les miſeres de tous les hommes qui ne profitent pas du ſang & des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, l'abandonnement de ce Dieu-homme dans ſa paſſion; & enfin ſon dernier ſujet de douleur & d'affliction, eſtoit de n'avoir pû encore donner ſa vie pour un ſi bon maiſtre.

Il ſeroit trop long de rapporter toutes les autres pratiques dont il ſe ſervoit pour témoigner ſa reconnoiſſance de l'amour que noſtre Seigneur avoit fait paroître pour les pecheurs dans ſa Paſſion & ſur la Croix, & je ſuis obligé de les omettre, comme j'ay omis la pluſpart de celles qui regardent ſa devotion pour le ſaint Sacrement de l'Autel. Mais il ſuffit de dire que le Crucifix eſtoit pour luy une ſource inépuiſable de conſeil & de lumiere divine. Il le conſultoit dans tous ſes doutes & dans toutes ſes actions; & la vie des juſtes eſtant, ſelon ſa maxime, une veritable mort ſur la Croix, il apprenoit à bien vivre en apprenant à bien mourir de Jeſus-Chriſt mourant. C'eſtoit ſur ce djvin modéle, qui nous a eſté montré ſur la ſainte montagne, qu'il avoit formé le plan & l'idée de ſa perfection. Son amour eſtoit un amour crucifié, comme nous l'avons fait aſſez voir en parlant de ſa mortification, & il ne ſe croyoit heureux & agreable à Dieu, qu'autant qu'il avoit part au Calice de ſon Fils, & qu'il pouvoit dire comme ſaint Paul, Je

ſuis attaché en Croix avec Jeſus-Chriſt.

LXVIII. Effets prodigieux de ſa confiance en la Croix du Sauveur.

Il mettoit toute ſa confiance en la Croix, & nôtre Seigneur accordoit à cette meſme confiance des graces tout-à-fait particulieres. Celle dont nous avons parlé, qu'il receut au temps de la derniere maladie de la Ducheſſe de Gandie ſa femme, fut fort extraordinaire; puiſque ſon crucifix devant lequel il demandoit la gueriſon de la malade, luy apprit ſenſiblement & par une voix diſtincte à ſe ſoûmettre en cette occaſion ſi difficile aux ordres de la Providence, & à ne luy rien demander. Il y a tout ſujet de croire qu'il en avoit receu d'autres pareilles faveurs, par le moyen de ce meſme Crucifix, puiſqu'en le laiſſant à Doña Joanna de Meneſez, ſœur de la Ducheſſe Eleonor, lorſqu'il partit de Gandie pour la derniere fois, il dit à cette Demoiſelle qui menoit une vie fort ſainte, qu'il ne pouvoit luy rien donner de plus « precieux, ni qui luy fuſt plus cher; parce que noſtre « Seigneur luy avoit fait de grandes miſericordes, par le « moyen de cette ſainte image du Sauveur crucifié. «

Ce devot crucifix ſe garde encore avec beaucoup de reſpect dans la maiſon de Borgia, & ſert à obtenir pluſieurs graces du Ciel. Il a eſté la terreur des demons en diverſes occaſions, & il le fut ſur tout d'une maniere ſurprenante au Perou, où le Prince d'Eſquilache, petit fils du ſaint, & Vice-Roy de ces païs-là, avoit porté avec luy ce precieux monument de la ſainteté de ſon ayeul; comme on le voit par les procés verbaux qui s'en firent alors ſur les lieux, & qui ſont ſi bien marquez de toutes leurs circonſtances, & ap-

payez de tant de témoins irreprochables, qu'il ne se void rien de mieux établi dans toutes les choses qui se croyent par une foy humaine. On y voit qu'un Energumene, qui n'avoit pû estre gueri par tous les exorcismes ordinaires de l'Eglise, témoignoit son épouvante de ce crucifix, par des cris & par des contorsions horribles, quoy qu'il ne le vist pas encore, & qu'il ne pust pas mesme humainement sçavoir qu'on l'eust apporté au lieu où il estoit: & l'on n'y peut assez admirer tous les témoignages glorieux que l'ennemi des Saints fut contraint de rendre en cette occasion, à la vertu & à la sainteté du serviteur de Dieu.

On lit encore dans les Actes de sa Canonisation un effet plus prodigieux de cette mesme confiance qu'il avoit au Crucifix, dont il tira du sang en abondance, & dont il fit mesme entendre des paroles foudroyantes à un pecheur scandaleux & endurcy, qui estoit malade à l'extremité, & qui mouroit dans son crime, par un jugement terrible de la Justice divine, sans vouloir entendre parler de Dieu, ni de tout ce qui pouvoit le remettre dans la voye du salut.

LXIX. Sa devotiõ pour le bois de la vraye Croix.

On peut juger de la tendresse de nostre Saint pour le mystere de la Croix, aux honneurs qu'il rendoit & qu'il faisoit rendre au bois salutaire de celle où le Sauveur a accompli l'ouvrage de nostre redemption. Il en avoit toûjours quelque partie sur luy, il l'honoroit tous les jours par quelque culte particulier, il en faisoit des presens aux Rois; il les leur faisoit considerer comme des joyaux beaucoup plus precieux que les pierreries de leur Couronne; & il les excitoit

à les placer dans les lieux les plus auguſtes, & où ils ſeroient le plus expoſez aux reſpects & à la veneration de peuples.

Tout le monde vid à Vailladolid, à la Cour de la Princeſſe Jeanne, Regente d'Eſpagne, un effet admirable de cette devotion tendre, que le Saint avoit pour la Vraye-Croix, & de la confiance avec laquelle il l'adoroit. Cette Princeſſe eſtant fort incommodée d'une fievre-tierce, crut qu'elle devoit attendre ſa gueriſon de ſa foy, & de ſon amour pour la Croix du Sauveur. Elle avoit un morceau de ce bois adorable que luy avoit donné l'Empereur Charles-Quint ſon pere, & elle deſira, au temps que ſon accez devoit venir, boire de l'eau où cette ſainte Relique auroit trempé: mais elle vouloit que ce fuſt le Pere François qui l'y miſt de ſa main, & elle le manda au Palais à ce deſſein. Le ſaint, aprés s'eſtre excuſé long-temps par humilité, de faire ce que la Princeſſe deſiroit, fut enfin obligé d'obeïr; il ſe mit à genoux, en prenant le morceau de la Vraye-Croix, & aprés une fervente priere le jetta dans l'eau. On fut fort ſurpris de voir au meſme inſtant cette eau toute rouge & toute teinte de ſang. La pieuſe Princeſſe touchée de cette merveille, qu'elle attribuoit aux prieres & à la ſainteté du Pere, ne l'eſtoit pas moins de voir ſa tendreſſe & les larmes de joye & de reconnoiſſance, qu'il ne put s'empeſcher de verſer en abondance, en remerciant Dieu de cette faveur.

Outre le ſacrifice du Fils de Dieu ſur la Croix, que noſtre Saint appeloit d'un mot de l'Eſcriture, *le ſa-* LXX. Sa devotiõ à l'Incarna-

tion du Fils de Dieu. *crifice du ſoir*, il honoroit encore avec une tendreſſe extrême celuy que le meſme Sauveur fit de ſa propre vie, l'offrant pour les pecheurs auſſi-toſt qu'il l'eut receuë ; & il l'appeloit *le ſacrifice du matin* : & ſes pratiques pour adorer le Sauveur, & avant ſa naiſſance dans le ſacré ventre de ſa mere, & aprés ſa naiſſance dans la creche & entre les bras de la ſainte Vierge, ont toutes quelque choſe de particulier & de merveilleux.

LXXI. Sa devotiō à la ſainte Vierge. Mais on peut dire que le chemin qu'il prenoit d'ordinaire, pour s'approcher de cet Enfant adorable, fut toûjours celuy de la devotion & de la confiance qu'il avoit en cette Reyne des Anges & des hommes. On voit par tous ſes exercices de pieté, dont il reſte quelque choſe ſur le papier, que dans tout ce qu'il demandoit à Jeſus-Chriſt, & dans tout ce qu'il faiſoit pour luy, il avoit toûjours quelque regard ſur Marie, & qu'une partie de la confiance parfaite qu'il avoit en ce grand Mediateur, qui a éprouvé tous nos maux, & qui ſçait compatir à toutes nos foibleſſes, venoit en quelque maniere de celle qu'il avoit en cette divine Mediatrice. Il eſtoit aſſeuré d'honorer le Fils en honorant la Mere, & il ne doutoit point, non plus que ſaint Bernard & ſaint Anſelme, & que pluſieurs autres Peres de l'Egliſe, que ce ne fuſt un moyen infaillible d'obtenir toutes choſes du Sauveur, que d'employer, en les luy demandant, le credit de celle à qui il a donné tout pouvoir en noſtre faveur, en s'aſſociant par ſon moyen à noſtre nature. Comme il ne ſe trompa jamais dans cette confiance, & comme il

receut toûjours des ſecours extraordinaires de cette Mere des fidéles, il vouloit que tout le monde y euſt auſſi recours, & il inſpiroit ſi heureuſement les meſmes ſentimens à toutes ſortes de perſonnes, qu'il augmenta de ſon temps, au delà de tout ce qu'on en peut dire, la devotion & le culte de la ſainte Vierge preſque par toute la terre.

Il ne le fit pas ſeulement parmi le peuple par ſes inſtructions familieres & par ſes exhortations ardentes, il le fit encore dans les Cours des Princes, où il inſtitua pluſieurs ſaintes pratiques, pour honorer cette premiere Princeſſe du monde, & ſur tout dans celle de la Regente d'Eſpagne, où il eſtablit parmi les Dames du Palais, une coûtume qui plut merveilleuſement à cette pieuſe Princeſſe, & qui fit de grands fruits dans ſa maiſon. Le Saint marquoit en divers papiers les éloges des vertus differentes de la Vierge, tirez des ſaints Peres, & les moyens de les imiter, avec une courte priere pour en obtenir la grace par ſon interceſſion; & ces billets eſtant enſuite tirez au ſort, chacune pratiquoit durant huit jours à l'honneur de la Mere de Dieu, cette vertu qui luy eſtoit écheüe, & tout ce qui luy eſtoit preſcrit pour l'obtenir. LXXII. Il étend par tout la devotion à la Mere de Dieu.

Mais le fruit des Congregations de la ſainte Vierge, qui s'établirent par les ordres & par l'authorité de noſtre Saint, fut incomparablement plus grand & plus conſiderable. Il n'eſt pas neceſſaire d'en parler icy, puiſque toute la terre en parle, & que tous les Ordres de l'Egliſe & de l'Eſtat, reçoivent tant de lu- l'an 1569.

miere & tant de rares exemples de vertu, des fideles qui s'attachent dans ces ſaintes aſſemblées plus particulierement au ſervice & au culte de la Mere de Dieu. Perſonne n'ignore combien il en ſort tous les jours, pour le bien & pour la ſanctification du monde, de Prélats vigilans, de Paſteurs, & de Preſtres zélez, de Magiſtrats incorruptibles, de Religieux auſteres, & de Peres de famille irreprochables, qui reconnoiſſent devoir tout leur bon-heur à la protection de la ſainte Vierge, à l'honneur de laquelle le Pere François à le premier fait ériger ces Academies de vertu & de ſainteté.

Il étendit encore le culte de cette Reyne du Ciel, d'une maniere qui marquoit du moins autant l'ardeur de ſon zéle, quoy qu'elle euſt peut-eſtre de moindres effets. Il ſceut qu'on gardoit précieuſement à Rome dans l'Egliſe de ſainte Marie Majeur, ſon portraict, qu'on croit, par une pieuſe tradition, avoir eſté peint de la main de ſaint Luc, qui eſt celuy des Evangeliſtes, par lequel le ſaint Eſprit à appris à ſon Egliſe, le plus de particularitez de la vie de ſa divine Epouſe, & qui ſemble l'avoir connuë davantage. Ce ſerviteur paſſionné pour la gloire d'une ſi grande & ſi auguſte Maiſtreſſe eut un deſir extréme, d'avoir ce portrait ſi devot, & qu'il jugeoit capable de porter dans les cœurs de ceux qui le verroient des ſentimens d'une grande pureté de conſcience & d'une charité ardente. Ce ne fut pas ſans de grandes difficultez qu'il en vint à bout; on craignoit de diminuër le prix de ce thréſor en le rendant trop commun, & de priver

cette Eglise de ce qu'elle avoit de plus precieux, si l'on en faisoit part à toutes les autres. Mais les desirs du Saint, furent secondez de la pieté d'un autre grand Saint qui en moyenna l'accomplissement. Il s'adressa à saint Charles Borromée, qui estoit titulaire de cette mesme Eglise, & qui l'aida de tout son credit, pour luy faire accorder la permission de faire tirer une copie de cette devote Image. Nostre Saint y employa un des meilleurs Peintres de Rome, pour l'avoir la plus semblable qu'il seroit possible à l'original: il la mit ensuite dans la Chapelle où il disoit tous les jours la Messe, & où plusieurs Cardinaux & plusieurs Prelats venoient aussi la dire par devotion. Voulant étendre par tout le monde cette mesme pieuse satisfaction dont il jouïssoit, il fit faire un tres grand nombre de copies également belles sur celle qui luy avoit esté accordée. Il en envoya au Roy d'Espagne Philippe II. à l'Imperatrice Marie, & à la Princesse Jeanne ses sœurs, à Dom Sebastien Roy de Portugal, à la Reyne Catherine son ayeule, à plusieurs autres Souverains, & à plusieurs grands Princes, à qui il faisoit comprendre, par les lettres dont il accompagnoit ces presens, qu'on ne pouvoit leur en faire de plus riches, ni qui dussent leur estre plus agreables. Il envoya de ces mesmes presens à la pluspart des Maisons de son Ordre, & jusqu'aux Provinces des Indes les plus éloignées, ne pouvant à son gré répandre assez loin l'honneur & la gloire de la Mere de Dieu. Le Pere Ignace d'Azevedo, dont nous avons parlé ailleurs, portant aux Indes Occidentales un de ces portraits qu'il avoit

receu de la main de noſtre Saint à Rome, s'en ſervit comme d'un étendard ſacré & d'un ſigne de victoire dans le combat, lorſqu'il eut le bon-heur d'eſtre mis à mort par les Heretiques, en haine de la foy, avec trente-neuf de ſes Freres : & il le tint toûjours expoſé pour exciter le courage de ces genereux Martyrs, ſans qu'on le luy puſt jamais arracher des mains, tant qu'il luy reſta un ſouffle vie. Toutes les autres copies de cette ſainte image, qui ſe ſont depuis ſi fort multipliées, & qui ſe ſont répanduës par tout le monde, où elles ont tant contribué à la pieté des fidéles, ont eſté tirées ſur celle qu'avoit fait faire le Pere François ; où on les doit, du-moins, au zéle qu'il eut le premier de tirer ce treſor, de l'obſcurité, & d'en faire part à tous les fidéles.

Noſtre ſaint General qui devoit en partie le bon-heur de ſa vocation à la ſainte Vierge, tenoit que la devotion qu'on avoit pour elle, eſtoit un moyen ſi neceſſaire pour aſpirer à la perfection, dans ſa Compagnie, qu'il la prenoit pour une marque infaillible de predeſtination ; & ayant une fois remarqué dans une Maiſon de Noviciat, quelques Novices qui ne faiſoient pas une profeſſion particuliere de l'honorer & de l'invoquer ſouvent, il recommanda à leur Directeur de les obſerver de plus prés, craignant qu'ils ne fuſſent pas propres à une vocation ſi ſainte. Il ſe trouva en effet, dans la ſuite, que manquant tous à cette devotion ſi recommandée dans cét Ordre, aucun d'eux n'y perſevera ; comme ſi c'euſt eſté une choſe incompatible, que d'eſtre de la Compagnie

de Jesus, & de n'estre pas attaché au service de la Mere de Jesus.

L'amour ardent que saint François de Borgia avoit pour Jesus-Christ, s'étendoit encore sur tous ses Saints qui joüissent de luy, dont le crédit au Ciel nous fortifie dans la guerre continuëlle que nous avons avec les ennemis de nostre salut, comme les exemples qu'ils nous ont laissez sur la terre, nous y excitent. Nous avons déja veu au premier Livre de cette histoire, avec quel soin il avoit étendu dans sa Compagnie, & dans plusieurs familles Religieuses & seculieres, une sainte pratique pour les honorer, qui avoit esté jusqu'alors particuliere à la Maison de Borgia. Il eut depuis plusieurs autres manieres de contribuër à la gloire de ceux à qui Dieu avoit fait part de la sienne, qu'il seroit trop long de rapporter: mais on peut dire en general, que sa maniere la plus ordinaire de les honorer, estoit d'imiter leurs vertus. Il s'en proposoit toûjours huit differentes, pour chaque jour destiné à honorer les Saints, dont l'Eglise celebre la memoire par des Octaves. Il y en avoit mesme dont il remarquoit quelquefois jusqu'à vingt-quatre vertus pour les méditer, & travailler à se les rendre propres à toutes les heures du jour. Quoy qu'il suivist ordinairement, dans le culte qu'il rendoit aux Saints, l'esprit de l'Eglise, honorant davantage ceux à qui elle rend de plus grands honneurs; on peut dire pourtant qu'il avoit au Ciel ses amis, & ses protecteurs particuliers, à qui il s'adressoit avec plus de confiance, & pour lesquels il avoit des Festes & des ceremonies diver-

LXXIII. Sa devotiō aux Anges & aux saints qui joüissent de Dieu.

ſes, dont il uſoit ſuivant les graces qu'il attendoit de leur interceſſion, & les vertus qu'il croyoit luy eſtre les plus neceſſaires, & dans leſquelles ces Saints avoient particulierement excellé.

Il y en avoit dont il honoroit la feſte en fléchiſſant les genoux, & ſe mettant en prieres cent fois dans un meſme jour, à l'imitation de ces meſmes Saints de la primitive Egliſe. Il rendoit ces ſortes d'honneurs en particulier, non-ſeulement à ſaint Jacques, à ſaint Philippe, à ſaint Luc, à ſaint Hierôme, à ſaint François, & à d'autres Saints canoniſez, mais encore à quelques-uns qu'il avoit aimez durant leur vie, & dont Dieu luy avoit fait connoiſtre le bon-heur aprés leur mort. Mais il celebroit ſur tout avec une grande devotion, le jour de la feſte de S. Ignace, ſon cher Directeur, demandant à Dieu, par ſon interceſſion, une prudence pareille à la ſienne; celuy de la mort du Pere Lainez, qu'il invoquoit, pour obtenir ſa douceur & ſa bonté dans le gouvernement de ſa Compagnie; & celuy du decés du Pere Pierre le Fevre, à qui il s'adreſſoit pour attirer du Ciel, par ſon moyen, ce don de devotion & de ſainte tendreſſe, qui avoit eſté en luy ſi merveilleux.

LXXIV. Sa devotiõ aux images & aux reliques des Saints.

Il honoroit encore les Saints dans leurs images, & comme s'il euſt voulu reparer les outrages qu'elles recevoient, par l'impieté & par les ſacrileges des Heretiques de ce temps-là, il n'envoyoit pas ſeulement des crucifix, & des copies du portrait de la ſainte Vierge, dont nous avons parlé, dans tout le monde, & ſur tout dans les païs des Infidéles, & dans ceux qui

estoient infectez de l'heresie ; mais y il envoyoit encore un grand nombre de toutes sortes d'estampes des Images des Saints, pour exciter la pieté des Fidéles, & les porter à imiter leurs vertus. Il en fit faire plusieurs planches, qu'il faisoit garder au Noviciat de saint André à Rome, avec des Presses pour y faire tirer de ces saintes Images ; voulant que les Novices de sa Compagnie employassent utilement à un si saint exercice le travail du corps qu'ils estoient obligez de prendre chaque jour, pour se délasser de celuy de l'esprit.

Nostre Saint témoignoit, enfin, son amour pour ces lumieres de l'Eglise triomphante, par l'estime qu'il faisoit de leurs reliques, & par le respect qu'il leur rendoit, suivant la pratique des premiers siecles de l'Eglise. Il se donnoit des soins incroyables pour leur faire rendre par tout le mesme respect, pour les faire mettre dans des lieux décents, pour leur faire faire des chasses & des reliquaires magnifiques ; & c'estoit à ces sortes de dépenses, qu'il avoit coûtume de dire que l'or & les pierreries, & les autres richesses « de la terre, estoient bien employées, pour honorer « les amis de Dieu, & pour conserver les restes de leurs « victoires. On le voyoit, lorsqu'il avoit de ces saintes Reliques entre les mains, les regarder avec un profond respect, s'attendrir & pleurer de joye, & adresser amoureusement sa parole, à ces cendres, & à ces os secs, en leur promettant que le jour viendroit, « qu'aprés nous avoir esté laissez sur la terre, pour estre « nostre consolation dans nostre exil, & pour nous ser- «

» vir de gages du bonheur que nous esperons, ils se-
» roient plus brillans que le soleil, & feroient une par-
» tie de la gloire des saintes Ames, avec lesquelles ils
» avoient autrefois eu part aux opprobres & aux dou-
» leurs du fils de Dieu.

La pieuse Infante, sœur du Roy Philippe, de laquelle nous avons déja parlé diverses fois en cette histoire, fut souvent témoin de cette tendresse respectuëuse du Pere François, pour les Reliques des saints. Elle luy faisoit d'ordinaire part de celles qu'elle avoit, croyant ne les pouvoir mieux faire honorer, qu'en leur procurant le culte d'un homme qui avoit tant de foy & tant de pieté. Voulant ainsi partager un jour avec luy un morceau de la peau de saint Barthelemy, que l'Empereur Charles-Quint son Pere luy avoit donné, & le Saint l'ayant coupé en deux, avec respect, cette Princesse & tous ceux qui estoient presens, virent avec estonnement tomber en mesme-temps de cette peau, qui estoit séche & aride depuis tant de siecles, une grosse goute de sang sur la mesme toile, où cette relique avoit esté enveloppée, qu'on garde encore dans le Monastere de sainte Claire de Madrid, en témoignage de cette merveille, & de la foy vive & animée de nostre Saint.

LXXV. Sa charité pour les ames du Purgatoire.

Si le Pere François témoignoit ainsi son amour pour Dieu, en aimant les Saints, qui sont en possession de sa gloire, il le faisoit aussi en aimant ceux qui ne jouïssoient pas encore de ce mesme bon-heur, & à qui il restoit auparavant quelque chose à expier

dans les flammes du Purgatoire. Il s'attendrissoit en pensant aux peines de ces saintes ames, & en considerant que ces mesmes victimes de la justice de Dieu estoient ses épouses par la grace,& devoient bien-tost joüir de ses embrassemens.

Il offroit toutes ses prieres & ses mortifications pour satisfaire pour elles ; & ses œuvres satisfactoires estoient d'un si grand prix devant Dieu, qu'il permettoit souvent que ces saintes ames luy apparussent, pour luy demander de ces sortes de secours, & l'en vinssent remercier aprés qu'elles estoient delivrées par son intercession. LXXVI. Dieu luy fait cõnoître la peine de quelques ames retenuës en Purgatoire & leur bonheur, lorsqu'elles en sont délivrées par ses prieres.

On le sçait du Saint mesme, qui estant obligé de rendre compte de son interieur, à un grand serviteur de Dieu, de sa Compagnie, luy avoüa cette merveille, avec quantité d'autres que Dieu faisoit en sa faveur. Ce qu'il ne fit pas sans beaucoup de confusion : car il en avoit toûjours une extreme de se mêler, comme il disoit quelquefois, d'interceder pour les ames du Purgatoire, luy qui s'estoit si long-temps mêlé d'envoyer des ames en enfer. Le P. Hierôme Nadal.

Celle de Dom Jean Henriquez,Marquis d'Alcañize son gendre, a esté une de ces ames qui luy ont deû l'avancement de leur felicité, & elle luy en vint témoigner sa reconnoissance. Ce Seigneur estoit malade à Valladolid, & la Marquise sa femme estoit cependant à Toro, avec le Saint, qu'elle pria d'offrir le divin sacrifice de la Messe pour son mary. Il le fit comme elle le desiroit, & luy dit, aprés qu'il fut sorti de l'Autel, que le Marquis avoit rendu le dernier soûpir pen-

cant qu'il commençoit la Messe, & que comme il l'achevoit, il avoit plû à Dieu de le luy faire voir joüissant de sa gloire. Cette Dame apprit le lendemain, avec admiration, que le temps de cette mort estoit justement celuy auquel le Saint avoit dit la Messe, & en fut d'autant-plus consolée par l'asseurance qu'il luy avoit donnée du salut d'une personne qui luy estoit si chere.

Il apprit de la mesme sorte le bon-heur de la Duchesse de Gandie sa femme, qui luy apparut à Ognate, comme il l'avoua à Dom Jean de Borgia son second fils, qu'il affectionnoit particulierement à cause de sa rare pieté.

La maniere dont il sçeut que sa fille la Religieuse estoit allée joüir de son époux celeste, ne fut pas moins merveilleuse. Il estoit à Casa-de-la-Reyna, où il attendoit avec Doña Angela-Juliana d'Arragon, Duchesse de Frias & Doña Maria de Velasco Comtesse d'Osorne des Religieuses du premier Ordre de sainte Claire, que leur Abbesse devoit y amener de Gandie quelques jours aprés, pour y faire un establissement, comme nous avons dit au Livre précedent. Ayant laissé le choix des personnes qui viendroient pour cette fondation, à cette Abbesse, qui estoit sa tante, & cette mesme sainte fille si favorisée du Ciel, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, ne luy ayant point mandé celles qu'elle avoit destinées à cet establissement, il ne laissa pas de les nommer toutes à ces Dames, comme s'il eust esté present au Chapitre de Gandie, où se faisoit cependant

dant cette election. En achevant de dire leurs noms, il parut tout d'un coup tout pensif, & s'arrestant quelque-temps, de la mesme maniere qu'il avoit coûtume de le faire souvent durant le jour, pour élever son cœur vers le Ciel : La Mere Abbesse, dit-il à ces « Dames, eust bien desiré amener avec elle sa petite « niece ; mais les voila separées pour long-temps : la « sœur Dorothée, c'estoit ainsi que s'appeloit cette « jeune Religieuse, a fait un bien plus heureux voya- « ge, puisquelle est aujourd'huy passée à une autre vie « meilleure. On sceut par les premieres nouvelles qui vinrent depuis de Gandie, que la chose s'estoit passée comme il l'avoit dite, & il ne donna en cette occasion aucune marque de douleur, n'ayant que des sujets de joye, de ce que Dieu avoit mis sa fille dans le lieu de la souveraine felicité, & de ce qu'il luy avoit plû de le luy faire connoistre en mesme temps.

Nostre Saint eut encore le bon-heur de voir l'ame du Pere Pierre le Fevre monter au Ciel, si nous en croyons un Historien de sa vie, qui rapporte que le Pere André Oviedo manda à Rome à ses amis particuliers, qu'un homme d'une grande vertu, & fort uni à Dieu avoit receu de luy cette faveur, & qui juge que celuy dont parloit ce saint Religieux, sans le nommer, ne pouvoit estre autre que le Duc de Gandie, duquel il dirigeoit la conscience, & qui estoit dés-lors élevé à une haute contemplation. Philippo Ghisolfi.

Mais l'union que nostre Saint avoit avec Dieu ne l'unissoit pas seulement avec les Saints de l'Eglise LXXVII. Son union avec les

plus saints personnages de son siecle.

triomphante, & de l'Eglise souffrante, elle le lioit encore d'une étroite amitié avec ceux de l'Eglise militante, & avec tous les plus grands personnages de son siecle, où Dieu s'estoit reservé tant d'ames choisies, qui ne fléchissoient point le genou devant Baal, & qui n'aimoient & n'adoroient que luy seul en esprit & en verité. Les uns ont esté ses Directeurs & ont contribué avec la Grace à l'ouvrage de sa perfection; Dieu s'est servi de luy pour conduire & pour éclairer les autres dans le chemin de la perfection.

LXXVIII. Il a plusieurs saints personages pour ses Directeurs.

On compte parmi ses Directeurs & ses Confesseurs, le bien-heureux Pere Micon, cette grande lumiere de l'Ordre de S. Dominique, & ce digne Maître de saint Louis Bertran, & de tant d'autres saints Religieux, duquel la vie fut toute miraculeuse, aussibien que celle de son illustre Penitent. On y compte encore le Pere Thomas de Gusman, qui fut aussi un grand personnage du mesme Ordre, des conseils duquel nostre Saint se servit presque toûjours durant qu'il estoit Vice-Roy de Catalogne. Le B. P. Jean Texeda, de l'Ordre de saint François, semble presque n'avoir esté élevé de Dieu à une si haute sainteté, que pour contribuër à celle de nostre Saint: puisqu'il le luy donna pour luy servir, durant l'espace de plusieurs années, comme d'un Oracle certain, qui luy faisoit connoistre infailliblement les ordres du Ciel, que la sagesse divine decouvroit à cet humble Religieux, dans ses sublimes contemplatiós. Il fut toûjours inseparable du P. François: Dieu avoit uni par les liens d'une charité parfaite ces deux grandes ames; & les

ſouverains Pontifes, & les Superieurs de ce vertuëux enfant de ſaint François, accorderent à Dom François de Borgia, qu'il le tinſt toûjours auprés de luy, pendant qu'il fut en Catalogne, eſtant aſſeurez qu'il n'avoit pas de moindres exemples de vertu dans la maiſon du Vice-Roy, qu'il en euſt eu dans le Cloiſtre. On l'obligea encore à continuër de paſſer les années ſuivantes avec luy, depuis que Dom François, devenu Duc par la mort de ſon Pere, ſe fut retiré à Gandie : il y logea fort long-temps parmi les Jeſuites, comme s'il euſt eſté de leur Ordre ; & le College de ces Peres, composé au commencement de tant de ſaints perſonnages, ne profita pas peu des exemples & des conſeils de cét hõme admirable, à qui la ſageſſe divine ſe communiquoit ſi abondamment. Ce fut luy, comme nous avons dit, qui détermina le ſaint Duc à entrer parmi ces Peres, & c'eſtoit de la ſainte Vierge meſme qu'il en avoit receu l'avis, & qu'il avoit appris que Dom François eſtoit deſtiné à rendre de grands ſervices à Jeſus-Chriſt dans ſa Compagnie, ainſi que le rapporte le Pere Emmanuël Sâ, dans la vie de ce Seraphin, où il raconte une infinité d'autres pareilles merveilles, de la pluſpart deſquelles il avoit eſté témoin oculaire.

Noſtre Saint eut encore le bon-heur d'eſtre conduit dans le chemin de la vertu, au commencement de ſa converſion, comme nous avons veu, par l'Apoſtre de l'Andalouſie le Pere Maiſtre Jean Avila, dont la vertu ne ſera jamais loüée comme elle le doit eſtre, que par la voix de l'Egliſe, lorſqu'elle permet-

tra aux Fidéles, par une Canoniſation ſolennelle, de l'invoquer publiquement comme un tres-grand nombre d'ames devotes le font en particulier. On ne peut dire combien l'amitié de cét homme Apoſtolique avec ſaint François de Borgia, fut utile à l'Egliſe dans toute l'Eſpagne. Comme il avoit eſté le Pere ſelon l'eſprit d'un ſi ſaint Penitent, le Saint le fut auſſi de pluſieurs autres de ſes diſciples, qu'il luy adreſſoit, pour les former à la perfection dans ſa Compagnie, & qui ne pouvoient manquer d'y profiter, ayant eu la conduite de deux ſi grands Maiſtres. Il faiſoit ſon affaire propre de tous les établiſſemens que le Pere François entreprenoit en Eſpagne, il y facilitoit toutes ſes, & ſa charité ne trouvoit rien d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de ſeconder les deſſeins de noſtre Saint. Il contribua ſur tout plus que perſonne à la fondation des Colleges de Cordouë & de Monteille: il entonna le Cantique de Simeon, quand il vit venir dans le premier les Jeſuites que le Pere François y avoit envoyez, il voulut que ſon corps fuſt enterré dans le ſecond, où cette precieuſe relique eſt encore aujourd'huy conſervée cherement, & il deſira de ſe donner de cette façon entierement au Saint & aux Peres de ſa Compagnie aprés ſa mort, ne l'ayant pû faire durant ſa vie, comme il l'avoit toûjours ardemment ſouhaitté.

Saint François de Borgia ne fut pas moins heureux en Directeurs & en Superieurs, aprés qu'il ſe fut conſacré à Dieu dans la Compagnie de Jeſus. Saint Ignace, le Pere Laynez, le Pere le Fevre, le Pere

André Oviedo furent de ceux à qui il découvrit avec le plus d'ouverture de cœur l'eſtat de ſon ame, & en qui il eut le plus de confiance. On connoiſt ces grands hommes par leurs vies qui ont eſté imprimées, & par ce que nous en avons dit en divers endroits de cette hiſtoire. Quoy que la ſainteté de ſes autres Directeurs ait eſté moins publiée, elle a pourtant eu quelque choſe d'admirable, & ils ont tous eſté illuſtres ou par une contemplation ſublime, ou par un zéle tres-ardent pour le ſalut des ames, ou par une mortification & une auſterité extrême, ou enfin par un don de miracles tout-à-fait extraordinaire.

Le Pere Antoine Araoz le P. Michel Ochioa, le P Hierôme Nadal, le Pere Buſtamance, le Pere Michel de Torrez, le P. Onufre François.

LXXIX. Il conduit pluſieurs ſaints perſonnages de ſa Compagnie dans le chemin de la vertu.

Si noſtre Saint eut l'avantage d'avoir des Peres ſelon l'eſprit, & des Directeurs ſi unis à Dieu, ſes enfans ſpirituëls, & les ſaintes ames que Dieu luy donna à gouverner, ne furent pas moins ſa gloire & ſa Couronne. Il ne faut pour le voir, que ſe ſouvenir de ce que nous avons dit du grand nombre d'excellens ſujets, qui ſuivirent l'exemple de ſa retraite, & qui ſe mirent ſous ſon heureuſe conduite à Ognate, à Simanques, & dans les autres maiſons de Noviciat, qu'il établit en Eſpagne, auſſi-bien que dans celle qu'il fit depuis à Rome.

Nous ne redirons rien icy de ces grands exemples de mépris du monde que donnerent Dom Antoine de Cordouë nommé au Cardinalat, l'admirable Predicateur de l'Evangile Dom Barthelemy de Buſtamance, l'Homme apoſtolique Dom Jacques de Guſman, de l'illuſtre maiſon de Ponce de Leon, & le Docteur Gaſpard Loart, qui vinrent tous apprendre

de nostre Saint le chemin de la perfection, dans sa solitude d'Ognate, & qui conserverent toûjours dans la sainte vie qu'ils menerent depuis, un pieux commerce de lettres & d'amitié avec luy. Il fut encore suivi dans cette mesme sainte retraite, par Dom Pierre de Saavedra, dont la vocation eut quelque chose de fort semblable à la sienne, & que Dieu tira aprés la mort de sa femme, d'une façon miraculeuse, du monde, où il laissoit une nombreuse famille, pour luy donner une multitude presque innombrable d'enfans, selon la Grace, qu'il gagna à Jesus-Christ, employant toute sa vie, que Dieu rendit illustre par de frequens miracles, à l'instruction des pauvres peuples de la campagne.

Entre les personnes que le Pere François eut le bon-heur de gagner à Dieu, à Valladolid, à Salamanque, & à Alcala, & de former ensuite à la perfection dans le Noviciat qu'il établit à Simanques, il y en eut, outre ceux que nous avons nommez dans le cours de cette histoire, qui parvinrent à une haute sainteté. Je ne puis omettre de nommer encore parmi ceux-là, le Pere Garcias de Alarcon, qui estoit l'aisné d'une Maison illustre & opulente, & qui renonça à de grandes successions, pour joüir de plus solides avantages dans la religion, où il devint sous la conduite du Pere François, un excellent modéle de toutes sortes de vertus; aussi-bien que le Pere Jean Emanuël de Leon, qui n'estoit pas de moindre naissance que luy, & qui acquit comme luy une noblesse beaucoup plus glorieuse dans la mesme sainte Acade-

mie, où il jetta en ſuivant fidélement les avis de noſtre ſaint Directeur & les exemples de ſon humilité, les fondemens d'une ſainteté qui eut quelque choſe de miraculeux, & qui produiſit, pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames, des effets tout-à-fait extraordinaires. On peut ajoûter à ces deux grands ſerviteurs de Dieu le Pere Balthazar Alvarez ſi connu par ſes excellens ouvrages de pieté & par le don admirable de ſageſſe, que Dieu luy avoit donné, pour conduire les ames à une haute ſainteté. Le Pere Louis du Pont & d'autres encore ont écrit ſon hiſtoire, où l'on ne peut aſſez admirer les merveilles de la grace du Sauveur; & ſainte Thereſe regarda toûjours comme un des plus grands bon-heurs de ſa vie, celuy de l'avoir eu long-temps pour ſon Directeur. Il avoit eu auſſi l'avantage de vivre ſous l'heureuſe conduite du Pere François, qui conſerva toûjours depuis avec luy une liaiſon tres-particuliere.

Noſtre Saint ne receut pas de moindres Sujets à Rome, dans cette autre Maiſon de Noviciat de ſon Ordre qu'il y établit. Les exemples de ſa vertu y attirerent entr'autres, comme nous avons dit ailleurs, le frere & le neveu du Duc d'Atrie, dont Dieu ſe ſervit depuis diverſement pour avancer ſa gloire, en élevant l'un au Generalat de ſon Ordre, à la perfection duquel il contribua au delà de tout ce qu'on en peut dire, & accordant à l'autre la couronne du martyre.

Il receut encore, dans ce meſme lieu, le Pere Fabio de Fabiis, Gentil-homme Romain, qui fut dans toutes les Charges de ſa Compagnie, un exemple rare

de regularité & de perfection Religieuse. Il y receut le sçavant François Turriano, qui estoit un homme d'une prodigieuse erudition, & d'une vertu extraordinaire, & qui avoit signalé l'une & l'autre au Concile de Trente, où il avoit esté envoyé, avant qu'il fust Jesuite, par le Pape Pie IV. Il y receut aussi le Pere François de Leon, dont la capacité & la connoissance du Droit Civil & du Droit Canon estoit singuliere, & qui avoit un zéle, pour la foy & pour l'antiquité Ecclesiastique, égal à sa lumiere. Il fut un de ceux, dont le saint Pape Pie V. se servit pour revoir le Decret de Gratien. Le Saint eut enfin la joye de recevoir au nombre de ses enfans, & de dresser dans cette sainte Academie deux Seigneurs Polonois pour qui Dieu luy donna toûjours une tendresse particuliere. L'un estoit le Bien-heureux Stanislas de Kostka, cét Ange dont la Terre n'estoit pas digne, & qui est maintenant un des saints Protecteurs de la Pologne comme il en estoit la gloire. L'autre estoit le Pere Stanislas de Varzevitz, qui renonça à un grand Evesché auquel il avoit esté nommé, & à d'autres plus grands avantages que luy promettoit la faveur de son Roy, pour venir se mettre entre les mains de saint François de Borgia, & estre admis dans sa Compagnie, où il vêcut en une grande reputation de sainteté, & il contribua plus que personne dans son païs à la conservation de la vraye foy, & à la destruction des heresies.

LXXX. Il conduit dans le chemin de la vertu, plu-

Tous les hommes vertuëux dont nostre Saint prit la conduite dans sa Compagnie, qu'il portoit cóme il le disoit luy-mesme, dans son cœur, & avec lesquels il avoit

il avoit des communications plus intimes ſur ce qui regardoit le ſervice & la gloire de Dieu, ne furent pas les ſeuls qu'il conduiſit dans le chemin de la vertu. Il eut auſſi des Eléves dans la ſcience du ſalut & de la perfection Chreſtienne, qui ne furent pas de ſa Compagnie, & qui ne luy en furent pas moins unis par le lien de la charité & de la reconnoiſſance. Il en eut à la Cour, & l'on vit, par ſa ſage conduite & par ſon zéle, la pieté & la ſainteté ſous le dais, & juſque ſur le throſne. Je ne redirai rien icy de celle qui reluiſoit dans le vertuëux Dom Louis Duc de Beja frere du Roy de Portugal Dom Jean III., & dans les autres Princes de cette auguſte maiſon; non plus que de celle dont la Princeſſe Jeanne, fille de Charles V. luy fut redevable pluſqu'à perſonne aprés Dieu, & de celle de tant d'autres Dames conſiderables de ſa Cour. Je ne repeterai point non plus les noms des Seigneurs de marque, qui firent par ſes ſoins & par ſes avis une ſi haute profeſſion de la morale de l'Evangile à la Cour du Roy Philippe II.

ſieurs ſaintes ames hors de ſa Cõpagnie.

Mais j'oſe bien dire que tout cela n'eſt pas comparable au bon-heur que noſtre Saint eut d'eſtre le premier, qui aſſeura ſainte Thereſe dans les voyes de Dieu. Ce fut Dom François de Salcedo Gentilhomme d'une rare vertu, & auquel Dieu faiſoit de grandes graces, qui adreſſa au Pere François, dont il eſtoit ami particulier, cette grande Sainte, qui eut depuis encore ſouvent recours à luy dans ſes doutes. Elle rend dans ſa vie, qu'elle a eſcrite elle-meſme, d'illuſtres témoignages de ſa vertu, & en avoit laiſſé

cap. 24.

encore d'autres plus illustres escrits de sa main qu'on n'a jamais imprimez, comme le témoigne un autre historien de sa vie, qui asseure les avoir veus.

Le P. Ribera.

LXXXI. Les plus saints personnages de son tẽps se declarent ses amis & ses defenseurs dans le temps qu'il est persecuté.

Une marque asseurée de l'union que nostre Saint avoit avec les plus saints personnages de tous les Ordres de l'Eglise, fut le soin genereux qu'ils prirent tous de le défendre dans les persecutions qu'on suscita contre luy & contre sa Compagnie. Saint Thomas de Ville-neuve soûtint pour luy l'usage de la frequente Communion avec les preparations necessaires, que son exemple avoit restabli en Espagne. Les médisances de ceux qui blasmerent, à la Cour du Prince des Espagnes, sa retraite chez les Jesuites, furent arrestées par le zéle du Pere Bernardin d'Arevalo grand serviteur de Dieu de l'Ordre de saint François d'Assise, dont la vie austere & les Predications apostoliques luy avoient acquis un credit & une authorité extraordinaire parmi les Grands, & qui faisoit tous les jours beaucoup de conversions à Valladolid, où il mourut enfin saintement dans le Monastere de Abrojo. Mais on ne vit jamais mieux combien tous les saints qui vescurent du temps de saint François de Borgia estimoient sa vertu, que par les éloges qu'en firent de leur propre mouvement, & par un pur zéle de la gloire de Dieu, plusieurs d'entre eux, lorsqu'ils le virent persecuté en Espagne & à Rome. On voit encore ceux du vertueux & sçavant Abbé Louis Strada, de l'Ordre de saint Bernard; du Docteur Dom Barthelemy de Torrez, qui fut depuis le saint Evesque des Canaries, dont nous avons déja par-

Dans la vie du P. Iean Avila part. 3 § 7.

lé ; & du Pere Loüis de Grenade, cet homme incomparable de l'Ordre de ſaint Dominique, qui appeloit noſtre Saint un miroir de mépris du monde, & de toute ſorte de vertu & de ſainteté. Ils y reprennent avec une liberté digne de leur zéle, ou l'illuſion, ou la malice du principal autheur de cette tempeſte, qui eſtoit un homme trés-ſçavant, mais qui ſe laiſſa trop-aiſément occuper l'eſprit de toutes ſortes de préjugez horribles contre les Jeſuites, qu'il aima mieux ne jamais connoître, que de ceſſer de les haïr.

Le zélé Cardinal de Cervantes, Archeveſque de Tarragone ; l'admirable Archeveſque de Grenade, D. Pierre Guerrero ; le vertueux Leonard de Marines, Archeveſque de Lanciano ; le ſçavant Dominique Soto, qui fut nommé par Charles V. à l'Eveſché de Segovie, qu'il refuſa par humilité, & dont il diſpoſa en faveur d'un autre par ordre de ce meſme Prince ; Le pieux Prélat de Modéne Gilles Foſcarario, qui avoit eſté maiſtre du ſacré Palais ; Le courageux Dom Jean Alvare de Tolede, Archeveſque de Burgos, & Cardinal, qui ne fit pas des entrepriſes moins genereuſes dans l'Egliſe, pour la conſervation de la foy, que le Duc d'Albe, ſon frere, en avoit fait dans les armes pour le ſervice de ſon Prince ; & enfin le Bienheureux Pape Pie V. furent tous les deffenſeurs de noſtre Saint, dans ces temps de perſecution. Je ne crains point d'ajoûter à tous ces grands Prélats de l'Ordre de ſaint Dominique, Dom Barthelemy de Caranza Archeveſque de Tolede ; puiſque ſaint François de Borgia fit toûjours une ſi haute eſtime de ſa vertu op-

primée injustement, & qu'il reconnut la protection que sa Compagnie avoit receuë de luy, en défendant à son tour son innocence avec un courage & une constance dignes de la grandeur de son ame, & de l'esprit saint qui l'animoit.

LXXXII. Les amis particuliers du Saint à la Cour.

Il seroit trop long de nommer toutes les autres personnes vertueuses dont nostre Saint fut cheri, & qu'il aima & honora particulierement, à cause des effets extraordinaires de la grace qu'il voyoit en eux. Il y en avoit de toutes conditions & de tous les ordres de l'Eglise. Le sage President de Castille Dom Jean de Vega, qui mourut entre ses bras, & qui l'appelloit de son vivant le Bien-heureux Pere François, comme on le voit par ses lettres au Pere Laynez, le Pieux Comte d'Oropsa, le vertueux Comte de Feria, que Grenade appelle Bien-heureux aprés sa mort dans la vie du saint Prestre Maistre Jean Avila, le Duc de Medina-Celi Dom Jean de la Cerda, qui avoit pour la foy & pour le bien de l'Eglise, un zéle rare dans un homme du monde, & qui ne donnoit point d'autre nom au Pere François que celuy de saint Duc, & quelques autres Seigneurs qui vécurent à la Cour de Charles-Quint, avec autant de ferveur dans l'amour & le service de Dieu, que s'ils n'eussent point eu d'autre maistre que luy, furent tous de ce nombre. Ce Prince luy-mesme, préferant la joye de vivre saintement dans la solitude, à la gloire de commander à tant de grands Estats, faisoit consister une partie de son bon-heur, en faisant cette retraite, à y avoir avec luy le Pere François, qu'il tâcha d'y attirer, & pour

p. ii. 3. §. 3.

qui il eut toûjours des ſentimens de frere ou d'ami intime, plûtoſt que de Maître & d'Empereur.

Mais ſi nous quittions la Cour, où la grace de Jeſus-Chriſt trouve d'ordinaire plus de reſiſtance, & où la Sainteté eſt d'autant plus remarquée qu'elle y eſt plus rare ; & ſi nous pouvions découvrir dans l'obſcurité des Villes & de la Campagne, toutes les ames que Dieu avoit attirées à ſon ſervice d'une façon particuliere, par le moyen du Pere François, & que le Saint aimoit auſſi plus tendrement que celles de tous les Grands du monde, quand il y trouvoit plus de vertu & d'amour de Dieu : rien ne ſeroit plus capable de nous faire voir la bonté de ſon cœur, & l'ardeur avec laquelle cette grande ame cheriſſoit tout ce qui eſtoit cheri de Dieu meſme. Il eut, comme nous avons dit au premier Livre de cette hiſtoire, pluſieurs de ces ſortes d'amis vertueux dans ſa propre maiſon, lorſqu'il eſtoit encore Duc de Gandie ; & il en eut auſſi un grand nombre parmi ſes vaſſaux, que leur ſainteté luy fit aimer particulierement : puiſque ſa principale ville eſtoit alors ſi reglée par ſes ſoins & par ſes exemples, que c'eſtoit une veritable Cité de Dieu, & une de ces Communautez où tout le monde conſpire à un meſme but, qui n'ont point d'autres reglemens de police que les maximes de l'Evangile, & qu'on s'imagine ne pouvoir jamais ſe trouver qu'en idée, parce qu'il ne ſe trouve jamais de Seigneurs auſſi zélez que nôtre Saint, ni qui s'appliquent comme luy à procurer le veritable bon-heur de ceux qui dépendent d'eux. Il y avoit parmi quantité de perſonnes de Gandie, qui

LXXXIII. Ses amis particuliers parmi ſes vaſſaux & ſes domeſtiques.

ſervoient Dieu avec ferveur & avec fidelité, à l'exemple de leur Duc, un homme d'une ſainteté tout-à-fait extraordinaire, que la bonté divine favoriſoit de pluſieurs graces ſurnaturelles, & que noſtre Saint cheriſſoit particulierement. Il prenoit un plaiſir nompareil à l'entretenir à cœur ouvert du Royaume de Dieu; & comme il n'en avoit pas toûjours le loiſir durant le jour, parce que ſes affaires & ſes études luy en laiſſoient rarement de reſte, il ſe déroboit ſouvent les ſoirs de ſa maiſon, comme pour aller avec luy à la promenade ſur les baſtions de la ville, mais en effet afin qu'eſtant ſeuls, & n'ayant que Dieu pour témoin de leurs entretiens, ils puſſent s'exciter reciproquement à ſe rendre dignes des graces qu'ils en recevoient. Ils paſſoient ainſi enſemble les heures entieres & une partie de la nuit, loüant & priant Dieu, & envoyant une infinité de vœux & de ſoûpirs ardens au Ciel, vers lequel ils avoient auſſi inceſſamment les yeux élevez. Dieu répondoit à l'ardeur de leurs prieres par ſes graces & par ſes conſolations interieures. Il le fit meſme une fois d'une façon ſurprenante, par un rayon de lumiere exterieure & viſible, dont ils eurent l'un & l'autre les yeux éclairez de telle ſorte, qu'ils crurent durant plus d'une demie heure voir les cieux ouverts. Ils eſtoient tous deux en meſme temps hors d'eux-meſmes, dans l'admiration profonde de ce qu'ils voyoient; & ils ſortirent auſſi tous deux en meſme temps de ce raviſſement, ſans que ni l'un, ni l'autre, puſt exprimer ce qu'il avoit veu, ni ce qu'il avoit entendu en cet eſtat, mais convenant tous deux que

Gines Molto.

cela passoit infiniment tout ce qu'ils avoient jamais pû s'imaginer d'éclatant, de lumineux, de magnifique, & d'auguste. On a sceu tout cela de ce mesme serviteur de Dieu, que sa vertu avoit uni avec le Pere François d'une amitié si étroite, qu'elle ne finit pas par la mort de nostre Saint; puisqu'estant luy-mesme quelques années aprés proche de la sienne, il eut le bon-heur de le voir environné de lumiere, & d'en estre invité à aller joüir de la mesme gloire que luy: Tant les cœurs que le seul amour de Dieu a joints, sont parfaitement unis en cette vie & en l'autre.

La charité de Jesus-Christ qui regnoit dans le cœur de nostre Saint, l'avoit fait entrer en societé de bonnes œuvres, & l'avoit lié d'amitié avec tous les plus saints Religieux de son temps. Le Pere Salmeron & le Pere Ribadeneira furent, entre ceux de sa Compagnie, ses plus particuliers amis, aussi-bien que le Pere Antoine Alarcon & le Pere Christophle Rodriguez; dont l'un estoit un homme de miracles, & qui ayant un don de Dieu manifeste pour delivrer les possedez qu'on luy amenoit de toutes les Provinces d'Espagne, ne trouvoit ordinairement rien de plus terrible aux demons, comme il le disoit souvant luy-mesme, que le nom de nostre Saint, dont il se servoit pour les chasser. L'autre estoit un saint Missionnaire, que le Pape Pie V. & plusieurs Evesques d'Italie employerent heureusement pour chasser de leurs Dioceses l'erreur & le vice, & sur tout, pour purger quelques Provinces du Royaume de Naples

LXXXIV. Ses amis particuliers parmi les Religieux.

des restes de l'heresie des Vaudois, & qui durant ses travaux Apostoliques, mit toûjours toutes ses delices dans les peines & les opprobres de la Croix du Sauveur. Saint Louis Bertrand, que l'Eglise n'a pas dû separer de nostre Saint, en le canonisant, puisque l'amour de Dieu les avoit estroitement unis; Saint Pierre d'Alcantara, dont la gloire est maintenant si répanduë dans toute l'Eglise; Le Pere Louis Lambert Spes du mesme Ordre que luy, & qui estoit un homme d'une grande pieté & d'un grand merite; le Pere Hierosme Perez Vicaire General de l'Ordre de la Mercy, également illustre par sa vertu & par sa capacité, que le Pere François, qui le cherissoit tendrement, retint long-temps dans son Université pour y enseigner la Theologie, & qui luy dédia les deux premiers Volumes de ses Commentaires sur la Somme de saint Thomas; & enfin les plus saints & les plus grands personnages de tous les autres Ordres Religieux ne furent pas moins des amis du Saint que ceux de sa Compagnie. Il les honoroit tous comme ses Peres, comme ses Maistres, comme des Vaisseaux d'election, que Dieu s'estoit choisis pour les remplir plus particulierement de son esprit; & il vouloit que les Peres de son Ordre eussent pour eux autant d'amitié & beaucoup plus de respect & de déference qu'ils n'en avoient pour leurs propres Freres.

LXXXV. Ses amis particuliers entre les Evesques.

Le seul nom des Evesques qui furent aussi de ses amis particuliers est un grand éloge de sa vertu. Le saint Patriarche d'Antioche, & Archevesque de Valence, Dom Jean Ribere fut non seulement de ses

amis,

amis, mais de ses admirateurs, comme il paroist par une grande lettre inserée dans le procés de sa Canonisation. Dom Barthelemy des Martyrs Archevesque de Brague, assez connu maintenant en France, par l'histoire de sa vie, écrite si poliment en nostre Langue; Dom Jean de saint Milan Evesque de Leon, qui avoit dés son enfance donné des marques de la sainteté qu'on vit éclater depuis dans toute sa vie; Dom François Blanco Evesque d'Orense, & depuis Archevesque de Compostelle, qui fut pour tous les Evesques un grand modéle de zéle & de charité Apostolique, firent tous assez voir combien ils estimoient le Pere François, & combien ils prenoient de confiance en sa vertu, fondant par ses soins des Colleges de sa Compagnie dans leurs Dioceses.

Je ne croy pas devoir oublier parmi les autres Prelats de ses amis le Docteur Dom Alphonse de Velasquez, qui fut porté à la pratique des vertus par les Sermons de nostre Saint, lorsqu'il n'estoit encore que Chanoine de Valladolid, & qui ayant esté depuis élevé à l'Archevesché de Compostelle, le quitta pour mener une vie plus recüeillie, & pour mieux penser dans la retraite à son salut. Il fut trés-cher au P. François, il le cherissoit aussi de sa part extremement, & il en faisoit une si haute estime, qu'il avoit coûtume de dire, qu'il n'avoit jamais connu un homme qui possedast plus avantageusement que luy les huict beatitudes de l'Evangile.

Si nous sortons du rang des Evesques, pour passer à celuy des Cardinaux, nous n'en trouverons aucun LXXXVI. Ses amis particuliers

parmi les Cardinaux les plus vertueux de son temps.

d'un merite extraordinaire, dans un temps où la faveur de saint Charles, sous le Pontificat de Pie IV. & la sainteté admirable de Pie V. avoient rempli le sacré College de tant d'excellens sujets, qui n'ait esté de ses amis particuliers. Nous avons déja parlé ailleurs, en diverses occasions, de son union intime avec S. Charles Borromée, avec le vertuëux & le sçavant Cardinal Osius, & avec le sage & habile Cardinal Commendon, si celebre par les negociations importantes pour l'Eglise, ausquelles il fut employé toute sa vie; aussi-bien qu'avec le Cardinal d'Ausbourg Othon Thruchses, qui ne contribua guere moins que les deux précedens à la conservation de la foy en Allemagne, & qui fit chanter le *Te Deum* dans sa Cathedrale, & allumer par tout des feux de joye, lorsqu'il apprit que le Pere François avoit esté élû General de son Ordre, considerant cette nouvelle comme une des plus importantes pour le bien de la Chrestienté qu'il eust pû recevoir. Nous avons aussi dit, quelle tendresse le Cardinal Hippolite de Ferrare, qui n'estoit pas moins l'appuy de la Religion & de la pieté que celuy des personnes de Lettres de son temps, eut toûjours pour le P. François: & l'on a veu dans le second Livre de cette histoire des effets illustres de son amitié cordiale avec le Cardinal Alexandre Farneze, dont Charles-Quint, qui l'éprouva souvent plus ferme qu'il n'eust desiré, contre ses desseins & contre ses interests, pour la défense de la Religion, de l'équité & de la fidelité, disoit pourtant quelquefois, que si le sacré College eust esté tout composé de pareils sujets, c'eust esté le

corps le plus auguste, non seulement qui eust esté alors au monde, mais qu'on eust pû mesme s'imaginer. Nostre Saint l'aimoit si particulierement & avoit tant de reconnoissance des obligations que sa Compagnie luy avoit, que donnant ordre trés-souvent, lorsqu'il en fut General, à tous ses inferieurs, de s'acquiter devant Dieu autant qu'ils pourroient, par leurs sacrifices & par leurs prieres, de ce qu'ils devoient aux amis & aux bien-faiteurs de leur Ordre, il ne manquoit jamais de leur recommander en particulier de se souvenir principalement des Cardinaux Alexandre Farneze & Charles Borromée. Mais je ne puis omettre de nommer encore icy quatre ou cinq des plus intimes amis de nostre Saint. L'un d'eux fut le Cardinal Alexandre Crivelli, que la ressemblance des mœurs avoit aussi uni intimement avec le mesme S. Charles Borromée : Un autre fut le Cardinal Guillaume Sirlette, l'un des plus humbles & des plus sçavans hommes de son siecle, & dont les exemples de charité seront toûjours un pressant motif d'embrasser la vertu à tous ceux qui se verront revestus de la mesme pourpre que ce saint homme refusa, & qu'il ne considera ensuite, estant forcé de l'accepter, que comme une obligation plus estroite d'aspirer à une plus haute sainteté. Le Cardinal Antoine Caraffe qui avoit eu le bon-heur d'estre formé à la pieté & à la science des Lettres par un si grand Maistre, l'imita dans l'union de cœur qu'il avoit toûjours euë avec le Pere François, comme il l'avoit imité dans toutes ses autres vertus, aussi-bien que dans son estude solide

des connoiſſances Eccleſiaſtiques, dont ils ont tous deux laiſſé des monumens ſi admirables à la poſterité. Mais on peut dire que le Cardinal Gabriel Paleotto, qui a rendu, comme les deux precedens, de tres-grands ſervices à l'Egliſe, & par ſes ouvrages & encore plus par ſon zéle à s'acquitter dans ſon Dioceſe de Bolongne de toutes les fonctions d'un Paſteur fidéle & vigilant, avoit encore, ce ſemble, un attachement d'amitié plus particulier pour le Saint, dont il croyoit ſi-bien connoiſtre le merite, qu'il ne jugeoit perſonne, ainſi qu'on le luy a oüi-dire quelquefois, plus capable de remplir la Chaire de ſaint Pierre. Le Cardinal Jean Aldobrandin ne le cheriſſoit & ne l'aimoit pas moins; & il fut en cela, auſſi-bien qu'en tant d'autres rares qualitez, qui le firent conſiderer comme un des hommes illuſtres de ſon ſiecle, un digne frere de Clement VIII. qui fut le premier Pape qui parla de canoniſer ſaint François de Borgia, & qui témoigna ſouvent deſirer de rendre cet honneur à ſa memoire, par ce qu'il avoit eſté témoin, comme nous avons déja dit, de ſes vertus heroïques, & qu'ayant veſcu avec luy familierement dans les longs voyages qu'ils firent enſemble, il penêtra plus avant dans ſon cœur & dans ſon eſprit, & connut mieux les richeſſes abondantes de ſageſſe & de grace que Dieu y avoit miſes. On peut encore ajouſter à tous ces grands hommes, le Cardinal Barthelemy de la Cueva frere du Duc d'Albuquerque, que le Saint recompenſa bien des marques d'amitié & des graces qu'il en avoit receuës, le portant à quantité de ſaintes

œuvres trés-utiles au public, l'assistant dans sa derniere maladie jusqu'au dernier soûpir, & luy persuadant de faire, comme il fit, par son testament, les pauvres de l'Hospital des Incurables de Rome ses legataires universels. Ce bon Cardinal dit plusieurs fois, avant que de mourir, dans ce temps auquel les moins sinceres ont coûtume de l'estre, que ce luy estoit un sujet de confiance certaine en la misericorde de Dieu, & une asseurance presque infaillible de son salut, de ce qu'il mouroit entre les bras d'un si saint homme, & de ce que la Providence de Dieu, l'avoit conduit exprés, comme il le croyoit, d'Espagne à Rome, pour le faire joüir de ce bon-heur.

Je voudrois pouvoir joindre à celui-cy un autre Cardinal Espagnol, qui estoit un homme sçavant & vertuëux, & qui a laissé tant de marques illustres de sa charité & de sa pieté à Tolede, dont il est mort Archevesque. C'est Dom Jean de Silicée, à l'heureuse memoire duquel on ne pourroit rien reprocher, s'il ne s'estoit laissé surprendre trop aisément dans sa vieillesse, par les calomniateurs des Jesuites, & par l'aversion trop generale qu'il avoit de tous les nouveaux Instituts. Quoy qu'il eust cessé de donner à nostre Saint les mesmes marques de tendresse & de confiance qu'il luy avoit données autrefois, lors qu'estant tous deux en charge à la Cour, l'un auprés du jeune Prince d'Espagne Dom Philippe, dont il estoit Precepteur, & l'autre auprés de l'Imperatrice, ils conspiroient à faire honneur à la vertu, & à élever

le merite, dans quelques ſujets qu'il ſe rencontraſt. Ils ne ceſſerent pourtant jamais de s'eſtimer reciproquement ; & ce bon Prélat eſtoit ſi touché de la vertu de Dom François, qu'il diſoit ſouvent, qu'il avoit eu le bon-heur de connoître deux ſaints Francois, parlant de luy & de ſaint François de Paule, qu'il avoit veu dans ſa jeuneſſe à Paris, lorſqu'il y faiſoit ſes études.

Nous pourrions encore nommer pluſieurs autres Cardinaux, des plus grands hommes du ſiécle paſſé, ſi nous voulions tenir ici le compte de tous les amis de ſaint François de Borgia : mais il ſuffit d'avoir parlé de ceux-cy, avec qui il eut toûjours plus de liaiſon, comme on le voit encore par ſes papiers & par les lettres qu'il leur écrivoit ; où il eſt manifeſte par toutes les choſes dont il y eſt parlé, que c'eſtoit l'amour de Dieu qui eſtoit l'ame de toutes les amitiez du Saint, & qu'il ne chercha jamais que ſa gloire dans tous ces commerces éclatans qu'il eſtoit ſouvent obligé d'avoir avec les hommes.

LXXXVII. Son zéle ardent pour le ſalut des ames & pour les Miſſions étrangeres.

Mais c'eſt aſſez faire voir l'amour que ſaint François de Borgia avoit pour Dieu & pour Jeſus-Chriſt, par celuy qu'il avoit pour ſes Saints & pour ſes ſerviteurs les plus fidéles & les plus utiles à ſa gloire & au ſervice de ſon Egliſe ; puiſqu'on en peut encore mieux juger à ce zéle genereux, ardent, & univerſel qu'il avoit pour toutes les ames qui ſont l'image de Dieu & que ſont Fils a rachetées par ſa mort ; & à ſa charité pour les pauvres qui ſont les membres de Jeſus-Chriſt. Toute ſa vie, ſi nous voulons y faire reflexion, ne

nous paroîtra qu'un exercice continuël de ce zéle, pour le ſalut du prochain. Non ſeulement il le pratiqua en enſeignant luy-meſme les obligations de noſtre ſainte Religion, & les veritez de la foy aux petits enfans, aux pauvres de la campagne, aux habitans des villes, au plus grands Seigneurs de la Cour, aux Princes, & aux Rois; mais il le fit encore en procurant ces meſmes ſecours aux Infidéles du nouveau monde, aux Turcs, aux Mores, & aux Juifs d'Aſie & d'Afrique, en Eſpagne, & à Rome meſme, aux Schiſmatiques d'Ethyopie & de Moſcovie, aux Heretiques de Suéde, de Pologne, d'Allemagne, de la Grand'Bretagne, & d'Irlande, & meſme à ceux de France & d'Eſpagne, & à ceux du Royaume de Naples. Car noſtre Saint a envoyé, à ce deſſein, dans tous ces païs-là des Miſſionnaires choiſis de ſa main, & animez de ſon eſprit & de ſon zéle, qui y ont fait des fruits admirables.

Il faiſoit ce choix avec tant de ſoin, qu'il n'y avoit point d'occaſions où il ſe privaſt plus volontiers de ſes plus chers amis, & des ſujets de ſa Compagnie, dont il eſtimoit le plus le merite & la capacité: Deſorte qu'il avoit accoûtumé de dire, qu'il ne recevoit « jamais plus de ſatisfaction d'aucunes Miſſions que de « celles qui luy avoient cauſé le plus de douleur, lors « qu'il avoit falu ſe ſeparer de ceux qu'il envoyoit à ces « ſaintes entrepriſes. Il les fortifioit, enſuite dans leurs travaux, par ſes lettres, & par tous les autres ſecours qu'il pouvoit leur envoyer: Mais il le faiſoit principalement par ſes prieres, & par celles de ſa Compagnie,

dans laquelle il en a eſtabli de reglées pour la converſion des Infidéles des Indes, & des heretiques du Septentrion.

Il écrivoit auſſi aux Princes & aux Souverains, auprés deſquels il avoit du credit, pour les conſerver dans des ſentimens favorables à la vraye foy: Et l'on ne peut dire combien il détourna par là de malheurs, dont les ſuites euſſent pû eſtre funeſtes à l'Egliſe. Il n'attẽdit pas meſme, pour prendre cette ſorte de ſoins, que ſa Charge de General l'obligeaſt à eſtendre ſon zéle ſur tous les païs du monde. Il eſtoit encore en Eſpagne où il rendoit à la Princeſſe de Portugal, pour la Religion & pour le bien des Eſtats qu'elle gouvernoit, les ſervices importans, que nous avons dit ailleurs; lorſqu'il eut la douleur d'apprendre l'abyſme de malheurs où Maximilien Roy des Romains s'alloit plonger avec toute l'Allemagne. Il ſceut l'extrême danger où ce Prince, chancelant dans la foy, avoit déja mis celle de tous ſes ſujets, par le credit qu'il donnoit dans ſa Cour aux Predicateurs de l'hereſie, & par les promeſſes qu'il leur faiſoit tous les jours de ſe déclarer ouvertement pour eux, & d'entrer dans leur Communion, incontinent aprés la mort de l'Empereur Ferdinand ſon Pere. La Reyne Marie ſon Epouſe, ſœur de la Princeſſe de Portugal & du Roy Philippe II. avoit, ſur-tout, beſoin d'eſtre fortifiée dans ce danger, qui la menaçoit, auſſi-bien que ſes Sujets.

Le Pere François excité par ſon zéle pour le bien des ames, repreſenta à la Princeſſe cette extremité

où la Reyne ſa ſœur ſe trouvoit, & le conjura de la ſecourir au plûtoſt, non ſeulement en luy écrivant des lettres tres preſſantes qu'il concerta avec elle, mais encore en luy envoyant exprés quelque homme d'une grande charité, d'une grande ſageſſe, & d'une grande capacité, qui pûſt combatre les efforts des Heretiques dans cette Cour, & détruire leurs erreurs dans l'eſprit du Prince, où elles avoient déja jetté de ſi profondes racines. Il choiſit pour cét emploi ſi difficile, le Pere Chriſtophle Rodriguez, ce ſaint Miſſionnaire dont nous avons déja parlé, en nommant les amis particuliers de noſtre Saint: il écrivit auſſi-bien que la Princeſſe, des lettres tres-touchantes à cette Reyne, qui conſervoit depuis long-temps une haute eſtime pour ſa vertu, dont elle avoit eſté autrefois témoin, lorſqu'elle eſtoit encore auprés de l'Imperatrice ſa mere. Le zéle & le ſçavoir de cét Envoyé, qui eut le bon-heur d'avoir pluſieurs audiences du Roy des Romains, & de le toucher vivement, ſur le ſujet des erreurs auſquelles il ſe laiſſoit aller, & les lettres dont il eſtoit chargé, firent tant d'effet, qu'on peut dire que rien ne contribua tant à raffermir la foy de ces Princes, & à raſſurer, du moins pour quelque temps, tous les Catholiques, de la juſte crainte où ils eſtoient alors.

Le Saint n'eſtoit pas auſſi encore General de ſon Ordre, lorſqu'il taſcha de donner commencement aux Miſſions de ſa Compagnie en Grece, en Syrie, & dans les autres Eſtats du grand Seigneur. Peu de temps aprés qu'il fut arrivé à Rome, lorſqu'il y fut

mandé par le Pape Pie IV. Dom Alvare de Sande, fameux Capitaine, qui avoit ſouvent ſignalé ſon courage & ſa conduite contre les Turcs, y arriva auſſi, venant de Conſtantinople, où il avoit eſté long-temps retenu dans une rude captivité. Cet homme qui avoit un grand zéle pour la foy, trouvant que le Pere François ne reſpiroit que ce meſme zéle, luy expliqua la miſere des Grecs, & des Francs de diverſes nations de l'Europe, qu'on voyoit tous les jours en grand nombre renoncer à noſtre ſainte Religion, pour ſe délivrer de la captivité, où pour ſe la rendre plus douce & plus ſupportable; & il croyoit que des Miſſions établies dans ces contrées, ſous la protection de quelque Prince où de quelque Eſtat, pour lequel les Miniſtres de la Porte euſſent de la conſideration, pourroient remedier à des malheurs ſi déplorables. Il ſembloit que tous ces maux n'attaquaſſent que le cœur du Saint, tant il les reſſentoit vivement. Il ſollicitoit ſans ceſſe le Pape, les Venitiens, & divers autres Souverains, pour les porter à y apporter un prompt remede. Il preſſoit auſſi ſur le meſme ſujet, les Cardinaux que Pie V. établit par ſon conſeil, pour avoir ſoin de la propagation de la foy, & il employoit enfin toutes ſortes de moyens, afin de faire fonder quelques Miſſions de ſa Compagnie pour une œuvre ſi ſainte. Quoy qu'il n'eut pas la joye d'en voir entierement l'accompliſſement, il l'eut pourtant de voir cette affaire bien avancée; & ces Miſſions ſi neceſſaires à l'Orient, & ſi glorieuſes à la Chreſtienté, qui conſervent aujourd'huy au milieu de l'infidelité,

la pureté de la foy & des mœurs, ſous la protection du Roy Tres-Chreſtien, peuvent eſtre conſiderées comme un fruit de ſon zéle & de ſes ſaintes inquiétudes.

LXXXVIII

Il deſire de mourir dãs les Miſſions eſtrangeres.

Mais ce ne luy eſtoit pas aſſez de procurer & d'aider ainſi de ſes ſoins & de ſon crédit, les Miſſions eſtrangeres, il euſt ardemment ſouhaité d'y ſervir de ſa perſonne, & d'y employer ſon ſang & ſa vie, & il ne put meſme perdre ce deſir, lorſque ſon âge, ſes infirmitez & les emplois importans à la gloire de Dieu où il eſtoit engagé, luy en avoient fait perdre toute eſperance.

De Valladolid le 19. de Juillet 1559.

Il ne faut, pour le bien voir, que rapporter ce qu'il écrivit d'Eſpagne, ſur ce ſujet, au Pere Lainez, qui avoit invité par une lettre circulaire, tous les Peres de ſa Compagnie, qui ſe ſentoient fortement inſpirez d'aller offrir à Dieu leur vie dans les Miſſions des Indes, à luy en faire leur declaration. « Vous nous mandez, luy dit-il, que nous vous faſſions ſçavoir nos deſirs d'aller aux Indes. Peut-eſtre, n'ais-je, ni les forces pour de ſi grands voyages, ni la capacité neceſſaire pour un employ ſi relevé. Je ſuis obligé cependant, pour vous obeïr, de vous dire que Dieu me fait la grace de me donner un deſir tres particulier & tres ardent, de mourir & de répandre mon ſang pour la défenſe de la foy, & pour le ſervice de l'Egliſe. Je ne ſçais pas les moyens de parvenir à l'accompliſſement de ce deſir, & tous ceux qui ſe preſentent à mon eſprit, me ſont fort ſuſpects, parce qu'ils viennent de moy. Je ſuis de plus ſi miſerable, que nonobſtant ce deſir ardent du martyre, je ne puis pas encore ſouffrir patiemment la piqueure

» d'une mouche, ſans une faveur particuliere de noſtre
» Seigneur. Je vous ſupplie cependant, & vous conjure
» par la charité de Jeſus-Chriſt, de vouloir bien luy of-
» frir ce meſme deſir, & de le prier de le rendre effec-
» tif, & de m'en accorder l'accompliſſement, ſi cela
» doit eſtre à ſa plus grande gloire, ou d'obtenir du
» moins de luy, que ce me ſoit une mort & un marty-
» re de mourir ſans verſer tout mon ſang pour luy. En-
» fin, mon Pere, me voicy, je ſuis tout preſt. Plaiſe à
» noſtre Seigneur de m'accorder ce bon-heur, comme
» il m'en donne la volonté.

LXXXIX. Sa charité pour les pauvres.

Comme la charité du Saint eſtoit ſans bornes, il ne l'exerçoit pas ſeulement ſur les ames rachetées du ſang de Jeſus-Chriſt, il l'exerçoit encore avec la meſme ferveur, pour ſoulager les neceſſitez des pauvres qui ſont ſes membres, qui vivent dans un eſtat plus ſemblable à celuy où il a voulu vivre ſur la terre, & qui ſont cheris de luy, d'une façon ſi particuliere, qu'il recompenſe également le bien qu'on leur fait & les ſervices qu'on luy rend, & ne promet de ſolide bon-heur, qu'à ceux qui cheriront cette pauvreté conſacrée dans ſa propre perſonne.

C'eſt encore à cette ſorte d'amour pour le prochain, que l'Apoſtre ſaint Jean dit eſtre la marque (1. *Joan.* 4.) & la meſure certaine de celuy qu'on a pour le Pere des pauvres, que nous pouvons juger de l'union parfaite de ſaint François de Borgia avec Dieu. Comme il avoit appris de ſes anceſtres à ſervir à table dans ſa maiſon quelques pauvres, une fois tous les mois, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, ſes deſcendans ont

appris de luy à visiter & à servir les pauvres de l'Hospital, & il en a laissé l'obligation aux aisnez de sa maison, en leur laissant le Duché de Gandie avec cette charge, dont ils s'acquittent encore aujourd'huy avec l'édification de tous les peuples.

Ce cœur tendre & genereux avoit tant de plaisir à soûlager les miseres de son prochain, qu'outre les charitez dont il usoit envers toutes sortes de personnes, & les fondations pieuses qu'il faisoit pour le bien des peuples, il mettoit tous les soirs sous son chevet en se couchant, une bourse pour ses aumônes du lendemin, comme s'il n'eust pû reposer que sur cette asseurance de pouvoir assister les pauvres.

Mais comme ce fonds reglé qu'il distribuoit de sa propre main, ne suffisoit pas aux occasions extraordinaires, qui se presentoient souvent, parce qu'on n'ignoroit pas que personne ne sçavoit s'en mieux servir que luy, il avoit recours à ceux qui avoient soin de ses revenus & de ses affaires; & leur ordonnoit de pourvoir liberalement aux besoins de tout le monde. Quoy qu'il ne prist pour les principaux Officiers de sa maison, que des personnes qui eussent la mesme inclination que luy pour les pauvres; ils n'avoient pas toûjours la mesme confiance en Dieu, & ils sembloient quelquefois craindre, que cette sorte de sainte prodigalité ne le mist mal dans ses affaires. Une fois entre autres son Tresorier qui avoit receu ordre de luy d'assister un pauvre honteux, luy disant, par cet esprit de crainte, qu'il n'avoit pas l'argent necessaire pour faire cette aumône. Vendez au plus-tost cette cuvette, luy «

» dit-il, en luy en monſtrant une d'argent, & faites-en
» de l'argent pour le donner aux pauvres : Car cela eſt
» plus à eux qu'à moy.

Il conſerva toûjours depuis ce meſme eſprit de charité & de compaſſion pour les pauvres. On le vit ſouvent dans le voyage qu'il fit à Rome l'année ſainte, à deſſein d'y faire l'heureux changement d'habit qu'il fit depuis à Ognate, deſcendre de cheval, pour y faire monter les pauvres qu'il rencontroit. Il les ſuivoit enſuite à pied avec reſpect, durant trois ou quatre lieuës de chemin, & eſtant arrivé à l'hoſtellerie, il les ſervoit à table, comme s'il euſt ſervi la perſonne meſme du Sauveur, avec plus d'humilité qu'il n'euſt pû luy-meſme eſtre ſervi de ſes propres domeſtiques ; il les régaloit le plus manifiquement qu'il pouvoit, il leur choiſiſſoit le meilleur lict, & il ne les renvoyoit enfin qu'aprés leur avoir fait quelque aumône conſiderable.

Depuis meſme qu'il ſe fut entierement dépouillé de tout ſon bien, & qu'il eut embraſſé parfaitement cette pauvreté rigoureuſe qu'il tâchoit de diminuer dans tous les autres ; il trouvoit en quelque ſorte toûjours moyen d'eſtre encore riche pour les pauvres. Il retranchoit, pour leur donner, quelque choſe de ſes repas, quelque frugal que fuſt ſon ordinaire ; il ramaſſoit les reſtes de la table des maiſons où il demeuroit pour les leur conſerver ; il ordonnoit dans les Colleges de ſa Compagnie, les plus mal-fondez & les plus incommodez, qu'on y fiſt liberalement l'aumône, eſtant perſuadé que c'eſtoit le moyen le plus cer-

tain de mettre ces meſmes maiſons plus à leur aiſe, & d'y porter l'abondance. Il ſe faiſoit tres-ſouvent mendiant, pour ſecourir ceux que leur honte empeſchoit de l'eſtre, quoy qu'ils en euſſent la miſere; il excitoit la charité de tous ceux qui pouvoient les ſecourir, & il ſe trouvoit que s'eſtant parfaitement fait pauvre, & ne poſſedant rien en ce monde, il ne laiſſoit pas d'eſtre toûjours, par tout où il alloit, le Pere des Pauvres; comme s'il euſt acquis des richeſſes inépuiſables pour les ſecourir, en renonçant pour l'amour de Dieu à celles de ſa maiſon.

Ses habits eſtant d'ordinaire fort uſez & fort déchirez, ſes proches & ſes amis ne manquoient pas de luy en envoyer ſouvent de neufs, & il les recevoit volontiers, pour les donner encore plus volontiers au premier pauvre qui en avoit beſoin. Ses Superieurs qui avoient mis des bornes à ſes mortifications, n'en pûrent mettre à ſes aumônes, & il le ſupplia, par ce ſentiment de tendreſſe qu'il avoit pour les membres de Jeſus-Chriſt, de ne luy point donner un Superieur pour le regler dans les ſecours qu'il leur rendoit, comme ils luy en avoient donné un pour regler ſes auſteritez. Ainſi dans ſes voyages, l'argent qu'on luy donnoit pour pourvoir à ſa ſubſiſtance durant le chemin, ne luy duroit qu'autant qu'il manquoit d'occaſions de l'employer en aumônes: les premiers pauvres qu'il rencontroit en profitoient; & ſa patience, ſon humilité & ſa confiance en Dieu eſtoit tout ſon treſor, pour pourvoir durant le reſte du voyage à ſes propres neceſſitez.

Il alloit loger aux Hoſpitaux, comme un pauvre, & l'on peut dire que s'il en recevoit au beſoin les ſecours qui luy eſtoient neceſſaires, il les leur rendoit bien, par le ſoin qu'il avoit de leur procurer des aumônes conſiderables, auprés des perſonnes de qualité de ſes proches & de ſes amis. Il eſtoit avec le ſaint Preſtre Maiſtre Jean Avila un des plus grands protecteurs des pieux eſtabliſſemens qui furent faits de ſon temps en diverſes Villes d'Eſpagne, pour y recevoir les pauvres malades, & qui furent commencez à Grenade, par le bien-heureux Jean de Dieu. Antoine Martin, Compagnon de ce ſaint homme, & qui eſtoit comme luy, un grand ſerviteur de Dieu, avoit ordinairement recours à ſon credit, à la Cour d'Eſpagne, pour l'eſtabliſſement de l'Hoſpital de Madrid, où l'on voyoit noſtre Saint tous les Vendredis & les Samedis durant le temps qu'il demeura en cette ville, aller de lict en lict pour conſoler les malades, les ſervir & leur porter le morceau à la bouche, leur laver les pieds, nettoyer & penſer leurs playes, & leur rendre tous les ſervices les plus humbles, & qui repugnent le plus à la ſenſualité.

XC. Effets merveilleux de ſa charité pour les pauvres.

Il luy arrivoit quelquefois en ce lieu à peu prés la meſme choſe qui arriva à ſaint Pierre, qui donnoit la ſanté aux pauvres malades, ne pouvant leur donner l'aumône qu'ils luy demandoient, & l'on en a rapporté dans le procez de ſa Canoniſation des exemples appuyez ſur des témoignages authentiques & indubitables. On y lit entre autres la gueriſon d'une femme, qui avoit depuis trois mois un ſi grand mal de jambe

Marie de Baraſa.

jambe, que les Chirurgiens & les Medecins desespe-rant de la guerir, & apprehendans la gangrene, a-voient pris heure au lendemain pour la luy couper. Le Saint passoit prés de son lit, lorsque ces gens qui venoient de resoudre une si dangereuse operation ne faisoient que d'en partir. La pauvre femme, ou par une inspiration particuliere du Ciel, ou par la con-noissance qu'elle avoit de l'efficace des prieres du ser-viteur de Dieu, luy representa sa misere avec beau-coup de douleur, & le pria de la secourir. Sa confian-ce ne fut pas vaine; le Saint fut vivement touché de son affliction, il demanda à Dieu sa guerison avec ar-deur, & approchant en mesme temps sa main du mal, pour y donner sa benediction, il dit à la malade; Ce ne sera rien, ma sœur, Dieu vous guerira. En effet, un os carié qui estoit la cause de tout le mal, estant en mesme temps sorti de cette jambe, cette pauvre fem-me se trouva sans douleur & sans mal, & les Chirur-giens étonnez de cette merveille, ne penserent plus à essayer leurs remedes sur sa jambe, qui se trouva ainsi guerie subitement par un remede plus infaillible, qui estoit la foy & la charité du Pere François. Ils fu-rent les premiers à publier cette merveille, & le Saint ne put éviter, en se retirant & en se cachant, l'éclat que fit un miracle si visible.

Mais la charité qu'il avoit pour les pauvres, éclata encore aprés qu'il fut General de sa Compagnie, & sembla croître à mesure qu'il estoit plus élevé. Tout ce qu'il fit dans les temps de la famine, & de la ma-ladie contagieuse, comme nous l'avons rapporté ail-

leurs, ſuffiroit pour le faire voir: mais on le connut encore mieux, lorſque la pluſpart des Villes d'Eſpagne & d'Italie, eſtant affligées d'une peſte tres-longue & tres violente, il les aſſiſta toutes, leur envoyant des Peres de ſa Compagnie qu'il euſt fort deſiré pouvoir luy meſme accompagner dans ces occaſions, pour eſtre comme eux, de ces heureuſes victimes de la charité, qu'on mettoit dans l'ancienne Egliſe au nombre des Martyrs.

XCI. Sa charité pour les malades de ſa Compagnie.

Si le Saint avoit tant de tendreſſe & de charité pour tous les pauvres & pour tous les malades, il en avoit principalement pour ceux de ſa Compagnie, qu'il regardoit plus particulierement comme ſes freres & ſes enfans, ſelon l'eſprit, & comme les membres de Jeſus-Chriſt, qui les avoit ſoûmis à ſa conduite & à qui il devoit en rendre compte. Il pouvoit, comme ſaint Ignace, remercier Dieu de ce qu'il luy avoit appris par un grand nombre de maladies & d'infirmitez de toutes ſortes, à avoir compaſſion de ceux qui en ſouffroient de pareilles, & à les ſoûlager de tout ſon poſſible. Mais il avoit encore mieux appris cette leçon de charité de Jeſus-Chriſt meſme, qui a voulu eſtre l'homme de douleurs, & ſe charger de » celles de tout le monde. Il diſoit ſouvent, qu'un bon » Superieur doit pouvoir dire, avec verité, comme ſaint » Paul, que perſonne n'eſt infirme & malade, qu'il ne » le ſoit avec luy, par le reſſentiment qu'il a des incom» moditez & des ſouffrances de ſes freres. Il eſtoit, ſuivant cette maxime, ſans ceſſe, à toutes les heures de la nuit & du jour, au chevet des malades; il pourvoyoit

à tous leurs besoins avec une espece de profusion; rien ne luy paroissoit trop précieux ni trop cher, quand il s'agissoit de secourir un serviteur de Jesus-Christ, qui s'estoit fait pauvre pour son amour. On le voyoit s'affliger & gemir avec eux, & il sembloit presque que ce fust luy qui fust le plus malade de la maladie qui les faisoit souffrir.

Il demandoit continuellement leur guerison à Dieu; & la bonté Divine touchée de sa charité fit souvent en de pareilles occasions des miracles en sa faveur, comme on le voit par les procés verbaux de sa Beatification & de sa Canonisation, & par les dépositions de ces mesmes Religieux qui ont esté gueris par ses prieres, & de plusieurs autres qui en avoient esté témoins. XCII. Effets merveilleux de sa charité pour les malades de sa Compagnie.

Ce fut de cette façon qu'un homme Apostolique dont nous avons déja parlé, se trouvant arresté au lict, par une grande maladie, dans le temps qu'il devoit partir pour une Mission importante, où le Saint l'envoyoit, éprouva l'efficace de ses prieres. Je suis prest, « mon Pere, luy dit-il, en le voyant approcher de son « lit, de partir tout-à-l'heure, si vous me le commandez. « Le Saint voyant sa confiance en Dieu, & n'en sentant pas une moindre au dedans de luy mesme, luy dit, Levez-vous à la bonne heure, & partez au nom « de nostre Seigneur. Il sembloit que ce fust Dieu qui donnast cet ordre par sa bouche: Le zélé Missionnaire se trouva en un instant guéri & en estat d'entreprendre de grands voyages. Le P. Christophle Rodriguez.

Il obtint la mesme grace pour un autre grand servi- Le P. Jean Suarez.

teur de Dieu qu'il vouloit envoyer promptement à Seville, pour s'oppoſer aux hereſies qui commençoient de s'y répandre, & qui rendoient la preſence des Peres qu'il y envoya, ſi neceſſaire, comme nous l'avons dit au ſecond Livre de cette hiſtoire.

Le P. Ferdinand Solier.

Pluſieurs perſonnes ont oüi ſouvent raconter avec admiration, à un autre Pere de la Compagnie de Jeſus, dont la vertu a eſté fort eſtimée dans ſon Ordre, que le Pere François l'eſtant allé voir dans le temps qu'il eſtoit malade d'une groſſe fiévre-tierce, dont les accés augmentoient, il l'avoit gueri d'une maniere fort extraordinaire. Le Saint luy ayant demandé en entrant dans ſa chambre, comment il ſe portoit? » Comme un homme répondit, le malade, qui attend » bien-toſt un grand accés, puiſque Dieu le veut ainſi » pour mes pechez. Pourquoy l'attendez vous? repartit » le Saint en ſoûriant: Mon Pere, reprit le malade avec » confiance, défendez luy de venir, & je ne l'attendray » plus. Eh bien! dit le Saint, au nom de Dieu, fiévre, ne » reviens plus tourmenter ce bon ſerviteur de Jeſus-Chriſt. L'homme de Dieu commandoit, & Dieu meſme executoit cependant en quelque façon l'ordre de ſon ſerviteur. Non ſeulement l'accés ne vint point; mais le malade ſe ſentant gueri, ſe leva ſur le champ, & ne reſſentit meſme plus la foibleſſe que les accés precedens luy avoient laiſſée.

Le P. Denis Vaſquez.

Celuy qui a eſcrit le premier la vie du Pere François, & qui a eſté, comme nous avons dit, durant neuf ans, ſon Confeſſeur & ſon Compagnon perpetuël dans tous ſes voyages, raconte dans cette hiſ-

toire manuſcrite, dont nous avons ſouvent tiré ce que nous rapportons dans celle-cy, qu'il éprouva luy meſme ſon credit auprés de Dieu en cette maniere. Ils furent obligez, en allant enſemble en Portugal, de coucher une nuit à plate terre, à quelques lieuës de Placentia dans un lieu fort humide, & où il y avoit des ſources d'eau froide: ce qui cauſa à ce Pere un ſi grand rheumatiſme ſur les épaules, qu'il aſſeure n'avoir jamais reſſenti de douleurs plus vives ni plus cuiſantes. Le cœur du Saint les reſſentoit comme luy, il pria Dieu avec ardeur pour ſa gueriſon, & voulant enſuite par humilité cacher d'où il attendoit le remede aſſeuré à ce mal, pour ne pas découvrir les graces que Dieu luy faiſoit, il conſeilla au malade de laver l'endroit où il ſouffroit ces douleurs avec cette meſme eau froide qui les luy avoit cauſées. Le malade le fit, & guerit parfaitement au meſme temps qu'il commença à ſuivre le conſeil du Pere François, de la foy duquel il attendoit cét effet, plûtoſt que d'un remede ſi peu propre à le produire.

Il y a pluſieurs autres pareilles gueriſons miraculeuſes, où l'on voit que ce charitable Pere, touché de tout ce que ſes enfans ſouffroient, ſuppleoit par ſes prieres au défaut de la Medecine, quand elle ne pouvoit les ſecourir, & obtenoit de Dieu des remedes plus aſſeurez.

Mais ce n'eſtoit pas ſeulement dans ces maladies extraordinaires, qu'il compatiſſoit de la ſorte à leurs ſouffrances, il le faiſoit encore en toutes leurs peines d'eſprit & de corps, en toutes leurs afflictions & dans XCIII. Sa charité & ſa douceur dans le gouvernement de

sa Compagnie. tous leurs besoins : & c'estoit principalement à leur égard, qu'il pratiquoit ce qu'on luy a souvent ouï-dire des obligations de la charité. Une des maximes qu'il avoit le plus ordinairement à la bouche & le plus avant dans le cœur, estoit, qu'un vray serviteur de
» Dieu ne doit pas seulement avoir une teste, deux
» yeux, & deux mains; mais qu'il doit croire, que la
» teste, les yeux, les bras, & les membres de tous les
» autres sont ses propres membres; & qu'il faut ensuite,
» que dans cette pensée, il ne fasse point de difference
» de leurs maux, à ceux qu'il souffre luy-mesme, mais
» que plûtost il les secoure avec encore plus de soin
» & plus de tendresse qu'il ne feroit les siens pro-
» pres. Ainsi, bien-loin de restreindre son genie, de resserrer son humeur, & de prendre une seule maniere de vertu & un seul air de vivre, depuis qu'il fut Superieur, ce fut alors que se faisant tout à tous, comme saint Paul, il prit un caractere encore plus doux qu'il ne l'avoit eu, un esprit plus pliable, un cœur plus tendre & plus sensible. Ce cœur ainsi amolli par la grace du seul maistre des cœurs, prenoit toutes sortes de formes, entroit & penetroit jusques dans tous les autres cœurs; son humeur s'accommodoit à toutes les autres humeurs, & son esprit s'ajustant de tout son possible à celuy de ses inferieurs, comme autrefois le Prophete Elie à l'enfant de la veuve, il leur donnoit en quelque sorte à tous la vie & la respiration.

Cette charité luy attiroit de telle maniere la confiance de tout le monde, qu'il n'y avoit personne qui

ne luy ouvrist son cœur, qui ne luy declarast toutes ses pensées, qui ne luy exposast toutes ses foiblesses & tous les besoins de son ame. Le Saint écoutoit tout avec une bonté paternelle, il réjoüissoit d'abord & encourageoit tout le monde par sa seule presence, il ne luy échappoit jamais aucune marque, ou de mépris, ou d'aversion pour qui que ce fust, quelques défauts qu'il y remarquast ; parce qu'il luy sembloit en voir dans luy-mesme de beaucoup plus considerables.

Bien-loin que cette bonté & cette indulgence portast les autres au relaschement, jamais il ne leur donnoit plus d'horreur de leurs fautes qu'en les excusant; & c'estoit une de ses manieres les plus ordinaires de les en éloigner & de les en reprendre, que de témoigner une grande estime pour leur merite & une confiance particuliere en leur vertu. Ses plus rudes reprimendes, s'il luy arrivoit de leur en faire, pour les fautes legeres & ordinaires, estoient presque toûjours de cette sorte. Dieu nous rende saints par sa grace, «
mon cher frere : comment avez vous fait cela ? Com- «
ment cette parole-à-telle pû vous échapper ? «

Si pourtant il les voyoit dans quelque attachement à un defaut plus considerable, & s'il jugeoit necessaire de le leur faire connoistre, & de leur dire ouvertement le besoin qu'ils avoient de s'en corriger, & d'en faire penitence ; il le faisoit avec tant de bonté & tant de témoignages d'une affection cordiale, qu'il n'y avoit personne dont il n'obtinst aisément en ces occasions tout ce qu'il desiroit. Je

» reconnois bien, leur disoit il, que c'est pour la puni-
» tion de mes fautes, que Dieu a permis que vous soyez
» tombé dans celle-là : en estant aussi coupable que je
» suis, il est bien juste que j'en porte la peine avec
» vous ; Partageons la penitence, voicy celle que je fe-
» rai de mon costé pour appaiser la justice de Dieu,
» voyez ce que vous voudrez faire du vostre. Il leur disoit, en mesme-temps, les prieres & les austeritez qu'il s'imposoit pour eux, & ne manquoit pas ensuite d'en faire encore plus qu'il ne leur en avoit promis. Quand celuy qui avoit fait la faute l'avoit ainsi expiée avec luy, il imitoit la bonté de Dieu en la pardonnant ; il en perdoit entierement le souvenir ; & le penitent qui estoit revenu à son devoir de bonne foy, estoit asseuré d'estre à l'heure-mesme, aussi avant dans son cœur, & d'avoir autant de part à son estime, que s'il n'eust jamais manqué.

Il avoit accoûtumé de dire, que l'application des
» Superieurs des Communautez bien reglées, devoit
» estre, plustot à trouver des moyens d'aider & de soû-
» lager leurs inferieurs, qu'à en rechercher d'extraor-
» dinaires pour les mortifier ; Que la vie Religieuse es-
» toit d'elle-mesme une source assez feconde de croix
» & de mortifications, qui seroient insupportables à la
» nature, si Dieu par sa grace, & le Superieur par sa
» charité n'en diminuoient la pesanteur ; & qu'il faloit,
» lorsque les Superieurs jugeoient à propos, d'éprou-
» ver & de mortifier leurs inferieurs, qu'ils ressentissent
» les premiers la peine qu'ils leur faisoient, & qu'il
» parust à la maniere charitable & honneste, dont ils s'y
prenoient,

prenoient, qu'ils n'usoient de cette rigueur que par «
un veritable desir de les avancer dans le chemin de «
la vertu. «

Quand il vouloit disposer de ceux à qui il avoit droit de commander, il le faisoit comme s'il eust voulu faire leur volonté, plûtost que de les obliger à suivre la sienne. Pensez-vous, leur disoit-il, avoir as- «
sez de forces pour cét employ? Vous semble-t-il pou- «
voir entreprendre ce voyage? Il y a fort à souffrir dans «
cette Mission, ne seroit-ce point une occupation di- «
gne de vostre courage? La charité de Jesus-Christ, «
l'amour de la Croix ne vous inspirent-ils point de de- «
sirer cét exercice penible & humiliant? J'avois eu la «
pensée de vous donner soin de cette affaire; mais j'ay «
voulu, avant que de rien resoudre, que vous m'en di- «
siez vostre sentiment devant Dieu. C'estoit-là ses manieres de commander, qui estoient d'autant-plus efficaces, & qui avoient d'autant-plus de pouvoir sur les esprits, qu'elles paroissoient moins imperieuses & moins absoluës: & il n'y avoit personne à qui il ne donnast par là du courage & de grands desirs de suivre parfaitement, pour l'amour de Jesus-Christ, une conduite si aimable.

Cette charité & cette douceur de nostre Saint estoit égale envers tous ses inferieurs, & il fut toûjours infiniment éloigné de la vaine affectation de ces Superieurs, qui veulent, comme ceux qui gouvernent dans le monde, se faire des creatures par une faveur, qu'on voit d'ordinaire devenir funeste à ceux qui l'ont recherchée & qui ont esté bien-aises de se voir traiter avec plus

de diſtinction qu'ils ne le meritoient : ſoit que Dieu veüille punir par là, ceux qui mêlent des conſiderations humaines au gouvernement ſpirituël des ames, & montrer la difference qu'il y a de ſa faveur à celle des hommes ; ſoit que ces perſonnes privilegiées s'accoûtumant ainſi à ſe rechercher elles-meſmes dans la Religion, commencent à en haïr le joug, quand elles ne s'y ſentent plus traitées avec la meſme delicateſſe, & la meſme fauſſe tendreſſe qu'on avoit euë pour elles.

Noſtre ſaint Superieur imitoit en toutes choſes, & à l'égard de tous ceux dont il avoit la conduite, le bon Paſteur qui luy avoit confié ſon troupeau, pour luy en rendre un compte fidéle. Il avoit étudié pour cela dans l'Evangile, avec un ſoin admirable, toutes les qualitez du bon Paſteur ; il en avoit remarqué juſqu'à vingt-quatre, pour les demander à Dieu à toutes les heures du jour ; & il le prioit ſans ceſſe de luy faire part, ſur tout de la douceur & de la bonté de ſon cœur pour ſes cheres oüailles, comme il luy avoit fait part de ſon autorité.

XCIV. Il recommande l'eſprit de douceur & de charité aux Superieurs de ſon Ordre.

Il recommandoit plus que toute autre choſe cette meſme douceur aux Superieurs, & il leur diſoit ſouvent, qu'ils devoiét bien conſiderer, que Dieu les avoit » élevez au-deſſus des autres, non pas pour eſtre des » maîtres imperieux, mais pour eſtre de ces Peres chari» tables, qui rendent beaucoup plus de ſervices à leurs » enfans qu'ils n'en attendent d'eux, & dont l'autorité » & la gravité n'a rien de fâcheux ; parce qu'ils ont en» core plus de facilité & de condeſcendance, & qu'ils

ſçavent moins ſe faire craindre que ſe faire aimer pour «
l'amour de Jeſus-Chriſt dont ils tiennent la place. «

Il ne paroiſſoit preſque jamais ſevere, que pour punir ceux qui uſoient d'une ſeverité exceſſive, & qui ſembloient manquer de charité & de tendreſſe pour leurs inferieurs. Il en oſta un de Charge dans le premier College de ſa Compagnie, parce qu'il commandoit avec trop de hauteur, & qu'il puniſſoit les moindres fautes avec excés, & avec un zéle trop emporté. Il donna à quelques autres des Conſeillers, ſans l'avis deſquels ils ne pourroient diſpoſer de rien, ſur ce qui regardoit la conduite de leurs inferieurs. Il en manda une fois un d'une Province éloignée, luy faiſant faire un long voyage exprés, pour luy faire une forte reprimende, ſur celles que ce Superieur avoit coûtume de faire avec trop de vehemence à ceux qui luy eſtoient ſoûmis. A-peine ce Pere fut-il arrivé prés de luy, qu'il luy dit avec un ton de voix ferme, & une ſeverité qui luy eſtoit extraordinaire, tout ce qui pouvoit luy donner de la confuſion de la ſienne; & enfin, aprés luy avoir long-temps parlé de la ſorte, il luy
dit, qu'il pouvoit partir ſur l'heure pour s'en retour- «
ner, & qu'il ne l'avoit mandé uniquement que pour «
luy donner ces avis. Le voyant fort conſterné de tout ce qu'il venoit de luy dire, il le renvoya avec ces paroles. Si je vous parois fort rude dans ce traitement «
que je viens de vous faire, & ſi vous avez un peu de «
peine à le digerer, profitez-en, mon Pere, & jugez de «
celle que vous faites à vos inferieurs, en les traitant «
toûjours de la meſme maniere que je viens de vous «

» traiter durant le peu de temps que vous avez esté
» icy. Ce fut une chose merveilleuse de voir le changement que fit cette douce severité dans le cœur de ce Superieur, qui fut depuis toute sa vie dans les Charges de son Ordre, un exemple de bonté, de douceur, & de charité.

XCV. Sa charité est accompagnée d'une prudence admirable.

Saint François de Borgia ayant le cœur aussi épuré par la charité, & aussi exempt de passions que nous l'avons dit, ne pouvoit aussi manquer d'avoir l'esprit fort éclairé, & de posseder ce don admirable de prudence, que Dieu donne d'ordinaire à ses Saints, qui ont pris soin de se défaire de toute la fausse sagesse du siecle, pour faire place aux lumieres de sa grace, & à la sagesse de l'Evangile. La sienne estoit si merveilleuse, & elle a éclaté de telle sorte dans toute sa vie, comme nous l'avons veu, qu'il seroit presque inutile d'en apporter icy de nouvelles preuves. L'estime qn'en fit saint Ignace, qui eust eu scrupule de luy rien conseiller, & de rompre aucune des mesures que luy faisoit prendre sa prudence, sur ce qui regardoit le gouvernement de sa Compagnie en Espagne; la confiance avec laquelle le Pape Pie V. luy communiquoit tous ses desseins pour avoir & pour suivre ses avis; celle que la vertuëuse Princesse de Portugal prit toûjours en luy, avec tant de succés, pour l'heureuse administration des Royaumes d'Espagne; & l'ordre qu'il receut de Charles V. aprés sa retraite, de luy faire un memoire de toutes les choses qu'il jugeoit importantes pour le bien des Estats, que ce Prince venoit de quitter, sont des témoignages plus illustres

de la ſageſſe admirable de ce Saint, que tout ce que nous pourrions en rechercher dans les autres actions de ſa vie.

Si Philippe ſecond n'en euſt paru auſſi perſuadé que l'Empereur ſon pere, ceux qui aſpiroient à la faveur de ce Prince & au Miniſtere, lorſqu'il vint prendre poſſeſſion de ſes Eſtats d'Eſpagne, euſſent pris moins de ſoin de le luy rendre odieux par leurs calomnies, dont Dieu tira, dans la ſuite, ſa gloire & celle de ſon ſerviteur. Mais, aprés tout, ce ſage Monarque, dont la prudence a eſté ſi admirée & ſi vantée, ne put entierement ſe paſſer de celle d'un ſujet ſi éclairé. Il luy écrivoit ſouvent, depuis qu'il fut à Rome, pour avoir ſes ſentimens ſur les affaires de l'Eſtat & de la Religion : il s'imaginoit prendre conſeil de Dieu meſme, en le prenant d'un homme qui luy eſtoit ſi parfaitement uni ; & l'on voyoit aſſez l'eſtime qu'il faiſoit de ſes avis, par la déférence qu'il y avoit, dont nous pourrions rapporter pluſieurs marques trés-particulieres : une ſeule pourra faire juger des autres.

Ce Prince eſtoit en-peine de choiſir un Preſident de Caſtille parmi quantité d'excellens ſujets qu'il avoit dans ſa Cour. Il en eſcrivit au P. François, & luy manda en general, qu'il vouloit que ce fuſt luy, qui « avoit tant de connoiſſance de ſa Cour, & qui ſçavoit « ſi bien juger du merite, qui le déterminaſt en cette « rencontre. Le Saint luy répondit, que ſi ſa Majeſté « vouloit mettre en cette place un homme d'épée, il « ne voyoit perſonne qui y fuſt plus propre que le « Marquis de Mondejar ; que s'il y avoit deſtiné un «

» homme de robbe, le Licencié Dom Figueroa de
» Maldonat eſtoit celuy qu'il luy faloit; & qu'enfin, ſi
» ſon deſſein eſtoit de remplir cette charge d'un Prelat,
» il ne jugeoit pas qu'aucun autre s'en puſt mieux ac-
» quiter que le Cardinal d'Eſpinoze. Le Roy fut ſi ſatis-
fait de cette réponſe, que pour ne pas manquer à ſui-
vre exactement le ſentiment du Saint, il fit tous ces
trois hommes, qu'il luy avoit nommez, Preſidens de
Caſtille l'un aprés l'autre, & ſe loüa toute ſa vie d'un
ſi heureux choix.

XCVI. Sa prudence dans le gouvernement de ſa Cõpagnie.

Mais on peut dire que les plus grandes preuves que nous puiſſions donner de la prudence du Saint, ſont celles qu'il en donna luy-meſme dans le gouvernement de ſa Compagnie, dont de grands perſonnages de ſon temps ont dit à ſon égard, ce que ſaint Paul dit de l'Egliſe de Corinthe, à l'égard d'Apollo, qu'un autre l'avoit fondée, mais qu'il l'avoit arroſée & cultivée, & que Dieu joignant à ſes ſoins prudens, les benedictions de ſa grace, l'avoit cependant acreuë & perfectionnée. On l'a veu dans toute cette hiſtoire, & l'on le verra encore mieux en marquant icy ce qu'il a contribué à l'achevement du deſſein de ſaint Ignace, pour donner à cet Ordre toute ſa forme, pour y mettre la diſtinction des differentes parties dont il eſt compoſé, pour conſerver l'harmonie & l'union dans cette diverſité d'employs qui s'y voit: & pour y faire regner la charité qui les anime tous, & qui eſt le lien de la perfection.

XCVII. Sa prudence dans le

C'eſt-luy qui a le premier établi des maiſons ſéparées pour les Novices, où l'on a coûtume de les é-

prouver durant deux ans, dans toutes ſortes d'exercices de charité & d'humilité, & de les préparer par là à d'autres plus grands travaux, dont la vie d'un Jeſuite doit eſtre une ſuite continuëlle. Il faiſoit dépendre le bon-heur & la conſervation de cet Ordre de ces ſaintes retraites, & du choix & de la bonne éducation de ceux qui y eſtoient receus. Auſſi les aimoit-il ſi tendrement, qu'il avoit accoûtumé de dire, que ſi l'on trouvoit dans le cœur de chaque homme, « aprés ſa mort, ce qu'il avoit le plus cheri durant ſa « vie, il faudroit qu'on trouvaſt dans le ſien une de ces « ſortes de maiſons. «

choix des Novices de ſa Compagnie.

Il y recevoit volontiers des perſonnes conſiderables par leur érudition & par leur naiſſance; mais il y jugeoit ces avantages beaucoup moins importans qu'une pieté ſolide, & une humilité profonde. Il tenoit, auſſi-bien que ſaint Ignace, que comme il eſ- « toit avantageux à ſon Ordre d'y avoir beaucoup de « perſonnes doüées de ces qualitez éclatantes aux yeux « des hommes, il ne luy pouvoit auſſi arriver rien de « plus pernicieux, que d'en avoir qui joigniſſent à ces « meſmes qualitez le faſte & le peu de vertu dont elles « ſont d'ordinaire accompagnées dans les perſonnes du « monde. Il écrivit, dans ce ſentiment, eſtant General de ſon Ordre, à tous les Superieurs de ſa Compagnie, que ſi jamais elle venoit à ſe relaſcher ou à ſe perdre, « ce ſeroit lorſqu'on commenceroit à n'avoir égard qu'à « une vaine ſuffiſance des ſujets qui ſe preſenteroient « pour y entrer, ou à la nobleſſe de leur nom & à l'o- « pulence de leur famille; qu'elle ſe rempliroit alors, ſi «

» jamais ce malheur arrivoit, de personnes de qualité & » de gens doctes ; mais qu'elle manqueroit de saints » personnages, & d'ouvriers capables de travailler uti- » lement à la vigne du Seigneur : parce que ces hommes » illustres croiroient avoir droit d'estre distinguez dans » la maison de Dieu, & y apporteroient avec la vanité de » leur condition, le relaschement, l'ambition, la dis- » corde, & la desobeïssance.

Nostre Saint y regardoit de si prés, & craignoit si fort de s'y méprendre, que dans le grand nombre d'hommes d'une haute naissance, ou celebres par leur doctrine, qu'il receut dans sa Compagnie, il n'y en eut presque aucun qui ne devinst encore plus illustre par sa modestie & par son zéle ; ce mesme bon-heur a continué dans cét Ordre, & il y a tout sujet d'esperer qu'il y continuëra avec la grace de Dieu, tant qu'on s'y attachera comme on a tâché de faire jusqu'à maintenant aux sages maximes, que ce grand homme y a laissées, pour bien faire ce choix si important.

Si aprés toutes les précautions qu'il avoit prises avant que de les recevoir, il en trouvoit, dans le temps destiné pour les éprouver, qui conservassent encore quelque reste de cette enflure de cœur que donnent ces sortes d'avantages, & qui parussent par leur conduite en faire plus d'estat que des dons spirituëls, & que des vertus humbles de la Croix du Sauveur, il n'y avoit aucune consideration qui pust l'obliger à les retenir, & il croyoit que c'estoit un fardeau dangereux, dont le corps de sa Compagnie ne pouvoit estre trop tost déchargé.

Mais

Mais autant qu'il estoit ferme en ces occasions, autant avoit-il de prudence pour connoistre quand les foiblesses de ces sortes de personnes n'estoient pas sans remede, & de charité pour les supporter, jusqu'à ce que le temps les eust gueries. Ainsi un jeune Seigneur estant fortement inspiré & pressé par la grace du Sauveur de se donner à luy & de le servir parmi les Jesuites, & n'en estant empesché que parce qu'il ne pouvoit se passer d'un valet de chambre, pour l'aider à s'habiller & à se deshabiller, le Saint luy promit de luy donner un Religieux, pour luy rendre ces sortes de services. Il le fit comme il le luy avoit promis : mais ce jeune homme eut bien-tost aprés tant de honte du vain obstacle qui s'estoit opposé à son bon-heur, que bien-loin de continuer à se laisser servir en son particulier, il vouloit servir tous les autres en public, & faisoit gloire de leur rendre toutes sortes d'offices les plus humbles & les plus bas, avec une ferveur qui dura toute sa vie.

Un autre ne refusant d'obeïr à la voix de Dieu, que parce qu'il estoit accoûtumé dés son enfance à changer de linge tous les jours, & la petitesse & la pauvreté des chambres où on logeoit les Novices, faisant horreur à un troisiéme : le Saint qui jugeoit de la bonté de leur cœur par d'autres marques, & qui voyoit assez que l'ennemy de leur salut ne les retenoit au monde, par de si petits attachemens, que parce qu'ils en avoient rompu de plus grands, accorda à l'un du linge blanc tous les jours, & à l'autre une grande chambre, qu'il luy fit bien tapisser. Mais

ils joüirent l'un & l'autre peu de jours d'un avantage, qu'ils n'avoient si ardemment desiré, que parce qu'ils n'avoient pas encore assez goûté les delices d'une sainte pauvreté. Ils eurent bien-tost horreur de leur fausse delicatesse, & demanderent au Saint avec plus d'instance d'estre plus mal vestus & plus mal logez que les autres, qu'ils n'avoient demandé d'en estre distinguez par cette singularité.

XCVIII. Sa prudence dans la conduite des Novices de sa Cõpagnie.

Si le Saint usoit de tant de prudence & de circonspection pour recevoir des Novices dans ces saintes Academies, qu'il avoit fondées dans toutes les Provinces de son Ordre, il la jugeoit encore plus necessaire pour les exercer utilement, durant le temps qu'ils y estoient. Car il avoit pour maxime, qu'il n'arrive presque jamais qu'un Novice lasche & negligent devienne un fervent Religieux, & que par cette raison, le temps de Noviciat est un temps precieux, & un jour de salut qu'il est important de bien ménager pour la perfection de ceux qui se trouvent dans un si heureux engagement. C'est encore dans ce mesme sentiment qu'il disoit, que c'estoit une marque qu'ils avoiẽt peu avancé dans la vertu durant le temps de leur Noviciat, s'ils desiroient d'en sortir bien-tost, & qu'il n'estoit pas possible qu'on eust fort profité des épreuves qui s'y pratiquent, quand on n'en avoit pas compris l'avantage & la necessité.

Ces épreuves, selon luy, devoient estre, suivant l'esprit du saint Fondateur de cét Ordre, également propres à fonder les Novices dans l'humilité & le mépris d'eux-mesmes, & à les disposer aux emplois de

zéle, & de charité, ausquels ils estoient destinez. Ainsi, il ne vouloit point, non plus que saint François Xavier, qu'ils servissent de spectacle sans édifier, ni que pour se mortifier, ils parussent en public d'une maniere extraordinaire, qui surprend le peuple plus qu'elle ne le touche, & l'occupe tellement à ce que de pareilles actions ont de ridicule, qu'il ne peut plus luy rester d'attention pour considerer le motif qui les a fait faire & pour en profiter.

Novarum epistol. l. 4. ep. 4.

S'il leur permettoit quelquefois de porter la besace & d'aller demander l'aumône de porte en porte, c'estoit afin de pourvoir aux besoins pressans des pauvres. S'ils alloient par la ruë & à la campagne la clochette à la main, c'estoit pour instruire les peuples, & les enfans des veritez necessaires au salut. Les pauvres, les prisonniers, toutes les personnes du monde les plus ignorantes & les plus affligées, recevoient du soulagement, de l'instruction, & de la consolation par les mortifications des Novices du Pere François ; & cette maniere de les humilier & de les éprouver, estoit d'autant plus efficace pour leur propre perfection, qu'elle estoit utile à un plus grand nombre de personnes. Ils avoient ordinairement en ces occasions, leur Directeur à leur teste ; le Saint ayant eu toûjours pour premiere maxime de prudence, lorsqu'il s'agissoit de porter les autres à la vertu, qu'il faloit en montrer la pratique par son exemple.

Il vouloit encore qu'il n'y eust pas moins de solidité dans leurs devotions que dans leurs mortifica-

tions. Quelque jeunes & quelque enfans qu'ils fussent encore, il ne les traitoit jamais en enfans; il les accoûtumoit d'abord à ce qui doit estre la nourriture des forts aussi-bien que des foibles; & il ne les formoit à la pieté que par les plus hautes maximes, qui ont le plus d'étenduë, & qui sont le plus solidement établies sur les veritez de la foy. Il remarquoit & il étudioit les voyes de Dieu dans chacun, & observant soigneusement où le saint Esprit les portoit, il se gardoit bien de resister à l'attrait de la grace; mais il laissoit faire à un plus grand maistre que luy, quand il avoit reconnu que c'estoit luy qui avoit entrepris de les former, & de leur dresser luy-mesme le plan de la perfection à laquelle il les appelloit. C'est pourquoy il ne les engageoit point dans un grand nombre de pratiques particulieres; il laissoit à chacun le choix de celles qu'il suggeroit en general; & ayant autant de regles & autant de conduites differentes qu'il rencontroit de dispositions diverses dans les esprits qu'il avoit à gouverner, sa seule regle universelle pour leur direction, estoit de n'en avoir aucune déterminée, mais de les prendre toutes, suivant les besoins de ceux dont Dieu luy avoit donné la conduite.

Cela n'empeschoit pas qu'il ne leur recherchast avec soin tout ce qui pouvoit en general les aider & leur servir à se déterminer à quelque chose, & à donner quelque forme, & quelque regle certaine à leur conduite particuliere. Il leur avoit fait à ce dessein un fort beau recuëil de pieux sentimens & de saintes reflexions toutes tirées de l'Ecriture, pour toutes les

occupations differentes, qui partagent chaque jour les heures de ceux qui ſont dans les maiſons de Noviciat; afin qu'en ayant l'eſprit & le cœur remplis, ils ne fiſſent toutes leurs actions que par des principes ſolides, & par les maximes de l'Evangile, & que s'eſtant ainſi accoûtumez dés-le commencement de leur converſion à agir avec des veuës ſi ſaintes, tout le reſte de leur vie fuſt animé de ce meſme eſprit.

Noſtre ſaint General regloit avec la meſme prudence les Colleges de ſa Compagnie, qui peuvent encore eſtre conſiderez comme ſon ouvrage, puiſque ce fut luy qui fonda les premiers qui ont eſté établis, auſſi-bien que les premieres maiſons de Novitiat. Il eſt aiſé de voir dans pluſieurs endroits de ſa vie avec quel ſoin, & quelle induſtrie il fit fleurir les lettres dans toutes ces Academies, & principalement dans ſon College de Gandie, par le moyen des Profeſſeurs François, & élevez dans l'Univerſité de Paris, qu'il y fit venir; dans ceux de Conimbre & de Brague, & dans le College Romain, où il a mis les ſages reglemens qui y ſubſiſtent encore aujourd'huy, & qui ont eſté ſi utiles à tous les ordres de l'Egliſe & de l'Eſtat. IC. Sa prudence dans le réglement des études de ſa Compagnie.

Ce fut encore un effet de ſa prudence, d'eſtablir des Seminaires dans toutes les Provinces de ſa Compagnie, pour en rendre les fruits plus durables, en y formant des Maiſtres de toutes ſortes de ſciences, & des Hommes apoſtoliques, capables de tous les emplois de charité. C'eſtoit là, que continuant les ſoins tendres qu'il avoit eus pour les Religieux de ſon Ordre, qu'on y élevoit aprés leur Novitiat, il les fai-

ſoit eſtudier avec d'autant plus de fruit, qu'il leur donnoit une fin certaine de leurs eſtudes, faute de laquelle ſi peu de perſonnes ſçavent profiter des leurs. Il les leur faiſoit conſiderer comme quelque choſe de conſacré, d'une façon particuliere, à la gloire de Dieu, non ſeulement parce qu'il vouloit qu'elles leur ſerviſſent pour parvenir par elles à une plus grande connoiſſance de Dieu & de ſes divines perfections, mais encore parce qu'il croyoit qu'elles leur eſtoient neceſſaires pour reüſſir dans tous les travaux dont leur Compagnie ſe charge, afin d'agrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Mais il ne leur conſeilloit pas ſeulement, qu'ils euſſent cette veuë en general, il vouloit encore que toutes leurs eſtudes fuſſent animées de cet eſprit; & l'on voit par ſes Lettres, qu'il ne leur recommandoit jamais d'avancer dans les ſciences, qu'il ne leur fiſt en meſme-temps comprendre la neceſſité qu'ils avoient d'avancer encore plus dans la vertu. Il leur dit par » tout, que la doctrine doit ſervir à la pieté, & que la » pieté doit perfectionner la doctrine: Que la vertu » ſans ſcience, n'eſt pas la vertu d'un homme appelé » par Jeſus-Chriſt à ſauver les ames rachetées de ſon » ſang; mais que la ſcience ſans vertu, bien-loin deſtre » une qualité loüable & avantageuſe dans un Religieux, » c'eſt quelque choſe de monſtrueux aux yeux de Dieu » & des hommes: Qu'il n'y a rien dans un eſtat, qui » n'eſt que pour acheminer à la perfection, qui en dé» tourne davantage que ces eſtudes ſeches & ſteriles, » qu'on ne fait que pour ſa propre ſatisfaction & pour

ſa propre gloire, & où l'on ne cherche pas unique- «
ment celle de Dieu. Il faut, leur écrit-il dans une de «
ces Lettres, nous bien perſuader que l'eſtude de la «
vertu & l'eſtude des ſciences doivent eſtre parmi nous «
comme deux ſœurs inſeparables, qui bien-loin de «
s'embaraſſer & de ſe nuire l'une à l'autre, peuvent s'en- «
tr'aider mutuellement en toutes choſes, lorſqu'on «
ſçait les bien accorder. Nous avons, ajoûte-t-il, un «
exemple illuſtre de cette union de deux qualitez, qui «
ne paroiſſent oppoſées qu'à ceux qui ne ſe ſont ja- «
mais appliquez à les joindre enſemble, dans la per- «
ſonne du Pere Jacques Lainez, d'heureuſe memoire; «
qui a excellé dans toutes les vertus, mais qui a princi- «
lement eſté admirable, par ce ſoin conſtant qu'il a eu «
toute ſa vie, de joindre à une grande doctrine une de- «
votion tendre, une humilité profonde, & une arden- «
te charité. «

Ce fut encore un effet de la prudence du Saint dans le bon gouvernement de ſes Colleges, de prendre autant de ſoin qu'il en prit, pour y regler la maniere d'enſeigner, & pour y eſtablir la plus receuë & la plus autoriſée par l'ancien uſage des Univerſitez, & principalement de celle de Paris. Il ne pouvoit y ſouffrir les nouvelles opinions, non ſeulement dans la Theologie, où il eſt plus dangereux de s'ouvrir un chemin particulier, mais auſſi dans les connoiſſances de la Philoſophie ni dans les Lettres humaines; & il fit en cela ſuivre avec ſoin les reglemens que ſaint Ignace avoit faits ſur ce ſujet pour tous les Colleges de ſa Compagnie.

Il jugeoit que cette précaution eſtoit importante en tout temps, mais il la croyoit abſolument neceſſaire en ce temps là, où toutes ſortes de nouveautez devoient eſtre ſuſpectes, & où les Heretiques avoient empoiſonné les ſources les plus pures de l'érudition, & avoient trouvé moyen de répandre, par des méthodes extraordinaires, le venin de leur hereſie, juſques dans toutes les ſciences & dans tous les arts, qui ſemblent y avoir le moins de rapport. De ſorte que comme jamais la curioſité & le deſir d'apprendre beaucoup de choſes, ne fut plus dangereux que dans ce ſiecle là; jamais auſſi il ne fut plus neceſſaire d'y mettre des bornes de la maniere que le fit noſtre Saint.

C. Sa prudence dans les avis qu'il donnoit aux Predicateurs de ſa Compagnie.

Sa prudence éclata encore admirablement dans les avis qu'il donnoit aux Prédicateurs, & dans la conduite qu'il gardoit luy meſme pour préſcher utilement. Il diſoit ſouvent comme un precepte d'éloquence Chreſtienne, qui renferme tous les autres, „ que le Predicateur doit eſtre perſuadé de ce qu'il dit, „ en ſorte que ce ſoit ſon cœur qui parle aux cœurs de „ ſes Auditeurs. C'eſtoit comme il en uſoit toûjours en preſchant, & l'on peut dire, qu'il eſtoit celuy qui profitoit le premier de ſes Sermons.

Quoy qu'un long uſage de la Cour l'euſt accoûtumé à parler toûjours avec beaucoup de politeſſe, & que perſonne ne ſceuſt mieux que luy la pureté & la delicateſſe de ſa langue; il ne tâchoit jamais d'en faire rien paroiſtre: Il n'avoit rien d'affecté dans le diſcours, rien qui ſurpriſt ou qui paruſt trop nouveau

& trop

& trop recherché, ni rien, enfin, qui attachaſt l'eſprit de l'auditeur à l'arrangement, ou au choix de ſes paroles, plutoſt qu'au ſens qu'elles contenoient. Il perſuadoit & touchoit d'autant-plus, qu'il tâchoit moins à plaire ; & une certaine noble negligence qui n'avoit rien de groſſier, bien-loin de diminuër la force de ſon éloquence, ſembloit, au-contraire, contribuër aux victoires qu'elle remportoit ſur les pecheurs les plus endurcis. Tout ſon but eſtoit, de faire connoiſtre & aimer Jeſus-Chriſt crucifié, & de porter tout le monde à l'imiter. Comme on eſtoit aſſeuré qu'il n'avoit point d'autre veuë, & que tout ce qu'il diſoit tendoit à cette fin ; auſſi ne cherchoit-on autre choſe en l'allant entendre, & l'on eſtoit ſi perſuadé que c'eſtoit l'effet ordinaire de ſes ſermons, que c'eſtoit vouloir eſtre converti, que de vouloir y aſſiſter. Son diſcours eſtoit nerveux, & ſe ſoûtenoit par un enchaiſnement de raiſonnemens ſi convaincans & ſi plauſibles, qu'on avoit coûtume de dire, que c'eſtoit une neceſſité de ſe rendre à tout ce qu'il diſoit, à moins que de renoncer à la raiſon. Sa morale eſtoit auſtere ; mais cette auſterité eſtoit temperée d'une charité ſi ardente, & animée d'un amour ſi tendre pour le ſalut de ceux à qui il parloit, que les choſes les plus difficiles & les plus rudes devenoient douces & faciles à ceux qui l'écoutoient. Mais ce qui fortifioit merveilleuſement ſes raiſons & ſes mouvemens, c'eſtoit un certain uſage devot & inſinuant de la ſainte Ecriture, qu'il employoit ſi heureuſement, qu'il ſembloit que ce fuſt le ſaint Eſprit qui parlaſt par ſa bouche,

& qui luy inſpiraſt encore ces meſmes paroles qu'il avoit autrefois inſpirées aux Prophetes & aux Apôtres. Auſſi faut-il avouër que l'Ecriture avoit toûjours eſté ſa plus douce eſtude. Il y trouvoit des lumieres & des ſens que ſon gouſt particulier luy découvroit, & qui ne ſe trouvent dans aucun des Interprétes : De ſorte que tout ce qu'il eſcrivoit & tout ce qu'il diſoit en public, en avoit l'onction, & en eſtoit preſque tout tiſſu, comme le ſont les ouvrages de ſaint Bernard, de Pierre de Blois, & des autres Peres qui ſont les plus capables d'inſpirer la tendreſſe de la devotion. On a remarqué principalement cét air & cet eſprit dans ſes meditations ſur toutes les Evangiles de l'année, qu'un Hiſtorien de ſa vie avoit promis de donner au public, & qu'il aſſeure eſtre le plus achevé de tous ſes Ouvrages. Mais il ne faut pas s'étonner qu'il fiſt un ſi bon uſage de l'Ecriture, la liſant avec autant de ſoin & de préparation qu'il faiſoit. On voit encore parmi ſes œuvres, des Avis qu'il donna à un de ſes amis pour profiter de ces ſaintes lectures ; & l'on peut dire qu'il eſt impoſſible d'apporter plus de reſpect, ni plus de ſages précautions que celles qu'il recommande, afin de les faire utilement. Il avoit une tres-grande paſſion de perſuader à tout le monde, de lire les Livres ſacrez, avec ces ſoins & ces preparations exactes ; & ce fut par ſon ordre que le Pere Emanuel Sâ fit ſes notes ſur toute la Bible, qu'il luy a dediées, pour en faciliter l'intelligence à tout le monde, comme elles ont fait depuis ſi heureuſement.

Le P. Euſebe Nieremberg.

Mais pour mieux voir en particulier la ſageſſe des maximes de noſtre Saint, ſur l'éloquence de la Chaire, il faudroit rapporter icy l'excellent Traitté qu'il en a fait, où l'on voit admirablement l'uſage qu'un Prédicateur doit faire, des dons naturels qui aident à un ſi ſaint employ, & le ſoin qu'il doit avoir de s'attirer du Ciel, par l'oraiſon & par la mortification, les dons ſurnaturels, qui y ſont encore plus neceſſaires que les autres. Comme ces maximes prudentes d'un ſi grand homme, qui a fait tant de fruit par ſes ſermons, peuvent eſtre fort utiles à tous ceux que Dieu appelle à un ſi ſaint Miniſtere, il eſt à propos de marquer ici en peu de mots les principales regles de ce Traité, qui en ſoient comme le precis & l'abregé, & qui en faſſent voir toute l'economie.

Il veut d'abord, que le Prédicateur ſe ſerve toûjours «
d'une preparation generale, qui eſt neceſſaire à tou- «
tes les actions, mais qui l'eſt principalement à la pré- «
dication de l'Evangile. Cette preparation eſt une «
crainte & une défiance tres-grande de ſoy-meſme, «
jointe à une confiance en Dieu encore plus grande, «
& à une ſainte hardieſſe, fondée ſur la grace de ce- «
luy avec l'aide & le ſecours duquel on peut toutes «
choſes. «

Pour venir enſuite à une preparation particuliere, «
il faut, ſelon luy, épurer ſon cœur par l'examen de la «
conſcience, & par la contrition, & ſe bien reconci- «
lier avec Dieu; parce que le peché oſte la veuë ſpiri- «
tuelle & le diſcernement neceſſaire à celuy qui eſt la «
bouche & la voix de Dieu. Le Prédicateur doit avec «

» cette diſpoſition de cœur, lire attentivement l'Evan-
» gile ſur laquelle il veut prêcher, & en penetrer le ſens
» propre & literal; & enſuite lire auſſi l'interpretation
» de quelques Peres ſur cette meſme Evangile, ne pre-
» nant pas toutes leurs paroles abſolument & en gene-
» ral, mais dans l'eſprit & dans les circonſtances de
» temps & d'affaires, qu'ils les ont dites; pour ne pas
» tomber dans le defaut des Heretiques, qui ont ſou-
» vent changé les veritez divines en erreurs groſſieres,
» faute d'uſer d'une ſi ſage précaution. Il eſt utile d'in-
» voquer avec confiance ces meſmes ſaints Peres, dont
» on conſulte les ouvrages, pour obtenir, par leur inter-
» ceſſion, la grace de bien entrer dans leurs ſentimens
» ſur les ſujets qu'on veut traiter.

» Il faut aprés cela, éviter un écueïl trop ordinaire aux
» Prédicateurs qui ſe fient plus à la ſubtilité de leur eſ-
» prit, qu'à la ſage ſimplicité de l'Evangile, & qui font
» un uſage tout profane de l'Ecriture, la forçant d'en-
» trer dans toutes ſortes de ſujets, & s'en ſervant pour
» leurs vaines conceptions, & pour ces alluſions peu
» ſolides, & ces jeux d'imagination plus propres à éga-
» rer l'eſprit qu'à toucher le cœur. Il faut s'attacher aux
» interpretations les plus communément receuës, ex-
» pliquer l'Eſcriture par l'Eſcriture meſme, & les ſaints
» Peres par les ſaints Peres, & ſe ſervir principalement
» de ſaint Auguſtin, de ſaint Hieroſme, de ſaint Gre-
» goire, de ſaint Ambroiſe, de ſaint Chryſoſtome, &
» de la gloſe interlinaire.

» Aprés avoir fait un choix judicieux des ſentimens
» de ces ſaints Docteurs, il faut ſe les rendre propres,

& repaſſer lentement dans ſon eſprit, & tourner en tout ſens dans ſon cœur, par une méditation attentive & affectuëuſe cette doctrine ſacrée, faiſant de ſon ame comme un ſanctuaire de ces precieux reſtes de l'Antiquité, dont Dieu avoit autrefois enrichi ſes ſerviteurs. On doit conſerver encore durant quelque temps ce treſor ; & pour en eſtre un gardien plus digne & plus fidéle, il ſeroit bon d'épurer tout-de-nouveau ſon cœur par la confeſſion.

Ayant ainſi une matiere bien preparée, il faut y attirer le feu du Ciel par une oraiſon ardente ; puis tirer de ſon Evangile en la méditant encore une fois toutes les perfections divines qui y reluiſent, & toutes les vertus dont on y peut trouver des motifs & des exemples. Car il n'y a point de myſtere, ni d'endroit de la vie du Sauveur, qui ne ſoit un fonds inépuiſable de grandeurs divines, & d'exemples de ſainteté, & où l'on ne trouve toûjours quelque choſe de nouveau à admirer & à imiter. C'eſt alors que le Prédicateur doit commencer de prendre tous les ſentimens d'amour & de crainte, qu'il veut inſpirer aux autres. Il faut qu'il tâche d'en penetrer & d'en remplir ſon cœur ; parce que s'il eſt touché il touchera, s'il eſt embraſé il embraſera ſes auditeurs.

Tout ce qu'il aura étudié & médité de la ſorte, avec les lumieres qui luy ſeront venuës d'en-haut, doit luy ſervir d'une matiere, à laquelle il reſte de donner ſa forme, y mettant de l'ordre & de la diſtinction, pour aider ſa memoire & celle de ſes auditeurs ; y joignant une doctrine Eccleſiaſtique, qu'il faut toûjours inſe-

» rer dans sa place naturelle, parce qu'autrement, ni
» elle ne plairoit, ni elle ne toucheroit; & prévoyant
» ensuite ce qui doit dans chaque endroit émouvoir
» davantage, pour le changement des cœurs, & pour la
» reforme de la morale.

» Il est temps alors de marquer distinctement les
» points de son discours, les choses principales, les liai-
» sons, & d'ébaucher mesme les mouvemens. Mais il ne
» faut pas d'ordinaire tout écrire mot-à-mot, ni attacher
» aux paroles l'esprit de Dieu, qui en met souvent d'au-
» tres meilleures en la bouche sur le champ, & inspire
» les mouvemens & les affections les plus capables de
» toucher, & les plus convenables aux dispositions des
» auditeurs, qu'il veut convertir par le moyen de son
» Prédicateur.

» L'affectation de la politesse du langage desseche
» la devotion du Predicateur & de l'auditeur : Mais il
» ne doit pas aussi estre grossier & tout-à-fait negligé,
» ni faire de la peine à l'imagination & à l'oreille des
» assistans, par des expressions rudes & inusitées. Il ne
» faut pas moins de soin, en digerant ainsi son discours,
» pour prévoir ce qu'il faut éviter, que pour préparer ce
» qu'il faut dire, soit pour le sens, soit pour l'expression;
» parce que, quelque touchant, quelque devot, &
» quelque excellent que soit un discours, une seule ex-
» pression ridicule, une conception trop forte & trop
» hardie, une pensée extraordinaire ou mal expliquée
» peut en faire perdre tout le fruit.

» On peut aprés tout cela, repeter son discours & s'e-
» xercer à le dire en son particulier, regler son geste, le

ton de ſa voix & tout le reſte de ſon exterieur, aider ſa «
memoire par differentes marques, pour la rappeler «
à ces ſortes de chiffres, ſi elle venoit à s'egarer. «

Mais la precaution la plus importante qu'on doit «
prendre alors, c'eſt de ſe munir encore des armes de «
l'Oraiſon & de la Penitence, que Jeſus-Chriſt dit eſtre «
neceſſaires pour chaſſer les meſmes demons que le «
Predicateur doit combatre dans ſon diſcours. Il doit «
unir ſa priere à celle que fit le Sauveur, pour ceux «
meſme à qui il ſe prepare de parler, lorſqu'il diſoit à «
ſon Pere : Non-ſeulement je prie pour ceux-cy, mais «
encore pour ceux qui croiront dans la ſuite des ſie- «
cles. Il faut qu'il invoque en ce meſme-temps «
les Anges-Gardiens de ſes Auditeurs, & les Saints «
qui ont excellé dans les vertus qu'il veut perſua- «
der, & qu'il eſpere plus de leurs ſoins & de leur «
protection, que de toute ſon induſtrie & de toute «
ſon eloquence. «

C'eſt une pratique tres-ſainte, & qui ne manque ja- «
mais d'avoir d'heureux effets, que de faire, trois jours «
avant le Sermon, quelque devotion aux trois adora- «
bles Perſonnes de la tres-ſainte Trinité, invoquant «
le Pere pour le prier de fortifier la memoire du Pre- «
dicateur & celle de ſes Auditeurs ; ſuppliant le Fils «
d'éclairer leurs entendemens ; & demandant au ſaint «
Eſprit qu'il échaufe & qu'il excite leur volonté. «

Il eſt encore de la ſageſſe du Predicateur d'épurer «
alors ſa conſcience par la contrition, comme s'il alloit «
mourir, & d'eſtre preſt en effet à mourir pour la dé- «
fenſe des veritez qu'il va preſcher : il doit monter en «

» chaire dans cet esprit, comme saint André & com-
» me Jesus-Christ mesme monterent sur la Croix, où
» ils acheverent leur vie en preschant. Il faut aussi qu'il
» prenne encore alors des sentimens de honte & de
» confusion, se considerant comme un criminel, qui va
» faire amende honorable, & se dédire publiquement,
» pour l'amour de Dieu, de ce qu'il a dit contre sa
» gloire, & contre son service.

Aprés s'estre preparé de la sorte, il faut observer en preschant diverses choses, que voicy en peu de mots.

» Il ne faut pas avoir les gestes d'un acteur de thea-
» tre, ni aussi une action trop lente & trop morte; elle
» doit estre vive, mais elle doit en mesme-temps estre
» juste & modeste, & paroistre comme une autre sor-
» te d'expression, qui seconde la parole, & qui en dise
» beaucoup moins qu'elle, mais qui en fasse entendre
» beaucoup d'avantage.

» Le Predicateur qui veut toucher les pecheurs, doit
» pour y mieux réussir, estre touché le premier; & il le
» sera s'il se parle à luy-mesme en leur parlant: ce qu'il
» fera aisément, puisqu'il peut croire en effet qu'il est
» le plus grand pecheur du monde, ne connoissant
» dans aucun autre plus de defauts & plus de miseres
» qu'il en reconnoistra dans luy-mesme, pour peu qu'il
» y fasse de reflexion. Il aura moins de sujets de crain-
» dre d'excéder, dans les reprimendes qu'il fera aux au-
» tres, ayant pour leurs foiblesses la mesme compas-
» sion qu'il a pour les siennes propres.

» Qu'il évite la vanité de ne vouloir rien dire qui ait
esté

esté dit par d'autres, & qu'il ne fasse pas difficulté de «
se servir de ce qu'il aura trouvé de bon, non seule- «
ment dans les anciens, mais encore dans les moder- «
nes: puisque Jesus-Christ n'a pas dédaigné de pren- «
dre le mesme sujet de ses premiers Sermons sur la «
Penitence, qu'avoit pris devant luy saint Jean Bap- «
tiste. Qu'il presche sur tout la penitence, comme «
ces deux premiers modeles des Predicateurs, & com- «
me les Prophetes & les Apôtres l'ont fait. S'il arrive «
qu'en preschant il entende ou qu'il voye quelque «
chose dans ses auditeurs qui l'interrompe, ou qui luy «
déplaise, qu'il ne détruise pas le fruit de son discours «
par le mauvais exemple de son impatience. «

Qu'il ne dise rien d'offensant ni qui puisse estre «
pris pour une invective contre des particuliers. La «
pilule bien préparée & un peu dorée n'en fera pas «
moins d'effet: le moyen de la dorer & de l'adoucir «
est de tirer des Peres & de l'ancienne doctrine de l'E- «
glise ce qu'il croira en conscience estre obligé de dire «
contre les vices de ceux dont il a particulierement «
la conversion en veuë; & ils se sentiront d'autant plus «
pressez, qu'ils s'appercevront moins, qu'on ait eu des- «
sein de les presser. Mais sur tout, qu'en les reprenant «
il ne fasse voir, & qu'il n'ait mesme, s'il se peut, dans «
l'ame aucune aigreur, mais une charité tendre & une «
compassion sincere; parce qu'autrement, au lieu de «
les guerir, on leur donne de l'horreur du remede, & «
on le leur fait changer en poison. «

Qu'il ne parle jamais de controverses ni n'attaque «
les heresies directement devant des auditoires Ca- «

» tholiques: Mais qu'il ſe contente d'y eſtablir indirec-
» tement les veritez de la foy ; en ſorte que ceux qui
» ſçavent qu'il y a des erreurs contraires, ſoient forti-
» fiez dans les ſentimens orthodoxes, & que ceux qui
» les ignorent, puiſſent les ignorer toûjours. S'il parle
» devant des Heretiques, qu'il les convainque par de
» bonnes raiſons ; mais qu'il n'eſpere pas de gagner
» l'eſprit en rebutant le cœur, & en leur inſultant d'une
» maniere trop aigre & trop haute.
» Qu'il ſe proportionne à la portée de ſon auditoire,
» &qu'il ſoit perſuadé qu'on deſeſpere le peuple& qu'on
» l'éloigne de la devotion, lorſqu'on ne luy veut appren-
» dre que la plus haute & la plus myſtique contempla-
» tion, ou le commun des Chreſtiens ne peut parvenir.
» Qu'il évite toûjours ces hyperboles énormes, &
» ces conceptions ſubtiles, qu'on ne peut reduire, en
» quelque ſens qu'on les prenne, à une exacte verité.
» L'éloquence de la chaire eſt principalement differen-
» te de toute autre éloquence, en ce qu'elle eſt conſa-
» crée à la verité toute pure, & que le Predicateur doit
» y paroiſtre comme un témoin fidele de cette meſme
» verité, qui n'a jamais beſoin de déguiſement, & non
» pas comme un ſophiſte artificieux, qui tâche de la
» corrompre, pour la rendre plus agreable.
» Qu'il ſuggere differens moyens de pratiquer la ver-
» tu, afin que chacun y trouvant celuy qui luy convient
» davantage, tout le monde en tire du profit.
» Plus il a de pouvoir & de crédit ſur ſes auditeurs,
» plus il doit s'en ſervir pour reprendre les vices & les
» abus, évitant toutes ſortes d'intereſts humains, &

craignant, s'il en usoit autrement, d'estre frappé de la «
mesme lepre du peché, dont il auroit voulu guerir les «
autres; comme Giesi fut puni de son avarice par le «
mesme mal dont Naaman venoit d'estre gueri. «

Le Prédicateur enfin qui veut se sauver luy-mesme «
en sauvant les autres, doit sur toutes choses conserver «
l'humilité aprés son sermon, & se munir contre les «
vaines loüanges des hommes, en considerant les ju- «
gemens de Dieu, & ceux qu'il vient de prononcer «
luy-mesme, contre sa propre conduite, en les pronon- «
çant contre celle des pecheurs. «

C'estoit-là les avis que saint François de Borgia donnoit aux Prédicateurs de son Ordre; & l'on voit encore aujourd'huy que les fruits de leur éloquence sont d'autant plus abondans, qu'ils s'attachent plus exactement à une maniere de prêcher si sainte & si Evangelique.

CI. Sa prudence dans les avis qu'il donne aux Confesseurs & sur tout aux Confesseurs des Princesses.

Il avoit le mesme soin de donner les conseils necessaires aux Confesseurs, pour les porter à se bien acquiter d'une fonction si haute, où ils tiennent la place de Jesus-Christ, & prononcent en son nom des sentences d'absolution & des paroles de salut & de vie. Comme il souhaitoit de voir les Peres de sa Compagnie occupez principalement à administrer ce Sacrement aux pauvres, & au simple peuple, qui a d'ordinaire plus de disposition à en profiter, il plaignoit extremement ceux qu'il estoit obligé d'accorder aux Grands & aux Princes, & qu'il voyoit par là engagez à passer une partie de leur vie à la Cour, hors de leur centre, & de ce repos d'esprit, que les Religieux ne

peuvent presque jamais trouver que dans l'humilité de leur profession. Mais plus il les jugeoit à plaindre, plus il croyoit important de les secourir & de les fortifier par ses conseils.

Nous avons veu comment il le fit, lorsqu'il s'agit de consoler ceux qui estoient attachez à la Cour de Portugal, & de les aider à se dégager d'une maniere de vivre si éloignée de leur inclination, & de leur vocation : Nous le verrions encore mieux, si je pouvois rapporter icy tous les sages avis, qu'il donna au commencement de son Generalat, à trois de ces Peres, qu'il fut obligé d'accorder aux desirs de trois grandes Princesses, qui épouserent en ce mesme temps des Souverains d'Italie.

Marie fille d'Edoüard, Infant de Portugal, mariée à Alexandre Octave Duc de Parme, l'Histoire de sa vie a esté imprimée.

Les Princesses Barbe & Jeãne d'Austriche, filles de l'Empereur Ferdinand, mariées au Duc de Ferrare, & à François de Medicis fils de Cosme grand Duc de Toscane.

Il les avertit de s'attacher tout-de-nouveau à leur » sainte profession par une observation plus exacte des » constitutions de leur Ordre; afin de ne pas déregler » la maison de Dieu, en voulant se trop appliquer à re- » gler celles des Princes. Il leur conseille de ne se mê- » ler que de la seule conscience de ces Princesses, leur » prédisant, que s'ils passoient les bornes de cét employ, » ils se rendroient incapables de leur rendre ce service le » plus important pour lequel on les appeloit, & ne » reüssiroient pas à leur en rendre d'autres, en s'inge- » rant dans des choses qui ne seroient pas de leur ins- » titut. Il veut que si l'on s'adresse à eux pour ces sortes » d'affaires, ils ne se laissent jamais aller à les entrepren- » dre, ni à recevoir les placets de ceux qui voudroient » les y engager : qu'ils ne paroissent à la Cour que lors- » qu'ils y seront appelez, afin d'y estre d'autant plus uti-

les qu'on les verra plus desinteressez, & de faire en- «
fin connoître par leur exemple à tous les Courtisans, «
qu'ils ont encore un Prince à servir, qui est au dessus «
de tous les autres, & qui merite plus que tous les au- «
tres leurs soins & leurs assiduitez. «

Leur disant qu'ils doivent porter leurs Princesses à «
la plus haute sainteté qu'il leur sera possible, il les a- «
vertit en mesme temps, qu'il faut éviter en cela toute «
sorte d'empressement & d'affectation; qu'ils ne doi- «
vent les voir qu'autant que les Princes leurs époux le «
desireront; que la pieté à laquelle ils les exhorteront, «
doit estre d'accord avec la complaisance qu'elles sont «
obligées d'avoir, pour des personnes que Dieu leur a «
unies d'un lien si étroit; & qu'enfin ils doivent leur «
bien persuader, que leur vertu doit consister à ne man- «
quer à rien d'essenciel, & à suivre en tout le reste les «
inclinations de ces Princes, qu'elles porteront d'autant «
plus aisément à faire la volonté de Dieu, qu'elles se ren- «
dront plus soûmises à la leur; imitant en cela sainte «
Elisabeth fille du Roy de Hongrie, sainte Margueri- «
te Reyne d'Ecosse, & tant d'autres vertueuses Prin- «
cesses, qui aprés avoir bien gagné le cœur de leurs é- «
poux, par leur douceur & par leur soûmission, eurent «
ensuite le bon-heur de leur inspirer la mesme pieté, «
& le mesme zéle pour la gloire du Roy des Rois, «
qu'elles avoient dans le cœur. «

Ces avis de nostre saint General furent suivis exactement, par ces trois Confesseurs, qui estoient des hommes d'autant plus propres à persuader la vertu, qu'ils estoient eux-mesmes fort détachez de toutes les

choſes du monde. Auſſi leurs Princeſſes furent-elles, par une ſi ſage conduite, des exemples de toutes ſortes de vertus, qui édifierent non ſeulement les Cours, pour le bon-heur deſquelles Dieu les y avoit envoyées, mais encore toutes les autres Cours de l'Europe, où le bruit de leur ſainteté ſe répandit en peu de temps.

CII. Sa prudence eſt accompagnée de la ſimplicité recommandée dans l'Evangile.

Il animoit de la meſme ſorte, il fortifioit & il éclairoit, par ſes ſages conſeils, tous les autres Peres de ſa Compagnie dans leurs emplois differens. Sa prudence eſtoit l'ame de leur conduite, & ils n'y reuſſiſſoient jamais mieux, que lors qu'ils ſoûmettoient toutes leurs lumieres à la ſienne. Mais cette prudence n'avoit rien de la prudence de la chair, ni de celle du monde, qu'on juge preſque toûjours incompatible avec la ſimplicité, & qui l'eſt en effet, parcequ'elle n'eſt pas appuyée ſur la verité. Comme ſaint Ambroiſe loüoit ſaint Satire ſon frere, d'avoir ſçeu joindre la ſimplicité de la colombe à la prudence du ſerpent, tous les Hiſtoriens de la vie de ſaint François de Borgia ont admiré qu'un homme qui avoit eſté ſi avant dans le monde, & qui avoit eu part à tant de grandes affaires, euſt pû prendre dans la Religion cette ſainte ſimplicité de l'Evangile. Mais il y euſt eu encore plus de ſujet de s'eſtonner, ſi ſa prudence euſt manqué de cette ſimplicité & de cette ſincerité ſi neceſſaire aux Superieurs des Ordres Religieux, & euſt eu avec cela tous les ſuccez admirables, dont Dieu benit inceſſamment ſa conduite : Car comme dit l'Ecriture, malheur à celuy qui a le cœur double, & qui n'eſt pas ſincere dans

ſes paroles : Quiconque prend deux chemins diffe- *Eccl. 2.*
rens ne reuſſira dans aucun. Cela ſe trouvant meſme *Eccleſ. 3*
vray dans la politique humaine, & dans le gouvernement des Republiques ſeculieres ; il le doit eſtre encore davantage dans celuy des maiſons regulieres. De ſorte qu'on peut dire qu'une partie eſſencielle de la prudence des Superieurs de ces Republiques, qui ont Jeſus-Chriſt meſme pour leur premier Legiſlateur, eſt de s'éloigner de cette prudence de fineſſes, de défiances, & de déguiſemens, qui eſt plus propre à deſunir & à perdre les Communautez les plus ſaintes, qu'à contribuer heureuſement à leur perfection & à leur conſervation.

Noſtre Saint avoit un entier éloignement de cette fauſſe politique : il croyoit & il diſoit ſouvent, auſſi-bien que ſaint Ignace, « qu'il n'eſtoit pas poſſible qu'un Superieur défiant, puſt s'attirer cette confiance de ſes inferieurs, qui eſt neceſſaire pour les bien gouverner ; qu'il valoit incomparablement mieux qu'il ſe trompaſt pluſieurs fois en jugeant aiſément le bien, que de ſe méprendre une ſeule, en ſoupçonnant trop legerement le mal ; & que ſi les jugemens temeraires eſtoient defendus à tout le monde, ils l'eſtoient principalement à ceux qui devoient conduire les autres dans les voyes de Dieu, par l'eſprit de douceur & de charité. Outre cette ſimple confiance qui luy attiroit celle des autres, il les gagnoit encore à Dieu par une fidelité inviolable à ſa parole, par une maniere naïve & uniforme de les porter à toutes ſortes de vertus, par une entiere ouverture de cœur, & par

un certain air dégagé, qui persuadoit aisément qu'il faisoit les affaires de Dieu plûtost que les siennes, dans tout ce qu'il entreprenoit.

Il vouloit que cette sainte simplicité regnast parmi les Peres de sa Compagnie, qu'ils agissent entre eux, avec la mesme confiance & la mesme ouverture de cœur, dont il leur donnoit l'exemple, & qu'ils s'attirassent, par cette maniere de vivre, qui est toûjours accompagnée d'un grand dégagement & d'une grande pureté de cœur, l'amitié & la familiarité de celuy qui est la sagesse mesme, & qui se plaist, comme il le dit dans ses écritures, à l'entretien des ames simples & droites. Il appeloit par cette raison, les Sages de Dieu, ces Religieux de sa Compagnie, qui s'y consacrent aux services les plus humbles, renonçant à l'estude des lettres, & à tous les employs éclatans, pour en estre d'autant-plus sçavans dans la sage simplicité de l'Evangile, & d'autant-plus élevez dans la grace & l'amour de Dieu, par les exercices de l'oraison & de la mortification.

CIII. Sa prudence est accõgnee d'une constance extreme.

Il mettoit encore une partie de sa prudence à estre constant dans ses entreprises : il ne s'y engageoit qu'aprés une meure deliberation, ou par une lumiere extraordinaire du ciel : mais plus il avoit déliberé, plus il estoit ferme ensuite, & invariable dans l'execution, & rien ne contribuoit davantage, avec la grace du Sauveur, au succés de tous ses desseins, que cette application constante à les suivre & à les conduire à leur fin.

Il vouloit que tous les Superieurs de son Ordre

eussent

eussent cette mesme assiduité à s'appliquer à tout ce qui estoit de leur charge; le moindre relaschement en ce point, luy paroissoit d'une consequence extreme; il tenoit que c'estoit là principalement l'œuvre de Dieu, qu'on ne pouvoit faire negligemment, sans s'attirer sa malediction. Jamais on ne luy vit faire de plus rudes reprimendes qu'à un Pere de sa Compagnie, qui n'ayant la charge d'un College que pour fort peu de mois, n'avoit pas jugé à propos de s'engager dans tous les mesmes soins qu'il eust pris, s'il en eust dû estre Superieur assez de temps, pour donner de la consistance à ce qu'il auroit commencé. Il luy dit qu'il devoit avoir la mesme application à la « conduite de cette maison, que s'il n'eust dû estre « chargé d'aucune autre affaire durant toute sa vie, & « qu'encore que peut-estre il ne pust pas y faire le mes- « me bien, en si peu de jours, qu'il y eust fait, s'il en avoit « eu soin pendant plusieurs années, une courte negli- « gence dans le gouvernement, pouroit perdre le fruit « des longs travaux, & du zéle constant de ceux qui « l'auroient précedé dans la mesme charge. «

CIV. Sa prudendence est accompagnée d'une grande défiance de ses propres lumieres.

Mais enfin, la prudence de saint François de Borgia, pour le bon gouvernement de son Ordre, estoit de se défier toûjours de sa propre prudence, & d'avoir souvent recours à des lumieres plus certaines que les siennes. Il deliberoit de toutes choses devant Dieu, comme s'il eust esté prest de luy rendre compte de sa conduite, & il prenoit toûjours le parti qu'il eust voulu avoir pris en mourant. Il avoit partagé toutes les Provinces de son Ordre en sept, pour les

offrir plus particulierement à Dieu au jour de la semaine qu'il leur avoit destiné. Il les recommandoit par des pratiques de pieté qu'il se faisoit exprés pour cela, aux saints protecteurs & aux Anges tutelaires des lieux; il offroit le divin sacrifice de la Messe tous les jours pour quelqu'une. Il usoit pour elles tres-souvent d'une devotion qui luy estoit ordinaire, disant neuf jours consecutifs la Messe de la Tres-sainte Trinité, pour obtenir l'esprit de zéle & de ferveur à tous ses inferieurs. Il recommandoit particulierement les Maisons Professes au Pere Eternel, les Colleges au Fils, & les Maisons de Novitiat au saint Esprit. Il avoit enfin cent autres differentes manieres de demander à Nostre Seigneur, qu'il prist luy-mesme le gouvernement de sa Compagnie, & qu'il luy fist la grace de le bien servir dans l'employ dont il l'avoit chargé. Il avoit principalement accoûtumé de le prier tous les jours plusieurs fois, où qu'il luy inspirast la lumiere & le courage necessaires pour s'en bien acquiter, ou qu'il l'en déchargeast au plûtost par une prompte démission, ou mesme qu'il luy accordast la mort, qui luy estoit bien plus souhaitable, qu'une vie qu'il n'eust pas toute employée à s'acquiter de ses obligations. Il sentoit toûjours au dedans de luy-mesme, une confiance certaine, que ses prieres seroient exaucées, & que nostre Seigneur confieroit le gouvernement de sa Compagnie à quelque autre qui en seroit plus capable que luy; ou qu'il l'aideroit & le fortifieroit dans cette charge, pour l'interest de sa propre gloire.

Il ne ſe trompoit pas dans cette eſperance ; puiſqu'outre tous les dons de la grace & de la nature que Dieu luy avoit accordez ſi liberalement, il le favoriſoit de lumieres extraordinaires, & d'un don admirable de Prophetie & de ſageſſe ſurnaturelle, comme nous l'avons déja veu en pluſieurs endroits de ſa vie. Il ſeroit aiſé de le voir encore mieux, par un tres-grand nombre d'autres ſemblables merveilles tirées des procés verbaux, qui en ont eſté faits dans toutes les formes les plus exactes : Mais il ſuffit d'en rapporter ici quelques-unes qui ont eſté confirmées par le témoignage d'un plus grand nombre de perſonnes de vertu & d'autorité. CV. Sa prudence eſt accõpagnée d'une lumiere ſurnaturelle & extraordinaire.

Pluſieurs de ſes proches eurent ſouvent des marques bien particulieres de cét eſprit Prophetique que Dieu luy avoit donné ; & il n'y avoit preſque aucun de ſes enfans à qui il n'euſt prédit miraculeuſement quelque choſe de ce qui devoit luy arriver. Ainſi eſtant un jour avec eux à table, & les y exhortant familierement à la vertu, il les avertit de ſe tenir preſts à rendre compte de leurs actions au ſouverain Juge, parce qu'un d'entre eux devoit bien-toſt mourir ſubitement. La mort impreveuë de la Comteſſe de Lerme ſa fille, qui expira peu de temps aprés tout-d'un-coup, au milieu de ſes femmes de chambre, ſans aucune maladie, ni aucune douleur, qui euſt pû faire rien apprehender de pareil, fut la confirmation de cette Prophetie. CVI. Il prédit la mort ſubite de la Comteſſe de Lerme ſa fille.

Le Saint prévit d'une façon qui ne parut pas moins miraculeuſe, la mort de Doña Joanna d'Aragon, Mar- CVII. Il prédit le temps de la

mort de la Marquise d'Alcagnise sa fille, & obtient sa guerison.

quise d'Alcañise sa seconde fille. Cette Dame estoit malade à l'extremité, elle avoit receu le Viatique, on se preparoit à luy donner l'Extrême-Onction, & le Pere François estoit au chevet de son lit, pour la disposer à la mort. Il estoit d'autant plus attendri de la voir en cét estat, qu'elle estoit plus necessaire à l'éducation de sa fille unique ; mais il estoit d'ailleurs fort consolé de la voir saintement disposée à ce passage. Comme il sembloit enfin qu'elle s'en allast expirer, elle luy dit d'un accent pitoyable & qui marquoit la confiance qu'elle avoit en ses prieres : Mon » Pere, je me meurs, si vous ne me recommandez à » nostre Seigneur & ne luy demandez ma guerison. Le Saint alors estant inspiré de faire ce que la Marquise » desiroit : Je le ferai, luy dit-il, & j'espere que Dieu » écoutera ma priere, pourveu que vous promettiez de » mener une vie plus Chrestienne, & de ne lire plus » jamais de Romans ni de poësies galantes. Il ne luy fut pas mal-aisé d'obtenir de la malade ce qu'elle luy avoit toûjours refusé durant qu'elle se portoit bien, & elle promit volontiers en cét estat, de renoncer à toutes ces lectures si inutiles & si dangereuses, qui gastent l'esprit & corrompent le cœur de tant de personnes. Le Saint se mit en mesme temps en prieres, à genoux, & se releva aussi-tost, disant à la malade, qu'elle eust » confiance en la misericorde de Dieu, & qu'elle gar- » dast fidelement la promesse qu'elle venoit de luy fai- » re, qu'elle ne mourroit pas de cette maladie, qu'il » partiroit devant elle, mais qu'elle le suivroit de prés. En effet, la Marquise guerit contre l'esperance des

Medecins : elle vêcut depuis plusieurs années, elle maria sa fille, comme nous l'avons déja dit, avec un de ses oncles, & elle mourut enfin Chrestiennement deux ans aprés son Bien-heureux Pere.

Le Saint ne prédisoit pas seulement la mort de ses enfans, mais Dieu luy faisoit aussi connoître les sujets de joye qui arrivoient dans leur famille, les benedictions qu'il donnoit à leurs mariages, & à quoy il destinoit les enfans qui en naissoient. Ainsi ce fut inutilement que Dom Charles, son fils aisné, luy envoya de Gandie à Ognate un Courier, pour luy apprendre la naissance de son fils aisné, que le Saint sçavoit déja par une lumiere surnaturelle. Le Courier qui estoit un de ses anciens domestiques, fut fort surpris de ce qu'avant qu'il eust ouvert la bouche pour luy rien dire, ni qu'il l'eust mesme presque abordé, le Saint luy demanda comment se portoit le petit François : c'estoit le nom qu'on avoit donné à l'enfant nouveau né, à cause de son saint ayeul. Cét homme ne pût s'empescher de témoigner son chagrin, de ce que quelqu'un avoit, comme il croyoit, fait plus de diligence que luy, & avoit voulu le prevenir pour emporter sur luy le present qu'il attendoit pour une si heureuse nouvelle. Mais le Saint le consola, en luy disant que personne n'estoit venu devant luy, qu'il diroit trois fois, le *Pater*, & l'*Ave Maria* pour luy; puisqu'il n'estoit plus en estat, par la pauvreté qu'il avoit embrassée, de pouvoir luy donner autre chose; mais qu'il ne laisseroit pas d'écrire au Duc, pour luy faire avoir la recompense qu'il avoit meritée.

CVIII. Il est averti miraculeusement de la naissance du Fils aisné du Duc de Gandie.

CIX. Il prédit le grand établissement d'une de ses niepces qu'on destinoit à la Religion. Dona Margarita de Borgia.

La prédiction du Saint sur le sujet de la fille d'une de ses sœurs, fut encore plus merveilleuse. Ce fut dans le voyage qu'il fit en Espagne avec le Cardinal Alexandrin, qu'il fut obligé de voir cette Dame chés elle, où la pluspart de ses aurres plus proches parents s'estoient aussi rendus pour l'y recevoir. Elle avoit épousé Dom Frederic de Portugal, qui estoit Grand Escuyer de la Reyne Isabelle de France, & l'un des Seigneurs des plus considerez de la Cour d'Espagne, & elle en avoit eu un fils & trois filles. Elle faisoit élever avec beaucoup de magnificence le fils & deux de ses filles selon leur qualité, les destinant de bonne heure aux engagemens du grand monde, & à d'illustres alliances; mais y jugeant la derniere de ses filles moins propre, & ayant aussi pour elle moins de tendresse, elle avoit resolu d'en faire une Religieuse, & elle la faisoit élever à ce dessein en particulier dans une chambre retirée, où elle ne voyoit personne que sa gouvernante. A peine le Saint fut-il entré, qu'on luy presenta ce fils unique si cheri avec ses deux sœurs aisnées, pour recevoir sa benediction. Aprés qu'il la » leur eut donnée; il dit à la mere: Est-ce là, tout » ce que Dieu vous a donné d'enfans? Il me reste, ré» pondit-elle, une petite fille que je conte pour rien, » parce qu'on n'en peut faire qu'une Religieuse. Le Saint témoignant alors plus de curiosité de la voir, on la luy amena, vestuë mal-proprement d'un petit habit de l'Ordre de S. François, auquel on la destinoit. Que » vous avez tort, Madame, dit-il, à sa sœur, en voyant » cette petite fille, d'entreprendre sur les droits de Dieu:

mesme, & de vouloir vous mesler de destiner vos en- « fans à un genre de vie, auquel ils ne sont pas appelez. « Puis il ajoûta d'un ton de voix Prophetique, comme s'il eust parlé de la part de Dieu mesme: Cette petite « fille ne sera pas Religieuse, mais elle sera une des plus « grandes Dames d'Espagne, & l'unique heritiere de « vostre maison: Vous aurez d'autres sentimens pour « elle; vous la compterez pour toutes choses en cette « vie, comme vous la comptez maintenant pour rien, & « vous changerez cette indifference avec laquelle vous « la considerez, en une affection & une tendresse ex- « treme. Les choses arriverent bien-tost comme il les avoit prédites. Doña Angela & Doña Julia de Portugal, ces deux filles aisnées, si aimées de leur mere, moururent peu de temps aprés, à huit jours l'une de l'autre. Dom François qui estoit le fils unique suivit ses sœurs de prés, & mourut dans la mesme année: & toutes ces morts furent encore suivies bien-tost aprés de celle de leur Pere, Dom Frederic de Portugal. Doña Anna, c'estoit le nom de la cadette qu'on destinoit à la Religion, demeura l'unique heritiere de sa maison, & fut toute la consolation de sa mere, qui ne pensa plus qu'à luy trouver un grand parti dans le monde. Elle y reussit comme elle desiroit: Car cette fille fut donnée en mariage à Dom Rodrigue de Sylva Duc de Pastrane & de Francavilla, Prince de Melite, & fils aisné du Prince d'Eboly, dont nous avons parlé quelque-fois dans cette histoire. Le premier enfant qui nasquit de ce mariage, fut Dom Ruy Gomez de Sylva, Duc de Pastrane, qu'on vit depuis

venir en France en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour la conclusion des deux mariages du feu Roy Louis XIII. de glorieuse memoire, avec Anne d'Autriche, & du Prince des Espagnes, qui fut depuis Philippe IV. avec Elizabeth de France. Dom Rodrigue de Sylva, fils aisné de Dom Ruy Gomez de Silva, & heritier de ses Duchez & de ses Principautez, espousa la fille aisnée du Duc de l'Infantado; & c'est en vertu de ce mariage que le Duc de Pastrane d'aujourd'huy, qui en est venu, & qui est petit fils de Dom Rodrigue de Sylve, a recueilly la grande succession de cette maison si illustre en Espagne, & a ajousté à ses autres titres celuy de Duc-Duc, pour se distinguer des autres Ducs, dont quelques-uns ont comme luy plusieurs Duchez, mais dont aucun n'en a de si considerables ni qui soiét le titre de deux aussi grandes maisons que le sont celles de Pastrane & de l'Infantado. Desorte qu'il semble que Dieu veüille, en élevant encore tous les jours les descendans de cette petite fille, qu'on avoit destinée à la Religion, contre les desseins de sa providence, faire éclater de plus en plus les merveilles de la prediction de nostre Saint.

CX. Il prédit au Marquis de Denia son petit fils, la grande fortune où il devoit estre élevé.

Il predit de la mesme sorte à son petit fils Dom François Gomez de Sandoval, Marquis de Denia cette grande fortune où l'on le vit depuis élevé. Le Marquis touché de l'exemple de nostre Saint, pensoit, avant son mariage, à se retirer de la Cour, & à se faire Religieux. Mais le Saint qui voyoit dans l'avenir à quoy il estoit destiné, luy dit que Dieu vouloit » se servir de luy dans de grandes affaires, qu'il tien» droit

droit la premiere place dans la faveur du Prince & « dans le gouvernement de l'Eſtat ſous le Regne ſui- « vant, & qu'il devoit penſer à rendre au public, en ce « temps-là, tous les ſervices qu'il pourroit. Ce Seigneur prenoit ſouvent plaiſir, depuis qu'il fut Duc de Lerme & premier Miniſtre de Philippe III. à raconter cette prédiction de ſon ſaint Ayeul, dont il y avoit pluſieurs autres témoins : & Dieu voulut que cette meſme authorité, que le Saint luy avoit prédite, ſerviſt depuis à avancer ſa Beatification. Pluſieurs perſonnes ont auſſi rendu témoignage, que ce meſme Miniſtre diſoit ſouvent, que le Saint luy avoit prédit la mort de trois de ſes enfans pluſieurs années avant qu'elle arrivaſt, & dans un temps que la parfaite ſanté dont ils joüiſſoient, & que toutes les conjectures de la phyſionomie ſembloient leur promettre une vie tres-longue.

CXI. Il dit par eſprit de Prophetie à pluſieurs Peres de ſa Cõpagnie ce qui devoit leur arriver.

Toutes ces prédictions de ſaint François de Borgia, furent ſceuës en Eſpagne de tout le monde, avant que les choſes arrivaſſent, & le ſuccés en fut d'autant plus remarqué qu'il eſtoit plus attendu. Dieu luy donna le meſme don de Prophetie à l'égard de ſes enfans ſpirituëls, & de pluſieurs Peres de ſa Compagnie. Il dit à l'un d'entre eux qui l'accompagna en France & en Italie, au retour de ſon dernier voyage, & qui eſtoit fort infirme & plus âgé que luy ; qu'il ſeroit Provincial de Caſtille, & que pour luy il mourroit à Rome auſſi-toſt aprés qu'il y ſeroit arrivé.

Le P. Jean Suarez Provincial de Caſtille.

Il declara dans ſa derniere maladie au frere Marc, que ſaint Ignace luy avoit donné pour moderer ſes

austeritez, & qui l'assista jusqu'à la mort, qu'il auroit le bon-heur de servir Dieu aux Indes. Ce bon Religieux n'en avoit jamais eu la pensée, & il sembloit même qu'il eust alors passé l'âge d'entreprendre de si longs voyages. Cependant Dieu luy en donna le desir bien-tost aprés, & il en obtint la permission du Pere Everard Mercurian, successeur de nostre Saint, dans la charge de General des Jesuites.

Un jeune Seigneur qui estoit entré au Novitiat de Simanques dans le dessein d'y demeurer toute sa vie, fut si effrayé de la mortification & de la pauvreté qu'on y gardoit, qu'il voulut en sortir le mesme jour. On fut étonné de voir que le Saint eust autant de facilité à le laisser partir qu'il avoit témoigné de joye de le recevoir. Laissez-le aller, dit-il à ceux qui luy representoient, qu'il souffroit trop aisement cette perte:
» son heure n'est pas venuë; il reviendra avec plus de
» courage qu'il n'en a maintenant, & donnera un plus
» grand exemple de generosité Chrestienne en rentrant
» dans cette maison. En effet, ce Seigneur ayant recueilli une succession cōsiderable, & estant pourveu de grāds & riches benefices, revint quelques années aprés, au grand étonnement de tout le monde, & il renonça à tous ces avantages de la fortune, pour embrasser cette sainte pauvreté qui luy avoit fait tant d'horreur.

Un autre jeune homme du mesme païs & de la premiere qualité, ne fut pas si heureux que celuy-là, aprés avoir fait une pareille faute. Nostre Saint l'avoit receu avec bien de la joye, parce qu'il en esperoit des fruits considerables pour le service de Dieu,

& que ce Gentil-homme avoit des qualitez fort propres pour reüssir dans sa Compagnie. Il y vêcut en effet avec beaucoup de ferveur durant quelques années: Mais estant pressé depuis par les importunitez continuëlles de ses proches ; il relascha peu à peu beaucoup de cette mesme ferveur, & se laissa enfin persuader de renoncer à sa vocation, & de sortir de cét Ordre. Le Saint apprit cette nouvelle à Rome estant déja General de sa Compagnie ; & il en fut d'autant plus affligé, qu'il prévit en mesme temps, par une lumiere surnaturelle, la suite des malheurs où ce Cavalier alloit s'engager. Il luy en écrivit une lettre pleine de tendresse, par laquelle il le conjuroit de reprendre les sentimens de sa premiere vocation, de recourir à la misericorde de Dieu, & d'effacer ses fautes par une veritable penitence. Il luy marquoit en mesme temps distinctement, que s'il refusoit l'offre qu'il luy faisoit « de le receuoir encore dans sa Compagnie, il com- « menceroit bien-tost à s'en repentir ; qu'il éprouveroit « la rigueur de la justice de Dieu ; qu'il ne trouveroit « dans le monde, ni les commoditez de la vie, ni les « honneurs qu'on luy avoit fait esperer, mais qu'il se- « roit dans peu de temps affligé par des affronts peni- « bles & par des maladies tres douloureuses ; qu'il é- « prouveroit combien il y a de difference de l'amitié « de Dieu à celle des hommes, & que ses parens qui luy « faisoient quitter la maison de Dieu par des conside- « rations humaines & pour leur propre interest, le chas- « seroient de la leur avec honte, & seroient ses plus « cruels persecuteurs. Toutes ces prédictions s'accom- «

plirent dés la mesme année ponctuellement : Ce pauvre Gentil-homme montroit dans son affliction, la lettre du Saint à tous ses amis, comme une Prophetie admirable qu'on voyoit confirmée en sa personne; il luy demanda avec instance de rentrer dans sa Compagnie, & il eust obtenu cette grace, si sa mort causée par ses afflictions & par les mauvais traitemens de ses proches, ne l'eust privé de ce bonheur.

Un semblable relaschement d'un Seigneur Portugais de grande naissance eut des suites plus funestes, que le Saint prévit aussi, & qu'il luy marqua, en luy envoyant la permission de sortir de sa Compagnie. Il la luy avoit refusée durant quelques mois, esperant luy faire connoître son aveuglement, & luy persuader de reprendre le premier esprit de sa vocation; mais ce fut inutilement : il falut enfin luy accorder le congé qu'il demandoit, & retrancher ce membre corrompu, afin de conserver le corps. Vous me for- » cez, luy manda le Saint en luy envoyant sa demis- » sion, contre mon sentiment & contre vostre propre » avantage, à vous mettre hors de la maison de Dieu, » pour éviter de plus grands maux, qu'on pourroit crain- » dre de vostre peu de vertu : mais je vous declare de la » part du grand Juge, qu'il vous en punira trés-severe- » ment; & Dieu veüille que ces chastimens finissent a- » vec vostre vie, & ne s'arrestent qu'à vostre seule per- » sonne. Ce Seigneur fut depuis un des principaux auteurs des malheurs de sa Patrie, qui ont eu tant de suites si funestes, & il contribua plus qu'aucun autre à

persuader au Roy Sebastien, de donner la bataille d'Arzille, où ce pauvre Prince perdit la vie avec toute la plus florissante noblesse de son Royaume. Celuy qui avoit donné un conseil si temeraire, y receut beaucoup de blessures, & demeura prisonnier en Afrique, où il souffrit d'extrêmes miseres dans une longue & dure servitude, qui le fit souvent repentir d'avoir eu si peu de constance à porter le joug d'une obeïssance plus douce & plus sainte, & de n'avoir pas eu plus d'égard à ce que nostre Saint luy avoit prédit.

Nous n'aurions jamais fait, si nous voulions rapporter toutes les autres marques extraordinaires des lumieres surnaturelles dont Dieu éclairoit l'esprit de son serviteur. Dom Suero de Vega, fils du President de Castille Dom Jean de Vega son bon ami, en éprouva un effet salutaire, qui fut trop public & trop admirable pour pouvoir estre oublié. Comme ils faisoient ensemble un voyage dans l'Andalousie, estant arrivez un soir assez tard à une hostellerie de la campagne, le Saint se retira aussi-tost, selon sa coûtume, dans une chambre écartée, pour prier Dieu, & laissa Dom Suero avec les personnes de sa suite auprés du feu. Mais ils n'y eurent pas esté long-temps, qu'ils le virent revenir à eux, lorsqu'ils y pensoient le moins, criant à haute voix: Sortez viste, ou vous estes perdus. « Ils sortirent en grande haste, sans sçavoir quel estoit le danger dont le Saint vouloit les avertir. Mais ils le virent aussi-tost aprés : car à-peine furent-ils dehors, qu'une partie de cette maison tomba devant leurs

CXII. Il connoist par miracle le danger de ses amis & les en délivre.

yeux avec un fracas épouvantable. Ils reconnurent tous qu'ils devoient la vie aux veuës ſurnaturelles du Saint, & à ſon credit auprés de Dieu, & ils ne ceſſerent depuis de publier cette merveille.

CXIII. Il prédit ce qui doit arriver à un enfant auquel il rend la vie.

Une Dame de grande qualité eut une preuve encore plus admirable & de ces meſmes veuës ſurnaturelles, & de ce meſme crédit du Saint auprés de Dieu, en la perſonne d'un petit enfant qu'elle cheriſſoit fort. Il n'y avoit qu'un an que Dieu le luy avoit donné, & elle eſtoit ſur le point de le perdre par une grande maladie. Les Medecins l'avoient abandonné, & s'eſtoient retirez dans la penſée que ce petit malade alloit expirer : il eſtoit en effet à l'agonie, & l'on n'attendoit plus que ſon dernier ſoûpir. Cette mere affligée n'eſperant en cette occaſion du ſecours & de la conſolation que du Saint qui eſtoit ſon Confeſſeur, elle l'envoya prier de venir la voir le plus promptement qu'il pourroit. Mais cependant l'enfant ſembla expirer, & le Saint le trouva ſans pouls, ſans mouvement, & ſans aucun ſigne de vie. Pluſieurs Dames qui eſtoient venuës conſoler la mere, luy dirent en le voyant entrer, que c'en eſtoit fait, & que l'enfant venoit de mourir. Le Saint ne répondit rien à tout cela, mais eſtant vivement touché de l'affliction de la mere & de toute ſa famille, il s'approcha du lit de l'enfant, ſans dire un ſeul mot, & s'eſtant mis à genoux, il y demeura long-temps en oraiſon, ayant toûjours les yeux attachez ſur ce petit corps. Tout le monde gardoit cependant un profond ſilence ; & comme ſi la confiance du Saint ſe fuſt communiquée

à toutes ces personnes qui le voyoient prier avec ardeur, elles estoient en suspens pour en voir la suite. Mais enfin aprés qu'elles eurent ainsi attendu quelque temps, le Saint se leva, ayant encore le visage tout enflammé, & dit à la mere affligée, Remerciez « Dieu, Madame, il ne vous ostera pas pour cette fois « vostre fils. En effet, ce fut une grande joye à cette Dame & à toute sa maison, de voir en mesme temps l'enfant ouvrir les yeux, & donner beaucoup de marques de vie & d'une meilleure santé.

Le Saint se mit aussi-tost à parler du tort qu'on faisoit quelque-fois aux enfans de cet âge, en demandant pour eux ces sortes de graces, & du danger où on les mettoit de perdre une vie éternelle & divine, en leur en obtenant une mortelle & pleine de miseres. La mere qui avoit de la pieté, fut touchée de ce discours, & commençant de se repentir d'avoir trop ardemment desiré la guerison de son fils. A ce que je voy, mon Pere, dit-elle au Saint, j'ay fait une faute, « en preferant ma propre satisfaction au salut de mon « fils. Mais Dieu me garde d'estre ainsi cause de son « malheur : Quoy que ce soit le seul que j'aye pû élever « jusqu'à maintenant, & l'unique sujet de joye & de « consolation que je puisse esperer en cette vie : Je « l'offre de tout mon cœur à celuy qui me l'a donné; « qu'il le prenne, s'il le juge à propos pour sa gloire & « pour le salut de l'enfant. Ayez la bonté de demander « à Dieu qu'il le reçoive dés maintenant dans son « paradis, plustost que de luy rendre la vie & la santé, « s'il prevoit qu'il n'en doive pas faire un bon usage. «

» Laiſſons le faire, Madame, repartit alors le Saint.
» Sa volonté eſt maintenant que cet enfant vous de-
» meure; & puiſqu'il a la bonté de nous la faire con-
» noiſtre, ne doutez pas qu'il n'ait auſſi celle d'aſſeurer
» ſon ſalut, & de l'appeller à luy, avant qu'il ſe ſoit ren-
» du indigne de la gloire à laquelle il le deſtine. La ſuite de cette Prophetie s'accomplit quinze ou ſeize ans aprés : cet enfant guerit parfaitement, & croiſſant depuis en âge, il croiſſoit auſſi en toutes ſortes de vertus, & donnoit de grandes eſperances pour l'avenir: Mais ces eſperances furent changées en des aſſeurances plus certaines de ſon ſalut, par une heureuſe mort, aprés qu'il eut mené une vie trés-ſainte & trés-innocente, au témoignage de ſes Confeſſeurs, de ſes amis & de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer l'effet des graces que le Saint luy avoit obtenuës du Ciel, en luy obtenant une plus longue vie.

CXIV. Il prévoit les fruits que devoit faire un Prédicateur & luy rend la liberté de la voix.

La ſageſſe admirable de ſaint François de Borgia eſtoit de cette ſorte ſouvent accompagnée d'une efficace, & d'une puiſſance qui paſſoit les forces ordinaires de la nature; & comme Dieu luy faiſoit connoiſtre les beſoins des perſonnes qui luy eſtoient cheres, il luy donnoit auſſi le pouvoir d'y remedier par des miracles, comme nous l'avons déja veu par pluſieurs exemples. Ainſi prevoyant le grand nombre de converſions que devoit faire un Predicateur zélé de ſa Compagnie, à qui la perte de deux dens oſtoit la liberté & la netteté de la voix, il les luy remit de ſa propre main, & cet homme Apoſtolique reconnut

reconnut toûjours depuis que tous les fruits dont Dieu benit ses Sermons, estoient en partie, une suite de cette grace que saint François de Borgia luy avoit obtenuë.

CXV. Il délivre un Pere qui l'accompagnoit du dãger d'une chûte.

Dans son premier voyage de Portugal, le Pere Bustamance qui l'y accompagnoit, estant tombé d'une haute montagne dans un precipice effroyable, le Saint qui alloit cependant devant luy en priant Dieu, vit le danger, & l'en délivra par ses prieres: Ce bon vieillard estant déja roulé fort avant dans la profondeur de cet abysme parmy les rochers, fut arresté tout-à-coup, par un miracle visible, & demeura debout dans l'endroit le plus escarpé, au grand estonnement de ceux qui le virent, dans le mesme temps que le Pere François disoit à haute voix avec beaucoup de confiance, ces mesmes paroles: Jesus « aidez vostre serviteur, Pere des misericordes secou- « rez-le. En effet, le Pere Bustamance se trouva, aprés cette chute, sans aucune blessure; & ayant esté tiré sain & sauf de cet abysme avec des cordes, il se crut toûjours depuis redevable de la vie aux prieres du Pere François.

CXVI. Il voit les peines interieures d'un saint homme de sa Cõpagnie & l'en délivre par ses prieres. Le P. Michel de Torrez.

Un saint homme de cette mesme Compagnie, en éprouva l'efficace d'une autre maniere qui ne fut pas moins merveilleuse. Il estoit dans ces inquietudes cruelles du salut & de la predestination, dont Dieu permet quelque-fois que les ames des justes soient affligées, pour les épurer encore plus parfaitement. Il ne découvrit sa peine à qui que ce fust; mais sçachant assez les graces extraordinaires que le Saint ob-

tenoit ſouvent de Dieu en diſant trois jours de-ſuite la Meſſe à l'honneur des trois perſonnes de l'adorable Trinité, il le pria de la dire pour luy de cette ſorte. Le Saint le fit volontiers, & dés qu'il le vit le troiſiéme jour aprés qu'il eut offert le divin ſacrifi-
„ ce pour luy: Mon Pere, luy dit-il en l'embraſſant,
„ remerciez Dieu, qui vous a predeſtiné à ſa gloire;
„ Vivez dans la joye le reſte de vos jours, & témoi-
„ gnez bien toûjours voſtre reconnoiſſance à un ſi bon Maiſtre. Ce Pere eſtonné de voir que le Saint euſt ainſi penetré dans ſon cœur, ſe ſentit, dés ce moment, gueri de toutes ſes inquietudes, & plein de confiance en la miſericorde divine. Il plût à Dieu de donner aprés ſa mort des marques viſibles du bonheur dont il eſtoit allé joüir, ſuivant la prediction de noſtre Saint, qui le regarda toûjours avec un reſpect extraordinaire, depuis que Dieu luy eut fait connoiſtre la gloire à laquelle il le deſtinoit.

CXVII. Le Duc de Linfantado eſt frappé par ſes prieres, & gueri enſuite d'une dangereuſe maladie qui le convertit.

Il guerit Dom Iñigo de Mendoze Duc de l'Infantado d'un trouble de cœur plus violent que n'eſtoit celuy de ce Religieux. Ce Seigneur ayant receu quelque ſujet de mécontentement du Comte de Saldagne ſon fils unique, ne vouloit plus le voir, & luy donnoit en toutes rencontres des marques d'une extreme colere & d'une haine irreconciliable. Pluſieurs perſonnes d'authorité avoient ſouvent tâché inutilement de les remettre bien enſemble, & le ſcandale que donnoit cette diviſion ſembloit ne devoir jamais finir. Le Saint luy meſme ayant fortement exhorté le Duc de pardonner à ſon fils, & de recevoir ſes ſoû-

missions, n'en fut pas fort bien receu ; de sorte que tout ce qu'il luy disoit pour l'adoucir ne servant qu'à l'aigrir davantage, il reconnut que cette reconciliation devoit estre uniquement l'ouvrage de la grace du grand Mediateur, qui nous a voulu reconcilier avec nostre Pere Celeste. Ce fut donc à luy qu'il s'adressa dans la ferveur de sa priere, aussi-tost aprés qu'il eut quitté le Duc, qui sentit son corps attaqué des ardeurs d'une grande fiévre en mesme-temps que le Pere François demandoit à Dieu la santé de son ame. Le mal devint si grand en peu d'heures, que ce Seigneur craignit, aussi bien que les Medecins, que ce jour là mesme ne fust le dernier de sa vie. Il reconnut aussi-tost la veritable cause d'un mal si extraordinaire, & que Dieu le chastioit du mépris qu'il avoit fait des avis de son serviteur. Il envoya querir nostre Saint, il luy demanda humblement pardon du peu de déference qu'il avoit eu pour ses conseils, il le pria de luy rendre par ses prieres la santé qu'il luy avoit ostée, & de le mettre par là en estat d'executer tout ce qu'il desiroit de luy, & de reparer le scandale que son emportement avoit donné aux fideles. Le Saint l'exhorta à prendre confiance en la misericorde de Dieu, & luy promit d'aller promptement offrir le divin sacrifice, pour demander sa guerison. Il alla en effet aussi-tost s'acquiter de cette promesse, & le Duc se sentant, dans le mesme-temps que le Saint estoit à l'Autel, parfaitement gueri, accomplit depuis tout ce qu'il luy avoit promis, & fit toute sa vie profession de luy estre encore plus obligé

de cette maladie salutaire, que de sa guerison.

Ainsi Dieu non seulement perfectionna la prudence de nostre Saint par des lumieres surnaturelles, & par un don admirable de Prophetie; il voulut aussi recompenser dés son vivant cét amour ardent & cette union parfaite qu'il avoit avec son Createur, par des marques éclatantes d'un amour, & d'une union reciproque, benissant toutes ses entreprises, écoutant toutes ses prieres, ne refusant rien à ses demandes, couronnant enfin sa vertu par un grand nombre de miracles.

CXVIII. Dieu accorde plusieurs graces surnaturelles à ceux qui invoquent le Saint depuis sa mort.

Mais il l'a fait d'une maniere beaucoup plus merveilleuse, depuis que le Saint est allé joüir de luy; & il le fait encore tous les jours de telle sorte, qu'on pourroit faire des volumes entiers des guerisons miraculeuses, & des graces, que la bonté divine a accordées dans ce siecle, à ceux qui l'honoroient & qui l'invoquoient avec confiance.

Non seulement elle a rendu son sepulchre glorieux, par le nombre presque incroyable de guerisons de toutes sortes de maladies qui s'y sont faites: mais elle a encore communiqué la mesme vertu de produire ces effets merveilleux aux moindres de ses reliques, aux plus petites parties de ses os & de ses cendres, aux restes de ces mesmes habits si usez & si pauvres, dont il s'estoit autrefois servi; à ses lettres & à son nom écrit de sa main, à ses portraits & à ses images.

CXIX. La Reine d'Espagne est guerie miraculeu-

Plusieurs personnes de toutes sortes de conditions, ont esté délivrées par son intercession de diverses fiévres dangereuses. La Reyne Marguerite femme de

ſement de la fiévre par ſon interceſſion.

Philippe III. & Ayeule du Roy d'Eſpagne d'aujourd'huy fut de ce nombre. Elle eſtoit travaillée d'une Tierce, aprés qu'elle fut accouchée de l'Infant Dom Charles, ſes accés augmentoient, & l'on doutoit fort qu'elle puſt en ſouffrir la violence, ſes couches l'ayant laiſſée dans une foibleſſe extrême. Mais elle trouva elle-meſme le remede que les Medecins ne pouvoient luy donner. Comme elle avoit beaucoup de devotion à ſaint François de Borgia, elle s'en fit apporter une relique, elle la prit entre ſes mains, & ſe recommandant cependant au Saint avec confiance, elle le ſupplia de la guerir, en commandant, au nom de Dieu, à la fiévre de la quitter, comme elle ſçavoit qu'il avoit de ſon vivant, gueri pluſieurs malades du meſme mal. Sa priere fut exaucée, la fiévre quitta auſſitoſt cette pieuſe Princeſſe, dans le fort de l'accés, & elle ne l'eut jamais depuis : ſa gueriſon remplit le Palais de joye, & y augmenta encore la dovotion qu'on y avoit pour la memoire de noſtre Saint.

CXX. Diverſes fémes ſont délivrées par ſon interceſſion d'un danger évident de mort dans leurs couches, & leurs enfãs ſont reſſuſcitez ou cõſervez par miracle. l'an 1607.

Parmi un tres-grand nombre de femmes qui ont obtenu du Saint d'heureuſes couches, contre l'eſperance de tout le monde, au moment quelles l'invoquoient ou qu'on leur appliquoit ſes Reliques, il y en a eu quelques-unes, dont la délivrance a eſté accompagnée d'autres merveilles plus conſiderables, & de la reſurrection meſme de leurs enfans, qui eſtoient morts avant que de naiſtre.

Ce qui arriva à Madrid, aux couches de Doña Jeronima de Cardonne, Ducheſſe d'Uzeda, eſt tout-à-fait memorable. Elle avoit ſouffert durant pluſieurs

jours des douleurs cruelles ; & tous les remedes ayant esté mis inutilement en usage, pour faciliter son accouchement, on y avoit mesme employé les surnaturels, & on luy avoit apporté de divers endroits toutes sortes de reliques : mais enfin comme elle n'en recevoit aucun soulagement, ses forces diminuoient, & il estoit fort douteux qu'elle pust vivre jusqu'à ce qu'on eust tiré par morceaux l'enfant qu'elle avoit dans le ventre, & qu'on jugeoit estre déja sans vie. Un Religieux qui avoit une grande confiance en S. François de Borgia, & qui avoit veu plusieurs effets prodigieux de l'application de ses reliques sur divers malades, fut averti de l'extremité de cette Dame : il fut la trouver avec un os du Saint, & estant animé d'une foy vive, il fit oster, aussi-tost qu'il fut entré dans la chambre de la malade, toutes les autres reliques, & dit hautement que Dieu vouloit, en ce jour, glorifier son serviteur. En effet, ayant mis cette relique sur la Duchesse, & luy ayant dit l'Oraison du Saint, au même instant qu'il prononçoit son nom, elle accoucha sans peine d'une fille, & dit à haute voix qu'elle estoit guerie, & que le Saint luy rendoit dans ce moment la vie & la santé. Quoyque la guerison de la Duchesse donnast beaucoup de joye à toute sa maison, où on la pleuroit déja comme morte, cette joye estoit fort temperée par l'estat pitoyable de la petite fille, dont elle venoit d'accoucher. Car bien loin que cét enfant donnast assez de marques de vie, pour recevoir le saint Baptesme, la couleur livide, & l'odeur de ce petit corps qui commençoit à sentir fort mauvais, fai-

Le P. Pierre Espejo.

ſoient voir clairement qu'il y avoit déja quelques jours qu'elle eſtoit morte. Mais le Religieux remplit encore toute cette maiſon de confiance par la ſienne, en diſant que le Saint qui venoit de faire un miracle ſi manifeſte, en pouvoit bien faire encore un autre, & rendre la vie à l'enfant, comme il l'avoit conſervée à la mere. Il oſta en meſme temps la relique du Saint à la Ducheſſe, pour l'appliquer ſur la teſte de l'enfant, qui commença dans le meſme moment à remplir par ſes cris, tous ceux qui eſtoient preſens, de joye & d'admiration. Le Marquis de Villaſor, pere de la Ducheſſe, fut le premier qui commença à s'écrier, en pleurant de joye & de tendreſſe de devotion: Miracle, Miracle. Tous les autres en faiſoient de meſme, & il n'y en eut aucun qui ne beniſt Dieu d'une grace ſi extraordinaire. Le Religieux qui avoit porté la relique & qui eſtoit un grand Prédicateur, monta en chaire le lendemain, qui eſtoit le premier Dimanche de Careſme, pour annoncer au peuple cette merveille; & la pluſpart des perſonnes les plus conſiderables de la Cour aſſiſterent à ce ſermon, qui contribua encore extremement à y augmenter la devotion qu'on avoit déja pour ſaint François de Borgia. La petite fille receut avec beaucoup de ceremonies le Bapteſme, où on luy donna le nom du Saint qui luy avoit obtenu la vie.

On vit trente ans aprés cette meſme merveille ſe renouveler dans la perſonne d'une femme de Madrid qui avoit déja perdu la parole, & qui avoit receu les derniers Sacremens pour ſe diſpoſer à mourir. L'en-

Dona Damiana de Encina, fême d'André de Palacios. 1637.

fant dont elle accoucha, en invoquant noſtre Saint, eſtoit déja tout noir & tout livide, & avoit la teſte toute briſée : mais le miracle s'étendit auſſi ſur luy, & il recouvra la vie par la meſme invocation du Saint, comme l'ont déposé juridiquement au procés de la Canoniſation, pluſieurs perſonnes, dont quelques-unes vivent encore.

1607. La Ducheſſe de Cea, eſtant dans le meſme danger que les deux précedentes; aprés que tous les Medecins du Roy Philippe III. eurent deſeſperé de ſa vie, deſorte qu'on n'attendoit plus que le moment qu'on la verroit expirer; elle fut délivrée & guerie ſur le champ, par l'application d'une de ces meſmes reliques, que le Duc de Lerme, petit fils du Saint, & beau-pere de la malade, luy fit apporter. La qualité de la perſonne & le grand crédit où eſtoit alors ce Miniſtre, fit éclater cette merveille, plus que quantité d'autres pareilles qui n'eſtoient pas moins ſurprenantes, & dont il ne reſte pas moins de témoigages irreprochables; mais que nous laiſſons toutes, pour ne pas dire ici trop de choſes ſemblables.

CXXI. Gueriſons de cancers incurables, par l'invocation du Saint.

Nous ne parlerons point non plus d'un grand nombre de femmes qui ont eſté gueries ſubitement, en invoquant le Saint, de maux inveterez à la mammelle, & de cancers tout formez; & nous nous contenterons de rapporter une ſeule de ces gueriſons qui eſt plus recente & plus authentique, & dont preſque tous les témoins qui ont donné leurs depoſitions ſur cette merveille ſont encore pleins de vie.

Apollonia Cavalli.

Une jeune Demoiſelle Romaine qui vivoit dans une

une grande ſainteté, portée d'une ferveur indiſcrete, & d'un ardent deſir d'avoir part aux douleurs & à la Croix du Sauveur, le jour du Vendredy Saint de l'année 1652. fit rougir dans le feu une piece de laiton, qu'elle s'appliqua enſuite ſur le cœur à la mammelle gauche; & la playe qu'elle ſe fit par ce moyen, ne la faiſant pas encore aſſez ſouffrir à ſon gré, elle y jetta d'une poudre de cantharide fort corroſive, qui luy cauſa bien-toſt de tres-grandes douleurs, & qui augmenta le mal de telle ſorte, qu'il s'y forma en peu de temps un ulcere incurable. La vertueuſe Demoiſelle cacha ce qu'elle enduroit avec beaucoup de ſoin durant cinq ans; elle ſe contentoit de laver l'ulcere tous les jours avec diverſes eaux; mais enfin la corruption & l'infection en eſtoit devenuë ſi grande, qu'il n'y eut plus moyen de diſſimuler: elle fut obligée de le découvrir à ſa mere, & enſuite de le faire voir aux Medecins & aux Chirurgiens. C'eſtoient les plus habiles qui fuſſent en Italie: mais le mal eſtoit déja plus grand que l'art & que les remedes. Ils avoüerent tous que cette gueriſon eſtoit impoſſible; & encore que quelques-uns donnaſſent des receptes, pour conſoler la malade, plûtoſt que pour la guerir; il n'y en eut aucun qui ne diſt que le mal auroit ſon cours, & iroit toûjours en croiſſant. En effet, quelque choſe qu'on y fiſt, les douleurs de la pauvre Demoiſelle augmentoient, & ſa playe devenoit de jour en jour plus grande & plus hideuſe, & ſembloit l'avertir d'une mort prochaine. Elle le dit à ſon Confeſſeur, qui eſtoit un Jeſuite de la Maiſon Profeſſe de Rome, & qui avoit

Le P. Antonio Tarlatino.

d'autant plus de compaſſion de ce que ſouffroit cette fille qu'il connoiſſoit davantage ſa vertu. Ce Pere luy conſeilla de s'adreſſer à un autre de cette meſme maiſon, qui eſtoit un homme d'un zéle Apoſtolique, dont Dieu s'eſt ſervi en ces derniers temps, pour faire une infinité de converſions admirables dans Rome. Comme il avoit une devotion toute particuliere pour ſaint François de Borgia, il exhorta cette Demoiſelle affligée d'avoir recours à ſon interceſſion, & luy donna une image du Saint, avec un petit morceau de ſes habits pour les appliquer ſur la playe : Ce qu'elle n'eut pas plûtoſt fait que toutes ſes douleurs ceſſerent, & il luy ſembla entendre diſtinctement une voix, qui luy dit, qu'elle allaſt au plûtoſt dire à ce Pere, qu'elle eſtoit guerie. Elle l'eſtoit en effet de telle ſorte, qu'il ne reſtoit pas le moindre veſtige de cette playe ſi horrible. Cette fille pleine de reconnoiſſance d'une ſi grande grace, voulut ſe conſacrer entierement à Dieu, & elle entra dans le Monaſtere de Monte-Rotundo, prés de Rome, parmi les Carmelites de la premiere Obſervance de ſainte Magdelene de Pazzi ; où elle rendit encore l'an 1668. témoignage de cette merveille, auſſi-bien que les Medecins & les Chirurgiens, & toutes les autres perſonnes qui avoient connu ſon mal & ſa gueriſon ſubite : deſorte qu'il ne ſe peut rien voir de plus authentique, que les procés verbaux qui s'en firent alors.

Le Pere Nicolò Zucchi.

Le 22. Decemb. 1659.

Elle s'appelle ſœur Marie Deodata.

CXXII. Gueriſon miraculeuſe d'une maladie

Ceux qui furent faits à Madrid, ſur la gueriſon miraculeuſe d'une autre Demoiſelle, qu'une pleureſie & une fiévre ardente avoient reduite à l'extremité, ne

ſont pas moins admirables. Cette fille eſtoit auprés de Doña Anna de Borgia, qui avoit épouſé Dom François de Borgia, fils du ſecond des enfans de nôtre Saint, & qui luy avoit porté en mariage la principauté d'Eſchilache, dont elle eſtoit heritiere. Le Prince & la Princeſſe, conſideroient fort cette Demoiſelle, à cauſe de ſa vertu & de ſes autres bonnes qualitez; de ſorte que l'eſtant allée viſiter, ils eurent bien de la douleur de ſe voir ſi preſts de la perdre. Le premier Medecin du Roy d'Eſpagne & pluſieurs autres des plus celebres y eſtoient preſens, & dirent qu'il n'y avoit plus que Dieu qui puſt guerir la malade, & que pour eux, ils eſtoient obligez de ceder à la force du mal. Le Prince alors ſe ſentant en ce moment plein de confiance en Dieu, leur dit, qu'il faloit donc avoir recours à d'autres remedes plus puiſſans que les leurs; & allant auſſi-toſt prendre un os du Saint qu'il gardoit précieuſement dans ſa Chapelle; il retourna à la malade, & mena avec luy les Comtes de Villanueva & de Ficallo, à qui il dit: Venez, Meſſieurs, venez eſtre témoins d'un grand miracle, qui ſe va faire par l'interceſſion de ſaint François de Borgia. Mais ces Seigneurs ne furent pas les ſeuls qui virent avec luy l'effet prodigieux qu'eut cette relique: La Princeſſe y eſtoit auſſi avec la pluſpart de ſes domeſtiques, & avec pluſieurs autres perſonnes, qui admiroient la confiance que Dom François avoit en ſon ſaint Ayeul. On ne peut dire avec quelle ſurpriſe ils virent cette fille moribonde reprendre les forces & la parole, auſſi-toſt qu'on luy mit la relique ſur le coſté où eſtoit ſa

mortelle par une relique du Saint. 1610.

douleur, & s'écrier avec joye pluſieurs fois, qu'elle n'avoit plus aucun mal, que ſaint François de Borgia l'avoit guerie. Elle ſe trouva en effet dans ce meſme moment quitte de toute fiévre & de toute douleur, & elle n'en eut pas depuis le moindre reſſentiment.

On voit dans les procez verbaux de la Beatification de noſtre Saint & dans ceux de ſa Canoniſation, un trés-grand nombre de pareilles gueriſons de perſonnes qui eſtoient à l'agonie ; & toutes ces merveilles y ſont ſi bien marquées de leurs circonſtances, & authoriſées par les dépoſitions juridiques de tant de perſonnes de merite & de vertu, qu'on ne peut rien voir de plus indubitable dans toutes les choſes que nous croyons de foy humaine.

CXXIII. Gueriſons diverſes de maladies incurables par les Reliques du Saint.

Il n'y a preſque point de ſortes de peines d'eſprit ou de corps dont on n'ait trouvé le remede dans l'invocation de noſtre Saint & dans ſes Reliques. Des bleſſures trés-dangereuſes à la teſte, des charbons de peſte trés-violente, des abſcez incurables, des paralyſies inveterées, des apoplexies mortelles, des fluxions irremediables, ont ſouvent cedé tout d'un coup à la force de ces remedes ſurnaturels que fourniſſoit la confiance des fideles en la miſericorde de Dieu, & au credit de noſtre Saint dans le Ciel.

Franciſco Solina. 1618.

Un homme de Gandie affligé d'une pierre plus groſſe qu'un œuf, & qui en avoit ſouffert des douleurs cruelles, & des incommoditez continuelles, durant prés de deux ans, en fut delivré en un inſtant, en invoquant le Saint, & n'en reſſentit jamais depuis la moindre incommodité : ce qui fut un miracle viſible, au

ſentiment des Medecins & des Chirurgiens, qui ne jugeoient pas, que cét homme puſt encore vivre plus de trois ou quatre jours dans l'eſtat ou ce mal l'avoit reduit.

Un vertueux Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique ſe tint toute ſa vie redevable de la gueriſon ſubite d'une Eſchinancie, à l'interceſſion de ſaint François de Borgia, auquel il eut recours dans ce beſoin, tous les autres remedes eſtant inutiles. Pluſieurs autres Religieux, pluſieurs Eccleſiaſtiques de grand merite, & des Prelats meſme tres conſiderables en ont receu de pareilles graces, auſſi-bien que pluſieurs perſonnes du monde de toutes ſortes de conditions. Le P. Ange Fuſter à Madrid.

Il y a meſme encore aujourd'huy des familles où l'on eſt ſi accoûtumé à voir de ces effets prodigieux, par des lettres ou des ſignatures de la main du Saint, par des morceaux de ſes habits, ou par quelques autres de ſes reliques, qu'on y a uniquement recours en toutes occaſions, & l'on ſe tient aſſeuré de ne pouvoir obtenir par le ſecours des hommes, ou par les remedes naturels, tout ce qu'on ne peut obtenir de ſon interceſſion.

Ses images meſme & ſes portraits gardez par des perſonnes qui honoroient ſa memoire, & qui l'invoquoient dans leurs beſoins, ont eu pluſieurs effets merveilleux, & ſurnaturels. Mais on peut dire que le plus memorable de tous ces portraits, eſt celuy qui ſe conſerve à Chitagoto prés de Tunja, au nouveau Royaume de Grenade. Un homme de qualité ayant fait bâtir en ce lieu une devote Chapelle, y avoit fait CXXIV. Effets prodigieux d'un portrait du Saint. Dom Sebaſtien de Moxica.

1627. placer cette image du Saint, où il l'honoroit particulierement avec sa famille & avec tous les habitans du lieu. Mais il fut fort surpris d'apprendre, peu de temps aprés, de ses enfans & de son Maistre d'Hostel, qu'encore que ce tableau fust dans un lieu extrémement sec, & que la toile mesme fust fort seche par derriere, le visage & les mains du Saint suoient incessamment à grosses goutes, & qu'autant de fois qu'on essuyoit cette sueur, autant de fois elle recommençoit toûjours à couler en abondance. Il fut aussi-tost pour voir luy-mesme cette merveille, & il ne pouvoit assez l'admirer. Plusieurs habiles Ecclesiastiques, & plusieurs doctes Religieux de divers Ordres en furent témoins comme luy; & quoy qu'on changeast souvent le tableau de place, & qu'on l'essuyast incessamment, cette sueur continua toûjours de telle sorte, pendant vingt-quatre jours, que la terre en estoit toute moüillée, & que plusieurs linges dont on se servoit pour l'essuyer en estoient tous trempez, & ont servi depuis à faire un tres-grand nombre de Miracles, dont on a plusieurs témoignages authentiques. Cela fut consideré & admiré d'un si grand nombre de personnes, durant tout ce temps, que l'Archevesque de sainte-Foy en voulut faire des procez verbaux, ce qu'il fit accompagné de tout son Chapitre & des Superieurs des maisons Religieuses de saint Augustin, de saint Dominique, de saint François & des Jesuites; qui jugerent tous, que cette image estoit miraculeuse, & qu'il ne se pouvoit rien voir de plus indubitable, que toutes les preuves qu'on avoit de cette merveille. Ce

Dom Julien de Cortaçar.

portrait mesme fut veu souvent, durant ce temps, changer de couleur, & l'avoir tantost pasle & tantost rouge & enflammée. Un Juge mesme des lieux, & un Religieux de saint François, qui avoient travaillé aux proces verbaux de divers Miracles operez par l'intercession du Saint, déposerent, qu'estant en prieres devant cette image, ils luy avoient veu remuer & tourner la main sensiblement, comme s'il eust voulu leur presenter une image du Crucifix qu'il tenoit. Dom Jean de Borgia petit fils du Saint qui estoit alors Vice-Roy & Capitaine general du nouveau Royaume de Grenade, estonné de ces prodiges, & jugeant assez que Dieu ne les permettoit que pour donner des avertissemens salutaires à ceux qui honoroient le Saint, les prit principalement pour luy. On luy entendit dire plusieurs fois, qu'il craignoit que cette sueur de son ayeul, ne luy marquast les maux, ausquels il devoit se preparer. En effet, profitant de ces menaces, il se disposa, par une devotion extraordinaire, à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de luy, & il mourut subitement peu de jours aprés, au grand estonnement de tout le monde. Ce furent toutes ces merveilles qui porterent la ville de Sainte-Foy, aussi-bien que celle de Popayan, & tout le nouveau Royaume de Grenade à se mettre sous la protection de saint François de Borgia, par l'avis de l'Archevesque, de tout son Clergé, de tous les Officiers de la justice, & enfin de tous les peuples, qui ont depuis souvent receu, par leur devotion à leur saint Protecteur, des graces tres-considerables.

CXXV. Apparition du Saint à une personne, qui sans avoir jamais veu sõ portrait, en fait faire un fort ressemblant. Isabelle Morales. 1642. Franc. Sanchez Ponce de Leon.

Un autre portrait du Saint qui se conserve à Madrid, n'a peut-estre pas eu tant d'effets extraordinaires, que celuy dont nous venons de parler ; mais la cause mesme du portrait a quelque chose de plus merveilleux. Une femme qui n'en avoit jamais veu aucun du Saint estoit malade à l'extremité d'un abscés si effroyable, qu'on ne pouvoit en souffrir l'infection ; son oncle qui estoit un vertueux Ecclesiastique fort devot à saint François de Borgia, la voyant en cét estat, luy dit, qu'il faloit qu'elle prist confiance en ce serviteur de Dieu, dont il luy donna en mesme temps une relique. La malade le crut, & prit la relique avec respect, elle la mit sur sa poitrine, & invoqua le Saint interieurement de tout son cœur ; car elle ne pouvoit pas le faire autrement, ayant déja perdu la parole. Ce fut un effet surprenant de sa confiance, que n'ayant pû dormir, depuis quarante jours, elle fut dans ce moment surprise d'un doux sommeil, durant lequel elle crut voir le Saint, qui passoit doucement la main sur son mal, & qui la guerissoit. En effet, elle se trouva guerie à son réveil, & raconta avec un ravissement extréme, de quelle maniere elle avoit veu le Saint, dont tous les traits luy estoient demeurez marquez si vivement dans l'esprit, qu'elle entreprit d'en faire faire un portait fort ressemblant. Elle fit appeller aussitost, à ce dessein, un peintre qui estoit fort homme de bien, & qui reconnut bien-tost à ce que luy dit cette femme, qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire & de surnaturel dans cette vision. Il promit volontiers de travailler à cét ouvrage, mais il dit que comme le

ſuccés d'une pareille entrepriſe, ne pouvoit venir que de Dieu, il vouloit le luy demander avant que de s'y employer, & faire pour cela une neuvaine au Saint. Il la fit avec beaucoup de devotion & de recueïllement, & ayant communié au neuviéme jour, il vint trouver cette femme pour commencer le portrait, ſuivant ce qu'elle luy diroit. Il l'avoit à-peine ébauché, que cette femme ravie d'y trouver une parfaite reſſemblance, s'écria: Voila mon Saint, voila celuy qui m'a guerie, ce portrait eſt achevé, & il n'y faut pas toucher davantage. Le peintre qui vouloit finir ſon ouvrage, euſt voulu l'avoir moins contentée, afin d'y travailler plus de temps: mais jamais elle ne voulut luy permettre d'y toucher. Il trouva cependant moyen d'emporter le portrait chez luy, quelques jours aprés, comme ſi ce n'euſt eſté que pour le faire voir à d'autres perſonnes, mais en effet pour le finir encore plus à-loiſir. Il le retoucha pluſieurs fois, & il y employa beaucoup de couleurs, & beaucoup de temps inutilement: car le portrait demeura toûjours le meſme, & jamais tout ce qu'il y fit ne put y changer un ſeul trait. De ſorte que reconnoiſſant alors plus clairement que cét ouvrage n'eſtoit pas de luy, & qu'un plus grand maiſtre y avoit mis la main, il rendit le portrait en l'eſtat qu'il eſtoit, & ceux qui le voyent encore tous les jours, en ſont ſenſiblement portez à la pieté & à l'amour de Dieu.

Ce n'eſt pas en cette ſeule occaſion où ſaint François de Borgia s'eſt fait voir à ceux qui l'invoquoient: Mais comme ſi Dieu vouloit que le plaiſir qu'il a pris

CXXVI. Il apparoît à pluſieurs perſonnes

& nommément à une Religieuse paralitique qu'il guerit.

de son vivant, à visiter les malades & les affligez & à les secourir, fist encore une partie de sa felicité dans l'autre vie: il a plusieurs fois paru environné de gloire, & a luy-mesme gueri par sa presence les maux incurables de ceux qui avoient pris confiance en son intercession. Il y a principalement sept ou huit exemples de ces sortes de merveilles, qui sont si authentiques, & attestez par tant de témoins irreprochables dans les procés de sa Beatification & de sa Canonization, que les moins credules ne pourroient les revoquer en doute, & qu'un seul de ces miracles suffiroit pour faire admirer à tout le monde la bonté & la liberalité dont Dieu honore ses serviteurs. Aussi suffira-t-il de rapporter icy une de ces visites salutaires du Saint, laissant toutes les autres, qui sont également certaines, & également merveilleuses.

La Mere Justina Andici.

Il y avoit prés de six mois, qu'une Religieuse de l'Ordre de saint Benoist, âgée de vingt ans, au Monastere de Castlenovo à Recanati prés de Lorette, estoit tellement percluse de tous ses membres, qu'il faloit quatre personnes pour la remuër. Elle souffroit dans toutes les parties de son corps des douleurs extrêmes, qui augmenterent de telle sorte la nuit du vingt-huitiéme d'Avril, qu'elle en perdit entierement le sommeil, & croyoit en perdre la vie. Il y avoit peu de jours qu'elle s'estoit fait lire la vie de saint François de Borgia, & qu'elle l'avoit pris pour un de ses particuliers Protecteurs. Elle eut recours à luy, avec beaucoup de confiance, dans l'extremité où elle se trouvoit & le conjura de luy obtenir de Dieu une santé,

qu'elle estoit bien resoluë d'employer fidélement pour son service, dans une entiere & exacte observance de la regularité Religieuse. A peine eut-elle achevé cette courte priere, qu'elle entendit une voix distincte qui luy dit, *Justine leve-toy, vas-t-en à Matines avec tes sœurs*. Comme elle estoit dans l'estonnement & dans le doute d'où pouvoit venir cette voix, elle entendit encore une fois ces mesmes paroles, *Leves-toy, vas à Matines, tu es guerie.* Elle reconnut en mesme temps, que c'estoit la voix du Saint qu'elle venoit d'invoquer; elle porta la main à une tumeur effroyable qu'elle avoit à la jambe, où elle avoit souffert de plus grandes douleurs, & elle la trouva entierement dissipée. Toutes ses douleurs la quitterent dans ce mesme moment; elle sentit que toutes ses forces estoient revenuës, & qu'elle avoit le mouvement libre des bras & des jambes; elle s'habilla seule avec autant de facilité & avec beaucoup plus de joye, qu'elle l'eust fait jamais avant cette maladie; & elle s'en alla, suivant l'ordre du Saint, au Chœur où toutes les Religieuses estoient assemblées pour chanter Matines. Elle y parut d'abord comme un fantôme, dont elles eurent toutes bien de la frayeur: mais cette crainte se changea en une joye incroyable, quand elles apprirent de leur chere sœur de quelle maniere elle avoit esté guerie. Comme cette fille estoit de qualité & parente de toutes les personnes les plus considerables du païs, il n'y eut personne qui ne prist part à sa joye, & qui ne voulust estre temoin de l'effet de la visite qu'elle avoit receuë

du Saint. Le Cardinal de Ara-Celi qui eſtoit Eveſque du lieu, & qui avoit veu deux jours auparavant cette Religieuſe dans ſon lit accablée de ſon mal, fut la voir dés le jour meſme qu'il eut appris cette merveille, & il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la grandeur du miracle, & de glorifier Dieu dans ſes Saints. Il fit depuis venir devant luy les Medecins & les Chirurgiens qui l'avoient traitée, & toutes les autres perſonnes qui avoient eſté témoins de la maladie & de la gueriſon de cette fille, & fit faire les procés verbaux qui ſervirent à la Beatification du Saint, & qui augmenterent admirablement la devotion qu'on avoit déja pour luy dans la pluſpart des Maiſons Religieuſes d'Italie. Celle principalement qui avoit receu cette grace, en conſerva toute ſa vie une reconnoiſſance parfaite, augmentant la ferveur & la ſainteté dans laquelle elle avoit vécu juſqu'alors.

Toutes ces merveilles que Dieu a operées pour glorifier noſtre Saint, ont contribué au delà de tout ce qu'on en peut dire, à augmenter par tout la devotion avec laquelle les fideles honorent ſa memoire.

CXXVII. Pluſieurs perſonnes ſont converties par ſon interceſſion.

Mais comme les plus grands Miracles qu'il ait faits durant ſa vie, ont eſté les converſions des pecheurs, dont il tira un ſi grand nombre du vice & du deſordre, par ſes diſcours & par ſes exemples, il n'y a rien auſſi de plus merveilleux que les converſions que ſes meſmes exemples, & que ſon merite auprés de Dieu, ont continué de faire depuis ſa mort. Il y a eu un trés-grand nombre de perſonnes qui ont pris à ſon tombeau l'eſprit de penitence, & qui y ont fait une

ferme resolution de changer de vie : On en a veu plusieurs autres touchées vivement, & excitées à la vertu par la seule veuë de son portrait : Il y en a mesme eu qu'il a tirés de peine & d'inquietude, ou dont il a ressuscité les ames à la grace, en se faisant voir à eux, & les exhortant à la pieté & à l'amour de Dieu. Il s'en trouve enfin un trés-grand nombre, que la lecture de son histoire a sanctifiez.

Le Pere Ribadeneira fit paroistre quelques années aprés la mort de nostre Saint celle qu'il avoit écrite, & il la dédia au Roy Philippe II. dans un temps qu'il y avoit prés de luy une infinité de témoins des choses qui y sont rapportées, & que ce Prince luy-mesme se souvenoit d'en avoir veu & d'en avoir admiré plusieurs des plus remarquables. Cet ouvrage en renouvelant la memoire du Saint à la Cour d'Espagne, renouvela aussi en partie la ferveur que ses exemples y avoient excitée. Il fit ensuite les mesmes effets en toutes les Cours de l'Europe, estant traduit en diverses Langues. Il parut en François au commencement de ce siecle par les soins d'un homme de qualité, qui dédia aussi sa traduction au mesme Philippe II. dont il estoit né sujet ; & elle fit aussitost en la Cour de France, malgré la corruption qui y regnoit alors, des effets trés-considerables, dont on pourroit icy rapporter un tres grand nombre. Mais il suffira d'en dire un fort illustre, dont il importe extremement de conserver la memoire à la posterité ; parce que rien n'est plus capable de toucher les cœurs des Grands, qui sont trop engagez dans le

CXXVIII. Les exemples de sa vie font plusieurs conversiõs.

Mr. de Betencourt.

monde. On tient tout ce que j'en dirai du témoignage de plusieurs personnes de grande vertu & de grand merite, dont quelques-unes vivent encore, à qui feu Monsieur des Noyers l'a souvent raconté.

CXXIX. Conversion du Duc de Joyeuse & du Pere de feu Mr. des Noyers par la lecture de sa vie, l'un se faisant Capucin & l'autre Chartreux.

Tout le monde sçait quel estoit le merite, la valeur, la conduite & la politesse du Comte de Bouchage, frere du Duc, du Cardinal, & du grand Prieur de Joyeuse, sous Henry III. & personne n'ignore avec quel courage il méprisa, aprés qu'il se vit veuf de la sœur du Duc d'Espernon, toutes les grandeurs qui entroient en foule dans sa maison, & toutes les nouvelles faveurs dont son Roy le combloit tous les jours, pour mener une vie humble & penitente parmi les Capucins. On sçait aussi quels furent les besoins de sa patrie, les instances reïterées de la Noblesse, du Parlement & des peuples de Languedoc, & les ordres absolus du souverain Pontife, qui l'obligerent depuis à sortir de cet Ordre, pour rentrer dans le monde, où il fut encore élevé par Henry IV. a de plus grands honneurs & à de plus beaux emplois qu'auparavant, sous le nom de Duc & de Mareschal de Joyeuse. Mais tout le monde ne sçait pas quelle fut la veritable cause de sa conversion, qui le porta à rentrer pour la seconde fois dans le saint Ordre qu'il avoit quitté; & il n'y aura personne qui n'ait de la curiosité d'en apprendre la verité, qui a esté fort alterée par les conjectures des Historiens.

Ce Duc sembloit estre parvenu à ce que les hommes regardent comme le comble de la felicité sur la terre. Il estoit le Seigneur de la Cour qui avoit le plus de re-

putation, le plus de ſanté, le plus d'amis, & le plus de bien. Le Cardinal de Joyeuſe ſon frere, avec qui il fut toûjours eſtroitement uni, & qui eſtoit alors conſideré comme le premier Miniſtre d'Eſtat, donnoit encore beaucoup d'éclat à ſa fortune, & ſembloit rendre ſes grands eſtabliſſemens plus ſolides. Le courage avec lequel il avoit quitté tant de grands avantages lors qu'il s'eſtoit fait Capucin, n'avoit ſervi qu'à augmenter l'eſtime qu'on avoit pour luy, & à élever de plus en plus ſon merite au deſſus de ſa fortune: De ſorte qu'il les poſſedoit alors avec d'autant-plus d'honneur, qu'il avoit fait paroiſtre plus de conſtance à les mépriſer, & de reſiſtance aux deſirs de ceux qui l'en avoient remis en poſſeſſion. Non ſeulement il en jouiſſoit paiſiblement, par les diſpenſes de ſes vœux que le Pape l'avoit forcé d'accepter; mais on peut dire meſme qu'il avoit commencé d'en abuſer en quelque ſorte, & qu'il édifioit beaucoup moins les perſonnes de la Cour par ſa modeſtie & par ſa retenuë qu'il n'avoit fait avant qu'il fuſt Religieux. Le faſte du ſiecle, le bruit du grand monde & les embarras qu'attire preſque toûjours avec ſoy une condition auſſi relevée que celle où il ſe voyoit, avoient fort attiedi la ferveur de ſa devotion, & il eſtoit auſſi éloigné de penſer à rentrer jamais parmi les Capucins, qu'il avoit eu de peine à en ſortir. Il avoit mis pour les affaires de ſa maiſon toute ſa confiance en l'Intendant du Cardinal de Joyeuſe ſon frere, dont ils eſtimoient l'un & l'autre uniquement le merite & la probité. C'eſtoit Monſieur Sublet de

la Guichonniere, Maistre des Comptes à Paris, & pere d'un vertuëux Ministre, qui a esté, sous le dernier regne, dans les grands emplois & dans la grande faveur un exemple rare de pieté envers Dieu, & de zéle & de fidelité pour le service du Prince. Ce sage Intendant estoit encore plus zélé pour le salut & pour les avantages solides de ceux dont il faisoit les affaires, que pour l'éclat & pour la grandeur de leur maison. En effet, estant un jour en prieres à genoux à saint Ouën de Rouen, dans le temps que la Cour y estoit, il ne put voir sans une extreme douleur le Duc de Joyeuse passer par cette Eglise, suivy d'une foule de gens de qualité qui luy faisoient leur Cour, & qui à l'exemple du Duc, ne donnerent aucune marque du respect qu'ils estoient obligez d'avoir pour la sainteté du lieu où ils estoient. L'estat pitoyable où le Duc s'engageoit de plus en plus, par l'oubli de sa premiere vocation, toucha en mesme-temps le cœur de ce veritable Chrestien, & il en eut une compassion si tendre, qu'il demanda à Dieu dans la ferveur de sa priere, qu'il luy plust luy faire connoistre par quel moyen il pouroit faire souvenir ce Seigneur de ses anciens engagemens, dont il luy sembloit que la dispense n'avoit pû durer plus que les mesmes causes qui avoient obligé le Pape à l'accorder. Dieu écouta l'humble priere de cet homme plein de zéle, & luy inspira, dans ce mesme moment, de se servir pour la conversion du Duc, d'un moyen qui luy réussit comme il l'avoit desiré.

La Vie de saint François de Borgia imprimée depuis

puis peu de temps commençoit de paroiſtre alors en France : il reſolut de la faire lire au Duc de Joyeuſe, & il fut fortement perſuadé que cette lecture ſeroit ſuivie de ſon entiere converſion. Mais comme les Princes & les Grands ſont d'ordinaire moins curieux des lectures où il y a à profiter, que de celles qui peuvent les divertir, il faloit trouver le moyen d'engager le Duc à faire celle-cy, & voicy celuy que l'eſprit de Dieu luy ſuggera. Il fit relier ce livre d'une façon tout-à-fait extraordinaire, n'y épargnant ni l'or ni l'émail, ni les autres ornemens les plus precieux. Outre les fermoirs d'or qu'il y fit mettre aux deux bouts, il en fit ajoûter un autre au milieu, qui eſtoit un petit cadenat fort riche, qui ſe fermoit à la clef. Il fut au coucher du Duc, avec ce livre, & aprés que tout le monde ſe fut retiré, eſtant demeuré ſeul auprés de luy, comme pour luy parler des affaires de ſa maiſon ; mais en effet pour prendre ſon temps de le faire penſer à la grande affaire de ſon ſalut ; en l'entretenant de diverſes choſes, il luy laiſſa entrevoir comme ſans deſſein, ce livre ſi bien relié qu'il avoit ſous ſon manteau. Le Duc jugeant auſſi-toſt par la reliure de l'eſtime qu'on faiſoit du livre, eut un grand deſir de le voir, & preſſa Monſieur de la Guichonniere de le luy donner. Le Sage vieillard s'en excuſa pluſieurs fois, en riant, & luy diſant que ce n'eſtoit pas un livre à ſon uſage ; qu'il pourroit bien ſe repentir de l'avoir lû, & que peut eſtre meſme cette curioſité luy coûteroit d'autant plus cher, qu'il y auroit pris plus de plaiſir. Mais enfin, il luy avoüa que

c'estoit pour luy qu'il l'avoit fait relier, & il luy ajoûta, pour augmenter encore l'impatience qu'il avoit de le lire, qu'il le supplioit de ne l'ouvrir que le lendemain, par ce que s'il commençoit une fois à s'engager à cette lecture, il en perdroit asseurement le repos de la nuit. Il attacha, en disant cela, la petite clef du cadenat au poignet du Duc, & se retira aussi-tost, laissant le livre sur sa toilette. Mais à peine fut il sorti, que le Duc bruslant d'envie de lire ce livre, se le fit apporter : il l'ouvrit aussi-tost, il le vit, il le lût avec plus d'avidité & plus d'attention qu'ils n'en avoit jamais leu aucun autre. On ne peut dire les mouvemens que cette lecture excita dans son cœur, & les effets qu'y firent les exemples heroïques du saint Duc de Gandie. Il en perdit le repos de la nuit, comme le vertuëux Intendant le luy avoit predit : mais ses inquiétudes produisirent enfin dés le jour suivant ces fermes resolutions d'un entier changement de vie, dans lesquelles seules il pouvoit trouver le repos de sa conscience & quelque seureté pour son salut. Il donna ordre le lendemain à sa porte, qu'on ne luy fist parler qui que ce fust, & il ne voulut voir que le seul M. de la Guichonniere, qu'il envoya querir dés le matin. Il ne le vit pas plustost entrer dans sa chambre, qu'il se jetta à son cou fondant en larmes ; & sans luy parler de l'effet qu'avoit fait sur luy la vie de saint François de Borgia, mais le luy faisant assez voir par son émotion, & par ses actions, il luy dit ces paroles bien
» remarquables. Il faut, mon Pere, il faut suivre la voix
» de Dieu & vos sages conseils : je ne vous demande

que tres peu de temps, pour mettre ordre à mes affai- «
res, & je reprendray aussi-tost l'heureux estat de vie «
que j'ay quitté. Il le fit en effet bien-tost aprés, com-
il l'avoit resolu ; & il arriva de cette sorte, que comme les exemples de la vie de saint François d'Assize, avoient donné dans la personne d'un Duc de Gandie, un grand Saint à l'Ordre des Jesuites ; ce mesme saint Duc, rendit en quelque façon à l'Ordre de saint François, un autre grand Duc qui avoit des qualitez fort semblables aux siennes. Le sage vieillard à qui la grace avoit donné tant de part à cét heureux changement, sceut bien profiter luy-mesme pour son salut, du secours qu'il presentoit aux autres, & des exemples de la vie de saint François de Borgia. Il en fut effectivement si touché, qu'il desira ardemment d'estre receu parmi les Jesuites ; & son âge qui estoit déja sexagenaire l'en ayant empesché, il se fit Chartreux à Paris, où il mourut treize ans aprés en reputation de sainteté. Le Duc de Joyeuse de son costé, luy tint exactement parole, il termina promptement ses affaires, & aprés avoir marié sa fille unique au Duc de Montpensier, Prince du sang Royal, il reprit genereusement l'Habit & la Profession de Capucin, & en remplit toûjours depuis toutes les obligations, menant une vie tres-sainte & tres-austere.

CXXX. Qu'elle foy on peut ajoûter aux memoires de la vie du Saint, desquels on a

Cette vie de saint François de Borgia écrite par le Pere Ribadeneira, estoit d'autant plus capable de faire ces effets merveilleux qu'il y paroissoit une plus grande sincerité, & que l'auteur s'y estoit attaché à la verité exacte des choses dont il avoit luy-mesme

tiré celle-cy. esté témoin, ou qu'il tenoit du témoignage de personnes si dignes de foy, qu'il jugeoit ne se dévoir pas moins fier à leur rapport qu'à sa propre veuë. Il fut un des cent seize témoins qui donnerent à Madrid leurs dépositions dans les formes, sur la connoissance particuliere qu'ils avoient de la vie & des miracles de nôtre Saint, en estant interrogé juridiquement l'an 1609.

Decio Caraffa. par le Nonce de sa Sainteté, & par les autres Commissaires Apostoliques, nommez pour faire les procés verbaux, qui furent renouvellez & verifiez par Dom Bernard de Sandoüal, Archevesque de Tolede, & par d'autres Commissaires du saint Siege, l'an 1617. à Tolede, à Alcala de Henarez & à Madrid. De sorte que ce Religieux si sçavant & si vertueux, ayant ainsi protesté solennellement devant Dieu & devant les hommes, qu'il n'avoit rien mis dans son histoire, dont il ne fust tres asseuré, ce n'est pas un petit surcroist d'authorité à cét ouvrage, qu'il n'avoit pas encore, quand Monsieur de Joyeuse en fut si fortement touché.

Mais ce n'est pas de ce seul ouvrage dont je me suis servi, pour composer celuy-cy, & il y a cinq autres sources principales, dans lesquelles j'ay puisé la meilleure partie de ce que j'ay avancé dans cette histoire.

Le P. Denis Vasquez. L'une a esté la vie du Saint manuscrite, qui se garde dans la Maison Professe des Jesuites de Valence, & qui fut faite peu de temps aprés la mort de saint François de Borgia, par un sçavant Religieux de sa Compagnie, qui avoit esté son Confesseur durant neuf ans & qui en avoit vêcu beaucoup davantage avec luy.

Quoy que ce manuſcrit ait une abondance incroyable de choſes trés - particulieres de la Vie du Saint, de pluſieurs deſquelles l'Ecrivain avoit luy-meſme eſté témoin oculaire; il faut pourtant avoüer que les trois premiers Volumes de l'Hiſtoire de la Compagnie de Jeſus, écrite par deux Hiſtoriens trés-curieux, & tres-fidéles, m'ont donné des connoiſſances beaucoup plus methodiques, & plus regulieres pour cet Ouvrage. Car comme elle eſt par années, elle rapporte en meſme-temps pluſieurs choſes remarquables, ſoit de l'Hiſtoire generale, ſoit de celle de cette Compagnie, qui ont beaucoup ſervi à donner plus de jour, & plus d'ordre, à ce que j'ay avancé & à marquer dans les principaux evenemens, ces circonſtances remarquables qui ſervent d'ordinaire comme de preuves à l'Hiſtoire, & dont les Ecrivains Eſpagnols ne ſont pas toûjours fort curieux. J'ay conſulté d'autant plus volontiers cette Hiſtoire, qu'on ſçait qu'il y en a peu auſquelles on puiſſe ſe fier plus ſeurement, non ſeulement parce que la vertu, la probité, & l'amour de la verité, qui ſont les principales qualitez d'un bon Hiſtorien, on relui admirablement dans la vie & dans les mœurs des deux Ecrivains, qui en ont eſté les Autheurs; mais encore parce qu'il ne ſe trouve preſque jamais d'Hiſtoriens qui écrivent ſur des memoires auſſi certains & auſſi fidéles que ceux dont on ſe ſert pour écrire l'Hiſtoire des Jeſuites. On garde dans leurs Archives de Rome toutes les minutes des lettres de leurs Generaux, & toutes celles qui leur ont eſté écrites, avec les Memoires, & les Actes

authentiques de toutes leurs principales affaires : ce qui se fait avec tant de soin par diverses personnes, qui ne peuvent ensemble concerter ce qu'elles écrivent, qu'il est presque impossible qu'on n'y trouve aisément le vray de chaque chose. Tous ces Memoires dont nous avons fait consulter les Originaux, quand nous l'avons jugé necessaire, sont communiquez à ceux qui prennent soin d'escrire l'Histoire de cette Compagnie : & comme si toutes ces précautions ne suffisoient pas encore ; aprés que ces Ecrivains ont travaillé à cette Histoire, ils sont obligez de la faire voir, avant que de la donner au public, aux cinq Assistans ou principaux Conseillers de leur General, qui estant tous de differentes Nations, pourroient difficilement convenir, à consentir que la verité fust alterée en quoy que ce fust, & que cette Histoire s'éloignast le moins du monde de ces fidéles originaux, avec lesquels ils ont soin de la comparer.

C'estoit principalement de cette Histoire, du manuscrit de Valence, & de l'ouvrage du P. Ribadeneira, que le Pere Eusebe Nieremberg, qui estoit un homme d'une grande vertu, & d'une profonde érudition, decedé depuis peu d'années, avoit tiré la plusspart des choses qui sont contenuës dans un grand volume de la Vie de saint François de Borgia, qu'il fit imprimer l'an 1644. & qu'il dédia au Cardinal Dom Gaspard de Borgia, Archevesque de Seville, & nommé alors à l'Archevesché de Tolede. Mais il y avoit de plus divers memoires de la Maison de Borgia que ce mesme Cardinal avoit pris soin de rechecher exac-

tement, par le zéle qu'il avoit pour la memoire de ſon Bien-heureux biſayeul. Il avoit auſſi pluſieurs ouvrages du Saint, écrits de ſa propre main, qui n'avoient point encore paru juſqu'alors, & dont la pluſpart luy avoient eſté donnez par Dom Ferdinand de Borgia, Vice-Roy d'Arragon & de Valence, petit fils du meſme Saint. Ce Pere ayant encore recouvré d'ailleurs quelques autres de ſes opuſcules & de ſes pratiques, qu'un homme celebre de ſa Compagnie conſervoit comme de ſaintes reliques, il les fit imprimer à la fin de ſon ouvrage avec les manuſcrits de Dom Ferdinand de Borgia : ce qui ne donne pas peu de poids à ſon Hiſtoire, qui reçoit auſſi beaucoup d'éclairciſſement de tous ces Traitez.

Le Pere Alfonſe Carillo.

Ce meſme Hiſtorien, enfin, ſe ſervit encore des differens procés verbaux qui furent faits en divers temps & durant pluſieurs années, pour la Beatification du Saint, par les Ordinaires & par les Commiſſaires nommez par le ſaint Siége, en diverſes Villes d'Eſpagne & des Indes, & à Rome meſme. C'eſt auſſi cette quatriéme ſource, d'où j'ay tiré une partie de ce que nous venons de dire, des miracles operez par l'interceſſion du Saint. J'ay pris les autres dans les procés verbaux de ſa Canonization qui ont eſté faits depuis peu d'années, & qui ſont ſi authentiques & autoriſez de tant de témoignages illuſtres & indubitables, qu'il ne ſe peut rien voir, hors des articles de noſtre ſainte foy, de plus digne de la creance reſpectueuſe des fidéles.

J'ay ajoûté à tout cela une recherche exacte de tous

les Auteurs du mesme temps, qui pouvoient servir à donner encore plus de jour à cette Histoire : & pour m'asseurer plus pleinement de la verité, j'ay eu de Madrid, de Valence, de Gandie, & de Lisbonne, les memoires que j'en ay pû tirer. J'en aurois peut-estre aussi eu de Rome d'autres beaucoup plus considerables; si le celebre Ecrivain de l'Italie n'avoit envié à la France, l'honneur de publier la premiere des choses tres-particulieres & tres-glorieuses à la memoire du Saint, qu'il a tirées des Archives de la Maison Professe des Jesuites, pour s'en servir dans une Histoire qu'il a dessein de donner au public.

Le P. Daniel Barcholi.

Je ne parle point ici d'un nombre presque incroyable d'abregez de la vie du Saint en Italien, en Espagnol, en Portugais, en François, & en Latin, que j'ay aussi recherchez avec beaucoup de soin. Car il faut avoüer que non seulement je n'en ay tiré aucun secours, mais que j'ay mesme reconnu, qu'il eust esté dangereux de s'en servir; parce qu'il n'est jamais seur de puiser ailleurs que dans les sources, & que ces abbreviateurs prennent d'ordinaire si mal le sens des Auteurs, & alterent & confondent de telle sorte la verité, qu'on ne la reconnoist plus: pour ne point parler de ceux qui sont pleins de méprises & de faussetez visibles, qui ne peuvent manquer de se glisser dans un Ouvrage de cette nature, quand on ne se donne pas le loisir de le digerer. Un abregé d'Histoire bien-fait, n'est pas l'Ouvrage de toutes sortes d'Auteurs, & il y en a peu qui soient capables d'une pareille entreprise, sur tout quand on écrit

écrit la Vie des Saints, où il s'agit moins de faire une liste des actions de ces grands hommes, que de faire revivre leur esprit, en conservant leur memoire.

J'ay souvent reconnu sensiblement en écrivant celle-cy, qu'il faudroit estre Saint pour faire le portrait des Saints : & je me suis repenti plusieurs fois d'une entreprise aussi temeraire que la mienne, voyant combien j'estois éloigné de cette devotion & de cette onction de pieté, qui doit estre répanduë dans ces sortes d'Ouvrages, & qui se communique insensiblement aux cœurs de ceux qui lisent les Vies des Saints, écrites par d'autres Saints. J'avouë néantmoins, que j'ose esperer que Dieu donnera sa benediction à celle-cy ; puisque c'est par une conduite particuliere de sa providence que j'ay esté engagé à l'écrire, & qu'il se plaist souvent à donner des effets extraordinaires aux causes les plus incapables de les produire ; pour en faire d'autant mieux voir que tout vient de son secours & de sa divine grace. CXXXI. Cette Vie peut instruire & édifier toutes sortes de personnes.

Le Lecteur aura sans doute desiré quelquefois, en voyant nostre Saint faire de grands voyages, dans differentes Cours des plus grands Princes de l'Europe, que nous eussions penetré plus avant dans les desseins de ceux qui les luy faisoient entreprendre. J'avouë que j'eusse eu la mesme curiosité, & que je me suis souvent plaint, ou du trop grand secret de ces negociations importantes dont il s'est mêlé, qui nous a osté la connoissance de ce qui en faisoit joüer les principaux ressorts, ou du peu de soin qu'ont eu de les remarquer ceux qui nous ont laissé les memoires

ſur leſquels j'ay travaillé. Mais outre qu'il y a bien de l'incertitude à vouloir deviner ce qui a donné le mouvement aux grands deſſeins des Souverains, ceux qui ont le gouſt de ces ſortes de choſes, & qui aiment les conjectures, auront pû aiſement s'y exercer ſur ce qu'en rapporte l'Hiſtoire generale, où celle des Princes dont nous avons eſté obligez de parler, avec laquelle celle-cy a de la liaiſon.

Il faut encore avouër qu'il y auroit eu dans cette Vie plus de choſes curieuſes & plus d'affaires du monde, & d'intrigues du cabinet, auſquelles le Saint fut ſouvent obligé d'avoir part, avant que d'eſtre Religieux; ſi ceux qui ont écrit ſa Vie avant moy, ne les avoient ſouvent omiſes à deſſein, comme ils l'ont eux-meſmes declaré : parce qu'ils n'eſcrivoient pas tant pour inſtruire les perſonnes du monde, & pour former l'idée d'un habile Courtiſan ou d'un homme d'Eſtat; que pour édifier les Religieux & pour leur faire voir par les exemples d'une conduite auſſi ſainte que l'a eſté celle de ce grand Homme, celle qu'ils doivent tenir dans la maiſon de Dieu. Quoy que mon intention n'ait pas tout-à-fait eſté la meſme que celle de ces Ecrivains, & que jaye tâché de ne rien oublier dans cet ouvrage de ce qui pouvoit ſervir à inſtruire les perſonnes du monde, auſſi-bien que celles qui ſont conſacrées à Dieu: je ne laiſſe pas de reconnoître que cette reſerve de ceux qui ont écrit avant moy ſur le meſme ſujet, nuit notablement à la beauté & à la perfection de cette Hiſtoire; puiſqu'il ne m'a pas toûjours eſté permis de deviner ce qu'ils ont

jugé à propos de taire, ou ce qu'ils ont bien voulu ignorer. Mais il y a du moins ici assez de choses propres à édifier & à toucher des esprits ouverts à la lumiere, & des cœurs sensibles à la grace. Il y en a mesme plus qu'on n'en peut imiter, puisque j'y ay quelque-fois rapporté de certains exemples extraordinaires de mortification & d'humilité, qu'on doit se contenter d'admirer, & qui ne se trouvent que dans la Vie de quelques Saints, que Dieu a voulu conduire par des voyes singulieres. Je n'ay pas crû devoir taire ces actions, qui surpassent si fort la portée ordinaire des hommes, & qui sont si éloignées de nos veuës; puisque tous les Historiens de la Vie de Saint François de Borgia, qui m'ont precedé, en ont parlé, que tous les Predicateurs les ont loüées, & les ont fait admirer aux plus illustres Auditoires de l'Europe, & que plusieurs des Lecteurs les auroient trouvées à dire, si je les avois oubliées.

Mais enfin, le principal est, que tout le monde trouve ici des exemples à imiter, & puisse regler sa vie sur celle de nostre Saint. Je n'ay pas crû la devoir charger d'une grande multitude de preceptes & de maximes, ni de longs passages des Peres, qui font toûjours plus d'effet, quand on les lit dans leur place naturelle, & qu'on trouve par tout reduits en ordre dans des traitez faits exprés. On n'a pretendu persuader ici la vertu que par des faits & par des exemples. Cette Histoire en est si pleine, & l'on y en trouve par tout tant de grands, d'heroïques, & de propres à toutes sortes de personnes, qu'il est dif-

ficile de la lire ſans en profiter.

Car ſi ſaint François de Borgia a eſté dans les emplois éclatans un exemple illuſtre du bon uſage que les Grands doivent faire de leur credit & de leur puiſſance ; il en a eſté un plus merveilleux du mépris que les plus ſages & les plus courageux d'entre eux en peuvent faire, & de la vie qu'on doit mener apres y avoir renoncé pour Jeſus-Chriſt. Il a eſté un parfait Religieux, aprés avoir eſté un parfait Courtiſan & un excellent Vice-Roy. L'exemple de ſa retraite a peuplé les Religions les plus ſaintes & les plus auſteres ; comme celuy de ſa vertu dans les grands emplois & les grandes charges, a ſanctifié les Cours les plus ſuperbes. Il n'y eut jamais rien de mediocre dans ſa conduite. Jamais on ne vit un ſujet plus fidéle & plus zélé, un Cavalier plus brave & plus adroit, un Courtiſan plus poli, un Juge plus équitable, un Gouverneur de Province & un Vice-Roy plus vigilant & plus magnifique, un Seigneur plus charitable envers ſes vaſſaux, un Pere de famille plus ſoigneux & plus tendre envers ſes enfans, ni un Maître plus liberal & plus humain envers ſes domeſtiques. Mais jamais on ne vit auſſi, aprés qu'il eut changé de profeſſion, un Religieux plus auſtere & plus regulier, un Miſſionnaire plus zélé, un Preſtre plus fidele à ſon miniſtere, un Predicateur plus Apoſtolique, ni un Superieur d'Ordre plus ſage & plus éclairé de Dieu. Ses exemples & ſes diſcours ont ſanctifié de ſon vivant les Rois & les Empereurs, les Souverains & les Princes; les Cardinaux, les Eveſques, les Grands

& les perſonnes de la Cour ; les Magiſtrats, les Religieux & les Preſtres de Jeſus-Chriſt ; les Docteurs & les Graduez des Univerſitez, les Gens de belles lettres, & les peuples enfin des Villes & de la Campagne. Il a fait voir dans ſes emplois & dans les differens eſtats de ſa vie, que la ſainteté convient à tous les âges, à toutes les conditions du monde, & à toutes ſortes de Profeſſions. Mais les Saints de ſon temps ont principalement dit de luy, ce que les Peres de l'Egliſe diſoient dans les premiers ſiecles de ces Conſulaires illuſtres, qui renonçoient aux plus hautes charges de l'Empire Romain, pour ſe ſoûmettre au joug heureux de l'humilité Chreſtienne : Qu'il oſtoit toutes ſortes de pretextes à la laſcheté des grands, & que la nobleſſe, ni les dignitez & les richeſſes, ni tous les autres avantages d'une condition relevée, ne pouvoient plus, aprés l'exemple que leur avoit donné un Grand de la terre de ce merite, aneanti pour Jeſus-Chriſt, ſervir d'excuſes aux perſonnes de qualité. J'eſpere enfin, que tous ceux qui liront cette Hiſtoire, ſe diront à eux meſmes, ce que ſaint Gregoire le Grand diſoit ſur le ſujet des ſaints Martyrs, qui avoient mépriſé toutes les grandeurs de la terre, pour n'aſpirer qu'à celles du Ciel. *Ce Saint que nous honorons a foulé aux pieds le monde dans tout ſon éclat & dans toute ſa pompe. Il pouvoit eſperer de jouir long-temps d'une joye parfaite, autant qu'on le peut en cette vie. Il eſtoit jeune ; il avoit une ſanté vigoureuſe, une fortune bien eſtablie, une belle & nombreuſe famille : il jouiſſoit d'une pleine tranquilité ; il n'y*

Aug. ep. 39. ad Licent. Hieron. ep. 34. ad Julian.

Hom. 28. de ſanctis Nereo Achille & Domitilla.

avoit personne qui ne l'aimast & qui ne le considerast. Et cependant, ce monde qui se presentoit à luy si florissant, & qui luy estoit si favorable, avoit perdu sa fleur & tous ses charmes au dedans de ce cœur genereux. Au lieu que nous nous appliquons à faire renaistre & à faire refleurir dans les nostres, par nostre estime & par nos desirs inquiets, ce mesme monde, qui est maintenant sec & aride au dedans de lui-mesme, & qui ne peut avoir que des épines pour nous. On ne voit que morts, qu'afflictions & que desolations de toutes parts: On nous frappe & l'on nous blesse de tous costez: Nous sommes incessamment accablez de douleurs, de chagrins & de mauvais succez: & nous ne laissons pas neanmoins, par un aveuglement épouvantable de nostre concupiscence, d'aimer ce monde, qui nous persecute, de le suivre quand il nous fuit, & de nous attacher à une vaine ombre qui nous échape.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à ſaint Germain en Laye, le deuxiéme jour de Decembre mil ſix cens ſoixante & onze, ſigné DALENCE'; Il eſt permis à l'Autheur de *la Vie de Saint François de Borgia*, de la faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, & cela pendant le temps de cinq années. Avec défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en contrefaire, ni vendre & debiter des exemplaires contrefaits, ſous les peines portées par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 23. *Decembre* 1671. *ſuivant l'Arreſt du Parlement de Paris, du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conſeil Privé du Roy, du* 27. *Février* 1665.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

L'Autheur a cedé & tranſporté tout le droit qu'il avoit audit Privilege à Denys Thierry & à Charles Villery, pour par eux en jouïr le temps porté par iceluy; & ce conformément à l'accord fait entre eux, ſous leurs ſeings privez, le 25. *Decembre* 1671.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 26. Avril 1672.

Fautes ſurvenuës en l'Impreſſion.

PAge 102. *ligne* 16. en rendoit, *liſez* luy en rendoit. *pag.* 109. *lig* 12. a & l'ardeur. *liſ* & à l'ardeur. *pag.* 113. *à la marge* 1528. *liſez* 1548. *pag.* 128. *lig.* 24 1559. *liſ.* 1549. *pag.* 149. *lig.* 3. *&* 4. Qu'il ne voit point, *liſ.* Qu'il ne pouvoit point, *pag.* 176 *lig.* 14. 15. *&* 16 Avoit eſté en grands fruits en divers endroits où ils avoient fait des Miſſions, *liſ.* Avoit eſté en Miſſion en divers endroits où ils avoient fait de grands fruits. *pag.* 189. *lig penult* 1558 *liſ.* 1553. *pag.* 223. *lig.* 26. dont les voit, *liſ.* dont on les voit. *pag.* 296 *lig dern.* *& pag.* 297. *lig.* 1. que ion employ luy avoit donnez, *liſ.* que luy avoit donnez ſon employ. *pag* 333. *lig.* 4. trente-ſept ans, *liſ.* trente-quatre ans. *pag.* 338. *lig.* 16. continué, *liſ.* a continué. *pag.* 448. *lig.* 24. des grands ſentimens, *liſ.* de grands ſentimens. *pag.* 466. *lig.* 20. qu'au jour meſme, *liſ.* juſqu'au jour meſme. *pag* 564. *lig.* 13. *&* 14 toutes ſes, *liſ.* toutes choſes. *pag.* 591. *lig.* 18. il le ſupplia, *liſ.* il les ſupplia.

